Patrice Brun

Comprendre l'évolution sociale sur le temps long

ausonius éditions

Comprendre l'évolution sociale sur le temps long

Cet ouvrage a été réalisé pour Ausonius Éditions
par la plateforme UN@,
plateforme régionale d'édition universitaire numérique en libre accès.

Retrouvez les articles en version html, pdf téléchargeable
et leurs contenus additionnels
sur https://una-editions.fr

Comprendre l'évolution sociale sur le temps long
Recueil d'articles

Ausonius, collection B@sic 5, Pessac, 2026
https://una-editions.fr/recueil-patrice-brun/
DOI : 10.46608/basic5.9782356134585

Dépôt légal : février 2026
ISSN numérique de la collection B@sic : 2827-1912

ISBN (HTML) : 978-2-35613-458-5
ISBN (PDF) : 978-2-35613-460-8

Mises en page et en ligne : Stéphanie Vincent Guionneau
Direction d'Ausonius Éditions : Claire Hasenohr

Ce livre a été imprimé sur les presses du
Pôle Productions imprimées
de l'Université Bordeaux Montaigne,
sous le label de référence Imprim'Vert®.

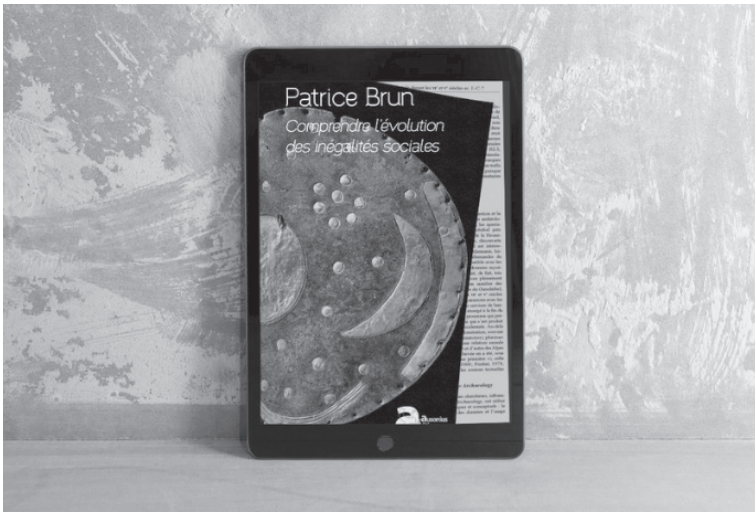
Il ne peut être vendu.

Comprendre l'évolution sociale sur le temps long

Recueil d'articles

Patrice Brun

Cet ouvrage a obtenu le soutien financier de l'IRN Nemesis, Trajectoires UMR 8215 et ARSCAN UMR 7041 de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.



En couverture : Nebra Sky Disc, bronze and gold, ca. 3600 years before present
© LDA Sachsen-Anhalt, photo Juraj Lipták.

SOMMAIRE

Comprendre l'évolution sociale sur le temps long. Fragments d'une enquête quarantenaire 9

1 – SE MÉFIER DES INTIMES CONVICTIONS INITIALES 11

Princes et princesses de la Celtique (conclusion) 13

L'entité "Rhin-Suisse-France orientale" : nature et évolution 23

Les "résidences princières" comme centres territoriaux : éléments de vérification 53

Les "résidences princières" : analyse du concept 67

La signification variable des dépôts funéraires et des dépôts non funéraires de l'âge du Bronze 85

L'origine des Celtes. Communautés linguistiques et réseaux sociaux 99

Les pratiques funéraires de l'âge du Bronze en Europe : quel reflet sociologique ? 117

II – ÉLARGIR L'ÉCHELLE SPATIALE 139

Le Bronze atlantique et ses subdivisions culturelles : essai de définition 141

Une période de transition majeure en Europe : de la fin du IV^e^ au début du II^e^ s. a.C. (La Tène B2 et C) 157

La formation de l'entité celtique : migration ou acculturation ? 171

Échelles d'intégration politique et contrôle des moyens de production en Europe au cours du I^er^ millénaire a.C. 181

Les territoires en Europe pendant les âges du Bronze et du Fer 203

L'étude des réseaux à partir des données archéologiques 221

III – ALLONGER L'ÉCHELLE TEMPORELLE 229

From the Hallstatt to La Tène Period in the Perspective of the Mediterranean World Economy 231

Chronologie relative et rythmes du changement : une question de fréquences d'associations 243

L'évolution en dents de scie des formes d'expression du pouvoir durant l'âge du Fer en Europe tempérée 255

L'archéologie préventive : séries d'interventions aléatoires ou orientées vers un progrès rapide de la connaissance scientifique ? 273

Funerary practices 283

IV – PISTER LA COMPLEXIFICATION ORGANISATIONNELLE 303

La complexification sociale en Europe moyenne pendant l'âge du Fer : essai de modélisation 305

Dépôts et frontières au Bronze final en France 331

Entre la métaphore et le concept : heurs et malheurs du qualificatif "princier" en archéologie 351

Les liens entre la complexité des sociétés traditionnelles et le niveau de spécialisation artisanale : bilan et perspectives 371

Le postmodernisme en archéologie : vingt-cinq ans d'une aporie paralysante 389

Oppida and Social "complexification" in France 401

V – ÉLUCIDER L'ÉVOLUTION DES INÉGALITÉS SOCIALES ET L'ORIGINE DE L'ÉTAT 415

From chiefdom to State organization in Celtic Europe 417

La genèse de l'État : les apports de l'archéologie 435

Elite and prestige goods during the Early and Middle Bronze Age in France 451

La culture des Champs d'Urnes : problèmes de définition 465

L'évolution des inégalités au cours du deuxième âge du Fer en France 477

Que savons-nous de l'organisation des sociétés anciennes ? 483

Inequality during the Iron Age in France. Tracing the archaeological record 491

Bibliographie de Patrice Brun 511

AFTER THE ICE

COMPRENDRE L'ÉVOLUTION SOCIALE SUR LE TEMPS LONG FRAGMENTS D'UNE ENQUÊTE QUARANTENAIRE

Ébauchée il y a une quarantaine d'années lors de la publication de ma thèse de doctorat et d'un livre écrit tandis que je candidatais à un poste de chercheur au CNRS, cette enquête n'a cessé de me captiver. La conclusion de ces ouvrages en esquissait d'ailleurs les lignes de force : d'abord la nécessité de se méfier des intimes convictions initiales, fruits d'approches bien trop passionnelles, dont la Culture des "Champs d'urnes", le phénomène "princier" du milieu du I^er^ millénaire a.C., ou l'origine des Celtes. Ce faisant, la première, entreprise avec pour problématique une confirmation du modèle traditionnel de trois migrations successives assez massives, me conduisit de fait à l'invalider. La suivante renforça au contraire le modèle originel pourtant fortement contesté alors. La troisième me conduisit à proposer une origine de l'ensemble culturel celtique bien plus précoce et nuancée que ce que pensaient la plupart des spécialistes.

Cette défiance m'accompagna tout au long de cette enquête et s'accentua même au fil du temps. L'archéologie, comme toutes les sciences humaines, se trouve en effet constamment menacée par le plus fallacieux de nos biais cognitifs : le biais idéologique. Ce piège émotionnel tend même, depuis les années 1980 à être accrédité sans vergogne par un relativisme sans limite, prôné par le courant postmoderniste pour lequel toute interprétation ne serait qu'une question de point de vue. C'est lui qui a légitimé, donc jeté en réalité les bases conceptuelles des oppositions binaires, des hiérarchisations victimaires, des "vérités alternatives", des informations trompeuses et des lynchages médiatiques (*Cancel culture*) colportés à profusion par les réseaux sociaux.

Devenu archéologue professionnel depuis 1986, j'ai exercé comme chercheur au CNRS jusqu'en 2007, puis Professeur à l'Université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne ensuite. En 1998, mon Habilitation à diriger des recherches, intitulée "Esquisse d'une Protohistoire de la division sociale en Europe" illustra bien le caractère irrépressible de mon attirance pour cette problématique. Mon investissement dans la coordination des "Thèmes transversaux" (1998-2006) de l'Unité Mixte de Recherche 7041 *Archéologies et Sciences de l'Antiquité* à Nanterre me permit d'ailleurs d'étoffer amplement mes connaissances transdisciplinaires, donc de réaliser de fructueuses synthèses comparatives.

Mon champ de recherche couvrit la Protohistoire européenne avec un accent particulier sur la Protohistoire récente, c'est-à-dire les âges du Bronze et du Fer. J'ai publié 16 ouvrages et 146 articles scientifiques. Tout en travaillant sur des programmes de fouilles d'échelle microrégionale, comme le programme des *Fouilles protohistoriques de la vallée de l'Aisne*, je me suis intéressé à

l'évolution des méthodes et des théories à propos de thématiques larges d'échelles continentales, comme les échanges, les formes d'organisations sociales, ou les modes d'occupation de l'espace. Cette approche multiscalaire fut systématiquement mise au service de ma problématique de prédilection : la dynamique des changements sociaux ayant conduit à l'émergence de l'État.

Au fil de ma carrière et de mes nombreuses collaborations, j'ai noué des relations intellectuelles plus étroites et amicales avec trois personnes qui sont à l'initiative de la mise en œuvre de ce recueil :

Bruno Chaume, avec lequel la coopération s'est concrétisée, dès son entrée au CNRS, UMR 5594, ArTeHIS à Dijon, par la production de plusieurs articles en cosignature et l'organisation de deux colloques internationaux à Châtillon-sur-Seine sur le thème "Vix et le phénomène princier", l'un en 1993, publié en 1997, l'autre, avec Federica Sacchetti, en 2016, publié en 2021.

Anne Nissen, Professeure d'archéologie médiévale à l'université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, avec laquelle j'ai organisé à partir de 2012, avec Réjine Le Jan, puis Geneviève Bührer-Thierry, deux "Journées archéologie et histoire" par an d'approches comparatives de l'âge du Fer au Haut Moyen Âge. Et nous avons ensuite créé l'équipe TranSphères en 2018 de l'UMR ArScan à Nanterre dans la perspective de produire des travaux transdisciplinaires et multiscalaires.

Sophie Krausz, dont nos liens conceptuels se sont resserrés lors de la préparation de son Habilitation à diriger des recherches, soutenue en 2014 ; ce qui conduisit logiquement à ce qu'elle me succède à la chaire de Protohistoire européenne de l'université Paris 1-Panthéon-Sorbonne. Ayant dirigé les Éditions Ausonius de 2018 à 2021, elle eut l'idée avec Stéphanie Vincent de proposer la réalisation de ce recueil dans la collection B@sic, soutenue par Bruno Chaume et Anne Nissen ; ce qui m'a enchanté. C'est elle qui a assuré la très chronophage élaboration éditoriale de la trentaine d'articles publiés sur près de 40 ans et sélectionnés ici. Cette revue détaillée de mes articles les plus significatifs sur la question de l'évolution sociale m'a rappelé certains aspects oubliés du contexte changeant dans lequel mes recherches ont évolué, ce qui m'a permis, avec le recul, d'en mieux comprendre l'enchainement. Elle a aussi ravivé quelques idées, restées en jachère, que je compte bien réintégrer dans mes travaux en cours.

Loin de constituer un simple mémorial, ce type de publication met en valeur un complément des plus utiles : les perspectives les plus saillantes d'une réflexion au long cours.

Patrice Brun

Nemours, le 6 janvier 2025

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

SE MÉFIER DES INTIMES CONVICTIONS INITIALES

SE MÉFIER DES INTIMES CONVICTIONS INITIALES

Couverture de Échanges de bons procédés : la céramique du bronze final dans le nord-ouest de l'Europe
éd. W. Leclercq et E. Warmenbol, Bruxelles. CReA-Patrimoine, 2013. Illustration Benoît Clarys.

PRINCES ET PRINCESSES DE LA CELTIQUE (CONCLUSION)

Brun, P. (1987) : *Princes et princesses de la Celtique*, Paris.

Cette conclusion de mon premier livre, rédigé alors que j'attendais le résultat de ma candidature à un poste de chercheur au CNRS, résumait d'emblée les points les plus saillants d'inspiration braudélienne qui caractérisèrent ma production scientifique : l'approche multiscalaire du temps et de l'espace, la pertinence du modèle du système-monde et l'évitement des simplistes oppositions binaires et relativistes du courant postmoderniste. Celui-ci continue cependant à exercer une influence aussi lourde que scientifiquement stérile en sciences humaines.

This conclusion to my first book, written while I was awaiting the outcome of my application for a research position at the CNRS, summed up the most salient points of Braudelian inspiration that have characterized my scientific output: the multiscalar approach to time and space, the relevance of the world-system model and the avoidance of the simplistic binary and relativistic oppositions of postmodernist thinking. Yet the latter continues to exert an influence in the human sciences that is as heavy as it is scientifically sterile.

On l'aura senti, comprendre cette période du IX^e^ au V^e^ s. a.C. nécessite de se placer au carrefour de plusieurs champs de recherche, traditionnellement séparés. Plusieurs frontières institutionnelles artificielles doivent être chevauchées.

Tout d'abord, l'archéologie française en métropole sépare les antiquités préhistoriques des antiquités historiques. La frontière se situant vers la fin du VIII^e^ s. a.C. Elle crée ainsi une limite dommageable qui amène les archéologues à se spécialiser soit d'un côté, soit de l'autre, et, trop souvent, à s'ignorer mutuellement.

Durant cette période, la Grèce et l'Italie commencent de produire des écrits. Elles entrent de ce fait dans le champ d'investigation des historiens : les études archéologiques n'y tiennent qu'une place secondaire. En Europe non méditerranéenne au contraire, les documents archéologiques continuent d'apporter l'essentiel de l'information. Ainsi, sur le même continent et pour une même période, deux archéologies au moins, deux approches différentes sont à l'œuvre.

L'archéologie n'étudie pas les vestiges matériels hors de leur contexte naturel. Les légitimes réflexions sur l'environnement du passé ont engendré des recherches très pointues dans ce domaine : si pointues parfois qu'elles se coupent des questions à résoudre qui, en dernière analyse, sont d'ordre historique. Ils convient donc de rétablir une liaison que beaucoup tendent à perdre de vue.

Plus globalement, l'archéologie cherche à saisir l'homme derrière ses vestiges matériels. Elle participe pleinement des sciences humaines. Or, en raison même de sa complexité, l'homme est l'objet d'approches multiples qui, toutes, ont développé un champ de recherche spécifique. Si bien que sur l'homme se trouve braqué un faisceau serré d'observations, mais malheureusement, chaque source tend à méconnaître les autres. Ce morcellement, sans doute inévitable, nuit bien entendu à l'unité fondamentale du sujet. Le fait que les approches les plus fructueuses émanent de chercheurs qui se situent volontairement ou non à la charnière de plusieurs champs d'étude n'est pas fortuit. À l'évidence, un spécialiste des documents archéologiques doit coiffer plusieurs "casquettes". Tour à tour, il doit emprunter celles de paléo-historien, de paléo-sociologue, de paléo-ethnologue, de paléo-économiste, sinon de paléo-écologue.

Il a été tenté dans ce livre de ramasser ces divers points de vue pour donner une image cohérente de la Celtique et de sa place en Europe, entre le IX^e^ et le V^e^ s. a.C. La dynamique générale s'inspire des travaux de l'historien F. Braudel[1]. La logique interne emprunte aux analyses de M. Mauss[2], neveu et disciple d'É. Durkheim[3], apôtre de l'unité intrinsèque des sciences humaines. Le cadre archéologique, aux plans chronologiques et culturels, s'appuie sur les méthodes et les résultats de l'école germanique, au premier rang de laquelle il faut citer P. Reinecke[4], V. G. von Merhart[5], H. Müller-Karpe[6], O. Frey[7], W. Dehn[8], G. Kossack[9] : une mention spéciale allant à W. Kimmig[10]. La prise en compte globalisante des documents archéologiques doit aussi à J. Déchelette dont le célèbre "Manuel" demeure indispensable. Enfin, l'approche socio-économique du processus d'évolution des données archéologiques utilise une méthodologie développée surtout en Grande-Bretagne et aux États-Unis : E. R. Service[11], M. Sahlins[12], D. L. Clarke[13], C. Renfrew[14], M. J. Rowlands[15] ou T.C. Champion[16].

À la veille de la période traitée ici, l'Europe se trouve dans une situation qu'il importait d'exposer dans ses grandes lignes. Mais, avant même de brosser ce panorama, il a semblé utile de bousculer une idée reçue très répandue : celle selon laquelle l'identité ethnique serait synonyme d'identité

1. Braudel 1979.
2. Mauss 1923.
3. Durkheim 1937.
4. Reinecke 1965.
5. Von Merhart 1930.
6. Müller-Karpe 1956.
7. Frey 1962.
8. Dehn 1974.
9. Kossack 1959.
10. Kimmig 1969.
11. Service 1962.
12. Sahlins 1972.
13. Clarke 1968.
14. Renfrew & Bahn 1991.
15. Rowlands 1980.
16. Champion, éd. 1989 ; Champion *et al.* 1984.

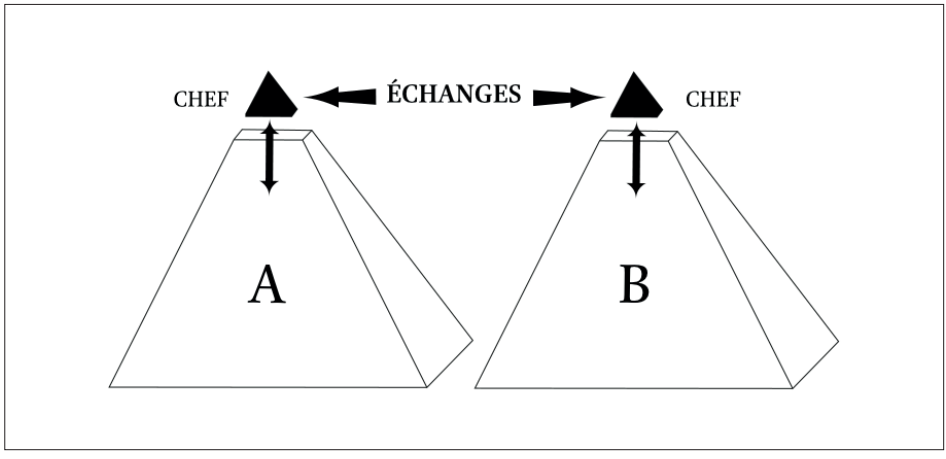
génétique. On a vu que la tendance première de chacun d'entre nous, qui consiste à plaquer un schéma généalogique sur des sociétés humaines, ne revêt guère de sens. Elle conduit de fait à des impasses. Il s'agit toujours d'agglomérats aux contours fluctuants. Ces fluctuations obéissent à des modifications culturelles variables : politiques, économiques, idéologiques. S'occupant des vestiges matériels du passé, ce que l'archéologue appréhende le plus aisément, ce sont bien sûr les informations d'ordre technologique et économique. Ainsi peut-il identifier de vastes "complexes" à l'intérieur desquels s'exprime une forte homogénéité techno-économique. Il parvient à situer vers 2000 a.C. l'émergence des grands complexes qui sont présents au moment de la conquête romaine.

Une telle perspective ouvre sur une appréhension plus féconde de la préhistoire récente. Elle permet de traiter une documentation énorme, disparate et très inégale à l'échelle du continent. Il s'agit de l'échelle adéquate pour s'extraire d'une vision microscopique, au mieux pointilliste. Ainsi, prenant du recul, on perçoit l'ordre, la cohérence profonde de l'ensemble.

De cette manière, on constate qu'une importante modification du système d'organisation se déclenche en Europe au IX^{e} s. a.C. Le mécanisme qui s'élabore ressemble étonnamment à ce que F. Braudel a appelé une "économie-monde" méditerranéenne. La compréhension de ce qu'était alors la Celtique s'enrichit dès lors d'une signification nouvelle. La Celtique tire sa spécificité de son rôle d'intermédiaire à l'intérieur de ce système. La Celtique, c'est le deuxième cercle du système centré sur le bassin méditerranéen.

Ces préliminaires posés, il convenait de dresser le tableau des acquis, à l'aube du IX^{e} s. a.C., 1000 ans a.C., les sociétés européennes reposaient sur une structure familiale nucléaire semble-t-il. Les habitations étaient de petit module, excluant la résidence d'une famille élargie. Bien que bâties en matériaux périssables, ces maisons témoignent d'une excellente maîtrise architecturale. Solides, elles assuraient aussi une bonne isolation thermique. Ces communautés dominaient les problèmes de conservation des aliments. Elles pouvaient ainsi accumuler des surplus pour les saisons non productives, mais aussi pour échanger avec d'autres. Elles produisaient en abondance de la poterie et des objets en bronze.

À l'intérieur de ces sociétés, on discerne au moins trois catégories : les paysans qui exploitent intensivement leur finage, les artisans, au moins les métallurgistes, et une catégorie guerrière



› Schéma de l'échange dans les sociétés protohistoriques : entre deux communautés hiérarchisées (A et B), les échanges à longues distances sont contrôlés par les chefs.

dominante. Ces communautés ne vivaient pas en vase clos. Elles entretenaient des relations d'échanges, parfois sur de très longues distances. Il semble bien que les chefs contrôlaient ces trafics d'objets précieux : ces objets qui rehaussaient leur prestige. Leur pouvoir paraît fragile, étroitement lié à cet approvisionnement en biens de prestige. Une compétition permanente devait ainsi les opposer entre eux pour étendre leur contrôle et s'assurer des arrivages constants, sinon plus importants encore.

Cette situation a été l'une des caractéristiques du système européen pendant tout le IIe mill. a.C. Celui-ci apparaît comme une suite de velléités d'expansion très vite avortées. Cette tendance expansionniste n'était pas le seul fait de chefs ambitieux. Elle reposait aussi sur la stratégie de production. Les meilleures terres subissaient, semble- t-il, une surexploitation. Certaines allaient même devenir définitivement stériles vers le XIVe s. a.C. C'est précisément à ce moment que l'on constate une brusque extension géographique des produits nord-alpins. Une migration est là sérieusement envisageable. L'expansion s'effectue, pour partie au détriment des communautés périphériques, et pour une autre partie par la mise en culture de terres délaissées jusqu'alors. Ces mouvements n'ont pu se dérouler sans heurts. C'est justement une période durant laquelle l'armement croît en nombre et en efficacité. On tient là tous les ingrédients de la crise du système expansionniste. Vient en effet le temps où la pression sur les ressources, à la fois sur la terre et sur les matières premières, atteint un plafond. Les techniques agricoles ne bénéficient pas d'innovation qui permettrait une productivité accrue. Les autres communautés, elles-mêmes en limite de possibilités, résistent plus fermement à d'éventuels empiètements. La concurrence, inhérente à l'économie des biens de prestige, s'exacerbe dans une compétition pour les ressources de base. Elle n'aboutit qu'à précipiter les choses. La crise est particulièrement aiguë 1000 ans a.C. Les communautés doivent transformer les modalités de leur organisation.

Ces changements vont s'opérer du IXe au VIIe s. a.C. Ils se manifestent aussi bien dans l'habitat que dans les pratiques funéraires et la technologie. Avant tout, ils s'observent dans les objets fabriqués. De nouvelles formes apparaissent : les décors épousent de nouveaux styles. L'habitat ne change ni dans les matériaux utilisés, ni dans les techniques d'assemblage. Il se modifie dans la taille et la densité des bâtiments composant les agglomérations. D'une façon générale, les maisons tendent à devenir plus spacieuses, et les villages plus peuplés. Pour les rites funéraires, l'incinération devient exclusive. À côté des tombes plates auparavant majoritaires, apparaissent des tumulus. Ces monuments recouvrent des individus souvent accompagnés d'un mobilier funéraire plus riche que la moyenne. Ils forment de petites nécropoles réservées à une élite détentrice de l'armement, de l'équipement équestre et de parures choisies. La nouveauté principale réside dans la manifestation funéraire ostentatoire des écarts sociaux. Le changement technologique est de taille. Il s'agit de la généralisation d'une métallurgie du fer. Passer du bronze au fer ne représente pas un simple saut qualitatif. Cela constitue une véritable mutation. Pour l'une et l'autre de ces métallurgies, les contraintes sont très différentes. Présent auparavant de façon sporadique, le fer n'a été adopté qu'en réponse à la crise qui désorganisait les réseaux d'approvisionnement en cuivre et en étain. Disponible presque partout à l'état alluvionnaire, le fer rendait les communautés moins dépendantes d'approvisionnements devenus trop irréguliers. Pour s'enrichir, les chefs vont dorénavant s'intéresser davantage à la production de leur propre communauté. Leur intérêt va se fonder plus qu'avant sur l'amélioration de la productivité locale, sur sa protection et sa coordination.

Le changement qui se manifeste dans tous les secteurs d'activité produit des effets dont les répercussions vont transformer l'Europe. Les principaux axes des échanges se déplacent. En même temps, c'est toute l'organisation sociale et économique qui se modifie. Les très nombreux gros dépôts de bronzes, si caractéristiques des IXe et VIIIe s. a.C., expriment les difficultés d'approvisionnement en matières premières et en produits finis. Ils témoignent aussi des difficultés

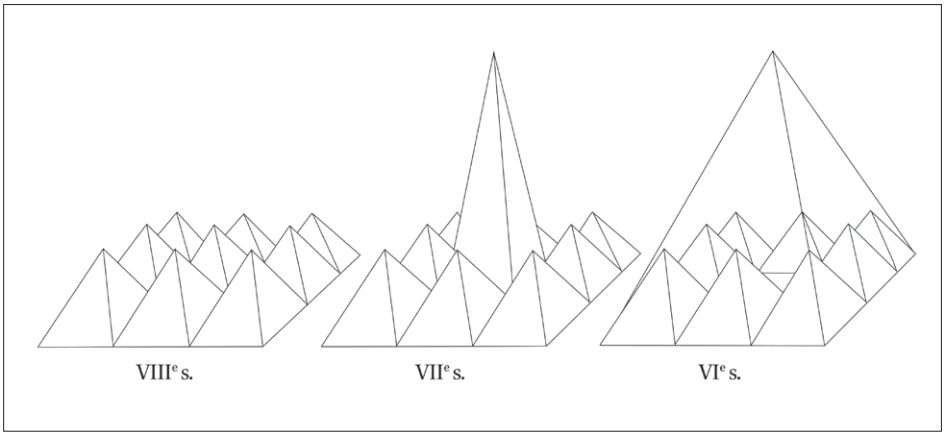
d'écoulement de la production pour les zones riches en minerais. La désorganisation des réseaux traditionnels d'échanges transparaît également dans la composition chimique des bronzes. L'origine des minerais change. On recourt à des palliatifs pour compenser la faiblesse des arrivages en minerais non disponibles sur place. Un autre effet de la mutation socio-économique est un véritable "boom" des fortifications. Dans les régions bien explorées, elles révèlent une densité très forte. Ce phénomène s'observe partout en Europe, sauf dans le complexe nordique. Ces petites fortifications sont le siège des aristocraties locales : leur nécropole tumulaire s'étend à quelques distances. Elles polarisent de petits territoires de 5 à 10 km de rayon dont les limites se fixent plus nettement. On peut supposer qu'à l'intérieur de ces territoires parsemés de fermes, de hameaux ou de villages ouverts, s'établissent des complémentarités économiques.

Dans le complexe nord-alpin, que l'on peut qualifier de Celtique, l'aile orientale manifeste un dynamisme particulier. Là se situe notamment le fameux site de Hallstatt. Cette région a subi les transformations internes exposées précédemment. Son dynamisme spécifique est dû à des facteurs externes. Elle est en effet traversée par un axe d'échanges désormais prédominant : celui qui relie l'Adriatique à la Baltique. Il convient aussi de souligner qu'elle a dû être moins affectée que les autres régions par la désorganisation des réseaux d'échanges. Cas assez rare en Europe, des gisements de cuivre et d'étain y sont présents, conjointement et en abondance. L'opulence de ses chefs éclate dans les nombreuses tombes à char et dans les prestigieux services à boisson en bronze que l'on y a découverts. L'ambre de la Baltique constitue avec ces luxueuses vaisselles l'indice le plus visible de l'intense trafic sud-nord qui culmine, là, au VII^{e} s. a.C. La communauté de Hallstatt doit sa richesse exceptionnelle aux mines de sel. Il faut ajouter à cet avantage celui de se situer au débouché des passes alpines par où transite l'essentiel des échanges. On a trouvé dans les sépultures de Hallstatt tous les biens qui circulent alors. Cela illustre parfaitement la place d'intermédiaire obligé dont bénéficie la Celtique orientale à cette époque.

Cet axe sud-nord, qui s'est substitué à la dynamique est-ouest auparavant déterminante, est animé par la Grèce et l'Italie où s'est engagé un processus d'urbanisation. À partir du IX^{e} s. a.C., on y observe le même phénomène de concentration territoriale autour de sites fortifiés. Très vite toutefois, dans cette zone méditerranéenne, ces sites fortifiés tendent à devenir des Cités-États. De ces concentrations citadines émane une demande de plus en plus forte auprès des communautés périphériques. De la sorte se dessine un système économique qui s'élargit en zones concentriques depuis ces centres-moteurs. L'ensemble du continent s'intègre progressivement dans l'"économie-monde" méditerranéenne. La Celtique correspond au deuxième cercle dans ce modèle. Ce modèle doit être nuancé bien entendu. L'impact du centre ne se diffuse pas en ondes uniformes. Il emprunte préférentiellement certains secteurs du cercle. Au VII^{e} s. a.C., le rayon le plus actif traverse et dynamise la Celtique orientale.

Ainsi, en moins de trois siècles, l'Europe a radicalement changé. De foncièrement expansionnistes, ces communautés se sont fixées sur des territoires plus nettement délimités. Ce processus s'est accompagné d'une accentuation, et probablement d'une certaine institutionnalisation de la hiérarchisation sociale.

Au VI^{e} s. a.C., l'axe est-alpin subit une relative désaffection. C'est que le secteur occidental capte les principaux échanges. En Celtique occidentale naissent consécutivement de spectaculaires "principautés". Cet axe est animé, non seulement par les cités étrusques dorénavant puissantes, mais aussi par les colonies phocéennes qui s'installent dans le sud de la France. Cet axe est ainsi double : le trafic empruntant soit les cols alpins, soit la vallée du Rhône puis de la Saône ou du Doubs. En Celtique occidentale, les chefs qui s'érigent en intermédiaires dans cet important trafic acquièrent une richesse et une puissance inédites. Cette opulence se manifeste avec une rare profusion dans leur tombe. Ces sépultures particulièrement luxueuses se pressent autour de fortifications où



› Schéma de l'évolution du pouvoir en Celtique sud-occidentale : au VIIe siècle a.C., les communautés territoriales hiérarchisées (pyramides) se trouvent juxtaposées ; au VIIe siècle a.C., certaines communautés en Position géographique favorable s'enrichissent à la faveur de leur participation aux échanges à longues distances et leur hiérarchisation interne se renforce ; au VIe siècle a.C., devenant des intermédiaires obligés pour les cités grecques et étrusques, certains chefs de communauté développent leur pouvoir jusqu'à "coiffer" les territoires voisins, créant des principautés centralisées.

l'on trouve aussi des importations gréco-étrusques. Il s'agit probablement de la résidence de ces "princes". Ces "résidences princières" se trouvent réparties assez régulièrement de la Bourgogne au Wurtemberg. Elles polarisaient vraisemblablement chacune un territoire de 30 à 40 km de rayon. Des écarts de richesse se discernent parmi les tombes à char de Celtique occidentale. L'étude du mobilier de ces tombes permet d'établir des rapports de dépendance entre des chefs subalternes et le "prince". Ainsi peut-on conclure que quelques chefs ont gagné en puissance à la faveur des services qu'ils rendaient aux négociants méridionaux, et qu'ils ont fait de leurs voisins des sortes de vassaux, plaçant le territoire de ces derniers sous leur obédience. Ainsi se sont constituées ces "principautés" centralisées.

Ayant décrit le deuxième cercle, il convenait de se tourner vers le premier cercle : vers ces zones de la périphérie immédiate des centres-moteurs. Dans le Midi de la France, la présence étrusque et grecque détermine une évolution économique et sociale particulière. À partir d'une situation comparable à celle qui s'est mise en place en Celtique du IXe au VIIe s. a.C., la hiérarchisation se renforce. Les chefs s'enrichissent. Toutefois il ne se produit pas là de phénomène "princier". Il semble que, chaque chef pouvant être contacté directement du fait de sa relative proximité, les relais aient été inutiles. Dans la péninsule Ibérique se discernent des indices analogues derrière la côte orientale. Plus au sud, on bute sur une difficulté : une autre "économie-monde" y exerce son influence. Ce système levanto-carthaginois doit provoquer une déformation de notre modèle concentrique. Il y a tout lieu de penser que le fameux "royaume de Tartessos" constitue la version locale des "principautés" de Celtique occidentale. Dans la région du nord-est de l'Adriatique se développent très tôt des centres producteurs de biens de prestige et consommateurs de biens septentrionaux. Très proche en cela des centres urbains grecs et étrusques, le riche site de Stična ne devient toutefois pas une ville. Plus dynamique que la plupart des autres zones non urbaines du premier cercle, cette région apparaît cependant comme une émanation directe des centres d'Italie du nord. En Yougoslavie, on devine un phénomène comparable à ce que l'on a observé dans le sud de l'Espagne. Une autre influence s'exerce depuis l'est. Il semble que l'installation de colonies grecques sur les rives de la mer Noire, où elles entrent en contact avec les Thraces et les Scythes, produise logiquement une autre déformation du modèle concentrique. Bien que cela

sorte de notre propos, on peut supposer que le premier cercle, au lieu de se poursuivre vers le sud, se redresse vers le nord-est quelque part dans les Balkans pour englober la mer Noire et son arrière-pays immédiat. Il ne serait pas déraisonnable d'émettre, pour les spectaculaires tombes scythes qui ont livré des trésors d'orfèvrerie, l'hypothèse d'une variante locale du phénomène "princier" celtique.

Le tableau devait se compléter par un tour d'horizon du troisième cercle. Sur de nombreux points, les îles Britanniques, choisies pour illustrer l'évolution du complexe atlantique, reflètent ce qui se passe en Celtique du IX^e^ au VII^e^ s. a.C.

Mais, différences importantes, la métallurgie du bronze y reste dominante jusqu'au V^e^ s. a.C., et l'on n'y observe pas de tombe vraiment luxueuse. Dans le complexe nordique en revanche, de riches sépultures sont attestées. Les produits de luxe s'y révèlent plus nombreux. Il faut noter que ces tombes riches datent pour la plupart du VII^e^ s. a.C. L'essentiel de la vaisselle métallique de prestige a emprunté l'axe est-alpin. Du sud vers le nord, après une prise en charge par les chefs de Celtique orientale, ces biens étaient relayés par des centres redistributeurs secondaires sur l'Oder, sur l'Elbe ou sur la Weser. Ces centres secondaires avaient surtout pour fonction de faire transiter vers la Baltique les métaux dont le complexe nordique était dépourvu. Car, là, comme dans le complexe atlantique, les communautés restent plus longtemps attachées à la métallurgie du bronze. Leur position en périphérie extrême du système européen explique ce retard technologique. Elle explique aussi le progressif infléchissement de leur dynamisme économique qui se trouve au plus bas au VI^e^ s. a.C. Le complexe lusacien s'apparente surtout au complexe atlantique pour ce qui concerne ses rapports avec l'"économie-monde" méditerranéenne. Hormis la vallée de l'Oder, qui tient une place équivalente à celle de la Tamise en Grande-Bretagne, il se situe globalement en marge des principaux échanges. Dans ces trois complexes techno-économiques, qui forment le troisième cercle, les contacts avec les centres méditerranéens s'avèrent sporadiques et comme amortis.

Après avoir parcouru l'Europe et vérifié l'adéquation des documents disponibles dans les diverses régions avec le modèle des zones concentriques, il était nécessaire de préciser la notion capitale de "biens de prestige". Car pour un Européen d'aujourd'hui, il reste difficile d'admettre que l'on puisse prêter une telle importance à ces "cadeaux", aussi somptueux soient-ils. Son expérience propre ne le dispose pas à comprendre que la circulation de ces biens ait pu avoir un impact tel qu'il ait conditionné pour une large part le destin de l'Europe. Pour donner à comprendre, il convenait de partir sur les traces des ethnologues. Il fallait un détour chez les Indiens pour modifier la perspective. Ainsi pouvait-on appréhender à quel point la pratique du don détermine le fonctionnement global d'une société où n'existe pas d'économie de marché. Le monopole des "princes" de la Celtique prenait alors le relief souhaité. On parvenait de surcroît à débusquer dans les écrits antiques des preuves de l'existence de cette pratique en Europe, durant la période traitée.

Pour clore cet ouvrage, il restait à montrer la ruine des "résidences princières" et à en chercher l'explication. Comme pour rendre compte de leur éclosion, il était indispensable de mettre clairement en lumière l'organisation interne de la Celtique au V^e^ s. a.C. Il fallait en particulier regarder de près le nouveau glissement vers le nord-ouest des manifestations funéraires d'opulence. On pouvait, de fil en aiguille, proposer une solution cohérente à cette intéressante énigme. Il semble bien que les "princes" d'Occident se trouvent, à l'aube du V^e^ s. a.C., dépouillés de leur fonction d'intermédiaire sur l'axe sud-nord. Les communautés du Tessin d'une part, et celles des régions Rhin-Moselle et Aisne-Marne d'autre part, se partagent en quelque sorte les fonctions qu'ils monopolisaient. Ce n'est pas un hasard si celles-ci se trouvent implantées, respectivement à l'entrée et à la sortie du deuxième cercle. Les premières assurent le contact avec les centres-moteurs, les

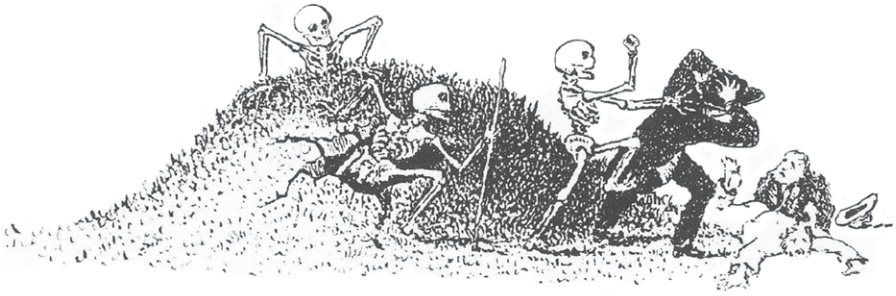
cités étrusques principalement, et les autres avec les chefs plus septentrionaux. Autrement dit, du sud vers le nord, les envois font des ricochets plus courts et, bien sûr, plus nombreux.

On a vu le caractère fondamentalement contradictoire d'une stratégie expansionniste dans un espace fini. La crise qui culmine aux Xe et IXe s. a.C. ne peut se résoudre que par une modification des rôles à l'intérieur des communautés. C'est en fonction de ce nouveau schéma d'organisation, où la hiérarchisation sociale se centralise à l'intérieur de territoires plus stables, que l'impact extérieur peut jouer pleinement. C'est de ce "dialogue" entre les facteurs internes et externes que naissent les "principautés" de la Celtique. Ce "dialogue" prend la forme d'un vaste système concentrique, où les composants se trouvent fonctionnellement hiérarchisés du centre vers la périphérie.

Notre tour d'horizon confirme amplement la puissance d'explication du modèle de l'"économie-monde", F. Braudel convenait lui-même de l'imperfection de ce terme qu'il traduisait de l'expression allemande *Weltwirtschaft*, forgée par le médiéviste F. Rörig[17]. Il n'est pas facile en effet de désigner en français : "un fragment de l'univers, un morceau de la planète économiquement autonome". Ce "système de Braudel", comme on pourrait l'appeler, semble bien s'installer dès qu'il y a des villes. Celles-ci vont chercher de plus en plus loin les biens dont elles ont besoin.

Aujourd'hui, le "système de Braudel" est devenu littéralement mondial. Plus aucune portion d'espace ne peut prétendre à une quelconque autonomie. Tracer les zones concentriques du système serait certes plus compliqué, mais une hiérarchisation analogue s'observe. Le Tiers-monde constitue le troisième cercle. L'Europe se situe dorénavant en limite du premier et du deuxième. Les principaux centres-moteurs tendent en fait à s'en éloigner inéluctablement. On peut le déplorer : il ne fait aucun doute en tout cas qu'une éventuelle inversion de cette tendance exigerait pour l'Europe une modification de ses modes de fonctionnement.

On mesure mieux ainsi la résonnance de la préhistoire sur notre présent. La préhistoire recèle des clefs pour comprendre le monde dans lequel nous vivons. C'est durant la préhistoire que naissent la plupart des formes d'organisation des sociétés européennes. Il s'avère capital de connaître les conditions de leur genèse. De façon particulièrement claire, la préhistoire met le doigt sur l'une des principales lacunes du monde contemporain. Deux grands modèles d'explication ou paradigmes s'opposent. Ces deux instruments d'analyse sont d'une part le Fonctionnalisme, et son succédané curieusement appelé Libéralisme en France, et d'autre part le Marxisme. En un temps



Fatigués d'être dérangés et brutalisés par les archéologues, les défunts enterrés dans le tumulus se révoltent (dessin humoristique britannique du XIXe s.).

17• Rörig 1933.

où ce dernier essuie des accusations d'archaïsme, il est cocasse de ne trouver à lui substituer qu'un paradigme datant lui aussi du XIX[e] s. Cette attitude verse dans le comique lorsque l'on regarde l'évolution des recherches anthropologiques en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Dans ces pays, champions du "Libéralisme" économique, les réflexions les plus porteuses se bâtissent actuellement sur une relecture des concepts marxistes. Que ces derniers souffrent d'insuffisance est patent. Que le Fonctionnalisme s'épuise dans le cercle vicieux du raisonnement ne fait aucun doute. C'est bien de modèles dont nous manquons. Nous avons besoin de principes d'explication plus riches. Il s'agit d'un besoin impérieux pour l'homme, être intelligent. Cette absence crée ces désarrois qui s'expriment de manière si éloquente dans le succès des sectes par exemple. Nos sociétés sont malades de cette absence. La préhistoire, qui traite de sociétés moins complexes, est un champ d'investigation crucial pour contribuer à combler ce vide.

BIBLIOGRAPHIE

Braudel, F. (1979) : *Civilisation matérielle, Économie et Capitalisme, XV[e]-XVIII[e] siècle*, Paris.

Champion, T. C., éd. (1989) : *Centre and Periphery: Comparative Studies in Archaeology*, London.

Champion, T., Shennan, S., Gamble, C., Whittle, A. (1984) : *Prehistoric Europe*, London.

Clarke, D. L. (1968) : *Analytical Archaeology*, London.

Dehn, W. (1974) : "Einige Bemerkungen zum eisenzeitlichen Befestigungswesen in Mitteleuropa", in: Archeologický ústav, éd.: *Symposium zu Problemen der jüngeren Hallstattzeit in Mitteleuropa*, Bratislava, 125-136.

Durkheim, E. (1937) : *Les règles de la méthode sociologique*, Paris.

Frey, O. H. (1962) : "Der Beginn der Situlenkunst im Ostalpenraum", *Germania*, 40, 56-73.

Kimmig, W. (1969) : "Zum Problem späthallstättischer Adelssitze", in: Otto, K.-H. et Herrmann, J., éd.: *Siedlung, Burg und Stadt: Studien zu ihren Anfängen, Festschrift für Paul Grimm*, Schriften der Sektion für Vor- und Frühgeschichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 25, Berlin, 95-113.

Kossack, G. (1959) : *Südbayern während der Hallstattzeit*, Römisch-Germanische Forschungen 24.

Mauss, M. (1923) : "Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques", *L'Année Sociologique,* 1, 30-186.

Merhart (von), G. (1930) : "Urnengrab mit Peschierafibel aus Nordtirol", in: *Schumacher-Festschrift*, 161-221.

Müller-Karpe, H. (1956) : *Das urnenfelderzeitliche Wagengrab von Hart a. d. Alz, Oberbayern*, Bayerische Vorgeschichtblätter 21.

Reinecke, P. (1965) : *Mainzer Aufsätze zur Chronologie der Bronze- und Eisenzeit*, Bonn.

Renfrew, C., Bahn, P. (1991) : *Archaeology: Theories, Methods and Practice*, London.

Rörig, F. (1933) : *Mittelalterliche Weltwirtschaft, Blüte und Ende einer Weltwirtschaftsperiode. XL*, Jena.

Rowlands, M. J. (1980) : "Kinship, alliance and exchange in the European Bronze Age", in : Barrett, J., Bradley, R., éd. : *Settlement and Society in the British later Bronze Age*, BAR 83, Oxford, 15-55.

Sahlins, M. (1972) : *Stone age economics*, Chicago - New York.

Service, E. R. (1962) : *Primitive social organization : an evolutionary perspective*, New York.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

L'ENTITÉ "RHIN-SUISSE-FRANCE ORIENTALE" : NATURE ET ÉVOLUTION

Brun, P. (1988a) : "L'entité 'Rhin-Suisse-France orientale' : nature et évolution", in : Brun P., Mordant C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986*, Nemours, 599-618.

Cet ambitieux et précoce essai d'interprétation reprenait quelques hypothèses stimulantes, mais contestables ; en particulier l'idée que les nombreux dépôts non funéraires aquatiques auraient été un moyen d'éviter une inflation, une dévaluation de biens de prestige lorsqu'ils devenaient trop abondants. Cela supposerait toutefois l'existence d'un véritable marché ; ce qui n'était sans doute pas encore le cas dans les sociétés de l'âge de Bronze en Europe occidentale et transgresserait l'esprit même de l'échange de biens de prestige. Deux autres idées formulées ont été invalidées depuis lors : 1) le fait que la guerre ne mettait alors aux prises que les chefs ; 2) le fait que la plupart des dépôts non funéraires étaient des cachettes temporaires. Et je souhaitais de façon trop optimiste, que la majorité des protohistoriens tendraient à raisonner en fréquence, et non en présence ou absence. J'étais tout aussi naïf d'espérer que les courants épistémologiques favorisant la méthode typologique du côté germanique et sociologique du côté britannique se conjuguent, la première s'avérant, tout au contraire, partout dédaignée.

This ambitious and early attempt at interpretation took up some stimulating but questionable hypotheses; in particular, the idea that the numerous non-burial aquatic deposits would have been a means of avoiding inflation, a devaluation of prestige goods when they became too abundant. However, this would presuppose the existence of a real market, which was probably not yet the case in Bronze Age societies in Western Europe and would transgress the very spirit of the exchange of prestige goods. Two other raised ideas have since been invalidated: 1) the fact that warfare at that time involved only chiefs; 2) the fact that most non-burial deposits were temporary hiding places. And I was over-optimistic in hoping that the majority of protohistorians would tend to resonate in frequency, not in presence or absence. I was equally naive in hoping that the epistemological currents favoring the typological method on the Germanic side and the sociological method on the British side would come together, the former proving, on the contrary, to be universally disdained.

Dans cet article, on tente de montrer que l'entité dite "Rhin-Suisse-France orientale" est une culture au sens polythétique du terme, et que cette interprétation permet, pour partie, de proposer un modèle de l'évolution sociale et culturelle, dans l'aile occidentale de la zone nord-alpine.

Cadre chronologique

À l'est

L'hypothèse des vagues de migrations des "peuples des Champs d'Urnes" a généré les périodisations et les terminologies en vigueur aujourd'hui. L'analyse plus systématique des associations met en évidence une localisation différente des ruptures majeures[1].

À l'intérieur de la période dite "des Champs d'Urnes" ou du Bronze Final, trois subdivisions principales se distinguent nettement :

– Étape 1 : Bronze Final I-IIa (elle se développe dans la continuité du Bronze moyen).

– Étape 2 : Bronze Final IIb-IIIa.

– Étape 3 : Bronze Final IIIb (typologiquement liée au Hallstatt ancien ou C).

Dans cette succession forcément rigide des tiroirs de la chronologie relative, il convient de noter les nuances suivantes :

- la transition entre les deux premières étapes est moins tranchée dans la région du Rhin moyen, ainsi que dans le sud et le sud-ouest de la France ;
- la transition entre la deuxième et la troisième étape est moins tranchée en Suisse occidentale, dans le sud et le sud-ouest de la France.

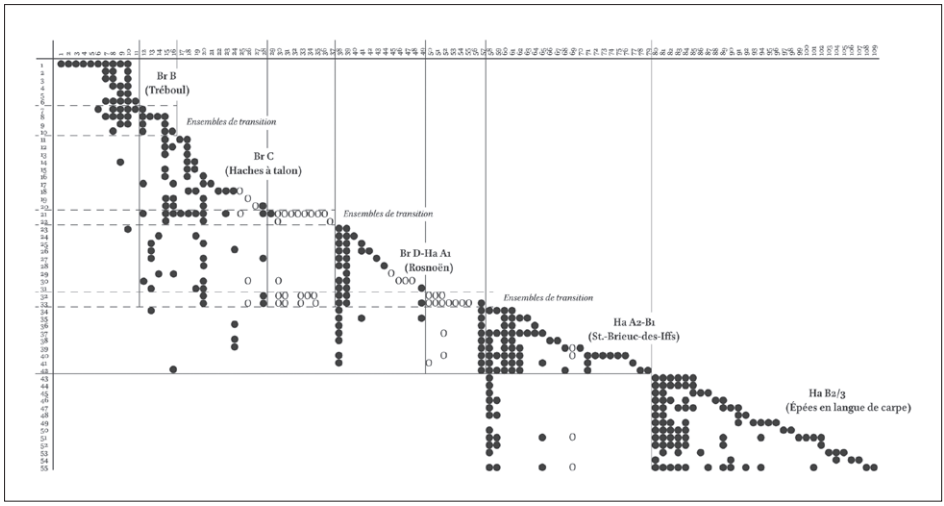
Ces différences régionales, qui seront traitées dans les chapitres suivants, contribueront à la tentative d'explication du phénomène R.S.F.

À l'ouest

À l'ouest de l'entité R.S.F., la nature de la documentation est très différente ; sépultures et habitats stratifiés y restent trop rares encore. En revanche, les dépôts métalliques y abondent. Ils permettent seuls l'élaboration d'une périodisation. Trois groupes chronologiques ont été clairement mis en évidence[2]. La validité de cette tripartition s'est peu à peu affirmée sur toute la façade atlantique[3].

Des divergences apparaissent lorsqu'il s'agit de raccrocher cette séquence à celle de l'est de la France. Une matrice d'association de dépôts de l'ouest de la France précise la succession des groupes chronologiques (fig. 1). Quelques dépôts du Bassin parisien assurent la transition, non

1. Brun 1984 ; Brun 1986.
2. Briard 1965.
3. Coffyn 1985 ; Gomez 1980 ; Pautreau 1979.



› Fig. 1. Matrice d'association des types de 55 dépôts du Nord-ouest de la France ; signes pleins : types atlantiques signes vides : types orientaux (Liste des dépôts et des types en fin d'article.) On distingue 5 groupes de dépôts :

- Le premier groupe correspond à celui de Tréboul de J. Briard. Ensuite, quatre dépôts assurent la transition avec le suivant ; ils renferment la plupart des types du groupe de Tréboul, associés à des types très représentatifs du groupe postérieur : lame à languette trapézoïdale, hache à talon du type breton et du type normand.

- Le deuxième groupe réunit les dépôts de la seconde partie du Bronze moyen (ne sont présents que des ensembles réunissant plusieurs catégories fonctionnelles, à l'exclusion des dépôts de haches seules notamment, si nombreux durant cette étape). Les bracelets du type de Bignan s'avèrent très fréquents dans ce groupe où les haches à talon du type breton et du type normand sont quasi omniprésentes. Trois dépôts de ce groupe renferment un objet de type oriental ; occurrence logique puisque durant cette étape l'entité orientale s'étend largement vers l'ouest.

Deux dépôts marqueraient ensuite la transition entre le Bronze moyen et le Bronze final. Celui de Chéry est le plus intéressant. Il regroupe à la fois des types occidentaux et des types orientaux. Sa position dans une région (Cher) qui précisément bascule dans l'orbite orientale explique cette mixité.

- Le troisième groupe correspond au groupe de Rosnoën de J. Briard. Deux types le caractérisent essentiellement : la hache à talon du type de Rosnoën et la lame du type de Rosnoën évidemment. On remarque deux autres types très fréquents dans ce groupe : le marteau à douille carrée et la pointe de lance à douille longue ; deux types déjà bien attestés dans le groupe précédent. Il ne s'agit pas des seuls indices de persistance. La même configuration se distingue pour la pointe de lance à œillets, la hache à talon du type normand ou la lame à languette trapézoïdale. Ces liaisons régulières invitent à nuancer la limite entre le deuxième et le troisième groupe. Elles entraînent à minorer la rupture induite par la terminologie en Bronze moyen pour l'un et Bronze final pour l'autre. Proches de la limite entre le Complexe atlantique et son homologue nord-alpin, les dépôts de Longueville et de Cannes-Écluse possèdent sans surprise une composition mixte. Ils renferment des types présents dans le deuxième groupe : pointe de lance à douille longue et bracelet ouvert non décoré. S'y trouvent représentés aussi la plupart des types orientaux du dépôt de Chéry, ainsi que les deux types qui isolent le troisième groupe (Rosnoën). Y apparaissent de plus des types que l'on va trouver dans le quatrième groupe : le bracelet côtelé, le couteau à soie à lame incisée et la pointe de lance à douille courte. Ces ensembles assurent la transition entre le Bronze final IIa et le Bronze final IIb de J.-J. Hatt.

- Le quatrième groupe s'isole par la fréquence d'association des types suivants : la pointe de lance à douille courte, la hache à ailerons et anneau, la gouge à douille ronde, la bouterolle losangique, l'épée pistilliforme atlantique, le tube, et, dans une moindre mesure, la hache à ailerons terminaux sans anneau et la hache à douille à épaulement. Il correspond au groupe de Saint-Brieuc-des-Iffs de J. Briard.

- Le cinquième groupe se caractérise par la fréquence des associations suivantes : hache à douille du type du Plainseau, épée du type en langue de carpe, racloir rectangulaire, hache à douille à nervures verticales et hache à douille à section polygonale. L'épée du type d'Ewart-Park/Challans y est bien représentée également. On n'observe aucune persistance des types des trois premiers groupes. Quelques types du quatrième y sont en revanche présents : la hache à ailerons et anneau et la gouge à douille ronde, très régulièrement. À défaut de dépôts de transition, ils assurent la liaison entre le quatrième et le cinquième groupe. Ce dernier unanimement classé dans le bronze final IIb permet ainsi d'attribuer au quatrième groupe la tranche chronologique Bronze final IIb/IIIa, c'est-à-dire notre étape 2.

seulement d'une étape à l'autre, mais aussi entre l'ouest et l'est. Ce sont d'une part Chéry[4], et d'autre part Cannes-Ecluse[5] et Longueville[6].

On établit ainsi les correspondances suivantes pour l'ouest :

– Étape 1 : Étape des dépôts du type de Rosnoën.

– Étape 2 : Étape des dépôts du type de Saint-Brieuc-des-Iffs.

– Étape 3 : Étape des dépôts à épées en langue de carpe.

Analyse spatiale

Le groupe Rhin-Suisse de W. Kimmig débute avec l'étape 2. C'est l'étape des "Champs d'Urnes classiques"[7], ou bien encore la période ancienne des palafittes[8].

Extension du groupe Rhin-Suisse

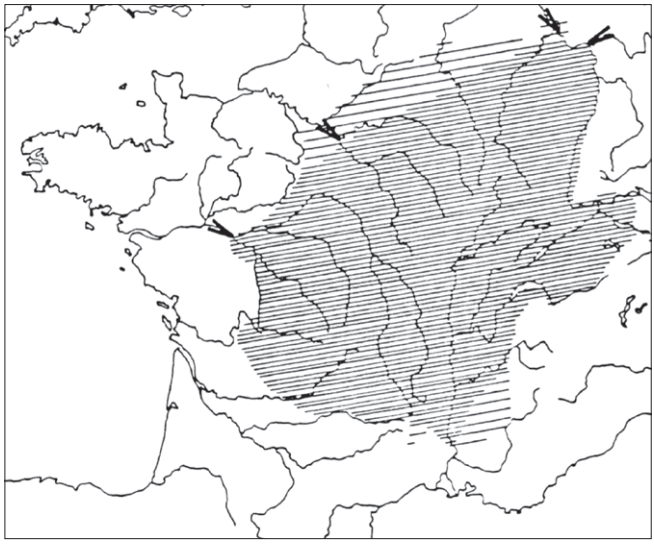
Selon W. Kimmig, les éléments caractéristiques du groupe Rhin-Suisse sont essentiellement céramiques[9]. Ils se répartissent très largement en France. Le mince sillon rhénan dévolu initialement à ce groupe s'est tant gonflé vers l'ouest (fig. 2) que le terme de *Rheinisch-Schweizerisch-Ostransözisch Gruppe* traduit mieux la réalité[10]. La vaste zone occupée par cette céramique correspond aussi à la zone où la densité est la plus forte pour des types métalliques dont plusieurs sont communs à la zone de la céramique Main-Souabe au sens large. D'autres types métalliques bien connus, couteaux ou rasoirs, se distribuent plus largement. Ils intéressent toute la zone nord-alpine.

Tangent à l'est avec les groupes Main-Souabe, le R.S.F. se démarque nettement à l'ouest de l'entité atlantique. La limite entre ces deux derniers ressort avec une précision de plus en plus surprenante (fig. 3 et 4).

Évolution de l'entité R.S.F.

Toute la zone auparavant occupée par la céramique à cannelures douces est couverte par la céramique R.S.F. On constate quelques débordements, surtout au nord-ouest (fig. 2). Malgré un changement, sans prototypes locaux dans la plupart des régions, du répertoire des formes et des décors de la poterie, cette superposition géographique plaide pour une transformation sur place. La taille de la zone intéressée et la rare homogénéité du nouveau style céramique incitent à rechercher à l'intérieur de cette zone le lieu d'origine et le sens de la diffusion de ce changement. En théorie, on devrait observer (fig. 5) :

4. Briard *et al.* 1969.
5. Gaucher & Robert 1967.
6. Lamarre 1945.
7. Kimmig 1940.
8. Vogt 1942.
9. Kimmig 1940 ; Kimmig 1951 ; Kimmig 1954.
10. Kimmig 1982.



› Fig. 2. Aire dans laquelle la céramique du type Rhin-Suisse-France orientale est majoritaire. Elle se superpose rigoureusement à celle de la céramique à cannelures douces de l'étape antérieure, et la déborde au nord-ouest et au sud-est (hachures larges). On note, en bordure de cette aire, dans les principaux fleuves, de grosses concentrations d'objets métalliques (V).

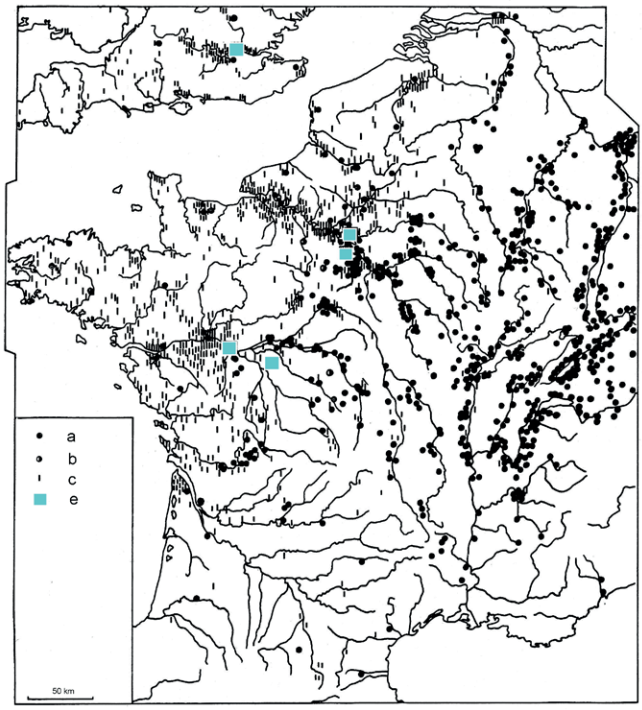
a) une présence notable des types qui se généralisent durant l'Étape 2 dès l'Étape 1 dans la zone d'origine.

b) Une coexistence relativement courte (associations peu nombreuses) des types anciens et nouveaux dans la plus grande partie de l'aire considérée.

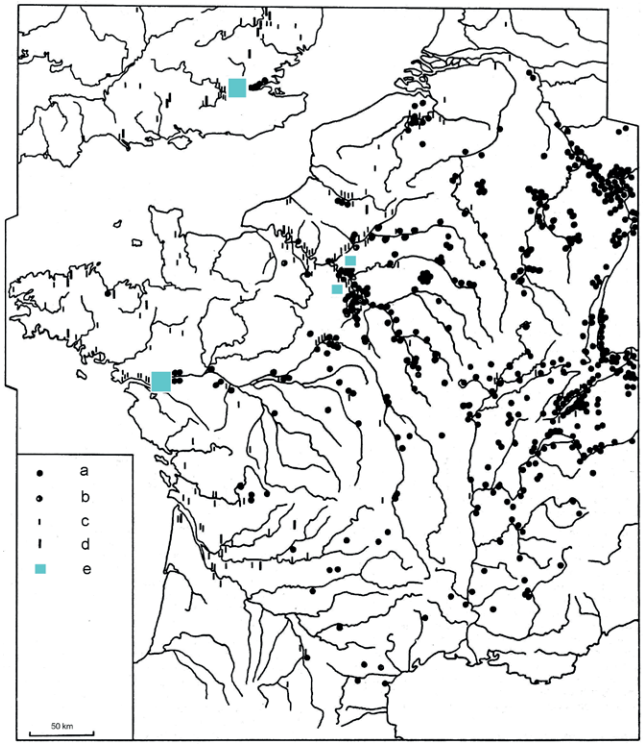
c) Une persistance notable des types anciens pendant l'Étape 2 en périphérie.

Comme on l'a noté précédemment, la première configuration s'observe dans la région du confluent Main-Rhin et en Sarre[11]. Le sud[12] et le sud-ouest de la France[13] illustrent bien la troisième configuration, de même sans doute que certains sites localisés à l'écart des grandes voies de communication naturelles. Ainsi, l'axe majeur de diffusion culturelle suit une trajectoire nord-est/sud-ouest. La composante plus spécifiquement suisse du phénomène semble ne se manifester que plus tardivement. Ce que l'on appelle le Bronze Final IIIa est probablement plus un ensemble de traits culturels propres à la région suisse occidentale et de la Franche-Comté méridionale qu'une étape chronologique stricto-sensu (fig. 6).

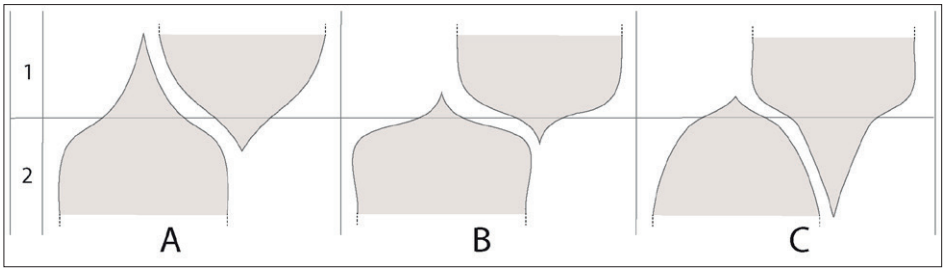
11· Herrmann 1966; Kolling 1968.
12· Vital 1984.
13· Gomez 1980.



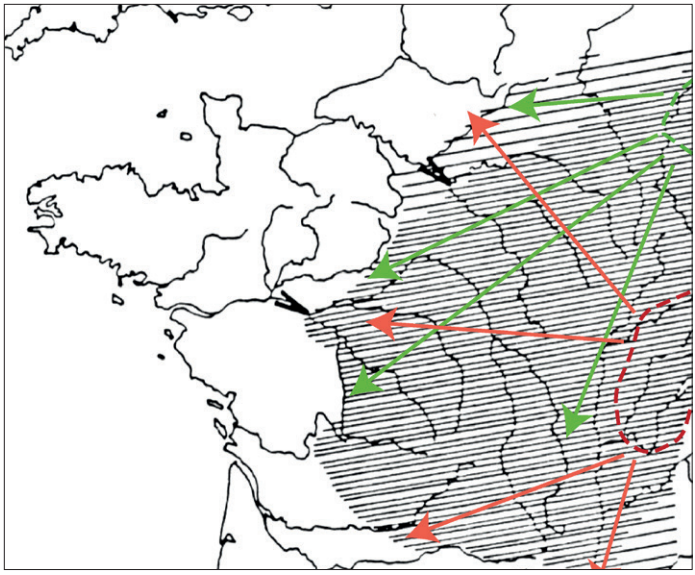
› Fig. 3. Mise en évidence de l'opposition entre le Complexe techno-économique nord-alpin et son homologue atlantique, de la fin du Bronze moyen au Bronze final IIa inclus : a. objet de type oriental ; d. ensemble mixte (dépôts de bronzes) ; c. objet de type atlantique ; e. zone de concentration, dans les cours d'eau, de bronzes (en majorité atlantiques).



› Fig. 4. Mise en évidence de l'opposition entre le Complexe techno-économique-nord-alpin et son homologue atlantique, au Bronze final IIb-IIIa (étape 2) : a. objet de type oriental ; b. ensemble mixte (dépôts de bronze) ; c. objet de type atlantique ; d. dépôt de bronzes de types atlantiques ; e. zone de concentration, dans les cours d'eau, de bronzes (en majorité atlantiques).



› Fig. 5. Schéma théorique du remplacement des types de l'étape 1 par des types de l'étape 2. A : zone d'innovation ; B : zone moyenne ; C : zone périphérique ou hors des grands axes de communication.



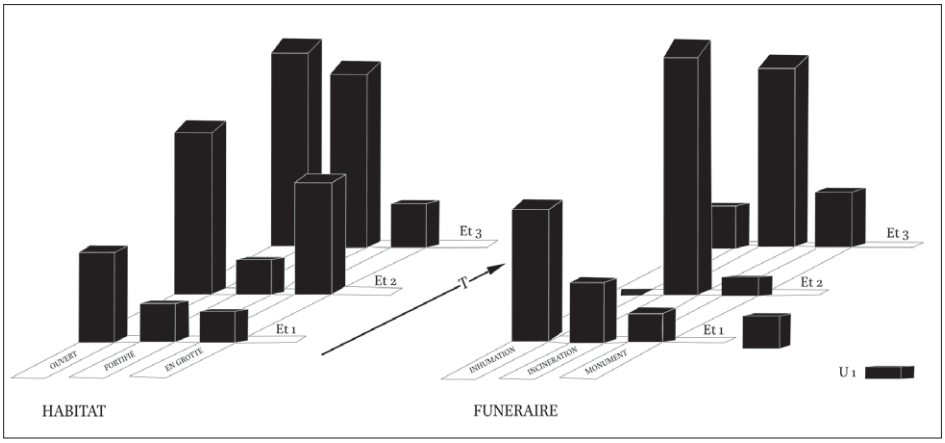
› Fig. 6. Schéma de diffusion du style céramique Rhin-Suisse-France orientale à partir de "A" en vert la zone d'innovation. Plus tard semble se superposer à celui-ci un style un peu différent, initié dans la zone "B" en rouge. C'est ce dernier qui caractériserait la subdivision Bronze final IIIa ou Hallstatt B1 des nomenclatures traditionnelles. Cette notion véhicule ainsi une ambigüité certaine entre une signification chronologique et une signification spatiale.

Analyse structurelle

Dans l'aire de l'entité R.S.F., on décèle des particularités structurelles qui la distinguent de celles qui l'encadrent dans le temps. On observe aussi des irrégularités dans la répartition des objets.

Caractéristiques structurelles

L'entité R.S.F. se distingue de celles qui la précèdent et la suivent, à la fois dans ses structures funéraires et dans ses structures d'habitat. Le rite funéraire pratiqué est presque exclusivement l'incinération en urne. Les tombes simples, sans aménagement monumental (tumulus et/ou fossé périphérique), représentent la grosse majorité du corpus connu (ici dans le Bassin parisien, fig. 7, Funéraire). Comme durant toutes les périodes de la Protohistoire, les sites ouverts, de plein air, sont logiquement majoritaires. Les sites de hauteur en revanche demeurent exceptionnels durant



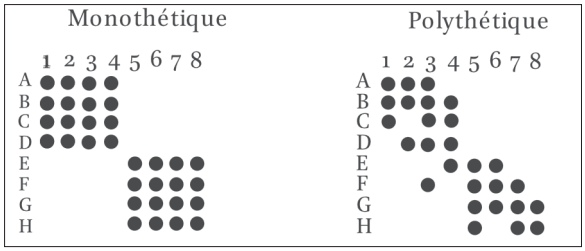
› Fig. 7. Histogramme des sites d'habitats du quart nord-est de la France, par catégories et par étapes et des sites funéraires dans la moitié sud-est du Bassin parisien, par catégories et par étapes.

l'Étape 2 ; ils semblent se localiser préférentiellement aux limites de l'entité R.S.F. Enfin, les grottes ou abris sous roche ne sont jamais autant occupées que durant l'Étape 2, pendant tous les âges des Métaux (ici le quart nord-est de la France, fig. 7, Habitat). Cette entité s'individualise aussi par le faible nombre de ses dépôts de bronzes. Inversement, les découvertes d'objets isolés dans les rivières y sont très abondantes[14].

Irrégularités structurelles

Durant cette étape, le décompte des objets isolés ou en dépôts, par catégories fonctionnelles, aboutit à une prédominance des armes, surtout des épées. La prise en compte des trouvailles de rivières exige quelques précisions. Les concentrations de bronzes dans les rivières ne sont ni aléatoires, ni seulement dues à l'activité d'un individu ou d'une équipe. Ces concentrations ne sont pas attestées n'importe où, mais sur certaines portions des grands fleuves. Ces secteurs se situent soit en des lieux de rupture de charge, la Basse Loire[15], le Rhin inférieur[16] ou la Basse Tamise[17], soit précisément aux limites de l'aire R.S.F., région de Paris[18] ou de Mayence[19]. D'une étape à l'autre, on constate des variations très significatives. En Pays de Loire par exemple, la région de Nantes/Saint-Nazaire[20] semble se substituer au Saumurois[21]. La région parisienne se révèle également assez dense en dépôts ; même durant l'Étape 2 qui en reste bien chiche ailleurs. On a vu de plus que les proportions relatives selon la fonction varient fortement d'une étape à l'autre, pour des conditions identiques de gisement. Je propose d'appeler cette entité, qui s'individualise nettement par ses

14. Brun & Mordant 1988, fig. 7, pour l'Île-de-France.
15. Briard 1965.
16. Schauer 1971.
17. Burgess 1968.
18. Mohen 1977.
19. Herrmann 1966.
20. Briard 1965.
21. Cordier & Gruet 1975.



› Fig. 8. Différence entre des entités monothétiques et polythétiques telle qu'elle apparaîtrait sous la forme de matrices ordonnées d'association de types (chiffres) en ensembles clos (lettres). On comprend mieux ainsi la naïveté qu'il y aurait à attendre des entités monothétiques.

caractéristiques mobilières et immobilières : la Culture R.S.F., au sens polythétique du terme[22] (fig. 8).

Une entité polythétique est constituée d'ensembles (sépultures, dépôts, fosses d'habitat) clos qui renferment des attributs (types) fréquemment associés. Aucun de ces attributs n'est à lui seul, ni nécessaire, ni suffisant pour caractériser cette entité. Ainsi, une culture archéologique est un assemblage polythétique d'éléments plus fréquemment associés à l'intérieur d'une aire géographique limitée qu'à l'extérieur de celle-ci. Autrement dit, une culture est un groupe de communautés humaines qui échangent davantage entre elles qu'avec les autres.

Le terme de groupe culturel devrait être réservé à des entités plus restreintes, à des subdivisions spatiales qui se dessinent déjà à travers les diverses synthèses régionales[23]

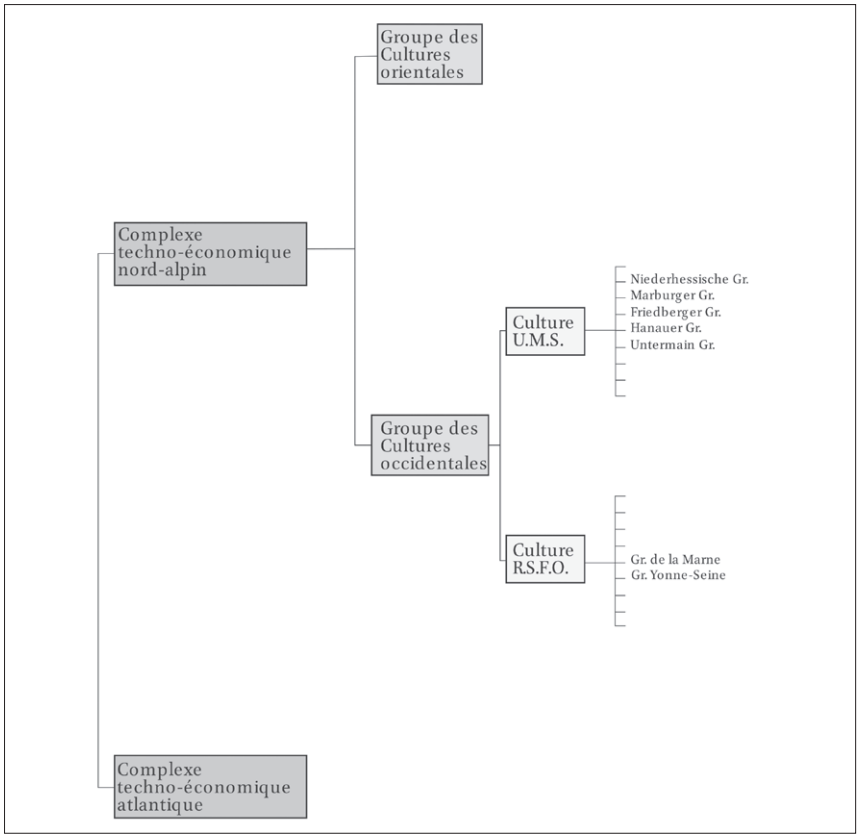
La Culture R.S.F. exprime et subit des phénomènes qui ne lui sont pas spécifiques. En effet, si l'on élargit le champ de vision, la Culture R.S.F. forme avec les groupes de la zone Main-Souabe, le Groupe des Cultures occidentales du Complexe techno-économique nord-alpin (fig. 9). C'est précisément ce que j'appelle le Complexe techno-économique nord-alpin qui était nommé la "Culture des Champs d'Urnes". Ce complexe techno-économique s'enracine dans le Bronze ancien. Cela signifie qu'une communauté culturelle unit toute cette zone qui, bien avant le Bronze final, est le champ d'échanges privilégiés. Notons au passage l'étonnante permanence de ces entités ; la limite entre les deux parties principales, est et ouest, du Complexe nord-alpin se retrouve presque inchangée au Premier âge du Fer[24].

Proposition d'un modèle socio-économique

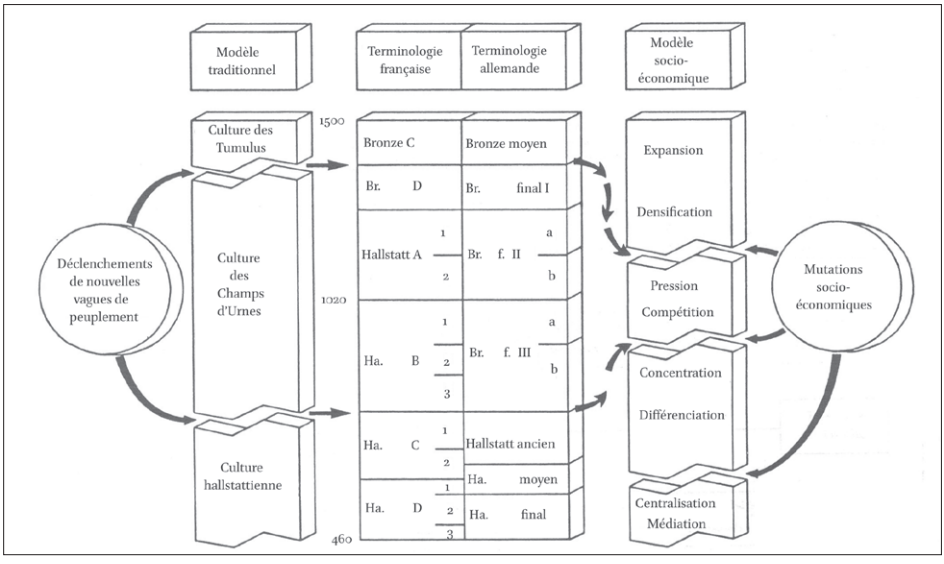
L'étude typologique permet de localiser les ruptures majeures de l'évolution. L'hypothèse traditionnelle des vagues de migrations avaient amené à situer ces coupures à d'autres moments ; entre le Bronze Moyen et le Bronze final et entre le Bronze final et le Premier âge du Fer pour les principales. De ces hypothèses découlent les subdivisions et les terminologies en vigueur.

On va maintenant tenter l'élaboration d'un modèle socio-économique tenant compte du rythme dorénavant reconnu et d'une appréhension globale des informations disponibles (fig. 10). En travaillant sur la longue durée, dans l'esprit de l'École des Annales Économies-Sociétés-Civilisations, on peut parvenir à surmonter les inévitables lacunes documentaires. Sachant que l'on passe d'une

22· Clarke 1968 ; Klejn 1982.
23· Cf. les synthèses régionales dans Brun & Mordant 1988b.
24· Brun 1991.

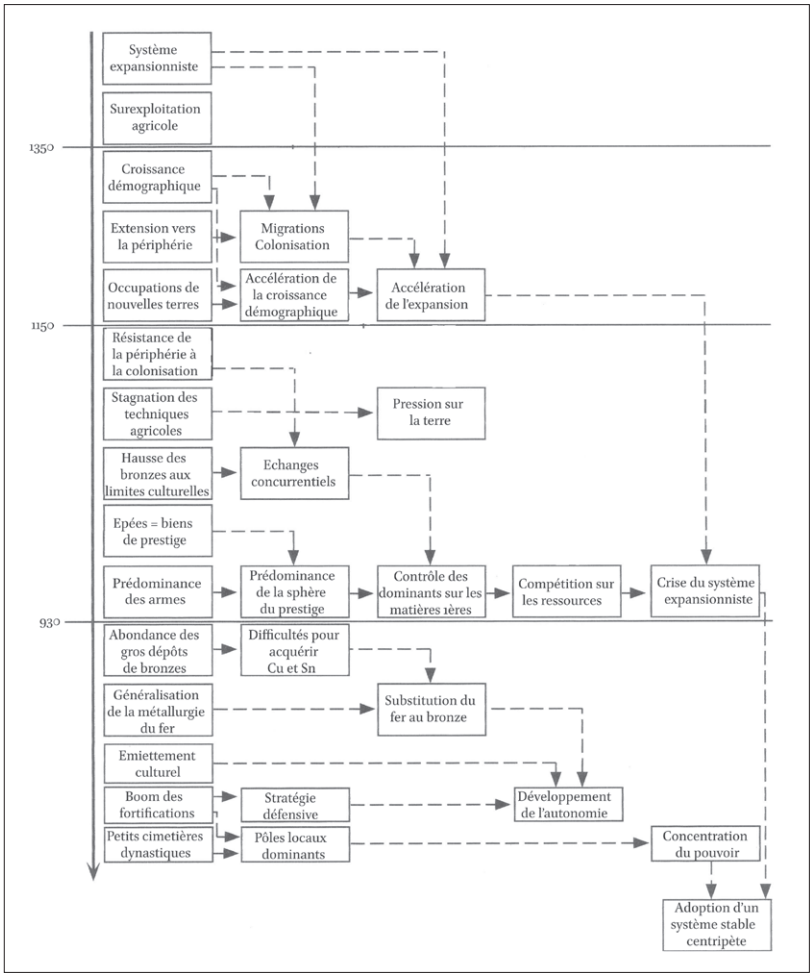


› Fig. 9. Dendrogramme figurant la hiérarchie descendante des entités archéologiques, à partir de l'exemple traité : Complexe culturel, Groupe de cultures, Culture, Groupe régional (inspiré de Clarke 1968). On mettra probablement en évidence une hiérarchisation analogue à l'intérieur du Complexe culturel atlantique. Les étiquettes Wilburton, St-Brieuc-des-Iffs ou St-Denis-de-Pile en constituent en quelque sorte l'ébauche.



› Fig. 10. Illustration du déplacement des ruptures majeures de l'évolution et de la substitution d'un modèle socioéconomique au modèle migrationniste traditionnel.

situation A à une situation C, on peut avancer des hypothèses logiques pour caractériser la situation B. Bien que très vite spéculatives, les tentatives de cet ordre sont indispensables aux progrès de toute recherche scientifique. Il convient cependant d'expliciter les hypothèses formulées et les liaisons réalisées pour construire le modèle proposé (fig. 11).



› Fig. 11. Schéma de construction du modèle proposé. Au premier niveau figurent les données d'observation directe, dans l'ordre chronologique de leur apparition. De la conjugaison de ces faits naissent les déductions du deuxième niveau. Les flèches indiquent les principales connexions logiques exploitées. On s'élève ainsi dans l'échelle d'abstraction jusqu'aux conclusions proposées. Un tel exercice met crûment en évidence les faiblesses des constructions intellectuelles que nous pouvons tenter. On ne saurait trop inviter nos collègues à y soumettre leurs travaux ; ils débusqueront peut-être mieux ainsi les modèles implicites qu'ils utilisent ; aussi objectives que leur paraissent leurs productions.

La période d'expansion

Durant la Préhistoire récente, les mouvements de populations se révèlent beaucoup plus rares qu'on ne l'a cru. Il ne semble pas toutefois que l'on puisse faire l'économie de migrations autour du XIVe s. a.C. Les causes n'en sont pas totalement élucidées, mais plusieurs résultats concordent pour indiquer une massive surexploitation des terres dans plusieurs régions[25]. Des sols ont même été définitivement abandonnés alors. Un déplacement de certaines communautés se déclenche à partir de la zone nord alpine. Il s'effectue au détriment d'entités périphériques ; notamment vers l'ouest. Cette expansion ne s'effectue pas uniquement sous la forme de ces probables migrations, mais aussi et surtout par densification. On exploite davantage de terre, de plus en plus intensivement ; en particulier des terres délaissées jusqu'alors. Le caractère fondamentalement expansionniste du système socio-économique pendant l'âge du Bronze a été décrit et développé par J.-M. Rowlands[26]. En Europe, une croissance continue s'observe globalement durant cette période. Elle s'exprime dans la croissante densité des sites.

Aux XIVe et XIIIe s. a.C., la prédominance des haches répond vraisemblablement à une accélération des défrichements. Au même moment commencent aussi de se multiplier les faucilles métalliques. Dans un espace déjà très humanisé, ces mouvements ne se sont probablement pas déroulés sans heurts. On constate en effet une hausse du nombre et de l'efficacité de l'armement. Cette situation se poursuit jusqu'à la transition entre l'Étape 1 et l'Étape 2 (sans doute dans le courant du XIIe s. a.C.).

La période de pression

Cette rupture reconnue dans l'évolution de la culture matérielle n'est que l'une des manifestations de changements plus profonds. Pendant un peu plus de deux siècles, le système continue de fonctionner selon un principe expansionniste. Toutefois, les limites des possibilités de ce système semblent alors atteintes. On peut émettre l'hypothèse suivante : une pression excessive sur les ressources provoquerait la crise du système expansionniste. Cette pression résulterait d'une résistance plus ferme à la colonisation de la part des communautés occidentales, et d'une démographie qui tendrait à excéder les possibilités de production. La résistance occidentale à de nouvelles velléités d'empiétement se lit dans l'affermissement graduel de la limite entre les deux complexes techno-économiques. La croissance démographique s'exprime dans la forte densité des sites ; elle n'apparaît bien évidemment que dans les secteurs intensivement explorés comme la Bassée[27] ou les marais de Saint-Gond[28] par exemple. L'hypothèse d'une forte pression sur la terre appelle bien sûr des vérifications ; en particulier à l'aide des méthodes d'analyse du paléoenvironnement. Cette pression sur la terre doit s'accompagner d'une forte pression sur les ressources en matières premières.

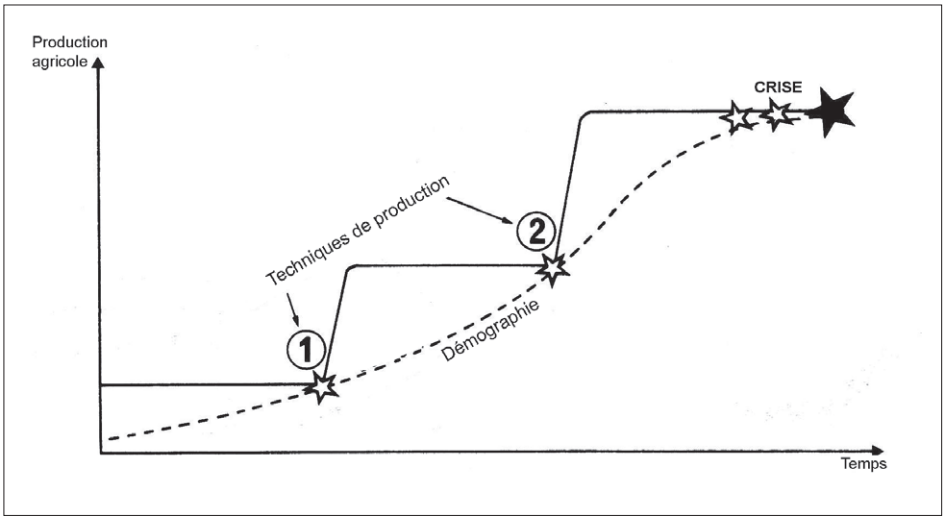
Par rapport à la période précédente, la rareté du métal déposé dans les sépultures s'accorde avec cette idée.

Aucune innovation technique ne semble venir permettre une hausse des rendements. Cette crise de l'économie de subsistance entraîne une exacerbation de la compétition. Dans ces

25. Balkwill 1976 ; Champion *et al.* 1984 ; Cujanova-Jilkova 1970 ; Grinsell 1959 ; Kristiansen 1981 ; Randsborg 1974.
26. Frankenstein & Rowlands 1978 ; Rowlands 1980.
27. Brun & Mordant 1988.
28. Brisson & Hatt 1966 ; Brisson & Hatt 1967.

› Fig. 12. Illustration de la façon dont la sphère du prestige englobe celle de la subsistance, et de la séparation hermétique maintenue entre les deux.

communautés hiérarchisées, l'épée reste probablement l'apanage des chefs. Elle demeure rare dans les sépultures. Avec l'Étape 2, de nouveaux types se généralisent. Les épées à languette tripartite constituent de plus un réel aboutissement technique. Il s'agit très probablement d'objets de prestige. Englobant la sphère de la subsistance, mais séparée d'elle hermétiquement (fig. 12), l'économie du prestige renforce la contradiction d'une stratégie d'expansion horizontale dans un espace dorénavant plein (fig. 13)[29].



› Fig. 13. Modèle du rapport entre la pression démographique et le changement des techniques agricoles (d'après Boserup 1965). La pression démographique entraîne périodiquement une intensification de l'exploitation agricole, notamment par l'adoption de nouvelles techniques de production ; par exemple, 1 : l'araire, et 2 : l'outillage métallique. Il semble que cette dynamique n'ait pas joué au cours de l'étape 2, d'où une persistance de la crise et finalement la fin du système expansionniste et l'adoption d'une nouvelle forme d'organisation.

29• Boserup 1965.

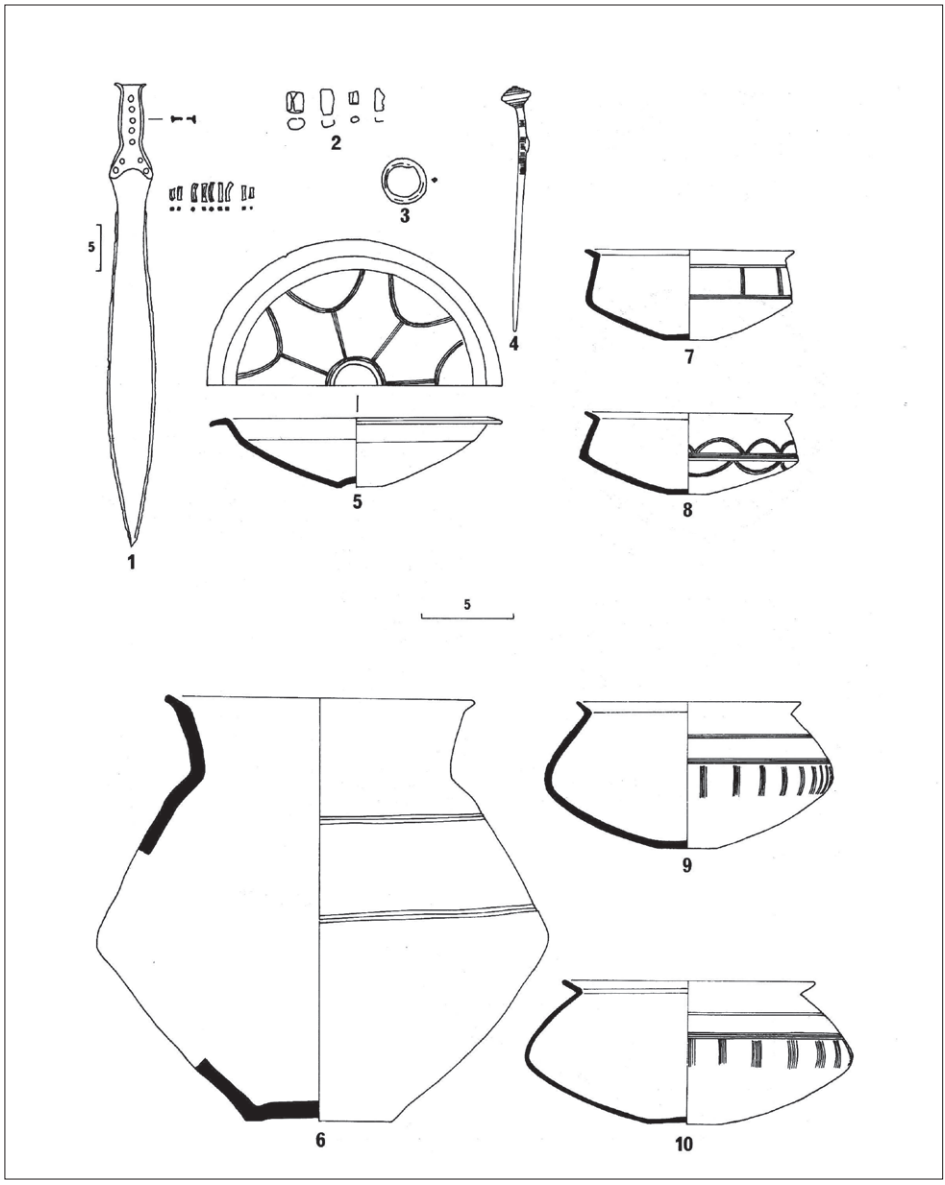
L'économie de prestige s'avère curieusement méconnue en France. C'est pourtant M. Mauss, un Français, que l'on trouve à l'origine de cette idée. Dans son célèbre *Essai sur le Don*, paru dès 1923-1924[30], il soulignait l'universalité de cette pratique. Il la reconnaissait non seulement chez de nombreuses sociétés de son époque, non encore gagnées à l'économie de marché, mais aussi dans les anciens textes hindous, germaniques ou celtiques. Il dégageait clairement la place capitale du don réciproque dans ces sociétés, en tant que principal instrument du transfert des richesses et surtout du transfert des rôles sociaux. Il ne fait guère de doute que ce système ait présidé aux développements de l'âge du Bronze. Des preuves de la pratique du don entre aristocrates du VII[e] s. a.C. ont été détectées en Étrurie[31]. D'autres preuves émanent des textes antiques[32].

Les épées à languette tripartite sont probablement très vite devenues indispensables au prestige des chefs. La région du Rhin moyen fait précisément figure de puissant foyer de production d'épées de ce type. De façon logique dans ce système d'échanges à longues distances, cette région dynamique se situe en limite d'entités culturelles, mais aussi d'entités techno-économiques différentes. Il convient d'insister ici sur l'utilité, sinon sur le caractère indispensable de la reconnaissance de ces entités typologiques. Contrôlant la circulation de tels biens de prestige, les chefs de la zone du Rhin Moyen gagnent un surcroît de prestige. Agents de diffusion de ces armes recherchées, ces chefs deviennent aussi, par conséquent, les promoteurs des expressions stylistiques qu'ils sélectionnent. Se procurant ces armes devenues des canons du prestige, les autres chefs en compétition dans les échanges de dons vont chercher à s'attribuer aussi les autres accessoires de ces chefs plus prestigieux. Ce phénomène joue d'autant plus aisément à l'intérieur d'une aire déjà culturellement homogène. La poterie fine constituerait ainsi l'un de ces accessoires symboles de prestige (fig. 14, 15, 16).

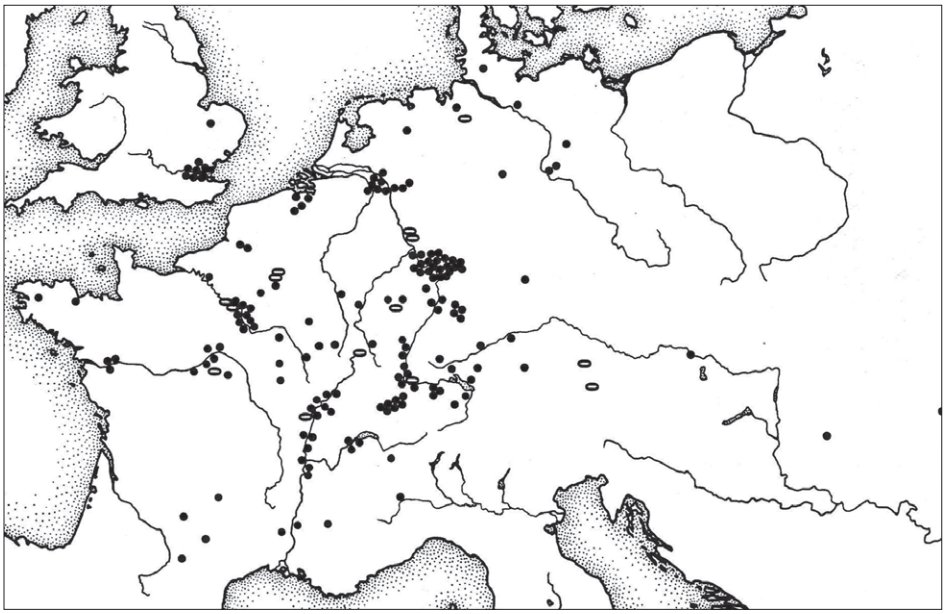
Ce modèle rendrait aussi compte d'un paradoxe : cet étonnant gaspillage apparent d'armes pratiqué si abondamment durant cette étape. Celles-ci étaient jetées dans les rivières alors même que l'on récupérait intensivement le bronze pour une refonte quasi immédiate. Dans la pratique du don[33], la sphère du prestige doit rester étanche, nettement séparée de celle de la subsistance, pour se perpétuer. Liée à une compétition de plus en plus débridée entre chefs, la production de biens de prestige tend logiquement à s'emballer. L'inflation menace. Les objets de prestige non échangés selon les règles risqueraient de faire perdre sa valeur symbolique à l'ensemble s'ils devenaient accessibles à tous. Fabriqués en grand nombre, ces objets ne pouvaient pas être récupérés pour la refonte avec des garanties suffisantes contre ces risques d'inflation et de dévaluation. La solution pouvait ainsi consister à jeter le surplus dans les fleuves, lieux inaccessibles ; une signification rituelle venant probablement habiller ces opérations de tabous bien commodes pour le contrôle social. Ces destructions de richesses évoquent aussi irrésistiblement le potlatch Kwakiutl, forme exagérée de la pratique du don causée par les Blancs qui désorganisèrent cette société du nord-ouest américain[34].

La nature de l'articulation entre la sphère de la subsistance et les activités de prestige exige la vérification de diverses hypothèses émises à ce sujet[35]. Les documents dont nous disposons, et l'évolution qu'ils induisent sur le long terme sont compatibles avec l'idée suivante : les chefs des communautés hiérarchisées ont, pendant l'âge du Bronze, à chaque moment de difficulté dans le

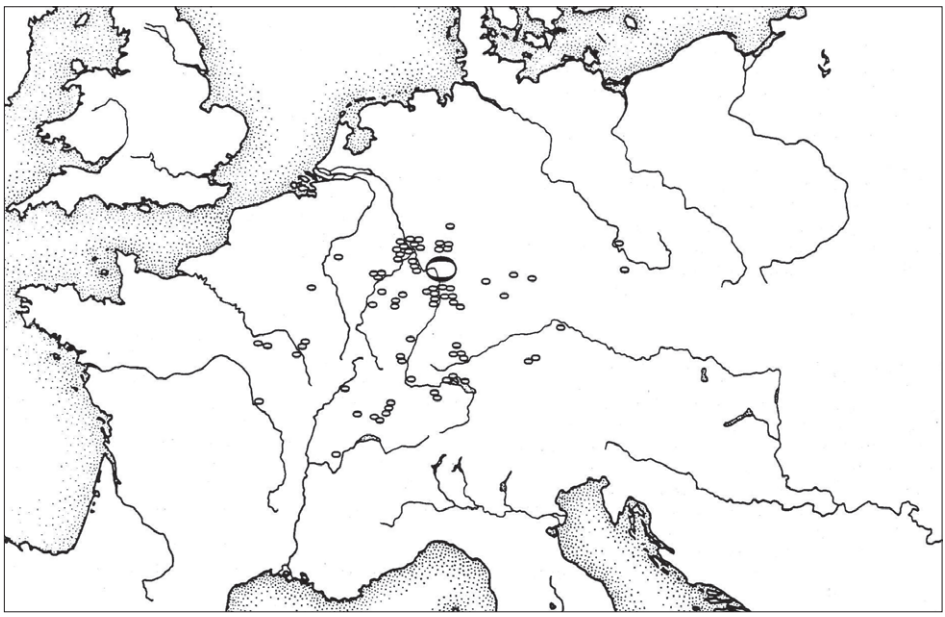
30. Mauss 1923.
31. Cristofani 1975.
32. Hdt. *Histoires* I.
33. Mauss 1923.
34. Codere 1950.
35. Bradley 1981 ; Champion *et al.* 1984.



› Fig. 14. Mobilier de la tombe de Mimbach (Sarre) (d'après Kolling 1970). Cet ensemble illustre le modèle proposé ; l'épée du type de Hemigkofen est associée à des céramiques datées de la fin de l'étape 1 dont de nombreux traits se généralisent à l'étape 2 : incisions au peigne, assiette à guirlandes, profils carénés, rebords facettés. Comme les épées à languette tripartite, ces caractères céramiques sont particulièrement fréquents dans la région du Rhin moyen ; il y a tout lieu d'y voir des prototypes du style de la poterie R.S.F.O.



› Fig. 15. Répartition des épées nord-alpines (signes pleins) à languette tripartite : types de Hemigkofen, Erbenheim, Letten et des casques à crète ronde (signes vides). Ces biens de prestige se répartissent essentiellement dans l'aire de la culture R.S.F.O. Les fortes concentrations d'épées se situent d'une part aux limites de cette culture, et d'autre part en quelques lieux de rupture de charge, hors de celle-ci, autour du Delta du Rhin et à l'embouchure de la Tamise et de la Loire.



› Fig. 16. Répartition des épingles du type de Wollmesheim ; le gros signe représente plus de 40 exemplaires. Ces objets de parure suivent les mêmes canaux de diffusion que les types d'épées de la figure 13. Ils ont dû accompagner le style céramique R.S.F.O. selon le schéma de la figure 6.

rapport entre l'expansion démographique et le niveau des techniques de production agricoles, accru leur contrôle sur la terre et les matières premières. La terre devenant une ressource de plus en plus critique, les chefs ont pu s'ériger en allocataires des droits à la terre. En Grande-Bretagne, les systèmes de champs sont bien attestés dès le Bronze ancien[36]. Dans la stratégie fondamentalement compétitive de l'économie de prestige, les chefs doivent logiquement chercher à étendre leur contrôle sur la métallurgie, pour acquérir les biens nécessaires au maintien ou à l'accroissement de leur statut : armes, parures, services à boisson etc. Autrement dit, ces chefs opèrent vraisemblablement une subordination progressive des activités de subsistance à leur stratégie de prestige. Au total se dégageraient deux causes importantes de l'expansionnisme : la première, fondamentale, serait la continuelle disponibilité en terres supplémentaires ; les nouveautés techniques ayant, jusqu'au XI^e^ s. a.C., permis de remplir toujours plus d'espace (l'araire, l'outillage métallique mais aussi des techniques hypothétiques telles que l'apport de fertilisants ou l'alternance des espèces cultivées). La deuxième, qui a amplifié la précédente, serait la compétition pour le prestige entraînant les chefs à convertir toujours plus de richesses en statut social par la pratique du potlatch.

Le système socio-économique peut conserver un caractère expansionniste tant que l'espace n'est pas complètement occupé. Il semble que dans la plupart des régions européennes cette limite soit atteinte entre le XI^e^ et le IX^e^ s. a.C. Dès lors apparaît une στενοχωρία, une faim de terre. Il faut partir et/ou changer d'organisation. Cette situation transparaît nettement dans les textes antiques pour ce qui concerne la Grèce. Isocrate expliquait en ces termes le vaste mouvement de colonisation du VIII^e^ s. a.C. :

> "les Hellènes"… "resserrés dans d'étroites limites, faute de terres à cultiver, se faisaient la guerre et périssaient victimes de la misère ou des combats"[37].

Pendant ces deux siècles de crise, où la démographie bute au plafond des possibilités de production, le potlatch prend des formes exacerbées. Dans un système en expansion presque continue, le potlatch permet certes d'accroître son statut, mais le pouvoir demeure fragile, instable. Dépendant de réseaux d'échanges à longues distances eux-mêmes fragiles, le pouvoir peut s'acquérir relativement vite, pour se perdre plus rapidement encore. L'apparition assez éphémère de sépultures exceptionnellement riches dans le Wessex[38], en Saxe-Thuringe[39], en Bohême[40] ou en Bavière[41] suggèrent cette cascade de velléités tôt avortées. Elle constitue l'une des caractéristiques de ce millénaire appelé l'âge du Bronze. Ainsi pourrait s'expliquer l'absence de hiérarchie nette entre les sites d'habitat de cette période. Dans un tel système en effet, les territoires doivent logiquement rester mouvants, sans limites fermement fixées, donc dépourvus de places centrales sièges du pouvoir.

Confronté à une pression indépassable, le système socio-économique connaît de graves soubresauts. Ceux-ci s'expriment dans les deux formes de guerres traditionnelles : la guerre de propriété, selon l'expression utilisée par les Kwakiutls à propos du potlatch[42], et la guerre de sang, la guerre par les armes. Dans un système en crise, ces affrontements prennent une tournure paroxysmique. Le potlatch prend une dimension destructrice pour les biens de prestige engagés,

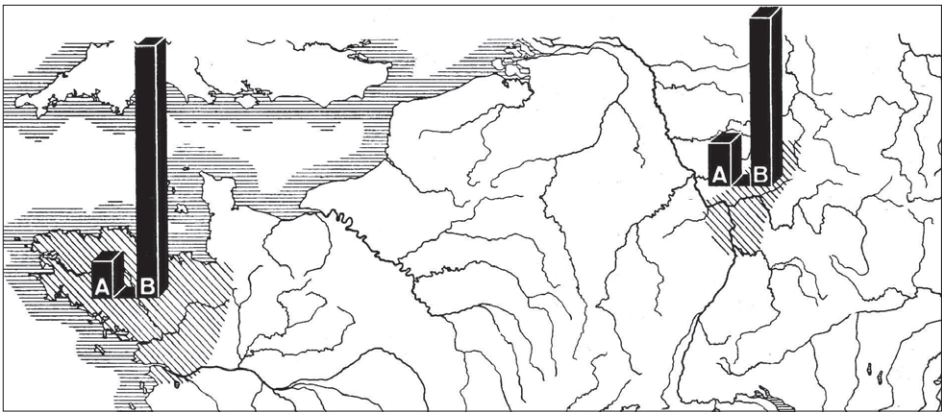
36. Barrett & Bradley 1980.
37. Isoc. *Panegyricus,* IV, 34.
38. Piggott 1938.
39. Otto 1955.
40. Točik & Vladar 1971.
41. Müller-Karpe 1956.
42. Codere 1950.

car il s'agit de préserver plus que jamais leur valeur symbolique ; pour notre propos, c'est le jet de pièces d'armement dans les rivières (des casques par exemple). La guerre réelle ne met toujours aux prises que les chefs, mais elle se manifeste plus fréquemment et plus cruellement peut-être, par des raids de pillage sur les ressources de base des communautés voisines : troupeaux, stocks de grains ou réserves de métal. Le nombre élevé de sites-refuges[43] témoigne avec éloquence de l'insécurité spécifique des réseaux d'échanges. C'est le coup de grâce pour le système expansionniste.

La période de concentration

La rupture typologique du IXe s. a.C. semble bien être l'une des expressions de l'écroulement du système expansionniste. Ne pouvant plus s'étendre, les communautés doivent s'organiser sur un modèle plus stable. Contraintes de "camper" sur leurs positions et de protéger leurs ressources, elles adoptent probablement une stratégie défensive. Elles érigent des fortifications, refuges désormais plus sûrs et permanents. Avec l'Étape 3 en effet, il se produit un véritable "boom" des fortifications (fig. 17, A). Les chefs doivent s'arroger assez aisément une fonction de protection. Parallèlement, ils s'emparent d'un rôle de coordination des activités de production ; organisant peut-être des complémentarités entre les groupes qui composent la communauté territoriale. Cette interprétation se fonde sur la soudaine omniprésence de ces fortifications, et sur la relative régularité de leur implantation. Elles semblent polariser des territoires de 5 à l0 km de rayon[44]. H. Härke a cru déceler un abandon de nombre de ces fortifications au Hallstatt C[45]. Il n'en est vraisemblablement rien. La céramique commune du VIIe s. a.C. a provoqué, par sa grande similarité avec celle du Hallstatt B2/3, un tassement des datations sur le VIIIe s. a.C. Les sites fortifiés, qui ont livré une quantité suffisante de tessons permettant une reconstitution des formes, démontrent une persistance durant le VIIe s. a.C.

L'hétérogénéisation des styles céramiques, rompant l'extraordinaire uniformité antérieure, témoigne aussi de ce repli relatif des communautés sur elles-mêmes.



› Fig. 17. Hausse du nombre des dépôts de l'étape 2 à l'étape 3, dans deux régions-tests.

43. Pétrequin *et al.* 1985.
44. Jockenhövel 1974 ; Nicolardot 1975 ; Pétrequin *et al.* 1985 ; Vuaillat 1982.
45. Härke 1979.

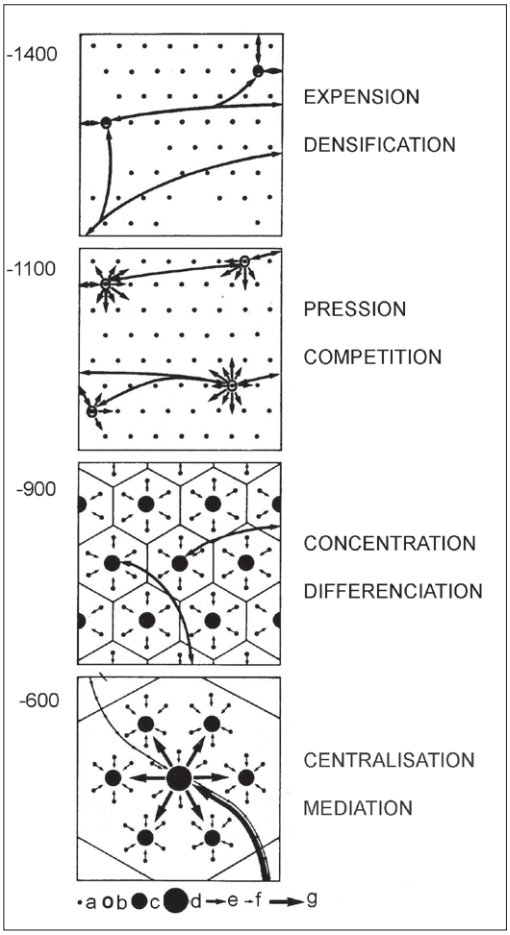
La rapide généralisation de la métallurgie du fer s'inscrit également dans cette perspective[46]. Elle répond à la désorganisation des réseaux d'échanges à longues distances dont dépend une métallurgie du bronze. Disponible presque partout, contrairement au cuivre et à l'étain, le fer concourt à l'autonomie de communautés sur la défensive. On va pouvoir fabriquer son propre métal sans dépendre d'arrivages devenus hypothétiques. V.G. Childe avait déjà formulé cette interprétation pour expliquer l'apparition du travail du fer en Europe "barbare"[47]. L'abondance des dépôts d'objets nombreux et variés témoigne des difficultés de circulation du bronze. On relève trois catégories principales de dépôts : les ensembles d'objets brisés ou usagés, les ensembles d'objets entiers, neufs ou utilisables, et les ensembles mixtes. Les premiers constituent probablement des cachettes de métal récupéré pour la refonte. Les dépôts d'objets entiers, situés pour la plupart dans les régions où existent des gisements de matières premières, traduisent vraisemblablement des difficultés d'écoulement de la production. La troisième catégorie enfin doit réunir les stocks de sécurité des artisans regroupant à la fois une réserve de matière première et un lot de produits finis. Quoi qu'il en soit, ces dépôts qui impliquent un usage différé trahissent par leur quantité une période troublée (fig. 17). Durant cette dernière, il importe de dissimuler des biens convoités.

Les programmes d'analyses de la composition des bronzes commencent d'indiquer des tendances qui concordent avec ces hypothèses. Les résultats soulignent tout d'abord avec une fidélité étonnante, non seulement les ruptures majeures d'évolution, mais aussi l'individualité du complexe nord-alpin par rapport à son homologue atlantique. À partir du IX^{e} s. a.C., de plus, on voit les proportions respectives des composants des bronzes pencher plus lourdement au profit des minerais localement disponibles, tandis que, symétriquement, fléchit la part des composants lointains[48].

Au IX^{e} s. a.C., se déclenche un lent basculement de l'axe des principaux échanges à longues distances. L'axe sud-nord se substitue à l'axe millénaire est-ouest. La reconnaissance de ces profonds changements permet une meilleure compréhension du phénomène des "résidences princières" du VI^{e} s. a.C. La crise du système expansionniste entraîne l'adoption d'une organisation économique et sociale indigène plus stable, centripète, sur laquelle pourra s'exercer la demande des civilisations urbaines de Grèce et d'Italie[49] (fig. 18).

Ces changements détectés dans la zone nord-alpine dès le IX^{e} s. a.C. se synchronisent avec la fin des "Âges sombres" en Grèce, et avec l'épanouissement de la culture villanovienne en Italie. Dans le bassin central de la Méditerranée se produit aussi un processus de concentration territoriale autour de centres fortifiés[50]. Très vite toutefois, ces centres s'engagent dans la voie de l'urbanisation. Autour de ces centres, en cours d'évolution rapide vers la Cité-État, se déploie un vaste système économique européen, structuré en zones concentriques hiérarchisées. C'est la naissance d'une "économie-monde" méditerranéenne telle que la définit F. Braudel[51]. Dans ce système, le complexe techno-économique nord-alpin, que les textes antiques permettent de qualifier de celtique dès le V^{e} s. a.C., va remplir un rôle de médiation sur l'arc le plus dynamique du deuxième cercle (fig. 19).

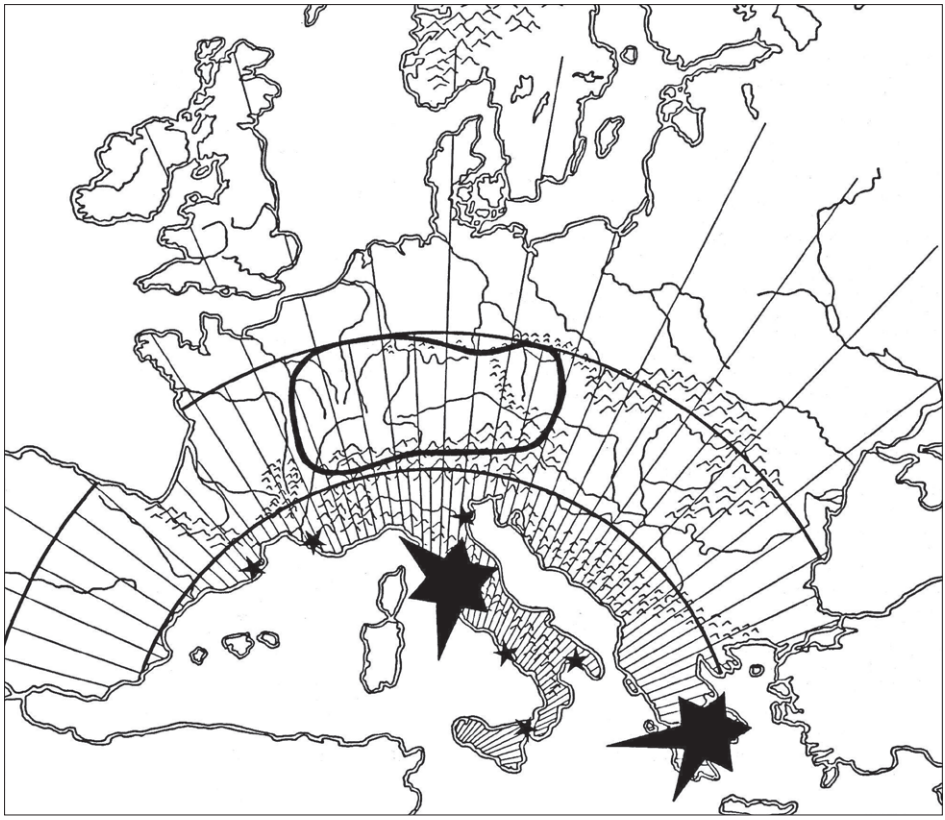
46. Furmaneck & Horst 1982; Kimmig 1964.
47. Childe 1929.
48. Briard & Bourhis 1984; Rychner 1986.
49. Brun 1991.
50. Potter 1979; Snodgrass 1980.
51. Braudel 1979.



› Fig. 18. Schéma d'évolution du modèle spatial dans le Groupe des Cultures occidentales du Complexe culturel nord-alpin : a. site ouvert ; b. site (éventuellement fortifié) où siège un chef temporairement puissant ; c. fortification, siège d'une dynastie locale ; d. "résidence princière" (*Fürstensitze*) ; e. principaux axes d'échanges et de redistribution ; f. principaux axes de circulation des matières premières ; g. principaux axes d'échanges et de redistribution des biens de prestige gréco-étrusques. Chaque case correspond à un espace d'environ 60 km de côté. Première étape : le Complexe nord-alpin opère une expansion vers l'ouest qui touche d'abord les principaux axes de circulation. Parallèlement, l'occupation de l'espace se densifie. Certains chefs qui exercent leur contrôle sur les échanges acquièrent une puissance temporaire. Deuxième étape : l'espace étant densément rempli, la pression sur les ressources s'aggrave. La compétition entre chefs s'accentue. Troisième étape : la crise se résout par un profond changement de l'organisation socio-économique. Les communautés tendent à se concentrer autour de pôles locaux fortifiés. Des territoires stables apparaissent. Les dynasties locales coordonnent à leur profit les activités de subsistance locales. Parallèlement se produit un lent basculement de l'axe des principaux échanges à longues distances ; auparavant est-ouest, cet axe s'oriente progressivement sud-nord. Quatrième étape : certaines dynasties locales qui tiennent d'importants carrefours d'échanges acquièrent davantage de richesse et de pouvoir ; elles parviennent à subordonner les dynasties voisines en monopolisant les biens de prestige. Elles opèrent ainsi une intégration à l'échelle micro-régionale en jouant un rôle de médiation entre les demandeurs gréco-étrusques et les chefs plus septentrionaux (les dates sont approximatives).

On a tenté la synthèse d'un grand nombre d'informations de diverses natures. On a cherché à les regrouper dans un système cohérent d'explication. S'il mérite quelque crédit, c'est en raison de la longue durée prise en compte. On peut espérer qu'il débusque quelques tendances profondes de l'évolution économique et sociale. Cet essai prétend avant tout susciter des vérifications. Plusieurs s'acharneront pour des raisons variées à le démolir. Il aura atteint son but car, quelles que soient les motivations de ces attaques, il fera avancer la recherche puisqu'il aura suscité des vérifications.

Sur chacun des points particuliers pris en compte, on peut facilement émettre une kyrielle d'hypothèses différentes. Cela s'avère sans intérêt et, à l'expérience, stérile. La manipulation d'un grand nombre de données réduit en revanche très rapidement le "champ des possibles". C'est même probablement notre seul moyen de découvrir des questions pertinentes, donc des bribes de solution.

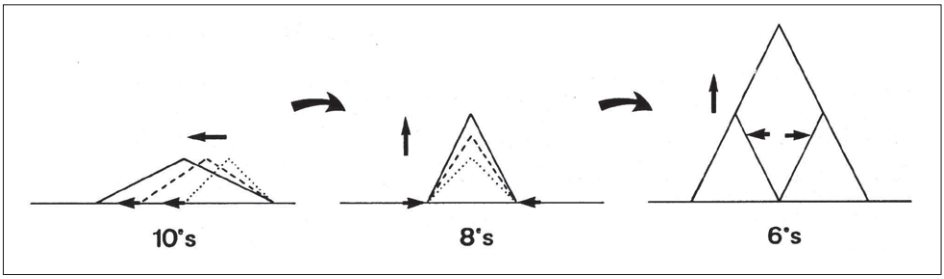


› Fig. 19. Le Complexe techno-économique nord-alpin (ou celtique) dans le modèle théorique de "l'économie-monde" (*Weltwirtschaft*) méditerranéenne qui se met en place à partir du IX[e] s. a.C. Il est pleinement constitué au VI[e] s. a.C. À l'intérieur du premier cercle les centres-moteurs (cités grecques et étrusques) manifestent leur dynamisme et leur forte demande sur l'ensemble du continent. À l'intérieur du deuxième cercle, quelques dynasties stables bénéficient de leur position médiane pour développer une organisation socio-économique fortement hiérarchisée et centralisée. Ce sont, dans la zone étudiée ici, les "princes" de Celtique occidentale. Ils tiennent une fonction d'intermédiaires obligés entre le premier et le troisième cercle. Dans ce dernier se trouvent les complexes techno-économiques atlantique, nordique et lusaciens. Déployés en éventail à la périphérie de cette "économie-monde", ils connaissent un relatif archaïsme. La métallurgie du bronze y reste, par exemple, plus longtemps dominante. L'influence méditerranéenne l'affecte, mais de façon beaucoup plus amortie, surtout hors des grands axes de circulation où l'on se trouve en quelque sorte à la périphérie de la périphérie.

Il ne parait pas inutile de souligner que le raisonnement développé ici repose sur une appréhension quantitative des informations disponibles. On ne raisonne pas en présence ou absence, mais en fréquence. Ainsi, les arguments contraires qui viennent à l'esprit de chacun en fonction de ses connaissances spécifiques doivent être envisagés comme des cubes à empiler sur les histogrammes réalisés. Il est, par exemple, tout à fait possible que des inhumations aient été pratiquées dans le Bassin parisien pendant l'étape 2 (fig. 7), le contraire serait même fort étonnant ; on comprendra qu'il en faudrait beaucoup pour contredire la nette prédominance de l'incinération, c'est-à-dire l'un des éléments qui individualisent cette tranche chronologique.

Dans l'élaboration de cette interprétation, on a, bien entendu, continuellement buté contre des lacunes documentaires, sur des écarts importants d'information d'une région à l'autre. On a pris le parti de postuler la représentativité du corpus connu.

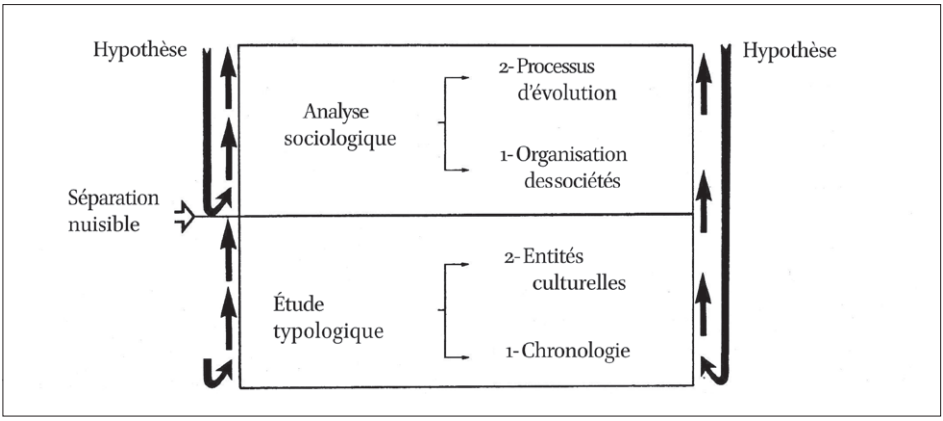
Il convient de discuter aussi un problème d'échelle. Selon la taille des entités géographiques prises en compte, les facteurs d'analyse à mobiliser ne sont pas les mêmes. On ne peut appréhender les phénomènes macro-régionaux comme si l'on avait affaire à une micro-région ou à un site. Il s'agit de plans d'investigation superposés. À mesure que l'on gravit ces plans, les détails peu significatifs, les variabilités individuelles disparaissent. Il importe de ne pas télescoper cette hiérarchie. La reconnaissance des niveaux d'intégration socio-économiques en dépend. À partir de l'âge du Bronze en particulier, plusieurs niveaux ont pu s'emboîter tels des poupées gigognes. Toutefois, si l'on peut procéder à des constructions acceptables pour les âges du Fer, il n'en va pas de même pour l'âge du Bronze. On se trouve en effet actuellement devant une absence apparente de sites interprétables comme des places centrales durant cette période. On peut dès lors supposer, à l'âge du Bronze, une mouvance continuelle de l'échelle d'intégration (fig. 20). Cela reste bien sûr à vérifier.



› Fig. 20. Modèle supposé du processus d'intégration socio-économique et de son évolution dans le temps. À la fin de l'âge du Bronze, l'échelle d'intégration devait rester mouvante, sujette à des extensions et des diminutions continuelles. Fondamentalement expansionniste, la dynamique s'exprime surtout horizontalement. À partir du IVe s. a.C., avec la stabilisation territoriale, l'échelle d'intégration se fixe localement ; la dynamique socio-économique joue principalement dans le sens vertical. En fonction de leur position à l'intérieur des réseaux d'échanges à longues distances, certains chefs provoquent un étirement vers le haut de la pyramide sociale. Au VIe s. a.C., dans la zone des "Résidences princières", le développement de l'"économie-monde" méditerranéenne donne aux plus puissants la possibilité d'accroître leur aire d'intégration ; ils "vassalisent" en quelque sorte leurs homologues voisins.

Le problème d'échelle affecte aussi la chronologie. Les sériations typo-chronologiques réalisables confèrent un degré de précision d'environ deux siècles. Cela signifie qu'à l'intérieur de chacune de ces tranches de temps on postule la contemporanéité de tous les sites qui s'y trouvent classés. Aussi ne faut-il pas oublier que nous travaillons sur des approximations. Là réside l'intérêt primordial de la dendrochronologie. Elle fournira une précision infiniment plus grande. Elle seule s'ouvrira à la possibilité de travailler à l'échelle d'une génération. Essayer maintenant d'élaborer des schémas évolutifs à un degré de précision inférieur à deux siècles contraint de se fonder sur une méthode de classement de la céramique confinant à l'expertise d'art. À défaut de datations dendrochronologiques, seuls des calculs de fréquence de types associés permettront de fonder plus solidement ces tentatives au demeurant très intéressantes.

On insistera enfin sur le caractère nuisible de la frontière artificielle qui sépare la recherche préhistorique en deux blocs. Cette séparation arbitraire a engendré deux traditions de recherche (fig. 21). L'une privilégie l'étude typologique et oppose un refus aux spéculations d'ordre sociologique. L'autre s'affranchit trop souvent des fondements typologiques de notre discipline pour s'engager d'emblée dans la réflexion sociologique. Il importe de parcourir la totalité de la démarche. D'une part la typologie n'est pas une fin en soi ; il s'agit d'un outil pour comprendre

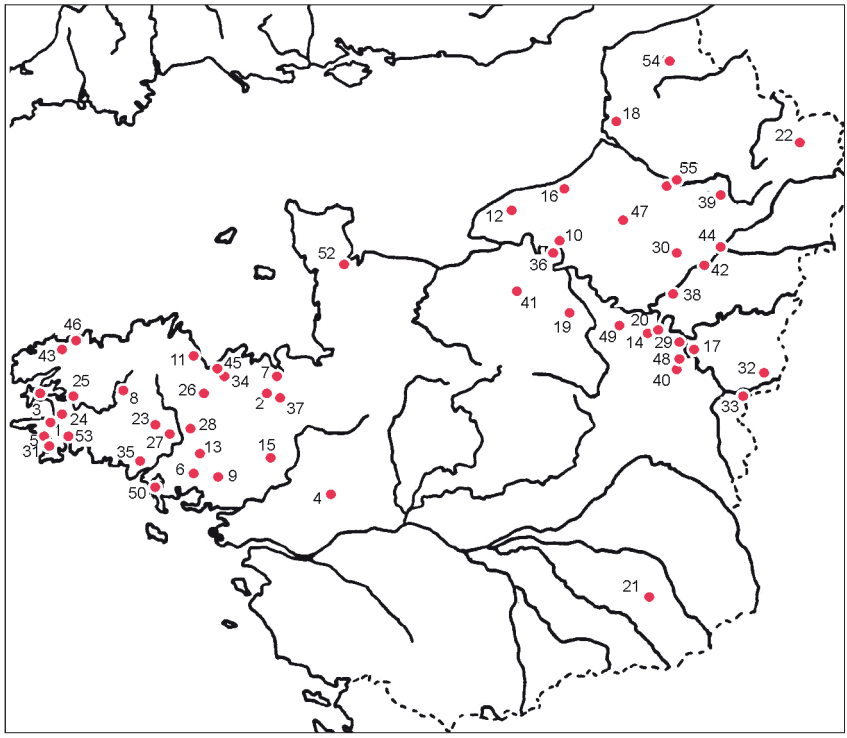


› Fig. 21. Schéma figurant les deux principaux blocs de la recherche archéologique et leur séparation nuisible. Une tradition privilégie l'un, tandis qu'une autre privilégie le deuxième. Les tenants de l'un s'arrêtent là où les autres commencent. Constatant les effets d'une telle division du travail, on peut penser que les progrès de l'archéologie en pâtissent. Dans le présent article, il a été tenté de parcourir la totalité de la démarche (flèche de droite).

un passé lointain. D'autre part, négliger les vérifications typologiques n'aboutit qu'à empiler des hypothèses, qu'à bâtir une pyramide renversée ; au mieux on utilise des systèmes préfabriqués par d'autres, se condamnant à en charrier les éventuelles erreurs. Modéliser, par exemple, sur la "période des Champs d'Urnes" comme si elle constituait un bloc monolithique, amène logiquement à ignorer les importants changements qui se produisent au cours de son développement. Exemple plus caricatural encore, celui de ces études prétendant à la reconstitution du climat de l'âge du Bronze, à partir d'une dizaine de données très dispersées sur le paléoenvironnement. Ce faisant, on raisonne sur une tranche de 1000 ans, supposée invariable. On compacte une période durant laquelle l'impact de l'homme sur son environnement s'est très fortement accru. Au même titre que les paléo-sociologues, les chercheurs qui se spécialisent sur le paléoenvironnement ne peuvent s'affranchir d'une bonne connaissance typo-chronologique. Sinon, leurs conclusions demeureront largement plus spéculatives que les constructions qu'ils sont parfois les premiers à décrier.

Sans excès d'optimisme, des indices de progrès semblent se discerner. La séparation évoquée ci-dessus parait s'estomper lentement. Là réside un enjeu capital pour notre discipline.

Annexe



› Carte des dépôts.

1	Douarnenez Tréboul	(Briard 1956, 1965)
2	Broons	(Briard 1965)
3	Crozon	(Briard 1965)
4	La Chapelle-le-Glain	(Briard 1965)
5	Tréguennec	(Briard 1965)
6	Meucon	(Briard 1965)
7	La Vicomté-sur-Rance	(Briard 1965)
8	Duault	(Briard, Mohen 1976)
9	Saint-Gravé	(Briard 1965)
10	Mont-Saint-Aignan	(Verron 1971, 1976)
11	Saint-Quay-Portrieux	(Briard 1965)
12	Le Hanouard	(Verron 1971, 1976)
13	Bignan	(Briard 1965)
14	Les Clayes-sous-Bois	(Mohen 1977)
15	Guer	(Briard 1965)
16	Rosay	(Verron 1971, 1976)
17	Sucy-en-Brie	(Mohen 1977)
18	Villers-sur-Authie	(Blanchet 1984)
19	Baux-Sainte-Croix	(Verron 1971, 1976)
20	Ville-d'Avray	(Mohen 1977)
21	Chéry	(Briard, Cordier, Gaucher 1969)
22	Anzin	(Mohen 1972, Blanchet 1984)
23	Saint-Tugdual	(Briard 1965)
24	Plomodiern	(Briard 1961, 1965)
25	Rosnoën	(Giot 1949, Briard 1958, 1965)
26	Hénon	(Briard 1965)
27	Guern	(Briard 1965)
28	Noyal-Pontivy Kergoff	(Briard 1965)
29	Choisy-le-Roi	(Mohen 1977)
30	Saint-Just-en-Chaussée	(Blanchet, Mohen 1978)
31	Saint-Jean-Trolimon	(Briard 1965)
32	Longueville	(Lamarre 1945)
33	Cannes-Ecluse I	(Gaucher, Robert 1967)
34	Noyal les Morandais	(Briard 1965)
35	Rédené	(Giot 1954, Briard 1961, 1965)
36	Canteleu	(Verron 1971, 1976)
37	Saint-Brieuc-des-Iffs	(Briard 1965)
38	Luzarches	(Mohen 1977)
39	Caix	(Blanchet 1984)
40	Boutigny II	(Mohen 1977)
41	Combon	(Verron 1971, 1976)
42	Pompoint	(Blanchet 1984)
43	Folgoët	(Briard 1965)
44	Compiègne	(Blanchet 1984)
45	Planguenoual	(Briard 1965)
46	Kerlouan	(Briard 1965)
47	Amiens Saint-Roch	(Blanchet 1984)
48	Thiais	(Mohen 1977)
49	Civry	(Mohen 1977)
50	Nihen	(Briard 1965)
51	Marlers	(Blanchet 1984)
52	Auvers	(Jacob-Friesen 1968)
53	Kerfeunten	(Briard 1965)
54	Saint-Omer	(Blanchet 1984)
55	Amiens le Plainseau	(Blanchet 1984)

› Liste des dépôts.

1- épingle à béquille
2- agrafe
3- rouelle à faux rayons
4- hache à bourrelet médian
5- lame triangulaire à 2 rivets
6- hache à talon naissant
7- hache du type de Tréboul
8- lame du type de St-Brandan
9- hache à rebords élevés et tranchant évasé de type atlantique
10- pointe de lance du type de Tréboul
11- hache à talon et à écusson
12- lame à languette trapézoïdale, à 2 rivets
13- marteau à douille carrée
14- pointe de lance à œillets
15- hache à talon du type breton
16- hache à talon du type normand
17- hache à rebords et tranchant étroit du type médocain
18- bracelet du type de Bignan
19- anneau à extrémités chevauchantes lisses
20- pointe de lance à doull1e longue
21- ciseau à soie
22- torque torsadé à section carrée et extrémités en crochet
23- épingle du type de Picardie
24- embout
25- poignard à languette arrondie
26- épingle à tige renflée cannelée
27- hache spatuliforme à rebords
28- bracelet ouvert non décoré
29- hache à talon du type du Centre-Ouest
30- hache à ailerons médians
31- jambière à spirales
32- hache à talon du type de Haguenau
33- faucille à bouton
34- épingle à collerettes
35- bracelet à fausse torsade et extrémités lisses
36- bracelet rubané à nervures longitudinales
37- bracelet ouvert à décor incisé
38- hache à talon du type de Rosnoën
39- lame du type rte Rosnoën
40- bouterolle ?
41- rasoir à soie plate
42- petit anneau torsadé
43- rasoir à soie et anneau terminal
44- ciseau à douille carrée
45- épée à languette rétrécie
46- épée du type de Rixheim
47- épée à languette tripartite orientale
48-rouelle à 6 rayons
49- burin
5o- bracelet côtelé
51- couteau à soie à 2 rivets
52- couteau à soie, à lame incisée
53- épée à massette
54- épingle à tête discoïdale
55- bracelet du type de Reventin-La Poype
56- fibule
57- pointe de lance à douille courte
58- hache à ailerons, et anneau
59- gouge à douille ronde et ciseau
60- bouterolle losangique
61- épée pistilliforme atlantique
62- tube
63- bracelet à décor incisé et pointillé
64- "bobine"
65- tranchet à soie
66- bouterolle à extrémité pyramidale
67- poignard à languette arrondie, à 2 encoches
68- hache à ailerons subterminaux sans anneau
69- faucille à languette
70- épingle à tête discoïdale et tige moulurée
71- hache à douille, à épaulement
72- bouterolle biconique à rivets
73- bouterolle à bourrelet
74- rasoir bipartite à sole
75- bracelet à décor ocellé
76- bracelet à décor rectiligne incisé
77- vase à cordons horizontaux
78- hameçon
79- bracelet fermé à 4 groupes de 3 bourrelets
80- hache à douille du type du Plainseau
81- épée du type en langue de carpe
82- racloir rectangulaire
83- hache à douille à nervures verticales
84- pointe de lance
85- hache à douille à section polygonale (plus de 4)
86- hache plate à "tourillons"
87- hache à douille du type breton
88- hache à douille armoricaine
89- épée du type d'Evart-Park/Challans
90- bracelet creux à large tampon
91- "bugle"
92- bracelet à extrémités annelées
93- marteau à douille
94- poignard à languette
95- poinçon
96- rasoir à anneau
97- agrafe de ceinture
98- épingle à tête vasiforme
99- poignard à douille
100- tranchet à douille
101- scie
102- racloir triangulaire à perforation centrale
103- pointe de flèche
104- couteau à douille
105- couteau à languette
106- pendeloque du type de Lysel
107- enclume
108- faucille à douille
109- sphéroïde

› Liste des types.

BIBLIOGRAPHIE

Balkwill, C. (1976) : "The evidence of cemeteries for later prehistoric development in the Rhine valley", *Proceedings of the Prehistoric Society*-42, 187-214.

Barrett, J. et Bradley, R. J. (1980) : *Settlement and Society in the British later Bronze Age*, British Archaeological Reports 83, Oxford.

Blanchet, J.-C. (1984) : *Les premiers métallurgistes en Picardie et dans le nord de la France : Chalcolithique, âge du bronze et début du premier âge du fer*, Paris.

Blanchet, J.-C., Mohen, J.-P. (1977) : "Le dépôt du Bronze Final I de Saint-Just-en-Chaussée (Oise)", *Bulletin de la Société préhistorique française*, 74-1, 472-481.

Boserup, E. (1965): *The conditions of agricultural growth. The economics of agrarian change under population pressure*, Londres.

Bradley, R. J. (1981): "Economic growth and social change: two examples from prehistoric Europe", in: *Sheridan, A., Bailey, G.N. ed. : Economic Archaeology: Towards an Integration of Ecological and Social Approaches*, British Archaeological Reports S96, Oxford, 231-237.

Braudel, F. (1979) : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*, Paris.

Briard, J. (1956) : *Le dépôt de fondeur de Tréboul*, Douarnenez, Rennes.

Briard, J. (1958) : *Le dépôt de fondeur de Penavern en Rosnoën*, Rennes.

Briard, J. (1961) : *Dépôts de l'âge du Bronze en Bretagne*, Rennes.

Briard, J. (1965) : *Les dépôts bretons et l'âge du Bronze atlantique*, Rennes.

Briard, J., Bourhis, J. (1984) : "La paléométallurgie du Nord-Ouest de la France", in : *Paléométallurgie de la France atlantique, âge du Bronze (1), Travaux du laboratoire "Anthropologie, Préhistoire, Protohistoire, Quaternaire armoricains"*, Rennes, 45-62.

Briard, J., Cordier, G., Gaucher, G. (1969) : "Un dépôt de la fin du Bronze moyen à Malassis, commune de Chéry (Cher)", *Gallia Préhistoire*, 12-1, 37-73.

Briard, J., Mohen, J.-P. (1976) : "Le dépôt du Bronze moyen de Duault (Côtes-du-Nord)", *Antiquités Nationales*, 8, 28-37.

Brisson, A., Hatt, J.-J. (1966) : "Fonds de cabanes de l'âge du Bronze final et du Premier âge du Fer en Champagne", *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 17, 7-51.

Brisson, A., Hatt, J.-J. (1967) : "Fonds de cabanes de l'âge du Bronze final et du Premier âge du Fer en Champagne", *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 18, 67-69 et 165-197.

Brun, P. (1984) : "Modèles diffusionnistes et systèmes chronologiques", in : *Colloque transition Bronze final-Hallstatt ancien, 109e Congrès national des Sociétés savantes*, Dijon, 261-278.

Brun, P. (1986) : *La Civilisation des Champs d'Urnes, Étude critique dans le Bassin parisien*, Documents d'archéologie française 4, Paris.

Brun, P. (1991) : "Systèmes économiques et organisations sociales au Premier âge du Fer", in : *Duval, A. dir. : Les Alpes à l'âge du Fer, Actes du Xe Colloque sur l'âge du Fer, Yennes-Chambéry, mai 1986*, Revue Archéologique de Narbonnaise Suppl. 22, 313-332.

Brun, P., Mordant, C. (1988a) : "Le Bronze final IIb-IIIa dans la région Ile-de-France", in : Brun, P., Mordant, C. dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986*, 599-618.

Brun, P., Mordant, C. (1988b) : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986*.

Burgess, C. (1968) : "The later Bronze Age in the British Isles and North-Western France", *The Archaeological Journal*, 125, 1-45.

Champion, T., Shennan, S., Gamble, C., Whittle, A. (1984) : *Prehistoric Europe*, London.

Childe, V. G. (1929) : *The Danube in prehistory*, Oxford [England], New York.

Clarke, D. L. (1968) : *Analytical archaeology*, London.

Codere, H. F. (1950) : *Fighting with property: a study of Kurakiutl potlatching and warfare, 1792-1930*, Seattle.

Coffyn, A. (1985) : *Le Bronze final atlantique dans la péninsule Ibérique*, Talence.

Cordier, G., Gruet, M. (1975) : "L'âge du Bronze et le Premier âge du Fer en Anjou", *Gallia Préhistoire*, 18-1, 157-287.

Cristofani, M. (1975) : "Il dono nell Etruria archaica", *Parolo del Posato*, 30, 132-152.

Čujanová-Jílková, E. (1970) : *Mittelbronzezeitliche Hügelgräberfelder in Westböhmen = Západočeská mohylová pohřebiště střední doby bronzové*, Prag.

Daubigney, A. (1982) : "Archéologie et rapports sociaux en Gaule ; Protohistoire et Antiquité", in : *Table ronde C.N.R.S. de Besançon, 1982*, Paris.

Frankenstein, S., Rowlands, M. J. (1978): "The internal structure and regional context of Early Iron Age society in south-western Germany", *Bulletin of the Institute of Archaeology, University of London*, 16, 73-112.

Furmaneck, V., Horst, F. (1982) : "Die sozialökonomische Entwicklung der bronzezeitlichen Stämme in Mitteleuropa (eine übersicht)", in: *Beiträge zum bronzezeitlichen Burgenbau in Mitteleuropa*, Berlin-Nitra, 9-46.

Gaucher, G., Robert, Y. (1967) : "Les dépôts de bronze de Cannes-Écluse", *Gallia Préhistoire*, 10-1, 169-223.

Giot, P.-R. (1954) : "Quelques découvertes finistériennes de l'âge du Bronze récent", *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 80, 401-408.

Gomez de Soto, J. (1980) : *Les cultures de l'âge du Bronze dans le bassin de la Charente*, Périgueux.

Grinsell, L. V. (1959) : *Dorset barrows*, Dorchester.

Härke, H. (1979) : *Settlement Types and Settlement Patterns in the West Hallstatt Province*, BAR International Series 57, Oxford.

Herrmann, F.-R. (1966) : *Die Funde der Urnenfelderkultur in Mittel- und Südhessen*, Berlin.

Jockenhövel, A. (1974) : "Zu befestigten Siedlungen der Urnenfelderzeit aus Süddeutschland", *Fundberichte Hessen*, 14, 19-62.

Kimmig, W. (1940) : *Die Urnenfelderkultur in Baden*, Römisch-germanische Forschungen 14, Berlin.

Kimmig, W. (1951) : "Où en est l'étude de la Civilisation des Champs d'Urnes en France, principalement dans l'Est ?", *Revue archéologique de l'Est*, II, 65-81.

Kimmig, W. (1954) : "Où en est l'étude de la Civilisation des Champs d'Urnes en France, principalement dans l'Est ?", *Revue archéologique de l'Est*, V, 7-28 et 209-229.

Kimmig, W. (1964) : "Seevoölkerbewegung und Urnenfelderkultur. Ein archäologisch-historischer Versuch", in: *Studien aus Alteuropa, Teil I. I*, Beihefte der Bonner Jahrbücher 10, 220-283.

Kimmig, W. (1982): "Emerkungen zur Terminologie der Urnenfelderkultur im Raum nordwestlich der Alpen", *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 12-1, 41-54.

Klejn, L. S. (1982) : *Archaeological Typology*, British Archaeological Reports 153, Oxford.

Kolling, A. (1968) : *Späte Bronzezeit in Saar und Mosel*, Bonn.

Kristiansen, K. (1981) : "Economic models for Bronze Age Scandinavia-towards an integrated approach", in: Sheridan, A., Bailey, G.N., éd. : *Economic archaeology towards an integration of ecological and social approaches*, British Archaeological Reports 96, Oxford, 239-303.

Lamarre, H. (1945) : "Cachette de fondeur de Longueville", *Revue archéologique*, 6e série-23, 98-115.

Mauss, M. (1923) : "Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques", *L'Année Sociologique*-1, 30-186.

Mohen, J.-P. (1972) : "Que savons-nous de l'âge du Bronze dans le Nord de la France ? (départements du Nord et du Pas-de-Calais)", *Bulletin de la Société préhistorique française*, 69-1, 444-473.

Mohen, J.-P. (1977) : *L'âge du Bronze dans la région de Paris. Catalogue synthétique des collections conservées au Musée des antiquités nationales*, Paris.

Müller-Karpe, H. (1956) : *Das urnenfelderzeitliche Wagengrab von Hart a. d. Alz, Oberbayern*, Bayerische Vorgeschichtblätter 21, Munich.

Nicolardot, J.-P. (1975) : "Rapports entre les sépultures et les habitats aux âges du Fer en Bourgogne", in : *Bibliothèque de l'École pratique des Hautes-Études*, 87-93.

Otto, K. H. (1955) : *Die sozialökonomischen Verhältnisse bei den Stämmen der Leubinger Kultur in Milteldeutschland. I*, Ethno-graphische-archäologische Forschungen 3, Berlin.

Pautreau, J.-P. (1979) : *Le Chalcolithique et l'âge du Bronze en Poitou-Vendée, Deux-Sèvres, Vienne*. Tomes I et II, Poitiers.

Pétrequin, P., Chaix, L., Pétrequin, A.-M., Piningre, J.-F. (1985) : *La grotte des Planches-près-Arbois (Jura), Proto-Cortaillod et Age du Bronze final*, Paris.

Piggott, S. (1938) : *The Early Bronze Age in Wessex*, Proceedings of the Prehistoric Society 4.

Potter, T. W. (1979) : *The changing Landscape of South Etruria*, London.

Randsborg, K. (1974) : "Social stratification in Early Bronze Age Denmark: a study in the regulation of culture systems", *Prähistorische Zeitschrift*, 49, 38-61.

Rowlands, M. J. (1980) : "Kinship, alliance and exchange in the European Bronze Age", in : Barrett, J., Bradley, R.J., éd. : *Settlement and Society in the British later Bronze Age*, British Archaeological Reports 83, Oxford, 15-55.

Rychner, V. (1986) : "L'évolution du cuivre à l'âge du Bronze final : le cas de Morges VD", *Jahrbuch der Schweirzerischen Gessellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 69, 121-132.

Schauer, P. (1971) : *Die Schwerter in Süddeutschland, Osterreich und der Schweiz ; I (Griffplatten-Griffangel- und Griffzungenschwerter). II*, Prähistorische Bronzefunde IV, München.

Snodgrass, A. M. (1980) : *Archaic Greece*, London.

Točik, A., Vladar, J. (1971) : "Prehl'ad badania v problematike oyvoja Slovenska v dobe bronzovej", *Slovenska archeologia*, 19, 365-422.

Vital, J. (1984) : *Sites et industries de l'âge du Bronze dans le Défilé de Donzère (Drôme)*, Bordeaux.

Vogt, E. (1942) : "Der Zierstil der späten Pfahlbaubronzen", , 193-206.

Vuaillat, D. (1982) : "Tumulus hallstattiens et société du Premier âge du Fer en Franche-Comté", in : Daubigney, A. éd. : *Archéologie et rapports sociaux en Gaule, Protohistoire et Antiquité, Table ronde C.N.R.S. de Besançon*, 19-23.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LES "RÉSIDENCES PRINCIÈRES" COMME CENTRES TERRITORIAUX : ÉLÉMENTS DE VÉRIFICATION

Brun, P. (1988b) : "Les 'Résidences princières' comme centres territoriaux : éléments de vérification", in : *Les princes Celtes et la Méditerranée*, Paris, La Documentation Française, 128-143.

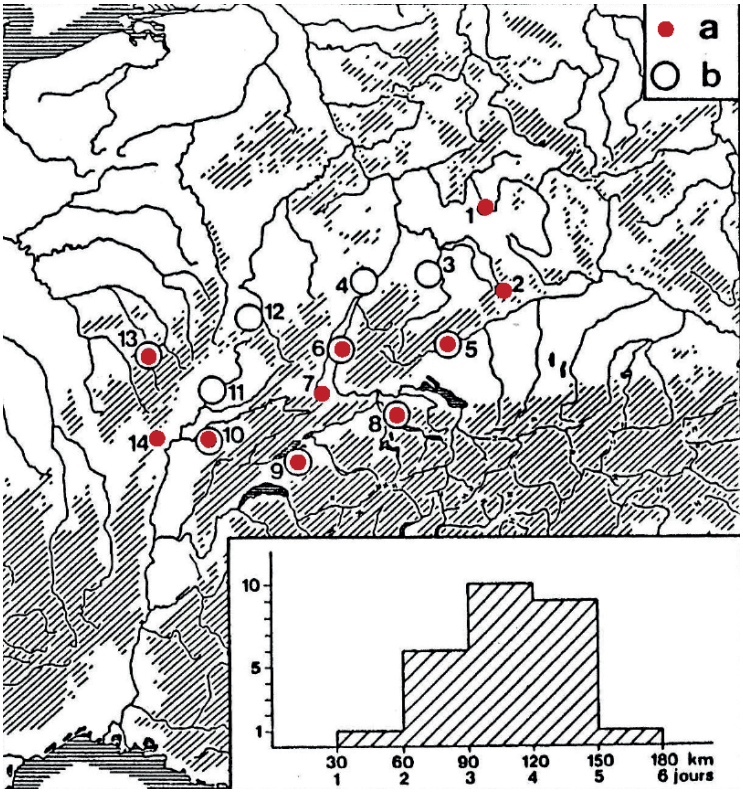
Je tentais ici la première analyse du phénomène des résidences princières nord-alpines des VI^e^ et V^e^ s. a.C. Elle annonçait une série de travaux individuels et collectifs qui n'ont jamais cessé depuis lors. Le scénario proposé-là n'en était certes pas prouvé, mais son degré de probabilité en était utilement augmenté.

I was attempting here the first analysis of the phenomenon of princely residences in the northern Alps in the 6th and 5th c. BC. It heralded a series of individual and collective works that have continued ever since. The scenario proposed here was admittedly not proven, but its degree of probability was usefully increased.

Plusieurs sites du premier âge du fer sont maintenant nommés des "résidences princières" par de nombreux chercheurs. Certains voient dans chacune de ces "résidences princières" le centre fonctionnel d'un territoire d'une cinquantaine de kilomètres de rayon. Cette idée, comme beaucoup d'autres en Préhistoire, reste une hypothèse, et, bien que plusieurs indices convergent dans ce sens, il convient d'en chercher la vérification. Dans cette perspective, on va tenter de préciser le cadre culturel à l'intérieur duquel s'insèrent ces "résidences princières".

Le concept de "résidence princière"

Les "résidences princières" sont des sites de hauteur fortifiés ayant livré des objets grecs ou étrusques, et se trouvant environnés de tombes tumulaires très riches, détentrices elles aussi d'importations méditerranéennes. Une quinzaine de sites correspondent, de façon plus ou moins



› Fig. 1. Carte de répartition des "Résidences princières" *stricto sensu*.
– a (point rouge) : Site de hauteur fortifié ayant fourni des objets grecs ou étrusques.
– b : Concentration de tombes riches recelant des objets grecs ou étrusques.
1 : Würzburg "Marienberg" ; 2 : Bopfingen "Ipf" ; 3 : Ludwigsburg "Hohenasperg" ;
4 : région de Haguenau ; 5 : Hundersingen/Donau "Heuneburg" ; 6 : Breisach ;
7 : Illfurth "Britzgyberg" ; 8 : Zürich "Uetliberg" ; 9 : Freiburg "Châtillon-sur-Glâne" ;
10 : Salins "Camp du Château" ; 11 : région de Gray-sur-Saône ;
12 : Saxon-Sion "Côte de Sion" ; 13 : Vix "Mont Lassois" ; 14 : Chassey le Camp.
Encart : Histogramme des distances séparant les sites voisins ; on constate la régularité du semis des "Résidences princières". Elles ne sont distantes que de 60 à 150 km les unes des autres, soit environ 2 à 5 jours de marche à pied en moyenne.

spéculative, à ces critères[1] (fig. 1). La répartition géographique de ces sites s'avère assez régulière. L'idée de centres territoriaux ne peut ainsi que venir à l'esprit. H. Härke[2] a tenté de la systématiser à l'aide de la méthode des polygones de Thiessen. Cette méthode consiste à tracer les limites théoriques de territoires centralisés. Son principe repose sur une contrainte physique : la distance, donc le temps et le coût des transports d'un point quelconque à l'un ou l'autre de ces centres. Il est ainsi postulé qu'un site, possédant une fonction de coordination et de redistribution, tend à se localiser au centre géographique du territoire qu'il contrôle[3]. La réalité se révèle rarement aussi simple. D'autres facteurs jouent pour la localisation d'un site dominant, et en particulier, la topographie et l'hydrographie. La faiblesse principale de l'intéressante démarche de H. Härke réside dans l'absence d'une tentative de validation. Il faut noter de plus qu'elle sous-estime la chronologie relative. Toutes les "résidences princières" ne restent pas d'égale importance au cours

1. Frankenstein & Rowlands 1978 ; Kimmig 1969 ; Schiek 1959 ; Wells 1980 ; Zürn 1970.
2. Härke 1979.
3. Haggett 1965.

du Hallstatt D[4]. Ce phénomène est clairement illustré par l'évolution respective de La Heuneburg et du Hohenasperg : le second se développe tandis que la première décroît en puissance. Il se pourrait même que tous ces sites de hauteur n'aient pas eu le statut de "Résidence princière" au même moment. Il semble, quoi qu'il en soit, qu'elles n'empiétèrent pas beaucoup sur le territoire de leurs voisines.

L'analyse de S. Frankenstein et M. Rowlands[5] intègre bien, en revanche, les données de la chronologie fine. Elle exploite de plus certains indices qui tendent à montrer les liens de dépendance unissant les structures périphériques à la "Résidence princière". Ce stimulant essai mérite d'être approfondi et élargi à l'ensemble de la zone des "résidences princières".

La détermination d'entités homogènes

Il s'agit, en fait, de délimiter des entités homogènes. Le problème revient à l'interrogation suivante : de quelles données archéologiques dispose-t-on pour isoler un territoire spécifique ?

Cette interrogation est évidemment aussi vieille que la notion de culture archéologique. Cette notion a évolué, mais reste un problème crucial ; non seulement pour cerner dans l'espace et dans le temps des ensembles homogènes, mais aussi, cela réalisé, pour comprendre à quoi ces ensembles correspondent socialement[6]. Je crois utile de rappeler ici la définition que je retiens pour une entité culturelle, et que j'emprunte à D. Clarke[7] : il s'agit d'un assemblage polythétique d'éléments plus fréquemment associés à l'intérieur d'une aire géographique limitée qu'à l'extérieur de celle-ci. Cette définition n'est toutefois pas suffisante. On constate que les cultures archéologiques couramment manipulées n'ont pas toutes la même taille, ni surtout le même contenu. Or, on sait empiriquement qu'il existe toujours une hiérarchie de ressemblance entre les entités culturelles. Des distinctions terminologiques sont parfois introduites pour surmonter cette difficulté, mais elles demeurent en général implicites. Il importe de les expliciter afin de disposer d'un cadre précis où ranger nos "résidences princières".

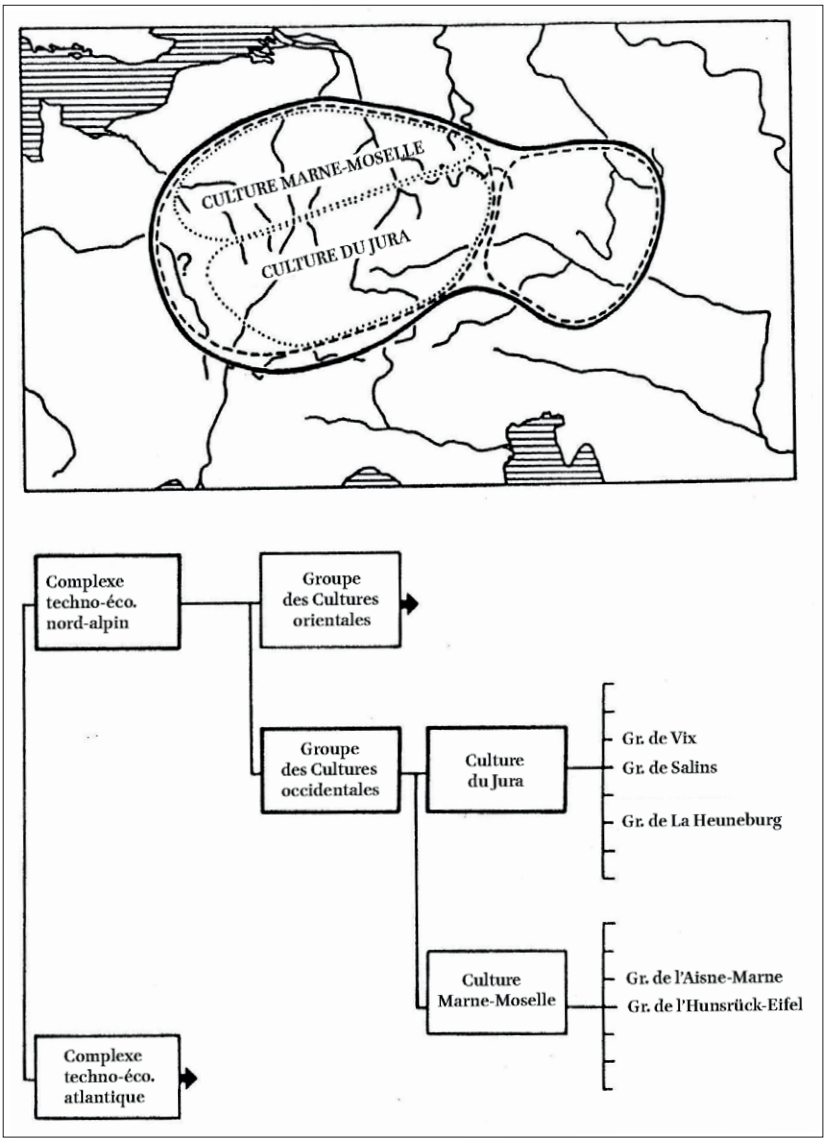
La hiérarchie des entités culturelles

S'inspirant de D. Clarke[8], on peut classer les entités culturelles du Hallstatt D à l'aide d'un dendrogramme (fig. 2) où les niveaux hiérarchiques vont du Complexe techno-économique au Groupe. À l'issue de cette mise en ordre, il faudrait pour valider l'hypothèse des "Principautés" que ces dernières correspondent chacune à un groupe culturel.

Le Complexe techno-économique

Le Complexe techno-économique nord-alpin se met en place dès le Bronze ancien. Il réunit ce que l'on nomme la Culture d'Únětice, au sens strict, et ses voisines occidentales tels que Straubing ou Adlerberg. Il correspond assez bien à ce que les chercheurs de langue allemande appellent *Kreis* et ceux de langue anglaise : *Techno-complex*. Le qualificatif de techno-économique semble préférable parce que les entités de cet ordre ne s'individualisent pas seulement par leurs

4· Frankenstein & Rowlands 1978 ; Kimmig 1969 ; Pauli 1972.
5· Frankenstein & Rowlands 1978.
6· Klenj 1982.
7· Clarke 1968.
8· Clarke 1968.



› Fig. 2. Carte et dendrogramme des entités culturelles.Trait plein : le Complexe techno-économique nord-alpin ou celtique.Tiretés : les Groupes de Cultures. Pointillés : les Cultures identifiées du Groupe des Cultures occidentales.

productions " artisanales ", mais aussi par leur mode de production et par leurs réseaux d'échanges. Après sa mise en place, le Complexe nord-alpin évolue en s'étendant ou en se contractant, mais en conservant toujours le même centre de gravité. Il se nomme selon la nomenclature traditionnelle : Culture des Tumulus du Bronze moyen, des Champs d'Urnes, de Hallstatt et du La Tène. Notons que durant le millénaire et demi qui précède notre ère, la documentation archéologique ne montre que deux moments pour lesquels les changements peuvent s'interpréter en termes de migrations importantes : au Bronze C ou seconde partie du Bronze moyen de Hatt, et au La Tène B ou La Tène Ib-Ic de Viollier. Entre ces deux étapes de forte expansion, il se révèle, à la faveur de la croissance documentaire, inutile de solliciter des envahisseurs pour expliquer les changements

que l'on repère. Remarquons simplement qu'une migration est une hypothèse très lourde, toujours difficile à prouver, et que, dans de nombreux cas, une telle idée ne répond pas à l'exigence scientifique selon laquelle une explication doit être "nécessaire et suffisante". La nomenclature traditionnelle s'avère de surcroît peu satisfaisante en raison des ambiguïtés qu'elle entretient entre les significations spatiales et chronologiques.

Au VI[e] s. a.C., le Complexe nord-alpin correspond au *Hallstattkreis* des collègues allemands. Le nord de la Yougoslavie s'y trouve parfois inclus. Cette option n'est pas absolument convaincante. Les points communs entre cette région et le nord-est des Alpes sont indéniables, mais les différences demeurent très marquées dans le domaine des produits courants, et spécialement de la céramique. Les ressemblances sont au total plus fortes avec l'Italie du nord-est. Les éléments que la Slovénie possède en commun avec le nord des Alpes peuvent mieux s'expliquer par des relations d'échanges que par une véritable communauté culturelle. Cette liaison est surtout manifeste dans la nécropole de Hallstatt. Cette dernière, qui se situe précisément à la limite méridionale de l'est du Complexe nordalpin, reste exceptionnelle du fait de l'effectif et de la richesse de ses tombes. Elle provoque logiquement ainsi un effet de poids qui fausse sa représentativité statistique.

Pour le reste, l'accord est assez unanime sur la délimitation de notre ensemble. Des incertitudes demeurent cependant à l'ouest, en raison de la pauvreté documentaire dont souffre encore la moitié occidentale du Bassin parisien.

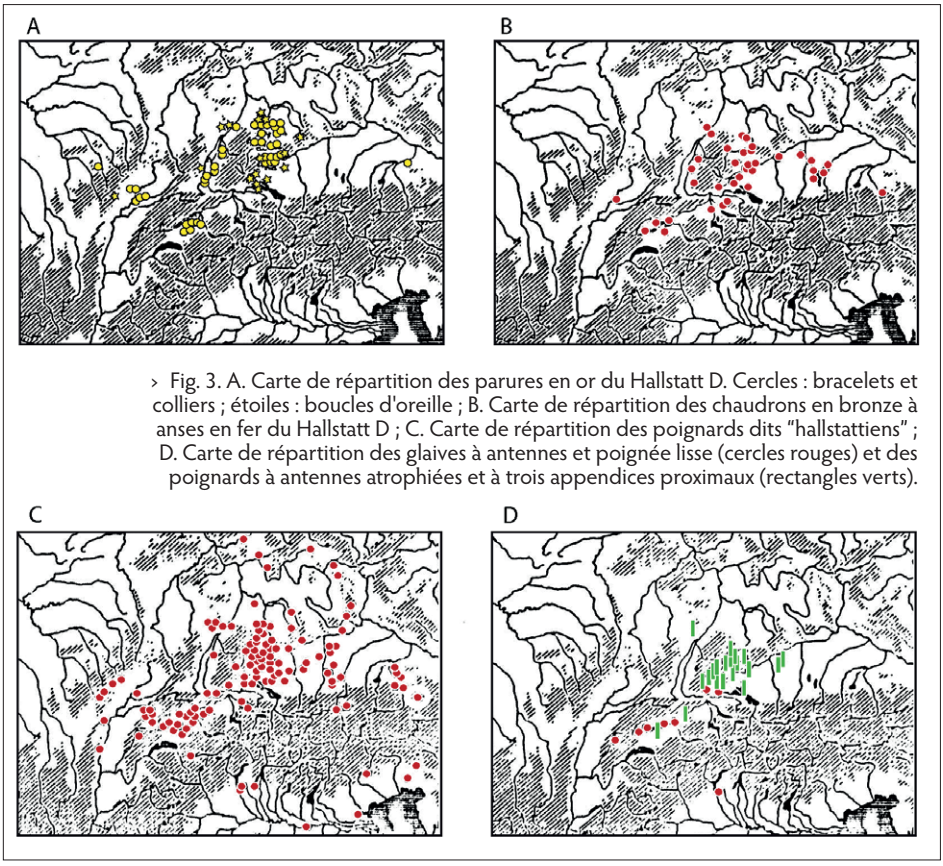
Les Groupes de Cultures

La limite entre le Groupe des Cultures orientales et son homologue occidental suit à peu près un axe Augsburg-Nuremberg. Elle apparaissait déjà au Hallstatt A2-B1[9]. Elle ressort de la répartition de plusieurs types d'objets. Les parures en or se concentrent à l'ouest[10] (fig. 3 A). Les ceintures plaquées de bronze à l'est, et les plaques de ceintures à l'ouest soulignent cette limite[11] (fig. 4 A). La même limite partage la zone de la céramique du type de l'Alb-Hegau de celle de la céramique gravée-estampée bavaroise[12] (fig. 4 B). La région qui s'étend entre Lech et Isar brouille quelque peu cette dichotomie. Elle a fourni des types occidentaux bien connus : chaudrons en bronze à anses en fer[13] (fig. 3 B), ou brassards-tonnelets gravés[14]. En termes de fréquence d'association, ils ne suffisent pas toutefois pour rattacher cette région au Groupe des Cultures occidentales. Enfin, les sites du Kyberg et du Hellbrunner Berg présentent certes des analogies avec les "résidences princières", mais n'en possèdent pas les critères fondamentaux.

Les Cultures

Dans l'un et l'autre des Groupes de Cultures retenus, deux Cultures peuvent être distinguées. À l'est, le Danube sépare la Culture à céramique gravée-estampée que l'on peut appeler la Culture de Basse Autriche-Bavière, d'une autre, au nord, la Culture de Bohême-Palatinat supérieur. À l'ouest, on peut distinguer la Culture du Jura, où se trouvent les "résidences princières", et celle de la

9. Brun 1988.
10. Kimmig 1983.
11. Kilian-Dirlmeier 1972.
12. Kimmig 1979.
13. Kimmig 1983.
14. Kossack 1959 ; Wamser 1975.



› Fig. 3. A. Carte de répartition des parures en or du Hallstatt D. Cercles : bracelets et colliers ; étoiles : boucles d'oreille ; B. Carte de répartition des chaudrons en bronze à anses en fer du Hallstatt D ; C. Carte de répartition des poignards dits "hallstattiens" ; D. Carte de répartition des glaives à antennes et poignée lisse (cercles rouges) et des poignards à antennes atrophiées et à trois appendices proximaux (rectangles verts).

Marne-Moselle. Cette dernière comprend les groupes de l'Aisne-Marne[15] et de l'Hunsrück-Eifel[16]. Les ensembles des Ardennes belges et du nord de la Lorraine appartiennent à cette Culture, mais leur statut reste à préciser en ce qu'ils constituent, ou non, chacun un groupe spécifique. Avant d'envisager la Culture du Jura, il importe de souligner que l'est de l'Ile-de France, l'Orléanais et le Berry demeurent difficiles à classer. Ils appartiennent sans doute au Groupe des Cultures occidentales, mais le Berry en particulier montre des traits communs à la Culture du Jura comme à celle de la Marne-Moselle[17]. Le groupement des tombes à importations autour de Bourges, et la découverte récente de céramique attique à Bourges même[18] évoquent la Culture du Jura et ses "résidences princières". Ces tombes riches ne renfermaient toutefois pas de char. Par ailleurs, leur position chronologique, au seuil du La Tène A et les types de vaisselles métalliques importées apparentent cette région à la Culture de la Marne-Moselle. Dès lors, deux hypothèses sont plausibles :

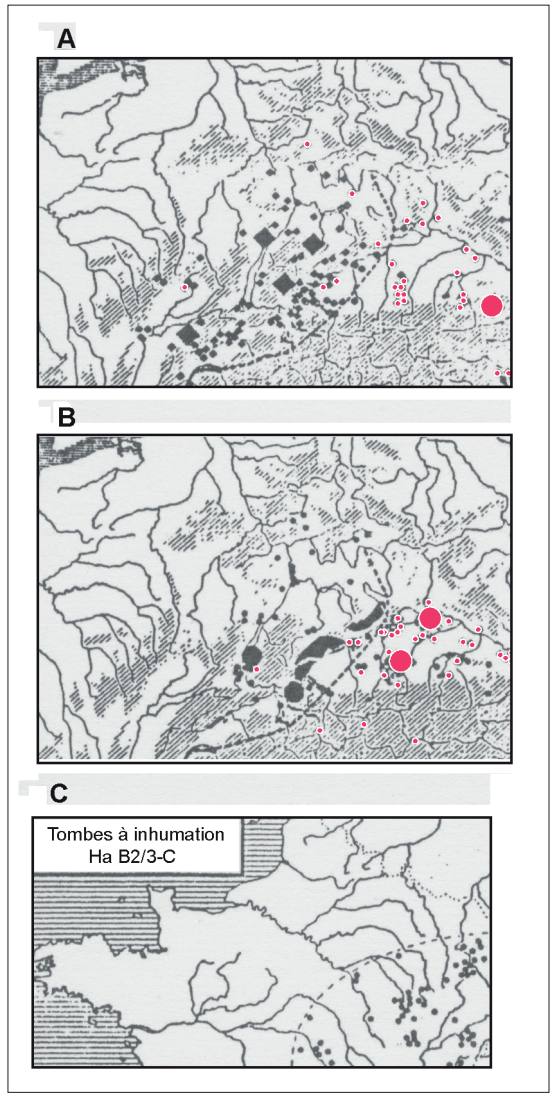
15. Demoule 1982.
16. Haffner 1976 ; Joachim 1968.
17. Willaume 1985.
18. Ruffier *et al.* 1985.

– cette région forme une Culture spécifique de même rang que les précédentes ;

– elle échappe progressivement, après le Hallstatt C, à l'emprise de la Culture du Jura pour s'intégrer à celle de la Marne-Moselle.

On appellera Culture du Jura la zone des "résidences princières". Cette zone s'étire en effet le long de l'axe du Jura : le Jura français et son prolongement souabe.

Il est intéressant de noter que la limite entre les Cultures de la Marne-Moselle et du Jura apparaît dès le Hallstatt B2/3 ou Bronze Final IIIb. Tandis que dans la seconde, on revient à la pratique de l'inhumation, la première reste fidèle à l'incinération[19] (fig. 4C).



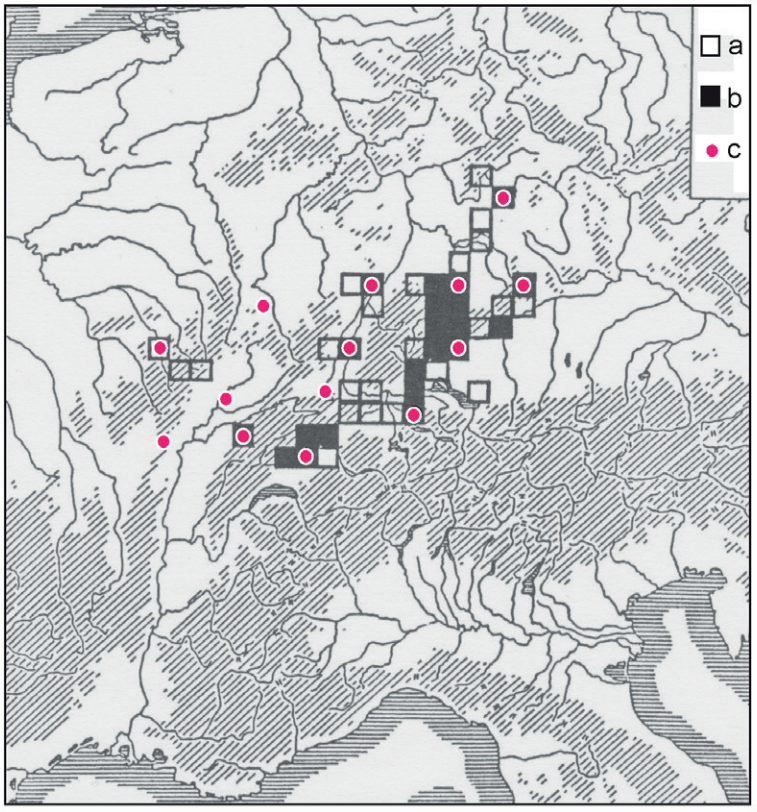
› Fig. 4. A. Carte de répartition des ceintures plaquées (losanges noirs) et des plaques de ceinture (cercle rouges) ; B. Carte de répartition de la céramique gravée-estampée bavaroise (Cercles rouges) et de la céramique du type de l'Alb-Hegau (cercles noirs) ; taches noires non géométriques : zone de l'origine du type de l'Alb-Hegau (Ha C) ; cercles pleins : produits mixtes ; C. Nord-ouest de la zone des tombes à inhumation dans le nord de la France.

19• Brun 1984 ; Olivier 1986.

Les Groupes dans la Culture du Jura

La grille culturelle étant définie, il devient possible de traiter l'hypothèse initiale : des groupes culturels coïncident-ils avec nos "Principautés" ?

Certains types d'armes de poing vont dans ce sens[20] : le glaive à antennes et à poignée lisse se concentre plus particulièrement en Suisse occidentale, secteur de Châtillon-sur-Glâne ; le poignard à antennes atrophiées et à trois appendices proximaux montre un groupement serré autour de La Heuneburg (fig. 3 D). Mais ce sont logiquement les parures qui se prêtent le mieux à une telle recherche. I. Kilian-Dirlmeier[21] a pu mettre en évidence des zones d'atelier pour les plaques de ceinture : zone de Haguenau ou du Hegau (Taf. 88, A), du type de Kaltbrunn (Taf. 88, B) ou du type de Bitz (Taf. 84, A) : la diffusion de ces deux dernières zones d'atelier se révélant centrées



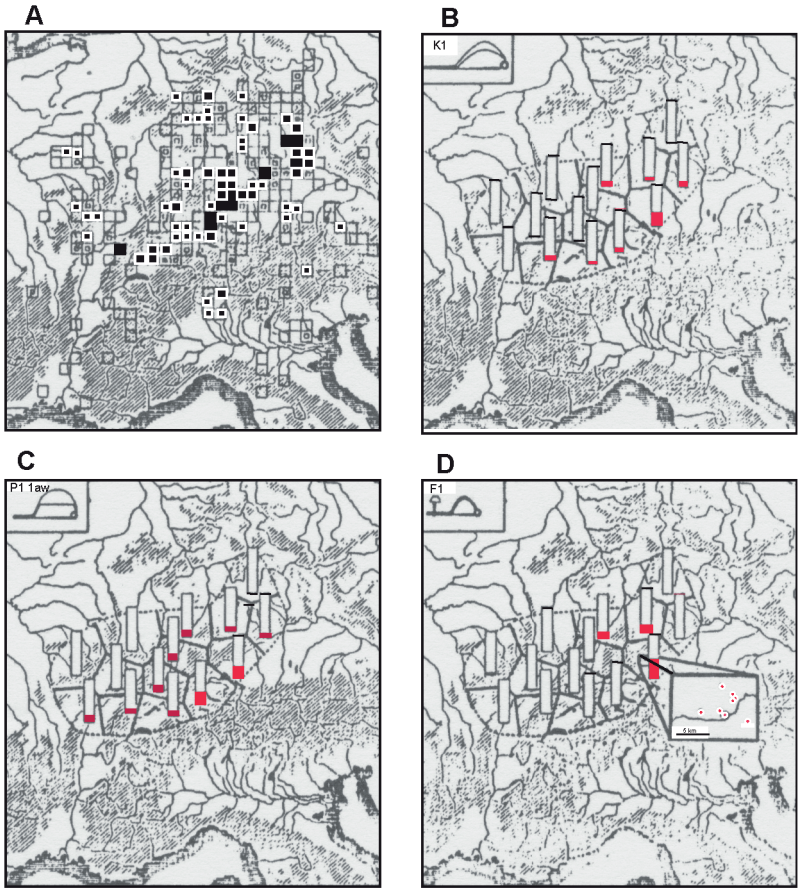
› Fig. 5. Carte établie selon une maille de 20 km de côté montrant la corrélation entre la densité des sites de la Culture du Jura ayant fourni des fibules dites "hallstattiennes" et la localisation des "Résidences princières". a. Présence de 3 ou 4 sites dans la maille ; b. Présence de plus de 4 sites dans la maille ; c. "Résidence princière". On constate une bonne corrélation dans 9 cas sur 14 (64 %) ; la zone où la corrélation n'est que partielle correspond au territoire français où la recherche est encore insuffisante.

20• Sievers 1980.

21• Kilian-Dirlmeier 1972.

sur le territoire de La Heuneburg. Les bracelets du type bourguignon semblent propres à l'aire dominée par le mont-Lassois, d'où ils semblent s'acheminer surtout vers le nord-ouest[22].

Avec les plaques de ceinture ou les bracelets, notre échantillon reste cependant très faible, et permet difficilement de tirer des conclusions fermes. Ce sont les fibules qui offrent le corpus le plus favorable. On dispose pour cela du remarquable travail de G. Mansfeld[23]. Si l'on ajoute à ce corpus



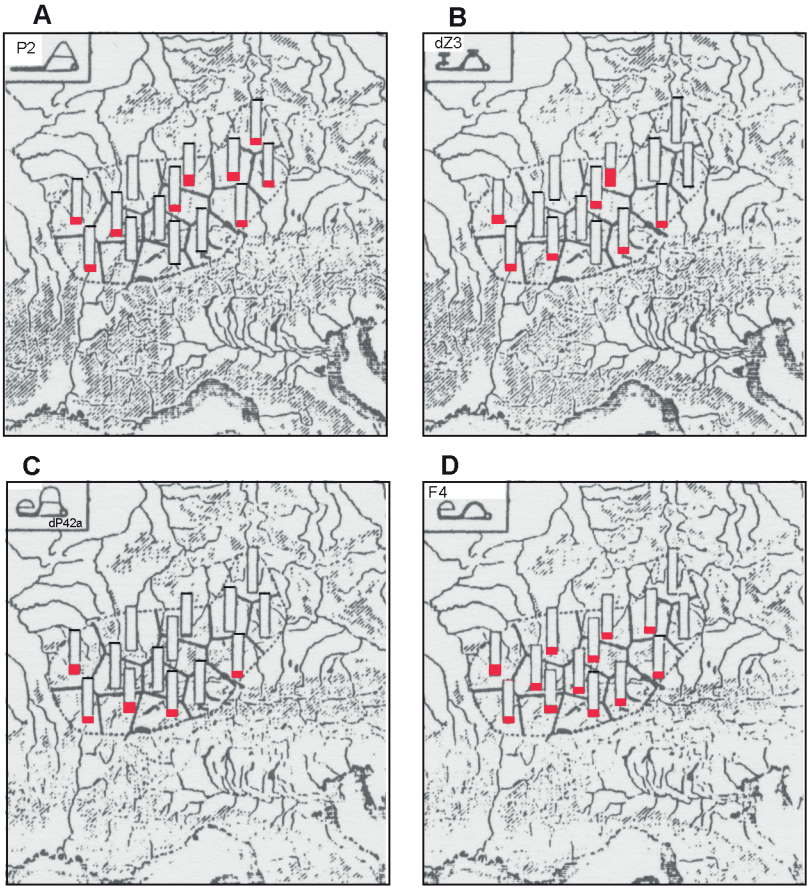
› Fig. 6. A. Carte de la densité des sites ayant fourni des fibules dites "hallstattiennes" selon une maille de 20 km de côté (Maille vide : 1 site ; maille avec carré vide : 2 sites ; maille avec un petit carré plein : 3 ou 4 sites ; maille avec gros carré plein : 5 à 9 sites ; maille pleine : plus de 9 sites) ; B. C. et D. : cartes figurant le nombre des fibules par type, dans chacun des territoires théoriques polarisés par une "Résidence princière" ; chaque colonne correspond à 100 % et la fraction noircie représente le pourcentage des fibules d'un type spécifique découvertes dans le polygone (un petit carré, à la base d'une colonne, représente un total inférieur à 5 %) ; B. Type K1 (la navicella) : un tiers du corpus se situe dans l'aire de La Heuneburg ; les territoires contigus sont ensuite les mieux représentés ; C. Type P1 (à timbale hémisphérique) : l'échantillon disponible permet de travailler sur le sous-type P1 1aw. Les aires de Zurich et de La Heuneburg renferment chacune un quart du corpus vu la sur-représentation du territoire de la seconde, l'origine se situe plus probablement autour de Zurich ; D. Type F1 (à pied dressé) : il se concentre à 45 % dans l'aire de La Heuneburg ; 24,5 % proviennent de la Résidence princière elle-même.

22· Chaume 1987 ; Wamser 1975.

23· Mansfeld 1973.

les informations publiées par M. Feugère[24], on peut dresser une carte de densité selon un maillage de 20 kilomètres de côté (fig. 6 A). On constate que les points de forte densité se trouvent bien corrélés avec l'emplacement des "résidences princières", (fig. 5). Sept catégories de fibules ont été sélectionnées ici en fonction de leur distribution préférentielle à l'intérieur de la Culture du Jura. Cette Culture a été divisée selon la méthode des polygones. Ainsi, toute fibule, comptée à l'intérieur d'un polygone, a été découverte en un lieu proche de la "Résidence princière" polarisant par conséquent ce polygone.

Une série de cartes de répartition illustre cette analyse (fig. 6 et 7). Si l'on ordonne ces informations sur une matrice quantitative, on met en évidence le haut degré de centralisation de



› Fig. 7. Voir légende de la fig. 6. A. Type P2 (à timbale conique) : l'aire de Haguenau regroupe le quart des exemplaires. Celle voisine du Hohenasperg est ensuite la mieux pourvue ; B. Type dZ3 (à double cupule) : il est très concentré dans l'aire de Haguenau avec 42 %, et secondairement, dans celle de Breisach ; très probablement alsacien, il est aussi notablement représenté au Mont-Lassois lui-même ; C. Type dP4 (à double timbale) : le sous-type dP4 2a est équitablement distribué autour du Mont-Lassois et de Château-Salins, mais 17 % proviennent du Mont-Lassois lui-même ; D. Type F4 (à pied dressé) : il présente une distribution analogue à celle du type dP4 2a. L'aire du Mont-Lassois en regroupe 22,5 %, et la "Résidence princière" seule : 15,5 %. Les exemplaires extérieurs à la Culture du Jura s'alignent le long d'un axe Rhône-Saône-Meuse.

24· Feugère & Guillot 1986.

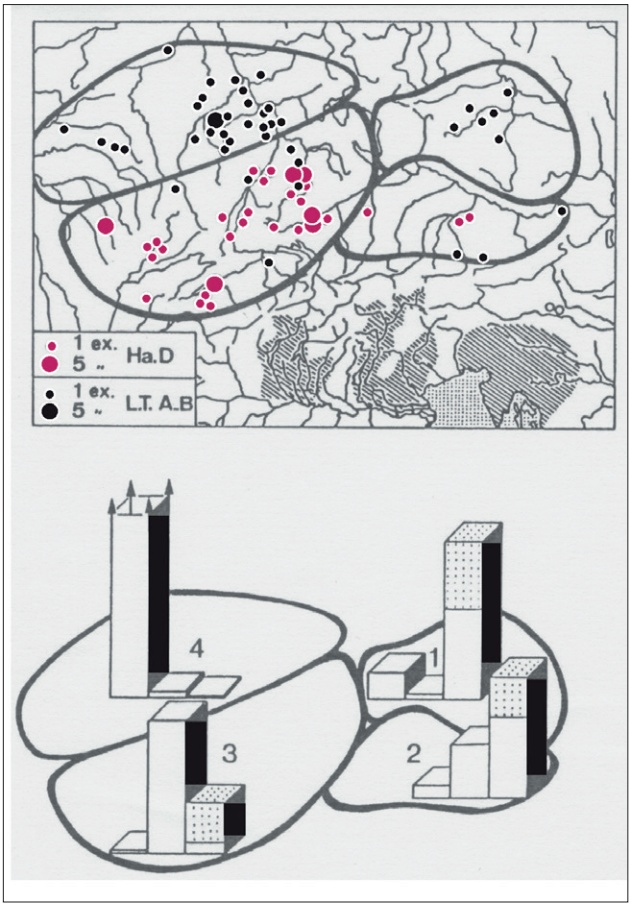
la production ou de la distribution de ces fibules (fig. 8). La matrice s'ordonne en fonction de la proximité relative des territoires ; ceci, sans même introduire un coefficient de pondération pour les effets de poids des secteurs les mieux documentés. On note que dans ce phénomène de proximité se sont la "Résidence princière" elle-même et ses abords immédiats qui recèlent principalement les produits du territoire voisin, et non la zone immédiatement contiguë. Le faisceau des indices qui convergent dans le sens souhaité se densifie. Le rôle redistributeur de la "Résidence princière" est lui-même perceptible, en dépit de l'insuffisance des fouilles sur ce type de site.

Types / sites	P2		dZ3		F1 11,12z		K1		P1 1aw		dP4 2a		F4	
Marienberg	2	3,2%												
Ipf	1	1,6%					1	2,5%	2	2,5%				
Hohenasperg	10	16,4%			9	18,3%	4	10,0%	9	11,0%			1	0,9%
Haguenau	15 ★	25,0%	16 ★	42,0%	6	12,2%	5	12,0%	11	13,5%	2	6,9%	7	6,9%
Breisach	1	1,6%	5	13,2%	2	4,0%			3	3,5%			2	1,9%
Heuneburg	5	8,0%	1	2,6%	22 ★	44,9%	14 ★	34,0%	20	24,0%	2	6,9%	4	3,9%
Uetliberg			1	2,6%			5	12,0%	21 ★	25,6%			4	3,9%
Britzgiberg									1	1,2%	1	3,4%	2	1,9%
Châtillon/G.							2	5,2%	6	7,5%	3	10,7%	5	4,9%
Salins			2	5,2%			1	2,5%	6	7,5%	6 ★	20,6%	17	16,5%
Chassey			1	2,6%					1	1,2%	2	6,9%	10	9,7%
Mont-Lassois	2	3,2%	7	18,6%	3	6,4%					6	20,6%	23 ★	22,4%
Gray													3	2,9%
Sion													1	0,9%
Extérieur	25	41,0%	5	13,2%	7	14,2%	9	22,0%	2	2,5%	7	24,0%	24	23,3%
Total	61	100 ,0%	38	100,0%	49	100,0%	41	100,0%	82	100,0%	29	100,0%	103	100,0%

› Fig. 8. Matrice quantitative de sept types de fibules par "Principautés" : – À gauche : valeurs absolues,– À droite : pourcentages, – Cadre épaissi : plus de 10 %, – Étoile : localisation des centres de production ou de redistribution, – Extérieur (avant-dernière ligne) : total des fibules du type découvertes hors de la Culture du Jura.

Une analyse de l'hypothèse des "principautés" nécessitait d'expliciter la classification culturelle, dès le palier du Complexe nord-alpin ou celtique. Ces délimitations, souvent ignorées sinon méprisées par l'archéologie anglo-saxonne dans le passé, constituent pourtant l'un de nos principaux outils de recherche. On a déjà montré, dans le cas du Groupe des Cultures occidentales au Hallstatt A2-B1 (Bronze final IIb-IIIa), que la reconnaissance de ces entités permettait de mieux comprendre l'évolution et l'organisation des sociétés préhistoriques[25]. La même réalité apparaît ici (fig. 9). Les Cultures qu'il est permis d'isoler grâce aux caractères morphologiques et ornementaux de leurs productions respectives témoignent chacune d'une évolution économique et sociale propre. La corrélation constatée entre le lieu des principaux carrefours d'échanges et la localisation des manifestations d'une forte hiérarchisation sociale s'avère très étroite. Ces deux phénomènes restent intimement liés dans leurs déplacements spatio-temporels, et ils respectent dans cette évolution les limites des entités culturelles.

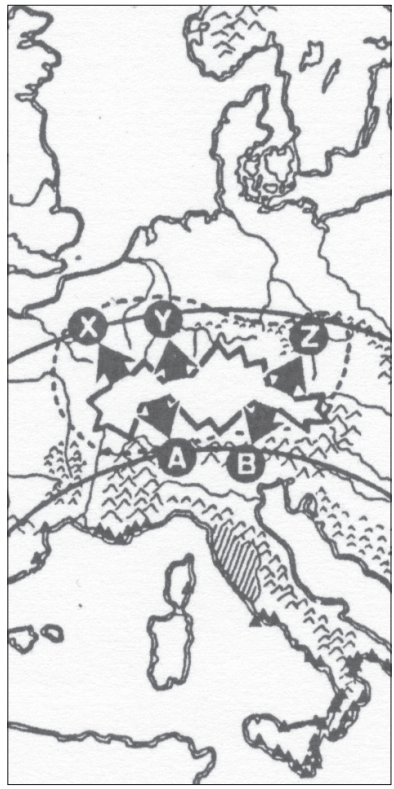
25· Brun 1988.



› Fig. 9. – En haut : carte de répartition des tombes riches du Hallstatt D (final) et du La Tène A et B (ancien) ; en hachures : zones de forte densité des vaisselles en bronze. – En bas : histogrammes des tombes à char, par culture. Les colonnes correspondent, de droite à gauche, au Ha C et C ou D (pointillés) pour la première ; au Ha D pour la deuxième ; au LTA et B pour la troisième. 1 : Culture de la Bohême-Palatinat supérieur ; 2 : Culture de la Basse Autriche-Bavière ; 3 : Culture du Jura ; 4 : Culture la Marne-Moselle.

Les tombes riches sont majoritaires dans le Groupe des Cultures orientales au Hallstatt C (Hallstatt ancien). Elles se fixent, au Hallstatt D (Hallstatt moyen/final) dans l'aire de la Culture du Jura ; sans doute à la faveur de la fondation de comptoirs grecs au sud de la France, et de la montée en puissance des cités étrusques. Au La Tène A et B (La Tène ancienne), ces manifestations d'opulence de la part des dominants montre un glissement vers la Culture de la Marne-Moselle. Il est satisfaisant de constater qu'un phénomène analogue se produit dans le Groupe des Cultures orientales. Bien que de façon moins nette et surtout moins massive, la Bohême semble bien se substituer à la Culture de Basse Autriche-Bavière. Là aussi, tout se passe comme si les fonctions d'intermédiaires, monopolisées par les petits potentats, le long de l'axe central est-ouest du Complexe nord-alpin, se scindaient pour être appropriées par d'autres chefs, les unes à l'entrée sud, les autres à la sortie nord de la Celtique (fig. 10).

Il reste que l'hypothèse n'en est pas pour autant vérifiée. Mais son degré de probabilité s'en trouve plus élevé encore ; d'où une difficulté plus grande pour concevoir un modèle alternatif. J'ai bien tenté de bâtir un scénario différent qui rende tout autant compte de l'ensemble des informations disponibles, sans succès. Je souhaite vivement que d'autres s'y essayent, car c'est bien ainsi que la science progresse. On a vu la richesse exemplaire des données issues des recherches dans le Wurtemberg. Nous sommes dorénavant certains qu'il existe en France un potentiel équivalent pour traiter de la question des "résidences princières". L'approche tentée dans le présent article peut, je l'espère, constituer le squelette d'une problématique claire pour le lancement d'un programme sur les "résidences princières" en France.



› Fig. 10. Schéma d'interprétation de la désintégration fonctionnelle des régions les plus riches de la Celtique nord-alpine au Ha D, au profit de : A : la culture de Golasecca ; B : la culture d'Este aux limites méridionales ; X : le Groupe de l'Aisne-Marne ; Y : le Groupe de l'Hunsrück-Eifel ; Z : le Groupe de la Bohême aux limites septentrionales au début du La Tène.

BIBLIOGRAPHIE

Brun, P. (1984) : "Modèles diffusionnistes et systèmes chronologiques", in : *Transition Bronze final-Hallstatt ancien : problèmes chronologiques et culturels, 109e Congrès national des Sociétés Savantes, Dijon 1984, Archéologie*, II, Paris, 261-277.

Brun, P. (1988) : "L'entité Rhin-Suisse-France orientale : nature et évolution", in : Brun, P., Mordant, C. dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986*, Nemours, 599-618.

Chaume, B. (1987) : "Recherches sur les tumulus de la forêt de Châtillon-sur-Seine et des zones circumvoisines", *Bulletin de la société archéologique et historique du Châtillonnais*, 4e série-9-10, 351-396.

Clarke, D. L. (1968) : *Analytical Archaeology*, Londres.

Demoule, J.-P. (1982) : "L'analyse archéologique des cimetières et l'exemple des nécropoles celtiques", in : Gnoli, G., Vernant, J.-P. dir. : *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Paris, 319-337.

Feugère, M., Guillot, A. (1986) : "Fouilles de Bragny, 1. Les petits objets dans leur contexte du Hallstatt final", *Revue archéologique de l'Est*, 37, 159-221.

Frankenstein, S., Rowlands, M. J. (1978) : "The internal structure and regional context of Early Iron Age society in south-western Germany", *Bulletin of the Institute of Archaeology, University of London*, 16, 73-112.

Haffner, A. (1976) : *Die westliche Hunsrück-Eifel Kultur*, Römisch-Germanische Forschungen 36.

Haggett, P. (1965) : *Locational analysis in human geography*, Londres.

Härke, H. (1979) : *Settlement Types and Settlement Patterns in the West Hallstatt Province*, BAR International Series 57, Oxford.

Joachim, H. E. (1968) : *Die Hunsrück-Eifel-Kultur am Mittelrhein*, Beihefte der Bonner Jahrbücher 29, Bonn-Cologne.

Kilian-Dirlmeier, I. (1972) : *Die hallstattzeitlichen Gürtelbleche und Blechgürtel Mitteleuropas*, Prähistorische Bronzefunde XII-1, Munich.

Kimmig, W. (1969) : "Zum Problem späthallstättischer Adelssitze", in : Otto, K.H., Herrmann, J. dir. : *Siedlung, Burg und Stadt: Studien zu ihren Anfängen, Festschrift für Paul Grimm*, Schriften der Sektion für Vor- und Frühgeschichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 25, Berlin, 95-113.

Kimmig, W. (1979) : "Les tertres funéraires préhistoriques dans la forêt de Haguenau, Rück- und Ausblick", *Praehistorische Zeitschrift*, 54, 76-176.

Kimmig, W. (1983) : "Die griechische Kolonisation im westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des westlichen Mitteleuropa", *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseum*, 30, 5-78.

Klenj, L. S. (1982) : *Archaeological Typology*, Bristish Archaeological Reports International Series 153, Oxford.

Kossack, G. (1959) : *Südbayern während der Hallstattzeit*, Römisch-Germanische Forschungen 24.

Mansfeld, G. (1973) : *Die Fibeln der Heuneburg 1950-1970. Eine Beitrag zur Geschichte der Späthallstattfibel*, Heuneburgstudien II. Römisch-Germanische Forschungen 33, Berlin.

Olivier, L. (1986) : "Des chevaux, de l'acier et la puissance : le passage à l'âge du Fer en Lorraine dans son contexte européen", in : Coudrot, J.-L., Decker, E., éd. : *La Lorraine d'avant l'histoire : du Paléolithique inférieur au Premier âge du Fer*, Metz, 149-167.

Pauli, L. (1972) : *Untersuchungen zur Späthallstattkultur in Nordwürttemberg: Analyse eines Kleinraumes im Grenzbereich zweier Kulturen*, HambBeitrA 2,1, Hamburg.

Ruffier, O., Troadec, J., Villes, A. (1985) : "Céramiques d'importation de Saint-Martin-des-Champs à Bourges (Cher)", in : Villes, A., éd. : *La civilisation gauloise en pays carnute*, Catalogue de l'exposition organisée par le Musée de Châteaudun au Château de Châteaudun, 16 mai-31 juillet 1985, 21-24.

Schiek, D. (1959) : "Vorbericht über die Ausgrabung des vierten Fürstengrabhügels bei der Heuneburg", *Germania*, 37-1-4, 117-131.

Sievers, S. (1980) : *Die mitteleuropäischen Hallstattdolche: ein Beitrag zur Waffenbeigabe im Westhallstattkreis, Kleine Schriften aus dem Vorgeschichtlichen*, Seminar Marburg 7, Marburg.

Wamser, G. (1975) : *Zur Hallstattkultur in Ostfrankreich. Die Fundgruppen im Jura und in Burgund*, Bericht der Römisch-Germanischen Kommission 56, Mayence.

Wells, P. (1980) : *Culture Contact and Culture Change. Early Iron Age Central Europe and the Mediterranean World*, Cambridge.

Willaume, M. (1985) : *The Berry during the Iron Age Ha C - La Tene II (Preceded by the catalogue of the Iron Age collections of Bourges Museum)*, British Archaeological Reports 247, Oxford.

Zürn, H. (1970) : *Hallstattforschungen in Nordwürttemberg. Die Grabhügel von Asperg (Kr. Ludwigsburg), Hirschlanden (Kr. Leonberg) und Mühlacker (Kr. Vaihingen)*, Stuttgart.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LES "RÉSIDENCES PRINCIÈRES" : ANALYSE DU CONCEPT

Brun, P. (1997) : "Les 'Résidences princières' : analyse du concept", in : Brun P., Chaume B. dir. : *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VI^e^-V^e^ siècles av. J.-C. en Europe centre-occidentale, Actes du colloque international de Châtillon-sur-Seine, octobre 1993*, Paris, 312-327.

Cet article s'attachait à comparer, de façon systématique plusieurs hypothèses et argumentaires afin de caractériser les fonctions de ces établissements ; ce qui mettait en œuvre la nécessaire multiplication des échelles d'observation, à l'exemple de la critique de la notion de système-monde qui demeure idéologiquement incorrecte sur la base d'arguments fallacieux.

This article set out to compare, in a systematic way, several hypotheses and arguments in order to characterize the functions of these establishments; this implemented the necessary multiplication of scales of observation, such as the critique of the notion of world-system, which remains ideologically incorrect based on fallacious arguments.

L'histoire des recherches sur le phénomène princier du Hallstatt D illustre combien, en archéologie comme dans n'importe quelle autre science, il est nécessaire de disposer d'une grille conceptuelle pour progresser dans la connaissance. En effet, tandis que la majorité des données étaient connues dès avant la première guerre mondiale[1], il a fallu attendre la publication des articles de Zürn et Herrmann[2] et surtout Kimmig[3], très inspirés du modèle féodal, pour que la récurrence des associations spatio-temporelles de tombes princières et de sites de hauteur fortifiés soit clairement mise en évidence et fasse l'objet d'une analyse. Cela montre bien que les données, aussi spectaculaires et abondantes soient-elles, ne parlent pas d'elles-mêmes. Elles ne prennent un sens que par leur confrontation avec une représentation abstraite. Je vais essayer de résumer d'abord l'histoire du concept de résidence princière, d'ordonner ensuite les principales

1. Déchelette 1913 ; Kimmig 1989.
2. Zürn & Herrmann 1966.
3. Kimmig 1969.

tentatives d'explication du phénomène princier, de dégager enfin quelques perspectives autour de cette problématique.

Histoire du concept

Le terme de tombes princières *(Fürstengräber)* avait été utilisé dès 1877 par Eduard von Paulus (le fils) pour désigner les tombes du Giessübel, près de la Heuneburg, probablement par référence aux riches tombes mycéniennes découvertes par H. Schliemann l'année précédente[4]. Rien ne s'opposait, a priori, à ce que le modèle de Mycènes soit transposé au sud de l'Allemagne – le site fortifié de la Heuneburg était déjà reconnu, bien que non daté – si ce n'est le préjugé persistant de primitivité qui s'attachait aux habitants de l'Europe "barbare". Par exemple, c'est encore un univers de tribus instables, en constante errance, que décrit H. Hubert en 1932. Ce préjugé n'a été levé que progressivement, dans les trente dernières années, grâce au progrès des connaissances sur l'habitat, à la prise de conscience de la pauvreté conceptuelle d'un migrationnisme systématique et surtout à l'adoption d'une échelle d'observation très élargie.

Pour adopter une échelle d'observation différente, il ne suffit pas de regarder des cartes dressées à l'échelle requise ; il faut aussi acquérir la grille mentale que nécessite leur lecture, presque leur décodage. Le parcours intellectuel de R. Joffroy me paraît à cet égard symptomatique. En 1952, il supposa :

> "que les tombes princières de Sainte-Colombe devaient être rattachées à la civilisation hallstattienne du mont Lassois" ; or, poursuivait-il "six mois plus tard, la découverte de la tombe de Vix vérifiait l'exactitude de cette supposition"[5].

Après ce début remarquable, il possédait un ensemble de données presque équivalent à celui de la Heuneburg. Mais, tandis qu'il connaissait toute la documentation européenne ayant un rapport avec Vix, il procéda uniquement à des comparaisons entre objets et entre unités de fouille. Il n'aperçut pas que la configuration vixienne se répétait assez régulièrement sur une vaste zone au nord-ouest des Alpes. Mieux, dans la réédition du *Trésor de Vix*[6]..., parue en 1979 sous le titre : *Vix et ses trésors*[7], il ajouta des informations importantes, issues de travaux des années 1970, comme les découvertes de Bragny, du Britzgyberg ou de Châtillon-sur-Glâne, et nous laisse cependant sidérés en ne faisant pas mention de l'article de Kimmig[8] qui enrichissait pourtant singulièrement la signification de ce qui avait bouleversé sa propre vie.

Le terme de *Fürstensitz* est apparu très vite pour désigner un site fortifié entouré de *Fürstengräber*. Le mot allemand *Sitz* veut dire lieu de séjour, résidence ou siège. Traduire *Fürstensitz* par siège princier évoque irrésistiblement le fauteuil ou le trône du prince ; c'est pourquoi j'ai préféré utiliser le terme de résidence princière. Celui-ci sous-entend que le prince y habite, ce qui gênait certains chercheurs car la Heuneburg n'avait livré aucun bâtiment d'une taille et d'une morphologie évoquant un palais, jusqu'à l'annonce dans ce volume de la reconnaissance de pièces de bois suggérant un puissant bâtiment à étage, et surtout parce qu'un site d'habitat ouvert, voisin

4. Kimmig 1989.
5. Joffroy 1979, 100.
6. Joffroy 1962.
7. Joffroy 1979.
8. Kimmig 1969.

de la tombe de Hochdorf et renfermant de la céramique attique, a été découvert à une dizaine de kilomètres du Hohenasperg[9]. Outre l'argument de l'écart chronologique – la tombe "princière" se classe au début du Hallstatt D2, tandis que les céramiques attiques de l'établissement ont été fabriquées près d'un siècle plus tard – je note qu'il ne serait pas surprenant qu'un souverain ait pu disposer d'une ou de plusieurs résidences hors de sa capitale, ou bien qu'il ait pu séjourner de temps en temps dans les manoirs des chefs subalternes. Il me semble peu imaginable, en revanche, que ce souverain n'ait pas exercé son pouvoir et habité souvent sur le site où convergeaient les plus grandes richesses et autour duquel étaient érigés les tombeaux géants de ses prédécesseurs. L'important était que chacun reconnaisse que là résidait le pouvoir. Il importe peu que le prince ait été temporairement absent, puisque la résidence princière restait manifestement le pivot de ses activités.

Dès la première décennie, la faiblesse de certains des critères de définition des "résidences princières" *(Fürstensitze* ou *Adelssitze)* a été soulignée. W. Kimmig avait proposé, pour ces sites qu'il avait nommés *Adelssitze,* c'est-à-dire résidence aristocratique ou nobiliaire, pour insister sur le caractère dynastique du pouvoir, quatre critères :

- présence d'une acropole fortifiée, d'un faubourg et de quartiers artisanaux,
- présence d'importations méditerranéennes – et autres – et d'imitations locales,
- proximité de tombes riches,
- localisation sur un important carrefour de voies, notamment fluviales.

Le site de la Heuneburg étant le seul à avoir été fouillé suffisamment, le premier critère reste bien entendu invérifié. Kimmig, lui-même, en était bien conscient. Il ne retient d'ailleurs plus que trois critères dans ses écrits plus récents[10] :

- position sur une voie naturelle principale,
- présence de tombes princières à proximité immédiate,
- présence d'objets méditerranéens.

Härke[11], après une évaluation précise des données disponibles, a insisté sur les implications sociologiques des critères de Kimmig. L'organisation interne des sites reflète une différenciation sociale, une spécialisation économique, une redistribution locale et un besoin défensif. Les biens importés prouvent les échanges à longue distance pratiqués par les occupants et leur richesse. Les tombes princières indiquent la richesse investie dans les funérailles de quelques individus supposés avoir vécu non loin de leur sépulcre. Enfin, la position topographique éminente reflète un besoin spécifique de protection et de contrôle des voies de communication. Compte tenu de l'état de la documentation, il prônait de se fonder sur la présence d'au moins un des deuxième et troisième critères et sur celle du quatrième. Ce dernier critère n'est cependant pas précis et s'avère, par conséquent, peu discriminant.

9. Biel 1990.
10. Kimmig 1991.
11. Härke 1979.

Fischer[12] a souligné qu'il convenait de réserver le qualificatif de princier aux individus reposant dans les tombes à importations méditerranéennes. Il introduisait, de la sorte, l'idée d'une hiérarchie à l'intérieur même de l'élite sociale. Dans une perspective analogue, Dehn[13] a divisé les sites fortifiés du Hallstatt D en trois catégories :

- les centres de pouvoir politique ou résidences princières *(Fürstensitze),*
- les résidences de chefs, ou seigneurs locaux *(Herrensitze),*
- les places fortes, de refuge temporaire.

Ces hiérarchies de structures archéologiques impliquaient une hiérarchie sociale à, au moins, trois niveaux : un niveau ordinaire, un niveau de chefs subalternes et un niveau de chefs suprêmes exerçant leur pouvoir depuis leur citadelle fortifiée.

Frankenstein et Rowlands[14] ont fait progresser le sujet dans deux domaines : d'une part ils ont repris la notion de cadeau diplomatique développée par Fischer[15] à partir du modèle de l'antiquité grecque et l'ont identifié comme le signe d'une véritable économie du don ou des biens de prestige, ce qui permettait de mieux comprendre la logique et la portée des contacts avec les Méditerranéens ; d'autre part ils ont mis en œuvre une méthode plus objective pour repérer la hiérarchie interne des tombes de l'élite sociale.

Härke[16] a, de façon très fructueuse, analysé la dimension territoriale du phénomène princier en mobilisant les moyens de la géographie humaine. Cela permettait d'obtenir des indices sur la taille des principautés, c'est-à-dire sur l'échelle d'intégration atteinte par ces formations sociales. Pensant que les résidences princières se divisaient en trois niveaux, en fonction de leur importance au sein du réseau de sites, il a présenté une application des polygones de Thiessen qui tenait compte de cette pondération. Il manquait un essai de validation de ces territoires. C'est ce que j'ai tenté[17]. L'examen de la répartition de certaines parures, en particulier le décompte des types de fibules les plus représentés, aboutit à un faisceau d'indices convergeant vers l'idée d'une fonction économique centrale des résidences princières, notamment de leur rôle redistributeur au sein de leur territoire théorique respectif. J'en arrivais à proposer comme critère de définition supplémentaire la fonction économique centrale ; idée reprise par Eggert.

Explication du phénomène

Dans la décennie qui a suivi la diffusion de la première vraie théorisation du concept de résidence princière[18], le phénomène socio-historique impliqué a suscité une rafale d'études destinées à en préciser, ou modifier l'interprétation[19]. Toutes mettaient l'accent sur l'importance

12. Fischer 1973.
13. Dehn 1974.
14. Frankenstein & Rowlands 1978.
15. Fischer 1973.
16. Härke 1979.
17. Brun 1988a.
18. Kimmig 1969.
19. Dehn 1974 ; Fischer 1973 ; Frankenstein & Rowlands 1978 ; Härke 1979 ; Kimmig 1975 ; Pauli 1972 ; Wells 1980.

des contacts avec les sociétés plus développées de la zone méditerranéenne dans le processus d'émergence et dans le fonctionnement des centres dits princiers. Puis, les effets du "stimulus" gréco-étrusque ont été assez radicalement remis en question par certains au début des années 1980[20]. Ensuite, tandis que des chercheurs poursuivaient dans cette contestation[21], d'autres reconnaissaient à leur tour le caractère déterminant des contacts méridionaux en procédant à une application systématique du modèle de l'économie-monde[22].

Cet engouement s'explique moins par l'attrait de l'or et du prestige médiatique, que par une nécessité intellectuelle. Les résidences princières matérialisent un phénomène sociologique et historique qui ne peut être ignoré. Elles suggèrent, en effet, l'émergence et le maintien pendant une, deux ou trois générations d'une échelle d'intégration politique jamais atteinte auparavant en Europe tempérée. Réfléchir au changement social exige, par conséquent, de se pencher sur ce phénomène. Au plan documentaire, un tableau reprend quelques données issues de la base de données rassemblée en fin du présent volume[23] ; il permet de comparer rapidement les sites concernés (fig. 1). Au plan théorique, de nombreux éléments d'explication ont été formulés. Ils sont difficiles à résumer tant les opinions s'entrecroisent. Il me semble, cependant, que les questions et les thèses principales concernant ce phénomène peuvent être commodément schématisées de la façon suivante :

Communes	Lieu-dit.	Fortif.	Cér. attique	Prod. massal.	Cér. tour.	Centre redist.	Surf. en ha	Sép. princ.
Hundersingen	Heuneburg	X	X	X	X	X	3	3
Posieux	Châtillon/Glane	X	X	X	X	X	3	1
Vix	Mont-Lassois	X	X	X	X	X	8	3
Breisach	Münsterberg	X	X	X	X	X	6	1
Zurich	Uetliberg	X	X	?	X	X	3	*1*
Bourges		?	X	X	X	X	>40	*5*
Salins	Camp du Château	X	X	X		X	0,75	
Chassey	Le Camp	X	X	X			9	
Illfurth	Britzgyberg	X	X	X			5	
Bopfingen	Ipf	X	X				11	
Wurzburg	Marienberg	X	X				1	
Ludwigsburg	Hohenasperg	?			X		6	6
Leutenheim	Hexenberg	X					6	5
région de Gray		?						3
Saxon-Sion	Côte de Sion	X					9	3
Montmorot	Camp du Château	X		X	X		0,5	1
Villingen	Kapf	X					2	1
Montmirey-la-Ville	Mont-Guérin	X		X			2	
Calw	Hohennagold	X			X		1	
Mont-Vully		X			X			
Bragny	Sous Moussière		X	X	X	X	3	
Lyon	1er et 5e arrondis		X	X	X	X	>10	

› Fig. 1. Tableau récapitulatif des principales caractéristiques des sites mentionnés dans le cadre du phénomène princier (en italique : tombes du La Tène A).

Qu'est-ce qui a déterminé l'émergence des "résidences princières" ?

- Les contacts avec des sociétés plus complexes ?
- Des facteurs internes uniquement ?

20. Bintliff 1984 ; Gosden 1985.
21. Dietler 1989 ; Eggert 1989 ; Pare 1991 ; Parzinger 1991.
22. Brun 1987 ; Cunliffe 1988 ; Nicholson 1989.
23. Brun & Chaume 1997.

- Une conjonction de facteurs internes, puis externes ?

Les contacts avec les sociétés méditerranéennes ont, dès le départ, été privilégiés. Wells[24] et Nash[25] ont été très explicites en faisant des conditions externes – le commerce massaliote – les causes du rythme et de l'étendue du changement social. Pour Bintliff[26] et Gosden[27], au contraire, le contrôle de la production locale, des matières premières et de la force de travail est une condition nécessaire et suffisante ; ils considèrent le flux de biens importés comme mineur et, par conséquent, peu significatif. Dans le même sens, Pare[28] insiste sur le fait que la hiérarchisation sociale a précédé l'arrivée des biens gréco-étrusques ; pour lui, à la suite de Pauli[29], il ne se produit, du Hallstatt D1 au D2-3, qu'une simple concentration du pouvoir. L'idée selon laquelle la complexification sociale a débuté sur place, indépendamment de la Méditerranée, n'est pas nouvelle. Kimmig[30], puis Zürn[31], considéraient que le statut des plus puissants était passé de celui de *primus inter pares* à celui de "seigneur féodal". Jockenhövel[32] voyait, dans les tombes riches, à ciste en pierre, du Hallstatt B2-3, liées à des sites fortifiés complexes, des seigneurs locaux, ancêtres *(Ahnherren)* des princes du Hallstatt D. Tout comme Kimmig, Frankenstein et Rowlands[33], Brun[34], Olivier[35], Nicholson[36] ne disent pas que les contacts externes sont la cause unique des résidences princières, mais pensent qu'ils ont entraîné l'intensification et l'adaptation du système social préexistant, c'est-à-dire l'émergence d'un niveau d'intégration supplémentaire.

Quelle était la fonction de ces sites ?

- Centre économique : lieu d'échange et/ou lieu de redistribution, de production artisanale, de stockage de produits locaux et plus septentrionaux, de réception de techniques étrangères.
- Centre politique : résidence du chef suprême et/ou lieu d'exercice du pouvoir, de rassemblement des chefs subordonnés, de concentration des monuments funéraires des chefs suprêmes.
- Centre idéologique : lieu cérémoniel et/ou sanctuaire principal, lieu de réception de modèles idéologiques étrangers.
- Centre du système social global (plurifonctionnel) : économique, politique et idéologique.

24. Wells 1980.
25. Nash 1985.
26. Bintliff 1984.
27. Gosden 1985.
28. Pare 1991.
29. Pauli 1985.
30. Kimmig 1969.
31. Zürn 1974.
32. Jockenhövel 1974.
33. Frankenstein & Rowlands 1978.
34. Brun 1987.
35. Olivier 1988.
36. Nicholson 1989.

La fonction économique a été la plus fréquemment abordée. Joffroy[37], Megaw[38], Kimmig[39], Zürn[40], Kimmig et Gersbach[41], Fischer[42], Rowlands[43] ont vu très tôt dans ces sites des postes de commerce, des centres de distribution primaire, dans le réseau commercial méditerranéen. Les preuves d'un travail sur place de l'ambre et du corail ne laissaient aucune ambiguïté et la qualité des produits métalliques ou de certains produits céramiques suggère la présence d'artisans très spécialisés. L'étude de S. Champion[44] sur le corail, allait dans le même sens montrant que la distribution de cette matière importée de la Méditerranée se trouvait concentrée autour des résidences princières et supposant la présence d'ateliers sur ces sites, sous le patronage du prince. La fonction politique se trouve clairement formulée chez Kimmig[45] et est admise par tous les auteurs. T. et S. Champion[46] ont proposé de considérer l'ensemble de ces principautés contiguës comme des *peer polities* selon Renfrew, c'est-à-dire comme des entités politiques en compétition, mais en même temps interdépendantes ; cette interaction étant nécessaire à la survie commune et donc à l'explication de leur déclin commun. Je pense aussi que les principautés forment un système ; plus exactement un sous-système du système-monde européen[47]. Pauli[48] va assez loin dans son interprétation du fonctionnement politique des principautés qu'il voit comme de véritables États primitifs dont les élites seraient organisées sur un principe matrilinéaire, voire matriarcal. La fonction idéologique, religieuse, a été émise à titre d'hypothèse par Kimmig[49]. Pauli[50] a, là encore, été beaucoup plus loin, attribuant aux princes des fonctions shamaniques qui seraient révélées par des "pratiques bisexuelles", plus précisément de travestissement. Il insiste sur le changement religieux potentiellement causé par l'arrivée d'idées nouvelles qui affectent aussi les domaines artistiques et politiques. Plusieurs auteurs ont insisté à juste raison sur les cas de pillages opérés peu de temps après l'enterrement (Hohmichele, Grafenbühl et Üetliberg) ; le pillage du Magdalenenberg, moins d'un demi-siècle après la construction de la chambre funéraire montre d'ailleurs que les interdits idéologiques n'étaient déjà plus respectés par tous avant même l'épanouissement du phénomène princier. En fait, la plupart des auteurs voient dans les résidences princières de véritables capitales multifonctionnelles. Frankenstein et Rowlands[51] ont, avec le modèle de l'économie des biens de prestige, explicité l'interrelation du pouvoir économique et du statut social. Wells[52] a repris l'idée de Polanyi[53] concernant l'enchevêtrement des fonctions sociales dans les sociétés ignorant l'économie de marché ; le prince y est le principal représentant indigène dans les relations avec les étrangers. Wells souligne aussi que seul ce qui pouvait renforcer la stratégie traditionnelle de pouvoir parvenait en Europe tempérée. Dietler[54] a, pour sa part, insisté sur la relation qui

37. Joffroy 1960.
38. Megaw 1966.
39. Kimmig 1969.
40. Zürn 1970.
41. Kimmig & Gersbach 1971.
42. Fischer 1973.
43. Rowlands 1973.
44. Champion 1982.
45. Kimmig 1969.
46. Champion & Champion 1986.
47. Brun 1987 ; Brun 1992.
48. Pauli 1972.
49. Kimmig 1969.
50. Pauli 1972.
51. Frankenstein & Rowlands 1978.
52. Wells 1980.
53. Polanyi 1957.
54. Dietler 1990.

pouvait exister entre le processus de consommation des boissons alcoolisées importées ou non, et l'économie politique.

Quelle était la nature des rapports que leurs occupants entretenaient avec les Grecs et les Étrusques ?

- Des rapports indirects, par une chaîne d'intermédiaires ?
- Des rapports indirects, avec un intermédiaire indépendant ?
- Des rapports directs, des agents grecs ou étrusques venant dans les résidences princières, ou des agents celtes allant dans les cités grecques ou étrusques ?
- Des rapports divers selon les biens échangés, selon les moments, selon les lieux ?

Les auteurs sont généralement peu précis sur cette question. Wells[55] a suggéré que les cadeaux étaient fabriqués spécialement pour les chefs "barbares", ce qui allait dans le sens de ceux qui ont vu dans le mur de brique de la Heuneburg un ouvrage induisant la présence d'un Grec. Nicholson[56] a répertorié les "biens" susceptibles d'avoir été fournis par l'Europe tempérée aux Grecs et aux Étrusques (fig. 2). Il a évoqué, comme Wells, des échanges directs et personnels au Hallstatt D, mais pour le La Tène A, il insiste, comme je l'ai fait aussi[57] sur le rôle d'intermédiaire joué par la communauté du Tessin.

Auteurs anciens	Auteurs contemporains
Etres vivants : Esclaves Chiens Bétail volailles	
Matières organiques : Grains (céréales) Viandes Peaux Miel Bois (poutres)	 Fourrures Laine, textiles Goudron Résine, poix *Cannabis sativa* (chanvre)
Métaux : Cuivre Etain Or Argent Fer	

› Fig. 2. Contreparties possibles des biens de prestige (d'après Nicholson 1989).

55. Wells 1980.
56. Nicholson 1989.
57. Brun 1987.

De fait, la plupart des auteurs ont admis le rôle des gens de la culture de Golasecca dans les trafics sud-nord. Rolley[58] a été plus explicite en proposant comme étapes probables du cheminement du chaudron de Hochdorf, de l'hydrie de Grächwil et du cratère de Vix : Tarente, le Picenum, Bologne, le Tessin, puis les sites d'arrivée respectifs.

Qu'est-ce qui a provoqué leur déclin ?

- Une crise interne : des conflits sociaux et/ou une incapacité des élites à gérer la croissance ?
- Une crise externe intra-celtique : des conflits inter-principautés ou entre les principautés et leur périphérie ?
- Une crise externe : une modification de la demande ou un changement d'échelle du système global ?

Bintliff[59], privilégiant une émergence endogène des résidences princières, a vu logiquement dans leur déclin l'effet d'une incapacité des élites locales à gérer la croissance ; celles-ci auraient, au contraire, accéléré l'éclatement du système en surexploitant les paysans. Demoule[60] a considéré ce déclin comme le résultat d'un refus du despotisme, du renforcement croissant de la hiérarchisation sociale ; phénomène fréquemment attesté en ethnologie[61]. Gersbach[62] a attribué certaines destructions violentes des remparts de la Heuneburg à des potentats voisins et belliqueux, qui se seraient emparés par la force du pouvoir. Pour Frankenstein et Rowlands[63] et pour Wells[64], le déclin a été provoqué par une perte d'intérêt économique des Grecs pour l'Europe centrale ; ce qui a entraîné la transformation du système local. Pour Nash[65], l'interruption fatale du flux de biens de prestige a résulté de perturbations dans la zone méditerranéenne ; causant la descente des sociétés guerrières de Champagne et de l'Hunsrück-Eifel, vers le sud, afin de prendre directement contact avec les Étrusques. Observant qu'aucune interruption du trafic ne s'était produite, j'ai pensé que le déclin des résidences princières pouvait s'expliquer par un changement d'échelle de l'économie-monde. Le Tessin devenant une excroissance du premier cercle, les relais n'étaient plus nécessaires aussi près, d'autant plus que les princes étaient probablement devenus plus exigeants. Il était devenu intéressant de chercher des intermédiaires plus loin ; la deuxième cercle s'élargissait à la mesure de l'élargissement de la première[66]. Pour Pauli[67], la destruction a été déclenchée par les migrations celtiques des environs de 400 a.C.

58. Rolley 1990.
59. Bintliff 1984.
60. Demoule 1989.
61. Clastres 1974.
62. Gersbach 1976.
63. Frankenstein & Rowlands 1978.
64. Wells 1980.
65. Nash 1985.
66. Brun 1987.
67. Bender *et al.* 1993.

Perspectives

Les perspectives paraissent, à première vue, obscurcies par les données les plus récentes. Quelques dates absolues ont certes été mises à notre disposition, fixant le début du Hallstatt D vers 625 a.C. (bois de la chambre funéraire du Magdalenenberg, Hallstatt D1 = 622 a.C.) et sa fin entre 475 et 450 a.C. (bois associé à du mobilier de la transition HEK I/HEK II à Aalburg près de Befort = 456/468 a.C.[68] et bois de la tombe d'Altrier, début du La Tène A = 430 au lieu de 461 a.C.). Mais des doutes ont surgi et de nouvelles analyses sont en cours[69]. Toutefois, en matière de chronologie relative, il est dorénavant certain que le Hallstatt D3 et le La Tène A se sont succédé très normalement[70]. Enfin les datations plus fines des résidences princières montrent que toutes, à part Saxon-Sion qui n'en était probablement pas une, ont été occupées au Hallstatt D2-3 ; quatre, peut-être cinq, ont débuté au Hallstatt D1 (avant 530 a.C. environ) et toutes, sauf Châtillon-sur-Glâne, peut-être Vix et bien entendu Bourges, ont décliné assez vite à la fin du Hallstatt D3 ou au début du La Tène A (entre 480 et 450 a.C. ; fig. 3).

Site	Ha C-D1	Ha D2-3	LT A
Saxon-Sion	X		
Villingen *Kapf*	X		
Breisach *Münsterberg*	X	X	X
Hundersingen *Heuneburg*	X	X	X
Illfurth *Britzgyberg*	X	X	X
Chassey-le-Camp	X	X	X
Salins *Camp du Château*	?	X	X
Posieux *Châillon/Glâne*		X	
Vix *Mont Lassois*		X	X
Zürich *Uetliberg*		X	X
Bourges		X	X
Würzburg *Marienberg*		X	X

› Fig. 3. Étapes chronologiques représentées sur les sites mentionnés dans le cadre du phénomène princier.

Pour la question de l'émergence du phénomène princier, s'il est clair que la complexification sociale avait commencé de s'accentuer indépendamment des contacts avec les civilisations grecques et étrusques, il paraît pourtant difficile d'écarter totalement l'influence de ces dernières. Les biens méditerranéens montrent une nette tendance à se localiser soit dans les tombes les plus pourvues en mobilier local et les plus élaborées, soit sur les sites d'habitat voisins de ces tombes. Ces lieux de concentration de biens méridionaux se trouvent, de plus, répartis assez régulièrement de la Bourgogne au Wurtemberg, malgré des recherches opérées sans programme d'ensemble, par des individus s'ignorant mutuellement d'une région à l'autre. Une distribution spatiale aussi spécifique peut difficilement être considérée comme le fruit du hasard. Des indices concordent enfin avec l'hypothèse selon laquelle ces sites auraient été les plus importants centres de redistribution de produits locaux. Au total, il semble bien qu'un véritable saut de l'échelle d'intégration se soit alors produit ; un saut non seulement quantitatif, mais aussi qualitatif, car un territoire de 50 km de rayon ne peut être géré comme un territoire de 15 à 20 km de rayon. Un

68. Hollstein 1973.
69. Eggert com. pers.
70. Kaenel 1990.

territoire de 50 km de rayon exige au moins un niveau de chefs subalternes répartis à une journée de marche du fait de la distance qui constitue une contrainte majeure pour les transports et les communications[71]. Cela signifie que l'idée d'une concentration du pouvoir est soit une formulation inexacte, soit une hypothèse très peu probable, soit une confusion avec une concentration spatiale des manifestations les plus ostentatoires du pouvoir. La diminution du nombre de tombes très riches est, de plus, beaucoup moins forte que le pense C. Pare[72] si l'on tient compte de l'inégale durée du Hallstatt D1 (environ un siècle) et du Hallstatt D2-3 (un peu plus d'un demi-siècle). De plus, des tombes riches du Hallstatt D2-3 sont bien attestées à distance respectable des résidences princières. Par conséquent, il vaut mieux parler de hiérarchisation et d'intégration politique. Les éléments fondamentaux à repérer sont en effet les niveaux d'intégration (le nombre de niveaux hiérarchiques décelables par l'analyse de la richesse des tombes) et l'échelle d'intégration politique (la surface des territoires politiquement autonomes repérable par la méthode des polygones de Thiessen) d'une entité.

La nature des échanges reste sans doute l'un des points les plus difficiles à cerner. Ces échanges s'opèrent d'ailleurs sur de trop longues distances pour que la question soit à la portée d'un programme forcément limité en temps et en moyens. Il est sûr que l'on n'a pas offert un objet démesuré comme le cratère de Vix pour obtenir quelque chose d'insignifiant. Les biens pondéreux et volumineux semblent peu probables, considérant la distance et les difficultés des voies de communication. Le plus vraisemblable est que les fournitures "barbares" se composaient pour l'essentiel de métaux et d'esclaves, les uns portant les autres, de préférence. Il faut se garder ici de raisonner en termes de commerce à finalité exclusivement économique car les échanges étaient probablement très déséquilibrés. Il en est ainsi dans tous les cas connus de contacts entre des négociants venant d'une zone où se pratique une économie marchande et les élites de communautés éloignées ne connaissant que le système des biens de prestige.

Dans cette perspective, la quantité relativement faible de vaisselles gréco-étrusques ne constitue pas une surprise. Cette faiblesse ne doit cependant pas être exagérée. Nous disposons des informations suffisantes pour cinq sites. Les amphores massaliètes étaient présentes à raison d'un fragment pour 25 m^2 de niveaux d'occupation conservés à la Heuneburg, un pour 14 m^2 à Bourges, un pour 6 m^2 à Châtillon-sur-Glâne, un pour 2,5 m^2 à Lyon et un pour 1,5 m^2 à Bragny ; ce qui n'est pas dérisoire, dans la mesure où ces sites s'étendaient au minimum sur 3 ha, même si des sites contemporains du Midi de la France étaient nettement plus riches en conteneurs à vin : un fragment pour 0,2 m^2 à Gaihan. Il est intéressant de souligner ici que l'écart entre la zone méditerranéenne et l'hinterland se révèle beaucoup plus réduit en matière de céramique attique ; nous ne disposons pas des surfaces fouillées sur les sites du Midi, mais nous pouvons comparer les 80 fragments de la Heuneburg, les 75 de Bourges, les 43 de Châtillon-sur-Glane, les 27 de Lyon, les 4 de Bragny, les 87 de Vix ou les 125 de Salins (fig. 4) avec les quantités découvertes sur la plupart des sites Méridionaux : plus de 90 % des 62 sites répertoriés par J.-J. Jully[73] entre Rhône et Pyrénées ont donné moins de 100 fragments de cette fameuse vaisselle athénienne. En conséquence, il serait erroné de considérer la présence de ces produits importés comme plus ou moins accidentelle, en tous cas peu significative ; d'autant que leur présence se révèle systématique sur les sites proches de tombes princières, malgré les différences entre les sites en matière de volume de terre fouillé et de degré d'érosion.

71. Brun 1992.
72. Pare 1991.
73. Jully 1980.

Site	Cér. attique	Densité	Amphore	Densité	Surf. fouillée	Suf. totale
Bourges	>75	1/8,6 m2	47	1/13,8 m2	650 m2	>40 ha?
Bragny	4	1/500 m2	1367	1/1,5 m2	2000 m2	3 ha
Breisach	6	?	2	?	?	?
Chassey	4	?	5	?	?	?
« Heuneburg »	80	1/37,5 m2	120	1/25 m2	≈ 3000 m2	3 ha
« Britzgyberg »	16	?	0		?	5,2 ha
Lyon	27	1/237 m2	2550	1/2,5 m2	6400 m2	>10 ha?
«Châtillon/G. »	43	1/7 m2	50	1/6 m2	300 m2	3 ha
Salins	125	?	0	?	?	7500 m2
Vix	87	?	?	?	?	8 ha
Zurich	8	?	0	?	?	3 ha
Total	>469		>4139			

› Fig. 4. Nombre de fragments de céramique attique et d'amphores massaliètes en rapport avec la surface de niveaux d'occupation conservés fouillée sur les sites nord-ouest alpins.

Rappelons d'ailleurs que tous les sites de hauteur, même celui de la Heuneburg, ont subi une forte érosion naturelle et parfois un bouleversement supplémentaire lors d'occupations postérieures. De ce fait, la quantité de témoins matériels conservés ne reflète que de très loin l'activité initiale. Par exemple, nous connaissons mieux maintenant ces simples fermes qui formaient l'essentiel de la trame de l'occupation humaine en Europe protohistorique ; elles nous surprennent toujours par la quantité très faible des restes conservés : quelques dizaines de tessons de poterie, le plus souvent, alors qu'une famille vivait dans cette catégorie d'établissement pendant une génération en moyenne.

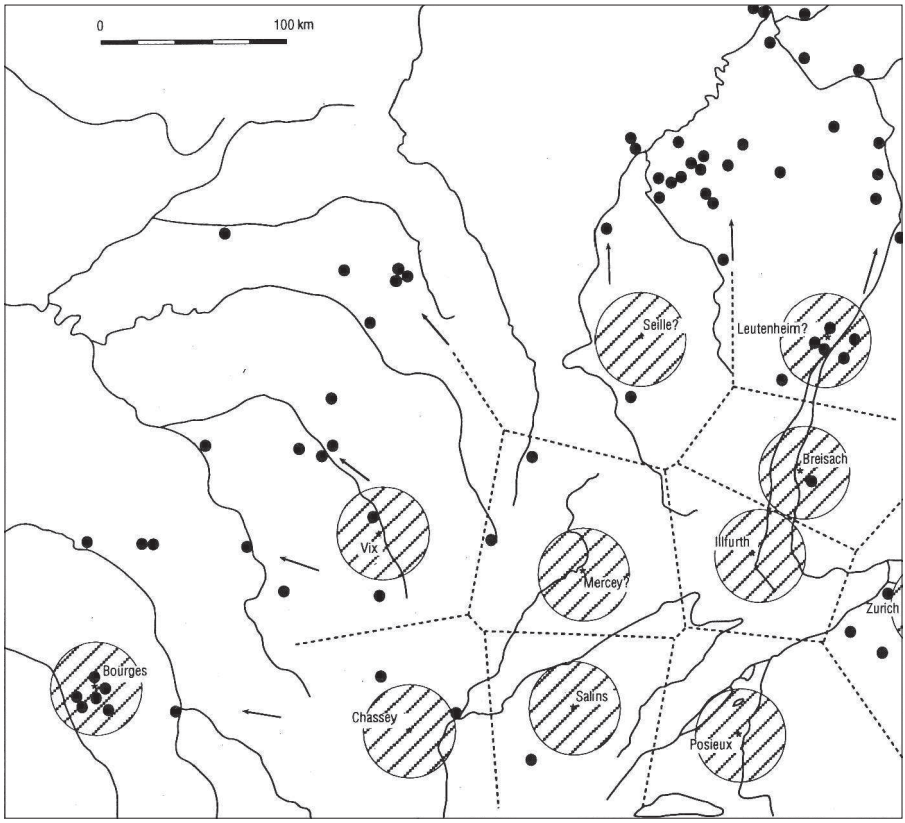
Malgré tous ces problèmes taphonomiques, la présence de pièces importées s'avère récurrente. Cela renforce l'impression que la répartition connue ne doit rien au hasard. D'autre part, s'il apparaît bien que le vin était un cadeau diplomatique et non une "marchandise", il reste à expliquer pourquoi les sites les plus riches en amphores sont parmi les plus pauvres en vases attiques. Ces sites ne sont ni fortifiés, ni surtout environnés de tombeaux somptueux. Il s'agit justement de ceux qui ne se prêtent pas à la définition des "résidences princières". En ces lieux de déchargement, tenant un rôle évident de relais d'échange, on consommait ou on transvasait du vin. Comme des amphores arrivaient jusque sur les centres princiers, le changement de contenant, qui représente une complication inutile, constitue une hypothèse peu probable. L'explication la plus simple est que des Méridionaux, consommateurs habituels de cette boisson, transportaient et gardaient peut-être dans leurs entrepôts de Lyon ou de Bragny leur réserve personnelle, destinée à leur propre consommation et à la dégustation sur place pour leurs partenaires "commerciaux".

Les cartes de répartition des objets grecs et étrusques donnent certes l'image de semis plus ou moins continus, mais montrent surtout des lieux de concentration assez éloignés les uns des autres ; ce qui plaide pour l'existence d'intermédiaires indépendants. En même temps, des fibules nord-alpines s'avèrent régulièrement présentes en Italie du Nord ; ce qui suppose la présence de ceux qui les portaient. Ainsi, peut-on envisager des convois accompagnés de bout en bout par des émissaires celtes locaux d'une part, grecs ou étrusques d'autre part, mais pris en charge, de loin en loin contre rétribution, par des passeurs ou des guides spécialisés. Le rapide renouvellement de l'art celtique est vraisemblablement l'un des effets de ces contacts directs et réguliers qui intéressaient d'abord les élites.

La question du déclin des résidences princières bénéficie de la plus grande précision chronologique acquise ces dernières années. On sait, maintenant que l'effondrement des principautés n'est rapide qu'à l'échelle archéologique et qu'il s'est probablement produit sur environ une génération à cheval sur la fin du Hallstatt D3 et le début du La Tène A. Cela s'accorde avec une explication d'ordre plutôt structurel, qu'événementiel et catastrophique. Le transfert

progressif, vers le nord et vers l'ouest, des manifestations ostentatoires de pouvoir dans le funéraire s'inscrit bien dans l'idée d'un changement d'échelle spatiale du système-monde[74] ; d'autant que les tombes de cette période de transfert, non seulement sont celles de chefs jusque-là subalternes, mais aussi montrent de nombreux points communs avec celles du Tessin. Notons que cette explication n'est pas contradictoire avec une réaction de la paysannerie et/ou de l'aristocratie secouant un joug devenu trop pesant, car les révoltes ont d'autant plus de chances de réussir que le pouvoir est affaibli. La collaboration d'une partie de l'aristocratie des principautés était, de toute façon, nécessaire à la modification du système.

Pour atteindre les communautés de l'Aisne-Marne ou du Hunsrück-Eifel en évitant des princes de plus en plus exigeants, les Méridionaux, au premier rang desquels des Tessinois, devaient s'assurer la complicité de "vassaux" indisciplinés ou mécontents. La cartographie des importations



› Fig. 5. Captage, par la périphérie nord-ouest des principautés, du monopole des échanges avec les États méditerranéens. Les vaisselles italiques en bronze (pastilles rouges), en majorité étrusques et souvent déposées dans les tombes riches, se concentrent le long d'un arc de cercle joignant le Berry au Rhin moyen, à la fin du Hallstatt D3 et au début du La Tène A. Elles se raréfient alors dans la zone des résidences princières en déclin (étoiles), où elles se localisent au-delà du cercle de 25 km de rayon (une journée de marche), directement contrôlable par le souverain (cercle hachuré) ; c'est-à-dire là où le pouvoir central était nécessairement relayé par des vassaux. Cette distribution suggère que certains aristocrates subalternes ont contribué au contournement des princes par les Méridionaux soucieux de solliciter des intermédiaires moins coûteux. Exclus du réseau, les princes auraient ainsi périclité.

74· Brun 1987 ; Brun 1988a.

gréco-italiques de la transition Hallstatt D3-La Tène A et du La Tène A dans le nord-est de la France (fig. 5) montre, d'une part, une distribution arciforme maintenant bien reconnue du Berry à l'Hunsrück-Eifel et, d'autre part, dans la zone des principautés en déclin, une distribution résiduelle qui privilégie les proximités de limites théoriques entre principautés, à au moins 25 km des résidences princières (Conliège, Bragny, Alise-Sainte-Reine, Sivry-lès-Arnay, Nijon, Courcelles-en-Montagne, Clayeures, etc.). Il convient de noter une exception vraie : Gomméville et deux groupes d'exceptions qui se prêtent pourtant bien à l'explication proposée. Il s'agit des concentrations de tombes à importations localisées à proximité de Leutenheim d'une part et de Bourges d'autre part. Leur position sur les marges de la zone des centres princiers s'inscrit bien dans le processus de transfert évoqué ici.

Les tombes à crémations en cistes à cordon ou en situles, qui apparaissent alors dans la région étudiée, s'inspirent très vraisemblablement de celles qui sont bien attestées dans la culture de Golasecca. Plusieurs objets laissent même penser que des Tessinois ont séjourné à Bragny. Le rôle grandissant de membres de ces communautés alpines en tant qu'animateurs et acteurs directs du système d'échanges transeuropéen devient de la sorte très perceptible archéologiquement. Il faut rappeler qu'au début du V^e^ s. a.C., non seulement les Étrusques ont établi des cités dans la plaine du Pô, mais aussi les gens de la culture de Golasecca ont adopté un mode de vie urbain dans deux très vastes agglomérations : Castelletto Ticino/Golasecca/Sesto Calende au sud du lac Majeur et Côme au sud du lac de Côme. J'interprète ces événements comme un élargissement de la zone centrale de l'économie-monde ; élargissement qui provoque un éloignement concomitant de la zone d'extension intermédiaire du système. À cela se conjugue un phénomène désormais bien identifié dès le début du Bronze final, l'adoption de symboles statutaires standards – pour l'équipement personnel et certaines pratiques funéraires – entre les élites appartenant aux mêmes réseaux d'échanges à longue distance.

Les opposants au modèle de l'économie-monde considèrent celui-ci comme un diffusionnisme rafraîchi. Il est vrai que chez Wallerstein[75], la notion de système-monde se prête à cette critique puisqu'elle s'élabore sur l'idée d'une contradiction entre le centre et la périphérie, où cette dernière se trouve dans une situation de dépendance vis-à-vis des centres exploiteurs du système capitaliste. Les opposants conséquents sont eux aussi anglophones. C'est peut-être pourquoi ils n'ont pas consulté les travaux de Braudel[76] où le concept d'économie-monde possède une définition qui déborde l'histoire moderne et contemporaine. Pour l'historien français, la dépendance des zones intermédiaires et périphériques est moins unilatérale que chez Wallerstein. Des centres dominaient, certes, mais la diffusion de leur influence s'opérait selon des modalités plus subtiles et réalistes, qui admettaient les adaptations indigènes aux caractéristiques des réseaux d'échanges.

Pour les VI^e^ et V^e^ s. a.C., l'application à laquelle je m'étais livrée[77] empruntait explicitement la conception de Braudel. Elle utilisait aussi le modèle de redistribution des biens de prestige de Polanyi[78], comme l'avait déjà fait Wells[79] pour rendre compte de la diffusion des biens de prestige méditerranéens dans l'hinterland européen. La formulation de Wells pouvait laisser penser que, pour lui, ces biens avaient modifié, par leur simple présence, l'organisation politique des "barbares". On comprend qu'envisagées sans nuance, les idées de Wallerstein et de Wells prêtaient le flanc aux critiques des adversaires de l'école de la dépendance. Ma propre proposition fut d'emblée

75. Wallerstein 1975.
76. Braudel 1979.
77. Brun 1987.
78. Polanyi 1957.
79. Wells 1980.

bien différente de cette caricature diffusionniste. Pour moi, il s'est bien produit la diffusion de formes d'organisation sociales plus complexes, du centre vers la périphérie, mais elle procéda moins d'une adoption, d'une copie conforme d'éléments étrangers, que d'une adaptation des formes locales à des conditions économiques animées par les centres et intégrant un monde de plus en plus vaste. Les élites nord-alpines n'imitèrent pas plus les structures politiques des cités grecques ou étrusques que le *symposium,* elles renforcèrent leur coordination en se hiérarchisant afin de mieux tirer avantage de la demande méditerranéenne. La différence est essentielle ; elle sépare la conception mécanique traditionnelle d'une conception pleinement systémique.

En conclusion, il apparaît clairement que pour faire progresser rapidement nos connaissances sur ce phénomène, il convient certes d'entreprendre des fouilles sur quelques "résidences princières", mais il faut aussi explorer le territoire qui en dépend. Explorer un territoire, c'est évaluer la densité et la variabilité fonctionnelle des sites, ainsi que la richesse en matières premières par des prospections échantillonnées, c'est évaluer le potentiel économique par des études paléo-environnementales, c'est traquer les marqueurs d'un statut privilégié, en particulier dans les structures funéraires. Il s'agit d'une approche globalisante qui nécessite un investissement collectif très soigneusement coordonné et l'entretien de contacts suivis avec les opérations analogues conduites ailleurs. Cela signifie qu'il convient, d'une part de ne plus travailler seulement à l'échelle de l'objet ou du site et, d'autre part, de constamment replacer le problème dans le contexte continental, c'est-à-dire de diversifier les échelles d'observation.

BIBLIOGRAPHIE

Bender, H., Pauli, L., Stork, I. (1993) : *Der Munsterberg in Breisach II : Hallstatt - und Frühlatènezeit*, Münchner beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 40, Munich.

Biel, J. (1990) : "Fortsetzung der Siedlungsgrabung in Eberdingen-Hochdorf, Kreis Ludwigsburg", in : *Archäologische Ausgrabungen in Baden-Württemberg 1990*, Stuttgart, 89-93.

Bintliff, J. (1984) : "Iron Age Europe in the context of social evolution from the Bronze Age through to historic times", in : Bintliff, J., éd. : *European social evolution, archaeological perspectives*, Bradford, 157-225.

Braudel, F. (1979) : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris.

Brun, P. (1987) : *Princes et princesses de la Celtique : le premier âge du Fer en Europe, 850-450 av. J.-C.*, Paris.

Brun, P. (1992) : "La place du Jura franco-suisse dans l'économie-monde méditerranéenne au Premier âge du Fer : essai de modélisation", in : Kaenel, G. et Curdy, P., éd. : *L'âge du Fer dans le Jura. Actes du 15e Colloque de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer, Pontarlier, France et Yverdon-les-Bains, Suisse, 9-12 mai 1991*, Lausanne, 189-205.

Brun, P. (1988a) : "Les 'résidences princières' comme centres territoriaux : éléments de vérification", in : Mohen, J.-P., Duval, A. éd. : *Les princes celtes et la Méditerranée. Rencontres de l'École du Louvre, 25-27 novembre 1987*, Paris, 128-143.

Brun, P., Chaume, B. (1997) : *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VI^e^ et V^e^ siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale : actes du colloque de Châtillon-sur-Seine, 27-29 octobre 1993*, Paris.

Champion, S. (1982) : "Exchange and Ranking: the Case of Coral", in : *Renfrew, A.C., Shennan, S.T. ed. : Ranking, Resource and Exchange*, 67-72.

Champion, T. (1982) : "Fortification, ranking and subsistence", in : Renfrew, A. C. et Shennan, S. T., éd. : *Ranking, Resource and Exchange*, Cambridge, 61-66.

Champion, T. C., Champion, S. (1986) : "Peer polity interaction in the European Iron Age", in : Renfrew, C., Cherry, J.F. éd. : *Peer Polity interaction and socio-political change*, Cambridge, 59-70.

Clastres, P. (1974) : *La société contre l'État*, Paris.

Cunliffe, B. (1988) : *Greeks, Romans and Barbarians, Spheres of Interaction*, Londres.

Déchelette, J. (1913) : *Manuel d'archéologie préhistorique et celtique. 4, Second âge du fer ou époque de La Tène*, Paris.

Dehn, W. (1974) : "Einige Bemerkungen zum eisenzeitlichen Befestigungswesen in Mitteleuropa", in : Archeologický ústav, éd. : *Symposium zu Problemen der jüngeren Hallstattzeit in Mitteleuropa*, Bratislava, 125-136.

Demoule, J.-P. (1989) : "D'un âge à l'autre : temps, style et société dans la transition Hallstatt/La Tène", in : Ulrix-Closset, M., Otte, M., éd. : *La civilisation de Hallstatt : bilan d'une rencontre, Liège, 1987*, Études et Recherches Archéologiques de l'Université de Liège 36, Liège, 141-172.

Dietler, M. (1989) : "Greeks, Etruscans and Thirsty Barbarians: Early Iron Age Interaction in the Rhône Basin of France", in : Champion, T.C., éd. : *Centre and Periphery: Comparative Studies in Archaeology*, London, 127-141.

Dietler, M. (1990) : "Driven by Drink: The Raie of Drinking in the Political Economy and the Case of Early Iron Age France", *Journal of Anthropological Archaeology*, 9, 352-406.

Eggert, M. K. H. (1989) : "Die 'Fürstensitze' der Späthallstatt-zeit. Bemerkungen zu einem archäologischen Konstrukt", *Hammaburg*, 9, 53-66.

Fischer, F. (1973) : "KEIMHΛIA Bemerkungen zur kulturgeschichtlichen Interpretation des sogenannten Südimports in der späten Hallstatt- und frühen Latène-Kultur des westlichen Mitteleuropas", *Germania*, 51-2, 436-459.

Frankenstein, J., Rowlands, M. J. (1978) : "The internal structure and regional context of Early Iron Age society in southwestern Germany", *Bulletin of the Institute of Archaeology, University of London*-15, 73-112.

Gersbach, E. (1976) : "Das Osttor (Donautor) der Heuneburg bei Hundersingen (Donau)", *Germania*, 54, 17-42.

Gosden, C. (1985) : "Gifts and Kin in Early Iron Age Europe", *Man*, 20-3, 475-493.

Härke, H. (1979) : *Settlement Types and Settlement Patterns in the West Hallstatt Province*, BAR International Series 57, Oxford.

Hollstein, E. (1973) : "Jahresringkurven der Hallstattzeit", in : *Trierer Zeitschrift*, Trier, 37-55.

Jockenhövel, A. (1974) : "Zu befestigten Siedlungen der Urnenfelderzeit aus Süddeutschland", *Fundberichte Hessen*, 14, 19-62.

Joffroy, R. (1960) : *L'oppidum de Vix et la civilisation hallstattienne finale dans l'Est de la France*, Dijon.

Joffroy, R. (1962) : *Le trésor de Vix. Histoire et portée d'une grande découverte. II*, Paris.

Joffroy, R. (1979) : *Vix et ses trésors*, Paris.

Jully, J.-J. (1980) : *Les importations de céramique attique (VIe-IVe s.) en Languedoc méditerranéen, Roussillon et Catalogne*, Annales littéraires de l'Université de Besançon 231, Besançon.

Kaenel, G. (1990) : *Recherches sur la période de La Tène en Suisse occidentale : analyse des sépultures*, Cahiers d'Archéologie Romande 50, Lausanne.

Kimmig, W. (1969) : "Zum Problem späthallstättischer Adelssitze", in : *Otto, K.H., Herrmann, J. dir. : Siedlung, Burg und Stadt: Studien zu ihren Anfängen, Festschrift für Paul Grimm*, Schriften der Sektion für Vor- und Frühgeschichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 25, Berlin, 95-113.

Kimmig, W. (1975) : "Die Heuneburg an der oberen Donau", in : *Ausgrabungen in Deutschland: gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft 1950–1975, vol.1*, RGZM Monographien 1, Mainz, 192-211.

Kimmig, W. (1989) : "Forschungsgeschichte", in : *Gersbach, E. dir. : Ausgrabungsmethodik und Stratigraphie der Heuneburg, Heuneburgstudien VI, Romisch-Germanische Forschunge*, Romisch-Germanische Forschungen 45, Mainz, 89-112.

Kimmig, W. (1991) : "La forteresse de la Heuneburg et les tombes princières du haut Danube", in : *Moscati, S. dir. : Les Celtes. Catalogue de l´exposition du Palazzo Grassi*, Milan, 114-115.

Kimmig, W., Gersbach, E. (1971) : "Die Grabungen auf der Heuneburg 1966-1969", *Germania*, 49, 21-9.

Megaw, J. V. S. (1966) : "The Vix burial", *Antiquity*, 40, 38-44.

Nash, D. (1985) : "Celtic Territorial Expansion and the Mediterranean World", in : Champion, T.C., Megaw, J.V.S., éd. : *Settlement and Society*, 45-68.

Nicholson, P. T. (1989) : *Iron Age Pottery Production in the Hunsrück-Eifel-Kultur of Germany: A World-System Perspective*, BAR International Series 501, Oxford.

Olivier, L. (1988) : "Le tumulus à tombe à char de Marainville-sur-Madon (Vosges). Premiers résultats", in : *Les Princes celtes et la Méditerranée : rencontres de l'École du Louvre, mai 1988*, Paris, 271-301.

Pare, C. F. E. (1991) : "Fürstensitze, Celts and the Mediterranean World: Developments in the West Hallstatt Culture in the 6th and 5th Centuries BC", *Proceedings of the Prehistoric Society*, 57-2, 183-202.

Parzinger, H. (1991) : "Zur regionalen Gliederung der Hallstattkultur aufgrund der Siedlungverhältnisse", in : Fehn, K., Bender, H., Brandt, K., Denecke, D., Irsigler, F., Janssen, W., Krings, W., Müller-Wille, M., Nitz, H.J., Oberbeck, G., Schich, W., éd. : *Siedlungsforschung: Archäologie-Geschichte-Geographie*, Archäologie-Geschichte-Geographie 9, Bonn, 25-53.

Pauli, L. (1972) : *Untersuchungen Zur Späthallstattkultur In Nordwürttemberg : Analyse Eines Kleinraumes Im Grenzbereich Zweier Kulturen*, Hamburg.

Pauli, L. (1985) : "Early Celtic Society : Two Centuries of Wealth and Turmoil in Central Europe", in : Champion, T.C., Megaw, J.V.S., éd. : *Settlement and Society*, 23-43.

Polanyi, K. (1957) : "The economy as instituted process", in : Polyani, K., Arensberg, C., Perason, H., éd. : *Trade and Market in the Early Empire, Economies in History and Theory*, New York, 243-270.

Renfrew, C. (1977) : "Space, Time and Polity", in : Friedman, J., Rowlands, M. J., éd. : *The evolution of social Systems*, Londres, 89-112.

Rolley, C. (1990) : "Contacts, rencontres et influences : Grande Grèce et monde celtique", in : *La Magna Grecia e il lontano Occidente : Atti del ventinovesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 1989*, Naples, 357-377.

Rowlands, M. (1973) : "Modes of exchange and the incentives for trade, with reference to later European prehistory", in : Renfrew, C., éd. : *The explanation of culture change: models in prehistory*, Pittsburgh, 589-600.

Wallerstein, I. (1975) : *Les inégalités entre les États dans le système international : origines et perspectives*, Québec.

Wells, P. (1980) : *Culture Contact and Culture Change. Early Iron Age Central Europe and the Mediterranean World*, Cambridge.

Zürn, H. (1970) : *Hallstattforschungen in Nordwürttemberg. Die Grabhügel von Asperg (Kr. Ludwigsburg), Hirschlanden (Kr. Leonberg) und Mühlacker (Kr. Vaihingen)*, Stuttgart.

Zürn, H. (1974) : "Zur Chronologie der südwestdeutschen Spathallstattzeit und die Datierung der Für stengraber", in : Chroposky, B., dir. : *Symposium zu Problemen der jüngeren Hallstattzeit in Mitteleuropa, Nitra, 25-29 September 1970*, 487-500.

Zürn, H., Herrmann, F.-R. (1966) : "Der 'Grafenbühl' auf der Markung Asperg, Kr. Ludwigsburg: ein Fürstengranhügel der späten Hallstattzeit Vorbericht", *Germania*, 44, 74-102.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LA SIGNIFICATION VARIABLE DES DÉPÔTS FUNÉRAIRES ET DES DÉPÔTS NON FUNÉRAIRES DE L'ÂGE DU BRONZE

Brun, P. (2003) : "La signification variable des dépôts funéraires et des dépôts non funéraires de l'âge du Bronze", in : Bourgeois J., Bourgeois I., Cherretté B., éd. : *Bronze Age and Iron Age Communities in North-Western Europe*, Bruxelles, 61-73.

Cette réflexion s'inspire de deux idées très pertinentes : celle d'Alain Testart selon laquelle les grands types de dépôts correspondaient à l'affichage de deux types de tendances politiques, plutôt despotique ou plutôt consensuelle ; et celle de Jared Diamond sur l'importance de distinguer, parmi les phénomènes sociaux majeurs, les facteurs proches des facteurs ultimes, que je nommerais plutôt immédiats et fondamentaux.

This reflection is inspired by two very pertinent ideas: that of Alain Testart that the major types of deposits corresponded to the display of two types of political tendency, mostly despotic or mostly consensual; and Jared Diamond's idea of the importance of distinguishing, among major social phenomena, proximate from ultimate factors, which I would instead call immediate and fundamental.

La plupart des richesses métalliques de l'âge du Bronze, aujourd'hui connues, ont été abandonnées et condamnées délibérément, sous la forme de dépôts, funéraires ou non. L'âge du Bronze apparaît d'ailleurs comme l'âge des dépôts non funéraires par excellence, même si de tels dépôts sont attestés avant et après cette période. Pour l'âge du Bronze, les dépôts non funéraires sont, en effet, de très loin, la catégorie de découvertes la plus riche en objets métalliques. La signification de ces dépôts reste controversée. Leur comparaison avec les dépôts funéraires permet de mieux comprendre ces "cachettes" énigmatiques. Cette méthode a permis, ces dernières années, d'élaborer des propositions stimulantes, mais qui tendent à se figer dans une opposition binaire (sur leur fonction, alors que ces dépôts ne sont pas à 100 %, mais plus ou moins majoritairement des stocks de récupération à refondre, des stocks d'objets mis en sécurité temporaire, ou des offrandes votives).

Je vais tenter de montrer ici que les dépôts non funéraires pourraient correspondre à différentes pratiques d'offrande de richesses, contribuant toujours à la légitimation du pouvoir, mais variant selon diverses circonstances. La fonction première des dépôts funéraires est bien différente puisqu'il ne s'agit pas d'offrandes, mais de l'apparat et du viatique du défunt. Le but sous-jacent reste cependant le même : garantir la reproduction sociale et l'image que la société se fait d'elle même.

L'état des connaissances

La variabilité des dépôts constitue la principale difficulté pour approcher leurs significations sociales. Les dépôts funéraires montrent une très grande variabilité, à la fois temporelle et spatiale, bien que l'ensemble du continent européen évolue au même niveau de développement économique global. Notons cependant que les tombes très riches et/ou très monumentales demeurent rarissimes. La norme semble plutôt préconiser la sobriété et le minimalisme. Même les tombes à inhumation les plus riches ne possèdent pas l'équipement complet que nous connaissons par d'autres voies. Ainsi, les pièces de l'équipement militaire aristocratique, qui existaient à l'époque, ont été découvertes, le plus souvent, hors des tombes et toujours dissociées. Les dépôts non funéraires montrent une variabilité analogue. Aucun stéréotype ne s'impose. Des sortes de "panoplies" masculines ou féminines, associées à des séries d'outils ou de vaisselles évoquent des dépôts funéraires sans défunt[1], mais la plupart des dépôts résistent à des interprétations aussi simples, sauf à admettre des rassemblements de plusieurs "panoplies" incomplètes ; hypothèse sans grand intérêt, car invérifiable. On distingue habituellement les dépôts en milieux secs (contenant un seul objet à plus d'une centaine), des dépôts en milieux humides (marais, lacs et rivières ; objets trouvés le plus souvent isolément, mais plus particulièrement dans certains secteurs). Les dépôts non funéraires ont d'abord été considérés comme des enfouissements rituels, à caractère votif[2]. Une partie d'entre eux ont ensuite été conçus par certains comme des stocks de marchands ou de bronziers (séries d'objets neufs, ou ensembles hétéroclites avec de petits fragments difformes et des résidus de coulées[3]). D'autres y ont vu des dépôts funéraires sans défunt (celui-ci aurait subi un sort différent[4]). On a pu voir aussi, dans les objets trouvés en rivière, des dépôts funéraires confiés aux flots et dissociés des restes humains par les remous ; les crânes trouvés dans la Tamise constitueraient un indice possible de telles pratiques[5]. D'autres auteurs ont pensé aux vestiges d'accidents : batailles navales, naufrages ou crues, objets perdus sur les gués, les ports, les points de rupture de charge. On tend de plus en plus à considérer ces objets comme des biens sacrifiés, offerts à des divinités aquatiques, ou comme des vestiges de sortes de potlatchs[6]. Un lien structurel a été souligné depuis une dizaine d'années entre les dépôts funéraires et les dépôts non funéraires[7]. Les deux groupes de dépôts ont été interprétés comme les révélateurs de deux politiques opposées, alternant au cours du temps en fonction des changements sociaux majeurs subis par les communautés humaines. Toutefois, les données résistent, pour la majorité, à ces explications simples, ou simplement univoques, car les objets présentent divers états d'usure,

1. Kolling 1968.
2. Montelius 1885 ; Worsaae 1866.
3. Déchelette 1913.
4. Kolling 1968.
5. Bradley 1990.
6. Bradley 1990 ; Brun 1988 ; Hure 1922 ; Torbrügge 1970.
7. Bradley 1990 ; Kristiansen 1998.

mais aussi pour certains, mais pas tous, des traces de bris volontaires et enfin parce que les dépôts non funéraires se montrent, pour la plupart, très différents des dépôts funéraires.

Les dépôts non funéraires du Bronze final en France

Des explications plus diverses et circonstancielles ont été proposées voilà peu, à la suite d'un gros travail d'inventaire systématique pour l'ensemble du territoire français[8]. L'inventaire regroupait 1 941 objets trouvés en milieu aquatique (tab. 1) et 14 254 objets en dépôts terrestres (tab. 2) ; plus de 16 000 objets au total. Le nombre de dépôts terrestres s'élève à 380. Ces chiffres sont trop élevés pour laisser envisager des pertes ou des rejets aléatoires d'objets ayant échappé au recyclage. Mais cela équivaut, en moyenne et par an, à 3,5 objets en milieux humides et 24 objets en dépôts terrestres pour un espace de 550 000 km^2. Ces effectifs sont, à l'évidence, faibles par rapport au volume de métal alors en circulation. Le seul site de Fort Harrouard à Sorel-Moussel a livré en moyenne 2,5 objets par année d'occupation. Ce site fut probablement le siège d'une intense activité métallurgique et commerciale, comme en témoignent les nombreux moules retrouvés. Il n'en reste pas moins que les bronzes découverts lors des fouilles constituent un effectif sans doute très inférieur au total des produits qui passèrent entre les mains de ses occupants, car ces derniers l'ont quitté "avec armes et bagages".

Catégorie	Étape 1	Étape 2	Étape 3
1 - indéterminés	0	1	0
2 - métallurgie	0	2	5
3 - outils	52	15	28
4 - haches	234	98	281
5 - couteaux	7	35	41
6 - armes	296	260	231
7 - prestige	11	12	20
8 - parures	156	44	112
Totaux	756	467	718
Total général = 1 941 (< 4 objets par an)			

› Tabl. 1. Décompte des objets du Bronze final en milieux humides en France (550 000 km^2), par étapes et par catégories fonctionnelles (d'après Brun *et al.* 1997).

Catégorie	Étape 1	Étape 2	Étape 3
1 - indéterminés	75	79	574
2 - métallurgie	179	219	674
3 - outils	173	189	897
4 - haches	374	213	2145
5 - couteaux	12	41	171
6 - armes	288	651	2034
7 - prestige	57	105	712
8 - parures	1192	532	2766
Totaux	2350	1729	9973
Total général = 14 052 (< 26 objets par an)			

› Tabl. 2. Décompte des objets du Bronze final en dépôts terrestres en France (550 000 km^2), par étapes et par catégories fonctionnelles (d'après Brun *et al.* 1997).

8• Brun *et al.* 1997.

L'échantillon de 16 000 objets, dont nous disposons, a été modifié par des filtres successifs, soit à l'époque, soit depuis lors :

- le choix aléatoire ou socialement codifié de ce qui était retiré du circuit normal du bronze, pour être mis en dépôts (funéraires ou non) ;
- le choix aléatoire ou socialement codifié du mode d'installation des objets : dépôts ou simples rejets (milieu, profondeur, couverture, etc.) ;
- les dissimulations ou les déplacements causés par des agents naturels ;
- les conditions de découvertes (types d'engins, motivations des inventeurs, etc.) ;
- le volume et la localisation des sédiments encaissants ;
- la compétence des individus et des organismes aptes à enregistrer ces découvertes.

On entend parfois dire que les concentrations d'objets isolés, issus des rivières, ne reflètent que l'intensité des dragages et ne revêtent par conséquent qu'un intérêt scientifique limité. Or, toutes choses égales par ailleurs, on ne trouve pas les mêmes quantités de bronzes, selon les mêmes proportions chronologiques et fonctionnelles, dans tous les lieux dragués et surveillés. C'est pourquoi nous pouvons penser que nos statistiques et nos cartes de répartitions constituent une image partiellement représentative de ces pratiques anciennes.

Analyse quantitative des dépôts non funéraires de France

Ces objets découverts en dépôts non funéraires, y compris dans l'eau, ont été volontairement retirés du cycle courant de vie des bronzes, selon des modalités variables au cours du temps. En suivant un découpage tripartite, dorénavant classique[9] :

- Étape 1 = Bronze D-Hallstatt A1 (1350 à 1150 a.C. environ),
- Étape 2 = Hallstatt A2-B1 (1150 à 930 a.C. environ),
- Étape 3 = Hallstatt B2/3 (930 à 800 a.C. environ).

En pondérant en fonction de la durée de chaque étape (Étape 1 = 8 générations, Étape 2 = 8 générations, Étape 3 = 6 générations de 25 ans), nous observons que l'on abandonne dans les rivières presque la moitié moins d'objets lors de l'Étape 2 que lors de la première et de la troisième. Cette croissance est causée par le seul secteur nord oriental, où la quasi-totalité des catégories fonctionnelles affichent un recul net.

Les pratiques de dépôts terrestres évoluent un peu différemment, puisque le nombre d'objets installés de la sorte baisse certes d'un tiers de l'Étape 1 à l'Étape 2 – décroissance qu'il convient de relativiser dans la mesure où le dépôt de Villethierry (Yonne), enfoui lors de la transition des deux étapes chronologiques, cause à lui seul cette différence – mais se trouve multiplié par cinq lors de l'Étape 3. L'évolution du nombre d'objets en dépôts terrestres accompagne une progression analogue du nombre de ces dépôts, qui reste stable de l'Étape 1 à l'Étape 2 (78 pour la première, 82 pour la deuxième) et triple presque ensuite (220).

Nous avons analysé ces objets selon leur fonction. Huit catégories fonctionnelles ont été retenues. Celle des *indéterminés* renferme les objets dont la fonction demeure inconnue ; surtout

9• Brun 1986 ; Brun & Mordant, éd. 1988.

à cause de leur fragmentation. La catégorie *métallurgie* regroupe les lingots et les déchets de fonte ou de moulage. Les *outils* sont ceux des diverses activités agricoles ou artisanales. Les *haches* et les *couteaux* ont été distingués car nous ignorons s'il s'agit d'outils, d'armes, ou les deux à la fois. Les *armes* ne comprennent ici que les armes offensives, les plus nombreuses (épées, poignards, lances, flèches). La catégorie *prestige* réunit les armes défensives, la vaisselle, les morceaux de tôle de bronze qui appartenaient très vraisemblablement à des pièces de ce genre, les ustensiles de banquet (crochets à viande, broches à rôtir) et les pièces de char et de harnachement ; tous ces objets se révèlent préférentiellement associés aux personnages enterrés avec le mobilier le plus riche et/ou dans les sépulcres les plus monumentaux. Les *parures* enfin comprennent les bijoux universels et diverses pendeloques ; ces dernières composant souvent des ensembles composites (plastrons, ceintures articulées, manteaux ou tuniques à appliques métalliques), toutes celles d'un même type et tous les anneaux ont été comptés pour une unité *parure* dans chaque dépôt. Nous travaillons ainsi dans l'optique d'un NMI (nombre minimum d'individus) (tab. 1 et 2).

Pour les objets en milieux humides, les armes (plus de 30 %) et les haches (plus de 20 %) sont dominantes, les parures viennent ensuite (10 à 20 %), les témoins de métallurgie et les indéterminés restent inférieurs à 1 %. Au cours de ces cinq siècles et demi, les grandes masses demeurent inchangées. On note cependant une forte hausse du nombre des armes avec l'Étape 2 (56 %). Mais comme celle-ci va de pair avec une régression de la proportion de haches, il est permis de se demander si ces dernières ne seraient pas principalement des armes ; auquel cas, cette variation ne résulterait que d'une sélection au sein de l'armement.

Pour les objets en dépôts terrestres, les proportions relatives sont assez différentes. Ici, les parures prédominent toujours (plus de 25 %), les haches et les armes suivent (10 à 22 %), toutes les autres catégories se situent entre 1 et 10 %, la métallurgie étant constamment représentée à plus de 7 %. Mais là encore, il ressort une étonnante stabilité des grandes masses au cours du temps. Le dépôt de Villethierry, qui date de l'extrême fin de l'Étape 1 (ou du tout début de l'Étape 2), exagère les résultats avec ses 625 objets de parure. Si l'on écarte ce "monstre" statistique, les parures restent pourtant dominantes en dépôts terrestres durant cette étape, mais avec 34% du total, au lieu de 52 %.

En résumé, l'armement, les haches, qui pourraient bien être surtout des armes, les objets de prestige (tous des ustensiles plutôt masculins) et les parures (en majorité féminines) prédominent. Une parure simple ne peut, bien sûr, être a priori considérée comme un symbole de rang élevé, mais la parure se montre souvent abondante par rapport à ce que recèlent les tombes. Ces catégories expriment ainsi, globalement, le lien étroit de ces découvertes, tant fluviales que terrestres, avec les élites sociales, car il convient de raisonner en termes de fréquence. Cela signifie probablement que le contrôle du bronze par les élites sociales s'exerçait jusque dans les pratiques de destruction, d'abandon, ou de thésaurisation. Les bronzes en rivière, peu susceptibles de récupération, étaient souvent jetés en bon état. Au contraire, les armes en dépôts terrestres étaient le plus souvent endommagées avant la mise en terre, peut-être pour éviter leur récupération.

Cela suggère que leur présence, comme celle de quelques riches parures, constituait une sorte de "signature", ou de "sceau", apposée sur le dépôt par les membres de l'élite sociale, c'est-à-dire l'expression du rôle de médiation monopolistique exercé par les chefs politiques entre leur communauté et les autres communautés, d'une part, les forces surnaturelles, d'autre part.

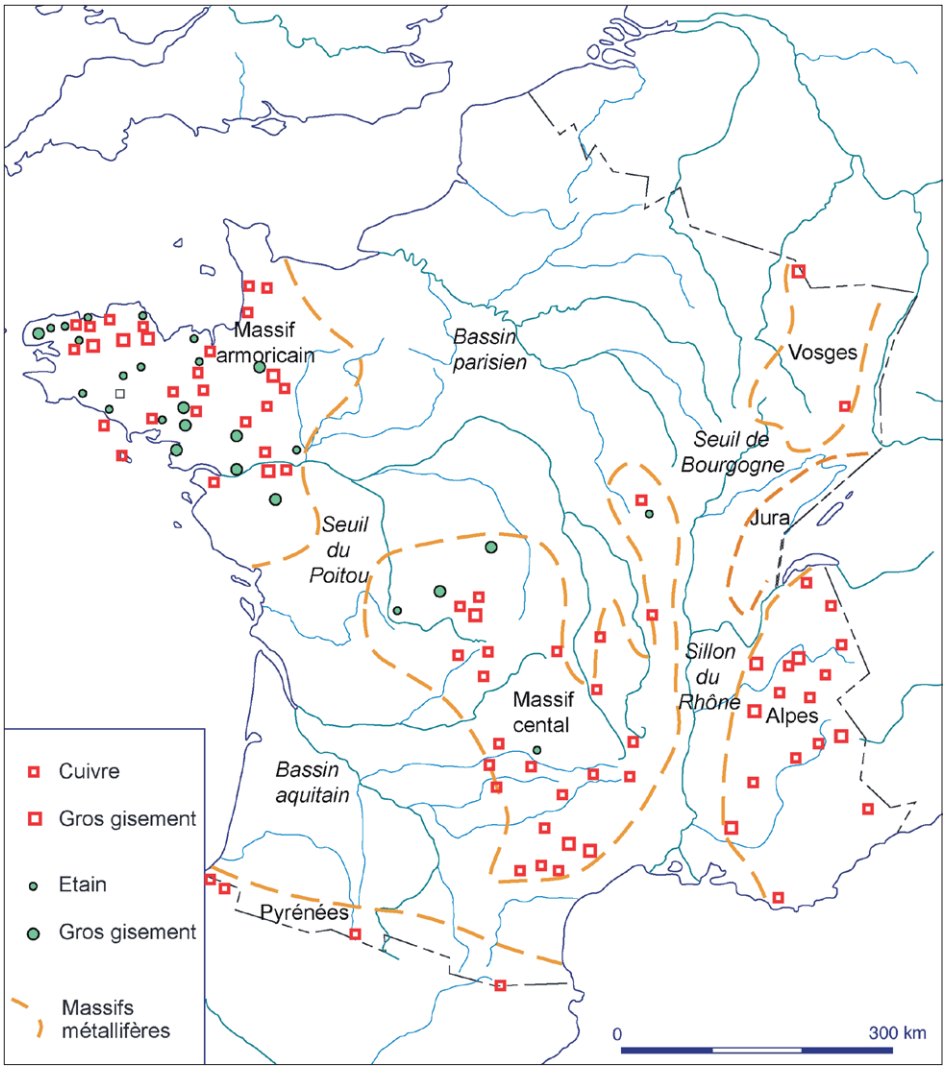
Ainsi s'agit-il, non de "panoplies", tant celles-ci sont exceptionnelles et évidentes lorsqu'elles existent[10], mais de quelques pièces choisies pour symboliser le rôle dominant et la capacité de dépense de cette minorité.

Nous ignorons, bien entendu, quelles étaient les quantités de bronze et les proportions relatives par catégories fonctionnelles produites à l'époque. Nous avons signalé que les effectifs aujourd'hui connus sont certainement très inférieurs à la réalité passée. Il convient, en effet, de rappeler ici les estimations de Pittioni[11] à propos des extractions minières en Autriche pendant les âges du Bronze et du Fer : 50 000 tonnes de cuivre, c'est-à-dire en moyenne 25 tonnes par an ; à comparer au contenu en cuivre des dépôts du Bronze final répertoriés en France : 6 kg par an en moyenne. Nous ne savons pas si la composition fonctionnelle moyenne des dépôts est représentative de la production totale. Aucun site du Bronze final enterré brutalement, comme Pompéi, n'a encore été découvert, ce qui nous prive de cette information cruciale. À défaut, nous pouvons examiner quelques sites riches en bronzes. À Auvernier[12], Hauterive-Champréveyres[13] et Sorel-Moussel "Fort Harrouard"[14], nous constatons de fortes analogies, bien que les deux premiers établissements soient des sites de bord de lac et le troisième un site de hauteur, c'est-à-dire malgré des conditions "post-dépositionnelles" très différentes. Pour les trois établissements, les parures dépassent la moitié du total des bronzes découverts. Cette prédominance rappelle nos observations sur les dépôts terrestres, mais pour les autres catégories, les résultats s'avèrent assez différents : tandis que dans les dépôts terrestres, les armes et les haches figurent en fortes proportions (13 à 23 % selon les étapes chronologiques), dans ces établissements, elles oscillent entre 2 et 13 %. Cette faible représentation des armes et des haches ne saurait toutefois surprendre, car il s'agit d'objets (trop volumineux pour être perdus), d'autant que leur porteur leur accordait sans doute une attention toute particulière, au moins lorsqu'il s'agissait d'épées, ces très probables symboles statutaires. Le dépôt terrestre moyen, où l'on trouve de tout, dans tous les états, pourrait donc bien refléter les proportions relatives des catégories fonctionnelles fabriquées à l'époque. Dans cette hypothèse, c'est la production bronzière dans sa totalité qui doit être conçue comme placée sous le contrôle étroit des élites sociales, puisque des biens qui leur sont préférentiellement associés figurent presque toujours parmi ces objets rassemblés.

Analyse spatiale des dépôts non funéraires de France

Examinons rapidement maintenant la distribution spatiale de ces documents[15]. Souvenons-nous d'abord, de la carte du potentiel français en gisements de cuivre et d'étain (fig. 1). En gros, cinq massifs métallifères dessinent une diagonale de gisements de cuivre et d'étain du nord-ouest au sud-est (du Massif armoricain au sud-ouest du Massif central), un axe nord-sud, où s'égrènent des gisements de cuivre le long de la frontière orientale (du sud du Massif schisteux rhénan au sud des Alpes) et un axe sud-occidental où existent aussi des gisements de cuivre (la chaîne des Pyrénées). Ces massifs bordent deux bassins sédimentaires et la zone côtière méditerranéenne. Dépourvues de gisements, ces zones sont cependant riches du point de vue agricole et, par conséquent, plus densément peuplées. Elles communiquent par des seuils (de Bourgogne et du Poitou) et par le couloir rhodanien.

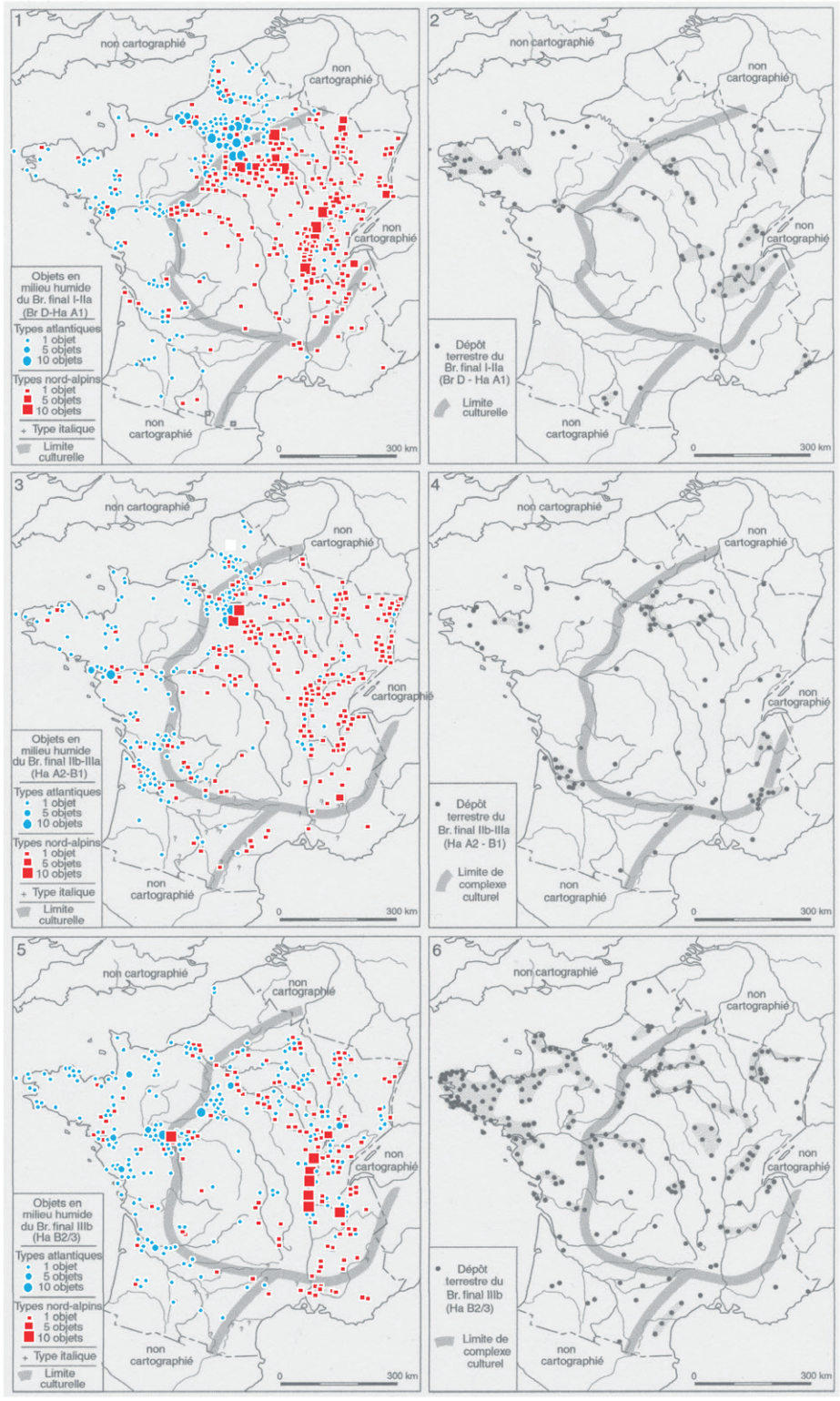
10. Thévenot 1991.
11. Pittioni 1957.
12. Rychner 1979.
13. Rychner-Faraggi 1993.
14. Mohen & Bailloud 1987.
15. Brun *et al.* 1997.



› Fig. 1. Distribution des gisements potentiels de cuivre et d'étain.

La carte des objets en milieux humides de l'Étape 1 montre une nette dichotomie culturelle est-ouest, dont la limite occidentale se superpose avec celle de la céramique à cannelures légères (fig. 2, 1). Les vallées sont nettement privilégiées, notamment près des débouchés maritimes et le long des frontières culturelles. Enfin, il convient de remarquer un axe majeur transculturel Genève-Amiens. Notons toutefois que la distribution se montre très floue au sud.

La carte des dépôts terrestres de l'Étape 1 est en partie différente (fig. 2, 2). Si, à l'Est, les zones de concentrations en rivières et en dépôts terrestres se superposent, en particulier le long de l'axe Genève-Amiens jusqu'à Paris, à l'ouest, nous observons, au contraire, une exclusion entre les zones de concentrations en rivières et les zones de dépôts terrestres. La distribution se montre indépendante des frontières culturelles.



› Fig. 2. Distribution spatiale d'objets en bronze en France ; 1. Objets en milieu humide de l'Étape 1 (BronzeD-Hallstatt A1) ; 2. Objets en dépôt terrestre de l'Étape 1 (Bronze D- Hallstatt Al) ; 3. Objets en milieu humide de l'Étape 2 (Hallstatt A2-B1) ; 4. Objet en dépôt terrestre de l'Étape 2 (Hallstatt A2-B1) ; 5. Objets en milieu humide de l'Étape 3 (Hallstatt B2-B3) ; 6. Objets en dépôt terrestre de l'Étape 3 (Hallstatt B2-B3) (d'après Brun *et al.* 1997).

La carte des objets en milieux humides de l'Étape 2 (fig. 2, 3) est très proche de celle de l'Étape 1. La différence la plus notable réside dans la poussée du Complexe nord-alpin jusqu'à l'Oise au nord-ouest, et jusqu'au Languedoc occidental vers le sud. Une baisse de la densité des trouvailles, au nord-est, est aussi très apparente.

La carte des dépôts terrestres montre la prédominance des axes de communication et, cette fois, des marges frontalières, à l'exception du Massif armoricain (fig. 2, 4).

La carte des objets en milieux humides de l'Étape 3 montre une atténuation des effets de frontière si nets auparavant (fig. 2, 5), malgré une concentration spécifique dans la Loire, près de Saumur. Cet estompage est principalement dû à la pénétration en plus grand nombre de produits atlantiques vers l'Est.

La carte des dépôts terrestres illustre aussi cette dispersion, cette relative homogénéisation (fig. 2, 6), même si l'Armorique et la Touraine sont les lieux d'une densification très importante.

Au total, la pratique de l'abandon en rivière montre une répartition corrélée avec les principaux axes de circulation, d'une part, et avec les limites de complexes culturels d'autre part. Son importance est probablement fonction de l'intensité des échanges. La pratique du dépôt terrestre se montre moins directement dépendante des flux de bronze ; en particulier sur la façade atlantique pendant l'Étape 1 et, à l'intérieur de cette zone, en Armorique pendant toute la durée du Bronze final. Les causes en restent obscures. Il pourrait s'agir de pratiques propres à des réseaux régionaux ; des réseaux d'alliance au sein desquels les échanges étaient plus fréquents qu'avec l'extérieur.

La question des significations sociales

Les corrélations frontalières mises en évidence concernent uniquement l'échelon des complexes culturels. Pour les niveaux inférieurs (celui des cultures ou celui des groupes locaux) nos connaissances demeurent trop imprécises pour autoriser ce genre d'observation. Toutefois, même en tenant compte de ces incertitudes scalaires, plusieurs arguments suggèrent que la proximité d'une frontière n'était pas la seule motivation de ces pratiques :

- de fortes concentrations de dépôts existent à l'intérieur des entités culturelles répertoriées ;
- des zones en sont presque vides, bien que recelant des gisements de matières premières ;
- d'importantes variations spatio-temporelles affectent la distribution des dépôts, malgré une étonnante stabilité des frontières ;
- les deux grandes catégories de dépôts distinguées ici s'avèrent assez différentes dans leur composition fonctionnelle et leur répartition.

D'un autre côté, des permanences ont été mises en évidence, qui interdisent de voir dans notre documentation le résultat de pratiques anciennes aléatoires, motivées par des raisons définitivement incompréhensibles, ou bien le fruit de trouvailles et de recherches faites au hasard.

La question de la condamnation, au moins de l'inaccessibilité, de ces dépôts, reste, elle aussi, difficile à trancher. Les objets jetés dans les rivières étaient vraisemblablement voués à l'abandon,

mais ils restaient accessibles à un bon nageur. Symétriquement, les ensembles soigneusement enterrés pouvaient être récupérés, sans grande difficulté, mais les objets, en particulier les armes, étaient souvent brisées, rendues inutilisables, avant leur mise en dépôt. Un argument affaiblit cependant la thèse de la cachette temporaire ou de la réserve : le nombre très élevé de ces dépôts confiés et laissés à la terre partout en Europe. On conçoit mal qu'ils aient été oubliés, ou que leurs auteurs aient subi une mort précoce, dans un aussi grand nombre de cas. À l'inverse, il n'est pas exclu que des abandons ritualisés, ostentatoires, à vocation politico-religieuse aient été seulement provisoires, les entités surnaturelles ou les ancêtres "rendant" un don, si la nécessité s'en faisait sentir.

La difficulté d'interprétation de ces pratiques est à la mesure de leur complexité. Ces pratiques mêlent inextricablement :

- de l'économique, en impliquant des moyens d'action sur la matière au travers des outils et en procédant d'échanges de richesses matérielles ;
- du politique, en mettant en jeu des moyens d'action sur les hommes, au travers des armes, des insignes de statut dominant et, souvent, des limites territoriales ;
- de l'idéologique, en exerçant des moyens d'action (au moins supposés) sur des forces supra humaines, au travers des représentations symboliques, et/ou des limites entre deux mondes, l'ici et l'au-delà (lieux de passage vers le monde souterrain notamment : grottes, sources, marécages, etc.).

Cela brouille sans doute nos cadres de pensée de modernes, mais correspond parfaitement à ce qu'ont souligné des auteurs comme M. Mauss[16] et K. Polanyi[17] : le caractère imbriqué, enchevêtré de toutes les fonctions sociales dans les sociétés traditionnelles. De fait, le bronze était alors une ressource critique, moins pour des raisons purement économiques d'efficacité agricole et artisanale, que pour des raisons sociales. Il était probablement devenu essentiel à la reproduction de l'ordre social. Les échanges de bronze, voire les destructions ostentatoires, constituaient un moyen de redistribution permanent des statuts sociaux lors de dons compétitifs. En donnant beaucoup à un autre membre de l'élite sociale, ou à des divinités, on exprimait, on affichait son contrôle économique et politique, mais surtout le fait que l'on était protégé, favorisé par les puissances surnaturelles. Le pouvoir économique et politique trouvait de la sorte une légitimation religieuse.

Un tel enchevêtrement fonctionnel doit, par conséquent inviter à considérer toutes les oppositions tranchées sur les significations fonctionnelles de ces pratiques de dépôts comme peu pertinentes. Ces pratiques polysémiques[18] constituent un fait social total[19]. Elles expriment à la fois et d'un coup toutes sortes d'institutions couramment distinguées par la sociologie. Les bronzes abandonnés ainsi, trahissent très probablement, dans leur variabilité spatiale et temporelle, des changements sociaux. Ceux-ci engendrent des investissements plus ou moins accentués dans les pratiques rituelles, cérémonielles, religieuses afin de résoudre les difficultés mettant en péril la cohésion sociale. La nature de ces difficultés ne nous est pas directement accessible. Un système social peut être mis en péril par de multiples causes, aussi bien externes : catastrophes naturelles, conflits guerriers, interruptions dans l'approvisionnement de certaines ressources, etc., qu'internes : conflits entre groupes ou entre individus, répétitions de mauvaises récoltes, épidémies, etc. Nous pouvons pourtant écarter les hypothèses événementielles et d'échelon local. Le fait que ces

16. Mauss 1923.
17. Polanyi 1957.
18. Brun 1988.
19. Durkheim 1937 ; Mauss 1923.

pratiques se soient déroulées sur des durées longues et surtout des espaces assez larges (régions ou sections de rivières de plusieurs dizaines de kilomètres de longueur) suggère, en effet, des causes structurelles affectant de nombreuses communautés locales en même temps. Et comme nous avons observé des indices de ce que ces pratiques étaient contrôlées de bout en bout par les élites sociales, nous pouvons considérer qu'elles répondaient, pour l'essentiel, au maintien, à la reproduction, voire au renforcement de celles-ci.

L'analyse statistique et spatiale des dépôts non funéraires, en milieux secs ou humides, et ce que nous savons des dépôts funéraires de la même période, imposent l'idée d'une variabilité a priori difficile à comprendre. L'idée qui me semble s'imposer est, en effet, que la variété des pratiques et des motivations était à la mesure de celle de ces différents dépôts. Les approches des meilleurs auteurs s'avèrent plutôt binaires et un peu réductrices, bien que très stimulantes et beaucoup plus riches que les perspectives antérieures. Richard Bradley[20] et Kristian Kristiansen[21] voient dans ces pratiques de dépôts deux politiques opposées. Bradley différencie ces dépôts, funéraires ou non funéraires, en fonction de leur caractère ostentatoire ou non : des dépôts ostentatoires constitueraient un affichage nécessaire du pouvoir en période de crise de légitimité ; une symbolisation légère des écarts sociaux caractériserait les périodes calmes. Kristiansen intègre tous les dépôts dans une stratégie sociale globale de manipulation de la richesse. Il oppose les dépôts funéraires ostentatoires aux dépôts non funéraires : les dépôts funéraires ostentatoires correspondraient à l'installation de nouvelles élites sociales (nouveaux lignages dominants, nouvelles dynasties) ; les dépôts non funéraires serviraient simplement à l'entretien des élites en place et, plus largement, des rapports sociaux, hors des périodes les plus conflictuelles. Une autre hypothèse (proposée par Alain Testart, mais non publiée) serait de voir dans les dépôts funéraires ostentatoires des manifestations typiques des sociétés à pouvoir despotique, et dans les dépôts non funéraires, celles de sociétés à régulation plus consensuelle.

La comparaison des deux types de dépôts met en évidence leurs profondes différences. Les dépôts funéraires se composent de parties d'équipement individuel et de vaisselle céramique. Les dépôts non funéraires terrestres comprennent, dans la plupart des cas, plusieurs objets de diverses catégories fonctionnelles, dont des lingots et des déchets de travail métallurgique ; la poterie n'est présente que parfois, à l'unité et à titre de contenant pour le reste des objets. Ces différences de composition interdisent de voir dans les seconds des dépôts funéraires sans défunt. D'un autre côté, les deux types de dépôts s'excluent chronologiquement dans certaines régions ; le cas de la Scandinavie est bien connu, mais dans d'autres régions on constate aussi que les périodes à tombes ostentatoires et les périodes à riches dépôts non funéraires tendent à se succéder. De plus, les riches dépôts funéraires renferment toujours les mêmes marqueurs de statuts privilégiés (armes, parures complexes) que les plus riches dépôts funéraires.

Cette apparente contradiction pourrait s'expliquer de la manière suivante. Derrière la motivation première, c'est-à-dire manifester l'apparat du défunt jusque dans la vie éternelle, dans un cas, procéder à une offrande votive ou expiatoire, dans l'autre, il existe un but plus général : mettre en scène le pouvoir et l'image que la société se fait d'elle-même et de sa place dans le monde afin de garantir une reproduction sociale perçue comme menacée. Lors des cérémonies funéraires, il s'agissait de rétablir un certain ordre social, ébranlé par le décès d'un des membres de la société, a fortiori s'il était éminent ; l'accent était mis soit sur la distinction statutaire, soit sur la fusion unitaire. Lors des cérémonies d'offrande, il s'agissait de réparer une faute ou de demander

20• Bradley 1990.
21• Kristiansen 1998.

des bienfaits aux puissances surnaturelles ; en d'autres termes, de rétablir l'ordre du monde et de la société, bref de garantir, là encore, la reproduction sociale.

Il me semble que les éléments dont nous disposons invitent à adopter une conception plus polysémique de ces dépôts. Il convient d'admettre que les dépôts trahissent, dans leur variabilité temporelle et spatiale, des changements sociaux. Ces changements peuvent avoir des causes diverses, naturelles ou humaines, internes ou externes. De nombreuses comparaisons ethnographiques et historiques montrent que ces changements peuvent déclencher des investissements, eux-mêmes variables, dans des pratiques rituelles. Les abandons codifiés que nous percevons à travers les dépôts non funéraires pourraient correspondre à différentes pratiques d'offrande, variant selon les périodes, les lieux, les groupes sociaux donateurs, les facteurs de troubles à corriger et les circonstances ainsi créées. Globalement, bien sûr, tous les dépôts contribuaient à rétablir la cohésion sociale en légitimant le pouvoir, mais la forme concrète prise par ces pratiques – et qui éclaire sur leur raison d'être immédiate – constitue un élément indispensable à la compréhension de l'organisation sociale et des changements qui l'affectent au cours du temps. Ainsi, convient-il de distinguer deux questions trop souvent confondues : pourquoi telle ou telle pratique et dans quel but ?

BIBLIOGRAPHIE

Bradley, R. (1990) : *The Passage of Arms: an archaeological analysis of prehistoric hoards*, Cambridge.

Brun, P. (1986) : *La Civilisation des Champs d'Urnes. Étude critique dans le Bassin parisien*, Documents d'Archéologie Française 4, Paris.

Brun, P. (1988) : "L'entité Rhin-Suisse-France Orientale : nature et évolution", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986*, Nemours, 599-618.

Brun, P., Aubry, F., Giraud, F., Lepage, S. (1997) : "Dépôts et frontières au Bronze final en France", *Boletin del Seminario de Estudios de Arte y Arqueologia*, 63, 97-114.

Brun, P., Mordant, C., éd. (1988) : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de civilisation des Champs d'Urnes, Actes du colloque international de Nemours, mars 1986*, Nemours.

Déchelette, J. (1913) : *Manuel d'archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine.* II. *Archéologie celtique ou préhistorique*, Paris.

Durkheim, E. (1937) : *Les règles de la méthode sociologique*, Paris.

Hure, A. (1922) : *Le Sénonais préhistorique*, Sens.

Kolling, A. (1968) : *Späte Bronzezeit in Saar und Mosel*, Bonn.

Kristiansen, K. (1998) : *Europe before History*, Cambridge.

Mauss, M. (1923) : "Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques", *L'Année Sociologique*, 1, 30-186.

Mohen, J.-P., Bailloud, G. (1987) : *La vie quotidienne : les fouilles du Fort-Harrouard*, Paris.

Montelius, O. (1885) : *Om tidsbestämning inom bronsåldern : med särskildt afseende på Skandinavien, Kongl*, Vitterhets Historie och Antiquitets Akademiens Handlingar 30, Stockholm.

Pittioni, R. (1957) : *Urgeschichtlicher Bergbau auf Kupfererz und Spurenanalyse*, Beitrage zum Problem der Relation Lagerstatte-Fertigobjekt, Archeologia Austriaca 1, Wien.

Polanyi, K. (1957) : "The economy as instituted process", in : Polyani, K., Arensberg, C., Perason, H., éd. : *Trade and Market in the Early Empire, Economies in History and Theory*, New York, 243-270.

Rychner, V. (1979) : *L'âge du Bronze final à Auvernier (lac de Neuchâtel, Suisse) : typologie et chronologie des anciennes collections conservées en Suisse*, I-II, Cahiers d'Archéologie Romande 15-16, Lausanne.

Rychner-Faraggi, A.-M. (1993) : *Métal et parure au Bronze final, Hauterive-Champréveyre, 9,* Archéologie neuchâteloise 17, Neuchâtel.

Thévenot, J.-P. (1991) : *Le dépôt de Blanot (Côte-d'Or)*, Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est Suppl. 11, Dijon.

Torbrügge, W. (1970) : "Vor- und frühgeschichtliche Flußfunde: Zur Ordnung und Bestimmung einer Denkmälergruppe", in : *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission*, 51-52, 1-146.

Worsaae, J. J. A. (1866) : "Om nogle Mosefund fra Broncealderen", in : *Aarbøger for nordisk oldkyndighed og historie*, 313-326.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

L'ORIGINE DES CELTES. COMMUNAUTÉS LINGUISTIQUES ET RÉSEAUX SOCIAUX

Brun, P. (2006) : "L'origine des Celtes. Communautés linguistiques et réseaux sociaux", in : Vitali D., dir., *Celtes et Gaulois, l'archéologie face à l'Histoire 2, La Préhistoire des Celtes, Actes de la table ronde de Bologne-Monterenzio (28-29 mai 2005)*, Glux-en-Glenne, 29-44.

Je proposais là de situer l'origine des Celtes au IIIe millénaire selon un modèle en partie migratoire qui s'avère, d'après les analyses de l'ADN, avoir été nettement plus massif que je ne l'envisageais alors. J'interprétais encore à tort les dépôts non funéraires comme des cachettes temporaires, alors qu'il s'agissait en grande majorité de dépôts votifs ou propitiatoires. J'insistais par ailleurs sur le fait crucial que les échanges les plus efficients étaient déjà moins les flux de matières que ceux d'informations.

I was proposing here to set the origins of the Celts in the 3rd millennium according to a partly migratory model which, according to DNA analyses, has turned out to have been far more massive than I had envisaged at the time. I was still misinterpreting non-funerary deposits as temporary hiding places, whereas the vast majority were votive or propitiatory. I otherwise insisted on the crucial fact that the most efficient exchanges were already less about the flow of materials than about the flow of information.

L'archéologie des peuples reste embarrassante. Il faut dire que certains de nos devanciers ont miné le terrain en se mettant au service d'idéologies agressives. C'est pourquoi la question de l'origine des peuples se trouve souvent éludée. Pourtant, les profanes la posent sans coup férir ; ce qui trahit son importance dans l'inconscient collectif. La question des identités individuelles et collectives est même revenue au premier plan de l'actualité mondiale depuis que les blocs de nations figées par la guerre froide se sont désagrégés. Le paradigme révolutionnaire qui projetait de changer la société en rééduquant l'homme a implosé, renvoyant les défavorisés vers des cadres de pensée traditionnels de types religieux et culturels. En Europe occidentale, l'engouement pour les Celtes en est une expression relativement mineure. Les Celtes agitent néanmoins des passions non négligeables, tant mystiques (druides), que politiques (extrême droite), ou culturelles

(régionalisme breton, festivals de musique), bien peu propices à l'examen serein que préconise l'étude des faits historiques.

Pour reprendre aujourd'hui la question de l'origine des Celtes, il faut, bien entendu, évaluer les sources littéraires et archéologiques disponibles et localiser les porteurs de ce nom au moment de leur entrée dans l'histoire. Il convient de souligner ensuite les apories de l'approche traditionnelle, avant d'évaluer les approches radicales les plus récentes. L'interprétation que je propose ici vise à rendre compatibles les données, apparemment contradictoires, de la linguistique et de l'archéologie. Cette proposition alternative suppose de concevoir d'autres mécanismes de formation des identités et de situer cette question dans un contexte historique élargi. Je propose ici de situer l'émergence de la famille des langues celtiques au III^e^ mill. a.C. et d'en expliquer la constitution et la perpétuation par des dynamiques interactives de longue durée, canalisées par des réseaux d'alliances et d'échanges.

La conception traditionnelle et les sources disponibles

Les Celtes sont envisagés ici comme les locuteurs de langues celtiques, porteurs d'un ensemble d'éléments communs dans leur culture matérielle et artistique.

La conception dominante

Les Celtes sont réputés avoir occupé une large partie de l'Europe. Ils ont même menacé les sociétés européennes les plus célèbres de l'Antiquité, en pillant Rome au IV^e^ s. a.C. et Delphes au III^e^ s. a.C. Ils n'ont, ensuite, cessé d'entretenir des rapports oscillant entre le conflit et la coopération avec la civilisation gréco-romaine, jusque tard dans le I^er^ mill. p.C.

La plupart des spécialistes s'accordent pour identifier les Celtes en question comme les populations porteuses d'une culture matérielle dite de La Tène, dont nous savons que des fractions ont émigré, depuis une vaste zone nord-alpine, vers le sud et vers l'est. Vers l'ouest aussi, des Celtes d'origine nord-alpine sont censés avoir étendu leur influence au cours de l'âge du Fer. Cela expliquerait la présence, aujourd'hui encore, de locuteurs de langues celtiques dans l'extrême ouest de l'Europe. Cette conception est tout à fait explicite dans l'ouvrage d'Henri Hubert[1] qui a profondément influencé les spécialistes français. Hubert est, certes, demeuré imperméable aux perspectives racistes de Gustav Kossina et ses épigones, mais a adopté l'interprétation, dominante chez les chercheurs allemands, des changements culturels en termes de migrations de peuples : "À chacun des changements d'aspect des civilisations préhistoriques ont correspondu des mouvements de population de plus ou moins grande importance[2]". Plus précisément, les Celtes constituent un groupe de "populations venues d'Allemagne[3]". Cet auteur se montre pourtant conscient d'une étonnante contradiction à ce propos. Il remarque bien dans quelle aporie se trouvent ceux qui ont institué "entre les deux termes, Civilisation de La Tène et Celtes, une véritable équation. Une école de celtisants" explique-t-il "a raccourci de la sorte, de la façon la plus fâcheuse, l'histoire des Celtes d'Irlande : elle la fait commencer aux premières trouvailles d'objets de La Tène dans cette île. Il est nécessaire de poser dès maintenant en principe (…) que la Civilisation de La Tène ne

1. Hubert 1950.
2. Hubert 1950, 6.
3. Hubert 1950, 7.

correspond effectivement qu'à l'un des groupes de Celtes, ceux-ci s'étant divisés bien avant le Ve s. a.C. Elle est celle des Brittons continentaux qui prirent ensuite la tête des autres groupes. La civilisation des Celtes s'est uniformisée plus tard, en raison de ce débordement des Brittons sur tout le domaine celtique[4]". Il met là le doigt sur une difficulté majeure, qui persiste d'ailleurs aujourd'hui, entre ce qu'induisent les sources linguistiques d'une part, les sources archéologiques de l'autre. De plus, il conjugue adroitement les phénomènes de divergences – des langues et des cultures matérielles – et de convergences ; ce qui complique la saisie des évolutions, mais aussi l'enrichit considérablement, comme nous le verrons plus bas.

Rien, en somme, dans la documentation archéologique n'étaye l'hypothèse d'une "celtisation" des régions atlantiques pendant l'âge du Fer. On cherche désespérément les indices matériels d'éventuels mouvements migratoires depuis la zone nord-alpine dans les îles britanniques, comme dans la péninsule Ibérique. Christopher Hawkes en était bien conscient lorsqu'il proposa un modèle de "celtisation cumulative" de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, dans lequel une série de transferts culturels de faibles volumes se serait étalée sur sept à huit siècles[5]. Les collègues espagnols et portugais ont proposé, pour la même raison, d'envisager une celtisation graduelle de la péninsule Ibérique, à partir de l'apparition des Champs d'urnes du Bronze final, via le Languedoc[6]. Il convient, par conséquent, de passer en revue les grandes lignes du dossier de l'origine des Celtes.

Les sources littéraires

Deux catégories de sources littéraires se distinguent à la lecture du commode recueil publié par Paul-Marie Duval, il y a plus de trente ans[7]. Les plus anciennes, confuses, s'avèrent peu fiables. Elles expriment la vision que les Grecs avaient de leur environnement humain. Pour eux, le nord-est de l'Europe était occupé par les Scythes et le nord-ouest par les Celtes. Dès lors, tous les "barbares" de l'hinterland nord-occidental ne pouvaient être que Celtes. Une confusion analogue a fait nommer Indiens les indigènes d'Amérique.

Le plus ancien écrit connu qui mentionne un peuple celte date du Ve s. a.C. On le doit à Hérodote : "l'Istros (le Danube) prend sa source aux pays des Celtes et de la ville de Pyrène, coule à travers l'Europe qu'il coupe par le milieu. Les Celtes sont voisins des Kynèsioi qui sont à l'Occident le dernier peuple de l'Europe". Cette information recèle une grosse ambiguïté. Comme d'autres sources anciennes, dont Eschyle (525 à 456 a.C.) cité par Pline, ou Hérodote (vers 400 a.C.) cité par Etienne de Byzance, elle confond l'Espagne et la zone nord-alpine.

Le *Périple de la Méditerranée*, dit de Skylax ou pseudo-Skylax, œuvre d'un inconnu du milieu du IVe s. a.C., donne des indications beaucoup plus en accord avec la géographie physique :

- Emporion (Ampurias), ville d'Ibérie, est une colonie des Massaliotes.
- Les *Liguës* succèdent plus au nord aux Ibères, jusqu'au Rhône.
- Les *Liguës* occupent la côte du Rhône, dans la région de Massalia.
- Les Celtes ont envahi le fond du golfe adriatique ; après eux viennent les Vénètes. Les autres sources littéraires, plus récentes, s'appuient sur des observations plus directes et

4. Hubert 1950, 103.
5. Hawkes 1973.
6. Almagro Gorbea & Ruiz Zapatero 1992.
7. Duval 1971.

peuvent souvent être vérifiées par d'autres voies dont l'archéologie. Ainsi Polybe (vers 200 à 120 a.C.) qui a voyagé dans les Alpes, en Espagne et dans le sud de la France se montre nettement plus précis en révélant les modifications qui ont eu lieu entre le milieu du IVe s. a.C. et son époque :

- Les Pyrénées forment la frontière entre les Ibères et les Celtes de Gaule.
- Les Celtes occupent les côtes méditerranéennes entre le fleuve Narbôn (Aude) et les Pyrénées.
- La Gaule est appelée Keltia et distinguée de l'Italie et de la Ligurie.
- Il n'y a pas de Gaulois sur les côtes de l'Espagne jusqu'à Gades (Cadix).

Plus tard, Varron (116 à 27 a.C.) cité par Pline dit que des Celtes ont envahi l'Espagne, sans préciser la date.

Au total, ces sources permettent bien d'identifier comme Celtes les porteurs de la culture archéologique dite de La Tène. Les groupes humains appelés Celtes qui ont envahi le nord de l'Italie au IVe s. a.C. portent le même équipement que ceux qui vivent dans la zone nord-alpine. Le terme Celte désigne avec une grande probabilité le complexe culturel nord-alpin, lors de la période laténienne, ou second âge du Fer, vers 400 a.C.

Les sources archéologiques

Avant d'aller plus loin, il importe de rappeler quelques aspects théoriques et méthodologiques. Les sources archéologiques exigent, en effet, pour être interprétées en termes identitaires, quelques précautions. Les archéologues repèrent des entités géographiques distinctes à travers les assemblages typologiques d'objets. Ces entités sont souvent appelées "cultures" ou "civilisations". L'idée d'une équivalence entre culture archéologique et ethnie a souvent sous-tendu des conceptions xénophobes ou racistes. Ces excès ont provoqué un rejet du concept de culture, surtout chez les archéologues anglophones. Plus circonspect, David L. Clarke[8] a proposé une redéfinition du concept qui en enrichissait à la fois le sens (entités polythétiques) et l'échelle d'application (entités hiérarchisées selon la taille et le degré de ressemblance). Notons que, malgré son mépris pour ce concept, le courant postmoderniste ou postprocessualiste, dans son insistance sur l'importance de la dimension symbolique des documents archéologiques, permet de repenser avec profit ces entités par le biais de la théorie de l'information. Cette perspective met l'accent sur la fonction identitaire de ces expressions symboliques que sont aussi les décors et les formes des objets fabriqués[9].

Il convient de noter que les cas de corrélation satisfaisante entre groupes sociaux et cultures matérielles se révèlent fréquents. Les exemples contraires sont dus :

- soit à une documentation insuffisante parce que la migration fut de courte durée, comme celle des Celtes en Grèce, ou parce que l'archéologie elle-même est déficiente, comme le suggère l'absence de traces des Wisigoths en Aquitaine, à la différence de l'Espagne ;
- soit à une interprétation au moins partiellement erronée de l'origine communautaire des immigrants, à l'exemple des Teutons et des Cimbres qui n'étaient peut-être pas des Germains, ou des Huns qui étaient en grande partie composés de Germains[10].

8. Clarke 1968.
9. Hodder 1982.
10. Hachmann 1971.

Nous avons vu plus haut que des Celtes sont porteurs du faciès culturel de La Tène, comme l'attestent les sources tant textuelles qu'archéologiques. Cette entité culturelle recouvre la même aire géographique que celle du Hallstatt qui l'a précédée, et rien, dans le mobilier laténien, ne permet d'envisager une population venue d'ailleurs. On s'accorde, par conséquent, à voir dans les uns les ancêtres des autres. Ces deux appellations entretiennent donc une regrettable ambiguïté, qu'il conviendrait de lever en les réservant à la qualification de simples tranches chronologiques. L'homogénéité culturelle de la zone nord-alpine, où s'étendait une culture identifiable comme celtique, remonte visiblement à la première moitié du II^e^ mill. a.C. M'inspirant de David Clarke, j'ai proposé de donner à cet ensemble le nom de "Complexe culturel nord-alpin". Il évolue sous les formes successives de ce que l'on a identifié comme la "Culture des Tumulus du Bronze moyen", la "Culture des Champs d'Urnes", la "Culture de Hallstatt" et la "Culture de La Tène"[11]. L'emprise géographique de cette entité s'est dilatée et contractée au fil du temps, mais l'ensemble a conservé la même zone centrale de gravité entre les Vosges et les Carpates occidentales.

Pendant les périodes du Bronze final (1350-800 a.C. environ) et du premier âge du Fer (800-475 a.C. environ), le "Complexe nord-alpin" ne s'étendait pas au sud du Quercy. Les Landes et la Gascogne d'une part, le Languedoc occidental et la Catalogne française d'autre part, appartenaient à des cultures différentes, liées à la péninsule Ibérique. Ce constat semble aller à l'encontre des auteurs qui admettent une présence celtique dans la péninsule Ibérique vers 800 a.C.[12] Cette idée se fonde sur des sources écrites anciennes, citées plus haut, qui malmènent la géographie physique. Les indices toponymiques paraissent plus solides. Une vingtaine de suffixes en *-briga*, considérés comme typiquement celtiques, sont répertoriés. Leur origine demeure cependant indatable. Les arguments archéologiques avancés ne permettent pas plus d'étayer l'idée d'une celtisation remontant au Bronze final ou au premier âge du Fer. Les tombes à incinération en urne des étapes Hallstatt B, C et D (XI^e^ au V^e^ s. a.C.) diffèrent, en effet, de leurs homologues nord-alpines par le mobilier céramique, mais aussi métallique. Les plus anciens objets, indubitablement nord-alpins, datent des environs de 250 a.C. (La Tène B au plus tôt) et restent peu nombreux[13].

L'identité des Celtes

Les doutes que suscitent des indices matériels souvent lacunaires ont conduit de jeunes auteurs, à l'affût d'innovations intellectuelles radicales, à proposer d'invalider purement et simplement les sources archéologiques à propos de la question identitaire. Pour les Celtes, en particulier, les phénomènes d'homogénéisation culturelle ne seraient ainsi pas forcément corrélés avec les zones linguistiques. Ils pourraient, d'ailleurs, ne correspondre à aucune réalité ethnique. De ce point de vue, les travaux des archéologues sur la géographie culturelle seraient dénués d'intérêt, sinon même suspects de racisme[14]. Dans cette perspective, issue des *French theories*, ces collègues s'occupent davantage de mémoire que d'histoire, se donnant, par exemple, pour objectif de "déconstruire les Celtes" en s'appuyant sur les résultats de quelques petits sondages réalisés en Auvergne[15]. Toutes ces contributions ne donnent pas prise à l'ironie, comme celui-ci, mais aucune démonstration convaincante ne vient appuyer l'hyperscepticisme de ce courant

11. Brun 1988a ; Brun 1988b.
12. Bosch-Gimpera & Kraft 1928 ; Judice Gamito & Cumberpatch 1988.
13. Lenerz de Wilde 1981.
14. Hill & Cumberpatch 1995.
15. Jones 2001.

de pensée. De nombreuses études ethnologiques mettent au contraire en évidence plusieurs éléments importants pour notre propos :

- Le costume et la parure, mais également la plupart des productions matérielles dans leur forme et leur décor, sont des messages identitaires et statutaires ; ils constituent autant de moyens, pour l'individu ou le groupe, d'afficher son appartenance à une catégorie sociale ou à une communauté.
- Ces traits culturels sont des moyens de communication qui se diffusent par le déplacement de leurs porteurs : groupes en migration certes, mais aussi individus à la faveur d'échanges diplomatiques, matrimoniaux ou commerciaux qui peuvent s'effectuer de proche en proche et, plus rarement, sur des distances exigeant plusieurs jours de voyage.
- Les langues sont des moyens d'expression dont les fonctions de base sont les mêmes et peuvent être également des vecteurs d'échanges régionaux et des moyens de distinction sociale : de prestige, voire de sexe ou de genre[16].
- Ces moyens de communication empruntent et à la fois structurent des réseaux sociaux qui, bien évidemment, ne se superposent pas toujours exactement, parce qu'ils sont le plus souvent de dimensions spatiales et démographiques différentes, ainsi que de fonctions diverses et changeantes.
- Les moyens d'expression matériels et linguistiques tendent cependant à emprunter les canaux en vigueur, selon les stratégies sociales dominantes du moment : expansion colonisatrice, extension des réseaux d'échanges entre les élites sociales de différentes communautés, transferts de techniques agricoles ou artisanales, transmissions idéologiques, échanges commerciaux, encadrement administratif et militaire.

Il est, par conséquent, légitime de chercher dans les changements de la géographie culturelle, des configurations susceptibles de correspondre à la géographie des langues en remontant le temps à partir des données issues des sources textuelles et de la toponymie.

Le piège des préjugés

Il importe de bien expliciter les concepts de culture archéologique et de Celtes. La tendance première à propos des peuples consiste à raisonner en termes d'ethnies biologiquement uniformes. On cherche ainsi le "berceau" des Celtes, presque l'ancêtre fondateur. Selon le sens commun, un peuple est une sorte de grande famille. Pour le profane, c'est par le système de parenté et les règles d'échanges matrimoniaux que l'identité et l'appartenance sociales se constituent. Dans la plupart des cas, toutefois, les peuples se forment plus vite et à une échelle plus large que ce qu'autorise la seule capacité de reproduction biologique. Un processus d'agrégation est, par conséquent, nécessairement à l'œuvre. Celui-ci est masqué, a posteriori, par l'invention d'une hérédité commune. C'est d'ailleurs l'une des fonctions essentielles des mythes. Ils rendent accessible et acceptable pour le sens commun une procédure inquiétante car ressentie par les intéressés comme une menace pour l'identité.

Nous sommes mieux outillés aujourd'hui pour constater que les formations culturelles homogènes procèdent toujours de démembrements et de remembrements successifs. L'archéologie nous permet de repérer ces moments où des humains ont commencé à se reconnaître comme appartenant à un même ensemble distinct et à être reconnus par les

16. Robb 1993.

autres comme tels. L'étiquette importe peu. Les membres du "Complexe culturel nord-alpin" ne s'appelaient probablement pas eux-mêmes des Celtes initialement. Les Celtes, comme les Germains, n'étaient peut-être qu'un des groupes composant ce complexe ; leur nom étant généralisé par les Grecs à cet ensemble dont ils reconnaissaient l'homogénéité. L'important, c'est la reconnaissance mutuelle d'une homogénéité, de l'intérieur et de l'extérieur de la communauté en question.

L'identification par l'échange

Il convient maintenant de se demander comment et pourquoi s'opère le processus d'homogénéisation. On observe que des processus de cet ordre se sont opérés sur de très vastes espaces excédant même la surface des plus vastes nations européennes actuelles. Comme il est sûr que pendant la Protohistoire la taille des territoires unifiés politiquement resta toujours inférieure à celle de la plupart des États modernes, le facteur d'homogénéisation fut nécessairement d'une autre nature. Il semble reposer, en dernière analyse, sur le principe fondamental de toute socialisation, c'est-à-dire l'échange. La survie même de l'espèce repose sur les échanges entre géniteurs. La reproduction biologique, mais aussi sociale, d'une communauté humaine impose de tels échanges – il s'agissait, semble-t-il, le plus souvent des femmes dans les sociétés traditionnelles – avec d'autres groupes, afin de constituer un pool génétique statistiquement autosuffisant, estimé à une population de 200 à 400 personnes, variant selon les caractéristiques de la fécondité et de la mortalité[17]. Un groupe social ne produit pas non plus, sauf exception, toutes les ressources nécessaires à son autonomie économique ; l'échange lui permet d'obtenir ce qui lui manque contre ce qu'il produit en surplus. Ces échanges humains et matériels supposent des échanges d'informations et, par conséquent, de représentations symboliques concourant à l'unification des visions du monde entre interlocuteurs. Les individus en viennent ainsi à percevoir, à interpréter leur environnement et à s'exprimer de façon similaire.

Ainsi se crée la culture, ce système de connaissances, de techniques, de règles et de croyances communes. Ce que l'archéologue appelle une culture, c'est ce qui reste matériellement de cela et qui distingue une communauté spécifique ; ce sont les traces conservées d'un ensemble de groupes résidentiels qui échangent plus entre eux qu'avec d'autres. Il existe une hiérarchie parmi les entités culturelles. Elle apparaît dans les classements auxquels procèdent les archéologues, comme dans les sources textuelles elles-mêmes. Dans la littérature antique, par exemple, un peuple se compose de ce que l'on traduit par des mots comme ligues, nations, cités, tribus, cantons ; termes flous, mais qui expriment bien divers niveaux d'intégration. Les ensembles polythétiques isolés par l'archéologie reflètent cet emboîtement. On peut les nommer comme David Clarke[18] : Complexes, Groupes de Cultures, Cultures, Groupes.

Ils correspondent très probablement à ces ensembles sociaux évoqués par les textes.

L'origine des Celtes : une proposition

La reconnaissance du caractère interactif et relationnel du processus de création et de diffusion de l'identité culturelle permet d'envisager autrement la question de l'origine des Celtes. Plutôt que de chercher des traces de migrations massives, nous devons nous tourner vers des indices de réseaux d'alliances et d'échanges. Des mouvements migratoires ont effectivement eu lieu, en particulier de la part de groupes celtiques aux IV^{e} et III^{e} s. a.C., et sont repérables par

17. Hassan 1981.
18. Clarke 1968.

l'archéologie. Dans la plupart des cas, toutefois, les mouvements et les changements culturels n'ont pas eu pour cause des migrations massives. Cela a conduit certains auteurs vers une explication reposant sur l'absence de données archéologiques. L'hypothèse d'une celtisation cumulative des îles britanniques, fondée sur la conviction d'une documentation archéologique trop grossière et lacunaire pour laisser percevoir un phénomène presque imperceptible[19], en constitue un exemple emblématique. Notons que Colin Renfrew reprend cette idée à peine nuancée sous le vocable de "celticité mutuelle cumulative[20]". Le postulat invérifiable et fort improbable d'une absence pure et simple de corrélation entre culture matérielle et communauté linguistique ou ethnique n'est pas loin. Une posture méthodologique plus constructive est possible : chercher avec attention dans la documentation archéologique les indices de processus historiques moins massifs que des mouvements migratoires.

Selon ce principe, les sources examinées plus haut permettent d'enchaîner les déductions suivantes à propos de l'origine des Celtes. Si les porteurs de la culture matérielle nord-alpine étaient des Celtes et comme le "Complexe nord-alpin" a évolué sans apport migratoire massif, au moins depuis le Bronze B (vers 1600 a.C.), durant lequel s'est mise en place l'entité dite "Culture des Tumulus du Bronze moyen", la population qui partageait cette culture était probablement déjà locutrice d'une langue celtique. Dès cette époque, celle-ci pouvait être bien distincte des autres langues indo-européennes, à l'instar de la langue grecque parlée, au même moment, par les porteurs de la Culture mycénienne. Si les régions où l'on parle aujourd'hui encore des langues celtiques, ou bien dans lesquelles subsistent des toponymes celtiques, à l'extrême ouest de l'Europe, n'ont pas été celtisées après 1600 a.C., elles n'ont pu l'être qu'avant. Dans ces régions occidentales, les ressemblances de la culture matérielle ont permis de reconnaître, à l'âge du Bronze, un "Complexe culturel atlantique" s'étendant du sud-ouest de la péninsule Ibérique jusqu'au nord des îles britanniques, et ceci depuis au moins le milieu du II^{e} mill. a.C. Avant cette date, les zones où se sont individualisés le "Complexe nord-alpin" et son homologue atlantique n'ont partagé des éléments matériels et structurels semblables que dans la deuxième moitié du III^{e} mill. a.C. Il s'agit du fameux "set" campaniforme composé du gobelet en forme de cloche renversée à décor couvrant, de pointes de flèche en silex à pédoncule et ailerons bien dégagés, du brassard d'archer en pierre polie et du poignard en cuivre[21]. Bien que relative, comme toujours, une telle communauté, liant toutes les régions où l'on parlera ensuite une langue celtique, est un cas unique, comme l'ont déjà remarqué Emil Vogt[22] ou Werner Stöckli[23]. Pour la première fois, des régions auparavant très différentes culturellement ont alors partagé des traits communs[24] qui ne peuvent, en aucun cas, résulter d'une convergence de traits indépendants. Il s'agit :

- des régions autrefois parties prenantes de la vaste "Culture de la céramique cordée", elle-même issue de la "Culture des vases en entonnoir", et qui occupait la grande plaine nord-européenne ;
- des régions attachées à une longue tradition de sépultures mégalithiques devenues de plus en plus collectives au début du III^{e} mill. a.C., le long des façades maritimes, méditerranéenne et atlantique ;

19. Hawkes 1973.
20. Renfrew 1994, 291.
21. Harrison 1986.
22. Vogt 1956.
23. Stöckli 1991.
24. Guilaine 2004.

- des régions déjà productrices d'objets en cuivre au sud du Danube et d'une ligne La Rochelle-Genève ;
- des régions, situées au nord de la précédente, qui sont demeurées presque imperméables aux produits en cuivre jusqu'au milieu du III^e mill. a.C.

La large distribution des éléments du "set" campaniforme implique l'existence de réseaux d'échanges très actifs, dans toute l'Europe occidentale. Il s'agit de pièces d'équipements guerriers ou cynégétiques et de récipients destinés à la consommation de boissons fermentées qui symbolisaient probablement, dans la tombe, l'appartenance du défunt – généralement un homme – à une catégorie sociale dominante. La fonction de ces élites sociales était visiblement d'entretenir les liens de leur communauté locale avec le réseau d'alliances et d'échanges par où circulaient les nouveautés les plus prisées : le cuivre depuis le sud et le sud-est, l'or depuis des gisements plus dispersés, l'ambre depuis les rives de la Baltique. Il convient probablement d'y ajouter des éléments plus abstraits comme des savoirs techniques au sens large, des mythes, des légendes, des croyances, des pratiques sociales et religieuses dont les plus apparentes sont les tombes individuelles à armement et gobelet, sous de petits tertres hémisphériques. Ces dernières caractéristiques préexistaient dans la "Culture de la céramique cordée" au nord-est. Les liens intercommunautaires prenaient vraisemblablement la forme de réceptions diplomatiques, comme des banquets où étaient consommées des boissons alcoolisées dans les fameux gobelets.

Les actifs réseaux sociaux, qui reliaient des cultures auparavant bien différentes, ont produit une uniformisation du mode de vie de leurs animateurs – les élites sociales masculines – dans leurs modes d'expression symboliques. L'adoption des mêmes marqueurs de statut a très probablement entraîné l'usage d'une langue permettant l'intercompréhension sur de grandes distances. Notons néanmoins que les pièces du "set" campaniforme sont associées à des objets dont la répartition est plus restreinte et qui dessinent, d'ailleurs, des zones variables selon les critères pris en compte[25]. Il est, de la sorte, probable que la population ordinaire exprimait des appartenances, des identités communautaires distinctes ; ce qui suggère la persistance de langues différentes. Selon les régions, ces langues locales auraient été plus ou moins pénétrées par cette langue des élites, produisant des langues celtiques variées. Cela se serait produit là où cette langue "internationale" avait percolé dans les langues locales. Dans le cas contraire, la celtisation n'aurait été que superficielle et éphémère. Ainsi pourrait s'expliquer le fait que des régions touchées par le complexe campaniforme ne soient pas celtophones ; c'est le cas de secteurs d'Allemagne du Nord et de Pologne, mais surtout de régions du bassin occidental de la Méditerranée, en Italie, en France et en Espagne. Nous pouvons supposer que ces régions ont assez vite retrouvé des formes de réseaux aux dimensions plus restreintes et conformes à leurs conditions environnementales et de proximité respective : celles de la Méditerranée, en particulier. De la sorte, la langue internationale des élites du complexe campaniforme n'aurait pas eu le temps d'affecter les langues locales. Dans les autres zones de diffusion du complexe campaniforme, au contraire, les échanges auraient été suffisamment fréquents et durables pour qu'un vocabulaire et une grammaire celtiques se généralisent. Mais là aussi, la persistance de réseaux subalternes, bien adaptés aux conditions de transports induites par des environnements spécifiques, a vraisemblablement engendré des différences dialectales intra-celtiques : en particulier entre les régions côtières de l'Atlantique d'une part et les régions circum-alpines de l'autre. Dans le domaine linguistique et dans celui de la culture matérielle, il convient, en effet, de ne pas télescoper les réseaux de dimensions différentes. Colin Renfrew le soulignait récemment avec raison[26] à propos des dynamiques propres aux grandes familles de

25. Besse 2004 ; Salanova 2004 ; Van der Linden 2004.
26. Bellwood & Renfrew 2002.

langues, d'un côté, et des langues plus étroitement localisées et qui, elles, furent ou sont encore réellement parlées, de l'autre.

Le caractère ponctuel, bien que très large, de la répartition de la céramique campaniforme et des éléments du set qui lui sont souvent associés, à la fois à l'échelle globale et à l'échelle des sites, en rend depuis longtemps l'interprétation difficile. L'évidente absence d'uniformité culturelle d'une région à l'autre, dès que l'on fait abstraction des composants du "set" campaniforme, induit des mécanismes de diffusion plus subtils que de simples déplacements unilatéraux. Quelques solutions alternatives ont été proposées :

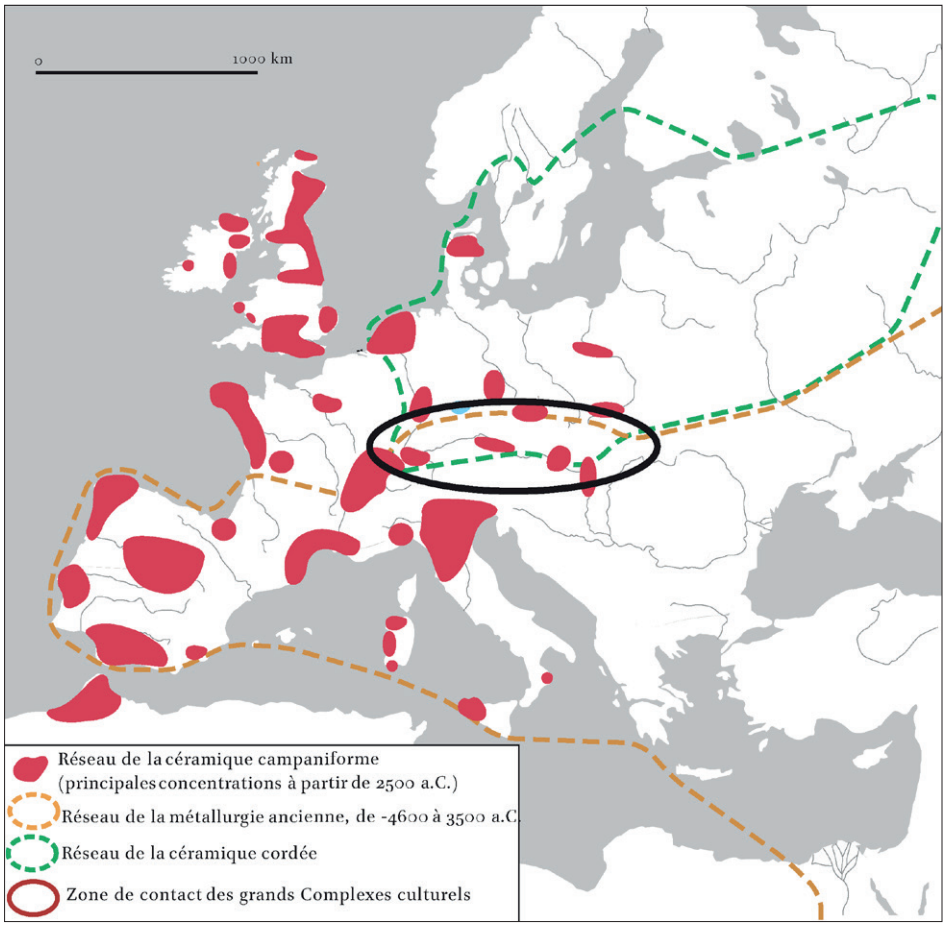
- L'hypothèse de colporteurs ; qui n'explique pas la qualité de probable marqueur statutaire des pièces du "set" campaniforme.
- L'hypothèse de petits groupes de migrants ; qui s'accorde mal avec l'apparence multilatérale des dynamiques de circulations.
- L'hypothèse d'un vaste réseau d'alliances et d'échanges liant les élites sociales d'Europe occidentale et facilitant la redistribution rapide de produits matériels et idéels survalorisés socialement[27] ; qui s'avère plus probable.

Plutôt que de colporteurs ou de petits groupes de migrants, les transmetteurs seraient alors des membres de l'élite sociale, agissant comme des ambassadeurs divulguant des savoirs occultes à des alliés, ou parfois comme des cadets de familles en mal de pouvoirs territoriaux.

La question qui s'impose à ce niveau du raisonnement est celle de la ou des causes de l'émergence d'un réseau qui se déploie sur un espace si vaste et si disparate du point de vue culturel. Les innovations les plus spectaculaires qui accompagnent le "set" campaniforme sont la métallurgie du cuivre et la tombe individuelle masculine sous tumulus. La production de cuivre s'est développée entre le milieu du V^{e} et le milieu du IV^{e} mill. a.C. dans les Balkans, puis vers l'Oural à l'est, les Alpes autrichiennes à l'ouest. Durant le millénaire suivant, cette technique a été adoptée dans tout le sud-ouest du continent européen, ainsi que dans le bassin supérieur du Danube. Le choix de distinguer certains individus par la mise en œuvre de pratiques funéraires spécifiques à caractère souvent monumental apparaît, pour sa part, comme un emprunt idéologique au vaste réseau nord-oriental de l'Europe, que les archéologues identifient sous le nom de "Culture de la céramique cordée". Des concentrations de céramiques campaniformes de style "international" ou maritime, considérées comme les plus anciennes de ce complexe culturel, jalonnent, en quelque sorte, les marges sud-occidentales du complexe de la céramique cordée, notamment dans la zone danubienne et le long des piémonts nord-alpins. Ces céramiques campaniformes, vraisemblablement inspirées de modèles de la péninsule Ibérique[28], suggèrent que vers 2500 a.C., trois grands réseaux d'échanges se sont trouvés en contact et se sont même superposés dans la zone où s'est cristallisé plus tard le "Complexe culturel nord-alpin" (fig. 1).

C'est très logiquement dans les zones-tampons, où se trouvent en interaction des influences culturelles différentes, que les probabilités d'innovations sociales sont les plus élevées. L'innovation sociale procède toujours d'une nouvelle synthèse d'éléments économiques, politiques et/ou idéologiques. Le résultat d'une nouvelle synthèse culturelle peut alors donner aux communautés locales un avantage pour animer de nouveaux réseaux, pour le moins participer de manière déterminante à l'extension, la dynamisation et la sélection des biens, des pratiques, des idées et

27• Shennan 1986.
28• Salanova 2004.



› Fig. 1. Les principaux réseaux du continent européen au milieu du IIIe mill. a.C. et leur zone de superposition et, par conséquent, d'interaction, là où se formera le Complexe culturel nord-alpin, dont la Culture de La Tène représente l'étape ultime de 475 à 30 a.C. environ (carte : P. Brun).

des supports linguistiques. Les réseaux sont des canaux interconnectés par des nœuds, ici des établissements où siégeaient des leaders locaux positionnés en intermédiaires obligés. Il va de soi que ces vastes réseaux fonctionnaient de manière multilatérale. Tout nœud du système était susceptible de produire de l'innovation en termes de techniques artisanales ou de pratiques culturelles incluant des modes d'expression symboliques et linguistiques. Il n'est pas indifférent de souligner à ce sujet que le plus surprenant tient, non pas à la variabilité culturelle des sociétés humaines – elle est une caractéristique aussi fondamentale qu'inévitable – mais, au contraire, à la tenace résilience des ensembles culturels. Il y a, dès lors, lieu de penser que la formation d'un réseau radicalement nouveau, reliant des zones culturelles bien différentes depuis des millénaires, a été causée par des conditions majeures inédites.

Parmi les conditions inédites, qui apparaissent dans la seconde moitié du IIIe mill. a.C. en Europe occidentale, le cuivre semble se placer au premier plan. Il ne constitue, toutefois, une nouveauté que dans le nord-ouest du complexe campaniforme. Il s'avère, de plus, douteux que ce métal ait revêtu une importance économique déterminante, car les types d'objets fabriqués en cuivre relevaient, pour la plupart, de la parure et de l'armement. Ce matériau servait, ainsi, surtout à la

production d'insignes de pouvoir, dont la quantité en circulation devait être assez faible. L'idée selon laquelle la diffusion rapide et la mise en exploitation de gisements de cuivre plus abondants et plus dispersés auraient été suffisantes pour ébranler aussi bien les sociétés exportatrices de longue date, que les sociétés réceptrices des nouvelles techniques métallurgiques, s'en trouve très affaiblie. Les données archéologiques actuelles suggèrent que le phénomène nouveau est une circulation élargie et plus active de biens exotiques issus de gisements et de matériaux plus variés : cuivre, certes, mais aussi or et ambre. Il est cependant permis de rester dubitatif envers cette apparence. Plutôt qu'une cause – à moins que cette facilité accrue de circulation ait été confortée par des progrès dans les techniques de transport ; ce qui n'est actuellement prouvé qu'au II^e^ mill. a.C. –, j'y verrais la conséquence de changements que l'archéologie éprouve encore des difficultés à saisir : dans l'économie de subsistance, le régime de propriété foncière, la démographie et/ou la vision du monde.

L'évolution sociale

Les grandes lignes de l'évolution

Les régions dans lesquelles nous pouvons penser que des langues celtiques ont été adoptées dans la seconde moitié du III^e^ mill. a.C. ont connu une histoire très active, souvent même heurtée et multiforme au cours des deux millénaires suivants. Les connexions, que révèle la répartition des caractéristiques du complexe campaniforme, ont permis à la métallurgie du cuivre de gagner l'extrémité nord-occidentale de l'Europe selon un long processus initié vers 4500 a.C. dans le sud-est du continent. Il s'est alors produit un renversement symptomatique, mis en évidence assez récemment[29]. Dès qu'elles ont maîtrisé cette technique métallurgique, certaines communautés des îles britanniques ont innové en alliant au cuivre de l'étain et se sont engagées, plus vite que toute autre en Europe, dans la production du vrai bronze à l'étain. Ainsi, des sociétés jusque-là périphériques et marginales du point de vue économique se sont installées, presque sans transition, à la pointe de l'innovation technique, dont la diffusion a progressé exactement à rebours de celle du cuivre. De vrais bronzes, à plus de 8% d'étain, sont devenus majoritaires parmi les productions métalliques britanniques dès 2100 a.C. Il a fallu attendre 1800 a.C. en Allemagne, en Italie et en Europe centrale, 1700, voire 1600 a.C. dans la zone balkanique, pour atteindre de tels pourcentages. Les régions atlantiques disposaient, il est vrai, d'atouts considérables pour une production de biens métalliques aux qualités très supérieures à celles du cuivre pur et même du cuivre allié volontairement à l'arsenic. En Galice, sur le pourtour du Massif central, en Armorique ou en Cornouaille britannique, régions où des langues celtiques étaient probablement parlées dès cette époque, des gisements de cuivre et d'étain se trouvent à proximité les uns des autres ; situation rarissime ailleurs sur le continent. L'exploitation de ces ressources exceptionnelles explique pour partie, vraisemblablement, les changements sociaux qui se sont manifestés dans les riches dépôts funéraires des tumulus armoricains et du Wessex[30].

La zone nord-alpine a, elle aussi, été le lieu de manifestations d'opulence et de pouvoir manifestement liées aux trafics de produits métalliques. L'expression la plus spectaculaire de ce développement social réside dans les célèbres dépôts funéraires de Leubingen et Helmsdorf, mais surtout dans les nombreux et riches dépôts non funéraires du sud de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Tchéquie. Cette partie orientale de la zone nord-alpine apparaît nettement comme un lieu

29. Gerloff 1993 ; Pare 2000.
30. Briard 1984 ; Piggott 1938.

privilégié de relais entre les Carpates et la mer du Nord d'une part, le couloir Saône-Rhône d'autre part[31]. Quelle que soit la signification sociale de ces dépôts, ces cachettes de lingots métalliques peuvent être considérés comme les indices d'une forte capacité de d'accumulation et de dépense de richesse.

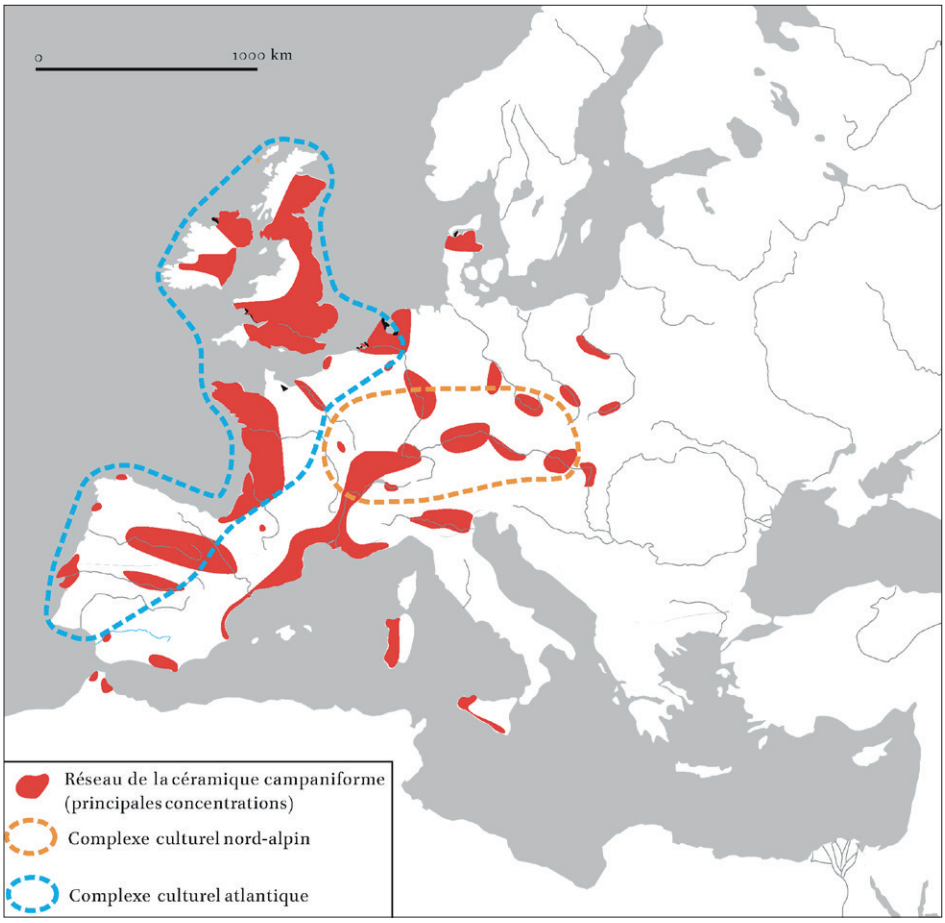
Ces manifestations ostentatoires de richesse et de pouvoir se sont interrompues au XVI^e^ s. a.C. Toutes les communautés du monde atlantique ont alors fait le choix d'une grande sobriété dans leurs pratiques funéraires, sans toutefois remettre en question leur organisation sociale hiérarchisée. Dans une moindre mesure, les communautés du "Complexe nord-alpin" ont aussi réduit la richesse de leurs dépôts funéraires. Il est sûr que cela ne correspond pas à un déclin économique, comme le montrent les cachettes nombreuses et très fournies d'objets en bronze qui ont continué d'être mises en terre. La valeur du bronze est ainsi très vite devenue prééminente pour les sociétés de cette période. Indispensables aux élites pour paraître et combattre, les objets en bronze, dont nous savons qu'ils ont été produits en série pour certains, ont probablement facilité les transactions fondamentales pour toute société traditionnelle, au premier rang desquelles le prix de la fiancée, la dot ou le prix du sang[32].

Utilisé finalement pour la fabrication des outils agricoles de base, le bronze a probablement contribué à l'augmentation de la productivité agropastorale. Haches et faucilles métalliques ont définitivement remplacé leurs homologues en pierre. Ce point est essentiel car, si importants soient-ils, les échanges à longue distance se fondaient nécessairement sur le potentiel de l'économie de subsistance, dont relèvent l'alimentation et l'habillement. Cela explique aussi la montée en puissance, à la même époque, des communautés qui tenaient les grandes vallées. La dynamique sociale se nourrit, en effet, de la démographie et des modalités d'exploitation de l'espace. Cette dépendance de l'économie de subsistance vis-à-vis de la circulation du bronze a, sans doute, enclenché un début d'assujettissement des simples paysans aux élites sociales qui en contrôlaient le trafic. Disposant d'un pouvoir plus stable, les élites ont pu pérenniser leur assise territoriale sur des espaces physiquement contrôlables, c'est-à-dire dont elles pouvaient atteindre les limites et en revenir dans la journée. Cette relative stabilité leur conférait vraisemblablement une légitimité qui les dispensait de manifester très ostensiblement leur statut élevé dans des pratiques funéraires dispendieuses. C'est aussi durant cette période du XVI^e^ au XIV^e^ s. a.C., que se sont formés les grands complexes culturels qui ont évolué sans changement fondamental jusqu'à la romanisation.

Ainsi se sont affirmés au Bronze moyen (1600-1350 a.C. environ), deux sous-ensembles probablement déjà celtiques (fig. 2). L'un, appuyé sur la face nord de l'arc alpin, s'étendait jusqu'aux Monts métallifères vers le nord et de la Bohème au centre de la France d'est en ouest. Il a ensuite évolué avec une tendance à s'étendre vers la plaine hongroise, le Languedoc, mais aussi la plaine padane, soit par des migrations d'individus ou de petits groupes, soit par l'intensification des relations d'échanges. Son expansion spatiale maximale a été atteinte au III^e^ s. a.C., après 200 ans d'entreprises migratoires plus massives qu'auparavant, en Italie du Nord, dans les Balkans et jusqu'en Asie Mineure. Il est permis de penser que sa position de carrefour des principaux axes de circulation du continent, en particulier son contrôle des cols et des plus grands fleuves du continent, a favorisé sa capacité d'influence culturelle et de diffusion de sa langue. Il en a sans doute résulté, symétriquement, sa perméabilité à certains éléments extérieurs, dont des mots étrangers.

L'autre sous-ensemble était baigné par les eaux de l'océan Atlantique, de l'Écosse au sud du Portugal et s'enfonçait rarement à plus de 200 km des côtes. Il a entretenu ensuite sa spécificité

31• Kristiansen 1998.
32• Testart 2001.

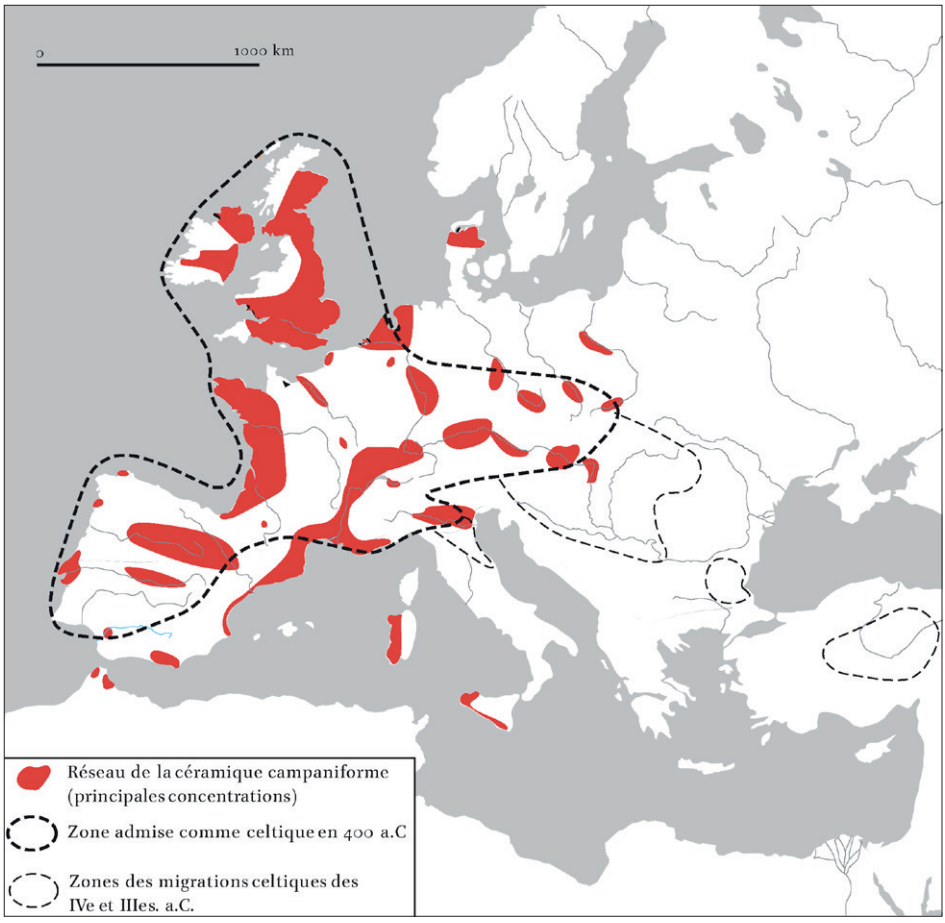


› Fig. 2. Le Complexe culturel nord-alpin et son homologue atlantique qui s'individualisent entre 1600 et 800 a.C. environ et qui ont partagé les mêmes marqueurs de statut et probablement une ou des langues celtiques dans la seconde moitié du IIIe mill. a.C. (carte : P. Brun).

par les échanges maritimes de biens issus de la métallurgie du bronze. Sa situation marginale et la concurrence de la métallurgie du fer semblent avoir provoqué son déclin relatif à partir du premier âge du Fer. Ce changement s'est probablement accompagné d'une diminution des relations d'échanges et d'alliances internes. Il s'est apparemment produit, dès lors, une certaine désagrégation de cet ensemble identitaire. Nous pouvons penser que des dérives linguistiques ont accompagné ce morcellement culturel. Cette position marginale par rapport aux zones d'échanges les plus actives qui se situaient sur la façade méditerranéenne et autour des Alpes, explique peut-être aussi une dynamique sociale moins accusée et moins rapide dans cette zone atlantique que dans la zone nord-alpine, même si les langues parlées dans chacune appartenaient à la même famille (fig. 3).

Les principes de l'évolution

L'interprétation proposée ici rompt avec la conception traditionnelle d'une diffusion unilatérale des langues, suivie d'une segmentation en sous-groupes. Une telle diffusion paraît, tout d'abord,



› Fig. 3. Le Complexe culturel nord-alpin et son homologue atlantique sont les deux principales composantes, hormis les régions de migration attestées aux IVe et IIIe s. a.C., de l'espace dans lequel les sources textuelles et toponymiques montrent que des langues celtiques étaient parlées à la veille de la romanisation (carte : P. Brun).

beaucoup trop simpliste par rapport aux dynamiques linguistiques en train de se produire sous nos yeux, mais aussi par rapport à celles que nous connaissons grâce aux recherches historiques et ethnologiques. Elle se montre par ailleurs inadéquate pour rendre compte des autres données culturelles dont nous disposons à propos des Celtes. L'ensemble des processus d'identification culturelle, langues comprises, est ici envisagé comme la résultante des relations d'échanges et d'alliances les plus soutenues. Ces relations peuvent produire de l'homogénéité stylistique et linguistique sur des espaces très larges occupés initialement par des communautés très différentes. L'homogénéité biologique résultant de la fréquence des intermariages n'opère jamais à la même échelle spatio-temporelle. Au niveau des complexes culturels et même des cultures archéologiques, l'homogénéité est forcément un produit culturel qui rassemble des communautés non apparentées, en dépit de ce qu'en perçoivent les intéressés.

L'identification est un processus relationnel procédant de la combinaison d'éléments susceptibles d'avoir été créés dans toutes les parties de l'ensemble en cours de constitution. Cette caractéristique multilatérale n'empêche pourtant pas que certaines parties de l'ensemble

diffusent des nouveautés plus séduisantes que d'autres. Ces zones plus créatives se situent souvent aux marges de l'entité culturelle dans les sociétés dépourvues d'agglomérations importantes, en particulier là où interagissent des cultures différentes par des échanges à longues distances et lorsque des nouveautés techniques majeures émergent. Cela signifie que les communautés linguistiques se constituent par l'établissement et l'entretien des réseaux sociaux. Ces réseaux sont de dimensions variées. À la base, il s'agit évidemment des réseaux d'intermariages ordinaires, ou nexus[33] qui relient des communautés de quelques centaines de personnes. Dès le milieu du IIe mill. a.C., des tombes de femmes portant les parures typiques de leur communauté d'origine ont été découvertes dans d'autres communautés localisées 100 ou 300 km plus loin. Plutôt riches, ces femmes étrangères suggèrent des échanges matrimoniaux à plus longue distance entre les élites sociales[34]. Elles révèlent de la sorte un mode de fonctionnement des réseaux d'alliances et d'échanges, où les échanges de femmes confortaient les échanges de biens et d'idées, ainsi que les rapports de solidarité. Il s'agit de réseaux d'une dimension nettement plus large que les précédents. Enfin, la répartition de certains biens, surtout des parures de grand luxe, des armes ou des vaisselles d'or, d'argent ou de bronze, révèlent des réseaux diplomatiques plus étendus encore. Il y a lieu de penser que ces objets chargés de prestige ne sont que la partie visible de relations mutuelles où le plus important résidait dans les informations, les idées transmises qui exigeaient un certain degré de compréhension mutuelle, c'est-à-dire un idiome commun. En ce sens, le réseau campaniforme n'est pas fondamentalement différent de ce que j'appelle un "complexe culturel". À ce niveau, en effet, les éléments communs se limitent à ces biens socialement survalorisés, sans doute réservés aux élites sociales. Ces réseaux sociaux par lesquels se formaient aussi, graduellement, les communautés linguistiques ont visiblement connu une étonnante capacité de résilience. Ils ne se déformaient radicalement que lorsque des changements profonds bouleversaient des éléments fondamentaux :

- Les techniques de subsistance, comme lors de l'adoption d'une économie de production au début du Néolithique, ou bien celle de l'exploitation des produits secondaires au milieu du IVe mill. a.C., ou encore l'utilisation d'un outillage agricole en métal : le bronze au milieu du IIe mill. a.C., puis le fer au IIIe s. a.C. ;
- Les techniques de transport, comme la roue pleine pour des chariots tirés par des bovins au IVe mill. a.C., la roue à rayons pour des chars légers tirés par des chevaux et le bateau à pièces composites propulsé par une vingtaine de rameurs, dès le début du IIe mill. a.C. ;
- Les moyens d'accumuler de la richesse, comme l'élevage extensif au IIIe mill. a.C., ou le stockage de biens rares, durables et reconnus socialement comme tels : objets en pierres semi-précieuses et/ou mis en forme selon des techniques particulières, mais surtout en métal, permettant la thésaurisation.

Soulignons, pour clore provisoirement ces propositions, que l'existence d'une communauté culturelle et linguistique n'implique pas un développement économique et politique uniforme. L'importance déclinante de la métallurgie du bronze et le dynamisme des États-cités méditerranéens ont vraisemblablement marginalisé le complexe atlantique. Son homologue nord-alpin a, en revanche, conservé son rôle de plaque tournante des principaux trafics continentaux. Toutes les parties de cet ensemble privilégié n'ont pourtant pas évolué selon le même tempo. Nous décelons des alternances d'opulence et de déclin relatifs entre l'est et l'ouest des Alpes d'une part, mais aussi entre le sud et le nord de ce complexe culturel d'autre part. Nous constatons enfin qu'à plusieurs

33· Lévi-Strauss 1958.
34· Kristiansen 1998.

reprises des phénomènes d'intensification de la vie sociale se sont produits aux marges des entités culturelles, là où la frontière agit, à l'instar de l'épiderme, comme une enveloppe protégeant les organes essentiels, mais en même temps, comme un système d'orifices et de sas canalisant des entrées et des sorties tout aussi vitales pour l'organisme.

La présente réflexion s'inscrit dans le type d'approche préconisé par Jean-Paul Demoule à propos des langues indo-européennes : "Le modèle opératoire n'est pas l'arbre, mais le réseau, comme on le pratique depuis longtemps dans beaucoup d'autres champs du savoir"[35]. Contrairement à ce que suggère le sens commun, la question des peuples n'a pas de réponse évidente. Elle ne peut, non plus, être éludée car elle réapparaît derrière presque tous les problèmes dont traite l'archéologie : derrière la variabilité typologique, derrière les entités culturelles, derrière les changements socio-économiques. Il faut bien, en effet, expliquer ces homogénéisations culturelles et leur étonnante résistance au temps. Elles ne se réduisent pas à une détermination politique. Elles se corrèlent mieux avec les sphères économiques. Pas totalement toutefois : si c'est bien par l'échange que s'opère l'homogénéisation, c'est moins par les flux de matières que par les flux d'informations. Ni la communauté linguistique, ni même la communauté génétique ne font le peuple ; l'une et l'autre sont des produits de la fréquence et de la durée des interactions sociales réglées, initialement, par la distance. Un peuple est une formation sociale qui se modifie en fonction de la structure des réseaux d'échanges. À l'heure du réveil des nationalismes européens, alors que les conflits ethniques ensanglantent régulièrement la planète, la question des peuples doit être explorée attentivement. À cette fin, dotée de la profondeur du temps dont elle a l'apanage, l'archéologie peut et doit apporter sa contribution à une question qui sollicite l'ensemble des sciences humaines.

BIBLIOGRAPHIE

Almagro Gorbea, M., Ruiz Zapatero, G. (1992) : "Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica. Reflexiones y perspectivas de future", in : Almagro Gorbea, M., Ruiz Zapatero, G., éd. : *Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica*, Complutum 2-3, Madrid, 469-499.

Bellwood, P., Renfrew, C. (2002) : *Examining the farming/language dispersal hypothesis*, Cambridge.

Besse, M. (2004) : "Des Campaniformes européens au Campaniforme méditerranéen", *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 101-2, 215-222.

Bosch-Gimpera, P., Kraft, G. (1928) : "Zur Keltenfrage", *Mannus*, 6-Festgabe Kossinna, 258 ss.

Briard, J. (1984) : *Les tumulus d'Armorique*, Paris.

Brun, P. (1988a) : "L'entité Rhin-Suisse-France Orientale : nature et évolution", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, 599-618.

Brun, P. (1988b) : "Les 'Résidences princières' comme centres territoriaux : éléments de vérification", in : *Les princes celtes et la Méditerranée*, Paris, 128-143.

Clarke, D. L. (1968) : *Analytical Archaeology*, Londres.

Demoule, J.-P. (1998) : "Les Indo-Européens, un mythe sur mesure", *La Recherche*, 308, 40-47.

Duval, P.-M. (1971) : *La Gaule jusqu'au milieu du V^e s, Les sources de l'histoire de France des origines à la fin du XV^e siècle*, Paris.

35• Demoule 1998, 47.

Gerloff, S. (1993) : "Zu Fragen mittelmeerländischer Kontakte und absoluter Chronologie der Frühbronzezeit in Mittel- und Westeuropa", in : Prähistorische Zeitschrift 68, 58-102.

Guilaine, J. (2004) : "Les Campaniformes et la Méditerranée", *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 101-2, 239-249.

Hachmann, R. (1971) : *Les Germains*, Paris.

Harrison, R. J. (1986) : *L'âge du Cuivre : la civilisation du vase campaniforme*, Paris.

Hassan, F. A. (1981) : *Demographic Archaeology*, New York.

Hawkes, C. F. C. (1973) : "Cumulative Celticity in pre-Roman Britain", *Études Celtiques*, 13-2, 607-628.

Hill, J. D. et Cumberpatch, C. G. dir. (1995) : *Different Iron Ages : Studies on the Iron Age in Temperate Europe*, BAR Int. Series 602, Oxford.

Hodder, I. (1982) : *Symbols in action. Ethnoarchaeological studies of material culture*, Cambridge.

Hubert, H. (1950) : *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène*, Paris.

Jones, S. D. (2001) : *Deconstructing the Celts. A skeptic's guide to the archaeology of the Auvergne*, British Archaeological Reports British Series 965, Oxford.

Judice Gamito, T., Cumberpatch, C. G., dir. (1988) : *Social Complexity in Southwest Iberia, 800-300 BC. The case of Tartessos*, BAR International Series 439, Oxford.

Kristiansen, K. (1998) : *Europe before History*, Cambridge.

Lenerz de Wilde, M. (1981) : "Keltische Funde aus Spanien", *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 11-4, 315-320.

Lévi-Strauss, C. (1958) : *Anthropologie structurale*, Paris.

Pare, C. F. E. (2000) : "Bronze and the Bronze Age", in : Pare, C., dir. : *Metals make the world go round. The supply and circulation of metals in Bronze Age Europe*, Oxford, 1-38.

Piggott, S. (1938) : *The Early Bronze Age in Wessex*, Proceedings of the Prehistoric Society 4.

Renfrew, C. (1994) : *L'énigme indoeuropéenne. Archéologie et langage*, Paris.

Robb, J. (1993) : "A social prehistory of European languages", *Antiquity*, 67-257, 747-760.

Salanova, L. (2004) : "Le rôle de la façade atlantique dans la genèse du Campaniforme en Europe", *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 101-2, 223-226.

Shennan, S. J. (1986) : "Interaction and change in third-millenium-BC western and central Europe", in : Renfrew, C., Cherry, J.F., dir. : *Peer Polity Interaction and Sociopolitical Change*, Cambridge, 137-148.

Stöckli, W. E. (1991) : "Die Herkunft der Kelten und Helvetier", *Archäologie des Schweiz*, 14, 62-67.

Testart, A. (2001) : "Moyens d'échange/ moyens de paiement. Des monnaies en général et plus particulièrement des primitives", in : Testart, A., Glassner, J.-J., Menu, B., Thierry, F., dir. : *Aux origines de la monnaie*, Paris, 11-60.

Van der Linden, M. (2004) : "Elle tomba dans la bonne terre et elle donna du fruit qui monta (Marc 4, 8) : la culture à céramique cordée comme substrat du phénomène campaniforme", *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 101-2, 207-214.

Vogt, E. (1956) : "Repertorium der Ur- und Frühgeschichte der Schweiz", in : Drack, W., éd. : *Die Bronzezeit der Schweiz*, Kurs-Kommission der Schweizerische Gesellschaft für Urgeschichte (Repertorium der Ur- und Frühgeschichte der Schweiz) 2, Zürich, 1-35.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LES PRATIQUES FUNÉRAIRES DE L'ÂGE DU BRONZE EN EUROPE : QUEL REFLET SOCIOLOGIQUE ?

Brun, P. (2007) : "Les pratiques funéraires de l'âge du Bronze : quel reflet sociologique ?", in : Baray, L., Brun, P., Testart, A., dir. : *Pratiques funéraires et sociétés, Actes du colloque international de Sens, juin 2003*, Dijon, 115-132.

Je commençais là à mettre en doute la définition du concept d'âge du Bronze à partir d'un gros effort de synthèse des pratiques funéraires en Europe au cours des 1500 ans en question ; ce qui démontrait que seules des fractions minoritaires des communautés politiquement autonomes avaient laissé de durables traces funéraires. À travers la grande variabilité de ces pratiques, se percevaient de plus, des valeurs sociales jugées suprêmes qui oscillaient entre deux extrêmes : l'unité solidaire de la collectivité dans son ensemble, d'un côté ; la distinction exclusive des statuts sociaux, de l'autre.

I began here to question the definition of the Bronze Age concept, based on a major effort to synthesize funerary practices in Europe over the 1,500 years in question, demonstrating that only minority fractions of politically autonomous communities had left lasting funerary traces. The great variability of these practices also revealed supreme social values, which oscillated between two extremes: on the one hand, the unity and solidarity of the community as a whole; on the other, the exclusive distinction of social status.

Les archéologues ignorent, le plus souvent, le degré de représentativité des vestiges dont ils disposent aujourd'hui, par rapport à la réalité du passé. Cette difficulté affecte tout particulièrement les vestiges de pratiques funéraires. Nous connaissons par le raisonnement logique et les exemples devenus classiques de l'histoire ancienne et de l'ethnologie, le caractère trompeur de ces données :

- l'absence de tombes riches ou monumentales ne signifie pas forcément l'absence de hiérarchie sociale ;
- une société très différenciée peut avoir traité ses dominants morts avec faste, tout en ne laissant aucune trace au sol ;
- une société très différenciée peut avoir traité, paradoxalement, ses dominants morts dans

la plus grande sobriété, pour des raisons idéologiques, notamment religieuses ;

- une tombe luxueuse peut honorer quelqu'un d'autre qu'un potentat, comme un héros pour reprendre la proposition fameuse de Morris[1] sur le défunt de Lefkandi.

Il est, par conséquent, difficile de saisir le niveau de complexité sociale, à partir de vestiges sujets à des choix aussi idéels ; a fortiori d'approcher la nature du pouvoir. J'examinerai ce problème, apparemment sans issue, à partir de la documentation funéraire, riche et très variée, de l'âge du Bronze européen. Un rapide état des connaissances permet de montrer la grande variabilité des pratiques funéraires durant cette période et leur caractère ambiguë du point de vue social.

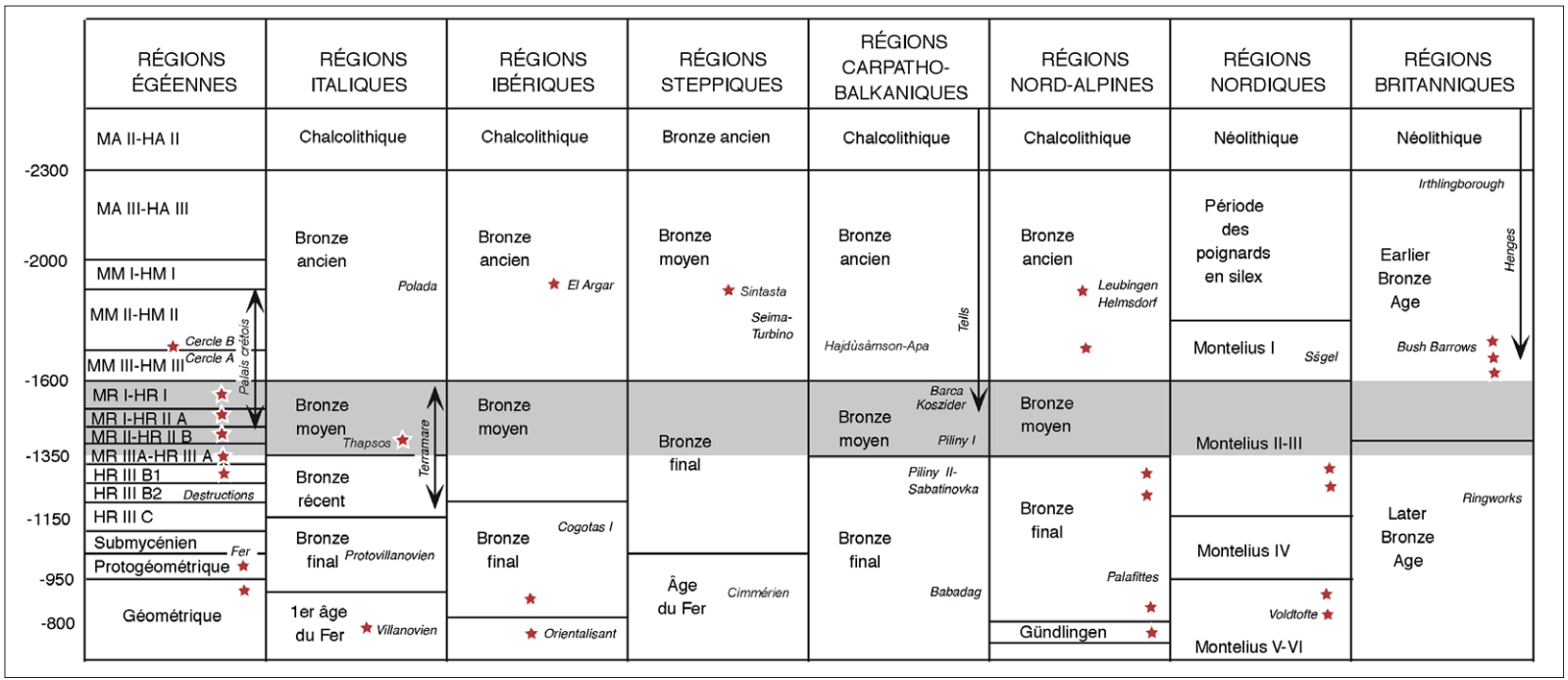
L'âge du Bronze : une signification très affaiblie

Retenons d'abord que la notion "âge du Bronze" a beaucoup perdu de sa signification. Ses caractéristiques sont, en effet, devenues bien incertaines du point de vue technique, comme du point de vue social. Des bronzes à l'étain[2] apparaissent ponctuellement en Europe centrale, vers 2800 a.C., bien avant le début du Bronze A du système typochronologique allemand, sur lequel se fondent la plupart des autres systèmes utilisés en Europe centrale et occidentale (fig. 1). L'usage du nouvel alliage ne se généralise dans l'espace européen qu'avec l'étape évoluée du Bronze A (Bronze A2). Pire, il ne devient accessible au plus grand nombre et pour fabriquer des outils agricoles qu'à partir du Bronze B ou C, selon les régions. Ainsi, que l'on choisisse la date de la première apparition de cette nouvelle technique, la date de sa généralisation continentale ou celle de sa généralisation économique et sociale, c'est-à-dire de son influence déterminante sur l'économie vivrière et, par conséquent, sur les sociétés dans leur vie quotidienne et leur organisation sociétale, le moment avec lequel on commence à utiliser l'étiquette "âge du Bronze" n'a plus aucune pertinence du point de vue technique.

Plus généralement, on a voulu y voir une période d'accentuation des inégalités sociales, celles-ci s'exprimant principalement dans des pratiques funéraires, en particulier dans le grand nombre de monuments tumulaires et dans la richesse relative du mobilier funéraire avec la multiplication des armes et des parures métalliques. Or, cet édifice conceptuel n'a cessé de s'effriter, lui aussi. D'une part, des inégalités spectaculaires de traitements funéraires individuels préexistent à l'âge du Bronze, au moins depuis le milieu du V^e^ mill. a.C., tant sur les rives de la mer Noire (Varna) que sur celles de l'Atlantique (grands tumulus carnacéens). D'autre part, des inégalités sociales peuvent ne pas s'exprimer dans des pratiques funéraires laissant des traces durables : constructions cérémonielles monumentales ou des dépôts de biens abondants et luxueux, mais ailleurs, dans la hiérarchie fonctionnelle des établissements résidentiels ou dans l'opulence des dépôts non funéraires.

En réalité, la tranche chronologique prise ici en compte connaît deux périodes structurelles, à l'échelle de l'Europe :

1. Morris 1987.
2. Encore n'est-il question ici que du vrai bronze à l'étain. Il va de soi que faire commencer l'âge du Bronze lors de l'apparition de l'alliage volontaire du cuivre et de l'arsenic, comme le font nos collègues d'Europe sud-orientale, n'est guère pertinent pour sanctionner une importante rupture structurelle, car cette amélioration technique demeure très limitée et sans grandes conséquences pour les sociétés utilisatrices. Cet emploi d'un critère différent pour un vocabulaire identique complique, de surcroît, inutilement les essais de synthèse à l'échelle continentale.



› Fig. 1. Mise en correspondance des différents systèmes chronologiques, avec l'indication des manifestations funéraires les plus ostentatoires (étoiles rouges) et de la transition majeure (trame grise) qui partage ce que l'on appelle l'âge du Bronze en deux périodes structurellement significatives : l'une constituant la fin d'une période énéolithique ou chalcolithique qui a commencé au milieu du V^e^ mill. a.C., l'autre étant le début d'une période qui se poursuit jusqu'au milieu du second âge du Fer.

- la fin du temps des groupes locaux à pouvoir fractionné et des chefferies écliptiques, financées par les échanges de richesses exotiques ;
- le début du temps des chefferies plus durables fondées sur le contrôle des moyens de production, qui commencent d'être travaillées par l'économie-monde orientale, surtout après les âges sombres de la Grèce.

Une période transitoire, les trois siècles du Bronze moyen (1650-1350 a.C. environ), articule ces deux volets, qui représentent deux paliers de l'accentuation et de la généralisation de la division sociale en Europe. Il s'agit là d'une grille de lecture différente du schéma traditionnel. Elle n'oblige pas à évacuer les nomenclatures classiques – en particulier l'appellation "âge du Bronze" – dans les régions où la recherche typo-chronologique en a produit de très détaillées, donc très précieuses. Ces catégories taxonomiques, dont nous avons l'habitude, peuvent bien conserver leur nom tout en perdant leur signification socio-culturelle, tandis que nous penserons à l'aide de cadres mieux adaptés à la réalité sociale et historique globale[3].

La variabilité et l'ambiguïté des pratiques funéraires

Les documents funéraires offrent certes des informations importantes sur l'organisation sociétale. La structure des tombes révèle la quantité de travail dépensée pour un ou plusieurs individus. Le mobilier contenu induit, par sa qualité, sa quantité et les fonctions représentées (armes, parures, outils, vaisselle, char…) la position sociale du défunt. Ainsi peut-on mettre en évidence des réseaux d'échange, des catégories sociales, des indices de transmission héréditaire de statut social, voire quelques aspects du système de parenté. Les résultats sont d'autant plus riches que plusieurs cimetières contemporains peuvent être comparés. Dans ce cas, nous pouvons en effet approcher la structure sociale d'une société dans son entier et, au-delà, les bases et la nature de son organisation politique. Les pratiques funéraires s'avèrent pourtant variables dans le temps ainsi que dans l'espace et non dénuées d'ambiguïté, comme vont le montrer quelques coups de projecteur sur les cas les plus emblématiques de l'âge du Bronze européen.

La zone égéenne

Partons de la zone égéenne, où des caractéristiques palatiales ne laissent guère de doute sur l'émergence d'une organisation politique hiérarchisée et centralisée. Ce renforcement des moyens de gouvernement se perçoit aussi dans les pratiques funéraires. Les tombes à chambre, qui se diffusent en Crète au cours du Minoen Moyen III, se concentrent dans la région de Cnossos au Minoen Récen I. Là, quelques monuments comme le "Temple-Tombeau" ou la "Tombe Royale" d'Isopata se distinguent par leur richesse exceptionnelle[4]. Ce processus semble aller de pair avec une intensification des activités rituelles. Dès l'Helladique Moyen III, et surtout lors de la transition avec l'Helladique Récent I, apparaissent des manifestations funéraires ostentatoires sur le continent, avec les cercles de tombes de Mycènes[5], ou les premières tombes à tholos de Messénie[6]. Bien plus que dans la Crète du Minoen Moyen, le mobilier funéraire souligne le caractère guerrier de l'élite sociale, pourtant très semblable sur les autres plans à son homologue insulaire. Elle s'attache, en particulier, un entourage d'artisans spécialisés : orfèvres, chaudronniers, graveurs et sculpteurs

3. Brun 1998a.
4. Pini 1968.
5. Dietz 1984.
6. Kilian-Dirlmeier 1982.

sur pierre ou sur ivoire. La centralisation et la hiérarchisation s'accentuent encore à l'Helladique Récent IIIB1. La densité des sites croît encore. Les plus grandes *tholoi* de Mycènes, la "Tombe de Clytemnestre" et le "Trésor d'Atrée", sont alors érigées[7].

La zone italique

Des indices d'une forte extension du réseau d'échange est-méditerranéen, animé, entre autres, par les Mycéniens, émanent, non seulement de comptoirs établis en Sicile et en Grande Grèce, mais aussi d'une autre région d'Italie aux nombreuses agglomérations durables : des sites de bord de lac, dont Peschiera, et des sortes de tells, les *terramare*, monticules de terre, de matières organiques et de débris domestiques, maintenus à l'intérieur d'un fossé d'enceinte par une levée de terre. Le nombre élevé des trous de poteau trahit la densité des bâtiments qui s'élevaient dans ces agglomérations riches, de surcroît, en produits métalliques. Après avoir été survalorisé, lorsque l'on a cru y reconnaître l'ancêtre du camp romain ou de la ville antique[8], ce type d'établissement paraît un peu sous-évalué aujourd'hui[9]. Leur étude exige sans doute des moyens qui font défaut. Il reste toutefois qu'ils impliquent, dans leurs traits d'ores et déjà publiés, une organisation économique et politique assez complexe. Le rite de la crémation, pratiqué par ces communautés[10], mais aussi le choix évident d'une sobriété funéraire généralisée, provoquent un apparent écrasement des distinctions sociales. Mais l'investissement en temps et en énergie nécessaire à la construction de ces établissements, leur durée d'occupation sur plusieurs générations, leur nombre et leur densité dans un secteur de la large plaine du Pô, la hiérarchie de leurs tailles et leurs relations lointaines induisent une division sociale bien affirmée.

La zone ibérique

La péninsule Ibérique ne semble avoir eu que des contacts très ponctuels et sociologiquement peu déterminants avec le monde mycénien. Ce n'est que plus tard, à la fin du Bronze final, que commence à se manifester un courant d'influence issu de la Méditerranée orientale. Il se marque d'abord dans les stèles de l'Alentejo, du Tage à la moyenne vallée du Guadalquivir, mais de façon plus impressionnante encore dans la tombe de Roça do Casal do Meio[11]. Cette sépulture monumentale, trouvée dans la région de Setúbal, constitue une exception avec sa belle chambre funéraire voûtée de 3,3 m de diamètre et son couloir d'accès de 4,2 m de long. Deux hommes très robustes y avaient été déposés séparément. Le mobilier était peu abondant, mais étonnant : à côté d'une pincette en bronze se trouvaient une fibule chypriote du X^{e} s. a.C. et un peigne en ivoire. Le peigne figure sur les stèles gravées d'Espagne et du Portugal représentant un personnage, souvent paré d'une fibule et d'un miroir, et armé d'une épée, d'une lance et d'un bouclier. Ces éléments exotiques montrent l'impact des échanges entre des orientaux intéressés par les métaux locaux sur les élites indigènes. Ils se distribuent sur la périphérie des petits territoires politiques, c'est-à-dire dans les aires de conflits possibles[12] et annoncent l'installation de comptoirs phéniciens au VIII^{e} s. a.C.[13].

7. Kilian-Dirlmeier 1982.
8. Säflund 1939.
9. Cardarelli 1992.
10. Limido 1978.
11. Spindler & Ferreira 1973.
12. Ruiz-Gálvez Priego & Galán Domingo 1991.
13. Gras *et al.* 1989.

La zone carpatique

Dans le prolongement d'une longue période de supériorité, au plan artisanal, la zone carpatique connaît, aux XVIII^e^ et XVII^e^ s. a.C., une transformation significative dans le domaine de la production métallique. Il s'agit de la période définie par les dépôts du type de Hajdusamson-Apa[14], avec laquelle se devinent d'indirectes influences mycéniennes. Dans les dépôts de Hajdusamson et d'Apa, les épées à lame décorée de boucles disposées en lignes où alternent les deux sens de révolution sont d'origine locale, malgré un décor similaire à des motifs égéens. Les mêmes motifs en spirale se retrouvent sur d'autres objets en métal, en os, en or et en céramique. Ils caractérisent un foyer de développement qui regroupe plusieurs ensembles stylistiques : les cultures d'Otomani, de Füzesabony, de Wietenberg, de Monteoru, de Tei, de Verbicioara, de Vatin, de Komarów et de Trzciniec[15], dont le dynamisme s'exprime à travers des établissements permanents, souvent fortifiés, comme Spissky Stvrtok ou Barca, et des dépôts de bronzes et d'orfèvrerie[16]. Ce dynamisme et cette opulence n'apparaissent que de manière très atténuée dans les pratiques funéraires. Dénuée de manifestations spectaculaires de pouvoir après le déclin, au Bronze moyen, du complexe de la céramique à décor en spirale, la zone carpatique paraît connaître un déclin. L'habitat se compose en grande majorité d'établissements ouverts et de quelques fortifications sur les importantes voies d'échanges, comme Babadag, dans la Dobroudja, ou Cernatu de Sus, dans les Carpates. Les sépultures, soit à inhumation, soit à incinération, se montrent sobres. Il n'y a pourtant pas lieu de songer à une diminution forte des écarts sociaux. Comme ailleurs, les objets de bronze en usage induisent l'existence d'habiles artisans bronziers et surtout d'une minorité plus lourdement armée et parée[17]. Les différences statutaires devaient être exprimées selon des modalités qui n'ont pas laissé de trace, dans le domaine funéraire, ou bien n'avaient-elles pas besoin de l'être tant leur légitimité s'imposait.

La zone nord-alpine

Les communautés nord-alpines, qui, au cours du II^e^ mill. a.C., ont développé une relative homogénéité culturelle à la faveur d'échanges privilégiés de tous ordres, étaient sans aucun doute organisées sur des bases sociales inégalitaires. Les écarts de richesse détectables dans les mobiliers funéraires ne séparent pas seulement des individus, mais des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, donc probablement des familles plus ou moins étendues, qui se partagent les cimetières[18]. En Autriche, dans la région de Sankt Pölten, plusieurs gros cimetières de la deuxième moitié du Bronze ancien ont été découverts profanés. Dans le plus étudié, celui de Gemeinlebarn, seules 14 des 258 tombes n'avaient pas été rouvertes. Les plus grandes tombes, c'est-à-dire les plus riches, étaient les plus perturbées, surtout dans la partie supérieure des corps, la plus garnie en parures de bronze. Sachant qu'il faut attendre 15 à 30 ans pour que le métal colore la matière spongieuse des os avec lesquels il était en contact, on est sûr que les prélèvements de richesses ont été opérés une ou deux générations après la mise en terre ; ce qui semble exclure un geste rituel. On a pu observer de plus que ces tombes n'avaient pas été rebouchées tout de suite après ce qui ressemble bien à un pillage en règle. Toute cette région a été affectée, à la fin du Bronze ancien, par cette vague de pillages funéraires. Minimes au début de la période, ils ont été systématisés à la

14. Mozsolics 1967.
15. Lichardus & Vladar 1996.
16. Vladar 1981.
17. Hänsel 1982.
18. Bertemes 1989.

fin, trahissant des bouleversements politiques et religieux[19]. Les objets métalliques qui, à partir du XIX^e^ s. a.C., étaient déjà devenus de lourds bronzes coulés, faisaient l'objet de convoitises de la part de pilleurs de tombes. Cela signifie que les sociétés victimes de ces actes délictueux possédaient assez de métal pour se permettre d'en abandonner une partie non négligeable dans les tombes, et qu'elles éprouvaient le besoin social de ce qui revenait à une destruction pour les vivants. Il se trouve que cette région se situe au débouché du massif alpin où des mines étaient en exploitation. Tout cela pourrait signifier que des communautés agricoles s'étaient enrichies en participant au trafic qui empruntait leur territoire, et que cet enrichissement avait bénéficié à certains plus qu'à d'autres, provoquant de la sorte des tensions internes et externes. Le développement de la métallurgie du bronze impliquait de plus l'accès à des couches géologiques plus profondes. Cet investissement exigeait des corporations spécialisées. La spécialisation des tâches et l'entretien alimentaire qu'elle suppose pourraient expliquer l'émergence d'une hiérarchie plus forte, dont le rôle aurait été de coordonner et protéger les activités de plusieurs villages. On peut citer, comme exemple de tombe de ces nouveaux chefs, celle de Thun Renzenbühl, dans le canton suisse de Berne. Le personnage gisait, étendu, au sein d'un petit cimetière, avec un équipement en bronze exceptionnellement fourni pour cette région : un poignard à manche massif, une hache à rebords ornée d'insertions en or, deux épingles, six torques à extrémités enroulées, une agrafe de ceinture et un bandeau de tête[20]. Il convient toutefois de noter que les tombes les plus riches, comme celle-ci, ou comme celles de Gemeinlebarn en Autriche, sont trop éloignées des gisements de cuivre alpins pour qu'un ou des dirigeants locaux aient pu assurer une complémentarité économique entre mineurs et paysans.

La même observation peut être faite au sujet de deux tombes plus riches encore de la culture d'Únětice. Cette vaste zone d'homogénéité stylistique s'était développée, à la même époque, sur deux axes fluviaux reliant le bassin du Danube à la mer Baltique et à la mer du Nord : l'un, discontinu, le long de la Morava, puis après un trajet par terre, de l'Oder, presque jusqu'à son estuaire ; l'autre, le long de la Vltava et de l'Elbe, jusqu'au Brandebourg. Il faut retenir que l'Oder contourne l'Erzgebirge (Monts Métalliques), qui renferme – cas très rare en Europe – à la fois des gisements de cuivre et d'étain. Cette chaîne montagneuse, qui marque aujourd'hui la frontière entre l'Allemagne et la Tchéquie, s'élevait ainsi au cœur de ce réseau culturel. Il faut ajouter que ce dernier occupait aussi le bassin de la Saale, réputé pour ses sources saumâtres, dont le sel a pu être exploité dès cette époque. C'est précisément dans cette région qu'ont été découvertes deux tombes d'exception. Elles sont les seules de cette culture à posséder un tertre. Toutes les autres sont des inhumations en tombes plates regroupées en cimetières de tailles variables. La grande majorité des défunts enterrés à l'époque dans cette région l'étaient dans une fosse individuelle, en position couchée, sur le côté droit, la tête au sud. Les tumulus d'une taille exceptionnelle sont au nombre de sept dans le bassin de la Saale, mais deux seulement ont été fouillés. Ils mesuraient 34 m de diamètre et plus de 8 m de haut. Dans celui de Leubingen, le noyau de pierres central était délimité par un fossé circulaire de 20 m de diamètre. Pour ériger ce cairn, il avait fallu charrier 210 m^3 de pierres, alors que l'environnement proche en était dépourvu. Il enveloppait une chambre de 3,9 x 2,1 m, construite en poutres de chêne. Sur le plancher était allongé un homme âgé, et sur celui-ci, en croix, les restes très dégradés d'un individu juvénile. Aux pieds du premier, on avait installé une grosse poterie dans un cercle de pierres, une pierre à aiguiser et un pic en roche noble : la serpentine. À mi-corps, se trouvaient une hallebarde, trois poignards, deux haches à rebords, trois ciseaux. Ce potentat portait une riche parure en or : deux épingles, un pendentif spiralé, un bracelet massif et deux anneaux spiralés. Le tumulus de Helmsdorf présentait de nombreux points

19· Bertemes 1989 ; Neugebauer 1994.

20· Strahm 1995.

communs avec le précédent. On remarque toutefois que l'adulte enseveli là respectait la position repliée et l'orientation habituelles dans cette culture, et que figurait, parmi les objets posés près de lui, un marteau en diorite, une roche dure qui pouvait servir au travail métallurgique. On a reconnu des traces de cendres et de matières brûlées dans cette tombe et jusque sur le toit de la chambre funéraire. Peut-être témoignent-elles d'activités rituelles, de sacrifice, ou de purification, et par conséquent, de dépenses ostentatoires plus importantes encore que ce que l'archéologue est d'ordinaire en mesure d'enregistrer. Il n'est pas indifférent de souligner encore que ces tombes se trouvaient au-dessus du niveau du sol et qu'elles auraient complètement disparu si, comme souvent, le tertre avait été démantelé[21].

Les défunts enterrés dans les tombeaux les plus monumentaux étaient en majorité des hommes accompagnés d'une arme, poignard puis épée, et de biens rares et exotiques, or, cuivre, étain, ambre… Nous pouvons dès lors supposer que ces personnages découverts à Leubingen, Helmsdorf, Kuttlaw et Leki Male[22] détenaient un pouvoir politique. Ces très riches tombes demeurent isolées, suggérant que les successeurs directs de ces puissants personnages n'ont pu maintenir un pouvoir équivalent. Nous ignorons la taille des territoires réunis sous l'autorité de ces chefs opulents. La taille d'un terroir ordinaire reste elle-même difficile à saisir en l'absence de carte précise des cimetières de cette époque, d'autant que des nécropoles de taille très variable ont coexisté. Certains petits cimetières n'ont été utilisés que pendant la durée d'existence d'un site d'habitat, ce qui brouille l'image que nous cherchons à obtenir[23]. Nous sommes sûr en revanche, qu'à la fin du Bronze ancien, dans l'est du Complexe nord-alpin, s'est mise en place une organisation de l'habitat à deux niveaux : à l'échelon ordinaire, des sites ouverts à vocation essentiellement agricole ; à l'échelon supérieur, des sites de hauteur fortifiés avec témoins d'activités métallurgiques, d'échanges à longue distance, de fortes capacités de stockage de grain et de la présence d'élites sociales[24]. Des tombes riches avoisinent ces fortifications, mais restent pourtant inscrites dans le cimetière communautaire. Les tombeaux évoqués précédemment s'avèrent encore plus luxueux et se trouvent de surcroît hors de la nécropole. La plupart des spécialistes s'accordent pour y voir un niveau encore plus élevé de pouvoir. La même région a fourni d'autres beaux ensembles métalliques qui, eux, avaient été enfouis dans le sol, sans marquage durable en surface. Il s'agit d'une série de dépôts non funéraires de la même époque. Celui de Bresinchen, par exemple, comportait une hache à deux tranchants, 2 hallebardes, 2 anneaux légers, ce qui rappelle l'équipement des tombes riches, mais de surcroît 9 lourds anneaux, 11 anneaux à renflement, 8 poignards et… 103 haches à rebords. L'un des deux dépôts non funéraires trouvés non loin de là, à Dieskau, recelait près de 300 haches du même type[25]. Ce sont là des accumulations de biens métalliques d'un tout autre ordre que les dépôts funéraires, même les plus extraordinaires. Le poids de métal y est multiplié au moins par un facteur 100. Les haches et les parures annulaires, des torques pour beaucoup, forment des séries d'objets non usagés dans lesquels on a souvent vu, avec raison, des lingots, c'est-à-dire des formes conventionnelles sous lesquelles circulait un métal à refondre à volonté. Il n'est pas exclu qu'ils aient servi de sortes d'étalons de valeurs "protomonétaires", lors des transactions, même si leur variabilité pondérale se révèle bien éloignée des exigences métrologiques constatées sur les monnaies classiques. À l'instar des tombes riches, ces trésors se montrent surtout fréquents sur les grands axes de circulation de la zone nord alpine et non sur les lieux mêmes d'extraction des matières premières.

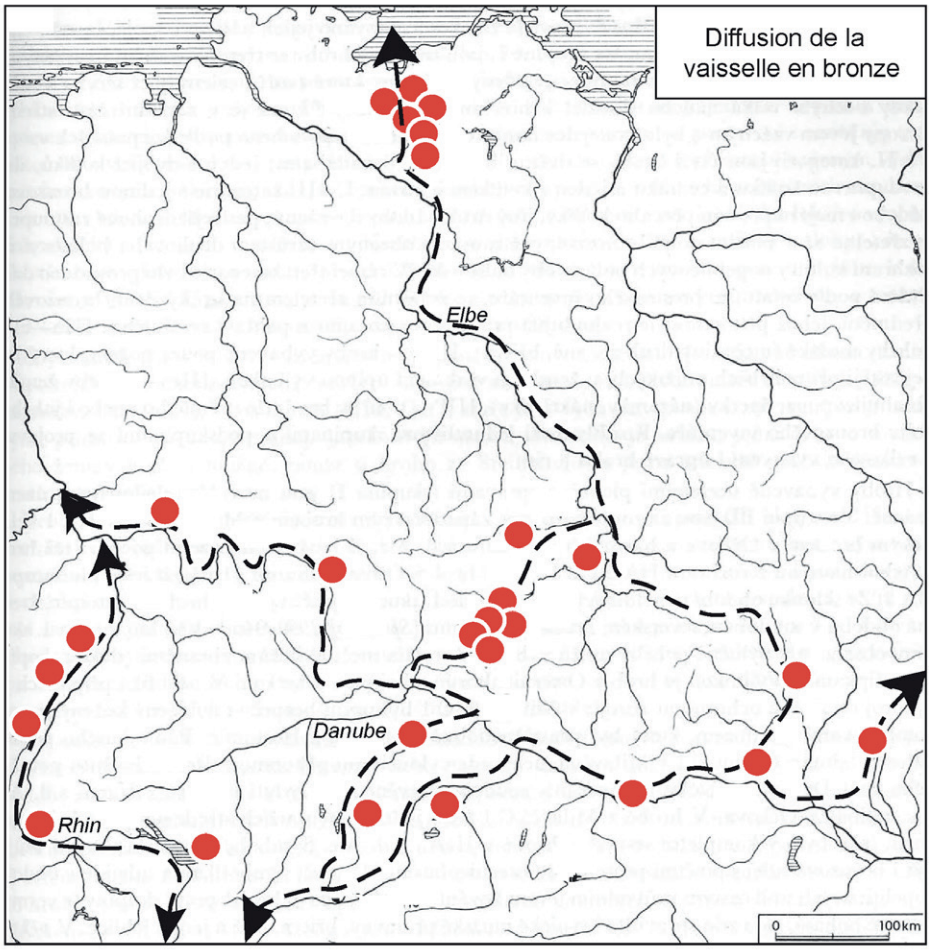
21· Gimbutas 1965.
22· Gimbutas 1965.
23· Pleinerova 1965.
24· Shennan 1986.
25· Breddin 1969.

Avec le Bronze moyen, période durant laquelle s'affirme l'homogénéité stylistique du Complexe nord-alpin, l'échelle d'intégration politique semble régresser. Les cimetières sont de plus petite taille. Ils se composent de tumulus qui renferment fréquemment plusieurs sépultures parmi lesquelles figurent aussi bien des hommes et des femmes, que des enfants. Souvent, au sein d'un même monument, les tombes sont globalement riches ou globalement pauvres. Nous discernons de la sorte le caractère familial du sépulcre et la persistance d'une hiérarchie sociale parmi les individus inhumés dans ces tertres[26]. Sur les 45 cimetières de tumulus de la forêt de Haguenau, en Alsace, par exemple, de nettes différences ont été mises en évidence, non seulement dans le nombre de monuments, mais aussi dans la richesse globale en mobilier funéraire[27]. Ces nécropoles se trouvent espacées de moins de 2 km, sans alternance apparente entre les riches et les pauvres. Il y a lieu de penser, tout comme pour les petites nécropoles antérieures, que le cimetière suivait l'habitat au cours de ses déplacements successifs. Il ne semble pas avoir existé, ni temporairement, ni localement, de niveau d'intégration coiffant plusieurs communautés locales[28]. Les études stylistiques ont trouvé un terrain d'action privilégié avec cette période du Bronze moyen si bien fournie en tombes à parures métalliques abondantes[29]. Elles ont permis de distinguer des sous-ensembles culturels de 150 km de diamètre en moyenne. Pas plus, cependant, que le complexe culturel dans son ensemble, ces groupes ne correspondent à des entités politiques centralisées. Il convient plutôt de voir dans ces entités stylistiques, révélées par la distribution spatiale des parures féminines en bronze, des groupes à l'intérieur desquels les élites sociales pratiquent leurs échanges matrimoniaux de façon préférentielle. Plus rarement, de tels échanges ont aussi été pratiqués entre ces groupes. Visibles à travers quelques tombes de femmes "étrangères", ils ont très probablement concouru à produire l'homogénéité globale du complexe culturel.

Avec le Bronze final (XIV^e^ au IX^e^ s. a.C.), les tombes nettement distinctes de la moyenne réapparaissent. Elles se caractérisent encore par la présence d'armes et de riches parures, mais aussi par le dépôt de luxueuses vaisselles en bronze. Quarante-deux tombes, où figurent, associés ou non, un chaudron, une ciste ou une situle, une tasse, une coupe et/ou une passoire ont été recensées au nord des Alpes[30]. Les intervalles entre elles sont en moyenne de 65 km. Mais surtout, elles jalonnent sans ambiguïté les principales voies de communication entre les Alpes et la mer Baltique (fig. 2), en particulier aux XIV^e^ et XIII^e^ s. a.C., période durant laquelle plusieurs indices suggèrent l'existence d'un axe d'échanges transcontinental, liant le monde mycénien à la zone nordique, via l'Italie, les Alpes et la zone nord-alpine (fig. 3). Les communautés nord-alpines qui, au cours du II^e^ mill. a.C., ont développé une relative homogénéité culturelle à la faveur d'échanges privilégiés de tous ordres, étaient sans aucun doute organisées sur des bases sociales inégalitaires. Les écarts de richesse détectables dans les mobiliers funéraires ne séparent pas seulement des individus, mais des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, donc probablement des familles plus ou moins étendues, qui se partagent les cimetières[31]. Plusieurs exemples de tombes d'enfants pourvues d'insignes d'un statut social élevé laissent de plus penser que les positions économiques et sociales se transmettaient de façon héréditaire[32].

›
›

26. Pirling *et al.* 1980.
27. Koenig *et al.* 1989.
28. Brun 1996.
29. Richter 1970 ; Wels-Weyrauch 1978.
30. Kytlicová 1988.
31. Bertemes 1989.
32. Coles & Harding 1979.



› Fig. 2. Répartition des tombes à vaisselles de bronze du Bronze final en Europe moyenne (d'après Kytlicova 1988), avec la mise en évidence de leur situation le long des principales voies de transport entre le nord et le sud (flèches), en particulier aux XIV^e^ et XIII^e^ s. a.C.

La zone nordique

Dans la zone nordique, la période qui débute vers 2300 a.C. se caractérise par un développement des échanges à longue distance de poignards en silex. Les gisements les plus anciens se localisent au nord-ouest du Jutland. D'autres sont ensuite mis en exploitation dans le sud-est du Danemark et supplantent peu à peu leurs concurrents plus précoces. Installés dans des tombes et des dépôts, ces poignards, fabriqués pour la plupart sur des modèles métalliques étrangers, servent à l'affichage des statuts et témoignent d'une active compétition sociale[33]. C'est lors de la période de Sögel, à peu près contemporaine du Bronze A2, que les bronzes entrent pour la première fois dans la composition des mobiliers funéraires. Les productions locales ne débutent que plus tard, avec le Bronze C d'Europe centrale. L'épée devient alors l'arme canonique du

33• Jensen 1982.

› Fig. 3. Répartition de deux catégories d'objets ayant circulé sur de longues distances en Europe, aux XIV^e^ et XIII^e^ s. a.C. : les poteries mycéniennes (cercles rouges) qui, depuis la zone égéenne de production, se diffusent en Italie actuelle par l'intermédiaire de comptoirs comme Scoglio del Tonno ou Thapsos, et les poignards du type de Peschiera (rectangles noirs) produits en grand nombre dans la région du site éponyme (le plus gros rectangle) et des Terramares et diffusés vers le monde mycénien, jusque dans un sanctuaire crétois : la grotte de Psychro, et vers le nord, jusqu'à la mer Baltique d'où était exporté l'ambre. Ces données suggèrent l'émergence d'un axe d'échange transcontinental mettant en contact des sociétés de niveaux de complexité politico-économiques très inégaux : les sociétés du Proche et du Moyen-Orient et celles, comparables, de la zone égéenne (trame rouge), organisées en États bureaucratiques ; les sociétés plus occidentales, contactées par les mycéniens pour se procurer diverses ressources, en particulier des métaux, et dont certaines ont relayé cette demande au-delà des Alpes ; les sociétés nord-alpines et nordiques stimulées par les flux animés depuis le bassin oriental de la Méditerranée en exerçant un contrôle sur les flux de biens recherchés, au premier rang desquels l'ambre balte et les métaux (flèches grises).

guerrier de haut statut. Ces armes de poing portent souvent des traces de coups[34]. Elles trahissent ainsi les conflits endémiques qui opposaient ces communautés. Les rapports intercommunautaires devaient balancer en permanence de l'alliance à la guerre. Les pratiques funéraires donnent, là comme ailleurs, un reflet déformé de la réalité sociale. Ces déformations résultent de l'érosion naturelle et humaine, de l'intensité différentielle des recherches archéologiques, mais aussi du codage opéré par les ordonnateurs des funérailles. Or ces codes changent à travers l'espace

34• Kristiansen 1978.

et le temps. Une constante s'impose toutefois à l'observateur des données de la protohistoire européenne : tous les défunts ne bénéficiaient pas d'un sépulcre durable. Ici, de plus, un net gradient de richesse distingue les tombes visibles et même celles dotées d'une arme en bronze. Cela évoque une société différenciée où les élites elles-mêmes étaient hiérarchisées. Au sommet se trouvaient les individus accompagnés, dans leur dernier sommeil, d'objets exprimant des fonctions religieuses et artisanales particulières : haches cérémonielles, amulettes, outils. Ces chefs à la fois politiques et religieux semblent former une catégorie sociale supérieure avec des femmes, aussi peu nombreuses, dotées du grand disque ventral en bronze d'aspect solaire, probable symbole d'une fonction d'intercesseur spécialisé entre leur communauté et le monde surnaturel[35]. Cette incarnation dans les mêmes personnes du politique et du religieux sanctionne l'importance cruciale des procédures de légitimation pour l'établissement et le maintien de tout pouvoir. L'accès privilégié à de nouvelles idées et de nouvelles techniques permettait bien entendu aux leaders d'adjoindre une dimension métaphysique à leur champ de compétence propre. Le bronze et sa technologie participaient sans doute de celle-ci. À la dimension cérémonielle du pouvoir traditionnel, dans ces régions où les communautés érigeaient auparavant d'impressionnants monuments mégalithiques, le bronze ajoute une forte connotation militaire. En témoignent ces épées, lances, haches de combat, si nombreuses, et dont les progrès techniques évoluent si vite alors. Les chefs les plus dotés lors de leur enterrement contrôlaient les échanges de longue portée, comme l'indiquent les biens exotiques présents dans leurs tombes, à côté d'un mobilier nordique lui-même plus élaboré et abondant que dans les autres. L'équipement de ces élites masculines épouse de surcroît des standards fonctionnels et symboliques qui se diffusent et s'uniformisent au même moment dans toute l'Europe méditerranéenne, centrale et occidentale[36].

Après une étape de déclin apparent, due en partie à l'usage dorénavant généralisé de l'incinération des défunts, un renforcement des écarts sociaux paraît se produire aux IX^e^ et VIII^e^ s. a.C. Quelques établissements plus spacieux, et surtout de grands tumulus couvrant des tombes au mobilier plus abondant et valorisé, suggèrent l'émergence de nouvelles aristocraties[37]. L'exemple de Voldtofte, le mieux publié et étudié dans son contexte culturel, se prête en effet à une interprétation en termes de hiérarchie, mais celle-ci se limite à deux niveaux et l'échelle d'intégration n'excède pas 15 km de rayon selon le modèle de H. Thrane[38].

La zone atlantique

Vers 2200 a.C. sont érigés, autour des *henges*, des tumulus en beaucoup plus grand nombre qu'ailleurs[39], comme si le travail investi naguère dans la construction de ces grands sanctuaires, plusieurs fois modifiés, était maintenant dirigé vers les cimetières tumulaires afin de commémorer des individus et leur généalogie[40]. Au sein de ces concentrations, certains groupes de tombes, comme celui des Bush Barrows, renferment un équipement d'une rare opulence[41]. A. Fleming[42] et C. Renfrew[43] se sont appuyés sur la distribution spatiale de l'énergie dépensée dans la construction

35. Kristiansen 1987b ; Ransborg 1974.
36. Kristiansen 1987a ; Schauer 1985.
37. Jensen 1982 ; Thrane 1984.
38. Thrane 1984.
39. Bradley 1984 ; Burgess 1980.
40. Earle 1991.
41. Burgess 1980.
42. Fleming 1971.
43. Renfrew 1973.

des monuments cérémoniels et funéraires pour proposer des unités politiques d'une quinzaine de kilomètres de rayon, centralisées sous l'autorité de chefs. Ces chefferies persisteraient au Bronze ancien, leur idéologie prenant un caractère de plus en plus individualisé. Des écarts dans le travail investi distinguent les centres territoriaux et pourraient refléter la position dominante de Stonehenge et Avebury. Stonehenge se détache toutefois sans ambiguïté, et pourrait avoir exercé, seul parfois, une hégémonie sur l'ensemble.

Rien ne permet d'envisager une telle échelle d'intégration politique dans la pourtant riche documentation funéraire du Bronze ancien armoricain[44]. Ses tombes tumulaires, parfois très volumineuses et très riches, soutiennent pourtant la comparaison. Elles se composent de deux séries qui ont dû se chevaucher en partie : les tumulus à pointes de flèches et les autres qui contenaient souvent un vase en terre cuite. Parmi les tumulus de la première série, trois sortent nettement du lot par leur volume : Plonéour-Lanvern "Kerhué Bras" : 8591 m^3 ; Plouvorn "Kernonen" : 6000 m^3, et Melrand : 4971 m^3. À titre de comparaison, celui de Leubingen n'atteint que 4178 m^3. Les suivants mesurent 3205 m^3 pour les deux plus gros, puis le corpus décline plus régulièrement jusqu'à des volumes inférieurs à 300 m^3. La richesse de ces tombes se révèle impressionnante dans plusieurs cas, avec leurs superbes pointes de flèches en silex, leurs poignards qui peuvent être au nombre de huit, certains ayant un manche parsemé de petits clous en or et se trouvant rangés dans un coffret en bois, leurs haches en bronze, jusqu'à quatre, leurs parures en ambre, jadéite, or, argent ou bronze et, dans deux cas, un vase en argent. Il n'est pas indifférent de noter la présence d'une meule dans deux des tombes les plus riches : Pleudaniel "Mouden Bras" et Guidel. La distribution spatiale des tertres[45] montre deux cas de figures : des tumulus groupés (dans le Trégor et le Léon au nord, dans la Cornouaille au sud) et des tumulus plus isolés (ailleurs). À l'échelle des zones denses, une certaine régularité apparaît, les distances s'échelonnant entre 5 et 18 km, la moyenne étant de 10 km. Cette dimension suggère bien entendu un module territorial de 5 km de rayon pour la communauté de base. À l'échelle régionale, la distribution des groupes de tumulus et des exemplaires isolés montre aussi une certaine régularité. La localisation des tertres les plus gros et/ou des tombes riches confirme cette tendance. Les distances entre ces pôles supra-locaux supposés s'échelonnent entre 18 et 68 km avec une moyenne de 40 km. Cela évoque des entités politiques centralisées de 12 à 27 km de rayon, pour la plupart, ce qui est assez comparable avec les chefferies de 15 à 20 km de rayon proposées pour le Wessex durant la même période. Il est intéressant de noter que la distribution des centres du Bronze ancien est "annoncée", en quelque sorte, par la répartition des sites qui ont livré de la céramique campaniforme. Cela suggère une filiation qui s'exprime aussi par l'équipement des élites : flèches, poignard, brassard d'archer, hache. Cette persistance des lieux de pouvoir liés aux échanges à longue distance de biens de prestige se poursuit dans la seconde série des tumulus armoricains. Pour cette série, les quatre tertres de plus de 3000 m^3 se situent dans le proche rayon d'un tertre riche ou très riche de la première série, mais pas à proximité immédiate. Cela signifie probablement que le tombeau était érigé près de l'établissement au moment du décès et que l'habitat se déplaçait de façon cyclique. À Kersaint-Plabennec, la tombe d'un jeune enfant porteur d'un poignard, signalée par un tertre de 2000 m^3, constitue un indice de transmission héréditaire de pouvoir. D'autre part, il n'est pas indifférent de constater que les tumulus de la seconde série montrent une densification dans les secteurs riches en métaux : cuivre près de Huelgoat (Berrien), étain autour de Saint-Renan (Plabennec). C'est aussi là que se situent les plus riches et les plus volumineux. Pour résumer, un système de chefferies contiguës semble se développer, en Armorique, sur près de 22 000 km^2, à partir d'un réseau d'échanges à longue distance de biens de prestige. Il s'agit de formations politiques mesurant en

44• Briard 1984.
45• Brun 1998b.

moyenne 1600 km^2, placées sous le pouvoir d'un chef et composées de communautés locales dominées chacune par un leader. L'existence de deux niveaux d'intégration est une caractéristique récurrente des chefferies simples. Les biens les plus exotiques : objets en argent et en ambre, sont fréquemment associés aux mobiliers les plus diversifiés, mais aussi aux produits en bronze les plus abondants, les poignards, en particulier, qui supposent une grande maîtrise technique. Nous pouvons penser que les objets en bronze circulaient par le canal des échanges cérémoniels entre les élites sociales. La présence de ces armes, symboles de prestige et de pouvoir, dans les tombeaux plus modestes, dispersés sur certains territoires, peut être interprétée comme le résultat d'une redistribution faite par le chef aux leaders de communautés locales qu'il met ainsi sous sa dépendance. Ceux-ci adopteraient une partie des insignes de leur supérieur et l'imiteraient jusque dans la façon dont il est enterré.

La dégradation environnementale du Wessex est peut-être l'une des causes du transfert de la circulation des biens exotiques dans la vallée de la Tamise. Ce phénomène s'accompagne d'un changement net des formes d'expressions archéologiques. Tandis que, jusque-là, les traces conservées intéressaient de façon quasi exclusive les sphères d'activités religieuses et funéraires, celles du *Later Bronze Age* (environ 1400 à 700 a.C.) touchent en majorité les sphères économiques et domestiques : systèmes de champs, établissements fortifiés, fermes[46]. Les documents funéraires existent, mais relèvent de pratiques très épurées : les restes calcinés du défunt, parfois protégés par une urne de facture plutôt grossière, sont déposés dans une petite fosse aménagée dans un tertre bas, ou sur sa périphérie immédiate[47]. Les différences sociales se trouvent ainsi masquées. Elles transparaissent toutefois dans la nette hiérarchisation des établissements. À côté des simples fermes, semblables à la plupart de celles du continent, bien que de plan circulaire, se détachent depuis quelques années des enclos fortifiés, dits *ringworks*, d'une cinquantaine de mètres de diamètre où s'élevaient une grande maison et ses dépendances. Longtemps pris, en prospection aérienne, pour des *henges*, ces sites livrent à la fouille les vestiges d'activités métallurgiques et de fortes consommations de viande[48]. En cette fin du II^e mill. a.C., apparaît, dans le Wessex, un phénomène analogue. Il s'agit là d'établissements de sommet de colline, dont les palissades sont peu à peu renforcées, jusqu'à devenir de véritables fortifications[49]. Le caractère trompeur des cimetières se révèle aussi grâce aux dépôts de bronzes. Absents des tombes, ces objets étaient soit réunis et confiés, souvent brisés, à la terre, soit jetés entiers dans l'eau où ils devenaient inaccessibles[50]. Ayant de la sorte échappés au recyclage, ils trahissent par leur destination fonctionnelle et leur degré d'élaboration une société divisée. À l'évidence, tout le monde ne possédait pas le savoir-faire nécessaire à la préparation de l'alliage, au démoulage, au façonnage et à l'assemblage des tôles, à la réalisation des décors ciselés ou obtenus au repoussé ; tout le monde ne portait pas un armement offensif, a fortiori défensif, ou d'abondantes parures, et n'organisait pas des festins avec des ustensiles et des récipients métalliques.

46. Barrett & Bradley 1980.
47. Ellison 1980.
48. Burgess 1988.
49. Barrett & Bradley 1980.
50. Bradley 1990 ; Burgess & Coombs 1979.

Ni n'importe quand, ni n'importe où

Non pas au tout début, mais deux à trois siècles après l'entrée dans ce que l'on appelle par convention l'âge du Bronze, apparaissent, dans plusieurs régions, des tombes individuelles très riches et souvent monumentales. Ces phénomènes régionaux paraissent relativement indépendants les uns des autres, même si des contacts directs sont bien attestés entre l'Armorique et le Wessex, à travers la Manche, ou encore entre la zone des Carpates et celle de la Saxe-Thuringe. Ces liens semblent d'ailleurs bien avoir été noués à l'occasion d'échanges de biens socialement valorisés, en particulier des biens métalliques. Ces mobiliers funéraires d'une richesse exceptionnelle disparaissent au XVII^e^ s. a.C., sauf dans la région égéenne, pour ne réapparaître qu'aux XIV^e^ et XIII^e^ s. a.C., dans les zones nord-alpines et nordiques. Ces riches dépôts funéraires se montrent toutefois moins largement dispersés et s'écartent moins des tombes ordinaires, dans leur contenu, qu'au Bronze A2. Puis, après une période de fléchissement, ces manifestations ostentatoires de richesse, dans les tombes, redeviennent, aux IX^e^ et VIII^e^ s. a.C., comparables à celles des XIV^e^ et XIII^e^ s. a.C.

On observe ainsi trois moments, trois périodes de l'âge du Bronze, durant lesquels certaines communautés européennes ont exprimé des différences sociales dans le funéraire. Lors de la première de ces périodes, au Bronze A2, les tombes ostentatoires se montrent largement dispersées et antérieures, pour la plupart, à l'émergence mycénienne. Elles semblent relever, de la sorte, de logiques sociales qui ne doivent rien à l'influence d'une société plus développée. Il s'avère, de surcroît, que les données funéraires ne sont pas les seules à exprimer, dans chaque communauté, des écarts sociaux bien marqués. Nous avons relevé les cas où d'autres indices existent dans les mêmes sociétés, mais aussi les cas où, en l'absence d'indices funéraires, ce sont uniquement des données d'une autre nature : des établissements de différentes dimensions, dépôts non funéraires abondants et très fournis, objets complexes, destinés à une petite élite sociale et nécessitant un haut degré de spécialisation artisanale, qui trahissent une hiérarchie.

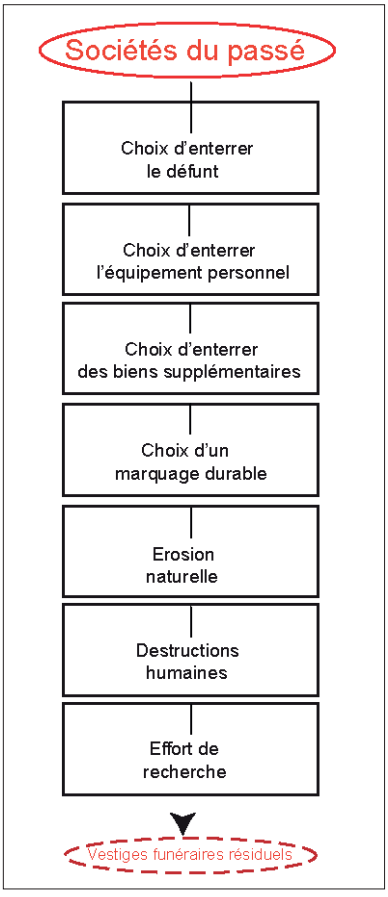
Cette variabilité des indices de hiérarchisation s'observe aussi lors de la deuxième période (Bronze D-début du Hallstatt A1). Les indices funéraires jalonnent, en revanche, un axe sud-nord, des piémonts nord-alpins au sud de la Scandinavie. Cet axe paraît lié à l'attraction mycénienne. Cette supposition se trouve renforcée par le fait que la diminution du nombre de tombes riches le long de cet axe se produit précisément lors de la crise du bassin oriental de la Méditerranée, vers 1200 a.C.

Lors de la troisième période (Hallstatt B2/3-C), la distribution des tombes riches s'avère étonnamment proche de la précédente ; probablement à cause de la réactivation des réseaux d'échange fondés sur la relative stabilisation des formations politiques de Méditerranée orientale : les États-cités phéniciens, puis grecs, en gestation, relayant ce dynamisme vers l'ouest. Ce nouvel axe sud-nord, très proche du précédent, articule les sociétés villanoviennes, nord-alpines et nordiques.

Ainsi, bien que nous observions une indéniable variabilité des manifestations funéraires ostentatoires, dans le temps comme dans l'espace, nous pouvons envisager un lien, à l'échelle macroscopique, entre ce type de pratique et un axe d'échange privilégié associant des sociétés de niveaux inégaux de développement économique et organisationnel (démographie, nombre de relations interpersonnelles et intergroupes, nombre de niveaux hiérarchiques, taille du territoire…) : les États mycéniens et leurs comptoirs d'une part, les chefferies plus ou moins complexes d'Italie du nord, d'Allemagne, de Tchéquie et du Danemark actuels d'autre part. Nos observations permettent d'écarter l'éventualité d'un phénomène analogue au Bronze ancien. En ce sens, comme en d'autres, le Bronze ancien s'apparente à la période antérieure, apparue au milieu du V^e^ mill. a.C

et que certains auteurs ont proposé logiquement de distinguer du Néolithique en utilisant le terme d'Énéolithique ou celui de Chalcolithique. Ce que l'on observe par la suite préfigure, en revanche, ce qui va suivre à l'âge du Fer : l'existence de réseaux d'échanges transcontinentaux, suscités par des États urbanisés de la zone méditerranéenne, formant un vaste système économique et modifiant les dynamiques sociétales dans les lieux correspondant aux nœuds de ce système. Ces réseaux ont d'emblée connu des fluctuations dans leur structure, leur intensité et leur incidence locale.

Cela dit, même sur les principaux nœuds de ces réseaux, la stimulation externe des dynamiques sociétales n'a pas produit partout les mêmes effets, notamment dans le domaine des pratiques funéraires. Les différences sont grandes entre la région des Terramares et des palafittes, où la sobriété des pratiques funéraires contredit paradoxalement la hiérarchie des établissements, et les sociétés des complexes nord-alpin et nordique, où les termes de la comparaison se révèlent presque diamétralement opposés. D'autres logiques, locales celles-là, plus politiques et idéologiques aussi, étaient bien sûr à l'œuvre. Retenons d'abord qu'un dépôt funéraire résulte d'une série de choix :



› Fig. 4. Représentation des choix culturels et des facteurs de destruction. Ils agissent comme des sortes de filtres retenant, à chaque niveau, des vestiges funéraires, donc des informations, et réduisent grandement, en conséquence, notre perception de l'organisation des sociétés du passé.

- d'abord celui d'enterrer ou non les restes du défunt, incinérés ou non ;
- celui de placer ou non dans la tombe un peu de poterie, témoignage probable d'un repas funéraire et parfois réceptacle des restes incinérés ;
- ensuite celui d'enterrer ou non la dépouille mortelle avec un costume, et même un équipement de parade ou de voyage ;
- enfin celui de lui adjoindre ou non, un dépôt funéraire supplémentaire (vaisselle de luxe, pièces d'ameublement, char, etc.).

Les données dont nous disposons laissent penser que seule une fraction, variable mais souvent minoritaire, de la population était enterrée ; les autres faisaient sans doute l'objet de traitements respectueux, mais ne laissant aucune trace durable. La meilleure qualité des fouilles et l'élargissement des surfaces fouillées a permis, ces dernières années, de constater la proportion très élevée des tombes dénuées de tout objet conservé, ne serait-ce qu'une poterie. Parmi les défunts pour lesquels une fosse avait été creusée, nombreux sont ceux qui étaient enterrés sans ou avec très peu d'éléments de costume ou de parure, notamment les incinérés. Des objets supplémentaires n'étaient présents que dans des cas plus rares encore. À ces choix, qui ont agi comme des sortes de filtres entre la réalité des sociétés du passé et les vestiges funéraires effectivement observables aujourd'hui, s'en ajoutent d'autres : le choix ou non d'un marquage durable (caractéristique à double tranchant pour la conservation des tombes), l'érosion naturelle, les destructions humaines et l'effort de recherche (fig. 4).

Cela rappelle que la pratique de l'enterrement procède d'une volonté de pérennité. Il s'agit de perpétuer un message délivré au travers de la mise en scène des funérailles. Et ce message traduit vraisemblablement une conception de la place du défunt dans sa communauté, mais aussi une conception de la société tout entière. Ces conceptions constituent plus une représentation que l'expression fidèle de la réalité sociale. Les citoyens des pays démocratiques peuvent comprendre aisément cette distinction : ils se conçoivent comme égaux en droit, mais se savent très inégaux aux plans économiques et culturels. Selon les circonstances, les proches des défunts peuvent d'ailleurs privilégier, lors des funérailles, des valeurs très différentes : l'effacement des particularités individuelles ou familiales, afin de réincorporer symboliquement la communauté nationale, unie dans l'adversité (dans les cimetières militaires par exemple), ou bien leur mise en relief, par l'affichage, voire le renforcement, de ce qui les distingue socialement.

Les exemples évoqués plus haut suggèrent des choix de cet ordre ; des choix changeants et différents, d'un temps à un autre et d'une société à une autre, alors même qu'hors du bassin central de la Méditerranée, nous avons affaire à des chefferies. La plupart de ces sociétés semblent, en effet, correspondre à des ensembles politiquement autonomes de quelques milliers à quelques dizaines de milliers de personnes, organisés autour d'un pouvoir central, incarné dans un individu ou un conseil d'anciens. J'ai suggéré récemment[51] que ces choix, opérés lors de ce que l'on peut considérer comme des rites de passage funéraires, des rites d'agrégation dont la tombe exprime encore aujourd'hui le statut "idéal" ou symbolique, que sa collectivité ou son groupe confère au mort. Ce processus d'agrégation pouvait prendre des formes différentes, échelonnées entre deux pôles :

- l'agrégation dans une large communauté des égaux (les écarts sociaux sont alors gommés ou rendus peu perceptibles) ;
- l'agrégation dans la généalogie mythique d'un groupe dominant ou émergeant, qu'il soit familial, lignager, aristocratique ou économique (les marqueurs d'appartenance au groupe se trouvent alors affichés).

Je tente ici d'être plus précis en croisant deux variables (fig. 5) :

- l'affichage durable de l'appartenance sociale, collective à une extrémité du gradient (lorsque l'unité sociétale est considérée comme primordiale), catégoriel à l'autre (lorsque c'est, au contraire, la distinction sociale qui est mise en avant) ;
- l'affichage durable du prestige, variant du moins au plus en fonction de la quantité et de la qualité du dépôt funéraire et de la monumentalité du sépulcre. Quatre grandes tendances logiques apparaissent alors :

  – l'affichage d'une appartenance sociale collective et d'un prestige limité : les élites sociales se trouvent effacées dans la mort, par l'application d'une grande sobriété pour tous. C'est le cas lorsque tous les défunts sont enterrés en l'absence de signes distinctifs autres que l'âge ou le sexe (qui eux-mêmes peuvent d'ailleurs être subvertis par des considérations idéelles, en particulier pour le sexe, concevables en termes de genre, bien que les indices archéologiques d'hommes traités comme des femmes, ou l'inverse, fassent défaut pour l'âge du Bronze européen) ;

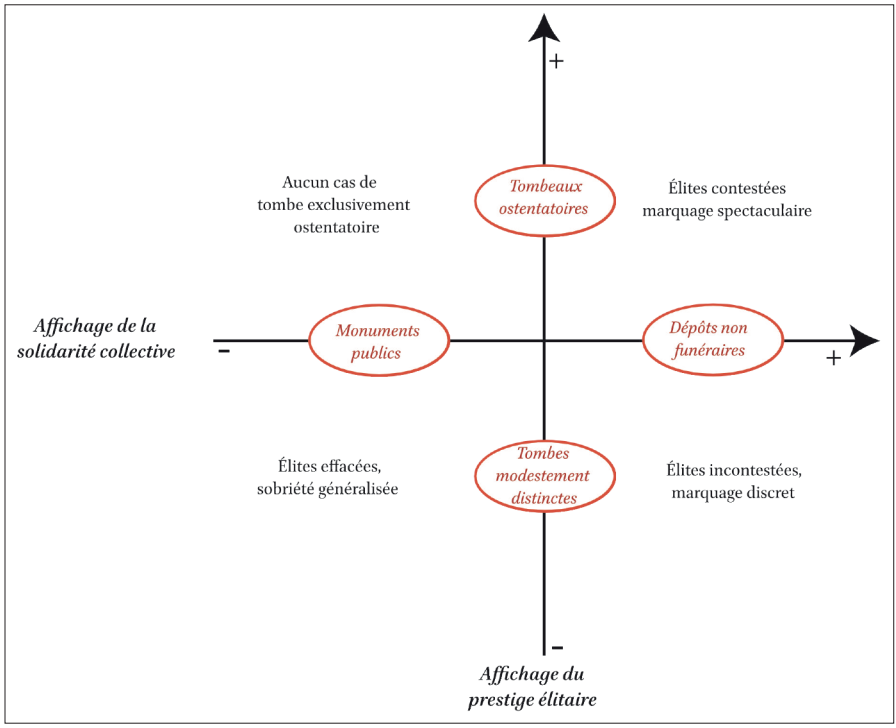
  – l'affichage d'une appartenance sociale collective et d'un grand prestige : les élites sociales se trouvent effacées dans la mort, mais ici, en accordant à tous, dans

51• Brun 2004.

la mort, les mêmes attributs prestigieux. Ce cas théorique ne semble pas avoir connu d'application concrète ;

– l'affichage d'une appartenance sociale catégorielle et d'un prestige limité : les élites sociales sont incontestées. La division sociale est acceptée. C'est le cas lorsque seule une petite partie des défunts est enterrée et avec des signes distinctifs plutôt discrets ;

– l'affichage d'une appartenance sociale catégorielle et d'un grand prestige : les élites sociales sont contestées ou en déficit de légitimité. C'est le cas lorsqu'une très petite partie des défunts est enterrée isolément, sur de courtes durées, avec des signes distinctifs très marqués. Logiquement, cette dernière catégorie est susceptible de se surajouter à n'importe laquelle des trois autres, puisqu'elle n'apparaît que de manière exceptionnelle.



› Fig. 5. Représentation schématique des différentes formes que pouvaient prendre les pratiques funéraires conçues comme des rites d'agrégation exprimant le statut "idéal" ou symbolique conféré au défunt par sa collectivité ou son groupe. Dans la tombe seraient affichés deux choix différents qui pourraient constituer les deux dimensions d'un espace de tendances permettant de situer les cas concrets : le premier dirait l'appartenance sociale revendiquée sur un gradient allant d'une fusion complète dans la collectivité à une distinction exclusive dans une catégorie sociale, le second dirait la richesse plus ou moins grande qu'il a paru utile d'ensevelir avec ostentation pour le prestige. Deviennent alors plus apparents, d'une part le fait que des sociétés hiérarchisées aient pu choisir paradoxalement de ramener, après leur décès, leurs élites dans une unité sociétale considérée comme primordiale, d'autre part le fait que l'ostentation funéraire ait été surtout fonction de la légitimité, contestée ou non, des élites au pouvoir.

Le balayage des connaissances sur la signification sociale des pratiques funéraires durant l'âge du Bronze européen permet de proposer de classer les cimetières du Bronze moyen atlantique, plus précisément de la période d'utilisation des poteries du type de Deverel-Rimbury, dans la première de ces quatre grandes tendances. Pour la deuxième, aucun exemple n'est connu, ni dans l'espace-temps considéré ici, ni ailleurs. C'est plutôt dans la troisième que semblent se classer les petits cimetières du Bronze final nord-alpin, ou encore ceux du début des "âges sombres" de la Grèce (Protogéométrique). La quatrième concerne enfin les tombes dites souvent "princières", ou bien les tombes pour lesquelles les sources textuelles antiques peuvent laisser penser à des sépulcres de héros. On peut d'ailleurs mettre en question l'existence d'une différence majeure entre les tombes de potentats destinées à instaurer ou restaurer une dynastie fragile et celles de héros, car ces derniers étaient forcément issus de l'aristocratie et leur mort héroïque était évidemment l'occasion de raffermir la cohésion sociale, d'abord au profit des élites au pouvoir. Il convient d'insister sur le fait que l'espace défini par les deux critères d'affichage constitue un espace de tendances. Ainsi, les cas concrets rencontrés au fil de cet article peuvent-ils se placer dans des positions plus médianes. Les exemples du Bronze ancien et peut-être du Bronze final danubien se classeraient près du centre de l'espace proposé, vraisemblablement plutôt du côté d'une affirmation du collectif, c'est-à-dire d'un accent mis sur l'unité sociétale : les cimetières y sont fournis et les tombes, bien que d'inégale richesse, semblent exclure les dépôts funéraires vraiment ostentatoires, alors même que les objets qui auraient pu donner ce caractère existaient bel et bien, mais étaient souvent réunis en de spectaculaires dépôts non funéraires. C'est également près du centre que devraient se situer les tombes du Bronze moyen nord-alpin, mais cette fois plutôt du côté de l'affirmation d'une distinction sociale : les cimetières n'y regroupent souvent qu'un nombre limité de sépulcres, tous étant de richesse assez moyenne et la plupart étant couverts d'un tertre.

Il m'a paru utile de souligner ici que les indices d'écarts socio-économiques marqués ne s'expriment pas toujours dans les vestiges funéraires. Ils peuvent se manifester uniquement au travers d'établissements particuliers, comme dans les Carpates au Bronze ancien, ou en Angleterre au Bronze final, aussi bien que conjointement avec des places centrales fortifiées et de somptueux dépôts non funéraires, comme dans la zone égéenne. Cela signifie que l'absence de pratiques funéraires très contrastées ne préjuge en rien d'une structure sociale égalitaire ou peu différenciée. Dans l'expression des écarts sociaux, les dépôts non funéraires ne paraissent pas, non plus, constituer une alternative aux dépôts funéraires. De très riches dépôts non funéraires ont été installés, en Saxe-Thuringe, au moment où furent construits les spectaculaires tombeaux de Leubingen et Helmsdorf. On note la même coexistence de dépôts funéraires et non funéraires, moins fournis que les précédents, mais composés d'objets en or, dans la zone des tumulus armoricains. On remarque de plus que la richesse des plus riches dépôts funéraires s'avère toute relative en comparaison de nombreux dépôts non funéraires, composés de plusieurs centaines d'objets en bronze (haches, torques et, plus tard, faucilles). Sans doute, la monumentalité du tombeau compense-t-elle cette différence dans les deux cas précités. Il n'en reste pas moins que les différences quantitatives et qualitatives suggèrent des significations et des motivations assez différentes, même si les élites sociales contrôlaient les deux catégories de dépôts.

La plupart des tombes mises en exergue ici, en raison de la richesse de leur dépôt funéraire et, souvent, de leur monumentalité, procédaient vraisemblablement d'une volonté ostentatoire. Il n'est pas indifférent de noter que les plus spectaculaires reposaient à l'écart des cimetières, ce qui marquait, dans l'espace, leur spécificité et même leur caractère exceptionnel. Au sein des cimetières de l'âge du Bronze, on discerne toujours de deux à quatre niveaux de richesse. Ces niveaux s'avèrent plus ou moins accentués, selon les sociétés, mais toujours présents. Se pose alors le problème de la signification précise des tombes isolées, particulièrement ostentatoires. Il pourrait, assez logiquement, s'agir de tombes fondatrices, c'est-à-dire des sépulcres de chefs de

famille ou de communautés plus larges. L'isolement et la masse tumulaire semblent, à ce propos, plus déterminants que le dépôt funéraire lui-même. Ce dernier dépendait probablement, en effet, du choix – rituel et plus ou moins aléatoire – des objets déposés, surtout lorsque s'était interposée l'étape supplémentaire du passage sur le bûcher. Dans tous les cas, mais dans celui de l'incinération plus spécialement, le dépôt funéraire ne constitue qu'un reflet partiel de la cérémonie dans son ensemble et des pratiques funéraires en général et, par conséquent, de l'organisation sociétale globale.

Plus généralement, la grande variabilité des dépôts funéraires suggère la légèreté des règles rituelles, surtout pour les sépulcres les plus ostentatoires. Par conséquent, rien n'assure que ce qui fut déposé dans la tombe soit représentatif de ce qui fut dépensé et détruit pour les funérailles, a fortiori représentatif du statut de l'individu enterré. Ce que reflète la grande variabilité des pratiques funéraires de ces sociétés, dont pourtant la plupart étaient des sortes de chefferies, donc des organisations sociales nettement inégalitaires, est probablement plus compliqué : un mélange d'appartenance sociale revendiquée et d'ambiance politique plus ou moins troublée. Ces indices n'en sont que plus intéressants, puisqu'ils contribuent à lever le voile sur des aspects souvent estimés hors de portée des archéologues. À condition, toutefois, de replacer les pratiques funéraires dans le contexte de l'ensemble des connaissances disponibles sur une société donnée et de les envisager dans la perspective de la longue durée et d'un espace très large.

BIBLIOGRAPHIE

Barrett, J. C., Bradley, R. (1980) : *Settlement and society in the British later Bronze Age*, BAR British Series 83, Oxford.

Bertemes, F. (1989) : *Das Frühbronzezeitliche Gräberfeld von Gemeinlebarn, Kulturhistorische und Paläometallurgische Studien*, Saarbrücker Beiträge zur Altertumskunde 45, Bonn.

Bradley, R. (1984) : *The Social foundations of prehistoric Britain: themes and variations in the archaeology of power*, Longman archaeology series VIII, Londres.

Bradley, R. (1990) : *The Passage of arms: an archaeological analysis of prehistoric hoards*, Cambridge.

Breddin, R. (1969) : "Der Aunjetitzer Bronzehortfund von Bresinchen, Kr. Guben", in : *Veröffentlische des Museums für Ur- und Frühgeschichte Postdam* 5, 15-56.

Briard, J. (1984) : *Les tumulus d'Armorique*, Paris.

Brun, P. (1996) : "Représentations symboliques, lieux de culte et dépôts votifs dans l'est de la France au Bronze final et au 1er âge du Fer", in : *Archaologische Forschungen zum Kultgeschehen in der jüngeren Bronzezeit und frühen Eisenzeit Alteuropas, Actes du colloque de Regensburg, octobre 1993*, Bonn, 183-201.

Brun, P. (1998a) : *Fragments d'une protohistoire de la division sociale en Europe*, Habilitation à diriger des recherches (HDR), Paris 1 Panthéon Sorbonne.

Brun, P. (1998b) : "Le complexe culturel atlantique : entre le cristal et la fumée", in : *Oliveira Jorge, S. ed. : Existe uma idade do Bronze atlantico*, Lisbonne, 40-51.

Brun, P. (2004) : "Réflexion sur la polysémie des pratiques funéraires protohistoriques en Europe", in : Baray, L., éd. : *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques, Actes de la table ronde, Glux-en-Glenne, 7-10 juin 2001*, Glux-en-Glenne, 55-64.

Burgess, C. (1980) : *The Age of Stonehenge*, Londres.

Burgess, C. (1988) : "Britain at the time of the Rhine-Swiss Group", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes : actes du Colloque international de Nemours, mars 1986*, Nemours, 559-574.

Burgess, C., Coombs, D. (1979) : *Bronze age hoards : some finds old and new*, BAR British Series 67, Oxford.

Cardarelli, A. (1992) : "Le Età dei metalli nell'Italia settentrionale", *Italia preistorica*, 366-419.

Coles, J. M., Harding, A. F. (1979) : *The Bronze age in Europe*, Londres.

Dietz, S. (1984) : "Kontinuität und Kulturwende in der Argolis von 2000-700 v. Chr.", *Kleine Schriften aus dem vorgeschichtlichen Seminar Marburg*-17, 23-52.

Earle, T. (1991) : "The Evolution of chiefdoms", in : *Earle, T. ed. : Chiefdoms: power, economy, and ideology*, Cambridge, 1-15.

Ellison, A. (1980) : "Deverel-Rimbury urn cemeteries: the evidence for social organisation", in : Barrett, J.C. et Bradley, R., éd. : *Settlement and society in the British later Bronze Age*, Bristish Archaeological Reports 83, Oxford, 115-126.

Fleming, A. (1971) : "Territorial patterns in Bronze Age Wessex", *Proceedings of the Prehistoric Society*, 37-1, 138-166.

Gimbutas, M. (1965) : *Bronze Age Cultures in Central and Eastern Europe*, La Haye.

Gras, M., Rouillard, P., Teixidor, J. (1989) : *L'univers phénicien*, Paris.

Hänsel, B. (1982) : "Südosteuropa zwischen 1600 und 1000 v. Chr.", *Prähistorische Archäologie in Südosteuropa*, 1, 1-38.

Jensen, J. (1982) : *The Prehistory of Denmark*, Londres.

Kilian-Dirlmeier, J. (1982) : "Beobachtungen zu den Schachtgräbern von Mykenai und zu den Schmuckbeigaben mykenischer Männergräber - Untersuchungen zur Sozialstruktur in späthelladischer Zeit", *Jahrbuch des römisch-germanischen Zentralmuseums Mainz*, 33, 159-198.

Koenig, M.-P., Lambert, G., Piningre, J.-F., Plouin, S. (1989) : "La Civilisation des tumulus en Alsace et le groupe de Haguenau : aspects chronologiques et culturels", in : *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale*, 193-218.

Kristiansen, K. (1978) : "The consumption of wealth in Bronze Age Denmark. A study in the dynamics of economic processes in tribe societies", in : Kristiansen, K., Paludan-Muller, C., éd. : *New directions of economic processes in tribe societies*, Copenhague, 158-191.

Kristiansen, K. (1987a) : "Center and periphery in Bronze Age Scandinavia", in : Rowlands, M.J., Larsen, M.T., Kristiansen, K., éd. : *Center and periphery in ancient word systems*, Cambridge, 74-86.

Kristiansen, K. (1987b) : "From stone to bronze: the evolution of social complexity in northern Europe, 2300-1200 B.C.", in : Brumfield, E., Earle, T., éd. : *Specialization, exchange and complex society*, Cambridge, 30-51.

Kytlicová, O. (1988) : "K sociální struktuře kultury popelnicových poli – Zur sozialen Struktur der Umenfelderkultur", *Památky archeologické*, 79, 342-389.

Lichardus, J., Vladar, J. (1996) : "Karpatenbecken – Sintasta – Mykene : ein Beitrag zur Definition der Bronzezeit als historischer Epoche", *Slovenskà Archeologia*, XLIV, 25-93.

Limido, C. (1978) : "La Necropoli terramaricola di Casinalbo (Modena)", *Annali Benacensi*, 4, 197-219.

Morris, I. (1987) : *Burial and Ancient Society. The Rise of the Greek City-state*, Cambridge.

Mozsolics, A. (1967) : *Bronzefunde des Karpatenbeckens. Depotfundhorizont von Hajdusamson und Kosziderpadlas*, Budapest.

Neugebauer, J. W. (1994) : "Bronzezeit in Ostösterreich", in : *Wissenschaftliche Schriftenreihe Niederösterreich*, St Pölten-Vienna, 98-101.

Pini, J. (1968) : *Beiträge zur minoischen Gräberkunde*, Wiesbaden.

Pirling, R., Wels-Weyrauch, U., Zürn, H. (1980) : *Die mittlere Bronzezeit auf der Schwäbischen Alb. Munich. III*, Prähistorische Bronzefunde XX.

Pleinerova, I. (1965) : "Neue Aunjetitzer Funde aus nordwest Böhmen und ihre Beziehungen zur Umwelt", *Berliner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 5, 93-102.

Ransborg, K. (1974) : "Social stratification in early Bronze age Denmark: a study in the regulation of cultural systems", *Praehistorische Zeitschrift*, 49-1, 38-61.

Renfrew, C. (1973) : "Monuments, mobilization and social organization in Neolithic Wessex", in : Renfrew, C., éd. : *The explanation of culture change : models in Prehistory*, Londres, 539-558.

Richter, I. (1970) : *Der Arm– und Beinschmuck der Bronze– und Urnenfelderzeit in Hessen und Rheinhessen. III*, Prähistorische Bronzefunde XX, Munich.

Ruiz-Gálvez Priego, M., Galán Domingo, E. (1991) : "Las estelas del suroeste como hitos de vias ganaderas y rutas comerciales", *Trabajos de Prehistoria*, 48, 257-273.

Säflund, G. (1939) : *Le Terramare delle provincie di Modena, Reggio Emilia, Parma, Piacenza*, Acta Instituti Romani Regni Sueciae VII.

Schauer, P. (1985) : "Spuren orientalischen und ägäischen Einflusses im bronzezeitlichen Nordischen Kreis", *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums*, 32, 123-195.

Shennan, S. (1986) : "Central Europe in the third millenium BC. An evolutionary trajectory for the beginning of the European Bronze Age", *Journal of Anthropological Archaeology*, 5, 115-146.

Spindler, K., Ferreira, O. V. (1973) : "Der spätbronzezeitliche Kupperbau von der Roça do Casal do Meio in Portugal", *Madrider Mitteilungen*, 14, 60-108.

Strahm, C. (1995) : "Le Bronze ancien : le début de l'âge des métaux", in : *Les débuts de l'âge du Bronze entre Rhône et Aar*, Bienne, 1-14.

Thrane, H. (1984) : *Lusehøj ved Voldtofte - en sydvestfynsk storhøj fra yngre Broncealder*, Fynske studier XIII, Odense.

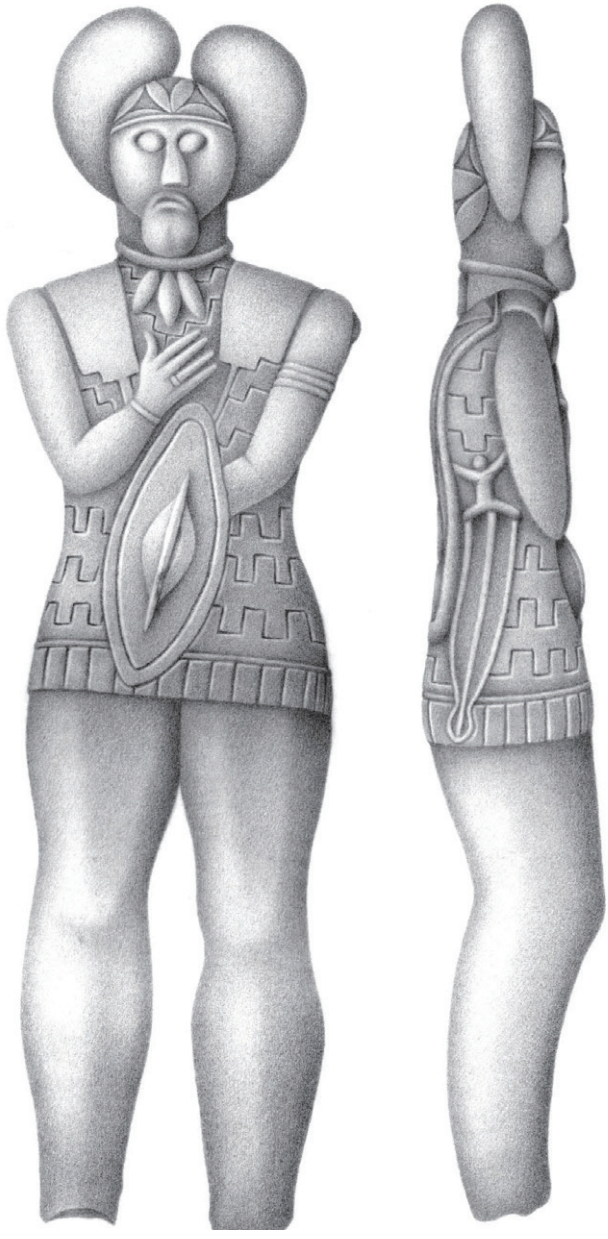
Vladar, J. (1981) : "Zur Problematik osteuropäischer und südöstlicher Einflüsse in der Kulturentwicklung der älteren Bronzezeit im Gebiet der Slowakei", *Slovenska archeologia*, 29, 217-233.

Wels-Weyrauch, U. (1978) : *Die Anhänger und Halsringe in Südwestdeutschland und Nordbayern. III*, Prähistorische Bronzefunde XX, Munich.

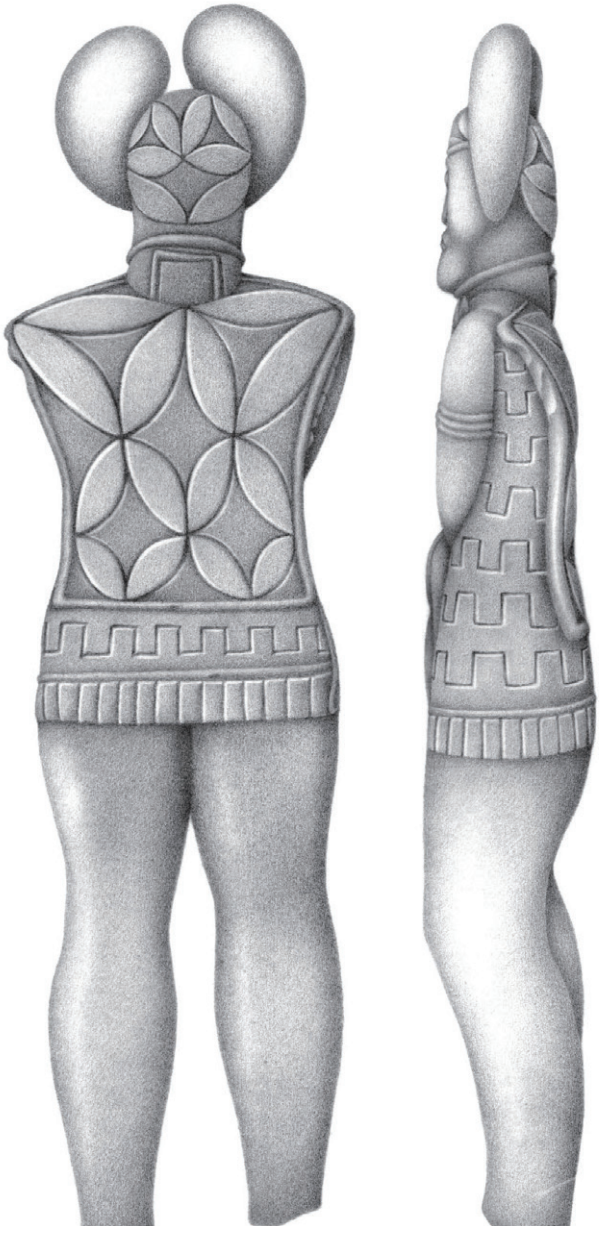
Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

ÉLARGIR L'ÉCHELLE SPATIALE



ÉLARGIR L'ÉCHELLE SPATIALE



Glauberg (dessin B. V. Bertrab). In : Herrmann, F.-R. (2008) : "Le Glauberg : résidence princière, tombes princières et sanctuaire", Les Dossiers d'archéologie, *329, 18-32.*

LE BRONZE ATLANTIQUE ET SES SUBDIVISIONS CULTURELLES : ESSAI DE DÉFINITION

Brun, P. (1991) : "Le Bronze atlantique et ses subdivisions culturelles : essai de définition", in : Chevillot C., Coffyn A., dir., *L'âge du Bronze Atlantique : ses faciès, de l'Écosse à l'Andalousie et leurs relations avec le bronze continental et la Méditerranée. Actes du 1er Colloque du Parc Archéologique de Beynac, 10-14 septembre 1990*, Beynac, 11-24.

J'écrivais là, un peu rapidement, que les potiers n'étaient pas spécialisés pendant l'âge du Bronze. Les sites suisses de bords de lacs du milieu du Bronze final suggèrent toutefois que la cuisson avait pu être opérée par des spécialistes temporaires, locaux ou mobiles.

I was a little hasty here when I wrote that potters were not specialized during the Bronze Age. However, Swiss lakeside sites from the middle of the Late Bronze Age suggest that firing may have been carried out by temporary, local or mobile specialists.

Pendant l'âge du Bronze, d'évidentes affinités typologiques lient les îles britanniques et les régions occidentales de la péninsule Ibérique, de la France et du Benelux. Cette constatation a très logiquement généré l'idée d'une communauté culturelle atlantique[1]; d'autant plus que des différences typologiques très nettes démarquent cette zone géographique des régions plus orientales. Pourtant, l'ensemble atlantique n'est pas un bloc monolithique, uniforme et insensible au temps, mais un ensemble d'entités emboîtées qui se modifient plus ou moins vite au cours des siècles. À travers une documentation très inégale et incomplète, se dégagent quelques-uns des aspects chrono-culturels constitutifs de ce que l'on nomme, par raccourci, le "Bronze atlantique". Je vais tenter ici une esquisse de formalisation.

1· Savory 1949 ; Briard 1965.

Problèmes de définition

Notre discipline n'évite pas toujours, dans ses nomenclatures, la confusion entre le temps et l'espace. Cela remonte à ses origines mêmes. Pour Thomsen, en effet, chacun des trois âges qu'il a distingués était une culture : âge du Bronze était synonyme de culture du Bronze. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, la conception de Montelius ou de Sophus Müller, par exemple, est restée fondamentalement la même.

Il a fallu attendre Schliemann ou Evans pour que le terme de culture soit réservé à une entité territoriale : la culture ou civilisation minoenne ou mycénienne. À ce point de l'évolution conceptuelle, une culture ou civilisation se définissait par des types d'objets propres à une portion d'espace. La notion de culture se fondait ainsi sur celle de type caractéristique, c'est-à-dire de fossile-directeur. Une culture était, par exemple, l'aire de distribution de la céramique excisée, ou celle du rite de l'incinération en urne.

On s'est peu à peu rendu compte de l'insuffisance de cette approche. Plusieurs définitions alternatives ont alors été proposées : toutes cherchant à intégrer plusieurs variables, c'est-à-dire plusieurs types de documents mobiliers et immobiliers. L'une des plus opérationnelles me semble être celle de Childe. On l'a appelée la version des corrélations typologiques[2]. Elle se fonde sur la répétition des types associés. Ceux-ci doivent être associés avec une plus grande fréquence dans une aire donnée qu'en dehors de celle-ci. Ainsi le concept archéologique de culture devient statistique, ou, plus exactement, polythétique, selon l'expression de Clarke[3].

La conception monothétique conduit à envisager les cultures comme les briques d'un mur, c'est-à-dire que chacune est séparée des autres par un ciment étanche. Une telle vision est pour le moins naïve. En effet, toutes les communautés humaines échangent, des biens, des géniteurs, des informations. Comme l'a montré C. Lévi-Strauss, l'échange est une constante indispensable à la vie des sociétés. Sans échange, il ne peut y avoir de vie. Coupée des autres, une société stagne, puis meurt ; d'où le tabou universel de l'inceste. Sauf exceptions très particulières et notamment dynastiques, l'inceste est partout prohibé, car ressenti comme une menace pour la survie même de la société.

Au total, une culture est et ne peut être qu'une entité polythétique, c'est-à-dire, constituée d'ensembles (sépultures, dépôts, fosses ou niveaux d'habitat) qui renferment des attributs (types) fréquemment associés. Aucun de ces attributs n'est à lui seul ni nécessaire, ni suffisant pour caractériser cette entité. Il devient dès lors possible de définir une culture :

> "Une culture est un assemblage polythétique d'éléments plus fréquemment associés à l'intérieur d'une aire géographique limitée qu'à l'extérieur de celle-ci".

Autrement dit, une culture archéologique est un groupe de communautés humaines qui entretiennent davantage de contacts entre elles qu'avec les autres. La culture est bien une variable spatiale avant d'être chronologique. Si cela coule de source en théorie, l'application pratique s'avère plus délicate.

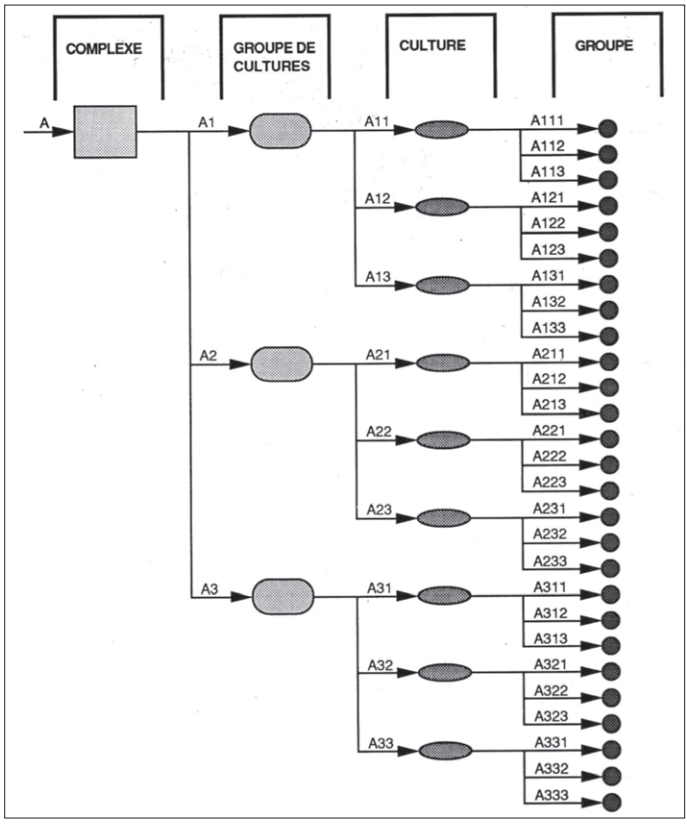
Dans l'état actuel de notre méthodologie, la distinction des tranches chronologiques se fonde sur les associations typologiques, tout comme la délimitation des entités culturelles. C'est

2. Klenj 1982.
3. Clarke 1968.

pourquoi l'ambiguïté persiste. Pour éviter la confusion, il convient de procéder en trois temps, en commençant par la chronologie :

- les types d'objets sont conçus à un moment donné, fabriqués et utilisés pendant un certain temps, puis ils tombent en désuétude. De ce fait, une série de types régulièrement associés en ensembles clos permettent de définir une tranche de temps ;
- pendant cette période, ces mêmes types, associés ou non, se révèlent plus particulièrement denses dans une zone géographique donnée. Ils ne figurent que très ponctuellement et qu'associés à d'autres types de produits à la périphérie de cette zone. Ainsi s'ouvre la possibilité de dessiner, pour chacune des unités typo-chronologiques distinguées, les courbes de niveau de densité et de fréquence d'association, c'est-à-dire les limites des entités culturelles ;
- une entité ainsi définie, occupe souvent le même espace qu'une entité immédiatement antérieure. Après l'examen des modifications intervenues et l'évaluation de la proportion des éléments nouveaux et des éléments persistants, il devient possible de décider si l'on a affaire à une transformation sur place de la culture ou bien si l'on a affaire à une acculturation ou à une immigration massive ; et ainsi, de définir l'espace-temps occupé par ces entités culturelles.

Enfin, se pose le problème de la hiérarchie des entités distinguées. L'emploi conjoint de termes comme cultures et groupes culturels exprime implicitement l'idée selon laquelle toutes les entités ne se situent pas au même niveau. On parviendra sans doute bientôt à mettre en évidence des zones de distribution propres à des fabriques. On pressent déjà des zones micro-régionales de



› Fig. 1. Dendrogramme théorique des entités culturelles composant un complexe techno-économique ou culturel.

forte homogénéité stylistique. Cette homogénéité décroît au fur et à mesure que la taille de l'espace étudié s'agrandit. Mais la perte de ressemblance n'évolue pas régulièrement. Des paliers existent qui constituent autant de seuils. C'est ainsi que l'on passe du groupe culturel à la culture. Au-delà, il s'avère que des cultures se ressemblent plus entre elles que d'autres et ainsi de suite. En définitive, on peut discerner une hiérarchie composée d'au moins quatre niveaux emboîtés : groupe, culture, groupe de cultures, complexe (fig. 1).

Essai d'application

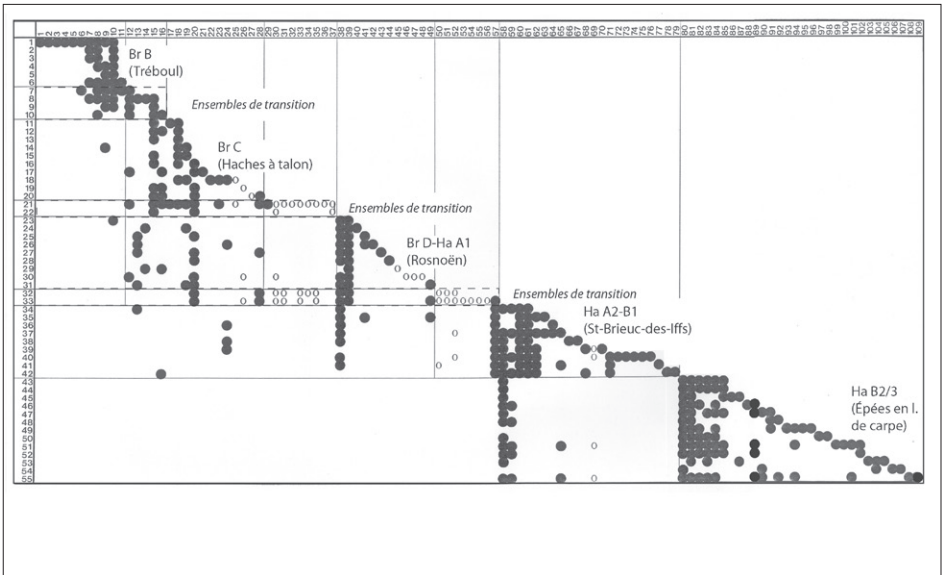
Cadre chronologique

Il convient d'abord de préciser le cadre chronologique. Lors du colloque de Nemours en 1986, j'avais présenté une matrice d'association de 55 dépôts du nord-ouest français, dont les implications me semblent utiles à rappeler[4] (fig. 2). La séquence mise ainsi en évidence se conforme à celle que J. Briard avait publiée vingt ans plus tôt[5]. Le premier groupe correspond à son groupe de Tréboul. Le deuxième se caractérise par la grande fréquence des haches à talon du type breton et du type normand et des bracelets du type de Bignan. Le troisième se calque sur le groupe de Rosnoën ; le quatrième sur celui de Saint-Brieuc-des-Iffs et le cinquième sur celui des épées en langue de carpe.

La matrice ne se borne cependant pas à cette confirmation. Elle montre aussi que rien ne permet d'isoler un groupe typo-chronologique intrinsèque entre le groupe de Tréboul et celui des haches à talon du type breton ou normand. Il existe simplement quelques ensembles de transition ; aucun type ne leur est spécifique. La matrice invite encore à minorer la rupture entre le Bronze moyen et le Bronze final ; c'est même la rupture la plus discrète parmi celles qui rythment l'âge du Bronze dans cette région. Le dépôt de Chéry (Cher) qui, par ses types orientaux, se classe au début du Bronze final I-IIa, assure la transition chronologique avec le groupe de Rosnoën ; plusieurs parmi les objets orientaux qu'il renferme sont également présents dans les dépôts mixtes de Longueville et de Cannes-Ecluse I qui font la transition entre le groupe de Rosnoën et celui de Saint-Brieuc-des-Iffs. Cela permet de synchroniser cette rupture à l'ouest avec la rupture entre Bronze Final I-IIa et Bronze final IIb-IIIa plus à l'est. Le groupe qui renferme très fréquemment l'épée du type en langue de carpe est, pour sa part, classé unanimement dans le Bronze final IIIb. Par conséquent, contrairement à ce qui est souvent dit, il n'apparaît pas de décalage chronologique sensible entre l'évolution des zones nord-alpines et celle des zones atlantiques.

Dans le Sud-Ouest, la transition entre le Bronze moyen et le Bronze final se révèle tout aussi évanescente qu'au nord-ouest du pays. Les dépôts du type de Saint-Denis-de-Pile[6] se synchronisent avec ceux du type de Saint-Brieuc-des-Iffs, donc avec le Bronze final IIb-IIIa. La présence de l'épée en langue de carpe dans le dépôt de Cézac assure la transition avec le Bronze final IIIb dont le dépôt de Vénat[7] constitue l'ensemble local le plus représentatif. La séquence

4. Brun 1988a.
5. Briard 1965.
6. Coffyn 1985.
7. Coffyn *et al.* 1981.



TYPES	CHRONOLOGIE
1 - épingle à béquille 2 - agrafe 3 - rouelle à faux rayons 4 - hache à bourrelet médian 5 - lame triangulaire à 2 rivets 6 - hache à talon naissant 7 - hache du type de Tréboul 8 - lame du type de Saint-Brandan 9 - hache à rebords élevés et tranchant évasé 10 - pointe de lance du type de Tréboul 11 - hache à talon et à écusson	Bronze moyen I
12 - lame à languette trapezoïdale à 2 rivets 13 - marteau à douille carrée 14 - pointe de lance à oeillets 15 - hache à talon du type breton 16 - hache à talon du type normand	*Transition*
17 - hache à rebords du type médocain 18 - bracelet du type de Bignan 19 - anneau à extrémités chevauchantes lisses 20 - pointe de lance à douille longue 21 - ciseau à soie 22 - torque torsadé à section carrée 23 - épingle du type de Picardie 24 - embout 25 - poignard à languette arrondie 26 - épingle à tige renflée cannelée 27 - hache spatuliforme à rebords 28 - bracelet ouvert non décoré	Bronze moyen II
29 - hache à talon du type Centre-Ouest 30 - hache à ailerons médians 31 - jambière à spirale 32 - hache à talon du type de Haguenau 33 - faucille à bouton 34 - épingle à collerette 35 - bracelet en fausse torsade et extrémités lisses 36 - bracelet rubané à nervures longitudinales 37 - bracelet ouvert à décor incisé	*Transition*
38 - hache à talon du type de Rosnoën 39 - lame du type de Rosnoën 40 - bouterolle ? 41 - rasoir à soie plate 42 - petit anneau torsadé 43 - rasoir à soie et anneau terminal 44 - ciseau à douille carrée 45 - épée à languette rétrécie 46 - épée du type de Rixheim 47 - épée à languette tripartite orientale 48 - rouelle à 6 rayons 49 - burin	Bronze final I-IIa
50 - bracelet côtelé 51 - couteau à soie à 2 rivets 52 - couteau à soie à lame incisée 53 - épée à massette 54 - épingle à tête discoïdale 55 - bracelet du type de Reventin-La Poype 56 - fibule 57 - pointe de lance à douille courte	*Transition*
58 - hache à aileron et annea 59 - gouge à douille ronde et ciseau 60 - bouterolle losangique 61 - épée pistilliforme atlantique 62 - tube 63 - bracelet à décor incisé et pointillé 64 - "bobine" 65 - tranchet à soie 66 - bouterolle à extrémité pyramidale 67 - poignard à languette arrondie à 2 encoches 68 - hache à ailerons subterminaux sans anneau 69 - faucille à languette 70 - épingle à tête discoïdale et tige moulurée 71 - hache à douille à épaulement 72 - bouterolle biconique à rivets 73 - bouterolle à bourrelet 74 - rasoir bipartite à soie 75 - bracelet à décor ocelé 76 - bracelet à décor rectiligne incisé 77 - vase à cordons horizontaux 78 - hameçon 79 - bracelet fermé à 4 groupes de 3 bourrelets	Bronze final IIb-IIIa
80 - hache à douille du type du Plainseau 81 - épée du type en langue de carpe 82 - racloir rectangulaire 83 - hache à douille à nervures verticales 84 - pointe de lance 85 - hache à douille à section polygonale 86 - hache plate à "tourillons" 87 - hache à douille du type breton 88 - hache à douille armoricaine 89 - épée du type d'Ewart-Park/Challans 90 - bracelet creux à larges tampons 91 - "bugle" 92 - bracelet à extrémités annelées 93 - marteau à douille 94 - poignard à languette 95 - poinçon 96 - rasoir à anneau 97 - agrafe de ceinture 98 - épingle à tête vasiforme 99 - poignard à douille 100 - tranchet à douille 101 - scie 102 - racloir triangulaire à perforation centrale 103 - pointe de flèche 104 - couteau à douille 105 - couteau à languette 106 - pendeloque du type de Lysel 107 - enclume 108 - faucille à douille 109 - sphéroïde	Bronze final IIIb

DEPOTS	FRANCE	ALLEMAGNE	Principaux types
1 - DOUARNENEZ Tréboul 2 - BROONS 3 - CROZON 4 - LA CHAPELLE-LE-GLAIN 5 - TREGUENNEC 6 - MEUCON	Bronze moyen I	Bronze B	épingle béquille, h. bourrelet méd. lame triang. 2 rivets, h. talon nais., h. type Tréboul, lame type St. Brandan, h. rebords élévés type atl., pte lance type Tréboul, h. talon écusson
7 - LA VICOMTE-SUR-RANCE 8 - DUAULT 9 - SAINT-GRAVE 10 - MONT-SAINT-AIGNAN	*Transition*	*Transition*	lame languette trapez. 2 rivets, marteau douille carrée, pte lance oeillets, h. talon type breton, h. talon type normand
11 - SAINT-QUAY-PORTRIEUX 12 - LE HANOUARD 13 - BIGNAN 14 - LES CLAYES-SOUS-BOIS 15 - GUER 16 - ROSAY 17- SUCY-EN-BRIE 18 - VILLERS-SUR-AUTHIE 19 - BAUX-SAINTE-CROIX 20 - VILLE-D'AVRAY	Bronze moyen II	Bronze C	h. rebords type médoc., bracel. type Bignan, pte lance douille longue, ciseau à soie, torque torsadé ext. en crochets, épingle type Picardie, embout, poignard languette arrondie, épingle tige renflée cannelée, h. spatuliforme. rebords, bracel. ouvert non décoré
21 - CHERY 22 - ANZIN	*Transition*	*Transition*	h. talon type Centre-Ouest, h. ail. méd., jambière spirales, h. talon type Haguenau, faucille à bouton, épingle à collerettes, bracel. fausse torsade ext. lisses, bracel. ruban. nervures longitud., bracel. ouvert décor incisé, h. talon type Rosnoën, lame type Rosnën, rasoir soie plate, rasoir anneau termin., ciseau douille carrée, épée langu. rétrécie, épée type Rixheim, épée langu. tripart. orient.
23 - SAINT-TUGDUAL 24 - PLOMODIERN 25 - ROSNOEN 26 - HENON 27 - GUERN 28 - NOYAL-PONTIVY Kergoff 29 - CHOISY-LE-ROI 30 - SAINT-JUST-EN-CHAUSSEE 31 - SAINT-JEAN-TROLIMON	Bronze final I-IIa	Bronze D Hallstatt A1	
32 - LONGUEVILLE 33 - CANNES-ECLUSE I	*Transition*	*Transition*	bracel. côtelé, couteau soie 2 rivets, d° lame incisée, épée massette, épingle tête disc., bracel. type Reventin, pte lance douille courte, h. ail. anneau, bouterolle losang., épée pist. atl., tube, bracel.incisé pointillé,tranchet soie, bouterolle ext. pyramid., poignard langu. arrondie 2 encoches, h. ail. subter. faucille langu., épingle tête disc. tige moulurée, h. douille épaul., bracel. ferm. 4x3 bourrelets
34 - LOYAL Les Morandais 35 - REDENE 36 - CANTELEU 37 - SAINT-BRIEUC-DES-IFFS 38 - LUZARCHES 39 - CAIX 40 - BOUTIGNY II 41 - COMBON 42 - POMPOINT	Bronze final IIb-IIIa	Hallstatt A2-B1	
43 - FOLGOET 44 - COMPIEGNE 45 - PLANGUENOUAL 46 - KERLOUAN 47 - AMIENS Saint-Roch 48 - THIAIS 49 - CIVRY 50 - NIHEN 51 - MARLERS 52 - AUVERS 53 - KERFEUNTEN 54 - SAINT-OMER 55 - AMIENS Le Plainseau	Bronze final IIIb	Hallstatt B2-B3	h. douille type Plainseau, épée langue carpe, racloir rect., h douille nerv. vertic., h. douille polygon.,hache plate "tourillons", h. douille type breton, h. douille armoric., épée type Ewart-Park, bracel. creux large tampon, "bugle", bracel. ext. annelées, marteau douille, poignard langu., épingle tête vasiforme, poignard douille, racloir triang. perf. centr., couteau douille, pendeloque type Lysel, faucille douille, sphéroïde

› Fig. 2a-c. Matrice d'association des types de 55 dépôts du Nord-Ouest de la France.
Signes pleins : types du Complexe atlantique.
Signes vides : types du Complexe nord-alpin (d'après Brun 1988).

espagnole est identique, au moins pour ce qui concerne le Bronze final : on y trouve aussi les épées pistilliformes qui correspondent au Bronze final IIb-IIIa. Le dépôt du Bronze final IIIb ibérique le plus représentatif est celui de Huelva[8].

8· Almagro Basch 1940.

Cadre culturel

L'existence d'une communauté "atlantique" remonte haut dans le temps. Mais, que ce soit pour le mégalithisme ou le phénomène campaniforme, l'aire géographique intéressée déborde assez largement la seule façade maritime. Au début de l'âge du Bronze, des liens culturels inter-atlantiques très étroits unissent le nord de la façade atlantique, de la Loire au delta du Rhin et des Ardennes à l'Irlande. Cet ensemble ne fusionne sans conteste avec le sud-ouest français et l'ouest ibérique qu'à partir de la deuxième étape du Bronze final (Bronze final IIb-IIIa). Comme le suggèrent certains éléments qui seront évoqués plus loin, il n'est cependant pas certain que le processus d'intégration culturelle ait été plus lent au sud.

Le complexe

Les épées du type pistilliforme atlantique expriment clairement l'existence sur tout l'extrême occident européen, d'une vaste zone d'échanges préférentiels. Elles sont fréquemment associées à la bouterolle de section losangique, à l'embout cylindrique ou conique et à la pointe de lance à courte douille[9]. Ces dépôts regroupent essentiellement des pièces d'armement. Mais c'est, bien entendu, dans le complexe des épées en langue de carpe que cette unité atlantique s'exprime le mieux. Ce type d'épée accompagne fréquemment la bouterolle en sac, la virole de pommeau, divers types de haches à douille, et la faucille à douille. Il faut noter aussi le chaudron à plaques rivetées du type irlandais[10] et la broche à rôtir articulée[11]. Le *Complexe atlantique* se démarque nettement de ses homologues nordique, nord-alpin et ibérique, malgré les exportations réciproques d'objets et de modèles techniques et stylistiques.

Les groupes de cultures

Le *Complexe atlantique* comprend deux sous-ensembles. Le *groupe des cultures septentrionales* se forme dès la fin du III^e^ mill. a.C. Ses attributs communs sont des produits mobiliers : types métalliques et céramiques, mais aussi des caractéristiques funéraires et domestiques : inhumation puis incinération sous tumulus, inhumations périphériques sans mobilier, grandes urnes biconiques du type du Wessex ou de Hilversum, architecture circulaire dominante[12]. Plus tard, les bronzes constituent l'essentiel de la documentation. Les liens entre les groupes Rosnoën/ Saint-Just-en-Chaussée/Taunton-Union et ceux de Saint-Brieuc-des-Iffs/Caix/Wilburton qui leur succèdent ont été soulignés par de nombreux auteurs. Au Bronze final IIIb, c'est la zone de distribution préférentielle des haches à douille du type britannique ou des appliques dentelées à bélières[13].

Le *groupe des cultures méridionales* semble se former plus lentement. Il est cependant intéressant de souligner que, dès le milieu du III^e^ millénaire avant notre ère, la zone de diffusion des pointes de Palmela intéresse toute la partie sud de la façade atlantique, de la péninsule Ibérique jusqu'au sud de l'Armorique[14]. Les poignards à languette martelée et les gargantillas du Bronze

9. Coombs 1988.
10. Briggs 1987.
11. Coffyn 1985.
12. Blanchet 1976 ; Blanchet *et al.* 1989 ; Brun & Pommepuy 1987 ; Fourny 1985 ; Glasbergen 1954 ; Letterlé 1976 ; Smith 1961 ; Warmenbol 1989.
13. Coffyn *et al.* 1981.
14. Harrison 1986.

ancien occupent la même zone[15]. Ainsi, malgré une documentation encore peu abondante, des tendances se discernent. Au sud de la Vendée, se concentrent les céramiques à pastillage. À partir de la fin du Bronze moyen, les types métalliques – des haches à talon massives et des pointes de lance en particulier – révèlent une inspiration commune au sud-ouest français et au nord-ouest ibérique[16]. Plus tard, cette entité méridionale se caractérise encore par la présence de types de chaudrons rivetés différents de ceux du groupe septentrional[17]. Enfin, les objets tels que les épées et les pointes de lance du type de Vénat se trouvent répartis de préférence à l'intérieur de ce *groupe des cultures méridionales*[18].

Les cultures

Au fur et à mesure que l'on progresse vers plus de finesse, l'exercice devient plus difficile en raison de l'état de la documentation. Certaines régions s'avèrent même trop déficientes pour pouvoir être tout simplement classées. C'est aussi surtout à partir de ce niveau d'analyse que la poterie va nous faire le plus défaut.

Pour le *groupe des cultures septentrionales,* les termes de culture du Wessex[19], de Hilversum[20], des tumulus armoricains[21] ont été utilisés. Ils sont certes imparfaits. Ils entretiennent sans doute une profonde ambiguïté entre une définition chronologique et une définition spatiale, mais ils correspondent indéniablement à une réalité culturelle. Plutôt que de les bannir, mieux vaudrait chercher à les préciser dans leur signification et leurs limites spatiales. Sinon, on risque de jeter, comme l'on fait certains collègues britanniques, le bébé avec l'eau du bain. Ces termes expriment bien des différences mineures, mais réelles, entre les cultures matérielles du sud de l'Angleterre, du Benelux et du Massif armoricain. Les documents d'obédience atlantique du nord-ouest du Bassin parisien : Ile-de-France, Normandie, Picardie et Nord-Pas-de-Calais au moins[22] s'apparentent étroitement à leurs homologues de Belgique et du sud des Pays-Bas[23]. Cet ensemble pourrait être nommé la *culture de la Manche,* car le terme de culture de Hilversum ne correspond qu'à un faciès chronologique de cette entité. Le Massif armoricain fait preuve d'une personnalité propre, tant dans ses rites funéraires que dans ses produits spécifiques : pointes de flèches en silex d'une finesse étonnante et poterie à anses très larges en particulier. Cette *culture d'Armorique* diffère en tout cas davantage de la *culture du sud-est anglais* que la *culture de la Manche.* Cette observation est confirmée par ces productions métalliques du début du Bronze moyen que sont les haches à rebords et faible butée[24]. Avec les haches du type de Tréboul, bien groupées en Bretagne, elles sont mutuellement exclusives. En revanche, elles s'avèrent bien représentées dans l'horizon métallurgique anglais d'Arreton[25]. La culture que l'on pourrait appeler d'Armorique garde sa personnalité propre au sein du Complexe atlantique pendant tout l'âge du Bronze pour le moins. Elle se modifie, évolue dans sa technologie et son esthétique, prenant des formes successives

15. Coffyn 1985.
16. Coffyn 1985.
17. Coffyn 1985.
18. Coffyn *et al.* 1981.
19. Piggott 1938.
20. Glasbergen 1954.
21. Briard 1984 ; Giot & Cogné 1951.
22. Blanchet 1976 ; Blanchet *et al.* 1989 ; Brun & Pommepuy 1987 ; Letterlé 1976.
23. Fourny 1985 ; Glasbergen 1954 ; Warmenbol 1989.
24. Blanchet & Mordant 1987.
25. Mordant 1989.

nommées : groupe de Tréboul, groupe des dépôts de haches à talon du type breton, groupe de Rosnoën, groupe de Saint-Brieuc-des-Iffs et horizon des haches à douille armoricaines[26]. Il s'agit, là encore, des faciès successifs d'une même culture. Une persistance comparable ressort à l'observation de l'aire occupée par le faciès de Hilversum. L'horizon de Bailleul-sur-Thérain le prolonge dans la même zone, puis le groupe des dépôts de haches à talon du type normand et jusqu'à ce qui a été appelé la culture du Plainseau[27]. Ce dernier terme exige une précision : il ne peut s'appliquer qu'à la région qui s'étend de la Normandie au sud des Pays-Bas et de la Manche à la région parisienne. Cette culture, que l'on pourrait nommer culture de la Manche, se trouve progressivement amputée de la partie orientale de son emprise initiale entre la fin du Bronze moyen et le Bronze final IIb-IIIa[28]. Il est intéressant de souligner qu'avec le Bronze final IIIb l'influence occidentale redevient dominante dans une partie des zones qui avaient basculé dans l'orbite nord-alpine et, plus particulièrement celle de la culture Rhin-Suisse-France orientale. Les chercheurs des îles britanniques, se défiant du concept de culture, ont, plus que d'autres, adopté une nomenclature rigoureusement chronologique. Mais, comme des distinctions spatiales persistent à émaner de la documentation dès lors que l'on affine un tant soit peu la typologie, ils donnent un nom de phase, groupe, ou horizon différent pour chaque zone culturelle discernable et, par exemple, pour la fin de l'âge du Bronze : Roscommon, puis Dowris en Irlande, Wilburton, puis Ewart-Park dans le sud de l'Angleterre, etc. Comment ne pas voir dans ces précisions chrono-régionales autant de faciès de véritables entités culturelles ?

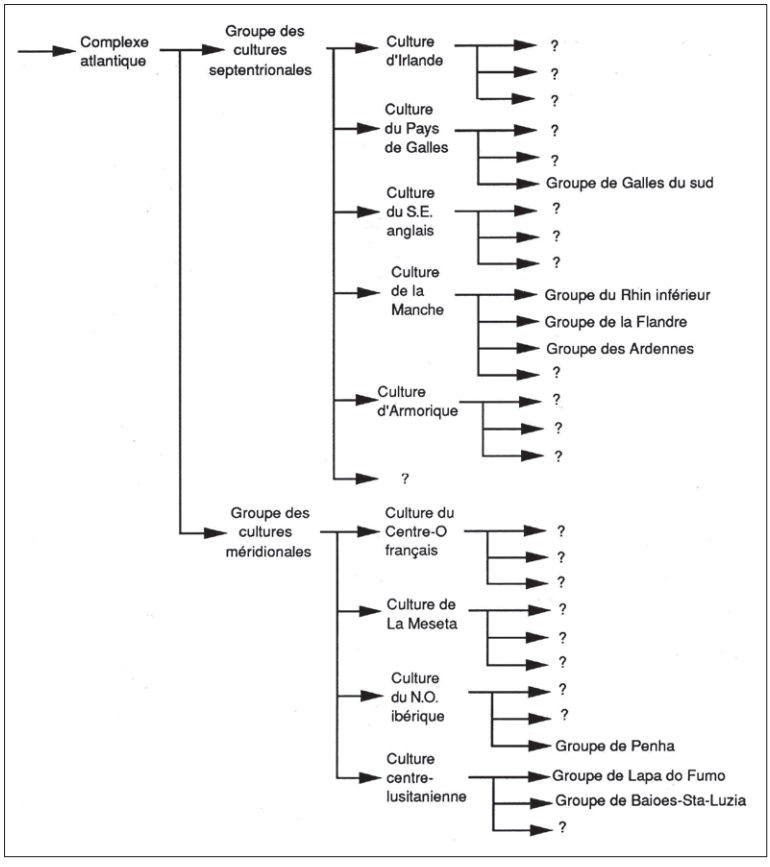
Pour le *groupe des cultures méridionales,* la documentation est plus restreinte. L'aire de répartition des haches à talon du type du centre-ouest préfigure les faciès de Saint-Denis-de-Pile et de Vénat[29]. À partir du Bronze moyen, le centre-ouest subit, comme le nord du Bassin parisien, une forte avancée du Complexe nord-alpin qui atteint le Poitou et la Charente. Là, ne se produit qu'une acculturation partielle. Le groupe des Duffaits[30] conserve en effet des traits locaux qui se mêlent de façon originale aux caractères orientaux. Bien que progressive, l'emprise culturelle nord-alpine n'en devient pas moins dominante au Bronze final IIb-IIIa. Au Bronze final IIIb-Hallstatt ancien cependant, le Complexe atlantique regagne vers l'est ; le faciès de Vénat est ainsi le produit d'une synthèse entre une réinterprétation de la stylistique nord-alpine antérieurement dominante, surtout visible dans la production céramique, et une production bronzière plus résolument orientée vers la façade atlantique. Des bronzes orientaux et plus particulièrement mosellans se retrouvent plus fréquemment dans les dépôts du centre-ouest que dans les autres dépôts atlantiques ; cet axe d'échanges privilégiés constitue probablement un héritage de l'étape précédente, durant laquelle les mêmes canons culturels unissaient deux régions économiquement complémentaires : l'une disposant de gisements de cuivre et l'autre de gisements d'étain. L'entité qui s'étend de la Vendée à la Gironde pourrait être appelée la *culture du centre-ouest français.* On ne peut malheureusement rien dire encore de l'extrême sud-ouest de la France, alors même qu'il serait tout à fait intéressant de mieux connaître l'évolution culturelle du Pays Basque en raison de sa spécificité linguistique. Il est presque aussi difficile de discerner une partition culturelle dans le nord-ouest ibérique. La céramique a bien permis de distinguer une culture de Las Cogotas, qui serait, dans l'esprit du présent essai, un faciès chronologique d'une *culture de la Meseta,* par exemple, mais aucun produit métallique ne lui correspond. Les haches à talon se concentrent dans le nord-ouest, de même que les pointes de lance à longue douille, les épées variantes du type de Rosnoën, les faucilles du

26. Briard 1965.
27. Gaucher 1981 ; Warmenbol 1989.
28. Blanchet *et al.* 1989 ; Mordant 1989 ; Warmenbol 1990.
29. Coffyn 1985 ; Coffyn *et al.* 1981.
30. Gomez de Soto 1980 ; Gomez de Soto & Pautreau 1989.

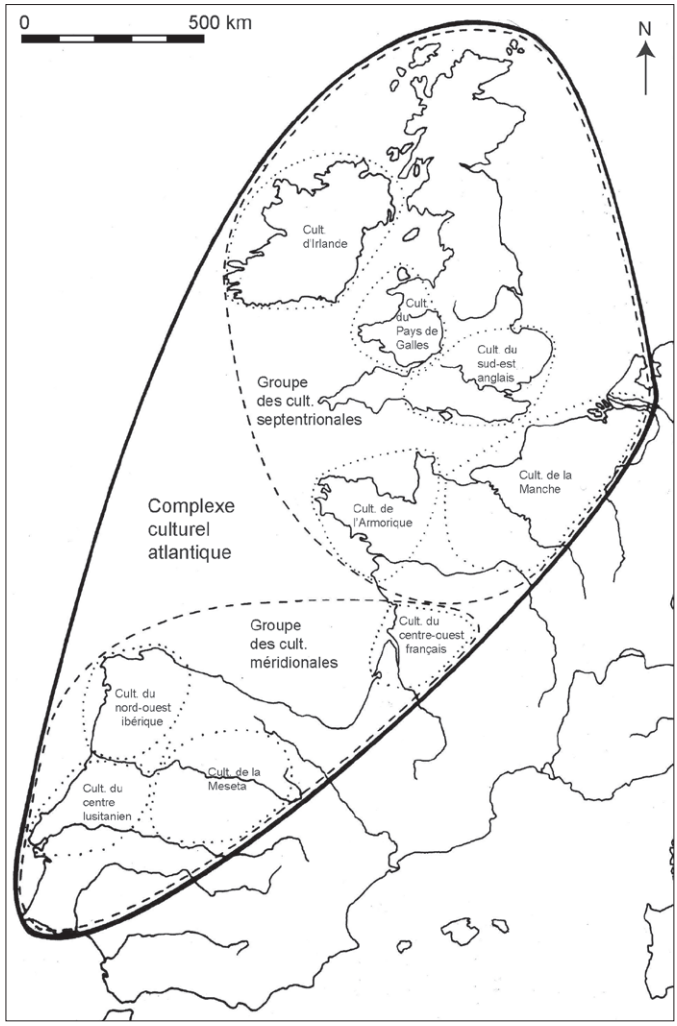
type de Rocanes ou les haches à douille à un seul anneau. Peut-être ces types caractérisent-ils plus spécialement une *culture du nord-ouest ibérique,* distincte d'une *culture centre-lusitanienne,* dite aussi groupe lusitanien pour le Bronze final III. Les poignards du type de Porto de Mos, les haches à talon uniface portugaises, les faucilles du type de Castropol et les haches à douille à deux anneaux pourraient caractériser cette dernière. Ici, comme ailleurs, le Bronze atlantique connaît au Bronze final IIIb un regain de dynamisme. Il se traduit par un élargissement de son influence vers le sud, jusqu'à la région tartessienne avec, bien entendu, le fameux dépôt de Huelva ; très probablement à l'occasion des contacts économiques noués avec la Sardaigne, voire l'Italie centrale.

Les groupes culturels

À travers toute la protohistoire, ce sont les variations stylistiques de la poterie et de la parure qui expriment le mieux les différences à l'intérieur de chaque culture. L'état très lacunaire de la documentation contraint donc, à cette échelle, de se contenter de suggestions éparses, principalement pour la fin de la période. C'est à cette échelle spatiale, que les entités culturelles changent le plus vite. Par conséquent, l'essai d'application sera restreint à une seule étape chronologique, la plus favorable du point de vue documentaire, c'est-à-dire le Bronze final IIIb (fig. 3 et 4). Dans la *culture de la Manche,* les chercheurs d'Outre-Quiévrain ont distingué, pour la fin de l'âge du Bronze, un groupe du nord-ouest, que je préférerais appeler le *groupe du Rhin*



› Fig. 3. Dendrogramme schématique des entités culturelles composant le Complexe atlantique au Bronze final IIIb.



› Fig. 4. Carte schématique des entités culturelles composant le Complexe atlantique au Bronze final IIIb (Trait continu = Complexe ; Tiretés = groupes de cultures ; Pointillés = cultures).

inférieur, un *groupe de la Flandre* et un groupe de moyenne Belgique[31]. Ce dernier intéressant aussi une partie de la France, j'ai préféré l'appeler le *groupe des Ardennes*. Il connaît un destin identique à celui de la culture de Vénat, modifiant les modèles céramiques de la culture Rhin-Suisse-France orientale dont il est issu et réintégrant la sphère techno-économique atlantique pour la métallurgie. Dans la *culture d'Armorique*, les différents types de haches à douille sont peut-être l'une des expressions de tels groupes culturels. Dans la péninsule Ibérique enfin, la *culture centre-lusitanienne* comprend deux groupes céramiques : le *groupe de Lapa do Fumo* au sud et le *groupe de Baioes-Santa-Luzia* au nord[32], tandis que la *culture du nord-ouest ibérique* comprend, entre le Douro et le Mino, le *groupe de Penha*[33].

31. De Laet 1974 ; Desittere 1968.
32. Coffyn 1985.
33. Coffyn 1985 ; Savory 1949.

Limites de l'exercice

Le schéma proposé constitue, rappelons-le, un système d'hypothèses compatibles entre elles et dont la probabilité est satisfaisante. De toute évidence, plus on descend dans la hiérarchie des entités recherchées, plus les éléments s'avèrent fragiles. De nombreux archéologues estiment qu'il faut se garder des spéculations. Notre discipline ne souffrirait-elle pas au contraire d'une grave insuffisance de problématiques ? Ne convient-il pas de s'inquiéter devant l'empressement et la constance mis par certains pour déclarer impossible la résolution d'un problème et prématurées les tentatives éventuelles ? Les hypothèses sont indispensables ; les bonnes autant que les mauvaises. Mais il ne suffit pas de les multiplier pour progresser. Il faut utiliser le rasoir d'Okham, ce principe d'économie intellectuelle qui évite les idées peu probables, voire farfelues.

Comme toujours en archéologie, la plus importante faiblesse méthodologique de la construction proposée réside dans la mauvaise représentativité de l'échantillon disponible. Celui-ci est biaisé car, à la différence du Complexe nord-alpin, la détermination de l'entité atlantique se fonde essentiellement sur les bronzes : la poterie demeure peu connue et les associations avec des bronzes restent rares. Si l'on cartographie seulement les bronzes respectifs de ces deux complexes voisins, la distinction des deux ensembles ressort cependant indéniablement. De plus, contrairement aux bronziers, rien ne laisse penser que des potiers spécialisés aient opéré pendant l'âge du Bronze. La variabilité d'objets, comme la céramique, produits au sein de chaque maisonnée est potentiellement plus grande que celle d'objets sortis d'ateliers plus spécialisés. La différence de variabilité spatiale entre la poterie et le métal s'observe d'ailleurs partout au cours des âges des métaux. Il y a donc tout lieu de supposer que lorsque l'on disposera d'un corpus céramique plus étoffé, les différences régionales s'en trouveront renforcées. Contre toute logique, J. Roussot-Larroque pense que les utilisateurs des bronzes réunis dans les dépôts du type de Saint-Denis-de-Pile usaient d'une poterie du style Rhin-Suisse-France orientale[34]. À l'appui de cette thèse, elle identifie comme tels des documents céramiques provenant de sites très occidentaux. Il convient de rester très réservé sur les pièces issues des sites implantés à l'ouest de Rouffignac-de-Sigoulès, car leur datation au Bronze final IIb-IIIa prête à discussion. Quoi qu'il en soit, dans cette région les types atlantiques montrent une écrasante majorité à l'ouest d'une ligne Vilhonneur-Rouffignac, tandis qu'à l'est de cette limite, les types orientaux dominent très nettement.

La faiblesse numérique des documents disponibles demeure bien entendu très grande, surtout dans *le groupe des cultures méridionales,* mais seules de nouvelles fouilles y remédieront. Elles ne résoudront pas, toutefois, le problème de la représentativité statistique, car, si consistant que soit le corpus archéologique, nous ignorons toujours quelle fraction de la réalité passée il représente. Nous sommes donc condamnés à nous en contenter et à postuler la représentativité de nos données : sauf à clamer indéfiniment notre impuissance et l'espoir dans les générations futures. S'il importe bien sûr de ne pas oublier notre postulat, il faut aussi rappeler que l'on pourra toujours brandir les lacunes documentaires pour justifier une recherche stérile. De fait, les propositions de cultures et de groupes culturels prétendent davantage appeler des vérifications détaillées et quantifiées que fournir un cadre définitif. D'autant que ce schéma fige une réalité mouvante. Les marges des entités subissent toujours des dilatations et des contractions. Certains sous-ensembles périphériques, comme le groupe des Ardennes par exemple, peuvent même échapper à leur ensemble d'origine pour être intégrés par un voisin. Malgré la constante mouvance inhérente à tout système ouvert, le plus étonnant demeure la pérennité de ces entités. Souvent, elles conservent le même centre de gravité pendant des siècles, malgré les incessants changements internes et externes. Il convient

34• Roussot-Laroque 1988.

donc de se demander quel peut être leur principe constitutif et quelles peuvent être les raisons de leur résistance aux aléas du temps, à travers plusieurs générations humaines.

Modalités de formation des entités culturelles

Deux observations d'apparence banale sont utiles à rappeler d'emblée. D'abord, sauf exception rarissime, l'homogénéité culturelle se développe sur des espaces géographiques continus. Cela génère des ensembles homogènes, tous différents, juxtaposés et emboîtés. Des exceptions peuvent se produire, comme en Afrique, dans les zones où coexistent des éleveurs nomades et des agriculteurs sédentaires. Les ensembles culturels forment là une sorte de costume d'arlequin, *de patchwork*. Mais ce cas de figure reste à démontrer en Europe protohistorique : bien que fragmentaires, les données issues des sites d'habitat indiquent des communautés fondamentalement sédentaires et pratiquant une économie agricole mixte. Ensuite, les changements culturels montrent une bonne corrélation avec les modifications de l'organisation des échanges : diffusion de nouvelles techniques, mise en exploitation de nouveaux gisements, fourniture d'une nouvelle clientèle, etc. Quelques mouvements de migration ont sans doute eu lieu, mais beaucoup plus rarement que les mutations socio-économiques. La première observation implique le rôle crucial de la distance, la seconde, celle des modalités et de la nature des échanges.

Le processus d'homogénéisation culturelle peut s'opérer sur de très vastes espaces, en particulier à l'échelle des complexes techno-économiques. Pendant la protohistoire, ni le complexe, ni le groupe de cultures, ni même la culture ne peuvent constituer une entité politique autonome. Pour l'âge du Bronze, on peut même douter de ce que les groupes culturels identifiables aient pu être unifiés politiquement[35]. Le facteur d'homogénéisation n'est donc pas le politique. Il faut donc bien en venir à l'échange qui constitue le principe fondamental de toute socialisation. L'échange est nécessaire aux plans génétiques et économiques. Il suppose des échanges d'informations, donc de représentations symboliques entre les interlocuteurs, ce qui entraîne l'unification de leur vision du monde. Les individus sont ainsi amenés à percevoir et interpréter leur environnement de la même manière et, par conséquent, à s'exprimer oralement, gestuellement et stylistiquement de façon similaire. Ce processus s'élargit en fonction du nombre, de la durée et de la forme des interactions individuelles et collectives. L'homogénéité culturelle émerge donc spontanément de l'interaction entre communicants. C'est ainsi que se crée la culture, ce système de connaissances, de techniques, de règles et de croyances communes. Une culture archéologique, c'est l'ensemble des traces conservées d'une communauté donnée, c'est-à-dire d'un ensemble de groupes résidentiels : de villages, de hameaux et de fermes, qui échangent plus entre eux qu'avec d'autres.

Les rapports ne sont pas toujours d'alliance. Ils peuvent aller jusqu'à l'exclusion réciproque. En cas d'alliance, les échanges privilégiés produisent un degré plus ou moins élevé de ressemblance culturelle. Dans l'autre cas, les différences sont nettement marquées, voire renforcées aux frontières où, plus qu'ailleurs, on affiche son identité. Celle-ci se dégage non seulement par l'appropriation mimétique des modèles communautaires, mais aussi, nécessairement, par différenciation. Autrement dit, il faut obligatoirement un modèle à imiter et un autre, l'indispensable étranger, dont il faut se distinguer. L'identification est le processus essentiel de la formation de la personnalité individuelle. Ainsi, l'identité des groupes émerge-t-elle de l'interaction sociale globale, sans qu'il soit nécessaire d'invoquer une commande centrale. Enfin, c'est bien parce que ce principe tient à la procédure

35• Brun & Pion 1992.

même de formation du moi que les entités se distinguent, se hiérarchisent en fonction du volume, de la fréquence et des modalités d'échanges ; toutes choses pour lesquelles la distance représente une contrainte majeure. Elles peuvent se conserver très longtemps parce qu'elles représentent un élément constitutif de l'identité individuelle et collective.

Ce principe d'homogénéisation et d'hétérogénéisation concomitante permet d'expliquer une expansion culturelle sans toujours recourir à l'hypothèse migrationniste, de comprendre la hiérarchisation des entités à l'intérieur des grands complexes et de rendre compte de l'existence et de la conservation d'entités culturelles différentes.

Le déséquilibre documentaire entre l'est et l'ouest a encouragé le préjugé d'une supériorité orientale. Les régions atlantiques ont été envisagées comme la périphérie extrême des changements techniques, stylistiques et sociaux. Ce qui est vrai pendant l'âge du Fer, avec lequel s'organise un vaste système économique centré sur la Méditerranée, ne l'est pas nécessairement plus tôt, par rapport à la zone nord-alpine. La documentation métallique montre au contraire une concurrence active des productions respectives, une émulation réciproque illustrée par la rapidité des emprunts et des adaptations aux goûts locaux. Comment d'ailleurs en serait-il autrement dans une situation où les échanges des matières premières du bronze s'avèrent indispensables[36]. L'analyse de la fréquence d'association des types dans les dépôts mixtes démontre que le monde atlantique ne souffre d'aucun retard, d'aucun décalage systématique dans l'adoption des innovations techniques. Plus que d'autres même, il a nécessairement développé une grande efficacité dans le domaine du transport maritime. C'est ce qu'implique la communauté culturelle qui non seulement relie l'Écosse au Portugal, mais aussi persiste longtemps à travers les modifications successives de larges pans de la culture matérielle. Il s'agit bien d'une sphère d'échanges privilégiés dont les participants développent des styles propres pour exprimer, à la fois leur appartenance à cette communauté et leur différence par rapport aux autres. Ce principe agit à plusieurs échelles différentes : depuis celle de l'individu jusqu'à celle de l'humanité tout entière. Au-dessus du complexe techno-économique ou culturel existe le niveau de l'entité continentale ou sub-continentale où se distinguent l'Europe, le Moyen-Orient, etc. En-dessous du groupe culturel, on mettra en évidence le niveau de la communauté villageoise ou de l'atelier de production. Ainsi, tout est dans tout, mais pas au même niveau. Il convient de hiérarchiser les éléments étudiés, faute de quoi on aboutit à une navrante bouillie conceptuelle. Le cadre proposé ici essaye de répondre à cette nécessaire structuration. Mais il doit être vu comme un organigramme en constante évolution. Nous devons nous situer "entre le cristal et la fumée", pour reprendre un titre du biologiste H. Atlan : "...entre deux extrêmes : un ordre répétitif parfaitement symétrique dont les cristaux sont les modèles physiques les plus classiques, et une variété infiniment complexe et imprévisible dans ses détails, comme celle des formes évanescentes de la fumée[37]", c'est-à-dire entre un modèle tellement ordonné et rigide qu'il fige, entrave et finit par déformer l'objet de la recherche et un modèle tellement mouvant et indifférencié qu'il en perd toute consistance. Nous connaissons bien les défauts de nos tiroirs typo-chronologiques. Nous savons pourtant qu'ils nous sont indispensables. De la même façon, malgré leur caractère simplificateur, nous avons absolument besoin de cadres typo-culturels.

36. Northover 1982.
37. Atlan 1979, 5.

BIBLIOGRAPHIE

Almagro Basch, M. (1940) : "El hallazgo de la Ria de Huelva y el final de la Edad del Bronce en el occidente de Europa", in : *Ampurias II*, 85-143.

Atlan, H. (1979) : *Entre le cristal et la fumée, essai sur l'organisation du vivant*, Paris.

Blanchet, J.-C. (1976) : "L'âge du Bronze en Picardie", in : *Les premiers agriculteurs et les âges des Métaux en Picardie*, Revue archéologique de l'Oise 7, 29-42.

Blanchet, J.-C., Brun, P., Talon, M. (1989) : "Le Bronze moyen en Picardie et dans le Nord-Pas-de-Calais", in : *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale, Actes du 113e Congrès national des Sociétés Savantes (CTHS), Strasbourg-Haguenau, 1988*, Paris, 491-500.

Blanchet, J.-C., Mordant, C. (1987) : "Les premières haches à rebords et à butée dans le Bassin parisien et le Nord de la France", in : *Les relations entre le continent et les îles britanniques à l'âge du Bronze, Actes du 22e Congrès préhistorique de France, Lille, 2-7 septembre 1984*, Paris, 89-118.

Briard, J. (1965) : *Les dépôts bretons et l'âge du Bronze atlantique*, Rennes.

Briard, J. (1984) : *Les tumulus d'Armorique*, L'âge du Bronze en France 3, Paris.

Briard, J., Cordier, G., Gaucher, G. (1969) : "Un dépôt de la fin du Bronze moyen à Malassis, commune de Chéry (Cher)", *Gallia Préhistoire*, 12-1, 37-73.

Briard, J., Mohen, J.-P. (1976) : "Le dépôt du Bronze moyen de Duault (Côtes-du-Nord)", *Antiquités Nationales*, 8, 28-37.

Briggs, C. S. (1987) : "Buckets and cauldrons in the Late Bronze Age of north-west Europe : a review", in : *Les relations entre le continent et les îles britanniques à l'âge du Bronze, Actes du 22e Congrès préhistorique de France, Lille, 2-7 septembre 1984*, Paris, 161-187.

Brun, P. (1986) : *La Civilisation des Champs d'Urnes, Étude critique dans le Bassin parisien*, Documents d'archéologie française 4, Paris.

Brun, P. (1988a) : "L'entité Rhin-Suisse-France orientale : nature et évolution", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, 599-618.

Brun, P., Pion, P. (1992) : "L'organisation de l'espace dans la vallée de l'Aisne pendant l'âge du Bronze", in : Mordant, C., Richard, A., éd. : *L'habitat et l'occupation du sol à l'âge du Bronze en Europe, Actes du colloque international de Lons-le-Saulnier, CTHS, 1990*, Paris, 117-127.

Brun, P., Pommepuy, C. (1987) : "La nécropole protohistorique du méandre de Bucy-le-Long/Missy-sur-Aisne dans son contexte chronologique et historico-culturel", in : *Les relations entre le continent et les îles britanniques à l'âge du Bronze, Actes du 22e Congrès préhistorique de France, Lille, 2-7 septembre 1984*, Paris, 57-75.

Clarke, D. L. (1968) : *Analytical Archaeology*, Londres.

Coffyn, A. (1985) : *Le Bronze final atlantique dans la péninsule Ibérique*, Talence.

Coffyn, A., Gomez de Soto, J., Mohen, J. P. (1981) : *L'apogée de l'âge du Bronze Atlantique : le dépôt de Vénat*, Paris.

Coombs, D. (1988) : "The Wilburton complex and Bronze Final II in Atlantic Europe", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France 1, Nemours, 575-581.

De Laet, S. J. (1974) : *Prehistorische Kulturen in hetzuiden der Lagelanden*, Wetteren.

Desittere, M. (1968) : *De Urnenueldenkultur in bet gebied tussen Neder-Rijn en Noordzee (Periodes Ha A en B)*, Dissertationes Archaeologicae Gandenses IV, Brugge.

Fourny, M. (1985) : "Le 'Muziekberg' à Renaix. Nouvelle contribution à l'étude de la nécropole de la civilisation de Hilversum/Drakenstein (âge du Bronze ancien/moyen). Examen des anciennes collections du Musée du centenaire à Mons", in : *Vie Archéologique*, 19, 41-68.

Gaucher, G. (1981) : *Sites et Cultures de l'âge du Bronze dans le Bassin parisien*, Supplément à Gallia-Préhistoire XV, Paris.

Gaucher, G., Robert, Y. (1967) : "Les dépôts de bronze de Cannes-Écluse", *Gallia Préhistoire*, 10-1, 169-223.

Giot, P.-R., Cogné, J. (1951) : "L'âge du Bronze ancien en Bretagne", *L'Anthropologie*, 53, 425-444.

Glasbergen, W. (1954) : "Barrow Excavations in the Eight Béatitudes. The Bronze Age Cemetery between Toterfout and Halve Mijl, North Brabant", *Paleo-historia*, II, 1-34 ; III, 1-204.

Gomez de Soto, J. (1980) : *Les cultures de l'âge du Bronze dans le Bassin de la Charente*, Périgueux.

Gomez de Soto, J., Pautreau, J.-P. (1989) : "Le groupe des Duffaits dans le Centre-Ouest de la France", in : *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale, Actes du 113e Congrès national des Sociétés savantes (CTHS), Strasbourg-Haguenau, 1988*, Paris, 385-390.

Harrison, R. J. (1986) : *L'âge du Cuivre : la civilisation du vase campaniforme*, Paris.

Klenj, L. S. (1982) : *Archaeological Typology*, BAR Int. Series 153, Oxford.

Letterlé, F. (1976) : "Un ensemble de l'âge du Bronze à Cuiry-les-Chaudardes, Le Champ Tortu", in : *Les fouilles protohistoriques dans la vallée de l'Aisne 3*, 173-185.

Mohen, J.-P. (1977) : *L'âge du Bronze dans la région de Paris. Catalogue synthétique des collections conservées au Musée des antiquités nationales*, Paris.

Mordant, C. (1989) : "Transgression culturelle et mouvements de populations aux XIVe-XIIIe siècles avant notre ère dans le Bassin parisien, compétition culturelle et phénomène de lisière", in : *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale, Actes du 113e Congrès national des Sociétés savantes (CTHS), Strasbourg-Haguenau, 1988*, Paris, 284-303.

Northover, J.-P. (1982) : "The exploration of long-distance movement of bronze in Bronze and Early Iron Age Europe", *Institute of Archaeology Bulletin*, 19, 45-72.

O'Connor, B. (1980) : *Relations between Britain, North-Eastern France and the Low Countries during the Later Bronze Age and the Early Iron Age, with particular reference to the metalwork*, BAR Int. Series 91, Oxford.

Pautreau, J.-P. (1979) : *Le Chalcolithique et l'âge du Bronze en Poitou-Vendée, Deux-Sèvres, Vienne. Tomes I et II*, Poitiers.

Piggott, S. (1938) : "The Early Bronze Age in Wessex", *Proceedings of the Prehistoric Society, 4*, 52-106.

Roussot-Laroque, J. (1988) : "Le Rhin-Suisse-France orientale et l'Aquitaine", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France 1, Nemours, 481-511.

Savory, H. N. (1949) : "The Atlantic Bronze Age in South-West Europe", *Proceedings of the Prehistoric Society*, XV, 128-155.

Smith, I. (1961) : "An essay towards the reformation of the british Bronze Age", *Helinium*, I-2, 97-118.

Warmenbol, E. (1987) : "Deux dépôts de haches à douille découverts en province d'Antwerpen, la diffusion de la culture du Plainseau en Belgique", in : *Les relations entre le continent et les îles britanniques à l'âge du Bronze, Actes du Colloque de Lille dans le cadre du 22e Congrès Préhistorique de France,* Paris, 1984, 133-149.

Warmenbol, E. (1989) : "La dynamique du Bronze moyen en Belgique", in : *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale, Actes du 113e Congrès National des Sociétés savantes (CTHS), Strasbourg-Haguenau, 1988, Paris*, Paris, 501-513.

Warmenbol, E. (1990) : "Un petit dépôt du Bronze final découvert à Yvoir (Namur)", *Helinium*, XXIX-1, 79-92.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

UNE PÉRIODE DE TRANSITION MAJEURE EN EUROPE : DE LA FIN DU IVe AU DÉBUT DU IIe S. A.C. (LA TÈNE B2 ET C)

Brun, P. (2007) : "Une période de transition majeure en Europe : la fin du IVe et le IIIe s. av. J.-C. (LT B2-C2)", in : Mennessier-Jouannet, C., Adam, A.-M., Milcent, P.-Y., éd. : *La Gaule dans son contexte européen aux IVe et IIIe s. av. n. è.*, Lattes, 377-384.

Je plaidais là l'idée qu'il y avait probablement eu deux transitions majeures durant la protohistoire récente (âges du Bronze et du Fer) : l'une entre 1600 et 1350 a.C., l'autre entre 325 et 150 a.C. ; ce qui se confirme. Je faisais cependant, là encore erreur en restant dubitatif sur le fait que le développement du système-monde jusqu'au nord-ouest de l'Europe n'avait pas eu lieu avant l'âge du Fer, alors qu'il s'est produit dès le milieu du IIe mill. a.C.

I was arguing here that there had probably been two major transitions during recent protohistory (Bronze and Iron Ages): one between 1600 and 1350 BC, the other between 325 and 150 BC; which is increasingly being confirmed. However, here again, I was mistaken in remaining dubious about the fact that the development of the world-system as far as north-western Europe did not take place before the Iron Age, whereas it did occur as early as the middle of the 2nd millennium BC.

Le propos est de montrer que la période courant de la fin du IVe au début du IIe s. a.C. fut une période transitoire majeure de la protohistoire européenne. Elle articule en effet deux volets, qui représentent deux paliers de l'accentuation et de la généralisation de la division sociale en Europe tempérée humide : 1) le temps des chefferies fondées sur le contrôle des moyens de production, qui commencent d'être travaillées par l'économie-monde orientale, après les âges sombres de la Grèce, jusqu'à se muer, dans la zone intermédiaire, en chefferies complexes financées par les échanges extérieurs ; 2) le temps des États naissants financés en nature et en richesses externes, dans la zone intermédiaire, et des chefferies complexes dans la périphérie plus lointaine. En deux siècles, des éléments anciens perdent de l'importance au profit d'éléments nouveaux. Émerge alors un monde très différent de celui qui s'était mis en place 1200 ans plus tôt. On commencera par définir la notion de transition. On déroulera ensuite, en trois parties, la séquence des principales

observations : la fin de la période antérieure, la période de transition elle-même et le début de la période suivante. On envisagera enfin la signification de ces observations.

La notion de transition

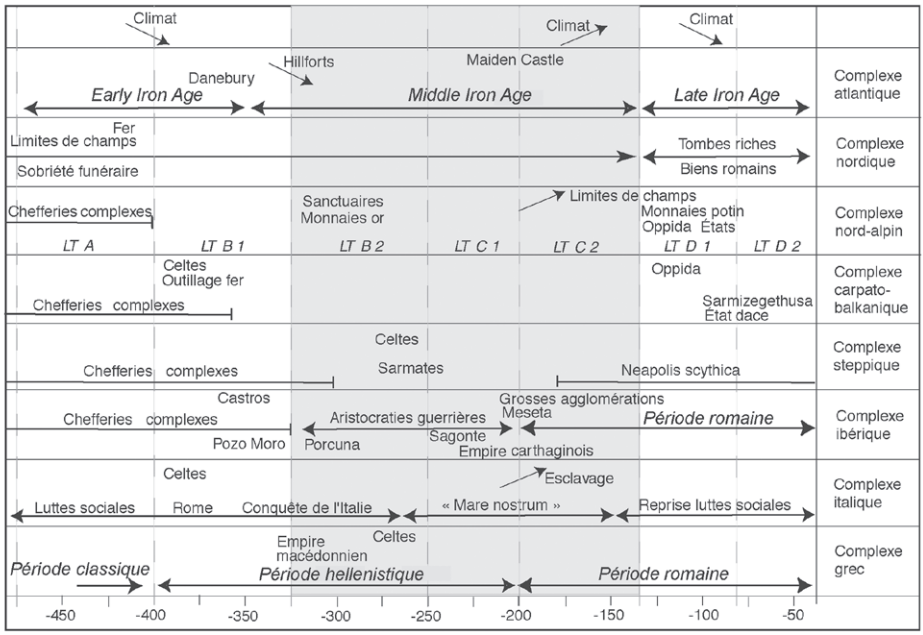
Sans doute n'est-il pas inutile de donner d'emblée quelques précisions d'ordre épistémologique et théorique. Il est évident que le changement est permanent, en particulier à cause du vieillissement qui affecte tout organisme vivant. Les acteurs sociaux vieillissent et meurent, ce qui ne permet pas une reproduction à l'identique ; d'autant plus que tous les êtres humains sont singuliers. Ajoutons que s'ils apparaissent culturellement conditionnés, ils demeurent potentiellement libres de faire autrement, d'adopter à tout moment d'autres options existentielles. Pourtant, toutes les sciences humaines observent que les changements sociaux touchent des collectivités dans lesquelles les individus se conforment à l'ensemble. Ces changements connaissent des différences de *tempo*, mais aussi des différences d'incidence spatiale : ces changements se montrent plus ou moins rapides, sur des zones plus ou moins grandes, c'est-à-dire sur un nombre plus ou moins grand d'individus.

Comprendre le changement nécessite, par conséquent, d'ordonner et de hiérarchiser l'importance relative des facteurs repérables archéologiquement. Ce sont d'ailleurs les mêmes principes qui ont inspiré le découpage de l'histoire de l'Europe en grandes périodes : antique, médiévale, moderne, contemporaine. Ces catégories revêtent, bien entendu, des aspects critiquables ; elles engendrent, en particulier, de la rigidité ; d'autant que les spécialisations académiques tendent spontanément à devenir de plus en plus étanches. D'où le paradoxe bien connu : d'un côté ces découpages sont des outils indispensables à la conceptualisation et à la mémorisation, de l'autre, ils enferment dans des micro-domaines conceptuels assez stérilisants. La solution, pour sortir de cette apparente contradiction, est de travailler à plusieurs focales, pour les données traitées et pour les approches sélectionnées, non seulement au plan spatial, mais aussi au plan chronologique. La notion de transition s'inscrit dans cette nouvelle perspective.

Une transition est une transformation progressive, un passage entre deux situations plus stationnaires. Cette notion permet, de la sorte, de prendre en compte le temps de diffusion, dans l'espace et dans la population, d'une nouveauté ou d'une combinaison de nouveautés. Les archéologues utilisent aussi, forcément, de grands découpages. Ceux qui sont aujourd'hui en vigueur datent du XIX^{e} s. Ce système des âges a été bâti sur une classification des objets selon leur matériau (lithique, bronze, fer) et pendant l'industrialisation. Il privilégiait, en conséquence, les facteurs technologiques du changement. Depuis lors, de nouveaux moyens d'investigation archéologique ont été mis en œuvre, soit dans les dimensions plus microscopiques (physique et chimie des matériaux, datation absolue, tracéologie, etc.), soit dans des dimensions plus macroscopiques (de l'unité archéologique dans son environnement proche, jusqu'aux réseaux parfois très étendus d'établissements). Les catégories du XIX^{e} s. ont ainsi perdu beaucoup de pertinence. On comprend mieux, maintenant, que, pour entériner un changement technique, trois options sont possibles :

- sa première apparition (les tout premiers objets en fer, par exemple) ;
- sa généralisation spatiale sur une vaste zone, voire un continent ;
- sa généralisation sociale, c'est-à-dire son utilisation par tous les acteurs sociaux ; en particulier les producteurs de nourriture qui constituent le secteur économique le plus fondamental.

La troisième, qui correspond à une étape plus structurelle de l'adoption d'une nouveauté technique, c'est-à-dire au moment où cette dernière affecte l'économie tout entière, est sans doute préférable. Cela signifie que le critère de changement pertinent n'est plus seulement technique : il devient pleinement socio-historique. En bref, il ne suffit pas que la technique existe, il faut que le système social dans son ensemble se donne les moyens de l'utiliser. Pour la technologie du bronze, cela se produit au Bronze moyen, entre 1650 et 1350 a.C., selon les régions européennes ; pour le fer, au cours des IV[e] et III[e] s. a.C. Il s'agit des deux périodes de transition majeure au cours des deux millénaires a.C.[1]La seconde fait l'objet du présent article (fig. 1).



› Fig. 1. Séquence des principales données archéologiques et historiques dans les grands complexes culturels de l'Europe, au cours de la seconde moitié du I[er] mill. a.C. La période de transition proposée ici apparaît en gris.

La séquence évolutive

La fin de la période antérieure

Il convient, pour brosser ce panorama, de passer en revue le continent, à partir du VI[e] s. a.C., en commençant par le Complexe culturel égéen, le plus développé à l'époque. Il s'agit d'un ensemble politiquement divisé à la fin de la période archaïque et au début de la période hellénistique. Un certain équilibre se maintient entre ces petits États concurrents, même si Athènes exerce une réelle hégémonie économique. Ces petits États entretiennent des relations avec des sociétés de l'intérieur du continent, par le truchement de colonies. Ces relations, surtout économiques, contribuent à l'émergence de chefferies complexes, de la péninsule Ibérique au Kouban.

1• Brun 1998.

Le terme de chefferie complexe fait référence à la typologie sociale proposée par A. Johnson et T. Earle[2]. Plus développée que celles de M. Fried[3] ou d'E. Service[4], cette classification en neuf types se fonde, à dessein, sur des critères archéologiques. Les dimensions privilégiées sont ainsi la taille des établissements et celle des territoires contrôlés. Pour les catégories qui nous intéressent ici, les précisions suivantes s'imposent (fig. 2) :

M. H. Fried 1960	E. R. Service 1962	A. W. Johnson & T. Earle 1987	Ha B-C	Ha D LT A-B1	LT B2-C	LT D
Société égalitaire	Organisation en bande	Groupe familial prédateur				
		Groupe familial producteur				
	Organisation tribale	Groupe local acéphale villageois				
		Groupe local acéphale clanique				
Société de rang		Collectivité locale à Big Man				
	Organisation en chefferie	**Unité politique régionale type chefferie simple**	X		X	
Société stratifié		**Unité politique régionale type chefferie complexe**		X		
	Organisation étatique	**Unité politique régionale type état archaïque**				X
Société étatique		Unité politique régionale type état national				

› Fig. 2. Typologie sociale de Johnson & Earle, en regard de celles de Fried et de Service, à gauche. Les types d'unités politiques envisagées ici sont marqués en gras. Ces formes d'organisation sont adoptées dans le Complexe nord-alpin selon la séquence chronologique indiquée à droite. La période de transition, en gris, correspond à une baisse temporaire de la complexité organisationnelle.

- la chefferie simple est un réseau centralisé, composé de quelques milliers à quelques dizaines de milliers de personnes, réunies sous un pouvoir unique, incarné par une personne (le chef), ou un conseil ;
- la chefferie complexe est un réseau hiérarchisé : entre le niveau central et les établissements plus ordinaires, existe au moins un niveau intermédiaire de chefs subalternes. Ces relais du pouvoir central s'avèrent indispensables quand s'élargit le territoire contrôlé politiquement ; le plus souvent quand le souverain ne peut plus se déplacer rapidement, dans la journée, en n'importe quel point de celui-ci. C'est apparemment le type de formation politique qui apparaît à la fin du VI^{e} s. a.C. dans des sociétés dont les élites affichent leurs relations avec des sociétés plus développées, les États grecs et étrusques. Ces formations sociales ont été traditionnellement appelées des principautés de façon métaphorique et parce que le terme fait image pour le profane[5]. Il manque, bien entendu, de précision puisqu'il a été utilisé à propos de tombes nettement plus riches que l'ordinaire, quel que soit le contexte social. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire d'avoir recours à une typologie sociale mieux définie ;

2. Johnson & Earle 1987.
3. Fried 1960.
4. Service 1962.
5. Brun 2006.

- l'État archaïque se distingue de la catégorie précédente par l'existence d'une administration ; en général, cet outil de gouvernement laisse au moins quelques traces écrites. Pour l'Europe nord-alpine, l'administration se détecte surtout au travers d'un monnayage fiduciaire : des monnaies métalliques sans valeur intrinsèque et qui valent uniquement par la garantie du pouvoir politique. Notons qu'elles sont souvent marquées en lettres grecques ou latines.

En Italie, prévaut, comme en Grèce, une situation d'équilibre conflictuel. Rome commence toutefois d'étendre sa mainmise sur la péninsule.

Dans le complexe culturel ibérique, des formations du type des chefferies complexes semblent connaître un changement : simple changement de régime politique ou réel changement de niveau de complexité ? On passerait d'un régime de type principauté ou royaume à un régime plus oligarchique animé par des aristocrates guerriers, mais les données archéologiques ne fournissent pas d'indices décisifs sur le maintien ou non de l'échelle d'intégration. Plus loin vers le nord-ouest, se met en place un maillage de *castros* qui suggère l'existence de chefferies simples[6].

Dans le Complexe steppique, de riches tombes tumulaires à importations grecques et des sites fortifiés montrent une distribution et une hiérarchie qui laisse penser à des sociétés du type de la chefferie complexe. Bien implanté dans le bassin du Dniepr moyen, au sud de Kiev, dans la zone de steppe forestière, ce type de sociétés se développe vers le sud, dans la steppe herbeuse, mais à proximité du fleuve, au cours du IVe s. a.C., jusqu'à l'irruption de Sarmates et de Celtes qui en provoquent l'effondrement[7].

Le Complexe carpato-balkanique présente des données analogues, en Illyrie[8], en Thrace[9] et peut-être sur le moyen Danube. Des chefferies complexes se détectent là, jusqu'au milieu du IVe s. a.C. Une émigration illyrienne se produit alors en Grèce et une occupation macédonienne en Thrace. Des migrations celtiques viennent alors ajouter à la désorganisation de ces entités politiques, dans toute la zone[10].

Dans le Complexe nord-alpin, les sites majeurs des chefferies complexes apparues au Hallstatt D2 périclitent, pour la plupart, à la fin du Hallstatt D3, probablement vers 475 a.C. Le site de Bourges continue à exercer son rôle central une cinquantaine d'années de plus. Des formations politiques du type de la chefferie simple semblent redevenir la norme. Les indices de relations avec les États méditerranéens se raréfient très nettement[11]. Ce n'est qu'à partir de la fin du VIe s. a.C. que le fer se diffuse dans le Complexe nordique. Cette zone se caractérise alors par la sobriété de ses pratiques funéraires. L'habitat s'y montre exclusivement dispersé, mais tend à se fixer plus durablement au même endroit, comme en témoignent les limites de champs encore détectables aujourd'hui[12].

Le Complexe atlantique est surtout connu dans le sud de l'Angleterre. On y constate la baisse du nombre de *hillforts* au début du *Middle Iron Age*[13].

6. Almagro Gorbea & Ruiz Zapatero 1992.
7. Rolle 1980.
8. Palavestra 1994 ; Parovic-Pesikan 1964.
9. Bouzek 1990 ; Fol & Marazov 1977 ; Moscalu 1989.
10. Moscati *et al.*, éd. 1991 ; Szabó 1992.
11. Brun 1987.
12. Kristiansen 1991.
13. Cunliffe 1997.

Notons qu'une dégradation climatique marquée se déclenche vers 400 a.C, dont les répercussions sociales semblent avoir surtout affecté l'Europe tempérée humide.

La période de transition

Le Complexe égéen est alors marqué par l'essor de l'empire macédonien, dont la pression celtique ne remet pas en question la domination. C'est Rome qui y met fin. En un siècle, Rome étend sa domination sur l'ensemble du bassin méditerranéen. En 200 a.C, la puissance romaine compte cinq millions d'habitants, dont deux millions d'esclaves. Il s'agit d'une véritable économie de guerre fonctionnant aux dépens de son pourtour, pour se fournir en esclaves, en biens divers, mais aussi en mercenaires.

Le Complexe ibérique, tombé un court moment sous l'obédience de l'empire carthaginois, devient lui aussi une province romaine. Dans la Meseta, apparaissent de grosses agglomérations fortifiées.

Dans le Complexe steppique, émerge un État indépendant, *Neapolis Scythica*, issu de l'influence des comptoirs grecs de la mer Noire sur les Scythes de Crimée.

Dès le début du IV^e^ s. a.C., des groupes celtes bien encadrés se sont installés nombreux en Italie du Nord, sous l'autorité de chefs issus de leur aristocratie[14]. Les premiers, les *Senones*, seraient partis de la Champagne. Un autre gros contingent, les Boïens, serait parti ensuite de la Bohème[15]. Le mouvement a ainsi affecté l'ensemble de la Celtique nord-alpine. Ces turbulences ne pouvaient aboutir qu'à la désorganisation des réseaux d'échanges traditionnels. De façon symptomatique, les prestigieux objets méditerranéens sont alors devenus exceptionnels en Europe moyenne. Les tombes riches se sont raréfiées. La densité du peuplement semble avoir décru[16]. Le dépôt de Duchcov montre le développement d'une production artisanale à grande échelle pour certains biens dont des parures[17]. L'homogénéité stylistique intra-celtique est demeurée très forte et prouve la persistante intensité des échanges d'un bout à l'autre du complexe culturel. Avec l'occupation d'une grande partie de l'Italie septentrionale, les échanges sud-nord, eux aussi, ont eu tendance à se cantonner à la zone celtique. Il semble que l'expansion ait atteint son maximum au III^e^ s. a.C. La mise en œuvre d'une stratégie expansionniste avait interrompu le processus de complexification. Ce choix avait eu d'importantes conséquences sur la structure de l'économie européenne, mais celle-ci n'avait pas été totalement détruite. En effet, tout s'est passé comme si cette expansion s'était opérée dans le but d'encercler les centres moteurs du système continental ; comme si l'objectif avait été de contrôler l'ensemble du deuxième cercle, après avoir été de s'approcher des cités du premier cercle ; le but ultime étant de profiter plus encore du système. Ce n'est probablement pas un hasard si l'expansion celtique s'est surtout développée dans la zone intermédiaire. Toutefois, désirant gagner trop, trop vite, les groupes qui ont adopté cette stratégie ont fini par faire perdre beaucoup à l'ensemble du monde celtique. Localement, trois éléments nouveaux apparaissent dans le Complexe nord-alpin :

14. Polybe, *Histoires* ; Tite-Live, *Histoire romaine*.
15. Kruta 1987.
16. Demoule 1999 ; Waldhauser 1981.
17. Kruta *et al.* 1978.

- les sanctuaires construits, nettement délimités[18] ;
- la monnaie, mais qui circule encore comme les autres biens de prestige[19] ;
- les limites de champs.

Dans le Complexe nordique, du VI^e^ au début du II^e^ s. a.C., la division sociale n'apparaît pas. Les cimetières regroupent des tombes équivalentes dans leur sobriété. L'adoption de la métallurgie du fer qui repose sur une ressource locale accompagne la tendance à un certain repli des communautés sur elles-mêmes. La diversification stylistique régionale confirme d'ailleurs le probable renforcement des identités communautaires[20]. Il convient là encore de rester dubitatif devant cet apparent retour à des rapports sociaux égalitaires. Les limites de champs supposent un accès différentiel institutionnalisé à la terre, même si l'étendue de ce pouvoir nous échappe

En Angleterre, après 350 a.C., le nombre des sites de hauteur fortifiés subit une forte baisse, ce qui évoque quelque renforcement du pouvoir ; contexte dans lequel apparaîtront les premiers documents monétaires[21]. Étudiant l'évolution du *hillfort* de Maiden Castle, N. Sharples[22] constate qu'il acquiert une position dominante sur tout le sud du Dorset et finit par absorber ses voisins immédiats, puis causer l'abandon de ses homologues plus éloignés, afin peut-être de démilitariser des vassaux incertains. La distinction entre les aspects rituels et domestiques devient plus accentuée. Elle se manifeste par la constitution de vrais cimetières et la fondation de sanctuaires hors de l'habitat.

On note, d'une façon générale, une accentuation de l'emprise agricole en Europe tempérée humide, soutenue par une amélioration climatique.

Le nouveau monde

L'énorme et rapide élargissement de l'*imperium* entraîne une aggravation des luttes sociales à Rome. L'une des conséquences en est une hausse des besoins en force de travail servile, en finance et en approvisionnements (par le commerce, le tribut, voire le pillage). Il en résulte une forte stimulation des économies périphériques. Celle-ci provoque des modifications dans les organisations sociétales locales. Ces facteurs externes se conjuguent probablement avec l'intensification de la production agricole pour créer les conditions d'émergence de caractéristiques urbaines et étatiques dans la seconde moitié du II^e^ s. a.C.

Pour répondre à une pression sur les ressources, il faut produire plus, c'est-à-dire accroître la surface des terres mises en culture et/ou innover dans les pratiques agricoles et dans l'outillage. Pour la période traitée ici, c'est la façon dont les hommes ont aménagé leur espace qui traduit le mieux l'ampleur des changements qui affectent les pratiques agricoles. Les paysages portent encore aujourd'hui les scarifications de cette véritable mutation agricole. Notons que ces multiples systèmes de fossés n'impliquent pas seulement une rationalisation pour l'intensification de la production, mais révèlent aussi la volonté d'une matérialisation plus poussée des droits d'usage, voire de propriété de la terre ; souci logique dans une situation de pression démographique.

18. Brunaux 1986 ; Brunaux & Rapin 1988.
19. Polenz 1982 ; Scheers 1983.
20. Kristiansen 1991.
21. Haselgrove 1987.
22. Sharples 1991.

La densité sociale ne se confond pas avec la densité de population ; elle dépend d'une combinaison de plusieurs facteurs supplémentaires :

- la distribution spatiale de la population, de l'habitat et des carrefours d'échange,
- la taille et la configuration du territoire,
- les techniques de transport et de transmission des informations.

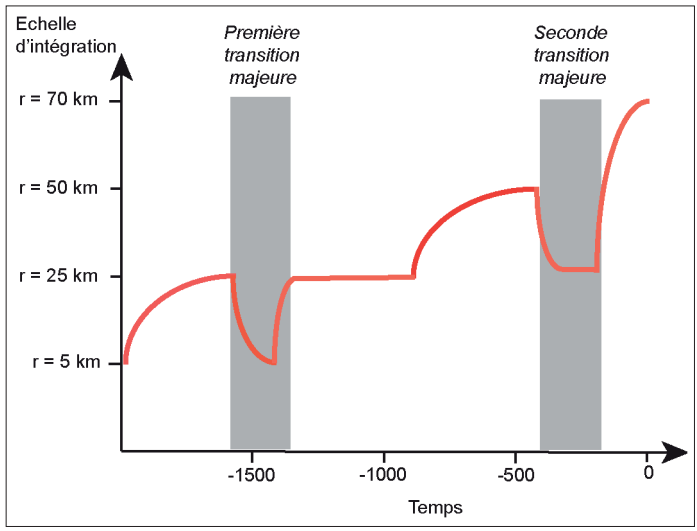
Ces caractéristiques se conjuguent pour produire un certain degré d'intensité des communications au sein de la société. Pour éviter les effets destructeurs de la densification, une société doit organiser la communication, c'est-à-dire hiérarchiser le traitement de l'information et améliorer ses moyens de transport et de transmission. Dans les zones bien explorées, les schémas de distribution des établissements indiquent une hausse du nombre de sites et une différenciation fonctionnelle et hiérarchique de ces sites. Ainsi, la densité de population croît dans les campagnes, et la démographie augmente même assez pour former des sites agglomérés plus peuplés que jamais auparavant en Europe non méditerranéenne. Ce phénomène nécessite une agriculture apte à nourrir la partie non agricole de la population. Nous avons vu que les indices d'une forte intensification de la production ont commencé d'apparaître un peu plus tôt. L'approvisionnement en vivres des habitants des agglomérations implique aussi une infrastructure de transport d'un niveau suffisant. Les textes latins insistent sur la qualité des véhicules gaulois. Ces derniers impliquent des voies carrossables.

Les agglomérations ont été occupées plus ou moins longtemps, puis ont été, soit fortifiées sur place, le plus souvent en bord de rivière, soit transférées sur une hauteur voisine, également fortifiées. Ces deux processus ont donné naissance aux *oppida*. Le second s'avère de beaucoup le plus fréquent. Nous pouvons considérer ce phénomène comme un moyen de renforcer la cohésion sociale et le contrôle politique dans une période de changement, donc de forte instabilité. Le rempart de l'*oppidum* possédait souvent, en effet, une piètre valeur militaire : il était très long ; il dévalait et remontait les pentes ; son parement ne résistait pas longtemps aux machines de guerre. La taille et l'indéniable qualité esthétique de ces remparts, surtout de leurs portes monumentales, constituaient surtout une manifestation de prestige et de pouvoir : cet important ouvrage témoignait de la capacité de mobilisation et d'organisation d'une main-d'œuvre nombreuse qui, symétriquement, renforçait dans cette réalisation collective son sentiment d'appartenance à l'unité sociale et politique. Ces remparts servaient probablement aussi à délimiter un espace à l'intérieur duquel le pouvoir politique garantissait la sécurité et la régularité des échanges.

La société est alors devenue plus opaque à elle-même, car plus personne ne percevait immédiatement la configuration de l'ensemble. La solution la plus couramment adoptée pour remédier à ce type de problème est la hiérarchisation des organes de traitement de l'information. Il se trouve cependant que la communication interne d'une société se dégrade lorsque le nombre de niveaux hiérarchiques devient trop grand, car l'information baisse en qualité et en quantité à chaque transmission de niveau à niveau. Ces deux contraintes constituent des limites extrêmement contraignantes pour la gestion politique d'une société. Pour desserrer ces contraintes, il convient d'innover en matière de communication et de traitement des données. Il ne fait guère de doute que l'écriture ait été, dans tous les États naissants, cette innovation nécessaire[23]. Elle est venue parachever le renforcement des moyens de gouvernement.

23• Brun 1999.

Période de forte croissance démographique, où la fission devenait plus difficile, la fin du second âge du Fer a très logiquement été marquée par la réapparition d'un troisième niveau d'intégration dont les centres, les *oppida*-capitales, respectaient des intervalles de 65 km en moyenne et subordonnaient des centres secondaires distants respectivement de 10 à 30 km[24]. En Gaule centrale, existaient des entités politiques plus vastes encore. Celles-ci semblent bien avoir possédé quatre niveaux d'intégration avec une échelle dépassant les 20 000 km^2. Ces entités politiques sont celles que César a nommées *civitates*. Il s'agissait selon le conquérant d'unités territoriales centralisées et politiquement autonomes. À quelques exceptions près, la capitale était l'enceinte fortifiée la plus vaste du territoire. Nous savons que, dans plusieurs de ces *oppida*, on fabriquait de la monnaie. Celle-ci servait principalement au commerce interne de chaque unité politique autonome. Cet instrument économique suppose une organisation politique disposant des moyens d'en garantir la valeur. Il est évident qu'a émergé à cette époque un appareil spécialisé de gouvernement (fig. 3).



› Fig. 3. Variation de la taille apparente des territoires politiquement autonomes, exprimée par leur rayon approximatif (échelle d'intégration politique), dans le Complexe nord-alpin, pendant les âges du Bronze et du Fer. Pendant les deux périodes de transition majeures, en gris, l'échelle d'intégration a baissé.

La création de sanctuaires, dès le début de la période de transition, implique l'existence d'un clergé. Il s'agit d'un pas supplémentaire sur la voie de la spécialisation. Pour la première fois peut-être dans la zone étudiée, s'est produit un découplage du pouvoir politique et du pouvoir religieux. Il est très probable que jusqu'à cette date ces deux pouvoirs étaient détenus par la même personne ou le même groupe restreint de personnes. Le premier service que les élites rendent à leur société – du moins celle-ci le croit-elle – semble bien, en effet, avoir été le plus souvent d'ordre magico-religieux ; il s'agit de contrôler rituellement la fertilité de la terre et la communication avec les ancêtres et avec les dieux[25]. Le découplage reste cependant très relatif

24· Buchsenschutz 1984 ; Collis 1984.
25· Godelier 1984.

puisque la haute administration est assurée par des prêtres. Ainsi, loin de voir dans ce phénomène un affaiblissement du pouvoir, il convient d'y voir un développement du personnel dont dispose le pouvoir pour s'exercer. Ce corps de prêtres diffuse le message de légitimation du pouvoir et les nécessaires adaptations du système de valeur dans une société dont l'échelle d'intégration et le mode d'organisation politique changent.

Au total, la documentation archéologique suggère la réaction en chaîne suivante : d'abord se modifient des éléments du domaine idéologique afin d'adapter le système de valeur, ensuite l'économie est marquée par une intensification de la production, enfin le champ du politique change dans le sens d'un renforcement des moyens de gouvernement. Cependant, dès qu'il est affecté par le changement, chaque sous-système rétroagit sur ses homologues, ce qui produit une chaîne d'effets cumulatifs.

Dans le complexe nordique, de nets écarts sociaux redeviennent perceptibles dans le funéraire au II^e^ s. a.C. Ces tombes plus riches signalent aussi, par les biens exotiques dont elles sont pourvues, le rétablissement de connexions à longues distances par l'intermédiaire des élites sociales. Les relations avec le monde romain, en particulier, croissent alors jusqu'à évoquer l'existence d'un système du type "économie-monde". Des "principautés" ou des "royaumes" se constituent, qui évoluent ensuite vers des formes étatiques[26]. Auparavant, les unités politiques étaient restées de dimension modeste, locale. Peut-être le modèle de la chefferie s'était-il maintenu depuis l'âge du Bronze. Nous pouvons tout aussi bien envisager des entités territoriales régies par une autorité fractionnée, un conseil des aînés par exemple.

En Angleterre, il faudra attendre la conquête romaine pour qu'émergent des formations politiques de grande taille, comparables aux *civitates* gauloises. Les formations politiques semblent conserver une dimension infra-régionale et osciller entre une autorité politique polycéphale et une autorité centralisée et hiérarchisée du type de la chefferie simple. Dans les deux cas de figures, l'échelle d'intégration ne croît de façon certaine qu'avec la réactivation de l'économie continentale, dont les centres se trouvent peu à peu intégrés dans la structure impériale romaine. Cette accélération de la division sociale se fonde cependant sur, et profite très probablement de, cette infrastructure agricole plus intensive adoptée au milieu du second âge du Fer.

Les archéologues qui fouillent en France, par exemple, sur de sites de périodes différentes, savent bien qu'il se produit, dans le courant du II^e^ s. a.C., une hausse impressionnante du nombre de sites, du nombre de structures (fosses, fossés, substructions de bâtiments) et du nombre d'objets (poterie, métal, verre, restes osseux, etc.). Il est évident que les données dont nous disposons changent alors d'échelle quantitative. Un panorama des grandes zones culturelles de l'Europe[27] permet d'observer qu'à des degrés divers, la complexité sociale s'accroît d'une manière générale, sans pour autant s'uniformiser.

De l'observation à l'interprétation

Avec cette période de transition, s'est opéré le passage graduel, dans la zone méditerranéenne, d'une situation, où de petits États juxtaposés se trouvaient en compétition et exerçaient une attraction instable sur l'*hinterland*, à une situation d'unification politique et militaire, de type impérial.

26. Hedeager 1978.
27. Brun 1998 ; Kristiansen 1998.

Cette formation impérialiste – bien que le régime soit républicain – se trouve engagée dans une fuite en avant expansionniste pour sa sécurité et son approvisionnement. Ce comportement engendre une attraction plus constante et croissante qu'auparavant sur les marges. Cette puissante stimulation contribue, avec la spectaculaire transformation agricole illustrée par la multiplication des traces d'anthropisation des paysages, au développement de formations étatiques dans les régions proches, et de chefferies plus complexes dans les zones plus éloignées.

À l'échelle continentale, il s'est produit, lors de la période de transition, une accentuation globale du gradient de complexité, du sud vers le nord. La forme de gouvernement étatique s'est généralisée dans les régions méditerranéennes, tandis que les migrations et les raids de pillage perturbaient les échanges dans les régions tempérées humides et surtout nordiques. Il faut souligner que l'infrastructure vivrière ne permettait pas encore d'y entretenir de fortes agglomérations de populations et que le maillage politique ne suffisait pas pour drainer, vers les centres de pouvoir, les moyens en nature susceptibles de financer des organes de gouvernement plus efficaces. Des migrations se déclenchaient encore avec une ampleur et une fréquence suffisantes pour entretenir une grande instabilité en Europe tempérée humide et steppique. Les indices de reprise d'un processus d'intégration politique se perçoivent cependant dans le domaine religieux, avec l'apparition de sanctuaires qui constituaient les marqueurs de territoires supra-locaux. De plus, un outillage agricole en fer, plus varié, s'est répandu dans toute cette zone, suggérant une intensification de la production.

Au total, l'évolution de la division sociale laisse transparaître l'importance déterminante d'une dialectique de l'économie de subsistance et de l'économie d'échange ou de prestige. La seconde semble bien avoir exercé une stimulation de la dynamique sociale en accentuant la différenciation et les inégalités, mais ces caractéristiques demeuraient instables, sujettes à de fréquentes remises en cause. Ces unités politiques ne peuvent s'inscrire dans la durée, dans une relative stabilité, que si les élites sociales parviennent à contrôler une partie des moyens de production, c'est-à-dire les ressources qui sont nécessaires à l'entretien matériel de l'appareil de gouvernement. Cette dialectique à effet décalé a beaucoup gêné la compréhension. Elle explique en partie le mauvais ajustement et les apparentes contradictions entre les typologies sociales proposées depuis un demi-siècle.

La périodisation et la grille de lecture proposées diffèrent du schéma traditionnel. Elles n'obligent pourtant pas à évacuer les nomenclatures classiques, dans les régions où la recherche typo-chronologique en a produit de très détaillées, donc très précieuses. Ces catégories taxonomiques, dont nous avons l'habitude, peuvent bien conserver leur nom tout en perdant leur signification socio-culturelle, tandis que nous penserons à l'aide de cadres mieux adaptés à la réalité sociale et historique globale.

Il convient de souligner que cet examen se fonde moins sur la présence ou l'absence de tel ou tel élément, que sur les configurations spatiales et leurs changements au fil du temps. Celles-ci sont en effet les plus aptes à nous renseigner sur l'échelle et le niveau d'intégration politique et économique. Il s'agit, sans aucun doute du type d'information le plus déterminant pour caractériser les sociétés passées. L'archéologie ne s'est pas suffisamment donné les moyens de les dégager. Il faut pour cela fouiller sur de grandes surfaces et de manière plus intensive sur des zones échantillons. La France avait bien démarré dans cette voie, avec une organisation ambitieuse de son archéologie préventive. Forts d'une conception dépassée de l'archéologie, certains ont brisé cet élan. Pour un temps, probablement, sauf à faire perdre tout sens à notre discipline. Souhaitons que la régression soit de courte durée.

BIBLIOGRAPHIE

Almagro Gorbea, M., Ruiz Zapatero, G. (1992) : "Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica. Reflexiones y perspectivas de future", in : Almagro Gorbea, M., Ruiz Zapatero, G., éd. : *Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica*, Complutum 2-3, Madrid, 469-499.

Bouzek, J. (1990) : *Studies of Greek pottery in the Black Sea area*, Prague.

Brun, P. (1987) : *Princes et princesses de la Celtique*, Paris.

Brun, P. (1998) : *Fragments d'une protohistoire de la division sociale en Europe*, Habilitation à diriger des recherches (HDR), Paris 1 Panthéon Sorbonne.

Brun, P. (1999) : "La genèse de l'État : les apports de l'archéologie", in : Ruby, P., dir. : *Les princes de la Protohistoire et l'émergence de l'État*, Naples-Rome, 31-42.

Brun, P. (2001) : "Échelles d'intégration politique et contrôle des moyens de production en Europe au cours du Ier millénaire av. J.-C.", in : Berrocal-Rangel, L., Gardes, P., dir. : *Entre Celtas e Iberos : Las poblaciones protohistoricas de las Galias e Hispania*, 29-43.

Brun, P. (2006) : "Entre la métaphore et le concept : heurs et malheurs du qualificatif 'princier' en archéologie.", in : Darcque, P., Fotiadis, M., Polychronopoulou, O., éd. : *Mythos, La préhistoire égéenne du XIXe au XXIe siècle après J.-C.,* Bulletin de correspondance hellénique, BCH Suppl. 46, 317-336.

Brunaux, J.-L. (1986) : *Les Gaulois, Sanctuaires et rites*, Paris.

Brunaux, J.-L., Rapin, A. (1988) : *Gournay II, boucliers et lances, dépôts et trophées*, Paris.

Buchsenschutz, O. (1984) : *Structures d'habitat et fortifications de l'âge du Fer en France septentrionale*, Mémoires de la Société Préhistorique Française 18, Paris.

Collis, J. (1984) : *Oppida: earliest towns north of the Alps*, Sheffield.

Cunliffe, B. (1997) : *The Ancient Celts*, Oxford.

Demoule, J.-P. (1999) : "Chronologie et société dans les nécropoles celtiques de la culture Aisne-Marne du VIe au IIIe siècle avant notre ère", Revue archéologique de Picardie N° spécial 1.

Fol, A., Marazov, I. (1977) : *Thrace and the Thracians*, Londres.

Fried, M. (1960) : *On the Evolution and Social Stratification and the State*, Indianapolis.

Godelier, M. (1984) : *L'idéel et le matériel*, Paris.

Haselgrove, C. (1987) : *Iron Age Coinage in South-East England, The Archaeological Context*, BAR Int. Series 17-4, Oxford.

Hedeager, L. (1978) : "A quantitative analysis of Roman imports in Europe north of the Limes (0-400 AD), and the question of the Roman-Germanic exchange", in : Kristiansen, K., Paludan-Müller, C., éd. : *New Directions in Scandinavian Archaeology*, Copenhagen, 191-216.

Johnson, G. A. (1982) : "Organizational Structure and Scalar Stress", in : Renfrew, O., Rowlands, M.J., Segraves, B.A., éd. : *Theory and Explanation in Archaeology*, New York-London, 389-422.

Johnson, A. W., Earle, T. (1987) : *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

Kristiansen, K. (1991) : "Chiefdoms, states, and Systems of social évolution", in : Earle, T., éd. : *Chiefdoms, Power, Economy, and Ideology*, Cambridge, 16-43.

Kristiansen, K. (1998) : *Europe before History*, Cambridge.

Kruta, V. (1987) : "Les Celtes d'Italie", *Dossiers Histoire et Archéologie*, 112, 8-19.

Kruta, V., Szabo, M., Lessing, E. (1978) : *Les Celtes*, Paris.

Milcent, P.-Y. (2004) : *Le premier âge du Fer en France centrale*, Mémoire de la Société Préhistorique Française XXXIV, Paris.

Moscalu, E. (1989) : "Das thrako-getische Fùrstengrab von Peretu in Rumànien", *Bericht der Römisch Germanischen Kommission*, 70, 129-190.

Moscati, S., Frey, O. H., Kruta, V., Raftery, B., Szabo, M., éd. (1991) : *Les Celtes. Exhibition catalogue*, Milan.

Palavestra, A. (1994) : "Prehistoric Trade and a Cultural Model for Princely Tombs in the Central Balkans", in : Kristiansen, K., Jensen, J., éd. : *Europe in the First Millennium BC*, Sheffield Archaeological Monographs 6, Sheffield, 45-56.

Parovic-Pesikan, M. (1964) : "Les Illyriens au contact des Grecs", *Archaeologia Iugoslavica*, V, 61-82.

Polenz, H. (1982) : "Münzen in latènezeitlichen Gräbern Mitteleuropas aus der Zeit zwischen 300 und 50 vor Christi Geburt", *Bayerische Vorgeschichtblätter*, 47, 28-222.

Rolle, R. (1980) : *Die Welt der Skythen*, Lucerne-Frankfurt.

Scheers, S. (1983) : *La Gaule Belgique, Numismatique celtique*, Louvain.

Service, E. R. (1962) : *Primitive social organization: an evolutionary perspective*, New York.

Sharples, N. (1991) : *Maiden Castle*, Londres.

Szabó, M. (1992) : *Les Celtes de l'est, Le second âge du Fer dans la cuvette des Karpates*, Paris.

Waldhauser, J. (1981) : "Organisation de l'habitat celtique en Bohème du Hallstatt final à La Tène III : enquête sur la région celtique du cours moyen du fleuve Bilina", in : Buchsenschutz, O., dir. : *Les structures d'habitat à l'âge du Fer en Europe tempérée*, Paris, 142-146.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LA FORMATION DE L'ENTITÉ CELTIQUE : MIGRATION OU ACCULTURATION ?

Brun, P. (2017) : "La formation de l'entité celtique : migration ou acculturation ?", in : Garcia D., Le Bras H., dir. : *Archéologie des migrations*, Paris, 139-152.

Devenue explosive aux mains des démagogues populistes dans les démocraties occidentales, la question des migrations exigeait déjà, à mon avis, d'être analysée de façon rationnelle. De fait, dès son apparition, notre espèce n'a cessé de migrer plus ou moins massivement. Ce fut notamment le cas au III^e^ mill. a.C. en Europe, traité ici en montrant que le Complexe culturel campaniforme avait très probablement été le vecteur de la diffusion des langues celtiques. J'envisageais avec modération, toutefois, le facteur migratoire ; visiblement trop d'après les résultats des études réalisées sur l'ADN des porteurs de ces traits culturels, en particulier dans certaines régions comme les Îles britanniques.

Having become an explosive issue at the hands of populist demagogues in Western democracies, the question of migration already demanded, in my opinion, a rational analysis. In fact, ever since our species first appeared, it has constantly migrated on a more or less massive scale. This was notably the case in Europe in the 3rd millennium, discussed here by showing that the Campaniform Cultural Complex was very probably the vector for the spread of Celtic languages. I was, however, cautious about the migratory factor; obviously too much so, given the results of studies carried out on the DNA of carriers of these cultural traits, particularly in certain regions such as the British Isles.

La question de l'origine des Celtes a fait couler beaucoup d'encre. Comme toutes les questions identitaires, elle suscite, en effet, un intérêt souvent passionnel ; au point que les chercheurs professionnels ont très majoritairement adopté à son sujet une stratégie d'évitement. Traitée de manière très partielle, à partir de sources très différentes, au sein de diverses disciplines très spécialisées : linguistique, archéologie, mythologie comparée, littérature, etc., elle ne pouvait ainsi produire, en guise de réponse, qu'une image kaléidoscopique de ces Celtes. Les archéologues postmodernistes en ont tiré parti pour aller jusqu'à affirmer que l'entité celtique était un mythe, et même une construction intellectuelle aux douteux soubassements idéologiques[1]. Je pense, au

1 • Collis 2003.

contraire, qu'il s'agit d'une question clé pour comprendre la préhistoire de l'Europe ; en particulier les modalités de son peuplement en fonction du jeu complexe des processus de migration et d'acculturation.

Brève histoire des idées sur l'origine des Celtes

Il convient, tout d'abord, de préciser ce qu'il faut entendre par le terme de Celtes. Ce sont les locuteurs d'une langue celtique, porteurs d'une même culture matérielle et artistique. Il faut, bien sûr, concevoir cette communauté culturelle au niveau le plus global, c'est-à-dire au niveau de ce que l'on appelle un Complexe culturel[2]. L'extension géographique maximale de ce Complexe est très généralement reconnue au IIIe s. a.C.[3]. Le processus de diffusion ayant abouti à cette répartition fait, en revanche, encore l'objet de vifs débats. La théorie la plus répandue, à ce sujet, reste celle d'une série de migrations, issues de la zone nord-alpine, à partir du Ve s. a.C. Il importe, pourtant, de souligner que les seules migrations attestées aux IVe et IIIe s. a.C. sont celles qui ont touché le nord de l'Italie, et l'Europe centrale avec des zones plus ponctuelles jusqu'en Ukraine, en Roumanie et en Bulgarie, ainsi qu'en Anatolie[4].

Cette constatation pose immédiatement le problème de la "celtisation" des Îles britanniques et de l'ouest de la péninsule Ibérique, car une "celtisation" des régions atlantiques à partir du Ve s. a.C. y reste, archéologiquement, invisible et linguistiquement très improbable. C'est, en effet, trop récent pour que les langues celtiques aient pu se développer jusqu'au niveau attesté par la littérature médiévale irlandaise. Cela pose, par conséquent, le problème de l'origine de l'ensemble des langues celtiques sur toute la façade atlantique. Ces langues celtiques sont encore, pour certaines, parlées plus ou moins couramment dans le nord-ouest européen : Ecossais, Mannois, Irlandais, Gallois, Cornique et Breton. Des langues celtiques ont aussi été parlées dans la péninsule ibérique. Elles ont disparu depuis quelques siècles, mais ont laissé des traces dans la toponymie. Entre autres toponymes, le suffixe "briga-" est l'un des plus répandus dans l'ensemble du monde celtique et se montre bien attesté dans tout le sud-ouest de la péninsule Ibérique. Des stèles gravées datées du VIIe s. a.C., dans le sud du Portugal, ont même été reconnues comme écrites en une langue celtique[5].

Conscient de cette grave difficulté, Christopher Hawkes avait proposé l'idée d'une "celtisation cumulative[6]". L'invisibilité archéologique, dans le Îles britanniques, d'une immigration celtique s'expliquerait par sa lenteur et son caractère ponctuel et quantitativement limité. Il pensait que cette celtisation de l'Outre-Manche avait débuté à la fin de l'âge du Bronze, c'est-à-dire au Xe s. s. a.C. Pour l'Espagne et le Portugal, Martin Almagro Gorbea et Gonzalo Ruiz Zapatero ont proposé un modèle analogue de "celtisation graduelle" démarrant un peu plus tôt, au XIIe s. a.C.[7]. Fondé, dans un cas comme dans l'autre, sur l'absence de documents archéologiques, ce postulat s'avère, à mes yeux, peu convaincant pour des zones européennes où la documentation est tout de même relativement abondante ; suffisamment pour que les objets d'origine étrangère n'aient encore jamais été découverts et identifiés.

2. Brun 1991 ; Clarke 1968.
3. Kruta 2000.
4. Cunliffe 1988.
5. Koch 2010.
6. Hawkes 1973.
7. Almagro Gorbea & Ruiz Zapatero 1992.

On peut émettre une hypothèse plus probable selon laquelle la formation de l'entité celtique a émergé beaucoup plus tôt : en particulier au milieu du III^e^ mill. s. a.C. Cette hypothèse a été émise de manière assez discrète par Emil Vogt dès 1956[8], et plus détaillée par Alain Gallay[9] en 1993 et 2001. J'ai défendu la même hypothèse il y a dix ans en proposant un modèle de diffusion en réseau des éléments linguistiques et matériels ; c'est-à-dire selon un modèle bien différent, du modèle arborescent traditionnel[10]. Pour moi, ces réseaux étaient des vecteurs d'échanges entre des communautés culturelles différentes, parlant aussi, jusque-là, des langues différentes. J'insistais, de plus, sur le fait que les productions matérielles doivent être conçues comme des messages identitaires et statutaires se diffusant par le déplacement de leurs porteurs, au gré d'échanges diplomatiques, matrimoniaux ou commerciaux.

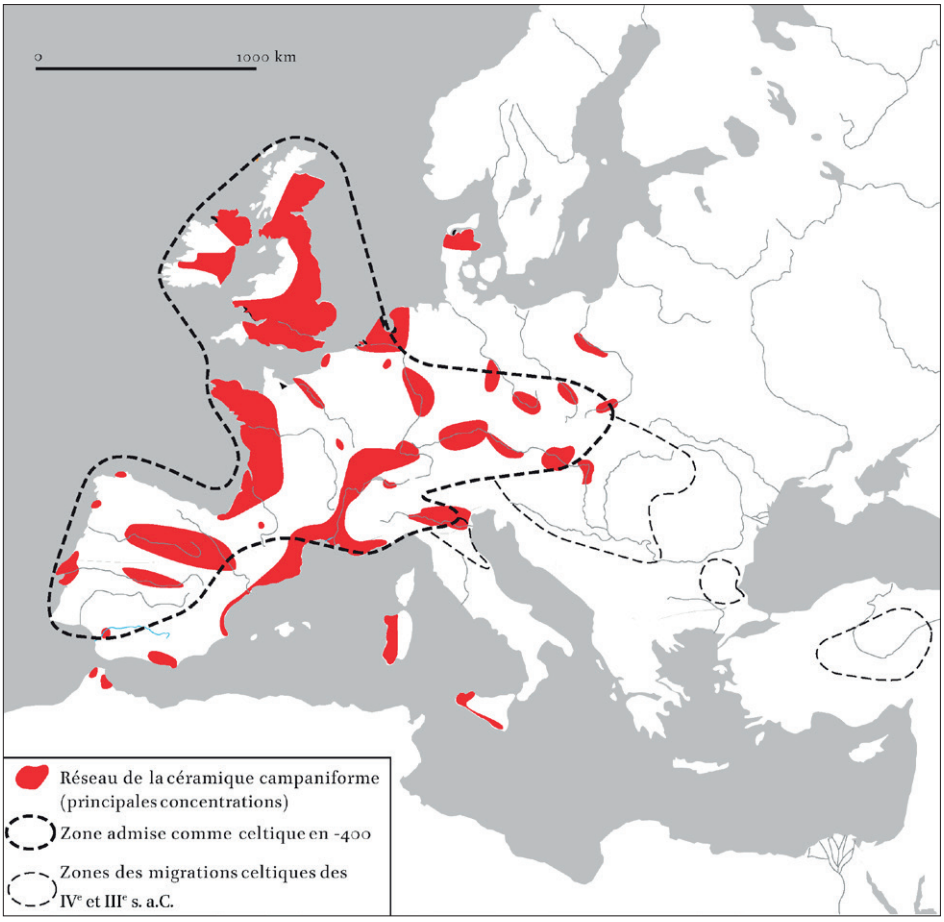
Quelques chercheurs ont proposé de remonter beaucoup plus haut dans le temps. Le linguiste Mario Alinei est partisan d'une continuité de la présence en Europe des langues actuellement connues, qu'elles soient indo-européennes ou non, depuis la période du Paléolithique supérieur[11]. Pour lui, les langues celtiques auraient été parlées au Mésolithique, c'est-à-dire entre 10000 et 5000 a.C., le long de la façade atlantique. L'archéologue Marcel Otte s'est inscrit dans cette perspective de continuité ininterrompue dans toute l'Europe[12].

Brève synthèse des sources archéologiques

Résumons les données disponibles sur les entités culturelles envisageables comme celtiques. Pour le V^e^ s. a.C., les sources archéologiques et textuelles convergent pour indiquer que le Complexe culturel nord-alpin étaient peuplé de Celtes. Ce Complexe culturel nord-alpin a évolué sans apport migratoire massif depuis 1600 a.C.[13]. On peut, en conséquence, supposer que la population était déjà locutrice d'une langue celtique. Les langues indo-européennes étaient déjà distinctes à cette date, comme le prouve le constat que l'écriture, trouvée sur des milliers de tablettes, dans la zone égéenne et appelée le Linéaire B, transcrivait une langue qui était déjà du Grec. En remontant encore dans le temps, on observe que l'aire de répartition du Complexe culturel campaniforme, dont l'héritage est resté nettement visible durant le Bronze A1 (2200-1900 a.C.) se superpose en grande partie à celle du monde celtique au maximum de son étendue, Îles britanniques et péninsule Ibérique comprises (fig. 1).

Cette entité culturelle est nommée, de manière assez peu satisfaisante, la culture campaniforme. Le qualificatif de campaniforme ne pose aucun problème, car un type de gobelet céramique en forme de cloche renversée (*campana* en latin) et décoré d'impressions sur toute la surface, du fond à l'embouchure, se montre à la fois stylistiquement homogène et fidèlement représentatif de la vaste zone en question. Le terme de culture s'avère plus discutable, car les gobelets campaniformes, présents de Budapest (Hongrie) à Galway (Irlande) et d'Aarhus (Danemark) à Tanger (Maroc), se trouvent associés à des services de vaisselles céramiques de styles assez différents selon les régions. Le fameux "paquetage campaniforme" composé du poignard en cuivre, du brassard d'archer en pierre polie, des pointes de flèche à pédoncule et ailerons bien dégagés, du pendentif arciforme

8. Vogt 1956.
9. Gallay 2001.
10. Brun 2006.
11. Alinei 1983.
12. Otte 1995.
13. Brun 2006.



› Fig. 1. Céramique campaniforme et migrations celtiques (carte P. Brun).

et du bouton à perforation en V, est le seul ensemble d'objets associés aux gobelets campaniformes sur une large partie de cette entité si particulière.

On peut parler, à cet égard, d'une véritable énigme campaniforme, sans doute l'une des plus difficile à résoudre pour les protohistoriens. Il s'agit, en effet, d'un phénomène d'origine composite. Les prototypes de la poterie campaniforme sont apparus vers 2700 a.C. au centre-ouest du Portugal. Ils se sont diffusés le long de deux axes principaux à partir de 2500 a.C. : le long de la côte atlantique vers les Îles britanniques et le Jutland, d'une part, le long de la côte nord du bassin occidental de la Méditerranée, et se prolongeant loin vers l'intérieur par les vallées du Rhône, de la Saône et du Danube, jusqu'en Europe centrale, d'autre part. De plus, cette diffusion vers le nord et le nord-est ne s'est pas opérée de manière unilatérale. D'autres éléments du fameux paquetage ont, en effet, circulé le long de toutes les voies de circulation possibles dans ce vaste complexe : l'ambre de la Baltique ou de la mer du Nord, les chevaux de la plaine hongroise, la technologie du cuivre de la zone méditerranéenne, la pratique de la tombe individuelle empruntée au Complexe culturel de la céramique cordée dans la grande plaine germanique, etc. Enfin, le "paquetage campaniforme" ne se montre réuni le plus souvent que dans la tombe tumulaire de membres

de l'élite sociale dans les différentes régions. C'est pourquoi Stephen Shennan avait formulé l'hypothèse selon laquelle le "paquetage campaniforme" constituait un équipement, adopté pour se distinguer, par les élites masculines des diverses communautés[14]. Ces individus résidaient dans des établissements qui constituaient les nœuds des réseaux d'échanges à longues distances en plein développement qu'ils animaient et contrôlaient.

J'adhère à cette perspective en y ajoutant deux précisions. Je considère, d'une part, que les langues et les cultures matérielles sont autant des vecteurs d'échanges que des moyens de distinction sociale. Les caractéristiques linguistiques et les cultures matérielles possèdent ainsi, fondamentalement, des fonctions sociales communes. Elles évoluent en fonction des réseaux sociaux, selon les stratégies sociales dominantes du moment. Il peut s'agir de stratégies d'expansion colonisatrice, d'extension des réseaux élitaires, de transferts de techniques agropastorales, artisanales, de transport, de combat et/ou de transmissions d'idées. On comprend mieux, de ce point de vue, que des individus en viennent à interpréter leur monde et à s'exprimer de façon similaire. La carte du phénomène campaniforme montre une bonne corrélation relative avec, non seulement celle du Complexe culturel nord-alpin, mais aussi de son homologue atlantique, qui se sont plus nettement individualisés vers 1 600 a.C. J'écarte totalement, d'autre part, tout comme le fait Jean-Paul Demoule[15], l'idée simpliste d'un phylum indo-européen, car les langues ne se sont pas seulement diversifiées à la manière des branches d'un arbre. Elles ont continué à procéder d'emprunts mutuels. Elles ont aussi, bien sûr, été parlées de manière imparfaite là où les élites les ont introduites. Elles étaient en partie modifiées par les locuteurs indigènes qui avaient du mal à de défaire de leur langue maternelle. Le vocabulaire, la syntaxe, la prononciation en étaient, de la sorte, affectés, selon le processus maintenant bien connu, dit de "créolisation". Elles sont, enfin, très sensibles à la fréquence moyenne des contacts en face à face, qui dépend de la durée et du volume des échanges entre individus ; ce qui explique sans difficulté que les habitants de certaines zones du Complexe campaniforme n'ont pas adopté ou conservé l'usage de certains mots ou de tournures grammaticales propres aux langues celtiques. C'est le cas de la façade méditerranéenne de la péninsule Ibérique, comme de la zone Basque, de la Sicile et du Maroc, mais aussi du nord des Pays-Bas et du Jutland.

Mon interprétation mettait ainsi les échanges au premier plan des facteurs qui auraient permis non seulement le développement du phénomène campaniforme, mais aussi la formation d'une entité culturelle où l'on parlait des langues celtiques. J'envisageais bien l'existence de migrations, mais limitées à des individus ou des petits groupes appartenant, pour la plupart aux élites sociales. Pour moi, ces migrations n'avaient donc joué qu'un rôle très secondaire.

Les surprenants résultats de la génétique

Les progrès techniques rapides réalisés dans la détermination des caractéristiques génétiques et isotopiques des squelettes d'individus préhistoriques sont venus contredire une partie de mon interprétation en suggérant que des migrations massives, au contraire, avaient joué un rôle décisif en Europe au III^e^ mill. a.C. Ces résultats très inattendus paraissent même confirmer certains modèles interprétatifs traditionnels[16] qui faisaient systématiquement appel à de grandes migrations pour expliquer les changements repérés par l'archéologie.

14. Shennan 1986.
15. Demoule 2014.
16. Gimbutas 1965.

Les analyses de l'ADN des populations actuelles avaient, depuis quelque temps, établi que plus de la moitié des hommes vivant en Europe occidentale appartenaient au même haplogroupe du chromosome Y, dit "R1b". À ce résultat déjà étonnant se sont ajoutés ceux des analyses de squelettes anciens qui se révèlent encore plus surprenants. Elle suggère que la diffusion de cet haplogroupe R1b est issue d'une zone située autour du Caucase et qu'elle a atteint l'Irlande au début du II^e^ mill. a.C., au plus tard. Cela induit des migrations plus importantes que prévues, donc la probabilité d'une diffusion plus rapide des langues, durant cette période. Pour autant, cela n'a pu résulter de guerres d'extermination, ni même de nettoyages ethniques, car ces sociétés n'en avaient tout simplement pas les moyens démographiques ou militaires. L'archéologie ne constate, en effet, pour cette période, aucun indice d'une forte hausse du nombre de sites d'habitat. De plus, l'armement se réduisait alors au poignard, à l'arc et à la masse en bois. Seule nouveauté ayant pu conférer une supériorité militaire aux immigrants, le cheval. Notons, pourtant, que sa taille n'excédait pas celle d'un poney et qu'il était probablement monté sans selle et sans étriers. Il permettait, certes, une vitesse de déplacement supérieure, mais ne conférait pas une force de frappe disproportionnée, donc une supériorité militaire vraiment décisive. Il reste, par conséquent, à découvrir comment ces groupes génétiques issus des régions caucasiennes ont pu s'imposer jusqu'à devenir à ce point majoritaires en Europe occidentale.

Il convient bien sûr de garder à l'esprit que les échantillons génétiques analysés, demeurent encore relativement peu abondants : moins de 200 individus pour une période longue de 7000 ans environ, dans toute l'Europe. Ils donnent donc des tendances dont on peut penser qu'elles ne sont pas encore suffisamment représentatives. Les publications de résultats obtenus sur de nouveaux échantillons ne cessent, toutefois, de les confirmer. Elles sont particulièrement nettes pour les haplogroupes des lignées paternelles (chromosome Y), moins pour ceux des lignées maternelles (ADN mitochondrial). Notons qu'elles sont d'ores et déjà suffisantes pour que la thèse d'un continuum linguistique, proposé par Alinei[17] et Otte[18], s'en trouve invalidé.

Pour expliquer un changement génétique aussi important, il est nécessaire d'imaginer que les groupes génétiques aux effectifs encore dominants aujourd'hui ont bénéficié d'un très puissant avantage sélectif. Des indices intéressants ont été reconnus en termes de santé : une mutation les a rendus tolérants au lactose, une autre peut-être, plus résistants à la peste. Mais, dans l'état actuel des connaissances, la mutation ayant rendu possible la tolérance au lactose ne semble s'être généralisée en Europe nord-occidentale qu'un demi-millénaire plus tard, à partir du XIV^e^ s. a.C. Par ailleurs, la peste ayant sévi durant la période en question semble avoir été beaucoup moins dévastatrice que celles du Moyen Âge, donc n'avoir pu être en mesure de faire, démographiquement, la différence entre les populations résistantes au bacille et celles qui ne l'étaient pas. Cette hypothèse paraît ainsi assez peu convaincante.

Il convient donc de chercher dans l'un des trois domaines suivants pour découvrir sur quelles nouveautés le processus a pu s'opérer : celui des techniques agropastorales, celui des transports et/ou celui de l'idéologie. Une nouvelle pratique agropastorale permettant une production alimentaire plus sûre et plus abondante a sans doute été indispensable pour que s'effectue, à cette époque, un changement de cette envergure. Des observations sur la flore et la faune suggèrent, dans tout le nord de l'Europe tempérée, une accélération de la déforestation au profit de vastes prairies et un développement accru de l'élevage de bovins[19]. Lors d'une période sujette à des oscillations climatiques rendant les récoltes de blé extrêmement variables et aléatoires, miser

17. Alinei 1983.
18. Otte 1995.
19. Kristiansen 2010.

davantage sur l'élevage extensif fournissait, sans aucun doute, un atout concurrentiel décisif. Les races rustiques étaient robustes, aptes à supporter des climats assez rigoureux en toutes saisons. Comme au Danemark, de vastes prairies ont pu être ouvertes, dans les zones plus méridionales où le Complexe campaniforme était présent, par des éleveurs originaires de zones steppiques. Beaucoup plus mobiles et coutumiers des pratiques d'élevage extensif, ces migrants ont pu ouvrir des prairies dans les immenses massifs forestiers de l'Europe occidentale, sans concurrencer directement les paysans locaux. Des descendants de la culture pontique de Yamna s'étaient avancés dans le bassin des Carpates où ils avaient trouvé un paysage de type steppique se prêtant bien au type d'agropastoralisme extensif initié dans les steppes ukrainiennes. Au cours du troisième quart du III^e^ millénaire, des groupes installés le long du Danube moyen, en Hongrie actuelle, ont adopté des éléments du "paquetage campaniforme". Il s'agissait notamment d'éleveurs de chevaux qui pratiquaient aussi probablement l'élevage extensif de bovins et d'ovins. Les gobelets campaniformes présents à Budapest, par exemple, si loin de leur région d'origine, montrent que des embranchement du vaste réseau occidental se sont alors étendus jusqu'à entrer en contact avec une société qui avait réalisé la synthèse culturelle d'une vieille tradition locale de production métallurgique, de contacts indirects avec le monde urbain du bassin oriental de la Méditerranée et de caractéristiques économiques, politiques et idéologiques issues des steppes pontiques.

Le scénario le plus probable, c'est-à-dire rendant compte de l'ensemble de ces données, génétiques comprises, est à mon avis le suivant : de grands éleveurs ont suivi les itinéraires balisés par le réseau des partenaires qui échangeaient des biens de prestige, profitant de la sorte de leur hospitalité. Leur pastoralisme leur permettait de s'installer sur des terrains forestiers, ou difficiles à cultiver, à une distance suffisante pour ne pas gêner leurs hôtes, dans un premier temps. Ces derniers ont même pu y trouver des intérêts considérables : une complémentarité économique, un accès à des techniques enviables comme le dressage et la monte du cheval, des innovations pour la métallurgie du cuivre ou le transport par chariots. Ces alliances ont, probablement, été consolidées par des mariages mixtes. Mais, peu à peu, le pastoralisme mobile très spécifique de ces immigrants leur a donné l'avantage sur les cultivateurs. L'élevage extensif était, en effet, à la fois, plus résistant aux aléas climatiques et moins exposé au développement d'épidémies que l'élevage plus intensif des agriculteurs. Il était aussi nettement plus productif en protéines que la céréaliculture. Il était enfin plus à même d'enrichir les colons dans des paysages, vierges en grande partie, où l'espace de prairies potentiel était encore illimité. Ces groupes étaient aussi nécessairement plus mobiles, et techniquement plus rapides. Ils apparaissaient, vraisemblablement, aux yeux des indigènes, comme étant en meilleure santé, plus aptes à s'enrichir, plus impressionnants dans leur capacité de déplacement, plus ouverts sur les autres cultures. S'efforçant de vivre en bonne intelligence avec les élites indigènes, ces immigrants ont pu, de la sorte, susciter l'admiration et séduire les populations locales qui ont vu en eux des alliés particulièrement précieux et désirables. Convoités dans les stratégies d'alliances matrimoniales, les membres de l'haplogroupe R1b auraient ainsi pu diffuser leurs gènes assez rapidement jusqu'à ce qu'il prédomine dans tout le nord-ouest de l'Europe.

Ces données archéologiques et génétiques concordent avec les données linguistiques qui laisse penser que les porteurs de la culture de Yamna parlaient une langue de la famille indoeuropéenne. Tout comme la culture matérielle, la forme d'expression linguistique s'est diversifiée en se diffusant. Les gens de la culture de la céramique cordée ont apparemment commencé à développer des particularités de vocabulaire et de grammaire qui, par hybridation partielle avec les langues des indigènes, allaient être celles des langues germano-slaves. Ceux de la culture de Vucedol pourraient avoir commencé à se différencier en un sous-ensemble gréco-italo-celtique, devenant italo-celtique dans le haut bassin du Danube, puis celtique plus à l'ouest en se diversifiant en fonction des langues locales, selon un modèle de créolisation. Cette idée d'un mélange avec les langues locales s'écarte du modèle classique de l'arbre multipliant ses embranchements successifs

en fonction de leur éloignement du tronc commun. Le modèle de l'arborescence ne s'accorde pas non plus avec l'évolution générale des langues en raison des emprunts linguistiques mutuels de populations entretenant des relations d'échanges. C'est, d'ailleurs, très exactement ce que suggèrent les données archéologiques à propos du phénomène campaniforme. L'évolution des langues dans la vaste zone touchée par ce phénomène a, sans doute, été variable, en fonction de la durée et de la fréquence des contacts entre les membres actifs du réseau, des migrations de locuteurs d'une langue de la famille italo-celtique et de la nature des langues auparavant dominantes dans les différentes régions en question. Il pouvait s'agir, en effet, d'une langue germanique dans l'ouest de la zone de la culture de la céramique cordée, donc d'une langue possédant une structure indo-européenne, ou d'un parler nettement différent comme la langue ibérique. Dans ce dernier cas, la celtisation n'aurait été que superficielle, éphémère, voire absente. Ainsi s'expliquerait le fait que des régions touchées par le phénomène campaniforme ne soient pas demeurées celtophones. C'est le cas de secteurs du Danemark, de l'Allemagne du nord et de la Pologne, mais surtout de régions du bassin occidental de la Méditerranée, en Italie du sud et en Espagne.

Conclusion

Entre l'adoption d'une économie agropastorale et l'émergence du triptyque "ville, écriture, État" dans sa majeure partie, l'Europe a été le théâtre de constantes migrations. Deux épisodes de migrations assez massives étaient reconnus par l'archéologie depuis quelques années : celui des colons agriculteurs issus du Proche-Orient et celui des Celtes issus de la zone nord-alpine, vers l'Italie du nord et l'Europe centrale aux IV^e^ et III^e^ s. a.C. Les autres vagues de migrations, qui expliquaient la plupart des changements culturels selon l'archéologie traditionnelle allemande, avaient été fortement dévalorisées. D'autres facteurs avaient été mobilisés avec profit pour rendre compte de ces changements, qu'ils soient économiques, politiques ou idéologiques, même pour rendre compte de l'extension d'une amplitude exceptionnelle de deux Complexes culturels : celui de la Céramique Cordée et celui de la Céramique Campaniforme. Or, dans les deux cas, les données de la génétique conduisent à réhabiliter l'hypothèse de migrations importantes. Mon propos étant consacré, ici, à la formation de l'entité celtique, je n'aborde que le second que j'ai considéré comme son origine de loin la plus probable[20]. J'écartais, alors, l'idée d'une migration massive pour expliquer son extension. Or celle-ci ne fait plus guère de doutes. Il est, par conséquent, nécessaire d'élucider la manière dont un haplogroupe issu de la zone du Caucase a pu s'imposer en un millénaire dans toute l'Europe occidentale, sachant que ces migrants ont manifestement composé avec les indigènes, d'après les données archéologiques. Mon hypothèse est qu'ils étaient porteurs d'un mode de vie fait de techniques agropastorales et de transport leur permettant de développer une vision du monde de pionniers ouverts aux échanges, sans être perçus par les autochtones comme de redoutables concurrents. Ils se sont fondus dans les populations locales par des échanges matrimoniaux, mais leur économie fondée sur l'élevage extensif d'ovins et de bovins leur garantissait une meilleure résistance aux aléas climatiques, donc une meilleure santé, des capacités supérieures de s'enrichir et de propager leurs gènes.

Cette interprétation du fameux phénomène campaniforme rend compte de l'ensemble des données disponibles, mais demeure hypothétique sur un point central : le système agropastoral extensif, conçu comme un gage de supériorité décisif. Cette hypothèse pourra être validée ou invalidée lorsque nos données sur l'habitat et l'environnement agropastoral de ces sociétés du III^e^

20• Brun 2006.

mill. a.C. seront plus fournies et interrogées dans cette perspective. Quoi qu'il en soit, l'état des connaissances montre déjà que la formation de l'entité celtique a résulté d'un processus mêlant étroitement migration et acculturation.

BIBLIOGRAPHIE

Alinei, M. (1983) : "Arc-en-ciel – Carte onomasiologique (I.6) et cartes de motivations (I.7-9) – Commentaire", in : *Atlas Linguarum Europae (ALE),* vol. I, 1er fascicule, Assen.

Almagro Gorbea, M., Ruiz Zapatero, G. (1992) : "Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica. Reflexiones y perspectivas de future", in : Almagro Gorbea, M. et Ruiz Zapatero G., éd. : *Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica*, Complutum 2-3, Madrid, 469-499.

Brun, P. (1991) : "Le Bronze atlantique et ses subdivisions culturelles : essai de définition", in : Chevillot C., Coffyn A., dir. : *L'âge du Bronze Atlantique : ses faciès, de l'Écosse à l'Andalousie et leurs relations avec le Bronze continental et la Méditerranée. Actes du 1er Colloque du Parc Archéologique de Beynac, 10-14 septembre 1990*, Beynac, 11-24.

Brun, P. (2006) : "L'origine des Celtes. Communautés linguistiques et réseaux sociaux", in : Vitali D., dir. : *Celtes et Gaulois, l'archéologie face à l'Histoire 2, La Préhistoire des Celtes, Actes de la table ronde de Bologne-Monterenzio (28-29 mai 2005)*, Glux-en-Glenne, 29-44.

Clarke, D. L. (1968) : *Analytical Archaeology*, Londres.

Collis, J. (2003) : *The Celts. Origins, Myths and Invention*, Stroud.

Cunliffe, B. (1988) : *Greeks, Romans and Barbarians, Spheres of Interaction*, Londres.

Demoule, J.-P. (2014) : *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris.

Gallay, A. (2001) : "L'énigme campaniforme", in : Nicolsi F., dir. : *Bell Beaker Today. Pottery, People, Culture, Symbols in Prehistoric Europe*, Trento, 41-57.

Gimbutas, M. (1965) : *Bronze Age Cultures in Central and Eastern Europe*, La Haye.

Hawkes, C. F. C. (1973) : "Cumulative celticity in pre-roman Britain", *Études Celtiques*, 13 (2), 607-628.

Koch, J. K. (2010) : "Paradigm shift? Interpreting Tartessian as Celtic", in : Cunliffe B., Koch J. T., dir. : *Celtic from the West. Alternative Perspectives from Archaeology, Genetics, Language and Literature*, Oxford, 185-301.

Kristiansen, K. (2010) : "La diffusion préhistorique des langues indo-européennes. Un modèle archéologique", *Dossiers d'archéologie*, 338, 36-43.

Kruta, V. (2000) : *Les Celtes, histoire et dictionnaire, des origines à la romanisation et au christianisme*, Paris.

Otte, M. (1995) : "Diffusion des langues modernes en Eurasie préhistorique", *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, fascicule A, Sciences de la terre et des planètes*, 321 (12), 1219-1226.

Shennan, S. (1986) : "Central Europe in the third millenium BC. An evolutionary trajectory for the beginning of the European Bronze Age", *Journal of Anthropological Archaeology*, 5, 115-146.

Vogt, E. (1956) : "Repertorium der Ur- und Frühgeschichte der Schweiz", in : Drack, W., éd. : *Die Bronzezeit der Schweiz*, Kurs-Kommission der Schweizerische Gesellschaft für Urgeschichte (Repertorium der Ur- und Frühgeschichte der Schweiz) 2, Zürich, 1-35.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

ÉCHELLES D'INTÉGRATION POLITIQUE ET CONTRÔLE DES MOYENS DE PRODUCTION EN EUROPE AU COURS DU Ier MILLÉNAIRE A.C.

Brun, P. (2001) : "Échelles d'intégration politique et contrôle des moyens de production en Europe au cours du Ier millénaire av. J.-C.", in : Berrocal-Rangel, L., Gardes, P., dir. : *Entre Celtas e Iberos: Las poblaciones protohistoricas de las Galias e Hispania*, 29-43.

J'évoquais bien ici l'effondrement du bassin oriental de la Méditerranée au XIIe s. a.C., mais j'en sous-estimais encore largement les conséquences sur la totalité de l'Europe.

I mentioned here the collapse of the eastern Mediterranean basin in the 12th c. BC, but I still largely underestimated its consequences for the whole of Europe.

De nombreuses données permettent aujourd'hui d'esquisser les formes d'organisation sociales du Ier mill. a.C., en Europe, surtout en Celtique nord-alpine et en Ibérie. Après avoir tenté de repérer le niveau de contrôle des moyens de production, je vérifierai la corrélation entre le niveau de complexité politique et le degré de contrôle des ressources économiques. Nous verrons que la corrélation ne va pas de soi et que sa variabilité suggère des hypothèses permettant d'expliquer certaines modalités du changement social, en particulier l'urbanisation, et d'en approcher les causes.

Le cadre méthodologique et théorique

Le principal outil employé pour définir l'échelle et le niveau d'intégration, c'est-à-dire la taille et la hiérarchie interne des territoires politiquement autonomes, est l'étude des *settlement patterns*. Ces réseaux de sites contemporains reflètent, dans leurs diverses configurations, le degré de complexité des sociétés sans écriture. Ils représentent aussi l'un des meilleurs indices d'évaluation de la démographie, parce qu'ils permettent de savoir si les échantillons toujours restreints connus par

la fouille d'établissements ou de cimetières sont vraiment représentatifs. Les programmes d'échelle micro-régionale, seuls aptes à offrir des résultats de cet ordre, restent toutefois peu nombreux ou trop peu avancés, car ils sont coûteux en temps et en moyens humains et financiers. Cela oblige à raisonner sur des données très incomplètes et dispersées, d'où le caractère relativement spéculatif de la construction. Les risques de commettre des erreurs grossières se trouvent toutefois limités par la taille énorme de l'aire étudiée et ainsi le nombre élevé et la diversité des informations croisées. Le fait de travailler jusqu'à une échelle continentale présente l'intérêt supplémentaire et crucial de pouvoir saisir les indices d'échanges transrégionaux, parfois sur de très longues distances.

Le concept braudélien d'économie-monde[1] est utilisé pour décrire une zone économiquement autonome, organisée en trois sous-ensembles hiérarchisés globalement concentriques et formant système. On le confond souvent, à tort, avec un système du type centre/périphérie. La notion de système centre/périphérie a été élaborée, sous sa forme actuelle, par les économistes du sous-développement. Elle exprime une relation dissymétrique entre un sous-ensemble central, exploiteur et un autre, éloigné, dominé. Un malentendu majeur, entretenu surtout dans le milieu anglophone, vient en effet de l'utilisation de cette terminologie à propos de n'importe quelle disposition auréolaire. D'autres modèles existent pourtant, en particulier ceux d'économie-monde ou système-monde, qui constituent des outils théoriques précieux pour rendre compte des relations entre sociétés de niveaux de développement inégaux, mais dénuées du caractère d'exploitation, au sens marxiste du terme. Il convient aussi d'insister sur la polysémie potentielle des représentations auréolaires. Ces dernières peuvent figurer une "tombée de la distance" après avoir défini des ondes jugées plus significatives que d'autres pour le sujet traité. Elles peuvent représenter des zones fonctionnellement emboîtées, comme dans le paysage de von Thünen. Elles peuvent enfin correspondre aux étapes d'un phénomène de développement spatio-temporel. Ces trois significations sont parfois combinées. De tels modèles peuvent s'appliquer à diverses échelles. La plus locale est celle du village de von Thünen au sein de son aire d'approvisionnement direct. À un niveau plus régional, on trouve le réseau hiérarchisé d'établissement : ici, des déformations deviennent importantes, causées par les irrégularités naturelles. À des échelles supra-régionales, continentales et au-delà, existent des systèmes auréolaires de grande envergure, appelés économies-mondes ou systèmes-mondes.

Bien que très critiquées, les typologies sociales néo-évolutionnistes sont utilisées ici sans vergogne. Des versions récentes[2], plus détaillées que celles de Fried[3] ou de Service[4] se prêtent en effet assez bien à la documentation archéologique. Remarquons d'ailleurs qu'il n'existe pas, même chez les plus critiques à leur égard[5], de travaux de synthèse qui en fasse longtemps l'économie, tant serait fastidieuse la répétition de longues périphrases décrivant le mode d'organisation des sociétés protohistoriques à divers niveaux de complexité. Il devrait aller de soi qu'il ne faut pas comprendre ces catégories comme les paliers immuables d'une ascension sociale unilinéaire vers un progrès toujours plus grand. Des sociétés sont revenues à des formes d'organisation plus simples, d'autres ont ignoré certaines catégories typologiques. Il semble, de plus, nécessaire, bien que déplorable, de devoir aujourd'hui encore préciser que l'adoption d'une complexité sociale accrue ne représente pas nécessairement un progrès social ; elle a même souvent correspondu à une régression des conditions de vie de la majorité de la population. Il convient toutefois d'insister sur la longue gradation des formes d'organisation politique. Cette remarque s'oppose aux formes

1. Braudel 1979.
2. Johnson & Earle 1987 ; Lapierre 1977.
3. Fried 1960.
4. Service 1971.
5. Hodder 1992.

de présentation courantes des sociétés qui les regroupent en deux, au plus quatre, catégories. Les bipartitions distinguent les sociétés sans État et celles à État[6] ; les néo-évolutionnistes américains rangent les sociétés sur quatre paliers successifs[7] ; mais les deux principaux schémas proposés se trouvent décalés l'un par rapport à l'autre, ce qui trahit leur imperfection. J.-W. Lapierre[8] a procédé au classement d'un large échantillon de sociétés à travers le monde, à l'aide de deux variables politiques : le mode de régulation de la coopération et de la compétition sociale et le degré de spécialisation et de différenciation du pouvoir. Il propose, au total, neuf degrés d'organisation politique. Cette typologie, qui est actuellement la plus détaillée, sera utilisée ici pour décrire la nature du pouvoir politique dans les sociétés celtiques nord-alpines.

L'approche de l'échelle et du niveau d'intégration, à l'aide de ces outils typologiques doit être complétée par une enquête sur les bases et la nature du pouvoir politique. Derrière la grande diversité des sociétés humaines, se discernent des tendances générales, au premier rang desquelles la croissance corrélative du niveau d'intégration politique et du degré de contrôle exercé sur les ressources. Cette observation laisse penser qu'un certain état de l'économie est nécessaire pour qu'un certain type d'organisation politique s'établisse. Nous essaierons, par conséquent, d'identifier les catégories de ressources sur lesquelles les potentats ont pu exercer leur contrôle afin de maintenir et reproduire leur position sociale.

Notons encore que la posture théorique tenue ici ne se classe dans aucun des trois courants habituellement distingués :

1. L'archéologie historico-culturelle consistant à repérer des entités stylistiques à connotation ethnique et à interpréter les changements en termes de diffusion et de migration.
2. La New Archaeology (dite ensuite processualiste) soucieuse de quantifier les données, insistant sur les contraintes environnementales, cherchant des systèmes et des tendances lourdes.
3. L'archéologie post-processualiste avec son goût pour la diversité, le mouvement constant, le relativisme et son insistance sur les aspects symboliques et religieux.

Des perspectives fécondes existent dans ces trois courants qu'il paraît pertinent d'envisager comme cumulatifs, le suivant corrigeant certains excès du précédent (la conception rigide des tiroirs typo-chronologiques, le scientisme hypothético-déductif, la dilution des catégories analytiques et le relativisme absolu), et non comme une suite de renversements paradigmatiques. Les catégories sont nécessaires à toute démarche scientifique, mais elles sont analytiques. Cela signifie qu'il ne faut pas les réifier. D'autre part, la variété du social est une évidence première : tout comme il n'existe évidemment pas deux individus rigoureusement identiques, il n'y a, *a fortiori,* pas deux communautés humaines, ni deux événements historiques identiques. Pourtant, au-delà de ces différences primordiales, et pour peu que l'on dispose d'un recul temporel suffisant, on discerne des analogies entre certaines situations, des tendances lourdes vers certaines configurations, des sortes d'états attracteurs d'une haute probabilité. Cela suggère que l'histoire n'est pas totalement aléatoire, ou le jouet d'une supposée fantaisie divine.

L'étude réalisée selon cette approche pragmatique permet de proposer un panorama général en quatre temps, à l'échelle de l'Europe "barbare" ou protohistorique durant le I^er^ mill. a.C. :

6. Fortes & Evans-Pritchard 1940.
7. Fried 1960 ; Service 1971.
8. Lapierre 1977.

- le temps des chefferies fondées sur le contrôle des moyens de production, qui commencent d'être travaillées par l'économie-monde orientale, après les âges sombres de la Grèce ;
- le temps, dans la zone intermédiaire, des chefferies complexes financées par les échanges extérieurs ;
- le temps des désintégrations politiques en Europe tempérée ;
- le temps des États naissants financés en nature et en richesses externes, dans la zone intermédiaire, et des chefferies complexes dans la périphérie plus lointaine.

Durant ces quatre volets, se distinguent trois paliers d'accentuation et de généralisation de la division sociale en Europe.

Une stabilisation des chefferies (1350-530 a.C.)

Il semble bien que pendant l'âge du Bronze, le pouvoir repose, au plus haut niveau, sur le contrôle des biens échangés sur de longues distances, en particulier sur le cuivre, puis l'étain, ces métaux dont l'alliage produit le bronze et qui représentent la part encore visible de loin la plus volumineuse de ces échanges (alors même que cette matière première est recyclable). À partir du Bronze final, les chefferies simples semblent constituer la trame majeure des sociétés européennes. Des tombes très riches apparaissent, surtout entre Bavière et Slovaquie. Les plus luxueuses renferment des pièces de services à boisson métalliques. Lointain écho de leurs homologues caucasiens, leur caractère cérémoniel et leur lien avec le char sont éclatants dans le chariot porteur d'un chaudron ou d'une situle des tombes de Milavce (*tumulus* C1), Hart a. d. Alz, Acholshausen et peut-être Ockov. Les ensembles les plus fournis possèdent de l'armement, parfois défensif. La majorité, même les plus anciennes, sont des incinérations, déposées ou non dans un vase. Une concentration de tombes à vaisselles métalliques du Bronze D existe aussi dans le Mecklembourg, de Peckatel à Weitgendorf[9], sorte de relais entre la Bohème et le Danemark où se situe la fameuse tombe de Skallerup.

À cette époque, les objets en bronze sont de plus en plus abondants et variés. Armes, parures et outils se multiplient et se diversifient. Les récipients en bronze, qui représentent une de ces nouveautés, deviennent un symbole évident de pouvoir. Ces vaisselles sont en effet présentes de préférence dans les ensembles funéraires comportant, de façon plus ou moins complète, l'association : arme défensive, épée, poignard, rasoir et lance ; c'est-à-dire dans les sépultures masculines les plus riches[10]. Elles témoignent ainsi de l'importance des banquets offerts par les potentats dans un système fondé sur le prestige : il faut donner le plus généreusement possible pour maintenir son rang, voire le rehausser. La valeur sociale et économique du bronze s'exprime aussi dans les divers types de dépôts qui constituent presque une caractéristique de cette période. Quelle qu'en soit la fonction, réserve de produits finis et/ou de fragments à refondre, dépôt votif personnel ou collectif, dépôt sacrificiel en rivière, ils traduisent l'importance cruciale que ce matériau a acquis pour la reproduction sociale[11].

9. Kytlicová 1988.
10. Brun 1992.
11. Brun 1993.

Ce ne sont pas les producteurs directs du cuivre et de l'étain qui tirent le plus de profit de ce secteur économique. C'est non seulement sur les voies de communication, mais aussi dans les zones-tampons entre complexes culturels différents que le bronze sert de base à la dynamique sociale la plus active. Les ressources agricoles ne semblent pas avoir circulé sur de plus longues distances qu'auparavant. Les données disponibles indiquent la pratique d'une économie de subsistance peu spécialisée. Les capacités d'ensilage n'excèdent pas les besoins d'une consommation locale, compte tenu d'une certaine marge de sécurité[12]. La viande sur pied présente moins de difficultés de transport et de conservation. Là encore cependant, l'étude des rejets fauniques ne plaide pas pour la pratique d'élevages particulièrement spécialisés[13]. La production vivrière ne semble donc pas avoir servi de base à l'accentuation des inégalités. Nous détectons des indices de l'existence d'une échelle d'intégration dépassant 30 km de rayon. Il est difficile de déterminer la nature de cet hypothétique niveau de pouvoir politique. Rien ne permet encore de voir, dans ces tombes détentrices de symboles spécifiques, les marqueurs de centres territoriaux stables. Peut-être ne s'agit-il que de tentatives éphémères, comme au Bronze ancien, voire d'établissements qui ne jouent un rôle de centre que lors de formations confédérales, par exemple à vocation guerrière, comme au Bronze moyen. Pour le deuxième niveau d'intégration en revanche, l'espace à gérer demeure suffisamment réduit pour qu'un pouvoir central conserve une relative stabilité. C'est toutefois la logique seule qui incite à admettre ce deuxième niveau pour l'ensemble du domaine nord-alpin. Pour le niveau 3, il convient d'être encore plus circonspect dans l'état actuel des connaissances.

Le pouvoir politique du Bronze final ne semble pas très différent de ce qu'il était au Bronze ancien. Il présente aussi des indices de spécialisation et de hiérarchisation. Le pouvoir spécialisé et hiérarchisé correspond au sixième degré de la typologie de J.-W. Lapierre[14]. Sur son tableau montrant la bonne corrélation entre le degré d'organisation politique et le nombre d'habitants par unité politique maximale, le sixième degré correspond à des sociétés de 1 000 à 10 000 personnes. Nos propres estimations démographiques, réalisées à partir de la densité des sites, donnent une fourchette correspondante : de 7 400 à 10 000 habitants pour le troisième niveau d'intégration. Nous constatons, par ailleurs, la présence, dans les tombes les plus riches, d'indices d'un pouvoir religieux : il s'agit des volumineux services à boisson en bronze qui évoquent la consommation collective, lors de festins ostentatoires, de breuvages alcoolisés et surtout qui, dans plusieurs cas, trônaient sur un chariot spécial. Ce dispositif doit probablement être rapproché des chars solaires comme celui de Trundholm[15].

Au début du Bronze final, la dynamique de l'économie-monde aurait pu, en s'intensifiant, accélérer le processus d'intégration politique, mais la civilisation mycénienne décline au XII^e^ s. a.C., en même temps que les actives cités du Proche-Orient et d'Égypte subissent des troubles sévères. Le système est en crise, victime, semble-t-il de sa croissance rapide. Des groupes, vraisemblablement originaires de zones périphériques sollicitées par l'économie-monde, en déstabilisent les centres. Le système se met en sommeil pour quelques siècles. En Grèce, peut-être en Italie du Nord, la complexité sociale faiblit. Les chefferies simples sont alors, comme ailleurs, le type d'organisation sociale le plus courant. Cette fragmentation est d'autant plus perceptible qu'elle est artificiellement accentuée par une généralisation de pratiques funéraires plus sobres, dont l'incinération.

Les sépulcres exceptionnels disparaissent dans les régions nordiques du XII^e^ au IX^e^ s. a.C., en même temps que se produit un tassement socio-économique en Grèce et en Italie. Cette

12. Brun & Pion 1992.
13. Méniel 1984.
14. Lapierre 1977.
15. Brondsted 1962 ; Pare 1987.

coïncidence invite à établir un lien causal. Pourtant, des tombes riches, à armes et/ou à vaisselle métallique, continuent d'être installées pendant cette période. Il convient par conséquent de nuancer le propos. Les échanges transcontinentaux semblent certes marquer le pas, mais les échanges intra et interrégionaux demeurent très actifs. À cette échelle moyenne, la position centrale du complexe culturel nord-alpin en Europe constitue un avantage précieux. À partir du X^e^ s. a.C., de nouvelles techniques déterminantes se répandent. Elles confèrent une autonomie économique accrue à ces communautés fixées plus durablement sur leur finage. Le fer, le perfectionnement des techniques de tissage, l'intensification de la production saline, ou la spécialisation de l'élevage permettent, de plus, aux chefs d'accroître leur emprise sur les moyens de production locaux, en tant qu'intermédiaires privilégiés dans les échanges avec les autres communautés, surtout à longue distance. C'est d'ailleurs en partie sur ces nouvelles bases que l'économie-monde redevient active au VIII^e^ s. a.C. Quelques entités politiques, comme celles d'Eubée ou d'Attique, qui semblent avoir conservé un niveau de différenciation social élevé, pendant les "âges sombres" – évoquant les chefferies complexes de la nomenclature utilisée – reprennent un rôle important, à côté des cités phéniciennes. Plus souple et libérale que les organisations étatiques précédentes, la cité-État maritime devient le vecteur privilégié du système transcontinental. L'Italie villanovienne, dont les très nombreux points communs avec les régions nord-alpines trahissent un intense trafic transalpin, devient un relais important du système. C'est aussi le cas des communautés de Vénétie et de Carniole qui jouent un rôle d'intermédiaire entre les cités méditerranéennes et le nord de l'Europe sur les voies est-alpines.

Aux IX^e^ et VIII^e^ s. a.C., les nomades installés sur le pourtour de la mer Noire exercent une forte pression sur les États d'Assyrie et d'Ourartou. La péjoration climatique qui sévit alors explique en partie ces turbulences. Il convient d'ajouter que les royaumes du bassin supérieur du Tigre et de l'Euphrate prennent ces redoutables guerriers à cheval à leur service, afin de se doter d'un avantage militaire sur les États concurrents. Il s'agit là d'une autre forme d'élargissement pour une économie-monde qui se réactive. Les populations steppiques occupent une large bande de terre qui dessine une accolade sur toute la périphérie septentrionale des États asiatiques, de la Chine à l'Europe centrale, et avec lesquels elles entretiennent des liens de complémentarité systémique, où alternent rapports commerciaux et prédateurs.

De même, la demande méditerranéenne permet à des chefs locaux de gagner en richesse et en pouvoir. Les manifestations ostentatoires visibles dans les monuments funéraires s'alignent le long des principales voies de communication, en particulier, mais pas seulement, dans le sens nord-sud. Là encore, il s'agit souvent de tombes à vaisselle en bronze : Hostomice ou Nynice en Tchéquie, Stillfried en Basse-Autriche, Steinkirchen en Bavière, ou Gevelingshausen en Allemagne du Nord[16]. Cependant, les variations dans l'intensité des échanges transeuropéens ne semblent pas affecter les formations sociales de cette époque. La chefferie simple reste la structure d'intégration politique la plus courante.

L'histoire antique offre en nombre des exemples où l'ostentation, en particulier funéraire, fait office d'instrument de légitimation, ou de renforcement d'un pouvoir naissant ou chancelant. Par conséquent, les impressionnants sépulcres, sur lesquels notre perception repose en grande partie pour cette période, signalent probablement des moments de difficulté socio-politique, par exemple lors de fondations ou de querelles de succession dynastiques. Il faut davantage pour envisager le passage à un niveau supérieur de différenciation sociale. À densité démographique à peu près équivalente, il faut un agrandissement du territoire intégré sous un unique pouvoir. Or, la documentation disponible ne suggère pas la formation d'entités excédant une taille qui

16• Kytlicová 1988.

nécessite des vassaux ou des gouverneurs ; c'est-à-dire où les frontières se trouvent à plus d'une journée de marche, plus de 25 à 30 km du siège du pouvoir en terrain peu accidenté. Le cas de Seddin se révèle très significatif. Dans cette zone du Mecklembourg, une concentration de tombes riches plus serrée qu'auparavant est datée des périodes V et VI de Montelius. Parmi celles-ci, H. Wüstemann[17] isole les quatre groupes riches : Seddin, Triglitz, Kemnitz et Stralendorf. Il propose d'inclure dans un même territoire Triglitz et Kemnitz, pour des raisons chronologiques. Les unités ainsi mises en évidence mesurent au mieux une quinzaine de kilomètres de rayon. Ces tentatives de renforcement du pouvoir paraissent, par conséquent, rester dépendantes du commerce lointain. De plus, rien n'indique une croissance réelle de l'échelle d'intégration et la réplication de telles formations sur de vastes zones avant la fin du VI^e^ s. a.C., c'est-à-dire avant l'établissement et la consolidation de comptoirs grecs.

Avec le début du premier âge du Fer, le deuxième niveau d'intégration gagne en stabilité. Très nombreuses sont les communautés territoriales qui fortifient le siège du pouvoir central. Plusieurs exemples montrent, de surcroît, qu'une petite nécropole tumulaire renfermant les défunts de l'élite sociale s'étend non loin de cette fortification[18]. La plupart des zones de concentration de tombes à épée en fer, le cours supérieur de l'Ain, la haute Seine, la Lorraine ou le Jura souabe se trouvent à proximité immédiate de gisements de fer exploités à l'époque historique[19]. Il est ainsi tentant de voir dans le contrôle de cette nouvelle matière première métallique un instrument de la stabilisation du pouvoir. Dans la logique de la période précédente, cette nouvelle ressource sert d'abord à produire des insignes de prestige, épées, parures, pièces de char ou de vaisselle. Rappelons que le fer n'est pas la seule innovation qui se généralise alors. Le sel commence d'être exploité sur une grande échelle et les nouveaux métiers à tisser à quatre barres de lisse permettent de réaliser de luxueuses étoffes. C'est, ainsi, une nouvelle donne des bases économiques du pouvoir qui s'opère alors. Beaucoup plus de leaders de communautés peuvent disposer d'une base locale pour se procurer des biens de prestige et ainsi se créer une large "clientèle". La compétition inter-communautaire ne peut que s'intensifier, nécessitant une meilleure organisation économique et militaire. La stabilité locale serait aussi confortée par l'adoption de nouvelles pratiques culturales. L'introduction de la féverolle *(vicia faba L.)*[20] autoriserait en effet une rotation des cultures sur la même parcelle en prolongeant la fertilité du sol.

À la fin du II^e^ mill. a.C., la participation de la péninsule ibérique à de vastes réseaux d'échanges devient évidente. Les bronzes caractéristiques du complexe atlantique se trouvent répartis dans toute sa moitié nord-ouest[21]. Les régions du nord-est reçoivent une influence issue du Languedoc, qui s'exprime dans les bronzes, la poterie et jusque dans les pratiques funéraires, d'où son nom de culture des Champs d'Urnes[22]. Un troisième courant, enfin, prend peu à peu de l'importance. Il vient de la Méditerranée orientale. Il se marque d'abord dans les stèles de l'Alentejo, du Tage à la moyenne vallée du Guadalquivir, mais de façon plus impressionnante encore dans la tombe de Roça do Casaldo Meio[23]. Ces éléments exotiques montrent l'impact des échanges entre des orientaux intéressés par les métaux locaux et les élites indigènes. Ils se distribuent sur la périphérie

17. Wüstemann 1974.
18. Brun 1988a.
19. Brun 1995b.
20. Jäger & Lozek 1982.
21. Coffyn 1985.
22. Ruiz Zapatero 1985.
23. Spindler & Ferreira 1973.

des petits territoires politiques, c'est-à-dire dans les aires de conflits possibles[24] et annoncent l'installation de comptoirs phéniciens au VIIIe s. a.C.[25].

À partir du Xe s. a.C., les établissements fortifiés réapparaissent en nombre, la quantité d'objets en bronze devient beaucoup plus importante, quel que soit le contexte[26], et les formes d'expression religieuse se multiplient. Le dépôt de Baioes, au Portugal, est à cet égard exemplaire avec ses trois chariots miniatures fragmentés, ses coupelles, ses crochets à viande et ses bracelets en bronze. Notons aussi la diversité des influences qui s'y mêlent : méditerranéenne, atlantique et nord-alpine[27]. Après la fondation du comptoir phénicien de Cadix, d'autres s'échelonnent de Malaga à l'Atlantique[28]. On constate alors une rapide diffusion de nouveautés : l'écriture, le fer, le tour de potier, des espèces animales exotiques – la poule, l'âne et le chat – et un mode de vie quasi-urbain, dans la région du bas-Guadalquivir.

Ce processus s'est même produit deux fois de suite dans la péninsule Ibérique. Celle-ci a d'abord accueilli des établissements phéniciens, dont le plus important fut Cadix, dès la seconde moitié du VIIIe s. a.C. et a connu le début d'une phase orientalisante vers 700 a.C. De profonds changements ont alors affecté de larges pans de la vie sociale : adoption du tour de potier, d'une architecture élaborée, domestique et publique, et d'une organisation quasi-urbaine[29].

La documentation funéraire laisse penser qu'un troisième niveau d'intégration peut exister autour de centres distants d'une centaine de kilomètres. Les concentrations d'épées s'avèrent toutefois très relatives. Il s'agit de zones d'une vingtaine de kilomètres de diamètre. Cela pourrait signifier que le processus d'intégration est en cours, non encore cristallisé. Ainsi, dans le prolongement logique de la période antérieure, la société continue d'être travaillée par de fortes tendances à la complexification sociale. Des nouveautés économiques semblent permettre de stabiliser le deuxième niveau d'intégration. La forme du pouvoir politique ne change pas dans l'immédiat, il s'agit toujours d'un pouvoir spécialisé et hiérarchisé. L'éventualité d'un troisième niveau n'est pas exclue, mais sous la forme temporaire déjà entrevue, ou sous une forme inachevée.

Une émergence de chefferies complexes (530-400 a.C.)

C'est chose faite dans la seconde moitié du VIe s. a.C. Toutefois, les résidences princières ne se sont pas épanouies à l'endroit exact de ces concentrations, mais après un transfert des principales manifestations de pouvoir depuis les zones hautes, riches en fer, jusqu'à des zones basses, généralement sur un relief remarquable, comme une butte-témoin, dominant une large vallée où les communications étaient plus faciles. Tout comme les secteurs dominants du début du premier âge du Fer, les centres princiers présentent des intervalles de 100 km en moyenne. Le fait que la corrélation spatiale entre les zones de concentration d'épées et les résidences princières ne soit pas stricte et que le transfert se soit produit des hautes terres vers les basses terres, invite à envisager un changement de la base économique : au niveau d'intégration le plus élevé, la richesse

24. Ruiz-Gálvez Priego & Galán Domingo 1991.
25. Gras *et al.* 1989.
26. Almagro Gorbea 1988 ; Ruiz-Gálvez Priego 1987.
27. Silva *et al.* 1984.
28. Gras *et al.* 1989.
29. Almagro Gorbea & Ruiz Zapatero 1992.

économique tendrait, autour de 500 a.C., à reposer davantage sur le contrôle des échanges à longue distance.

Le dispositif des nœuds subalternes de pouvoir s'avère non seulement concentrique, mais aussi radial. Leurs manifestations archéologiques sont en effet plus fréquentes sur certains rayons du système, très probablement parce qu'ils jalonnent les principales voies de communication. Les gisements locaux de matières premières convoitées commandent aussi la localisation de certains nœuds du réseau. Il s'agit d'une évidence en Franche-Comté où le centre politique lui-même, Salins-les-Bains, et son satellite le plus connu, Montmorot, sont implantés à proximité de ces résurgences d'eaux salées à l'aplomb des bancs de sel gemme du Trias et du Lias.

Plusieurs indices accréditent la fonction redistributrice des centres princiers[30]. Il y a lieu, dès lors, de voir dans ces principautés des entités politiquement autonomes, centralisées et gouvernées par des dynasties aristocratiques. Cette image correspond assez bien avec celle des sociétés du septième degré de J.-W. Lapierre[31], un pouvoir individualisé, celui du prince, et très "différencié", impliquant que ce dernier dispose du monopole de l'usage légitime de la violence. Comment se traduit pour notre propos l'existence d'une force publique de coercition physique ? Par l'armement qui domine au VI^e^ et au début du V^e^ siècle a.C. Pendant cette période, en effet, la grande épée cède la place au poignard dans les tombes les plus riches et la lance signale de nombreuses tombes d'homme au mobilier par ailleurs plus ordinaire. Cela correspond très vraisemblablement, de la part de sociétés entretenant des contacts privilégiés avec le monde grec, à l'adoption du mode de combat hoplitique. Cet emprunt suppose une réforme profonde de la pratique et de la puissance guerrière, mais aussi de l'organisation de la société. La guerre s'apparentait auparavant à une série de duels mettant aux prises surtout les aristocrates. De héros escrimeur, le chef devient alors le coordinateur d'une troupe uniformément armée et qui manœuvre collectivement sur le terrain. Les chefs se trouvent eux-mêmes hiérarchisés sous l'autorité du souverain. Ils ne sont plus des champions, mais des officiers. L'officier porteur du poignard et ses soldats armés de lances constituent une force militaire redoutable et, sans doute possible, une force de police non moins efficace. Le lien entre le politique et le religieux, moins discernable au début du premier âge du Fer, redevient perceptible à la fin de cette période à travers un sanctuaire récemment découvert au pied du mont Lassois, tout près de la tombe princière de Vix[32].

Le pouvoir des "princes" tient, avec une grande probabilité, au contrôle qu'ils exercent sur les échanges avec les cités phocéennes et étrusques. Dans le courant du V^e^ s. a.C., ce rôle d'intermédiaire semble se transférer vers la communauté du Tessin d'une part et vers des communautés situées à la périphérie nord-ouest de la zone tenue par les principautés d'autre part, celles du Hunsrück-Eifel, de l'Aisne-Marne et du Berry. Cette concurrence a vraisemblablement déstabilisé les "princes" dont le pouvoir demeurait très fragile pour les mêmes raisons que celles que nous évoquions pour l'âge du Bronze, c'est-à-dire une trop grande dépendance vis-à-vis de l'extérieur.

Dans la mesure où elles se sont emparées du monopole des échanges avec les civilisations méditerranéennes, les nouvelles zones où sont attestées des sites à importations auraient logiquement dû être le théâtre d'un phénomène analogue à celui des principautés. Hormis à Bourges, ce n'est pourtant pas le cas. Dès le début du IV^e^ s. a.C., en effet, des groupes celtes, organisés sous l'autorité de chefs issus de leur aristocratie, se sont installés nombreux en Italie du nord. Le contact direct et durable avec les civilisations latine et étrusque a incité les groupes

30. Brun 1987.
31. Lapierre 1977.
32. Chaume *et al.* 2000.

celtes à adopter en les adaptant, non seulement un nouveau mode d'expression artistique, le "vocabulaire" de ce qui devint le fameux art celtique, mais aussi, assez vite apparemment, une organisation territoriale de type urbain[33]. L'expansion celtique s'est aussi effectuée vers l'ouest et vers l'est. Dans le cœur traditionnel de la Celtique, la dynamique expansionniste a eu pour résultat un retour à une forme de pouvoir politique moins accentuée. Il semble qu'un pouvoir seulement spécialisé et hiérarchisé ait réapparu. Celui-ci devait être assez comparable à ce qu'il était durant l'étape initiale du premier âge du Fer.

Alors seulement – si l'on excepte la civilisation tartessienne où le phénomène a démarré vers 700 a.C., en raison de l'installation précoce des comptoirs phéniciens – émergent, sans ambiguïté, d'un bout à l'autre du continent des chefferies complexes. Dans tous les cas, elles apparaissent moins d'un siècle après la fondation de comptoirs commerciaux phéniciens ou grecs. Les importations méditerranéennes deviennent plus régulières et confèrent un grand prestige aux chefs indigènes qui en monopolisent l'usage et la distribution. Ces chefferies complexes se mettent toutes en place dans le dernier tiers du VI^e^ s. a.C., à la suite de la deuxième vague de colonisation grecque autour de 600 a.C., sauf en Thrace où la présence d'une administration perse retarde quelque peu le processus[34].

Dans la péninsule Ibérique, les Grecs forment le second grand courant méditerranéen. Ils s'installent à Huelva et à Ampurias au début du VI^e^ s. a.C. Ce dernier établissement reste toutefois le seul comptoir permanent dans la péninsule. C'est par lui que la céramique grecque pénètre l'est et le sud ibériques, mais surtout l'Andalousie, le sud-est et le Levant[35]. Dans cette zone, où prend naissance la culture ibérique, les marqueurs de pouvoir se révèlent eux aussi plus nombreux qu'ailleurs : les parures en or[36], les monuments sculptés[37] et les sites fortifiés de grande taille[38]. Plusieurs niveaux hiérarchiques sont perceptibles à travers les sépultures[39]. Ampurias fut un comptoir grec permanent sans territoire propre, le seul comptoir permanent attesté en Espagne ; d'autres établissements commerciaux sont évoqués par les textes antiques, mais on suppose qu'il s'agissait de simple têtes de pont temporaires, sortes de *ports of trade* selon la conception de K. Polanyi[40]. Le comptoir d'Alonis, peut-être situé au cap de Santa Pola au sud d'Alicante, devait être de ce type. Cela pourrait expliquer que très près de la côte se soit développé là un phénomène princier sur une surface de 200 x 150 km environ. Les recherches sur l'habitat confirment les indices funéraires de complexification avec le dense réseau d'agglomérations fortifiées de plus de 10 ha[41].

Des États semblent se former dans les deux régions où des principautés sont apparues. L'usage de l'écriture et l'existence de plusieurs niveaux d'investissement dans le funéraire le suggèrent. Les sites fortifiés ne sont pourtant distants que de 10 à 15 km en moyenne. Une analyse spatiale détaillée, conduite à partir d'une hiérarchie de ces établissements et des tombes riches, permettrait de préciser la question fondamentale de l'échelle d'intégration.

33. Peyre 1979.
34. Brun 1995a.
35. Rouillard 1991.
36. Nicolini 1990.
37. Almagro Gorbea 1983.
38. Ruiz & Molinos 1993.
39. Almagro Gorbea 1983.
40. Polanyi 1957.
41. Almagro Gorbea & Ruiz Zapatero 1992.

Dans la zone tartessienne, cette organisation politique dure peu, un siècle et demi tout au plus, et s'effondre tandis que le trafic phénicien se trouve perturbé en amont et que menacent les communautés de l'intérieur ibérique[42]. Les tombes très riches disparaissent à la fin du VI^e^ s. a.C., mais les villes, comme *Carmo*, *Hasta Regia* ou Castulo, qui peuvent atteindre 50 ha, poursuivent leur existence à la tête d'un petit territoire indépendant jusqu'à la fin du III^e^ s. a.C. ; date à laquelle elles deviennent partie intégrante de l'empire carthaginois. Des États archaïques semblent avoir émergé vers le milieu du V^e^ s. a.C. dans le *Levante*, autour des cités d'*Hemeroskopaion*, près d'Alicante, et de Sagonte, où un alphabet de style ionien est adopté[43].

Pour l'Ibérie, la fonction de fournisseur de métaux est soulignée par tous les auteurs antiques, dont Hérodote pour qui le royaume de Tartessos, lui-même riche en argent, draine aussi des métaux venus du lointain arrière-pays. La moitié occidentale de la péninsule Ibérique est très riche en métaux, dont l'étain aux gisements si parcimonieusement distribués en Europe et de ce fait très recherché pour la production de bronze. Au royaume de Tartessos, les plus riches tombes connues sont celles d'Almuñecar, La Joya, Niebla, Carmona et Setefilla. Pièces d'importation et orfèvrerie ostentatoires ont aussi été découvertes dans les restes de palais ou de temples comme à Cancho Roano. Pour le *Levante* espagnol, M. Almagro Gorbea[44] propose une hiérarchisation de sépultures avec des tombes royales ou monarchiques, et des tombes princières ou aristocratiques dominant toutes les autres au sein desquelles toutefois l'éventail de richesse s'avère encore très ouvert. Les tombes les plus ostentatoires étaient surmontées d'un monument funéraire en pierres appareillées et sculptées. Elles contenaient de la vaisselle en céramique attique. Plus nombreuses là aussi que dans le reste de la péninsule Ibérique, les parures personnelles sont pourtant relativement rares[45], probablement à cause du rite de l'incinération qui retient toujours une partie, sinon la totalité, des objets portés par le défunt.

Au IV^e^ s. a.C., les tombes sculptées de tradition tartessienne des souverains ibères, comme celle de Pozo Moro, sont remplacées par des monuments à l'iconographie héroïque, comme dans l'*heroon* de Porcuna[46]. Ce nouveau mode d'expression sanctionne la prise de pouvoir d'une aristocratie guerrière dans un paysage politique plus morcelé en apparence. Tout se passe comme s'il se produisait là un tassement du niveau d'intégration et un resserrement concomitant de l'échelle d'intégration. Il s'agirait d'un phénomène analogue à ce qui se produit à peu près au même moment en Celtique nord-alpine. Des États tendent à réapparaître au III^e^ s. a.C., c'est chose faite à la fin du siècle à Sagonte au moins, ville qui, sous l'autorité de magistrats élus et d'un sénat aristocratique, affronte Hannibal[47].

Dans l'intérieur de la péninsule, les cimetières du VI^e^ s. a.C. montrent l'existence d'une hiérarchie stable dominée par des hommes en armes. Ces formations politiques s'articulent sur les *castros*, petites fortifications qui semblent être l'une des caractéristiques de la culture celtibère. Ces régions constituent un réservoir de mercenaires pour les Tartessiens comme pour les Ibères.

Rappelons que les chefferies complexes apparaissent souvent à 100 ou 200 kilomètres des comptoirs permanents, sur d'importantes voies de communication terrestres et fluviales. La distance peut être supérieure si des comptoirs intermédiaires existent : peut-être Alonis dans le *Levante*

42. Almagro Gorbea & Ruiz Zapatero 1992.
43. Ruiz & Molinos 1993.
44. Almagro Gorbea 1983.
45. Nicolini 1990.
46. Chapa Brunet 1985.
47. Ruiz & Molinos 1993.

espagnol, très probablement Arles et Lyon en France. Les objets méditerranéens, destinés dès le départ à ces lointains clients, deviennent les marqueurs d'un statut social dominant. Ils figurent en particulier dans les tombeaux les plus volumineux au mobilier le plus diversifié. Le prestigieux défunt appartient indifféremment à l'un ou l'autre sexe.

Il existe dans ces unités politiques une hiérarchie à l'intérieur même des tombes riches. Cela suppose l'existence d'au moins trois niveaux d'intégration, d'autant que des distances assez régulières séparent ces tombes ou groupes de tombes. Là où l'habitat est connu, les sites les plus riches sont associés aux tombes correspondantes. Tout cela indique que le niveau d'intégration possède au moins un échelon supplémentaire et que l'échelle d'intégration s'élargit, à la faveur des contacts avec les cités-États.

Par-delà leurs différences, de la péninsule Ibérique au Kouban, les chefferies complexes se conforment à la logique d'une économie-monde : la demande des cités-États permet une complexification sociale dans les régions intermédiaires, sur la base des échanges à longue distance. Cette complexification affecte tous les secteurs de la société, mais surtout l'économique pour produire ou obtenir les biens demandés par les méditerranéens. Ces modifications conduisent au renforcement de la division sociale. Il est bien entendu possible que la société ne puisse, ou ne veuille pas suivre un tel processus et choisisse la segmentation, c'est-à- dire la désintégration politique. On constate une réaction de ce type en Illyrie et en Celtique, mais l'émigration se dirige vers les centres de l'économie-monde. Ainsi le principe d'attraction des centres joue là encore, bien que sous une autre forme. Il occasionne d'ailleurs la désintégration temporaire d'autres chefferies complexes ou États naissants.

Les zones où apparaissent les chefferies complexes n'étaient pas occupées auparavant par des chefferies plus développées qu'ailleurs. Les objets méditerranéens n'ont, par conséquent, pas été captés en plus grand nombre par les formations sociales devenues plus puissantes pour d'autres raisons. C'est la demande des cités-États, autrement dit l'ouverture d'un nouveau et vaste bassin de consommation, qui crée un système assez intégré pour briser les autonomies économiques locales. Elle provoque une modification endogène, dans le sens de la complexification, des organisations socio-politiques qui y étaient prêtes depuis les IX^{e}-VIII^{e} s. a.C.

On observe une corrélation chronologique entre l'émergence des chefferies complexes et le repli sur elles-mêmes des sociétés du nord-ouest européen. Presqu'aucun objet méditerranéen ne dépasse les régions nord-alpines. L'impression de déclin est d'ailleurs amplifiée par des codes sociaux qui restreignent le faste funéraire, au moins pour ce qui laisse des traces matérielles durables. Ce constat paraît contredire la notion d'économie-monde, pour laquelle la montée en puissance d'intermédiaires autour des Alpes doit en effet relayer, relancer les échanges, plus loin vers le nord. La contradiction s'estompe toutefois si l'on observe la documentation d'une façon plus attentive.

L'interposition des grandes chefferies de Celtique centre-occidentale coupe les voies d'échange qui lient la Méditerranée à la mer du Nord et à la Baltique, ou plus exactement organise le trafic sur des bases différentes, plus hiérarchisées. Les biens de prestige méditerranéens ne cheminent plus de proche en proche, de chef en chef, tout au long des principales voies de communication, transportés de façon plus planifiée et encadrée, ils sont contrôlés, sélectionnés, thésaurisés, étalés à leur arrivée par les souverains qui les exploitent dans leur stratégie de pouvoir. Ceux-là les diffusent peu parmi leurs subordonnés, pas davantage, bien sûr, parmi les chefs plus éloignés sur lesquels ils répercutent la demande méditerranéenne.

Les vases attiques, les *œnochoés* ou les *stamnoi* étrusques sont exceptionnels en Europe du nord-ouest. En revanche, les cistes à cordons, ou les situles, fabriquées sur les piémonts sud

des Alpes – voire copiées sur le Rhin moyen – et par conséquent d'une moindre valeur sociale locale, sont offerts aux petits chefs septentrionaux. Ces vaisselles cérémonielles se révèlent même présentes dans plusieurs tombes localisées sur le cours moyen de la Meuse, jusqu'à proximité du delta rhénan, et surtout sur la basse Weser, dans la région de Brême. D'autres existent dans la région de Seddin et le long de l'Oder et de la Neisse. Plus loin, les découvertes de biens importés deviennent très rares, que ce soit dans la vallée de la Tamise ou en Scandinavie[48]. Tout se passe comme si le système était en cours de structuration, des petits intermédiaires tendant à se développer sur une troisième auréole d'une économie-monde au plein sens du terme, c'est-à-dire hiérarchisée en paliers interdépendants.

De 400 à 250 a.C. environ, l'évolution des sociétés d'Europe tempérée humide diverge de celle des sociétés vivant dans des conditions environnementales méditerranéennes. Tandis que les premières reviennent à des formes d'organisation du type des chefferies simples, les secondes conservent le niveau de complexité atteint à la faveur des contacts avec les cités-États, voire adoptent la forme étatique. Cette constatation attire l'attention sur l'importance des conditions économiques locales dans le processus de division sociale.

À côté de l'indéniable stimulus produit par la demande des sociétés plus différenciées, la capacité vivrière permet ou non d'entretenir un cadre socio-politique complexe. On sait que la polyculture méditerranéenne confère cette capacité depuis la fin du III^e^ mill. a.C. Il semble bien que les techniques agricoles, pratiquées jusqu'au III^e^ s. a.C. en Europe tempérée humide, ne permettent pas, en revanche, de subvenir longtemps aux besoins d'un pesant appareil de gouvernement et d'agglomérations humaines où l'on pratique surtout des activités secondaires et tertiaires. L'attraction des centres urbains qui animent l'économie-monde continue toutefois de s'exercer sur la périphérie tempérée. Lorsque les tensions sociales locales se résolvent par la fission des unités les plus complexes, les migrants ne cherchent pas seulement des terres riches, faciles à disputer à leurs occupants, ils cherchent aussi et surtout à s'approcher des zones urbanisées, à la fois plus peuplées et mieux organisées au plan militaire. L'esprit d'aventure se révèle primordial, la gloire, la fortune rapide, la satisfaction des désirs plus ou moins conscients et imaginaires motivent les jeunes chefs et leur suite.

Ce faisant, ils "grippent" le système économique, détruisent pour un temps certains de ses centres, mais ne l'immobilisent pas, comme cela s'était produit du XII^e^ au VIII^e^ s. a.C. Les centres de l'économie-monde sont en effet multiples par nature, assez nombreux désormais pour que le réseau supporte des attaques sur quelques-uns. Mieux, les élites des États menacés tentent souvent d'utiliser cette force armée en la canalisant vers leurs concurrents. Du IV^e^ au II^e^ s. a.C., l'économie-monde cahote, mais fonctionne, bien qu'à une échelle réduite.

L'Europe nord-occidentale subit, elle aussi cette crise. Les importations méridionales y deviennent rarissimes, les productions nord-alpines elles-mêmes y sont moins fréquentes dans un premier temps. Il reste pourtant difficile de savoir si les régimes politiques locaux perdent en complexité, adoptant, par exemple, un pouvoir différencié certes, mais fractionné, dans un cadre non pas villageois, mais clanique. Les données archéologiques, très déficitaires en cimetières et en établissements fouillés sur de grandes surfaces, nous laissent fort dépourvus. L'économie de subsistance gagne toutefois beaucoup en autonomie et renforce son emprise sur la nature. Ces périodes pionnières nécessitent des solidarités avant que les nouvelles terres produisent assez. Ces solidarités peuvent bien entendu être et rester de nature familiale, mais les moyens de production à mettre en action, un outillage en fer et des bêtes de trait, induisent l'investissement

48· Kimmig 1983 ; Stary 1993 ; Stary 1995.

d'au moins une famille étendue, voire de clans. De ce fait, des chefferies simples ont fort bien pu se maintenir, même s'il n'était plus dans l'attribution des chefs d'entretenir des alliances lointaines dans le cadre d'une économie d'échange plus ouverte. Des alliances avec des communautés plus proches devaient, d'autant plus, être nouées qu'une pression s'exerçait sur la terre, entraînant une redéfinition des fonctions des diverses parcelles et, par conséquent, des droits d'usage. Que ces arbitrages ou ces jugements, que l'organisation militaire en cas de rapports de force violents, aient été assurés par un conseil et/ou un chef ne signifie donc pas le retour à un pouvoir dilué, loin s'en faut. En toute probabilité – et les nombreux *hillforts* britanniques plaident dans ce sens –, le maillage politique se compose, dans ces régions périphériques aussi, de petites chefferies au pouvoir concentré et spécialisé, incarné dans un conseil d'aînés ou un chef.

Une accentuation du gradient de complexité (400-250 a.C.)

Les turbulents mouvements de population ne pouvaient toutefois aboutir qu'à désorganiser les réseaux d'échanges traditionnels. En effet, avec l'occupation d'une grande partie de l'Italie septentrionale, les échanges se sont limités à la sphère intra-celtique. L'expansion des Celtes s'est achevée dans la seconde moitié du IIIe siècle a.C. C'est alors qu'à côté des caractéristiques anciennes toujours majoritaires, des nouveautés sont apparues. Les trois éléments nouveaux les plus visibles sont l'adoption de la monnaie[49], la réapparition du rite de l'incinération et la création de nouveaux sanctuaires[50]. Il ne s'agissait encore que de prémices. La monnaie, qui demeurait rare et conservait sa forte valeur métallique intrinsèque, ne circulait pas autrement que les autres biens de prestige. La transformation du rite funéraire invite, par sa progressivité, à expliquer les nouveautés autrement que par le recours à un mouvement de population rapide et massif. Les nouveaux sanctuaires, dont certains semblent installés aux frontières, pourraient signifier le besoin, pour les communautés territoriales, d'exprimer plus fortement leur assise territoriale et, corrélativement, leur identité. Le changement fut effectif au IIe s. a.C. Parallèlement, Rome avait pris le contrôle du pourtour du bassin occidental de la Méditerranée. La future capitale impériale était ainsi devenue le centre d'un vaste système économique qui se ranimait en intégrant l'hinterland européen de plus en plus loin vers le nord[51].

Les IVe et IIIe s. a.C. apparaissent comme une importante période transitoire. À partir du IIIe s. a.C., des États impériaux tentent d'annexer la péninsule Ibérique. La tentative inachevée des Carthaginois est suivie de l'entreprise victorieuse de Rome, malgré de farouches résistances. La romanisation contribue à la réduction des différences de formes d'organisation sociales d'une région à l'autre. Le gradient de complexité, qui suivait une pente descendante accentuée du sud-est au nord-ouest jusqu'à l'intégration impériale, s'atténue beaucoup.

Nous observons, ici, comme dans les autres régions que la demande extérieure ne suffit pas pour qu'apparaissent, et surtout durent, des entités politiques complexes. Il fallait de surcroît le potentiel agricole des zones de climat méditerranéen pour subvenir aux besoins vivriers d'une population nombreuse et agglomérée, pour partie, dans des centres de type urbain.

Des migrations se déclenchent encore avec une ampleur et une fréquence suffisantes pour entretenir une grande instabilité en Europe tempérée humide et steppique. Les indices de reprise

49. Polenz 1982 ; Scheers 1977.
50. Brunaux 1986 ; Brunaux & Rapin 1988.
51. Brun 1994.

d'un processus d'intégration politique se perçoivent d'abord dans le domaine religieux avec l'apparition de sanctuaires qui constituent de surcroît les marqueurs de territoires supra-locaux. Un outillage agricole en fer, plus varié, se répand dans toute cette zone, suggérant une intensification de la production. Cette tendance est confirmée au siècle suivant par le développement spectaculaire des systèmes de fossés de drainage et surtout de délimitation des aires d'activité agro-pastorales. De gros villages se forment aussi, dont certains se fortifient assez vite, sur place ou après un court transfert.

Une reprise généralisée de la division sociale (250 à 25 a.C.)

La monnaie fiduciaire constitue la nouveauté la plus visible de cette période. Elle servait principalement au commerce interne de chaque unité politique autonome. Il ne faut pas oublier que cet instrument économique suppose une organisation politique disposant de moyens de contrôle de la masse monétaire mise en circulation, de contrôle des changes aux frontières et de contrôle de l'authenticité du numéraire[52]. C'est là le principal argument pour voir de véritables États dans les cités gauloises que César a rencontrées lors de sa conquête. Il faut y ajouter les résultats des études réalisées sur l'écriture. On recense de plus en plus d'inscriptions celtiques transcrites en alphabet grec le long du couloir rhodanien jusqu'à la Bourgogne. On a identifié des stylets et des cadres en bronze de tablettes en bois probablement enduites de cire à l'origine, jusqu'en Bohème[53]. On se souvient de l'évocation par César des tablettes contenant la liste nominative des émigrants helvètes[54]. Seuls les druides auraient utilisé l'écriture pour tenir des comptes et des registres publics et privés. Une véritable administration transparaît ainsi, tenue par les détenteurs de la légitimité religieuse. Ceux-là géraient, en particulier, les traités et les contrats[55]. Il n'est pas indifférent de noter ici un début de découplage du pouvoir politique et du pouvoir religieux ; il semble que ce ne soit plus alors la même personne qui incarne ces deux faces du pouvoir. La division et la hiérarchisation des tâches affectaient bien tous les secteurs de la société. La spécialisation des tâches s'est accentuée fortement, en particulier dans les agglomérations. Beaucoup plus d'individus pratiquaient l'artisanat et le commerce à plein temps. Bien entendu, la majorité écrasante restait cependant la catégorie des paysans qui produisaient les surplus nécessaires à l'approvisionnement des citadins.

Il est évident qu'a émergé à cette époque un appareil spécialisé de gouvernement. Pour un tel pouvoir politique clairement institutionnalisé et que l'on peut en effet qualifier d'étatique, J.-W. Lapierre distingue deux degrés : un huitième degré où le pouvoir est exercé par des réseaux de clientèle et un neuvième degré où c'est une administration qui l'exerce. L'ouvrage de César relatant la guerre des Gaules se révèle explicite sur la forme du pouvoir politique chez les Celtes. Les États gaulois qu'il a conquis de gré ou de force étaient gouvernés par des réseaux de clientèle. Toutefois, les conflits internes émaillaient la vie des familles dirigeantes, tandis qu'un embryon d'administration se mettait en place, sous l'autorité de druides, pour assurer la stabilité des institutions[56]. Nous pouvons dès lors penser que le pouvoir politique se situait dans une phase

52. Babelon 1970.
53. Waldhauser 1981.
54. *BGall. I, 29.*
55. Goudineau 1989 ; Lejeune 1985.
56. Goudineau 1990.

de transition entre ces deux formes. Ce sont principalement les sociétés des huitième et neuvième degrés qui dépassent un effectif de 100000 habitants.

Les entités politiques ainsi stabilisées empruntent aux civilisations méditerranéennes l'usage de leurs monnaies – jusqu'à leurs modèles iconographiques – et leur alphabet pour rédiger des documents juridiques, administratifs et politiques. L'État émerge là, doté d'une petite administration, contrôlée par un clergé. L'adoption d'instruments aussi abstraits que l'écriture et la monnaie présupposent des relations économiques et culturelles fréquentes. Les émigrés installés sur les franges des États – travaillant parfois à leur solde – ont sans doute transmis vers le cœur du continent des objets et des renseignements sur les sociétés plus développées. Tout aussi déterminants ont été les marchands italiques, vecteurs de croissance pour l'économie-monde. La demande méditerranéenne, plus précisément les moyens utilisés pour la satisfaire et qui bénéficient surtout aux élites, conduit une nouvelle fois à la formation d'unités politiques de grande taille, en particulier à quelque distance des centres-moteurs, là où les chefs locaux, nécessaires pour relayer cette demande vers les producteurs de leur propre région ou vers des partenaires plus éloignés, y trouvent un intérêt propre.

Pour répondre à une pression sur les ressources, il faut produire plus, c'est-à-dire accroître la surface des terres mises en culture et/ou innover dans les pratiques agricoles et dans l'outillage. Pour la période traitée ici, c'est la façon dont les hommes ont aménagé leur espace qui traduit le mieux l'ampleur des changements qui affectent les pratiques agricoles. Les paysages portent encore aujourd'hui les scarifications de cette véritable mutation agricole. Notons que ces multiples systèmes de fossés n'impliquent pas seulement une rationalisation pour l'intensification de la production, mais révèlent aussi le souci d'une matérialisation plus poussée des droits d'usage, voire de propriété de la terre, souci logique dans une situation de pression démographique.

Dans les zones bien explorées, les schémas de distribution des établissements indiquent une hausse du nombre de sites et une différenciation fonctionnelle et hiérarchique de ces sites. Ainsi, la densité de population croît dans les campagnes, et la démographie augmente même assez pour former des sites agglomérés plus peuplés que jamais auparavant en Europe non méditerranéenne. Ce phénomène nécessite une agriculture apte à nourrir la partie non agricole de la population. Nous avons vu que les indices d'une forte intensification de la production ont commencé d'apparaître un peu plus tôt. L'approvisionnement en vivres des habitants des bourgs implique aussi une infrastructure de transport d'un niveau suffisant. Les textes latins insistent sur la qualité des véhicules gaulois. Ces derniers impliquent des voies carrossables.

Les bourgs ont été occupés plus ou moins longtemps, puis ont été, soit fortifiés sur place, le plus souvent en bord de rivière, soit transférés sur une hauteur voisine et fortifiés. Ces deux processus ont donné naissance aux *oppida*. Le second s'avère de beaucoup le plus fréquent. Il ne semble pas nécessaire de voir dans le transfert sur une hauteur la conséquence d'une catastrophe archéologiquement indécelable. Nous pouvons considérer plus simplement ce phénomène comme un moyen de renforcer la cohésion sociale et le contrôle politique dans une période de changement, donc de forte instabilité. Le rempart de l'*oppidum* possédait souvent, en effet, une piètre valeur militaire, il était très long, il dévalait et remontait les pentes, son parement ne résistait pas longtemps aux machines de guerre. La taille et l'indéniable qualité esthétique de ces remparts, surtout de leurs portes monumentales, constituaient surtout une manifestation de prestige et de pouvoir : cet important ouvrage témoignait de la capacité de mobilisation et d'organisation d'une main-d'œuvre nombreuse qui, symétriquement, renforçait dans cette réalisation collective son sentiment d'appartenance à l'unité sociale et politique. Ces remparts servaient probablement aussi à délimiter un espace à l'intérieur duquel le pouvoir politique garantissait la sécurité et la régularité des échanges.

Par comparaison avec les villes méditerranéennes de la même époque, les *oppida* étaient des agglomérations peu denses. À Manching, en dehors de la zone centrale où la lecture des plans est rendue difficile par les superpositions de traces d'occupation, nous comptons dix habitations par hectare. Si une seule famille nucléaire habitait chaque maison, nous pouvons estimer la population totale à 5 000 personnes environ, car 100 ha étaient réellement occupés sur les 200 qu'entourait le rempart. Une estimation réalisée sur la base de la viande consommée a donné des chiffres équivalents : 3 400 à 5 100 personnes[57]. Cette densité relativement faible était, pourtant, beaucoup plus forte et permanente que toutes les concentrations qui avaient pu être réunies auparavant. Il en a résulté une croissance forte et rapide du nombre des interactions entre individus et entre groupes. Conséquences inévitables, la quantité et la variété des informations reçues par chacun se sont fortement accrues. Comme l'a rappelé G. Johnson[58], cela crée de l'anxiété et des difficultés organisationnelles en raison de la capacité limitée de traitement de l'information. La société est ainsi devenue beaucoup plus opaque, car plus personne ne percevait immédiatement la configuration de l'ensemble[59]. La solution la plus couramment adoptée pour remédier à ce type de problème est la hiérarchisation des organes de traitement de l'information. Il se trouve cependant que la communication interne d'une société se dégrade lorsque le nombre de niveaux hiérarchiques devient trop grand, car l'information baisse en qualité et en quantité à chaque transmission de niveau à niveau. Ces deux contraintes constituent des limites extrêmement contraignantes pour la gestion politique d'une société. Pour desserrer ces contraintes, il convient d'innover en matière de communication et de traitement des données. Il ne fait guère de doute que l'écriture a été, dans tous les États naissants, cette innovation nécessaire. Elle est venue parachever le renforcement des moyens de gouvernement.

Période de forte croissance démographique et de fission difficile, la fin du second âge du Fer a très logiquement été marquée par la réapparition d'un troisième niveau d'intégration dont les centres, les *oppida*-capitales, respectaient des intervalles de 65 km en moyenne et subordonnaient des centres secondaires distants respectivement de 10 à 30 km[60]. En Gaule centrale, existaient des entités politiques plus vastes encore. Celles-ci semblent bien avoir possédé quatre niveaux d'intégration avec une échelle dépassant les 20 000 km^2. Ces entités politiques sont celles que César a nommées *civitates*. Il s'agissait selon le conquérant d'unités territoriales centralisées et politiquement autonomes. À quelques exceptions près, la capitale était l'enceinte fortifiée la plus vaste du territoire. Pour plusieurs d'entre ces *oppida*, nous sommes sûr que l'on y fabriquait la monnaie[61]. Celle-ci servait principalement au commerce interne de chaque unité politique autonome. Cet instrument économique suppose une organisation politique disposant de moyens d'en garantir la valeur. Il est évident qu'a émergé à cette époque un appareil spécialisé de gouvernement.

Le territoire a aussi quelque chose à voir avec la guerre. La menace guerrière exige, certes, que la communauté conserve la maîtrise de son territoire, ce qui implique l'exclusion de l'autre, le différent, l'étranger. Mais, en plus de se protéger physiquement, l'exclusion de l'autre permet à la communauté d'affirmer son identité en se différenciant et cette affirmation peut aller jusqu'à la guerre d'agression. Cette double fonction du territoire, différenciation vis-à-vis de l'extérieur et renforcement de l'identité collective à l'intérieur, est particulièrement importante en période de changement d'échelle d'intégration. Incorporer dans la même unité politique des communautés

57. Boessneck *et al.* 1971.
58. Johnson 1982.
59. Van der Leeuw 1981.
60. Buchsenschutz 1984 ; Collis 1984.
61. Gruel 1989.

différentes nécessite, en effet, l'intégration idéologique de ces différences, car la force ne suffit pas à maintenir durablement l'amalgame. C'est l'ensemble du système de valeurs qui se trouve modifié et la nouvelle norme sociale doit être intériorisée par les membres de l'entité en gestation pour qu'il y ait consensus. Cela est traditionnellement réalisé au cours de cérémonies religieuses collectives[62].

La création de temples implique un clergé. Il s'agit d'un pas supplémentaire sur la voie de la spécialisation. Pour la première fois peut-être dans la zone étudiée, s'est produit un découplage du pouvoir politique et du pouvoir religieux. Il est très probable que jusqu'à cette date ces deux pouvoirs étaient détenus par la même personne ou le même groupe restreint de personnes. Le premier service que les élites rendent à leur société – du moins celle-ci le croit-elle – semble bien, en effet, avoir été le plus souvent d'ordre magico-religieux ; il s'agit de contrôler rituellement la fertilité et la communication avec les ancêtres et avec les dieux[63]. Le découplage reste cependant très relatif puisque la haute administration est assurée par des prêtres. Ainsi, loin de voir dans ce phénomène un affaiblissement du pouvoir, il convient d'y voir un développement du personnel dont dispose le pouvoir pour s'exercer. Ce corps de prêtres diffuse le message de légitimation du pouvoir et les nécessaires adaptations du système de valeur dans une société dont l'échelle d'intégration et le mode d'organisation politiques changent.

Au total, la documentation archéologique suggère la réaction en chaîne suivante : d'abord se modifient des éléments du domaine idéologique afin d'adapter le système de valeur, ensuite l'économie est marquée par une intensification de la production, enfin le champ du politique change dans le sens d'un renforcement des moyens de gouvernement. Cependant, dès qu'il est affecté par le changement, chaque sous-système rétroagit sur ses homologues, ce qui produit une chaîne d'effets cumulatifs.

L'État et la ville apparaissent comme des éléments consubstantiels. Une difficulté vient de ce que nous manquons, en archéologie, d'une définition satisfaisante de la ville. Là comme ailleurs, le sens commun, lourd des clichés de l'antiquité méditerranéenne et du Moyen Âge ouest-européen, brouille la perspective. De ce point de vue, ce que l'on appelle un *oppidum* en Europe tempérée humide ne correspond significativement que d'assez loin à une ville. Or ces agglomérations rompent avec une longue tradition d'habitat dispersé où n'émergent, çà et là, de temps en temps, que des établissements fortifiés de taille plutôt réduite, ou des établissements ouverts un peu plus grands que de simples hameaux. Or, comme les gros *oppida* se développent en même temps que d'autres nouveautés (monnaie, écriture) annonciatrices, dans de nombreux cas, d'une complexification sociale de type étatique, il paraît légitime de questionner avec davantage d'exigence le concept de ville.

Il se trouve que les géographes eux-mêmes ont beaucoup approfondi leur réflexion sur ce thème. La définition que proposent certains d'entre eux[64] est plus générale et, par conséquent, plus opératoire pour des champs chrono-culturels variés et, en particulier, éloignés de l'archétype européen actuel. Nous les suivrons pour penser qu'une ville est une agglomération permanente de populations et d'activités destinées à favoriser le développement local et régional des relations sociales. Au niveau local, un tel site valorise la proximité en matière de contrôle politique, d'efficacité économique, de contact culturel, de reproduction sociale, etc., en permettant des économies dites justement "d'agglomération". Au niveau régional et au-delà, une ville valorise une situation dans un

62. Balandier 1967.
63. Godelier 1984.
64. Pumain *et al.* 1989 ; Sanders 1992.

réseau, c'est-à-dire une position relative dans une hiérarchie complexe de fonctions productives, sociales, territoriales et jusque dans l'espace des représentations mentales collectives.

Sur cette base, les critères archéologiques pertinents sont le nombre d'habitants, la variété des activités et la hiérarchie fonctionnelle locale des établissements d'une part, et, en outre, la distance, les indices de relations économiques, politiques, idéologiques avec les autres agglomérations, ainsi que les caractéristiques de situation géographique par rapport aux voies de communication, aux sources de matières premières, c'est-à-dire à tout ce qui contribue à la densification sociale. L'évolution de la division sociale en Europe protohistorique suggère l'importance déterminante d'une dialectique de l'économie de subsistance et de l'économie d'échange ou de prestige. La seconde semble bien exercer une stimulation de la dynamique sociale en accentuant la différenciation et les inégalités, mais ces caractéristiques demeurent instables, sujettes à de fréquentes remises en cause. Tout au long de la période couverte ici, la division sociale s'opère d'abord sur cette base. Les formes d'organisation les plus différenciées dépendent de leur intégration à des réseaux d'échanges animés par des sociétés encore plus complexes. Mais ces unités politiques ne s'inscrivent dans la durée, dans une relative stabilité, que si les élites sociales parviennent à contrôler une partie des moyens de production, c'est-à-dire les ressources qui sont nécessaires à l'entretien matériel de l'appareil de gouvernement : pour la subsistance, l'équipement et le prestige du chef, de sa suite, du clergé, de la force armée, de l'administration, etc.

Cette dialectique à effet décalé a beaucoup gêné la compréhension. Elle explique en partie le mauvais ajustement et les apparentes contradictions entre les typologies sociales proposées depuis un demi-siècle. Ainsi, les sociétés de rang les plus simples de M. Fried[65] se classent-elles encore parmi les organisations tribales d'E. Service[66]. J.-W. Lapierre[67] et la plupart des auteurs actuels suivent plutôt Fried que Service sur ce point. Ils considèrent même ce changement comme crucial. Pour A. Johnson et T. Earle[68], il s'agit du plus déterminant après l'adoption d'un mode de vie sédentaire en groupes unissant plusieurs familles. Ce deuxième changement majeur n'est, pour eux, suivi que d'une simple croissance quantitative et un peu mécanique de la complexification. E. Service réservait le terme de chefferie à des unités politiques déjà complexes, c'est-à-dire dotées de plusieurs niveaux d'intégration, dans la terminologie de Johnson et Earle. Ni Service, ni ces deux derniers n'ont retenu le changement de degré proposé par Fried entre ses sociétés de rang et ses sociétés stratifiées et qui sanctionne, selon lui, l'apparition de véritables classes sociales. Lapierre tient compte de cette distinction, tout en lui accordant moins d'importance. Pour lui, on passerait là de ces chefferies fédérées de façon plus ou moins claire et durable, dont les récits antiques et ceux d'explorateurs modernes sont pleins, à des unités au pouvoir individualisé et nettement différencié, d'aspect pyramidal, très proches en cela des États archaïques. Ce sont en particulier ces formations qui ont été appelées ici des principautés ou des chefferies complexes.

Les données archéologiques suggèrent que les chefferies simples ne se stabilisent peu à peu qu'à partir du Bronze moyen, évoquant, selon les moments et les régions, des tentatives de fédération liées, là encore, aux échanges à longue distance, tentatives par conséquent temporaires. Les progrès de l'économie-monde suscitent l'émergence de principautés ou chefferies complexes de la fin du VI^e^ à la fin du V^e^ s. a.C. Ce niveau de division sociale ne se maintient, ou ne s'accroît en adoptant une forme d'organisation étatique, que là où les moyens de production sont de nature à fournir aux souverains de quoi financer leur politique. Ailleurs, l'instabilité inhérente au

65. Fried 1960.
66. Service 1971 ; Service 1975.
67. Lapierre 1977.
68. Johnson & Earle 1987.

commerce lointain provoque la désintégration, c'est-à-dire la disparition des niveaux d'intégration les plus élevés. Il s'avère pourtant que chaque tentative éphémère et les contacts entretenus avec des sociétés plus développées stimulent la recherche, l'innovation et favorise la découverte de solutions techniques et organisationnelles offrant, tôt ou tard, les moyens de production nécessaires à la consolidation de formations politiques plus complexes.

BIBLIOGRAPHIE

Almagro Gorbea, M. (1983) : "Pozo Moro. El monumento orientalizante, su contexto socio-cultural y sus paralelos en la arquitectura funeraria ibérica", *Madrider Mitteilungen*, 24, 177-293.

Almagro Gorbea, M. (1988) : "Société et commerce méditerranéen dans la péninsule ibérique aux VII^e^-V^e^ siècles", in : *Les princes Celtes et la Méditerranée. Paris : La Documentation Française*, 71-80.

Almagro Gorbea, M., Ruiz Zapatero, G. (1992) : "Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica. Reflexiones y perspectivas de future", in : Almagro Gorbea, M. , Ruiz Zapatero G., éd. : *Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica*, Complutum 2-3, Madrid, 469-499.

Babelon, J. (1970) : *La numismatique antique*, Paris.

Balandier, G. (1967) : *Anthropologie politique*, Paris.

Boessneck, J., Driesch, A. van den, Meyer-Lemppenau, U., Wechsler-von Ohlen, E. (1971) : *Die Tierknochenfunde aus dem Oppidum von Manching*, Wiesbaden.

Braudel, F. (1979) : *Civilisation matérielle, Économie et Capitalisme, XV^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris.

Brondsted, J. (1962) : *Nordische Vorzeit, 2*, Neumünster.

Brun, P. (1987) : *Princes et princesses de la Celtique*, Paris.

Brun, P. (1988) : "L'entité Rhin-Suisse-France orientale : nature et évolution", in : Brun P., Mordant C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, 599-618.

Brun, P. (1992) : "L'influence grecque sur la société celtique non-méditerranéenne", in : *Marseille grecque et la Gaule*, Études Massaliètes 3, 389-399.

Brun, P. (1993) : "East-west relations in the Paris Basin during the Late Bronze Age", in : Scarre, C., Healy, F., éd. : *Trade and exchange in Prehistoric Europe - International conference of the Prehistoric Society, 10-12 avril 1992*, Oxford, 171-182.

Brun, P. (1994) : "From the Hatlstatt to La Tène Period in the Perspective of the Mediterranean World Economy", in : Kristiansen, K., Jensen, J., éd. : *Europe in the First Millennium BC*, Sheffield Archaeological Monographs 6, Sheffield, 57-65.

Brun, P. (1995a) : "Contacts entre colons et indigènes au milieu du Ier millénaire av. J.-C. en Europe", *Journal of European Archaeology*, 3-2, 113-123.

Brun, P. (1995b) : "Oppida and social 'complexification' in France", in : Hill, J. D., Cumberpatch C. G., éd. : *Different Iron Ages: Studies on the Iron Age in Temperate Europe*, BAR Int. Series 602, Oxford, 121-128.

Brun, P., Pion, P. (1992) : "L'organisation de l'espace dans la vallée de l'Aisne pendant l'âge du Bronze", in : Mordant C., Richard A., éd. : *L'habitat et l'occupation du sol à l'âge du Bronze en Europe, Actes du colloque international de Lons-le-Saulnier, CTHS, 1990*, Paris, 117-127.

Brunaux, J.-L. (1986) : *Les Gaulois, Sanctuaires et rites*, Paris.

Brunaux, J.-L., Rapin, A. (1988) : *Gournay II, boucliers et lances, dépôts et trophées*, Paris.

Buchsenschutz, O. (1984) : *Structures d'habitat et fortifications de l'âge du Fer en France septentrionale*, Mémoires de la Société Préhistorique Française 18, Paris.

Chapa Brunet, T. (1985) : *La Escultura ibérica zoomorfa*, Madrid.

Chaume, B., Olivier, L., Reinhard, W. (2000) : "L'enclos Hallstattien de Vix 'Les Herbues'. Un lieu cultuel de type aristocratique ?", in : Janin, T., éd. : *Mailhac et le premier âge du Fer en Europe occidentale. Hommage à Odette et Jean Taffanel. Actes du colloque international de Carcassonne, 17-20 septembre 1997*, Lattes, 311-327.

Coffyn, A. (1985) : *Le Bronze final atlantique dans la péninsule Ibérique*, Talence.

Collis, J. (1984) : *Oppida: earliest towns north of the Alps*, Sheffield.

Fortes, M., Evans-Pritchard, E. E. (1940) : *African political systems*, London.

Fried, M. (1960) : *On the Evolution and Social Stratification and the State*, Indianapolis.

Godelier, M. (1984) : *L'idéel et le matériel*, Paris.

Goudineau, C. (1989) : "L'apparition de l'écriture en Gaule", in : Moher, J.-P., éd. : *Le Temps de la Préhistoire, Vol. 1*, Paris, 236-238.

Goudineau, C. (1990) : *César et la Gaule*, Paris.

Gras, M., Rouillard, P., Teixidor, J. (1989) : *L'univers phénicien*, Paris.

Gruel, K. (1989) : *La monnaie chez les Gaulois*, Paris.

Hodder, I. (1992) : *Theory and practice in archaeology*, Londres, New York.

Jäger, K. D., Lozek, V. (1982) : "Environmental conditions and land cultivation during the Urnfield Bronze Age in Central Europe", in : Harding, A., éd. : *Climatic Change in Later Prehistory*, Edinburgh, 162-178.

Johnson, A. W., Earle, T. (1987) : *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

Johnson, G. A. (1982) : "Organizational Structure and Scalar Stress", in : Renfrew, O., Rowlands, M.J., Segraves, B.A., éd. : *Theory and Explanation in Archaeology*, New York-London, 389-422.

Kimmig, W. (1983) : "Die griechische Kolonisation im westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des westlichen Mitteleuropa", *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseum*, 30, 5-78.

Kytlicová, O. (1988) : "K sociální struktuře kultury popelnicových poli – Zur sozialen Struktur der Umenfelderkultur", *Památky archeologické*, 79, 342-389.

Lapierre, J.-W. (1977) : *Vivre sans État ? Essai sur le pouvoir politique et l'innovation sociale*, Paris.

Lejeune, M. (1985) : *Textes gallo-grecs. Recueil des inscriptions gauloises*, Gallia Suppl. 45, Paris.

Méniel, P. (1984) : *Contribution à l'histoire de l'élevage en Picardie*, Revue archéologique de Picardie Numéro spécial, Amiens.

Nicolini, G. (1990) : *Techniques des ors antiques. La bijouterie ibérique du VII^e^ au IV^e^ siècle*, 2 vol., Paris.

Pare, C. F. E. (1987) : "Der Zeremonialwagen der Hallstattzeit: Untersuchungen zur Konstruktion, Typologie und Kulturbeziehungen", in : Eckart Barth, F., Biel, J., Egg, M., France-Lanord, A., Hans-Eckart, J., Pare, C. F. E., Schauer, P., Peter Uenze, H., éd. : *Vierrädrige Wagen der Hallstattzeit: Untersuchungen zu Geschichte und Technik*, Mainz, 189-248.

Peyre, C. (1979) : *La Cisalpine Gauloise du III^e^ au I^er^ siècle avant J.-C.*, Paris.

Polanyi, K. (1957) : "The economy as instituted process", in : Polyani, K., Arensberg, C., Perason, H., éd. : *Trade and Market in the Early Empire, Economies in History and Theory*, New York, 243-270.

Polenz, H. (1982) : "Münzen in latènezeitlichen Gräbern Mitteleuropas aus der Zeit zwischen 300 und 50 vor Christi Geburt", *Bayerische Vorgeschichtblätter*, 47, 28-222.

Pumain, D., Sanders, L., Saint-Julien, T. (1989) : *Villes et auto-organisation*, Paris.

Rouillard, P. (1991) : *Les Grecs et la péninsule ibérique du VIII^e^ au IV^e^ siècle avant J.-C.*, Paris.

Ruiz, A., Molinos, M. (1993) : *Los Iberos. Análisis arqueológico de un proceso histórico*, Barcelone.

Ruiz Zapatero, G. (1985) : *Los Campos De Urnas Del Ne De La Península Ibérica*, Colección Tesis Doctorales, 83/85, Madrid, Universidad Complutense.

Ruiz-Gálvez Priego, M. (1987) : "Bronce Atlantico y cultura del Bronce Atlantico en la Península Ibérica", *Trabajos de Prehistoria*, 49, 251-264.

Ruiz-Gálvez Priego, M., Galán Domingo, E. (1991) : "Las estelas del suroeste como hitos de vias ganaderas y rutas comerciales", *Trabajos de Prehistoria*, 48, 257-273.

Sanders, L. (1992) : *Système de villes et synergétique*, Paris.

Scheers, S. (1977) : *Traité de numismatique celtique II : La Gaule Belgique*, Paris.

Service, E. R. (1971) : *Primitive social organization : an evolutionary perspective*, New York.

Service, E. R. (1975) : *Origins of the state and civilization : the process of cultural evolution*, New York.

Silva, A. C. F., Silva, C., Lopes, A. B. (1984) : "Depósito de fondidor do final da idade do Bronze do Castro da Senhora da Guia (Baioes, S. Pedro do Sul, Viseu)", in : *Lucerna - Homenagem a D. Domingos Pinho Brandao*, Porto, 73-110.

Spindler, K., Ferreira, O. V. (1973) : "Der spätbronzezeitliche Kupperbau von der Roça do Casal do Meio in Portugal", *Madrider Mitteilungen*, 14, 60-108.

Stary, P. F. (1993) : "Der Mittelgebirgsraum als Transit- und Vermittlungszone hallstatt- und Latène-zeitlicher Kulturelemente aus Mitteleuropa ins west-liche Ostseegebiet", in : *Die ältere Eisenzeit im Mittel-gebirgsraum*, Bericht der Römisch-Germanischen Kommission 74, Mayence, 537-564.

Stary, P. F. (1995) : "Italic and etruscan imports in the Baltic Sea area and in the Britsh isles during the pre-roman Iron Age: analogies, differences and bac-kgrounds", in : Swaddling, J., Walker, S., Roberts, P., éd. : *Italy in Europe: economic relations 700 BC - AD 50*, Occasional Paper 97, Londres, 93-106.

Van der Leeuw, S. E. (1981) : "Information flows, flow structures and the explanation of change in Archaeology", in : Van der Leeuw, S., éd. : *Archaeological Approaches to the Study of Complexity, (Cingula VI)*, Amsterdam, 230-329.

Waldhauser, J. (1981) : "Organisation de l'habitat celtique en Bohème du Hallstatt final à La Tène III : enquête sur la région celtique du cours moyen du fleuve Bilina", in : Buchsenschutz, O., dir. : *Les structures d'habitat à l'âge du Fer en Europe tempérée*, Paris, 142-146.

Wüstemann, H. (1974) : "Zur Sozialstruktur im Seddiner Kulturgebiet", *Zeitschrift für Archäologie*, 8, 67-107.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LES TERRITOIRES EN EUROPE PENDANT LES ÂGES DU BRONZE ET DU FER

Brun, P. (2011) : "Les territoires en Europe pendant les âges du Bronze et du Fer", in : Kourtessi-Philippakis, G., Treuil, R., dir. : *Archéologie du territoire, de l'Égée au Sahara*, Paris, 213-230.

Cette synthèse théorique et méthodologique des problématiques territoriales continuait d'avancer dans l'approche multiscalaire, trop rare encore dans le domaine archéologique. Je soulignais le fait essentiel qu'une société se comporte comme tout système physique, c'est-à-dire obéissant au second principe de la thermodynamique. Elle évolue toujours vers un état d'entropie, donc de désordre, maximale. Pour survivre et se reproduire, elle se trouvait donc déjà tentée de consommer toujours plus d'énergie.

This theoretical and methodological synthesis of territorial issues continued to proceed in the multiscalar approach that is still all too rare in archaeology. I underlined the essential fact that a society behaves like any physical system, i.e. in accordance with the second principle of thermodynamics. It always evolves towards a state of maximum entropy, and thus, disorder. To survive and reproduce, it was already tempted to consume ever more energy.

L'archéologie, comme d'autres sciences humaines, tente de saisir les modalités d'organisation des sociétés, notamment à travers la façon dont elles ont occupé l'espace. Dans cette perspective, la notion de territoire occupe une position privilégiée. Celle-ci possède une longue histoire et revêt, dans le langage courant, des significations variées. Une dizaine de définitions différentes ont été répertoriées dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*[1]. Sans entrer dans une longue discussion, je précise que j'utiliserai ici le terme de territoire dans son sens le plus ancien, pour désigner un espace contrôlé et délimité.

Après avoir passé en revue les principaux outils méthodologiques mis au point par des agronomes, des géographes et des économistes pour analyser l'organisation spatiale des activités

1 • Lévy & Lussault 2003.

humaines, je décrirai trois grands types de territoires. Il s'agit de territoires non exclusifs. De taille différente, ils sont susceptibles de s'emboîter, les plus petits s'intégrant dans des territoires plus vastes. Je soulignerai, pour finir, le rôle de plus en plus crucial que la saisie des territoires est appelée à jouer dans la caractérisation des sociétés et, par conséquent, dans la compréhension des changements sociaux.

Une boîte à outils diversifiée

Pour appréhender les modalités d'organisation territoriale des sociétés protohistoriques, la boîte à outils utilisée a été, très logiquement, empruntée à la géographie. La géographie traditionnelle s'était fixé pour tâche d'étudier les rapports de l'homme et du milieu naturel. Une amorce de changement s'est manifestée dans les années 1930. Walter Christaller est parvenu à expliquer la régularité de la disposition des villes du sud de l'Allemagne et leur organisation en réseaux hiérarchisés par l'analyse des déplacements d'hommes et de marchandises[2]. Il jetait ainsi les bases d'une théorie des lieux centraux qui prouvait que le principe de l'ordre spatial n'est pas à rechercher seulement dans les rapports de l'homme et du milieu. Cette théorie, qui a secoué la géographie humaine traditionnelle en restituant un rôle essentiel aux phénomènes économiques et sociaux, a été utilisée par quelques archéologues à partir des années 1970.

Christaller n'était pas apparu dans un désert intellectuel. Il s'inscrivait dans une lignée d'économistes spatiaux allemands : Johann Heinrich von Thünen[3], Alfred Weber[4] et son contemporain August Lösch[5]. En Allemagne et en France, le milieu des géographes n'était pas prêt à recevoir les nouveautés conceptuelles de W. Christaller et A. Lösch, probablement parce que trop conservateur et conventionnel. Le relais fut assuré par la Suède, la Grande-Bretagne et les États-Unis. L'introduction de ces concepts a engendré un renouveau que l'Américain Peter Gould a appelé la *New Geography*[6]. Cette géographie nouvelle essayait de comprendre la distribution complexe des choses sur la terre, avec l'homme comme centre d'intérêt ; il se déplace, il produit et il reçoit des biens et des informations, bref il organise l'espace.

Cette organisation de l'espace doit, bien entendu, tenir compte de contraintes écologiques. Tout d'abord, il faut garder à l'esprit que le rendement de la pyramide écologique est globalement faible. En Europe tempérée humide, il faut environ un hectare pour nourrir une personne en végétaux. Contrainte supplémentaire, une personne a besoin de 10 à 15 litres d'eau par jour pour la boisson, la toilette, la préparation culinaire et le nettoyage de son équipement. Si le régime alimentaire est à base de produits animaux – ce qui correspond à un échelon supplémentaire dans la pyramide écologique –, la surface nécessaire augmente nettement : il faut 5 à 10 hectares par habitant. Une profonde modification se produit avec l'adoption d'une économie agropastorale. La surface par habitant peut être réduite, mais un nouveau problème se pose : l'appauvrissement du sol. On peut accélérer le processus de régénération par la jachère, par l'association de l'élevage à la culture ou par l'emploi d'engrais, mais cela exige davantage de travail. De plus, si les transports sont malaisés, la plupart des produits – surtout alimentaires – doivent être consommés là où ils sont obtenus.

2. Christaller 1933.
3. von Thünen 1875.
4. Weber 1909.
5. Lösch 1938.
6. Claval 1977.

Au total, il s'avère que les ressources sont rares, bien que tous les convoitent. Cela engendre des tendances contradictoires au sein de chaque société :

- Centrifuges : des tendances à la dispersion, par goût pour la tranquillité ou par souci de limiter l'encombrement, la pollution, les épidémies, les tensions sociales, etc. ;
- Centripètes : des tendances au rassemblement, pour obtenir des informations, assurer la reproduction, enrichir la vie économique, intellectuelle, ludique et affective.

Pour résumer, l'ordre spatial dépend à la fois du niveau technique, de l'organisation sociale et des caractéristiques du milieu.

Les premiers modèles généraux ont été décriés. On a critiqué, à juste titre, le caractère simplificateur de leurs postulats :

- l'espace conçu comme un plan homogène et uniforme : la fameuse et trop abstraite "plaine de transport" ;
- la vie économique conçue comme le fait d'agents rationnels, bien informés et où les décisions seraient ajustées par le jeu du marché ou par celui de la circulation planifiée des revenus.

Ces défauts ne les condamnent pas pour autant ; des techniques mathématiques de pondération sont maintenant au point. En fait, ils siéent même tout particulièrement aux économies traditionnelles, où les coûts de transport sont élevés.

Les territoires locaux ou finages

Il est commode d'envisager successivement des territoires de taille croissante. Nous commencerons donc par l'espace contrôlé d'un établissement. Un modèle intéressant est celui de von Thünen[7] : le territoire d'une ville tend à s'organiser en trois auréoles concentriques, en fonction des frais d'acheminement des récoltes. Dans la première auréole, qui entoure la place du marché, on produit les fruits, les légumes et les produits laitiers qui se conservent peu et supportent mal de longs transports non réfrigérés. À l'intérieur d'une deuxième auréole sont cultivées les céréales. La troisième auréole est celle des prairies, où l'on élève les ovins et les bovins pour la viande, qui peut être transportée sur pied. Notons que ce modèle est basé sur les activités primaires.

L'étude d'un site archéologique dans son environnement propre s'inspire des propositions de von Thünen. Elle s'effectue par l'analyse de l'aire d'approvisionnement dont les limites sont fonction de la croissance du coût et de la difficulté d'exploitation. Au-delà d'une certaine distance, la rentabilité chute. Le territoire communautaire le plus fréquent est celui dont on peut atteindre les limites en une heure de marche à pied, soit cinq kilomètres en terrain plat[8]. Pour des agriculteurs, la rentabilité tombe même très vite au-delà d'un kilomètre de distance[9]. Pour des territoires de plus grande taille, le problème principal est aussi d'en assurer une gestion efficace. Cela revient logiquement à répartir des surfaces entre des centres concurrents. Du point de vue de la distance au centre et de la longueur du périmètre, le territoire circulaire est le plus économique. Mais si

7. von Thünen 1875.
8. Vita-Finzi & Higgs 1970.
9. Ellison & Harriss 1972.

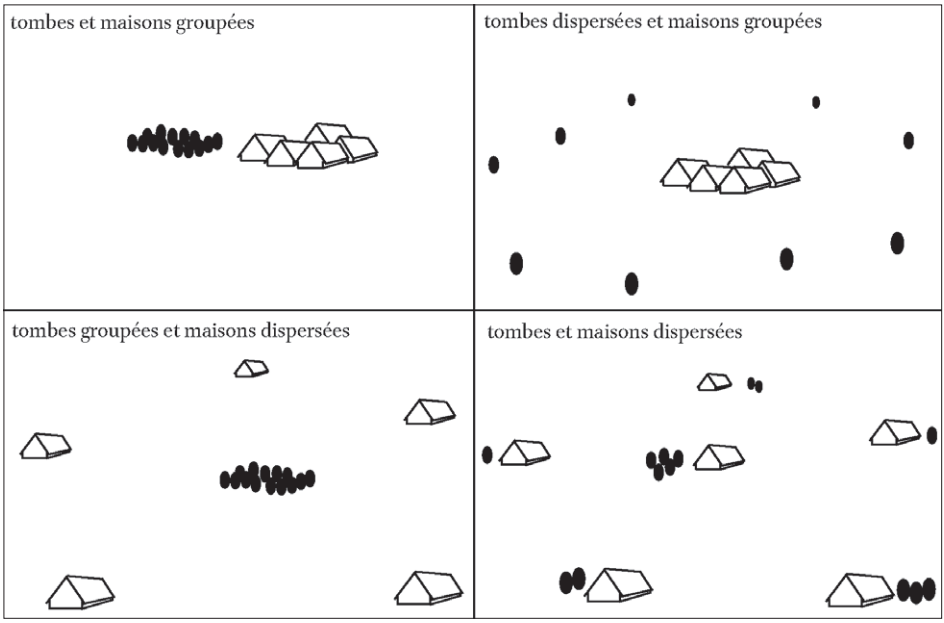
l'on essaie de paver une surface avec des cercles, il reste des surfaces inutilisées. Il faut donc des territoires polygonaux et le polygone le plus simple, qui conserve au mieux les avantages du cercle, est l'hexagone. Ainsi, tenant des centres équivalents, on peut déterminer leur territoire théorique respectif[10]. Comme pour tout modèle, l'information la plus intéressante pourra provenir des exceptions, par exemple dans le cas d'une organisation spatiale dépourvue de centre ou dotée de plusieurs lieux centraux du point de vue fonctionnel, dans celui d'une erreur commise par le chercheur lors de la hiérarchisation des centres – cas de loin le plus fréquent – ou dans celui d'un centre restant à découvrir.

Tandis que nous attendions, pour les populations sédentarisées depuis l'époque néolithique, les vestiges de l'association traditionnelle du village et de son cimetière, nous avons peu à peu constaté que la grande majorité des établissements antérieurs à la période romaine se composait d'une poignée de fosses, de quelques trous de poteau, suggérant rarement des bâtiments de plus de quatre poteaux porteurs, et de tombes, isolées ou en très petits groupes. Le long des grandes rivières, très rares étaient les espaces vides de vestiges archéologiques. Pour certaines périodes, que nous savons avoir duré un siècle ou deux, plusieurs sites pouvaient même souvent coexister, distants de quelques centaines de mètres seulement. Ces résultats invalidaient nos conceptions initiales, mais n'offraient pas une image suffisamment précise pour leur substituer d'autres modèles d'interprétation. La compréhension est venue de l'étranger, en particulier du Royaume-Uni[11], des Pays-Bas[12] et de l'Allemagne rhénane[13], où des fouilles avaient pu être conduites sur de grandes surfaces et, de manière répétée au fil des ans, sur des zones finissant par se juxtaposer. Quelques secteurs moins érodés que d'autres avaient permis d'observer l'ancrage au sol de bâtiments complets et l'ensemble des fosses qui les accompagnaient. Il était clair que les chaumières en question n'avaient pas fait l'objet de grosses réparations, notamment de remplacements des poteaux porteurs. Sachant que des bâtiments de ce type ne peuvent durer que 20 à 50 ans sous nos climats tempérés humides, nous avons alors compris que les établissements, en général petits, ne duraient pas plus longtemps, c'est-à-dire, en gros, la durée de vie adulte du paysan. Ces fermes ou ces petits hameaux avaient, par conséquent, été abandonnés et reconstruits un peu plus loin, mais vraisemblablement sur le même terroir, probablement par une nouvelle génération.

Pour le Bassin parisien, nous avons pu ainsi imaginer[14] un mode d'occupation de l'espace analogue à celui que les chercheurs britanniques avaient révélé en Angleterre[15] : des établissements agricoles dispersés dans un paysage souvent divisé en parcelles de champs et composés d'un à cinq bâtiments. Chaque site d'habitat n'abritait que 5 à 20 personnes ; rares étaient ceux qui dépassaient une population de 50 habitants. Plusieurs exemplaires de fermes de la fin de l'âge du Bronze avaient été mis en évidence dans le Bassin de Neuwied[16] et dans la vallée du Merzbach[17]. La ferme se composait le plus souvent d'un à trois bâtiments rectangulaires, de quelques greniers, parfois d'ateliers excavés ou de caves, de fosses de conservation du grain et d'extraction de sédiments (fig. 1). La maison présentait généralement une seule nef (espace longitudinal entre deux rangées de poteaux), chaque paroi comportant quatre à cinq poteaux plantés. Elle mesurait sept à huit mètres de long sur quatre de large, ce qui ne permettait d'abriter qu'une famille nucléaire

10. Haggett 1965.
11. Ellison & Harriss 1972.
12. Roymans 1991.
13. Simons 1989.
14. Brun & Pion 1992.
15. Ellison & Harriss 1972.
16. von Berg 1987.
17. Simons 1989.

ou étendue de deux ou trois couples avec leurs enfants. Ce type d'établissement devait être le plus commun. Des observations analogues et des comparaisons avec les mêmes résultats étrangers suggéraient, parallèlement, les mêmes conclusions pour la Lorraine[18]. La multiplication de fouilles de très grandes surfaces, qui donnaient enfin la possibilité d'appréhender des établissements sur l'ensemble de leur emprise spatiale, a fourni la preuve que les petites unités avaient été très largement majoritaires, dès l'adoption d'une économie de production, c'est-à- dire dès le Néolithique. Ces petites unités étaient principalement tournées vers les activités d'une agriculture mixte, associant le travail de la terre et l'élevage des bovins, des porcins et des ovins ou caprins. Il s'agissait bien, par conséquent, de véritables fermes. Celles-ci exploitaient un terroir, ou mieux un finage, composé des terres dévolues aux activités agropastorales, et des espaces plus sauvages, mais indispensables pour se livrer à une chasse, une pêche et une cueillette d'appoint, pour se procurer en particulier le bois de chauffage et de construction. Il s'agit des territoires élémentaires que nous commençons à être en mesure de reconnaître.



› Fig. 1. Schématisation des quatre types théoriques de configuration des tombes et des habitations, selon qu'elles sont groupées ou dispersées, sur le finage correspondant au plus petit territoire possible. Les quatre types ont existé durant la protohistoire européenne mais la configuration "tombes et habitations dispersées" a été de loin la plus répandue.

Les territoires supra-locaux

Le modèle de Lösch[19] et Christaller[20] mettait en évidence le principe selon lequel il existe, pour chaque service, une portée limite au-delà de laquelle les frais de déplacement sont tels que

18. Blouet *et al.* 1992.
19. Lösch 1938.
20. Christaller 1933.

le prix total du produit devient prohibitif pour le client et que la demande finit par s'annuler. Lösch en a établi la géométrie et Christaller a opéré des distinctions selon les catégories de service. Ils ont utilisé la méthode des polygones que Thiessen, un chercheur en géographie physique, avait imaginée, au début du XX^{e} s., pour calculer les précipitations moyennes sur les bassins versants. Ce modèle est basé sur les activités tertiaires.

Les unités politiques régionales du type de la chefferie simple

La documentation de l'âge du Bronze ne nous permet pas, sauf exceptions, de repérer des échanges matrimoniaux. Très répandue, la pratique de l'incinération entraîne la destruction ou la disparition des éléments du costume, principal médium d'expression de l'identité collective (à travers les types et la position des objets de parure). Cependant, de tels échanges existaient nécessairement au niveau local. Un groupe résidentiel, qui occupait un territoire d'environ 5 km de rayon[21], faisait obligatoirement partie d'un pool génétique de 200 à 400 personnes[22], c'est-à-dire d'une zone d'échanges préférentiels qui devait comprendre plusieurs petits territoires contigus. Ces réseaux locaux, cimentés par des relations familiales, exprimaient une homogénéité stylistique d'autant plus forte que c'étaient probablement les femmes qui modelaient et décoraient la céramique et tissaient les vêtements. Il semble qu'un niveau d'intégration politique supralocal, avec la mise en place d'unités politiques régionales du type de la chefferie, selon la typologie sociale de Johnson et Earle[23], se soit imposé dans la quasi-totalité du continent européen. Ces unités mesuraient en moyenne 25 km de rayon, une dimension qui laissait au chef la possibilité d'intervenir, dans la journée, en n'importe quel point de son territoire.

Il est probable que des liens matrimoniaux à plus longue distance étaient entretenus par les élites afin de conforter le réseau d'alliances qui leur était indispensable pour se procurer les biens de prestige nécessaires à leur reproduction sociale. Bien que moins serré, ce type de réseau devait rester partiellement basé sur les relations familiales. L'échange de biens exotiques était probablement contrôlé par ces élites, selon les principes de l'économie des biens de prestige. Cette forme de transfert des biens "survalorisés" représentait aussi un principe de distribution des statuts sociaux. Les flux de biens de prestige et la capacité de les monopoliser produisaient une hiérarchisation des *leaders* de communautés. Pendant l'âge du Bronze, des réseaux d'alliance tendaient visiblement à s'organiser de façon centralisée, voire hiérarchisée. L'écart moyen assez régulier d'une douzaine de kilomètres séparant les tombes riches du Bronze ancien armoricain suggère l'existence d'un niveau d'intégration politique supralocal[24].

L'abondance des données disponibles sur les tumulus armoricains permet d'esquisser d'intéressantes perspectives sociologiques, malgré les réserves d'usage à faire concernant des observations et des fouilles anciennes pour la plupart. Ces documents ont été réunis et étudiés en détail dans quelques travaux où j'ai puisé[25]. Ces tumulus se composent de deux séries, dont il n'est pas sûr qu'elles se soient succédé : les tumulus à pointes de flèche et les autres, qui contenaient souvent un vase en terre cuite[26]. Pour cette raison, ces deux séries, habituellement disjointes depuis

21. Brun & Pion 1992.
22. Hassan 1981.
23. Johnson & Earle 1987.
24. Brun 1998.
25. Briard 1984.
26. Giot & Cogné 1951.

leur formalisation, seront traitées ici conjointement. Parmi ces tumulus, huit sortent nettement du lot par leur volume supérieur à 3500 m^3 ; à titre de comparaison, sept dépassent celui, célèbre entre tous, de Leubingen qui n'atteint que 4178 m^3 et le plus gros, Plonéour-Lanvern "Kerhué Bras", mesure 8300 m^3, avec 60 m de diamètre et 6 m de haut. La richesse de ces tombes se révèle impressionnante dans plusieurs cas : superbes pointes de flèche en silex, poignards qui peuvent être au nombre de huit, certains ayant un manche parsemé de petits clous en or et se trouvant rangés dans un coffret en bois, haches en bronze, jusqu'à quatre, parures en ambre, jadéite, or, argent ou bronze et, dans deux cas, vase en argent. Il n'est pas indifférent de noter la présence d'une meule dans deux des tombes les plus riches : Pleudaniel "Mouden Bras" et Guidel.

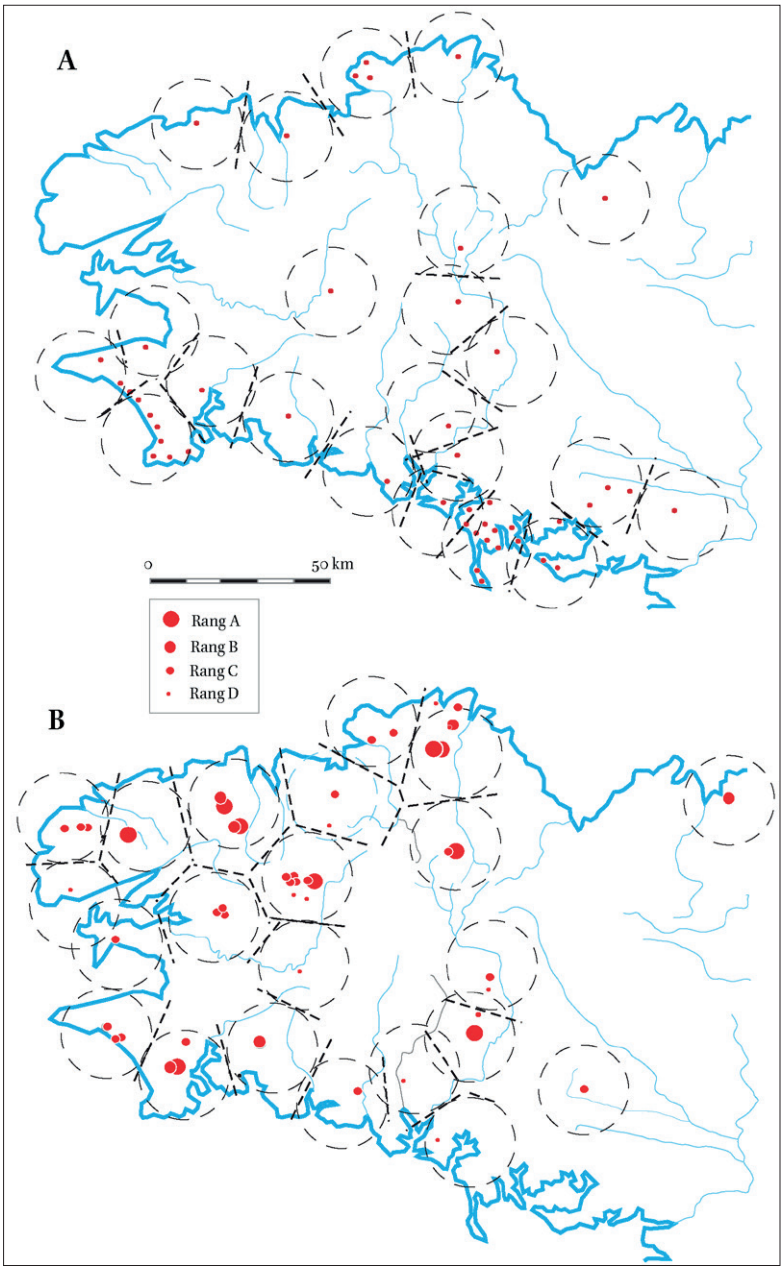
Pour classer les monuments sur une échelle d'importance, c'est le critère du volume qui a été adopté, plutôt que celui de la richesse du mobilier funéraire, afin de mettre l'accent sur la capacité de mobilisation de main-d'œuvre et sur la volonté d'inscrire le monument dans l'histoire de la communauté. Notons l'absence de corrélation entre le rang volumétrique des tertres et la richesse de la tombe proprement dite. Ces deux dimensions reflètent probablement des logiques sensiblement différentes : pérennité du pouvoir et du souvenir dans un cas, stratégie ostentatoire dans l'autre.

La distribution spatiale des tertres montre, à l'échelle de l'Armorique, deux cas de figure (fig. 2, B) : des tumulus groupés (dans le Trégor, les monts d'Arrée et le Léon au nord, dans la Cornouaille au sud) et des tumulus plus isolés (ailleurs). À l'échelle des zones denses, une certaine régularité apparaît, les distances s'échelonnant entre 5 et 18 km, la moyenne étant de 10 km. Cette dimension suggère un module territorial de 5 km de rayon pour la communauté de base. À l'échelle régionale, la distribution des groupes de tumulus et des exemplaires isolés montre aussi une certaine régularité. La localisation des tertres les plus gros et des tertres inférieurs à 1000 m^3, mais couvrant une tombe riche, confirme cette tendance. La distance entre ces pôles supralocaux supposés est de 25 km en moyenne. Cela évoque des entités politiques centralisées de 12,5 km de rayon pour la plupart, ce qui est assez comparable avec les chefferies de 15 à 20 km de rayon proposées pour le Wessex durant la même période[27]. C'est toutefois moitié moins grand que les chefferies simples répertoriées dans la littérature ethnographique par Johnson et Earle[28].

Il est intéressant de noter que la distribution des centres du Bronze ancien est "annoncée", en quelque sorte, par la répartition des sites qui ont livré de la céramique campaniforme, dont on peut penser qu'elle signale l'intégration de ces établissements dans des réseaux d'échange à longue distance[29] (fig. 2, A). Cela suggère une filiation qui s'exprime aussi par l'équipement des élites : flèches, poignard, brassard d'archer, hache. Ces probables territoires expriment par leur pérennité une tendance vers une transmission héréditaire du pouvoir. À Kersaint-Plabennec, d'ailleurs, la tombe d'un jeune enfant porteur d'un poignard, signalée par un tertre de 2000 m^3, en constitue un indice supplémentaire. D'autre part, il n'est pas indifférent de constater que les tumulus montrent une densité plus élevée qu'ailleurs dans les secteurs riches en métaux : cuivre près de Huelgoat (Berrien), dans les monts d'Arrée, étain autour de Saint-Renan (Plabennec) dans le nord-ouest du massif. C'est aussi là que se situent les plus riches et les plus volumineux.

Pour résumer, un système de chefferies contiguës semble se développer, en Armorique, sur près de 22000 km^2, à partir d'un réseau d'échanges à longue distance de biens de prestige. Il s'agit de formations politiques mesurant en moyenne 625 km^2, placées sous le pouvoir d'un chef

27. Fleming 1971.
28. Johnson & Earle 1987.
29. L'Helgouach 1984.



› Fig. 2. Suggestion de maillage territorial, selon un module de 12,5 km de rayon en moyenne, à partir de la distribution spatiale des sites supposés majeurs, dans le Massif armoricain. A. Distribution des sites à céramique campaniforme (2500-2000 a.C. environ). B. Distribution des tumulus avec indication de leur rang hiérarchique en fonction du volume du tertre (2000-1500 a.C. environ). Une certaine régularité transparait à partir d'un module de 12,5 km de rayon, c'est-à-dire moins de trois heures de marche aller et retour. Les voies de transport maritimes et fluviales, ainsi que les zones riches en gisements de cuivre et d'étain au début du II^{e} mill. a.C., sont privilégiées.

et composées de communautés locales dominées chacune par un leader. L'existence de deux niveaux d'intégration est une caractéristique récurrente des chefferies simples[30]. Les biens les plus exotiques – objets en argent et en ambre – sont fréquemment associés aux mobiliers les plus diversifiés, mais aussi aux produits en bronze les plus abondants, les poignards, en particulier, qui supposent une grande maîtrise technique. Nous pouvons penser que les objets en bronze circulaient par le canal des échanges cérémoniels entre les élites sociales. La présence de ces armes, symboles de prestige et de pouvoir, dans les tombeaux plus modestes dispersés sur certains territoires, peut être interprétée comme le résultat d'une redistribution faite par le chef aux leaders de communautés locales, qu'il met ainsi sous sa dépendance. Ceux-ci adoptent une partie des insignes de leur supérieur et l'imitent jusque dans la façon dont il est enterré.

Si nous admettons que notre échantillon de tombes est représentatif de la réalité passée, nous pouvons retenir un développement plus rapide du processus le long des principaux axes de communication, côtes maritimes et rivières, ce qui induit la primauté du contrôle des échanges à longue distance parmi les causes du phénomène. Le fait que chaque leader de communauté locale se trouve connecté au réseau "international" assure une grande ouverture de cette société aux nouveautés importées. Le réseau pouvait procéder de contacts de proche en proche, de chef en chef, puis de chef en leader, ou bien de transmissions médiates, soit par des épouses originaires d'autres zones, soit par des artisans itinérants et par des conteurs plus ou moins spécialisés. Les biens transmis pouvaient être matériels, matières premières et produits finis à forte charge symbolique, mais aussi immatériels : informations techniques, mais aussi idéologiques (légendes, mythes, mots, connaissances par exemple). Certains éléments étaient sans doute monopolisés par les élites qui, selon leur niveau hiérarchique, les utilisaient dans leur stratégie de distinction. Cependant, les autres éléments atteignaient inévitablement le peuple. Cette acculturation devait être d'autant plus active que les biens exotiques étaient valorisés par les leaders. De plus, l'imitation des élites poussait probablement ces derniers à renouveler de manière concomitante leurs insignes statutaires, afin de maintenir leur distinction, conformément au mécanisme bien étudié par P. Bourdieu[31] dans les rapports entre les classes sociales modernes.

Un tel mode de fonctionnement, où les échanges lointains jouent un rôle nécessaire, suppose toutefois la préexistence d'une hiérarchie dont la base est locale. Il n'est pas indifférent de noter, à cet égard, que les élites paraissent entretenir des liens étroits avec l'économie locale : les ressources métalliques, bien sûr, lorsqu'elles existent, mais aussi agricoles, comme le suggèrent les meules présentes dans deux sépulcres privilégiés. Enfin, la superposition relativement étroite des centres de pouvoir, depuis le milieu du III^e^ mill. jusqu'au milieu du II^e^ s. a.C., plaide pour une durée de fonctionnement des réseaux "internationaux" largement suffisante pour que la totalité de la société soit affectée par une homogénéisation qui ne touche, dans un premier temps, que les élites.

Les unités politiques régionales du type de la chefferie complexe

Des espaces plus vastes ne semblent pas avoir constitué des territoires politiquement autonomes avant le Hallstatt D2-3 (530-475 a.C. environ). Nous venons de voir que la distance impose des relais pour le transport et des collaborateurs locaux, afin de drainer les produits étrangers demandés. Ces vastes systèmes d'échange peuvent offrir aux collaborateurs indigènes, qui dans le contexte protohistorique ne pouvaient être que des chefs de communauté, les moyens

30. Earle 1991.
31. Bourdieu 1979.

d'élargir leur pouvoir. Animé par les comptoirs grecs du bassin occidental de la Méditerranée et par les cités étrusques, le trafic a vraisemblablement atteint, aux VI^e^ et V^e^ s. a.C., une régularité et un volume tels que certaines dynasties celtiques ont pu prendre un avantage décisif et relativement durable dans les compétitions de dons de biens de prestige. Elles ont ainsi pu élargir leur pouvoir territorial sur un rayon de 50 km en moyenne, en coiffant quelques chefferies auparavant équivalentes.

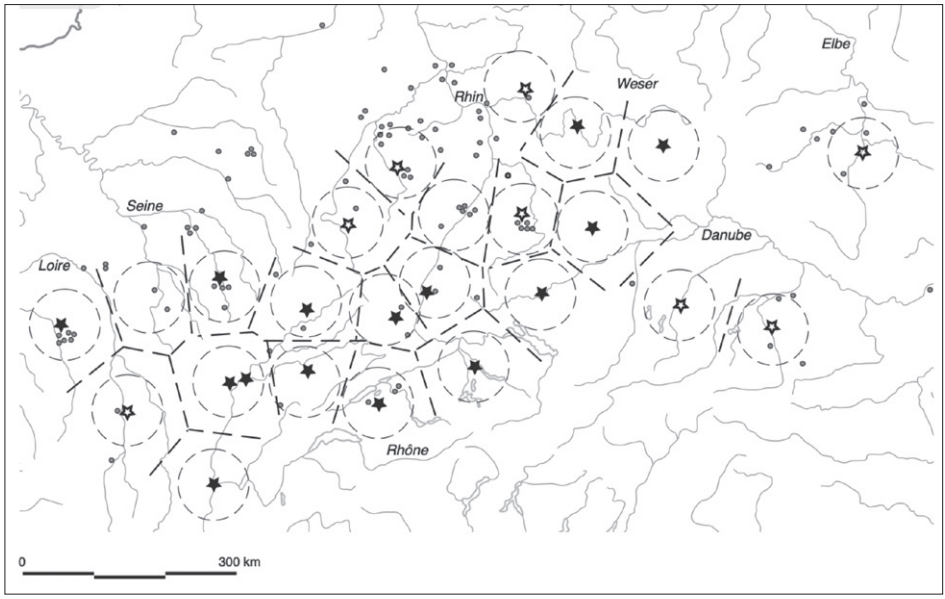
Dès 1969, Wolfgang Kimmig avait proposé, pour des sites qu'il avait nommés *Adelssitze*, c'est-à-dire résidences aristocratiques ou nobiliaires, quatre critères : 1) présence d'une acropole fortifiée, d'un faubourg et de quartiers artisanaux, 2) présence de biens importés et d'imitations locales, 3) proximité de tombes riches, 4) localisation sur un important carrefour de voies, notamment fluviales. Le site de la Heuneburg étant le seul à avoir été fouillé suffisamment, le premier critère reste bien entendu invérifiable. Kimmig lui-même en était bien conscient. Il ne retenait d'ailleurs plus que trois critères dans ses écrits plus récents[32] : 1) position sur une voie naturelle principale ; 2) présence de tombes princières à proximité immédiate ; 3) présence d'objets méditerranéens.

Heinrich Härke a, de façon très fructueuse, analysé la dimension territoriale du phénomène princier en mobilisant les moyens de la géographie humaine[33]. Cela permettait d'obtenir des indices sur la taille des principautés, c'est-à-dire sur l'échelle d'intégration politique atteinte par ces formations sociales. Pensant que les résidences princières se divisaient en trois niveaux, en fonction de leur importance au sein du réseau de sites, il a présenté une application des polygones de Thiessen qui tenait compte de cette pondération. Il manquait un essai de validation de ces territoires. C'est ce que j'ai tenté[34]. L'examen de la répartition de certaines parures, en particulier le décompte des types de fibule les plus représentés, aboutit à un faisceau d'indices convergeant vers l'idée d'une fonction économique centrale des résidences princières, notamment de leur rôle redistributeur au sein de leurs territoires théoriques respectifs. J'en arrivai à proposer comme critère de définition supplémentaire la fonction économique centrale.

On a coutume d'appliquer le qualificatif de princier aux sites d'habitat et aux tombes très riches qui les environnent lorsque la présence de pièces grecques et étrusques y est attestée. Dans tous les cas où cette configuration existe, le site d'habitat occupe une hauteur fortifiée. Le mont Lassois et la Heuneburg en sont les archétypes. Bien que tous les critères de définition ne soient pas toujours réunis, on peut supposer qu'une quinzaine d'ensembles princiers existaient dans le sud-ouest du complexe nord-alpin (fig. 3). L'intervalle moyen se situe vers 100 km[35] ce qui suppose pour ces principautés un module territorial centralisé jamais encore atteint auparavant en Europe.

Chaque principauté recèle de tels symboles de statut élevé, non seulement au centre et dans son voisinage immédiat, mais aussi plus en périphérie. En fait, il semble qu'apparaissent trois auréoles concentriques de tombes riches : une entre 10 et 15 km du centre, une autre entre 20 et 35 km, une troisième enfin entre 35 et 50 km. Cette organisation concentrique n'est pas uniquement spatio-fonctionnelle. Elle répond aussi à une logique chronologique : une tendance globale des manifestations ostentatoires du pouvoir à se concentrer. Ce phénomène évolutif est particulièrement net autour de la Heuneburg, où les tombes riches sont très dispersées au Ha D1, puis se multiplient dans l'auréole des 10 à 15 km au Ha D2[36]. Ces principautés se désintègrent

32. Kimmig 1969.
33. Härke 1979.
34. Brun 1998.
35. Brun 1987.
36. Frankenstein & Rowlands 1978.



› Fig. 3. Suggestion de maillage territorial, selon un module de 50 km de rayon en moyenne, à partir de la distribution spatiale des sites majeurs dans le Complexe culturel nord-alpin, entre 530 et 425 a.C. Étoile : agglomération avec importations grecques ou étrusques ; cercle : tombe avec importations grecques ou étrusques. Des territoires de cette taille nécessitent des relais du pouvoir central caractéristiques des chefferies complexes.

au Ve s. a.C. C'est à la périphérie de la zone des principautés que se concentrent dorénavant les indices de contacts avec les civilisations méditerranéennes. Ces zones dynamiques – la Bohème, l'Hunsrück-Eifel, l'Aisne-Marne et le Berry – offrent une image contrastée : elles manifestent des analogies structurales avec les principautés, mais ce n'est pas le cas de toutes ; ces communautés ne semblent pas avoir atteint une échelle d'intégration aussi vaste.

Les unités politiques régionales du type de l'État archaïque

Au cours du IIe s. a.C., de gros bourgs, sièges d'activités artisanales et commerciales, sont réapparus[37]. Plusieurs ont livré des témoins de fabrication de monnaies. Tous regroupaient des activités artisanales très spécialisées : pour l'or, le bronze, le fer, le verre, l'os, ou la poterie. On y a trouvé souvent des amphores romaines en quantité significative. Puis, quelques-unes de ces agglomérations se sont entourées d'un rempart, qui fermait parfois une surface très largement supérieure à celle de la zone bâtie. Mais, dans la plupart des cas, la population et l'ensemble des activités ont été transférées sur une hauteur voisine, dotée d'une fortification. Trois exemples sont maintenant bien connus : à Breisach, de "Hochstetten" au "Munsterberg" ; à Bâle, de la "Gasfabrik" à la "Münsterhügel", et à Levroux, des "Arènes" à la "Colline des Tours". Pour le reste, la majorité de ces *oppida* sont des villes neuves, créées *ex nihilo* sur des sites vierges de fortification antérieure. Il faut donc supposer un transfert humain et fonctionnel.

37• Collis 1984.

L'*oppidum* d'Europe tempérée peut être qualifié de ville. Pour plusieurs d'entre les plus grands, on est sûr que des surfaces de 20 à 40 ha étaient bâties, ce qui, même avec un tissu assez lâche, implique une population permanente nombreuse. Des activités de service variées s'y trouvaient réunies et surtout, on y produisait de la monnaie. L'*oppidum* était donc le siège du pouvoir politique et économique. De plus, il tendait logiquement à se situer au centre du territoire qu'il contrôlait. Ce lien organique transparaît aussi dans la corrélation entre la surface du site central et celle de son territoire. Il est explicitement signalé par César. Il est enfin testable en archéologie par la répartition des types monétaires produits au centre.

L'usage d'une monnaie suppose une organisation politique qui dispose de moyens de contrôle de la masse monétaire mise en circulation, de contrôle des changes aux frontières et de contrôle de l'authenticité du numéraire. De nombreux types monétaires portent inscrit en caractères grecs ou latins le nom d'un personnage qui garantissait la valeur de la monnaie. Il s'agit sans doute de l'argument le plus décisif pour appeler ces entités politiques des États. Une autre catégorie de documents s'avère d'une très grande importance pour notre propos : des documents écrits[38]. Vers 200 a.C., ils sont apparus dans le sud de la France sous la forme de séries de mots celtiques transcrits en alphabet grec. Au cours du I^er^ s. a.C., ces documents jalonnent, sans surprise, le couloir du Rhône, jusqu'à la Bourgogne. Environ 400 documents de plus d'une lettre sont actuellement attestés. La plupart sont des graffites sur poteries. On se souvient des tablettes d'argile des Helvètes recensant les émigrants stoppés par les troupes romaines en Bourgogne[39]. Selon César, l'usage de l'écriture était réservé aux druides, mais pas à des fins religieuses. L'écriture servait à dresser des comptes, des registres publics et privés. Nous pouvons ainsi concevoir une haute administration tenue par des individus détenteurs d'une légitimité religieuse et qui géraient, en particulier, les traités et les contrats. Ces données suggèrent l'existence de pouvoirs publics forts, dotés d'une administration et capables de garantir des engagements de nature économique et juridique.

Par conséquent, ce que nous observons dans l'évolution du complexe celtique, c'est non seulement une augmentation du degré de centralisation, de différenciation verticale et horizontale, mais surtout l'apparition d'une institution de gouvernement spécialisée, une bureaucratie, où tendent à se concentrer les principaux pouvoirs publics – judiciaires, militaires et religieux –, parallèlement à l'établissement d'une économie monétaire, c'est-à-dire fondée sur une unité de compte qui doit être acceptée en échange de n'importe quel bien et qui, réserve de valeur, permet aussi une consommation différée. C'est donc bien un changement qualitatif qui s'est alors produit. L'organisation politique et économique a changé de nature. Elle a acquis les caractères fondamentaux de ce que nous appelons un État.

En somme, au II^e^ s. a.C., des facteurs locaux ont rendu possible l'émergence de formations étatiques. Une véritable mutation agricole a, pour la première fois, permis de produire assez pour nourrir une population importante groupée dans de grosses agglomérations. On peut penser, en effet, que pour avoir cette possibilité, il fallait, en Europe tempérée, des techniques de travail de la terre plus complexes que dans les régions irrigables du Moyen-Orient ou dans les zones méditerranéennes de polycultures sèches. Les communautés d'Europe tempérée ont pu, dès lors, remplir la condition nécessaire à une différenciation sociale aussi développée que celle d'un État, même débutant. Ce facteur interne s'est conjugué avec l'influence externe, pour permettre de franchir un palier supérieur de complexité sociale.

38• Goudineau 1989.
39• Caes. *BGall.*, I, 29.

Il est particulièrement intéressant de noter que la structure interne du monde celtique n'était pas homogène. À la veille de la conquête césarienne, le complexe celtique, qui s'est déployé en éventail à la périphérie des civilisations méditerranéennes conquises par Rome, s'organisait lui-même en trois anneaux concentriques (fig. 4). Au sud, se situaient les territoires celtiques centralisés les plus étendus. Les territoires arverne, biturige, éduen, helvète, boïen mesuraient de 80 à 100 km de rayon. Cette auréole de grandes cités possédait une certaine épaisseur. On trouvait, derrière les précédentes, les grands territoires lémovice, carnute ou sénon en Gaule et ceux d'Allemagne du Sud tels que les suggèrent les écarts moyens entre grands *oppida*. C'est dans cette partie de la Gaule que s'étendaient, de l'Atlantique au lac de Genève, les cités qui produisaient des monnaies échangeables entre elles et avec le denier romain, et sur lesquelles César s'est appuyé pour se lancer contre cette Gaule plus lointaine dont il envisageait d'entreprendre l'exploitation[40]. Plus loin de la Méditerranée, de l'Armorique à la Champagne, se localisaient des cités plus réduites, de 30 à 50 km de rayon. Bien que plus petites, elles possédaient une capitale où l'on fabriquait la monnaie et elles importaient des produits romains en quantité non négligeable. Là, en lisière de la limite nord des *oppida*, de l'estuaire de la Seine au Rhin, les tombes de l'élite sociale renfermaient de la vaisselle romaine en guise d'indicateur de statut, associée ou non à des pièces de char prélevées sur le bûcher funéraire[41]. Au-delà, de la Bretagne du Sud-Est (britannique) à la Gaule Belgique la plus septentrionale, s'étendent les cités moins développées, où les produits romains ne parviennent qu'en quantité très limitée. Ce zonage concentrique est déformé par les principaux axes transversaux où l'intensité du trafic provoque une réponse sociale plus accentuée. Les deux principaux sont, à l'ouest, l'axe Rhône-Saône et ses trois branches (Seine, Meuse-Aisne-Somme et Moselle-Rhin), à l'est l'axe Inn-Vltava-Elbe.

Le territoire : une donnée cruciale de l'organisation des sociétés

L'archéologie parvient à saisir des sphères de distribution emboîtées, à travers la variabilité stylistique : groupes culturels, cultures, groupes de cultures, complexes culturels, par exemple. La dimension de ces différentes sphères est limitée par la distance qui gêne les transports et les communications, *a fortiori* dans une économie non monétaire où le principe de réciprocité exige pour de nombreux échanges une contrepartie immédiate, donc un contact direct entre partenaires. Des modèles économiques, comme ceux que nous venons d'examiner jusque dans leurs applications à des données archéologiques, ont été élaborés pour l'analyse des transports de biens et de personnes. Les postulats simplificateurs et normatifs de ces modèles sont encore souvent critiqués, conduisant même certains à les rejeter. Or, dès les années 1940, les théoriciens de la communication[42] ont mis en évidence des modèles de fonctionnement qui retrouvent les principes essentiels de cette théorie des lieux centraux. En effet, et compte tenu des différences topographiques, il y a une distance au-delà de laquelle le coût de la communication devient prohibitif. La formation des établissements centraux est le meilleur moyen d'améliorer l'acheminement de l'information, donc de rompre l'isolement des petites cellules locales et de créer de la transparence sur de plus grands espaces.

40. Goudineau 1990.
41. Metzler *et al.* 1991.
42. Shannon & Weaver 1949.

› Fig. 4. La Gaule nord-orientale, au I^er^ s. a.C., d'après les diocèses médiévaux. Trame gris foncé : *provincia* romaine ; trame gris moyen : grandes *civitates* du centre produisant des monnaies échangeables entre elles et avec le denier romain ; trame gris clair : *civitates* du sud de la Gaule Belgique et chez les Rèmes et les Trévires (trame un peu plus foncée), où les élites sont enterrées avec des restes de char et de la vaisselle romaine ; tireté large : limite nord de la diffusion des amphores romaines.

Les modèles de communication ont ainsi une validité qui dépasse largement celle des modèles économiques traditionnels[43]. Ils s'appliquent à des secteurs jusque-là négligés, comme les activités de service et d'administration qui, surtout pendant la Protohistoire, relèvent du pouvoir politique. Ils révèlent aussi que les artisans ont intérêt, non seulement à minimiser le coût des transports, mais, de surcroît, à maximiser les contacts avec d'autres secteurs de l'artisanat et des services afin de bénéficier d'économies d'agglomération, qui résultent de l'installation dans un centre aux activités diversifiées. La concentration permet, en outre, de bénéficier d'économies d'échelle, par la production en série. La spécialisation du travail en constitue le premier degré.

Il y a lieu de penser que la dimension territoriale constitue une donnée cruciale pour approcher le champ du politique, entendu au sens large, à la manière des anthropologues comme Georges Balandier, pour qui "le pouvoir politique est inhérent à *toute* société[44]". Des fonctions politiques peuvent en effet être identifiées dans les sociétés les plus simples, même en l'absence de gouvernants spécialisés. Le pouvoir politique coordonne à la fois le fonctionnement des autres champs sociaux (idéologique, économique...) et la défense de la société lorsqu'elle est menacée de l'extérieur. La menace guerrière exige que la communauté conserve la maîtrise de son territoire. "La dimension territoriale inclut déjà le lien politique en tant qu'elle est exclusion de l'Autre", a très justement écrit Pierre Clastres[45]. Cette exclusion de l'autre permet à la communauté d'affirmer son identité en se différenciant et cette affirmation peut aller jusqu'au conflit guerrier[46]. La guerre doit cependant rester limitée sous peine de mettre en cause l'existence même de la communauté. Comme on ne peut faire la guerre à tous les autres, il s'avère nécessaire de nouer des alliances et de les entretenir par des fêtes, des échanges de cadeaux et de femmes. L'échange des femmes renforce la fidélité des alliés en les transformant en beaux-frères[47].

Cette logique de la guerre et de l'alliance, qui dépend du pouvoir politique, permet à la société de résister à l'anéantissement dans l'indifférencié soit par absorption, soit par destruction. Une société semble ainsi se comporter comme tout système physique, obéissant au second principe de la thermodynamique qui veut que tout système évolue vers son état d'entropie maximale. Balandier a pu ainsi considérer le pouvoir comme "résultant, pour toute société, de la nécessité de lutter contre l'entropie qui la menace de désordre[48]".

Le mode d'occupation de l'espace a, depuis longtemps, été reconnu comme l'un des critères essentiels du phénomène politique. Lewis Morgan[49], Max Weber[50] ou Edward Evans-Pritchard[51] ont insisté sur l'importance particulière du territoire. Même dans une société acéphale comme celle des Tiv du Nigeria, la structure segmentaire de la société, fondée sur le principe de descendance, produit une organisation segmentaire de l'espace[52]. À plus forte raison, dans des sociétés plus complexes et centralisées, la hiérarchie des établissements trouve une traduction inévitable dans l'aménagement de l'espace. L'archéologie peut appréhender cet aménagement de l'espace pour peu qu'elle ait les moyens d'explorer non plus un seul site, mais une région. Elle parvient à saisir, à

43. Claval 1980.
44. Balandier 1967, 43.
45. Clastres 1980.
46. Keeley 1996.
47. Lévi-Strauss 1958.
48. Balandier 1967, 43.
49. Morgan 1877.
50. Weber 1922.
51. Evans-Pritchard 1968.
52. Bohannan & Bohannan 1953.

l'aide des méthodes résumées plus haut : la trame de l'habitat à travers la localisation réciproque des sites, les hiérarchies à travers les différences de taille, de forme et de contenu de ces sites, les surfaces polarisées à travers la distance relative des centres territoriaux, l'évolution sur le long terme de ces configurations spatiales révélatrices de la nature du pouvoir politique. Il convient désormais d'appliquer cette méthodologie dans les régions où des données abondantes ont pu être réunies. De la sorte, les diverses configurations territoriales deviendront comparables, offrant des informations nouvelles sur l'histoire des sociétés dépourvues de sources textuelles suffisamment explicites.

BIBLIOGRAPHIE

Balandier, G. (1967) : *Anthropologie politique*, Paris.

Berg, A. von (1987) : *Untersuchungen zur Urnenfelderkultur im Neuwieder-Becken und angrenzenden Landschaften,*.

Blouet, V., Buzzi, P., Dreidemy, C., Faye, C., Faye, O., Gebus, L., Klag, T., Koenig, M.-P., Maggi, C., Mangin, G., Mervelet, P., Vanmoerkerke, J. (1992) : "Données récentes sur l'habitat de l'âge du Bronze en Lorraine", in : Mordant, C., Richard, A., dir. : *L'habitat et l'occupation du sol à l'âge du Bronze en Europe*, Paris, 177-194.

Bohannan, L., Bohannan, P. (1953) : *The Tiv of Central Nigeria*, Londres.

Bourdieu, P. (1979) : *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris.

Briard, J. (1984) : *Les tumulus d'Armorique*, Paris.

Brun, P. (1987) : *Princes et princesses de la Celtique*, Paris.

Brun, P. (1998) : "Le complexe culturel atlantique : entre le cristal et la fumée", in : Oliveira Jorge, S., éd. : *Existe uma idade do Bronze atlantico*, Lisbonne, 40-51.

Brun, P., Pion, P. (1992) : "L'organisation de l'espace dans la vallée de l'Aisne pendant l'âge du Bronze", in : Mordant, C., Richard, A., éd. : *L'habitat et l'occupation du sol à l'âge du Bronze en Europe, Actes du colloque international de Lons-le-Saulnier, CTHS, 1990*, Paris, 117-127.

Christaller, W. (1933) : *Die Zentralen Orte in Süddeutschland : Eine ökonomisch-geographische Untersuchung über die Gesetzmässigkeit der Verbreitung und Entwicklung der Siedlungen mit städtischen Funktionen* (Trad. *Central places in Southern Germany*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1966), Iéna.

Clastres, P. (1980) : *Recherches d'anthropologie politique*, Paris.

Claval, P. (1977) : *La Nouvelle Géographie*, Paris.

Claval, P. (1980) : *Éléments de géographie humaine*, Paris.

Collis, J. (1984) : *Oppida: earliest towns north of the Alps*, Sheffield.

Earle, T. (1991) : "The Evolution of chiefdoms", in : Earle, T., éd. : *Chiefdoms: power, economy, and ideology*, Cambridge, 1-15.

Ellison, A., Harriss, J. (1972) : "Settlement and land use in the prehistory and early history of Southern England: a study based on locational models", in : Clarke, D.L., éd. : *Models in Archaeology*, Londres, 911-962.

Evans-Pritchard, E. E. (1968) : *Les Nuer : description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*, Paris.

Fleming, A. (1971) : "Territorial patterns in Bronze Age Wessex", *Proceedings of the Prehistoric Society*, 37-1, 138-166.

Frankenstein, J., Rowlands, M. J. (1978) : "The internal structure and regional context of Early Iron Age society in southwestern Germany", *Bull. Inst. Archaeol. London*, 15, 73-112.

Giot, P.-R., Cogné, J. (1951) : "L'âge du Bronze ancien en Bretagne", *L'Anthropologie*, 53, 425-444.

Goudineau, C. (1989) : "L'apparition de l'écriture en Gaule", in : Mohen, J.-P., éd. : *Le Temps de la Préhistoire, Vol. 1*, Paris, 236-238.

Goudineau, C. (1990) : *César et la Gaule*, Paris.

Haggett, P. (1965) : *Locational analysis in human geography*, Londres.

Härke, H. (1979) : *Settlement Types and Settlement Patterns in the West Hallstatt Province*, BAR International Series 57, Oxford.

Hassan, F. A. (1981) : *Demographic Archaeology*, New York.

Johnson, A. W., Earle, T. (1987) : *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

Keeley, L. (1996) : *War before Civilization* (Trad. *Les Guerres préhistoriques*, Paris, Rocher, 2002), Oxford.

Kimmig, W. (1969) : "Zum Problem späthallstättischer Adelssitze", in : Otto, K.-H., Herrmann, J., éd. : *Siedlung, Burg und Stadt: Studien zu ihren Anfängen, Festschrift für Paul Grimm*, Schriften der Sektion für Vor- und Frühgeschichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 25, Berlin, 95-113.

Lévi-Strauss, C. (1958) : *Anthropologie structurale*, Paris.

Lévy, J., Lussault, M. (2003) : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris.

L'Helgouach, J. (1984) : "Le groupe campaniforme dans le nord, le centre et l'ouest de la France", in : Guilaine J., dir. : *L'âge du Cuivre européen*, Paris, 59-80.

Lösch, A. (1938) : "The nature of economic regions", *Southern Economic Journal*, T.5, 71-78.

Metzler, J., Waringo, R., Bis, R., Metzler-Zens, N. (1991) : *Clemency et les tombes de l'aristocratie en Gaule Belgique*, Luxembourg.

Morgan, L. H. (1877) : *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, London.

Roymans, N. (1991) : "Late Urnfield Societies in the Northwest European Plain and the expanding networks of Central European Hallstatt Groups", in : Roymans, N., Theuws, F., éd. : *Images of the past. Studies on ancient Societies in Northwestern Europe*, Amsterdam, 9-89.

Shannon, C., Weaver, W. (1949) : *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana.

Simons, A. (1989) : *Bronze- und eisenzeitliche Besiedlung in den Rheinischen Lössbörden*, Oxford.

Thünen, J. H. von (1875) : *Nationalökonomie*, Berlin.

Vita-Finzi, C., Higgs, E. S. (1970) : "Prehistoric economy in the Mount Carmel area of Palestine: Site catchment analysis", *Proceedings of the Prehistoric Society*, t. 36, 1-37.

Weber, A. (1909) : *Über den Standort der Industries*, Tübingen.

Weber, M. (1922) : *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre* (Trad. *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965), Tübingen.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

L'ÉTUDE DES RÉSEAUX À PARTIR DES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

Brun, P. (2017) : "II- L'étude des réseaux à partir des données archéologiques", in : Dan, A, Queyrel, F., dir. : *Chronique 2017 – Réseaux, connectivité, graphes. 1 ? Les espaces, les rets et les rites. I*, Dialogues d'histoire ancienne 43, 302-309.

Les très stimulantes potentialités des résultats listés ici en matière d'analyse des réseaux marquaient malheureusement le pas dans le domaine de l'archéologie de terrain. La principale cause en est une régression de la dimension des surfaces fouillées pour quatre raisons : financière, juridique, sociologique et conceptuelle. Elles conduisent ainsi au retour d'une polarisation irrationnelle régénérant la priorité accordée aux découvertes sensationnelles et qui sont toujours des exceptions.

The very stimulating potential of the results listed here in network analysis was unfortunately treading water in the field of field archaeology. The main cause is a decline in the size of excavated areas, for four reasons: financial, legal, sociological and conceptual. These have led to the return of an irrational polarization, regenerating the priority being given to sensational discoveries that are always the exception.

La notion de réseau est devenue familière au grand public grâce à l'internet qui a mis en connexion des millions de personnes dans le monde entier. Elle est pourtant très ancienne, comme le montrent les définitions qui en ont été proposées par les dictionnaires. Le mot vient du latin *retis*, qui a donné le vieux français "ret" désignant un filet, ou un tissu à mailles très larges ; d'où les dérivés réticulaire et réticulé. Le terme réseau exprime la répartition des éléments d'une organisation en différents points. On l'a souvent utilisé à propos d'une organisation clandestine (d'espionnage, de résistance, ou d'influence plus ou moins secrète). Il s'agit, plus généralement, d'un ensemble de personnes connectées (de clientèle, d'anciens élèves, d'amis sur Facebook, etc.). L'importance potentielle des réseaux dans tous les secteurs d'activités humaines est ainsi devenue une évidence qui suscite un immense intérêt dans tous les domaines, notamment en archéologie. Mon propos est ici d'en rappeler les fondements scientifiques, d'en décrire les méthodes et applications, et d'en résumer quelques exemples.

L'influence d'autres champs de recherche

Pour l'archéologie, la plus connue de ces influences est celle de la *new geography*, dont les travaux ont été largement importés par le courant, très proche au plan épistémologique, de la *new archaeology*. L'ouvrage de Peter Haggett, *Locational Analysis in Human Geography*, paru en 1965 et traduit en 1973 en français sous le titre *L'analyse spatiale en géographie humaine*, est vite devenu un incontournable[1]. On y trouve le protocole de base pour l'étude des réseaux, enchaînant l'étude des flux de biens, de personnes ou d'idées, des réseaux d'établissements connectés, des nœuds ou établissements carrefours, et des hiérarchies d'établissements.

Les modèles de réseaux étaient alors des modèles gravitaires fondés sur l'attractivité supposée de certains établissements ou sites. La méthode des polygones de Thiessen en constitue l'un des modèles les plus utilisés. Bien que très simple, voire simpliste pour certains, elle donne des résultats, certes approximatifs, mais bien commodes à défaut d'autre chose, sur la dimension des territoires théoriques polarisés par leurs centres respectifs. Deux exemples d'applications, l'un sur l'attractivité des principaux centres commerciaux actuels dans l'est de l'ex-région Picardie, l'autre sur les diocèses médiévaux, héritiers supposés des *civitates* gauloises conquises par César, en constituent une bonne illustration. Le premier montre que l'application des polygones de Thiessen donne une image assez satisfaisante, bien que grossière et théorique, des zones d'attraction dominantes de chacun des principaux centres commerciaux sur la clientèle rurale par rapport à celles que permettent de délimiter des questionnaires sociologiques individuels[2]. Le second exemple compare des territoires théoriques obtenus par la méthode des polygones de Thiessen avec les diocèses médiévaux cartographiés par Longnon[3]. Les points de forte discordance sont indiqués sur la carte. Ils représentent une information heuristique, car ils appellent une explication. Malgré l'absence de pondération pour le relief, la corrélation est globalement bonne, bien marquée par la taille et la forme générale des entités[4]. Un autre modèle gravitaire a inspiré de nombreux travaux d'analyse spatiale en archéologie. Il s'agit de celui sur lequel est fondée la typologie des réseaux conçus à partir des contraintes économiques rencontrées par l'installation des réseaux téléphoniques traditionnels : les trois types à liaisons directes, centralisé et hiérarchisé[5].

L'avancée des résultats obtenue en matière d'analyse des réseaux repose, plus profondément, sur la fusion interdisciplinaire des travaux sur les réseaux sociaux. Des spécialistes issus principalement des domaines de la psychologie, de l'anthropologie sociale, de la sociologie et des mathématiques ont opéré cette fertile synthèse. À partir de 1980, H. Russel Bernard et Alvin Wolfe ont animé cette série de colloques interdisciplinaires nommés *The Sun Belt and the European Meetings*. Les résultats de cette synthèse ont été popularisés sous le nom d'analyse des réseaux sociaux par Stanley Wasserman et Katherine Faust, *Social Network Analysis: Methods and Applications*[6].

Mais, il convient de signaler la reconnaissance a posteriori du travail fondateur de Jacob Moreno[7]. Ce médecin avait observé dès le début des années 1930 que certains enfants nouaient à l'école des relations amicales au-delà de leurs différences d'âge, de sexe ou de race. Ce

1. Haggett 1965.
2. Brun 2002.
3. Longnon 1885.
4. Brun 1993.
5. Claval 1977.
6. Wasserman & Faust 1994.
7. Moreno 1934.

constat lui a donné l'idée de représenter graphiquement les relations affectives entre enfants pour les rendre apparentes. C'est ainsi qu'étaient nés les sociogrammes, sorte de modélisation formelle des affinités entre individus qui structurent les groupes. On peut alors considérer que la synthèse du sociogramme et de la théorie des graphes (initiée par le mathématicien suisse Leonhard Euler en 1735) a produit la théorie des réseaux.

Méthodes et applications

La fonction des réseaux consiste à mettre en relation des lieux et tout ce qui s'y trouve localisé. On peut décrire des réseaux par leur longueur et leur densité. Leur longueur totale (L), c'est l'addition des longueurs de tous les segments du réseau (en mètres ou en kilomètres). Leur longueur moyenne, c'est la longueur totale divisée par le nombre de nœuds (L/N). La densité des voies d'un réseau selon la surface (Ds) se calcule en divisant la longueur totale des voies par la surface desservie (Ds = L/S). On peut obtenir de cette manière la densité de drainage pour un bassin-versant (L/S), par exemple. C'est le cas aussi pour la densité des nœuds (stations, établissements, sites archéologiques, etc.) Dn = N/S. On peut aussi, bien que rarement en archéologie, exprimer la densité des voies pour la population desservie (Dp = L/P).

Une autre possibilité s'avère extrêmement utile : celle de distinguer des types de réseaux de distance minimale comme l'a montré William Bunge[8] :

A : réseau de longueur minimale passant par les sommets,

B : réseau du voyageur de commerce, regagnant son point départ,

C : réseau en étoile (structure hiérarchique et centralisée),

D : réseau de connexité maximale,

E : réseau de longueur minimale,

F : réseau réalisant le compromis entre les cinq critères d'optimalité précédents.

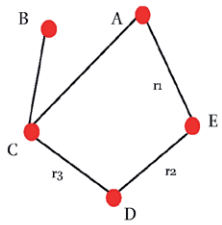
Les graphes peuvent être associés à des matrices de contiguïté, des distances topologiques, ou d'orientation. On peut obtenir des graphes valués : les arêtes d'un réseau ont une longueur variable, mesurée par exemple en kilomètres ou en temps de déplacement, et le cheminement peut être orienté ; le parcours s'effectue dans le sens indiqué par une flèche. On dispose, en outre, de deux indices de mesure de la connexité d'un graphe. Le premier, G, correspond au nombre de composantes connexes du graphe. L'autre, N, équivaut au nombre de sommets du graphe, c'est-à-dire au nombre de composantes connexes (fig. 1).

C'est ainsi qu'il devient aisé de passer de la théorie des graphes à la morphologie des réseaux. Le réseau se décrit comme un graphe composé d'arêtes et de sommets. Les acquis de cette méthodologie sont éminemment précieux en offrant la possibilité :

- de définir avec rigueur des types de réseaux, condition indispensable pour comparer des caractéristiques sociales aussi révélatrices que les modalités d'occupation de l'espace de diverses sociétés, à travers le temps et les zones géographiques.

8• Bunge 1962.

Graphe G



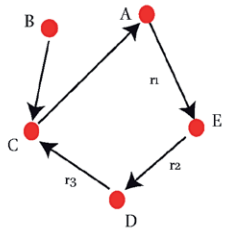
Matrice de contiguïté associée au graphe G : une arête sépare 2 sommets (1) ; plus d'une arête séparent ces deux sommets (0)

	A	B	C	D	E
A		0	1	0	1
B	0		1	0	0
C	1	1		1	0
D	0	0	1		1
E	1	0	0	1	

Matrices des distances topologiques dans le graphe G : nombre d'arêtes à parcourir pour aller d'un sommet à un autre

	A	B	C	D	E
A		2	1	2	1
B	2		1	2	3
C	1	1		1	2
D	2	2	1		1
E	1	3	2	1	

Graphe orienté P



Matrice des distances topologiques, associée au graphe orienté P : la matrice n'est plus symétrique

	A	B	C	D	E
A		0	3	2	1
B	1		1		3
C	1	0		3	2
D	2	0	1		3
E	3	0	2	1	

› Fig. 1. Matrices de contiguïté, des distances topologiques, ou d'orientation.

- De mesurer la connexité (la relation des sommets ou des groupes de sommets les uns aux autres) et la connectivité (la propriété générale ou particulière d'un réseau d'offrir des itinéraires alternatifs entre des lieux) dans un réseau (les deux termes sont souvent utilisés l'un pour l'autre, comme des synonymes ; distinguer selon que le système est connecté dans le premier et connectable dans le second semble pertinent et permet d'éviter les ambiguïtés).
- D'évaluer l'accessibilité au sein d'un réseau, par conséquent de comparer des réseaux d'une période à une autre ou d'une zone à une autre.

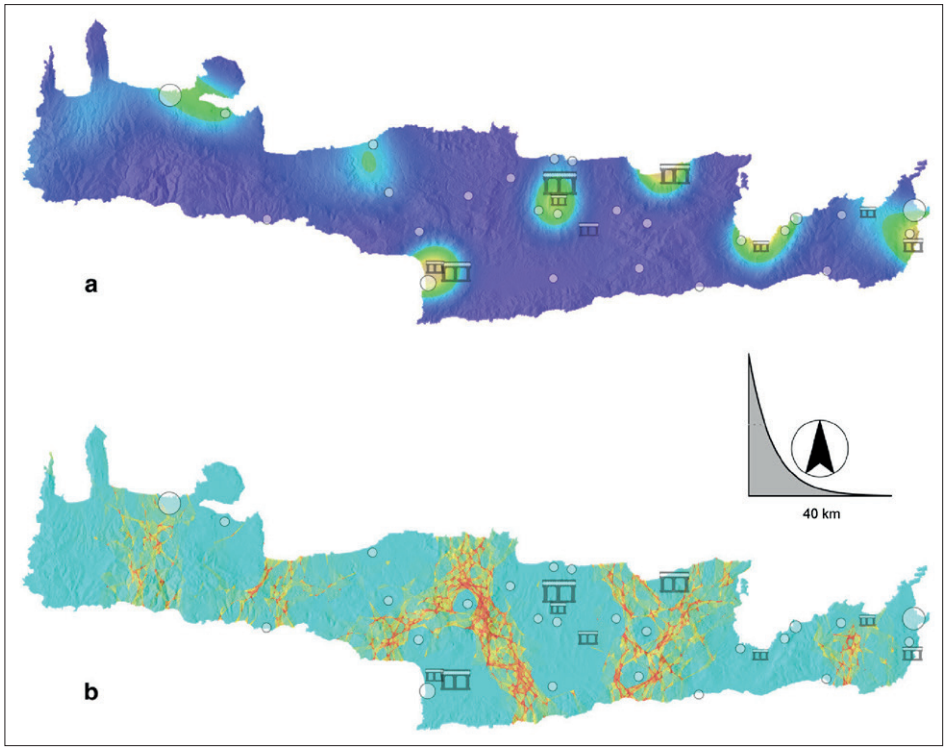
L'existence même de réseaux implique de la différenciation territoriale. Des études de géographie humaine ont mis en évidence différents types de processus à l'œuvre pour produire cette différenciation :

- par sélection des nœuds mieux équipés dans les premières étapes (diffusion hiérarchique),
- par court-circuitage des nœuds plus petits liés à des réseaux plus anciens,
- par les effets de l'accessibilité sur l'attractivité : boucle de rétroaction positive.

La mise en lumière des variations de la densité des réseaux s'avère enfin porteuse de corrélations et résultats très révélateurs. Dans les sociétés, la densité des réseaux est corrélée avec le niveau de développement, ce qui ouvre enfin des possibilités d'évaluer et de comparer la complexité sociale.

Trois exemples d'application

Le premier exemple concerne la Crète minoenne. Andrew Bevan et Alan Wilson[9] ont sélectionné les sites minoens palatiaux ou très vastes. Pour en simuler l'évolution, ils ont ajouté des établissements théoriques pour compenser la représentativité des sites connus – sans doute très moyenne – en les positionnant dans des environnements analogues à ceux des sites attestés, et dans les plus accessibles depuis l'extérieur. Un modèle d'interaction a été élaboré selon les distances euclidiennes, ainsi que selon les interactions avec les zones extra-crétoises, ce qui a produit des frontières selon une mosaïque de Voronoï. Un modèle de transport a créé l'auréole de proximité des établissements majeurs (rayon de 5 km), mais aussi les zones susceptibles d'avoir été constamment sur la frontière des sphères régionales (fig. 2). Un modèle de flux a enfin été réalisé à partir de la somme, pour chaque segment, des plus importantes sorties, puis de la somme de tous les flux.



› Fig. 2. Modèle de transport créant, a) l'auréole de proximité des établissements majeurs (r = 5 km), et b) les zones susceptibles d'avoir été constamment sur la frontière de sphères régionales (Bevan & Wilson 2013).

9• Bevan & Wilson 2013.

Des exemples d'itérations ont, par ailleurs, été présentés selon un modèle dans lequel la taille des établissements et l'importance des chemins étaient libres de varier. Le pouvoir de l'intermédiaire obligé a été, là aussi, reconnu, c'est-à-dire de cas redondant des "petits mondes" propres aux réseaux : il est plus rentable d'être connecté à une variété de réseaux que d'avoir plusieurs connexions avec un seul réseau social. Deux propriétés sont, en effet, dominantes : des cheminements courts et une hiérarchie élevée.

Un exemple de restitution d'anciens réseaux sociaux constitue un autre bel exemple[10]. Il s'agit d'une application opérée à partir de sources cadastrales du sud-ouest du Massif central, datant d'une période de trois siècles, entre 1250 et 1550. 3 500 contrats de fermage intéressant 8 706 individus ont été traités. Là aussi, un "club des riches" est très clairement ressorti.

D'une manière générale, se dégagent de ces travaux les logiques à l'œuvre dans la formation des réseaux :

- des logiques politiques : d'encadrement du territoire, d'égalité de la desserte, de compétition territoriale,
- des logiques économiques : de l'offre et de la demande, des concurrences,
- des logiques techniques : d'infrastructures et d'exploitation du réseau, de maintenance technologique, d'innovation.

Mon troisième exemple concerne un travail en cours de deux doctorantes : Aurélia Feugnet et Clara Filet. Il s'intitule *Network Analysis and Economic Patterns: The Case of the Mediterranean Importations in Celtic Societies (250-25 BCE).* Portant sur 25 000 objets, il a été encadré du point de vue statistique par Fabrice Rossi, de l'équipe SAMM (Statistique, Analyse, Modélisation Multidisciplinaire) de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Le corpus enregistré se compose de dix catégories d'importations grecques et romaines dans le monde celtique encore indépendant : des amphores (surtout vinaires), des pièces de vaisselle métallique, de vaisselle céramique (lampes à huile incluses), de vaisselle en verre, des parures, des monnaies (statères, deniers, etc.), des supports de textes en alphabet grec, des instruments d'écriture, des instruments médicaux, des pièces d'armement et des objets d'art. Les résultats les plus significatifs ont été la mise en évidence de réseaux de coprésence, en sélectionnant les liens entre sites ayant au moins quatre objets coprésents. Une surprise a été le constat que la période 4 (100-50 a.C.), donc antérieure à la guerre des Gaules, se montre déjà très semblable à la période 5 (50-25 a.C.) qui en est contemporaine ou postérieure. Se distinguent, de plus, très nettement, deux catégories de consommateurs : ceux qui habitaient les établissements situés à l'ouest du Rhin sont riches en amphores, tandis que leurs homologues installés à l'est de celui-ci n'en ont pas reçu ou très peu.

Les perspectives de l'approche des réseaux me semblent être de trois ordres :

- un développement sans doute majeur en sciences sociales, donc pour l'histoire et l'archéologie,
- un développement qui va encore s'accélérer grâce à la forte hausse des capacités de calcul et de modélisation dorénavant disponibles,
- un développement de capacités qui vont permettre de compenser de manière considérable le caractère lacunaire par nature des données archéologiques.

10• Le Couedic *et al.* 2012.

BIBLIOGRAPHIE

Bevan, A., Wilson, A. (2013) : "Models of Settlement Hierarchy Based on Partial Evidence", *Journal of Archaeological Science,* 40.

Brun, P. (1993) : "La complexification sociale en Europe moyenne pendant l'âge du Fer : essai de modélisation", in : Daubigney, A. dir. : *Fonctionnement social de l'âge du Fer : opérateurs et hypothèses pour la France, Actes de la table-ronde de Lons-le-Saunier, 24-26 Oct. 1990*, Lons-le-Saulnier, 275-290.

Brun, P. (2002) : "Territoires et agglomérations chez les Suessiones", in : Garcia, D., Verdin, F., dir. : *Territoires celtiques, espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale, Actes du XXIVe Colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1-4 juin 2000*, Paris, 306-314.

Bunge, W. (1962) : *Theoretical Geography*, Lund.

Claval, P. (1977) : *La Nouvelle Géographie*, Paris.

Haggett, P. (1965) : *Locational analysis in human geography*, Londres.

Le Couedic, M., Leturcq, S., Rodier, X., Hautefeuille, F., Fieux, E., Jouve, B. (2012) : "Du cadastre ancien au graphe. Les dynamiques spatiales dans les sources fiscales médiévales et modernes", *ArchéoSciences*, 36, 71-84.

Longnon, A. (1885) : *Atlas historique de la France*, Paris.

Moreno, J. L. (1934) : *Who shall survive?: A new approach to the problem of human interrelations. Nervous and Mental Disease Publishing Co.*, Washington.

Wasserman, S., Faust, K. (1994) : *Social Network Analysis: Methods and Applications*, Cambridge.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

ALLONGER L'ÉCHELLE TEMPORELLE

ALLONGER L'ÉCHELLE TEMPORELLE

Kleinklein, Kröllkogel : le masque et les mains en bronze (cliché : S. Steidl, RGZM).

FROM THE HALLSTATT TO LA TÈNE PERIOD IN THE PERSPECTIVE OF THE MEDITERRANEAN WORLD ECONOMY

Brun, P. (1994): "From the Hallstatt to La Tène Period in the Perspective of the Mediterranean World Economy", in: Kristiansen, K., Jensen, J., ed.: *Europe in the First Millennium BC*, Sheffield Archaeological Monographs 6, Sheffield, 57-65.

J'ai rédigé cette mise en perspective modélisatrice de l'âge du Fer européen au début de la décennie des années 1990, alors que le postprocessualisme, ce postmodernisme archéologique, s'imposait comme le courant dominant de la recherche en sciences humaines. J'y laissais percevoir le malaise que me causait le succès de cette approche, scientifiquement intenable à mes yeux, notamment son rejet de la théorie de l'économie-monde ou système monde. Les tenants de cette posture ne se sont d'ailleurs toujours pas donné la peine de prendre sérieusement connaissance des principaux écrits sur ce concept, oubliant qu'ils étaient ainsi victimes du biais cognitif le plus nocif : le biais idéologique.

I formulated this long-term model on the European Iron Age at the beginning of the 1990s, at a time when postprocessualism, that archaeological postmodernism, was establishing itself as the dominant trend in humanities research. In it, I expressed my unease at the success of this approach, which I considered scientifically untenable, particularly its rejection of world-economy or world-system theory. The proponents of this position have still not bothered to take a serious look at the main writings on this concept, forgetting that they are victims of the most harmful cognitive bias: ideological bias.

The nomenclature of typo-chronological systems was founded on technological evolution. Major technological and typological changes were often interpreted as resulting from population movements. The simplistic and unverified nature of these explanatory models has frequently and quite rightly been criticised. Nevertheless, traditional terminology remains in use, maintaining an evolutionary sequence established before the First World War. Alternative non-migrationist models often remain prisoners of the canonical typo-chronological framework. To escape this, a return to the raw data is required in order to make a better assessment of the importance of breaks

in evolution. This re-evaluation is necessary because it conditions the interpretations that can be offered for the identified changes.

After briefly presenting the state of the question on the Hallstatt/La Tène transition, I will try to show that this corresponds to a redistribution of roles in a model analogous to Fernand Braudel's Mediterranean world economy[1]. I will then conclude by assessing the model's adequacy in the light of current data on subsequent Iron Age developments.

The data

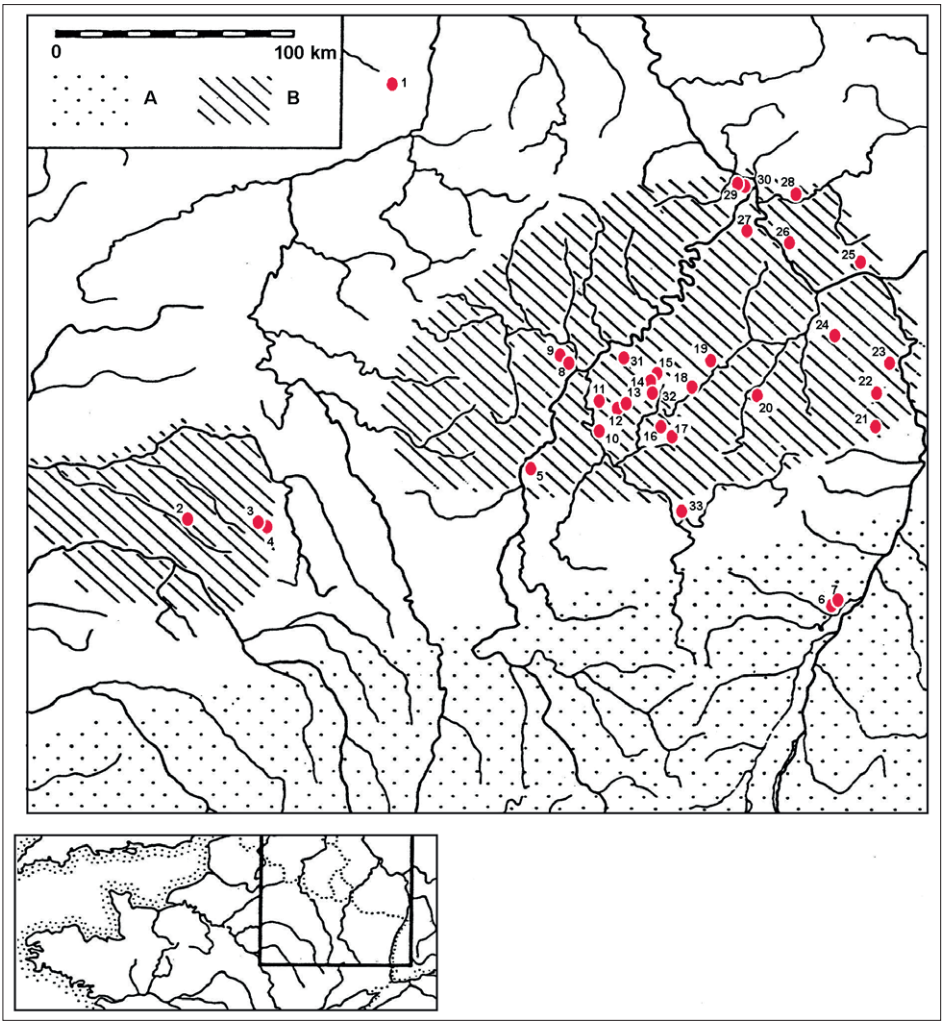
The transition from Hallstatt to La Tène is dated to around 450 BC. This typological break corresponds to the earliest known reference to the Celts[2]. The Celts' territory was very plausibly equated with the distribution of La Tène material culture. Having explained the 5th c. BC change as the result of migrating Celts, attempts were made to show that they arrived in the north Alpine region first. The geographical superimposition of the La Tène culture on the Hallstatt culture was unquestionable. Migration theories persisted, however, and it was thought that prior to La Tène only the aristocracy in this region was Celtic. But here again the difficulty was identifying the geographical origin of the invaders.

More recent studies undertaken on the raw data have shown clearly that material dated to La Tène A resulted from local evolution. Thus, the Hunsrück-Eifel[3] and Aisne-Marne[4] groups start in Hallstatt D. The transition is equally subtle in artefact typology in eastern Switzerland, where burial rites gradually change in the course of La Tène A , from secondary mound burial to flat inhumation[5].

These observations are totally incompatible with an immigration hypothesis.

Re-examination of the basic documentation also permits refinement of chronology and recognition of polythetic cultural entities. As a result, the changes occurring within the north Alpine context from Hallstatt D to La Tène A can be defined more clearly. These changes are structural rather than stylistic in nature. Hallstatt D princely residences like Vix[6] or the Heuneburg[7] are no longer occupied. The very rich tombs, containing Greek and Etruscan imports, which are grouped around the fortified residences are no longer built[8]. In La Tène A, display of wealth in burials occurs further north, mainly between the Rhine and Moselle[9]. Mediterranean imports follow this geographical shift[10] (fig. 1). The phenomenon cannot be explained by a decline in the commercial activity of the Greek city of Marseille, since Mediterranean products, most of which are Etruscan, continue to cross the Alps. It is therefore necessary to seek an explanation in the internal functioning of Celtic society.

1. Braudel 1979.
2. Hdt. 2,33; IV, 49.
3. Haffner 1976.
4. Demoule 1982; Demoule 1986.
5. Kaenel 1988.
6. Joffroy 1960.
7. Kimmig 1983.
8. Kimmig 1983.
9. Haffner 1976.
10. Bouloumié 1968; Dehn & Frey 1962; Frey 1955; Haffner 1976; Kimmig 1962.



› Fig. 1. Distribution of the La Tène A-B burials with Greek and Etruscans vessels in the northwest of the Celtic Complex. A: Hallstatt D princedom zone or Jura Culture. B: zones with a high density of chariot burials (La Tène A and B): the Aisne-Marne Group in the west, and the Hunsrück-Eifel Group in the east, which together form the Marne-Moselle Culture. 1, Eigenbilzen; 2, Sept-Saulx; 3, Somme-Tourbe; 4, Somme-Bionne; 5, Basse-Yutz; 6, Sessenheim; 7, Soufflenheim; 8, Wasserbillig; 9, Altrier; 10, Besseringen; 11, Zerf; 12, Weiskirchen I; 13, Weiskirchen II; 14, Schwarzenbach 1; 15, Schwarzenbach 2; 16, Theley; 17, Remmsweiler; 18, Hoppstädten; 19, Siesbach; 20, Rodenbach; 21, Bad Dürkheim; 22, Laumerscheim; 23, Worms-Herrnsheim; 24, Armsheim; 25, Wiesbaden; 26, Oberwallmenach 2; 27, Dörth; 28, Langensheid; 29, Kärlich 1; 30, Kärlich 4; 31, Thomm; 32, Rascheid DX; 33, Reinheim.

Sites identifiable as princely residences are fairly regularly distributed in a zone stretching from Burgundy to Württemberg. It has been suggested that each site constitutes the organising centre of a territory of about 50 km in radius[11]. The strength of this hypothesis is reinforced by analysis of the spatial distribution of certain artefact types[12]. This kind of analysis enables a hierarchical classification

11· Frankenstein & Rowlands 1978; Härke 1979; Kimmig 1969; Wells 1980.

12· Brun 1988a; Frankenstein & Rowlands 1978.

of the observed cultural entities to be undertaken, along the lines proposed by D. Clarke[13]. Thus, each princedom seems to represent a group, and the whole princedom zone a culture.

It is generally agreed that a Mediterranean stimulus underlies the development of princedoms. I have suggested that if social reaction to Mediterranean influence was rapid, this was because 'barbarian' society already possessed a centripetal territorial organisation from the 9th c. BC onwards[14].

Several local chiefs could have monopolised the function of intermediary for providing the raw materials that were required. In return they received prestigious gifts which they redistributed according to a model that is now well-known[15]. These observations fit the Mediterranean world-economy model elaborated by F. Braudel (1979) for 15th and 16th c. in Europe. In the Hallstatt period, a vast European system is discernible, hierarchically organised in three concentric rings. The Celtic princedoms control a dynamic north-south exchange axis in the intermediate zone.

A tentative interpretation

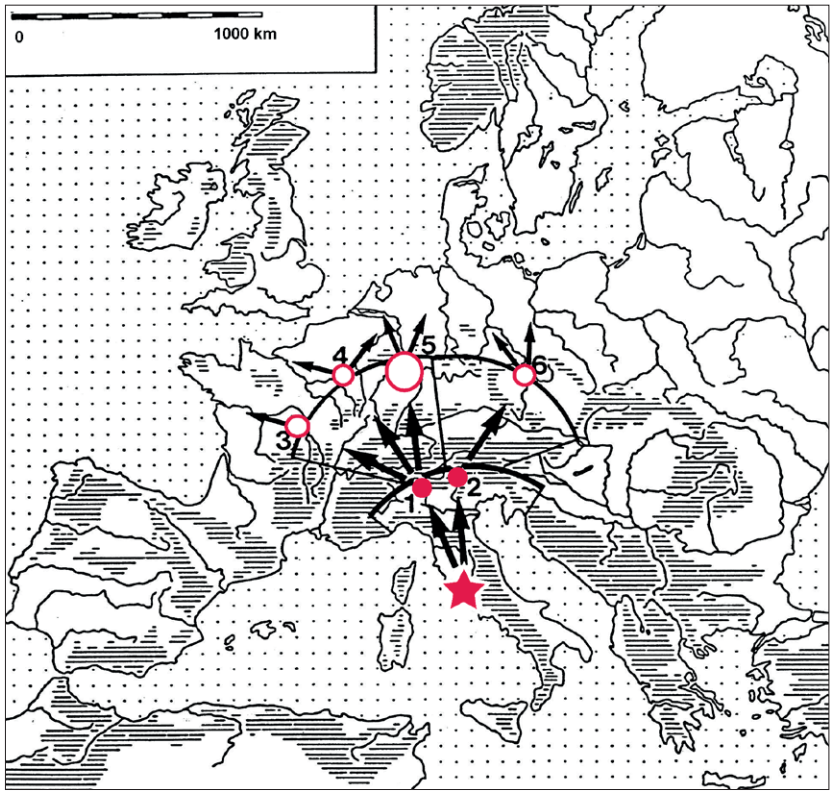
The Hallstatt D princedoms collapse and burials with Mediterranean imports appear on their northern borders. It is difficult to imagine that the two events are not causally linked. Our evidence is, however, not compatible with the idea of a mass geographical transfer of the princely phenomenon. The spatial distribution of rich Marne-Moselle Culture graves differs from Hallstatt D princely burials. The former is widely distributed without marked concentrations, and less luxurious, lacking the complete banquet services which characterise the latter. No settlement comparable to the princely residences have yet been discovered, despite the fact that this is one of the easiest types of site to recognise. The spatial model evokes a network of juxtaposed territorial communities. Certain individuals are apparently wealthier than others, but nothing suggests that they subordinated their less wealthy counterparts. In short, if there was a transfer of mediating function, it did not have the same social effects. One can thus assume that only a part of the intermediary function previously monopolised by the princes was involved in this region. For this hypothesis to be acceptable, it is necessary to investigate who carried out the remainder of the function in the Mediterranean world-economy.

The Rhône corridor certainly loses importance in the 5th c. BC[16], very probably due to competition from the Black Sea colonies founded by Athens, now the *hegemon* of Greece. This leads us to examine the Etruria-Middle Rhine axis. The distribution map of chariot burials[17] shows few examples in the Ticino region. Containing rich grave goods, they date from the 7th to the 5th centuries BC. The community occupying this very favourable passage across the Alps probably benefited from north-south trade during the Hallstatt period. By the end of the 5th c. BC the community, with its uniform material culture called Golasecca, shows increasing wealth through its burials. Imported vessels, in particular *Schnabelkannen,* are very frequent[18]. This community even

13. Clarke 1968.
14. Brun 1988b.
15. Mauss 1923, 24.
16. Benoît 1965.
17. Piggott 1983.
18. Frey 1955.

manufactures its own bronze vessels, the Ticino *situlae*[19]. The relations between the Ticino and the Middle Rhine are illustrated by the presence of concentrations of Rhineland imitations of Ticino *situlae*. The relaying role played the Golasecca Culture is also shown by the distribution of its own products north of the Alps[20].

All the evidence suggests that this Alpine community interposed itself between Etruria and the Celtic princedoms. By establishing control over trans-Alpine exchange, it robbed the princes of part of their monopoly. As a result, the princes received fewer prestige goods and lost their redistributive capacity. Their power crumbled. North-south trade no longer passed through the relays which they controlled. It seems very significant that the new relays were positioned at the entrance and exit of the Celtic Complex: in other words, on the border between the core and intermediate zones, and on the border between the intermediate zone and the outermost edge of the Mediterranean world-economy (fig. 2).



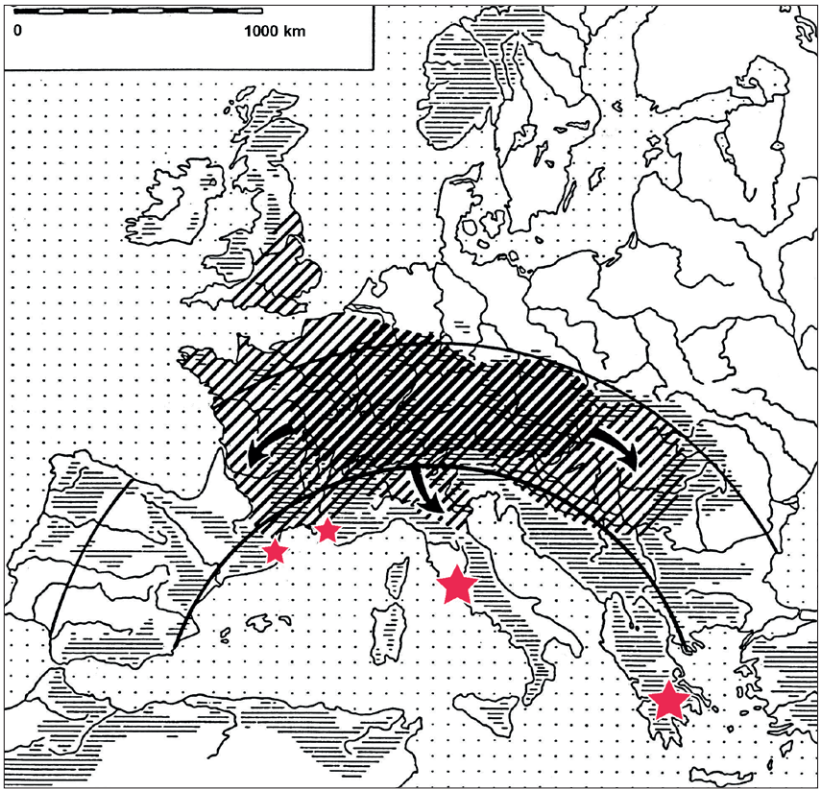
› Fig. 2. Schematic illustration of the re-organisation of the Mediterranean world-economy after the collapse of Hallstatt D princedoms. Exchange stimulaled by Etruscan cities passes through two series of relays: firstly in the Alps, at about 500 km distance, is the Golasecca Culture (1) and the Este Culture (2); then 500 km further, the Berry Group (3), the Aisne-Marne Group (4), the Hunsrück-Eifel Group (5) and the Bohemian Group (6). These relays occur at the entrance and exit of the intermediate zone. The west Alpine axis is the most active (1) and is mainly concerned with the Middle Rhine relay (5).

19· Kimmig 1962.
20· Pauli 1971.

The hypothesis of a geographical shift of mediating functions is compatible with all the available data and in particular with developments observed in a number of different regions. The hypothesis according to which the Mediterranean objects in the Marne-Moselle Culture were brought back by mercenaries who had fought in Italy[21] is less convincing. because it is partial. It is also weak because most of the graves are earlier than the Celtic migrations of the early 4th c. BC. The hypothesis assumes that large numbers of Celts went to Italy before this date, but there is no sound evidence for this. On the contrary, the Celtic invasions very logically upset the trans-Alpine exchange networks, and there is indeed a considerable decrease in the number of imported vessels in the 4th c. BC.

The Mediterranean world-economy in the La Tène period

The redistribution of economic functions precisely respects the European economic system, organised in three concentric and complementary zones. It is worth examining whether the model fits the evidence available for the subsequent development of the La Tène period. In the course of the 4th and 3rd centuries BC, Celtic groups colonise vast areas. They settle in northern Italy, within



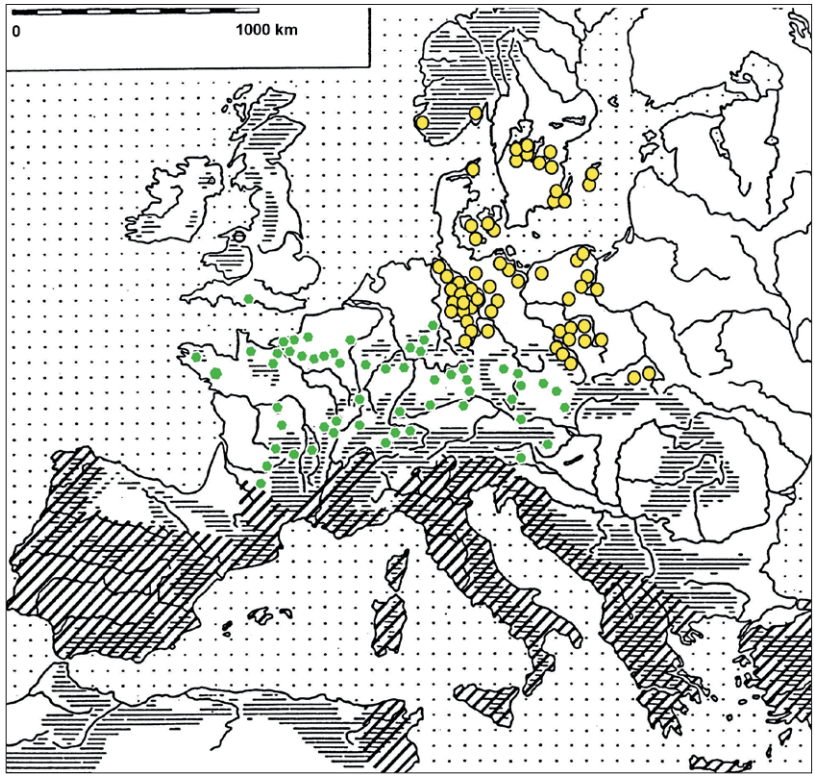
› Fig. 3. The Celtic Complex in the 5th c. BC (wide shading) and its extension in the 4th and 3rd c. BC (narrower shading), in relationship to the three concentric zones of the Mediterranean world-economy model centred on the urbanised zone (stars), and in particular the Roman State.

21• Wells 1980.

the first circle. Their direct and lasting contact with local urban civilisations leads them to adapt, and by doing so adopt not only a model of artistic expression, but probably also a form of urban organisation. The first *oppida* appear in the Po basin in the 3rd c. BC[22], and in trans-Alpine Gaul a century later. Celtic extension into 'barbarian' Europe is also very pronounced (fig. 3).

It appears that the Celtic Complex, initially situated on an advantageous central arc within the intermediate zone, was expanding to completely encircle the inner Mediterranean zone which controlled the economy. In other words, the aim was to gain control over the peripheral regions most interested in trans-European exchange. However, this strategy was contradictory in the short-term: Celtic communities moved to take better advantage of exchange, but at the same time disrupted the trade networks and received fewer goods. The geographical expansion of the Celtic Complex essentially takes place within the pre-existing framework, even though this initially threatened and weakened the centre of the system and thus ultimately the system itself.

We have little information for the end of the 3rd and the early 2nd c. BC Classical texts indicate that the geographical expansion of the Celts was brought to a halt everywhere. It seems likely that socio-economic restructuring took place, preparing the ground for emergence of *oppid*a from the late 2nd c. BC onwards (fig. 4).



› Fig. 4. The Mediterranean world-economy in the 1st c. BC: the central zone is almost entirely under Roman control (shaded area); the intermediate zone contains Celtic oppida (dots); and rich graves containing Roman imports (circles) become more frequent in the peripheral zone. Except in the west, this tripartite division corresponds exactly to the Hallstatt system.

22• Peyre 1979.

The 2nd c. BC is marked by a series of Roman conquests around the western Mediterranean basin. In southern France, Roman control significantly extends along the Rhône and along the Aude up to Toulouse on the Garonne. These are in fact the main channels in western Europe between the Mediterranean and the north of the continent. By doing this, Rome had conquered almost all of the first circle of this system. The second circle becomes the zone of Celtic *oppida*. It is noticeable that the 5th c. BC northern limit is maintained. Some of this limit is reconfigured in the northwest, and this cannot be totally explained by our model.

During the 1st c. BC, *oppida* become embryonic towns. The economy of the Celtic Complex evolves towards a monetary form. Social organisation develops along early state lines. Intensification of exchange with the Roman world leads to the establishment of Roman merchants in Gaul. The socio-economic gap between the first and second circle is reduced. Symmetrically, in the third circle, rich burials containing Roman imports become more frequent[23]. It seems clear that the Mediterranean world-economy is now organised around Rome. As a result of this change, the system is modified once more by the transfer northwards of economic functions.

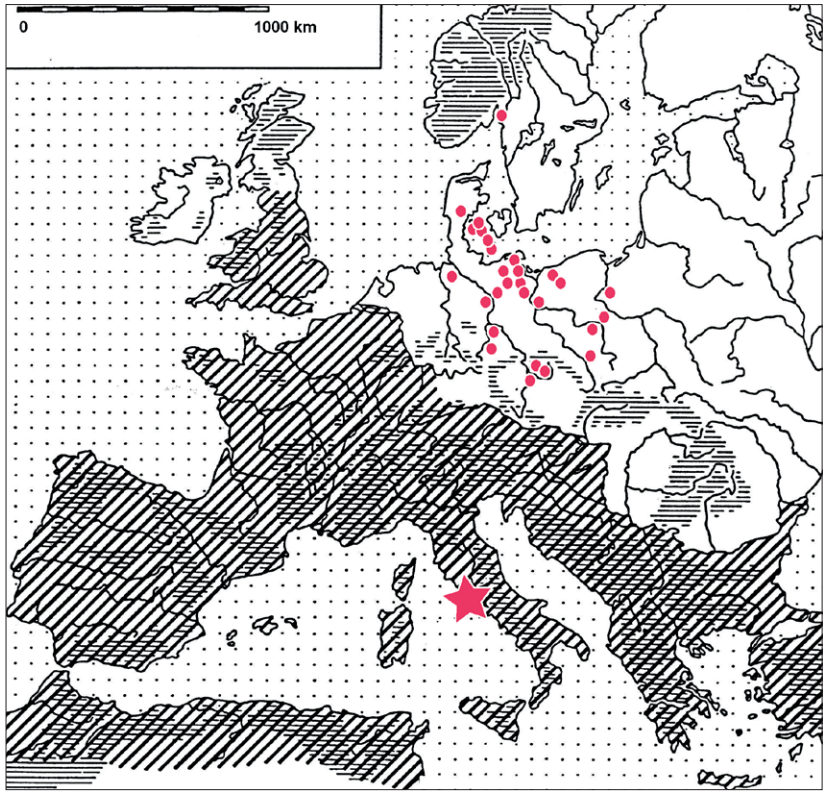
In the 1st c. AD, the Roman Empire stretches out even further to include the second circle, which is then blended into the first. Logically, a new intermediate zone should then take shape further north, within the former third circle. The famous princely burials of the Lübsow group[24] are indicative of a phenomenon comparable to that of the 6th and 5th centuries BC further south. They are situated some distance from the first circle, between 200 and 600 km from the northern edge of the Empire (fig. 5). Quantitative analysis of Roman imports in Free Germania, carried out by Lotte Hedeager[25], supports this observation. Whereas everyday products like Samian ware and fibulae are dominant along the frontier, principally in the non-Romanised Celtic *oppida* zone, prestige goods – especially bronze, silver and glass vessels – are mainly distributed along the strip of land containing the princely burials.

These observations clearly deserve more detailed investigation. Nevertheless, they combine to form a mass of evidence which fits the Mediterranean world-economy model. The model provides a satisfactory match for the basic, long-term trends in European socio-economic evolution from the 9th c. BC onwards. The model does not of course account for all the details of this evolution. Additional factors operated at another spatial scale, the regional or micro-regional level. It is in fact obvious that peripherisation around the Mediterranean did not function in a uniform manner, like waves without obstacles. More intensive exchange axes are discernible along the European peninsula's trade axes. The responses to Mediterranean demands were variable, depending on the quality and quantity of the raw materials available, but also on the socio-economic organisation which permitted the exploitation and exchange of products.

To forget the system's interactive dimension would lead to reproduction of the old diffusionist model and its setting up as a *Deus ex machina*. A probably rewarding line of research is the identification of several specific systems functioning at different scales and the simulation of their interaction.

One tends to hear either openly hostile or disillusioned comments about attempts at modelling. Absolute relativism, like putting off general interpretation until a later date on the pretext of insufficient evidence, is both illusory and sterile. This results from the optical illusion created by

23· Eggers 1951.
24· Eggers 1951.
25· Hedeager 1978.



› Fig. 5. The expansion of the Roman Empire in Europe (shaded area) mainly takes place in the Mediterranean world-economy's intermediate zone, and this is exploited exclusively for Roman profit. The increased size of the central zone further north, characterised by the Lübsow Group princely burials (dots).

telescoping different scales of analysis. Economists who quite rightly distinguish between macro- and micro-economy offer an example that is well worth following.

The only way forward is to build theoretical models to uncover the significance of the various factors involved. Surely one of the functions of the model is to identify departures from the rule, the investigation of which will lead to richer interpretation.

Note

This model of three concentric zones is based on observation of the unequal distribution of various forms of social organisation in Europe. By analysing site function and settlement pattern, three organisational forms can be identified and ordered on a hierarchical scale of complexity.

During the period under consideration, a decrease in the level of complexity can be observed from the south to the north of the continent:

- In the Mediterranean zone, there are city-states (Greek and Etruscan civilisation).
- In the North Alpine zone, there are non-urban states, but these are also the centres of territories which are sufficiently large to necessitate intermediary power relays.
- Further away from the Mediterranean, the signs of territorial centralisation are either

absent, or reduced in scale (without intermediary relays), or discontinuously distributed when they present analogies to the North Alpine examples.

Goods circulating from one zone to another indicate the nature and direction of the main economic interrelationships: essentially luxury goods, on present evidence.

Three main zones can be distinguished. The circles traced here represent an ideal picture of this organisation. As research progresses, it should become possible to identify their limits more precisely and show how they change through time. Nevertheless, the model already expresses a good spatial correlation between the principal south-north exchange axes and manifestations of complexity (these two elements shifting simultaneously through space and time). With the expansion of the Roman Empire, part of the third circle becomes the system's semi-periphery – but only a part, as the rest still constitutes the outermost periphery.

The model expresses the system's major tendencies, seen, as it were, from afar. On closer inspection, none of the three zones are uniform: each shows important differences in complexity. But this is another scale of analysis – a complementary scale which should not be confused with the preceding one. Thus, we could certainly reveal more or less concentric spatial subdivisions within the main zones (cf. Hedeager's analysis of the area north of the Roman *Limes*).

The model uses the now well-known explanation of differential access to resources provoking social stratification. In my opinion, this is a necessary but not entirely sufficient element for elaborating a theory on the differentiated evolution of societies. Communication theory has opened a promising field that archaeologists have only just begun to explore.

BIBLIOGRAPHY

Benoît, F. (1965): *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Annales de la Faculté des Lettres 43, Aix-enProvence.

Bouloumié, B. (1968): "Les œnochoés à bec en bronze des musées d'Étrurie centrale et méridionale", in: Mélanges de l'École Française de Rome 80, 2, 399-460.

Braudel, F. (1979): *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris.

Brun, P. (1988a): "L'entité Rhin-Suisse-France orientale : nature et évolution", in: Brun, P., Mordant, C., dir.: *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, 599-618.

Brun, P. (1988b): "Les 'résidences princières' comme centres territoriaux : éléments de vérification", in: Mohen, J.-P., Duval, A., ed.: *Les princes celtes et la Méditerranée. Rencontres de l'École du Louvre, 25-27 novembre 1987*, Paris, 128-143.

Clarke, D. L. (1968): *Analytical Archaeology*, Londres.

Dehn, W., Frey, O. H. (1962): "Die absolute Chronologie der Hallstatt und Frühlatènezeit Mitteleuropas auf Grund des Südimports", in: *Atti del VI congresso internazionale delle scienze Preistoriche e Protoistoriche, Kongreßbericht Rom-Florenz*, 197-208.

Demoule, J.-P. (1982): "L'analyse archéologique des cimetières et l'exemple des nécropoles celtiques", in: Gnoli, G., Vernant, J.-P., dir.: *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Paris, 319-337.

Demoule, J.-P. (1986): "The archaeology of death: Formal analysis and anthropological models", in: Brown, J.A., Chapman, R., Goldstein, L., ed.: *Understanding the Dead: Theory, Context, & Time, Symposium on problems*

and prospects of mortuary archaeology, 51th Meeting of the Society for American Archaeology, New Orleans, Avril 1986, New York, 1-11.

Eggers, A. J. (1951): *Die römische import im freien Germanien*, Hambourg.

Frankenstein, J., Rowlands, M. J. (1978): "The internal structure and regional context of Early Iron Age society in southwestern Germany", *Bulletin of the Institute of Archaeology, University of London*-15, 73-112.

Frey, O. H. (1955): "Eine etruskische Bronzeschnabelkanne", in: *Annales Littéraires de l'Université de Besançon 2, 1*, 4-30.

Haffner, A. (1976): *Die westliche Hunsrück-Eifel Kultur*, Römisch-Germanische Forschungen 36.

Härke, H. (1979): *Settlement Types and Settlement Patterns in the West Hallstatt Province*, BAR Int. Series 57, Oxford.

Hedeager, L. (1978): "A quantitative analysis of Roman imports in Europe north of the Limes (0-400 AD), and the question of the Roman-Germanic exchange", in: Kristiansen, K., Paludan-Müller, C., ed.: *New Directions in Scandinavian Archaeology*, Copenhagen, 191-216.

Joffroy, R. (1960): *L'oppidum de Vix et la civilisation hallstattienne finale dans l'Est de la France*, Dijon.

Kaenel, G. (1988): "Der Beginn der Latènezeit in der Westschweiz", in: *Kleine Schriften aus dem vorgeschichtlichen Seminar Marburg 23*, 27-39.

Kimmig, W. (1962): "Bronzesitulen aus dem Rheinischen Gebirge, Hunsrück-Eifel-Westerwald", in: *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission 43/44*, 31-106.

Kimmig, W. (1969): "Zum Problem späthallstättischer Adelssitze", in: Otto, K.H., Herrmann, J., dir.: *Siedlung, Burg und Stadt: Studien zu ihren Anfängen, Festschrift für Paul Grimm*, Schriften der Sektion für Vor- und Frühgeschichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 25, Berlin, 95-113.

Kimmig, W. (1983): "Die griechische Kolonisation im westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des westlichen Mitteleuropa", *JRGZ*, 30, 5-78.

Mauss, M. (1923): "Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques", *L'Année Sociologique*-1, 30-186.

Pauli, L. (1971): *Die Golasecca-Kultur und Mitteleuropa: ein Beitrag zur Geschichte des Handels über die Alpen*, Hamburger Beiträge zur Archäologie 1, Hamburg.

Peyre, C. (1979): *La Cisalpine Gauloise du III^e^ au I^er^ siècle avant J.-C.*, Paris.

Piggott, S. (1983): *The Earliest Wheeled Transport from the Atlantic Coast to the Caspian Sea*, London.

Wells, P. (1980): *Culture Contact and Culture Change. Early Iron Age Central Europe and the Mediterranean World*, Cambridge.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

CHRONOLOGIE RELATIVE ET RYTHMES DU CHANGEMENT : UNE QUESTION DE FRÉQUENCES D'ASSOCIATIONS

Brun, P. (2008) : "Chronologie relative et rythmes du changement : une question de fréquence d'association", in : Lehoërff, A., dir. : *Construire le temps. Histoire et méthodes des chronologies et calendriers des derniers millénaires avant notre ère en Europe occidentale, Actes du colloque international de HALMA-IPEL, Lille, 7-9 déc. 2006*, Collection Bibracte 16, Glux-en-Glenne, 221-230.

Cet article montre, exemples à l'appui, que la méthode de la sériation, délaissée, voire jugée sans intérêt, permet de préciser, non seulement la chronologie fine des dépôt funéraires ou non funéraires contenant des objets typologiquement communs, mais aussi le rythme et le niveau d'importance et de gravité des changements sociaux. Ces informations sont pourtant, à l'évidence, indispensables à la compréhension de la manière dont la complexité organisationnelle des sociétés en question a pu évoluer.

This article shows, with examples, that the method of seriation, which has been neglected or even considered irrelevant, can be used to specify not only the precise chronology of funerary or non-funerary deposits containing typologically common objects, but also the pace and level of importance and severity of social changes. Yet these informations are clearly essential to understanding how the organizational complexity of the societies in question may have evolved.

Contrairement à une idée répandue, les méthodes d'élaboration des chronologies relatives ne permettent pas seulement de pallier les insuffisances des techniques de datations absolues. Elles peuvent aussi servir à mesurer les rythmes du changement et à hiérarchiser l'importance relative des ruptures évolutives. La formalisation des fréquences d'associations de types d'objets, mais aussi, dans certains cas, d'établissements, de réseaux de sites, de techniques, de pratiques, etc., offre la possibilité de mesurer et, ainsi, de comparer plus objectivement les changements. Il devient, de la sorte, possible de faire la part des simples changements générationnels et des transformations plus profondes ou globales, au travers des modifications qui affectent les modes d'expression stylistiques, les pratiques de dépôts funéraires ou non funéraires, voire les systèmes sociaux dans

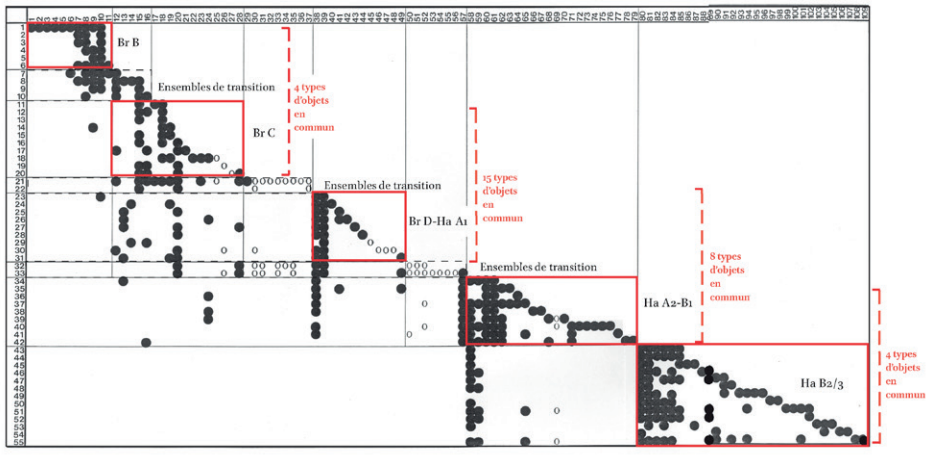
leur ensemble. Ces ressources méthodologiques n'ont pas été pleinement exploitées jusqu'à présent. On a vu, en revanche apparaître, ces dernières années, des propositions d'interprétation "microchronologiques" des dépôts funéraires, dont il n'est pas difficile de montrer le caractère fallacieux. Je vais montrer ici trois exemples d'application de ces ressources méthodologiques :

- Les dépôts non funéraires de l'âge du Bronze dans le nord-ouest de la France.
- Les tombes des VI^e^ et V^e^ s. a.C. dans l'est de la France.
- Le cimetière du III^e^ au I^er^ s. a.C. de Bucy-le- Long (Aisne).

Je ferai, au passage, la critique des récentes propositions d'ordre microhistorique portant sur le Premier âge du Fer.

Les dépôts non funéraires de l'âge du Bronze dans le nord-ouest de la France

Le tableau des associations (fig. 1) ordonne 55 dépôts renfermant 109 types d'objets mis en terre pendant huit siècles (du Bronze B au Hallstatt B2/3, 1600 à 800 a.C. environ)[1]. Il met en évidence des groupes de dépôts qui correspondent aux groupes identifiés par Jacques Briard[2] et qui possèdent une signification principalement chronologique. L'ordonnancement montre ainsi l'apparition de nouveaux types, mais aussi la persistance de types plus anciens. Le décompte du nombre de types communs permet la quantification des ressemblances et des persistances d'utilisation des types. Il permet, par conséquent, l'objectivation des ensembles de transition. Il devient de la sorte possible de procéder à des comparaisons vérifiables entre les dépôts, mais, de surcroît entre les étapes chronologiques mises en lumière. Pour le corpus étudié ici, il apparaît



› Fig. 1. Tableau d'association des types d'objets dans les dépôts non funéraires de l'âge du Bronze dans le nord-ouest de la France. Symboles pleins : types atlantiques ; symboles vides : types nord-alpins ; cadres épais : groupes typochronologiques, en regard de leur correspondance avec la nomenclature nord-alpine et avec les groupes armoricains de Briard (1965) ; flèches descendantes : indicateurs de persistance.

1. Brun 1991 ; Brun 1988a.
2. Briard 1965.

clairement que les ensembles de transition sont également des dépôts culturellement mixtes. Ils renferment une proportion importante de types exogènes, issus du Complexe culturel nord-alpin (représentés ici sous la forme de symboles ovalaires vides). Ces types exogènes se trouvent aussi plus particulièrement présents dans les dépôts nord-alpins de transition[3], ce qui démontre la simultanéité des ruptures évolutives dans les deux complexes culturels en question.

Les résultats obtenus sont importants. Les groupes chronologiques de J. Briard[4] pour l'Armorique se trouvent objectivés et validés pour la totalité du nord-ouest de la France. La sériation simple, traditionnellement visuelle, est consolidée par le dénombrement des types communs par ensembles, car, bien évidemment, quelques types d'objets demeurent en vigueur. Entre le Bronze B et le Bronze C (1600-1350 a.C. environ), c'est- à-dire entre les deux principales subdivisions du Bronze moyen, nous constatons la présence de quatre types communs. Entre le Bronze C et le Bronze D/ Hallstatt A1 (1350-1150 a.C. environ), les types communs sont au nombre de quinze. Entre le Bronze D/ Hallstatt A1 et le Hallstatt A2-B1 (1150-930 a.C. environ), ce nombre descend à huit. Il décline encore entre le Hallstatt A2-B1 et le Hallstatt B2/3 (930-800 a.C. environ), pour revenir à quatre. La hiérarchie des transitions chronologiques peut, de la sorte, être réévaluée : le passage du Bronze moyen au Bronze final (du Bronze C au Bronze D) se montre plus graduel que les autres ; ce qui contredit la hiérarchie induite par la nomenclature chronologique traditionnelle passant du Bronze moyen au Bronze final et donne du crédit à la hiérarchie et la terminologie utilisées en Grande-Bretagne où le *Middle Bronze Age* se poursuit jusqu'au milieu du XII^{e} s. a.C. Nous pouvons enfin constater, très clairement, que les deux transitions les plus récentes sur le tableau – entre le Bronze C et le Bronze D d'une part, entre le Hallstatt A1 et le Hallstatt A2 de l'autre – se sont produites en relation avec l'introduction de types nord-alpins. Cela suggère que les changements en question furent liés à des modifications des réseaux d'échanges dans leur dimension et leur dynamisme.

Les tombes des VI^{e} et V^{e} s. a.C. dans l'est de la France

Les dates dites absolues sont, en réalité, approximatives, particulièrement pour le Premier âge du Fer. Le 14C s'avère alors inopérant à l'intérieur d'une fourchette large de trois siècles. Non seulement la teneur de l'air en 14C s'est révélée moins constante que prévue par la courbe théorique, mais il s'avère impossible d'affiner les datations entre 750 et 450 a.C. ; il s'agit de ce que l'on a appelé le "plateau du Hallstatt". À l'intérieur de cette période, les datations 14C ne sont, en conséquence, d'aucune utilité. De surcroît, les dendrodatations sont rares et ne sont pas non plus dépourvues d'incertitude, car le temps écoulé entre l'abattage de l'arbre et l'utilisation du bois pour la construction est difficile à mesurer. Il semble, toutefois, que l'on puisse admettre la faible probabilité d'un stockage prolongé de bois coupés ou la récupération de poutres d'un certain âge avant la fin du Moyen Âge ; ces éventualités n'ont, en tout cas, jamais été démontrées pour ces périodes[5].

Le problème reste, en revanche, crucial pour la datation des tombes renfermant un ou quelques objets dont la date de fabrication est connue. Le temps écoulé entre la fabrication et l'abandon d'un objet reste, en effet, insaisissable. On ignore le nombre de possesseurs entre lesquels un objet socialement valorisé a circulé pour parvenir sur le lieu de découverte ; on touche ici la

3. Brun & Mordant 1988.
4. Briard 1965.
5. Billamboz, comm. orale.

différence fondamentale entre des transferts directs par des caravanes – auxquelles pouvaient participer des passeurs spécialisés, montagnards ou bateliers – et des transferts par échanges de proche en proche sous la forme de cadeaux successifs entre leaders de communautés, mais s'éloignant ainsi graduellement du lieu de production. On ne sait pas davantage pendant combien de temps l'objet a été utilisé avant d'être déposé dans une tombe. C'est, tout particulièrement, le cas pour la céramique attique et, plus encore, pour la vaisselle métallique grecque ou étrusque. Il s'agit là de l'une des chausse-trapes des interprétations d'échelle microhistorique. En partant de l'évidence que tous les objets déposés dans une tombe n'ont pas été fabriqués au même moment et qu'ils ont pu être utilisés plus ou moins longtemps par le défunt, a fortiori lorsque celui-ci est décédé à un âge avancé, certains auteurs ont récemment proposé des interprétations, pour le moins, spéculatives.

Ainsi, à propos de la célèbre tombe au cratère grec de Vix, Stéphane Verger[6] pense pouvoir distinguer deux lots diachroniques au sein du dépôt funéraire : le torque en or, le cratère, la coupe de Droop, la phiale en argent et le bassin sans anse qu'il date de 530 a.C. ; et le reste composé de sept fibules, un torque, deux anneaux de jambes, huit bracelets, onze perles, une œnochoé, une coupe à vernis noir, deux bassins à anses et le char qu'il date de 500 a.C. Cette hypothèse s'inscrit dans une autre, plus large : l'existence d'un réseau de relations diplomatiques de longue durée qui suivrait la séquence évolutive suivante :

- Vers 590, mise en place d'un axe Asperg-Picenum, dans le cadre de relations probables avec Tarente ;
- Vers le milieu du siècle, insertion des aristocraties de l'Ombrie et de l'Abruzze intérieur, d'Orvieto et des élites de la culture de Golasecca ;
- Vers 540-530, extension du réseau vers le nord-ouest (Vix-mont Lassois) et vers le sud-ouest (Poseidonia, peut-être Sybaris ou Locres) ;
- En 530/520, interruption des relations.

"Il est tentant – poursuit-il un peu plus loin – de chercher une explication de l'extension du réseau vers 540-530 et de son interruption vers 530-520 dans l'un des principaux événements historiques qui touchent l'Italie centrale à cette époque, c'est-à-dire la grande opération militaire que lancèrent les Tyrrhéniens de l'Adriatique contre Cumes en 524 a.C.[7]". La composition du dépôt funéraire et de ses représentations figuratives permettrait, selon lui, de voir dans la défunte "une femme exceptionnelle qui protège l'armée en marche". Dès lors, les objets du premier lot "rendaient manifeste l'étroitesse du lien entretenu avec de riches et prestigieux alliés méridionaux, de l'alliance contractée pour des raisons qui pourraient ne pas être seulement le contrôle d'une voie commerciale ou la mobilisation de forces armées, mais aussi la maîtrise supposée, de la part d'une femme exceptionnelle, de pouvoirs religieux presque légendaires, susceptibles de servir les intérêts et les visées complexes des chefs de guerre italiques, dans une période troublée[8]". Et, comme la personne retrouvée dans la tombe était morte à l'âge de 35 ans environ, ce premier lot d'objets n'avait pu être offert par les dirigeants de Cumes qu'à sa mère ou sa grand-mère pour la remercier de sa protection lointaine lors du conflit de 524 a.C. Pour s'en tenir aux problèmes méthodologiques posés par les aspects purement chronologiques de cette construction qui empile des hypothèses lourdes, il convient de rappeler quelques faits. Les objets métalliques importés dans le monde hallstattien sont exceptionnels non seulement par leur valeur, mais aussi

6. Verger 2003.
7. Verger 2003, 602.
8. Verger 2003, 619.

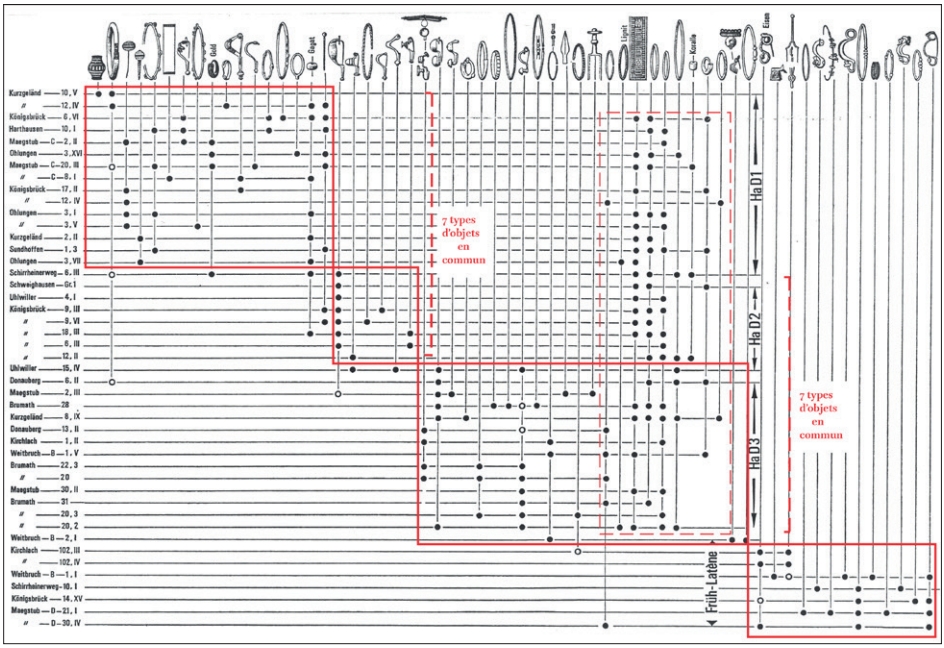
par leur rareté, déjà à l'époque et surtout pour nous, aujourd'hui. Il s'agit, en effet, de pièces uniques ou bien relevant de types aux effectifs très restreints et dispersés. La position chronologique, de même que le lieu de leur fabrication, demeurent, par conséquent, très hypothétiques, car fondés sur des comparaisons stylistiques assez approximatives. Nous admettons que certains objets de la tombe au cratère géant ont été fabriqués 25 à 30 ou même 40 ans avant l'enterrement – hypothèse légère et même très probable, bien qu'elle reste à prouver dans chaque cas concret – mais rien ne permet d'exclure de cette éventualité les objets de facture locale. La même supposition doit pouvoir être faite pour tous les objets du dépôt funéraire. La distinction en deux lots est arbitraire. En l'absence d'une méthode permettant de fixer très précisément la date de mise en forme des produits métalliques et celle de leur enterrement, nous pouvons uniquement déterminer les périodes durant lesquelles des types d'objets furent fréquemment déposés ensemble. Dès que l'on dispose d'un nombre suffisant d'ensembles clos funéraires, on constate d'ailleurs que les périodes en question s'étalent sur 20 à 30 ans, la durée moyenne d'une génération humaine. À l'intérieur de ces plages de temps, nous n'avons pas encore la possibilité d'être plus précis, sauf pour les ensembles dits "de transition" parce qu'ils renferment, avec une majorité de types d'une étape donnée, un ou quelques types caractéristiques de l'étape suivante. C'est, en particulier, le cas de la tombe "princière" de Vix qui, selon ce principe, se classe sur la transition du Hallstatt D2 au Hallstatt D3, vers 500 a.C. Comprenons bien ici qu'il s'agit de la date de la mise en terre, non pas de la fabrication des objets. Nous savons seulement qu'ils ont été utilisés couramment durant un certain laps de temps. La plupart des objets de la tombe de la "princesse" de Vix ont effectivement été utilisés durant le Hallstatt D2 que l'on peut raisonnablement situer entre 530 et 500 a.C. et à l'intérieur duquel nous ne disposons pas des moyens de procéder au découpage que propose S. Verger. La fragilité des comparaisons en termes de compositions stylistiques a, de plus, été soulignée ailleurs[9].

Dans son ouvrage consacré à la chronologie du Premier âge du Fer, Martin Trachsel[10] propose, lui aussi, de prendre en compte l'histoire propre de chacun des objets découverts en contexte funéraire. Selon lui, un examen spécifique de chaque tombe permettrait de découvrir si leur spectre de types d'objets représente une plus ou moins grande longueur de temps d'utilisation. Il s'emploie, pour cela, à distinguer les types "précurseurs" : les plus récents de séries à durée de formation longue, les types de séries "compactes" : à durée de production moyenne, enfin les types "attardés" : de séries de production tardive, afin de leur attribuer un rang dans la sériation. Il déconstruit, de la sorte, les ensembles clos et étudie successivement les séquences évolutives respectives des pièces de char et de harnachement équestre, de la parure, des armes de poing, des rasoirs et de la céramique grecque. Il tente de mettre en évidence, au cas par cas, la signification dominante de chaque type (marqueur sexuel du défunt, régional, etc.) et modifie son poids chronologique dans la sériation en fonction de ce qu'il pense avoir pu établir. Cette façon d'introduire de la souplesse dans une méthode jugée trop systématique et, en conséquence, trompeuse, fait évidemment entrer une large part de subjectivité dans la construction typochronologique. Des principes et des objectifs d'échelle microhistorique analogues à ceux de S. Verger conduisent, sans surprise, à des conclusions assez différentes à propos du classement typochronologique de la même tombe de Vix. Comme la "Dame de Vix" est morte à 35 ans, M. Trachsel suppose, lui, que lorsqu'elle avait 20 ans – moment où elle aurait acquis son premier ensemble complet de parures – le style dominant devait être celui du Hallstatt D3 récent, mais que les types et les coutumes du La Tène A ancien avaient été adoptés bien avant sa mort. Cette induction généralisée conduit à remonter de 20 à 70 ans le début de certaines étapes, tout en respectant les datations absolues disponibles.

9• Chaume 2004.
10• Trachsel 2004.

La tombe de Vix est bien située vers 500 a.C., non pas, cependant, à la transition du Hallstatt D2 au Hallstatt D3, mais à celle du Hallstatt D3 au La Tène A. Cet écart n'est pas démontré, ce qui va de soi puisque la méthode s'apparente à de l'expertise stylistique d'art. Il serait injuste de ne pas retenir le caractère stimulant de certaines propositions stylistiques de l'auteur, sur l'art celtique et ses relations avec les productions orientalisantes des centres méditerranéens, par exemple. On imagine, toutefois, le flou généralisé qui s'emparerait de nos discussions si nous utilisions de tels principes. Comme on le verra plus loin, il est, en réalité, tout à fait possible de ne pas confondre la signification – qui peut être effectivement diverse – des blocs de types associés, révélés par l'ordonnancement d'un tableau, tout en conservant une démarche systématique et vérifiable.

L'étude des fréquences d'association de types d'objets dans les tumulus de l'âge du Fer en Alsace[11] montre encore aujourd'hui sa fertilité (fig. 2). Elle permet de vérifier la séquence et la hiérarchie de la nomenclature classique. Elle distingue très clairement quatre groupes de tombes qui se corrèlent bien avec les trois subdivisions du Hallstatt D, d'une part, et l'étape du La Tène A d'autre part. Elle montre bien la fragilité de la caractérisation du Hallstatt D2, surtout par rapport au Hallstatt D3 ; difficulté récurrente aussi bien en Allemagne du Sud[12] qu'en France centrale, comme cela apparaît nettement sur les matrices d'association de P.-Y. Milcent[13], bien qu'il dise le contraire. Elle permet de constater la valeur générale du rythme des changements culturels dans le Complexe nord-alpin. Les groupes du Hallstatt D1 et Hallstatt D2 possèdent sept types en commun. Il y en a huit entre le Hallstatt D2 et le Hallstatt D3. Le chiffre tombe à trois entre le Hallstatt D3 et le



› Fig. 2. Tableau d'association des types d'objets dans les dépôts funéraires de l'âge du Fer de la forêt de Haguenau (d'après Kilian-Dirlmeier 1970). Cadres épais : groupes typochronologiques ; flèches doubles : limites des couples de groupes avec affichage du nombre de types qu'ils ont en commun.

11. Kilian-Dirlmeier 1970.
12. Parzinger 1989.
13. Milcent 2004.

La Tène A. Ce rythme synchronique dans une très vaste zone implique pour les changements majeurs des facteurs d'ordre macrohistorique plutôt que microhistorique. Seuls des phénomènes sociaux globaux peuvent en effet rendre compte de cela. Cet indice fort de l'existence de logiques systémiques d'échelle interrégionale s'ajoute au caractère très improbable des interprétations faisant appel à des facteurs locaux ou mettant en jeu seulement quelques acteurs à l'occasion d'événements ponctuels. Parmi les exemples de ce type d'approche, citons l'idée selon laquelle les importations méditerranéennes seraient arrivées dans le monde nord-alpin à la faveur de quelques rares caravanes, éventuellement motivées par un réseau étroit de potentats, ou bien celle de cadeaux expédiés exceptionnellement en remerciement d'une lointaine protection magico-religieuse lors d'une bataille. La probabilité de découverte d'objets luxueux, fabriqués dans des régions lointaines, est faible compte tenu du nombre relativement petit de fouilles archéologiques, si bien que la présence des objets importés actuellement répertoriés dans toute la zone des "principautés" hallstattiennes suppose un nombre de pièces importées beaucoup plus conséquent que prévu par des auteurs ne disposant pas d'une bonne expérience de terrain. Remarquons d'ailleurs que les découvertes de céramique attique et massaliète se répètent à un rythme soutenu, ces dernières années, dans la province hallstattienne occidentale.

Le cimetière du III^e^ au I^er^ s. a.C. de Bucy-Le-Long (Aisne)

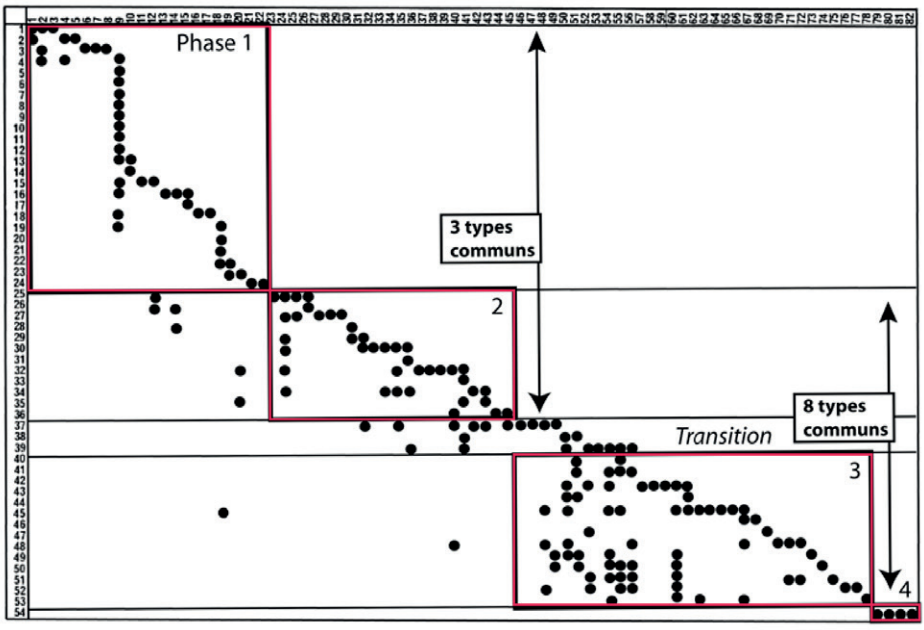
Progressons plus encore dans la précision en examinant un cimetière dans le détail : celui de Bucy-le-Long "le Fond du Petit Marais" (Aisne), utilisé du III^e^ au I^er^ s. a.C.[14]. Il se composait de 30 tombes à inhumation (dont trois doubles), 32 tombes à incinération et deux tombes perturbées, probablement à incinération également, d'où un total de 67 sujets. Notons toutefois que les ossements découverts dans l'une des tombes à incinération étaient ceux d'un porc en lieu et place des os humains attendus. Le cimetière comprenait d'autre part 14 monuments à superstructures bâties : des enclos quadrangulaires au nombre de quatre avec un cinquième "accolé", dont trois entourant une construction carrée à quatre poteaux ; des constructions à quatre ou huit poteaux (cinq à quatre poteaux, quatre à huit poteaux, dont un avec une tranchée interrompue). L'ensemble s'allongeait sur un axe principal nord-sud et un axe secondaire est-ouest (fig. 4). Les sujets inhumés étaient orientés en fonction de cet axe, parallèlement ou perpendiculairement. D'une façon générale, les tombes formaient deux groupes séparés d'une cinquantaine de mètres : un groupe principal au nord, un autre plus petit, avec sept tombes à incinération, au sud. Le cimetière a visiblement été organisé autour de deux enclos quadrangulaires, peut-être creusés à peu près au même moment. L'un entoure quatre trous de poteau dessinant un carré emboîté dans lequel une grande fosse quadrangulaire peu profonde renfermait les vestiges complètement désordonnés d'une tombe à char à inhumation ayant subi un pillage et même un saccage. Les tombes à inhumation sans traces de superstructure enserrent, par l'est, les deux enclos à la manière d'une "accolade". La plupart des tombes à incinération entouraient ce dispositif qui apparaissait ainsi d'emblée comme le noyau initial du cimetière, composé de tombes à inhumation. Trois de ces dernières, détachées au nord, constituent des exceptions à cette partition globale. Ce sont d'ailleurs trois tombes d'enfants.

Après la réalisation d'une typologie morphologique fine du mobilier, l'analyse des associations de types permet de distinguer quatre groupes (fig. 3), dont les comparaisons externes et les relations stratigraphiques autorisent une interprétation en termes de phases chronologiques. Il

14• Brun *et al.* 1991 ; Pommepuy *et al.* 1998.

convient de noter que la sériation suggère l'existence de deux sous-groupes dans le groupe 1. Les comparaisons typo-chronologiques ne permettent pas de les interpréter comme étant de nature chronologique ; ils possèdent probablement une signification sociale, peut-être familiale. Les groupes s'organisent ainsi en quatre phases successives. La première correspond au La Tène C1 (250-180 a.C. environ), la deuxième au La Tène C2 (180-130 a.C.), la troisième au La Tène D1a (140-110 a.C.), la quatrième, avec une seule tombe, au La Tène D2a (80-60 a.C.). La pratique de la crémation apparaît avec les types mobiliers du La Tène C2. À partir du noyau de tombes à inhumations, pour lequel nous notons que toutes les sépultures qui s'appuient sur le monument quadrangulaire retrouvé vide correspondent à des enfants, l'expansion s'est poursuivie au sud immédiat lors de la phase 2. Avec la phase 3, le noyau initial s'est densifié, alors que deux noyaux secondaires apparaissaient, l'un au nord, l'autre au sud. Lors de la phase 4, enfin, probablement après quelques dizaines d'années d'interruption, une seule tombe fut mise en terre ; une tombe assez particulière : celle d'une femme âgée d'une soixantaine d'années, inhumée en période d'incinération généralisée, dans une fosse creusée partiellement dans le remplissage du fossé, mais selon une orientation différente des axes de cet enclos, et de l'ensemble du cimetière.

La présence d'aménagements monumentaux pour certaines tombes évoque des écarts sociaux. Il en va de même de la richesse inégale des contenus mobiliers. Trois tombes du groupe méridional (phase 3) renfermaient, par exemple, un mobilier spectaculaire : deux bassins en bronze et des seaux ouvragés dans l'une, un seau identique à l'un des précédents dans une tombe voisine, des pièces de char, une anse de seau, une plaque ouvragée et un coutelas dans une troisième. L'analyse de la richesse différentielle des tombes, en fonction, non de la quantité absolue d'objets déposés, mais de la variété architecturale, zoospécifique et fonctionnelle des dépôts funéraires, permet de distinguer cinq niveaux de richesse. Il est clair alors que l'organisation et le rythme



› Fig. 3. Tableau d'association des types d'objets dans les dépôts funéraires du cimetière de Bucy-le-Long "le Fond du Petit Marais". Cadres épais : groupes typochronologiques (Phase 1 = LT C1, Phase 2 = LT C2, Phase 3 = LT D1a, Phase 4 = LT D2) ; flèches doubles : limites des couples de groupes avec affichage du nombre de types qu'ils ont en commun.

› Fig. 4. Évolution spatiale du cimetière de Bucy-le-Long "le Fond du Petit Marais". Tiretés : limites de fouilles ; en noir plein : tombes de la phase représentée.

d'évolution du cimetière s'appuient sur une ou des tombes, à la fois monumentales et plus riches en mobilier.

Il est possible, à partir de la structuration chronologique mise en évidence, d'aborder la signification sociale et historique de ce cimetière. Il fait suite au cimetière de Bucy-le-Long "La Héronnière" fondé au début du Second âge du Fer. Mais on constate un hiatus de deux à trois générations entre les deux et un transfert spatial de quelques centaines de mètres. On observe, de plus, une nette réduction du nombre de défunts à la suite de ce transfert. Selon la formule d'Ascady et Nemeskery, on peut estimer la population vivante à 200 personnes en moyenne, pour le cimetière de La Héronnière. Elle évolue de 22 à 39 personnes au cours du II^{e} s. a.C. au Fond-du-Petit-Marais. Notons, néanmoins, que le nombre de tombes de la phase 2 est sans doute incomplet (secteur très érodé). Cela peut signifier que le taux de recrutement des défunts enterrés a diminué, ou bien que plusieurs cimetières plus petits se sont substitués à l'unique grand cimetière initial. Malgré la grande surface des décapages effectués sur ce terroir de 830 ha, nous ne disposons pas d'argument décisif. Quelques indices suggèrent un cumul de ces deux processus hypothétiques, c'est-à-dire que seules les élites et leurs dépendants immédiats semblent figurer dans le cimetière plus récent. De surcroît, les cimetières de cette époque paraissent, en général, plus petits et peu distants les uns des autres. Le cumul de ces deux principes limitant le nombre de sujets enterrés, renforcerait d'autant le contraste entre les cimetières des deux époques. Ainsi, la première hypothèse semble bien être à l'œuvre dès le IV^{e} s. a.C. à La Héronnière où les phases récentes montrent déjà une diminution du nombre de tombes. Ensuite, les habitants de cette plaine alluviale semblent n'avoir décidé d'inscrire à nouveau plus durablement dans le sol leur pouvoir territorial et lignager qu'une cinquantaine d'années plus tard ; mais cette fois, selon une logique d'intégration différente, apparemment fondée sur des unités sociales plus fragmentées.

La polysémie des groupes mis en évidence par la "sériation"

La signification des groupes individualisés n'est évidemment pas toujours, ou seulement, chronologique. On peut reconnaître trois grandes catégories de significations possibles qui doivent être appuyées sur des critères extrinsèques, c'est-à-dire différents de ceux qui sont utilisés sur les tableaux d'association, pour être validés :

- La signification chronologique peut être prouvée par des critères de position stratigraphique, verticale ou horizontale (recoupements de structures en l'absence de niveaux d'occupation conservés), ou de datations absolues (14C, dendrochronologie, etc.).
- La signification culturelle peut être fondée sur des critères issus de la distribution spatiale des associations de types au niveau régional, voire au niveau local. Cela pourrait être le cas – mais, ça ne l'est pas – sur notre tableau ordonné des dépôts non funéraires du nord-ouest français si un groupe réunissait uniquement des ensemble armoricains, tandis qu'un autre ne renfermerait que des ensembles du bassin inférieur de la Seine, par exemple. Au sein d'un même cimetière, l'éventualité est plus improbable, mais on ne peut exclure a priori la présence d'un petit groupe de tombes d'étrangers, pour lesquelles l'analyse de l'ADN pourrait, lorsqu'il est bien conservé, renforcer les arguments fournis par l'analyse spatiale.
- La signification fonctionnelle, qui fait référence à la fonction pratique (pour des dépôts non funéraires à vocation économique : stock de fondeur, de marchand si cela existe vraiment, ou cachette de richesse en période troublée, par exemple), ou, plus souvent, sociale des groupes, peut aussi être déduite de critères extrinsèques. Il s'agit de critères biologiques pour l'âge : groupes d'enfants, de jeunes, d'adultes ou de vieux ; pour le sexe : groupes de tombes masculines ou féminines ; ainsi que pour la condition sociale : groupes de gens bien nourris avec une bonne hygiène, ou bien, au contraire, de gens à la santé précaire. Le critère peut aussi résider dans des différences d'investissement : groupes de tombes plus ou moins monumentales et/ou dotées d'un dépôt funéraire plus ou moins riche, ou encore de marqueurs de statut reconnus comme tels à partir de récurrences sur un espace plus large (épée, char, vaisselle métallique, etc.).

Les groupes isolés peuvent, bien entendu, revêtir deux, voire trois significations combinées : un groupe de tombes féminines de haut rang d'une étape chronologique particulière, par exemple. Ces significations enchevêtrées seront alors démêlées en testant successivement sur le corpus les critères extrinsèques listés ci-dessus. Il sera, de cette manière, aisé de reprendre l'analyse chronologique en séparant les hommes des femmes, comme cela se fait couramment, de façon toutefois un peu intuitive, ou bien les jeunes des vieux, les pauvres des riches, les indigènes des étrangers, etc.

En somme, nous disposons d'une boîte à outils performante et qui a été trop partiellement utilisée jusqu'à présent. Le traitement des dépôts non funéraires montre un rythme de changement de l'ordre de 150 à 200 ans, bien différent, par conséquent de celui des dépôts funéraires. Il s'agit d'une dynamique évolutive irrégulière, scandée par des modifications des réseaux d'échanges, dans leurs formes et dans leurs dimensions. Les dépôts funéraires changent selon un rythme de 20 à 30 ans, même si des ruptures plus drastiques se produisent aussi selon un rythme moins rapide, analogue d'ailleurs à celui des dépôts non funéraires. La logique qui apparaît ici est celle de changements réguliers, fruits probables d'un besoin de distinction identitaire générationnelle : chaque génération s'emploie à se distinguer de la précédente, tout en conservant des codes vestimentaires et symboliques transgénérationnels destinés à afficher son appartenance communautaire ou culturelle. On est là au croisement du biologique, c'est-à-dire le délai de vie des individus dans l'âge adulte, et du social, plus précisément la cristallisation de valeurs et de symboles

dominants pour la tranche des adultes. Comme aujourd'hui, il s'agit de générations qui unissent, autour de valeurs partagées, initiées par des prescripteurs (nouveaux dirigeants) la plupart des individus qui arrivent à l'âge adulte pendant la période en question. Mais des changements plus forts apparaissent à certains moments, qui supposent des modifications plus radicales, d'autant qu'elles sont repérables sur de très vastes zones et affectent aux mêmes moments les dépôts non funéraires.

À l'exemple de l'analyse spatiale, longtemps décriée à la fois par l'archéologie traditionnelle et l'archéologie postmoderne, mais réhabilitée récemment car indispensable à l'usage des Systèmes d'Informations Géographiques, il convient d'utiliser des outils rigoureux d'analyse temporelle. Ceux-ci procèdent d'un examen critique de la représentativité de nos observations qui sont inévitablement ponctuelles, afin de mettre en évidence les tendances historiques les plus significatives. Il s'agit des tendances fortes que révèlent plus objectivement les analyses quantitatives des vestiges répertoriés sur de grands espaces et de longues durées.

BIBLIOGRAPHIE

Briard, J. (1965) : *Les dépôts bretons et l'âge du Bronze atlantique*, Rennes.

Brun, P. (1988a) : "L'entité Rhin-Suisse-France orientale : nature et évolution", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986*, Nemours, 599-618.

Brun, P. (1991) : "Le Bronze atlantique et ses subdivisions culturelles : essai de définition", in : Chevillot, C., Coffyn, A., dir. : *L'âge du Bronze Atlantique : ses faciès, de l'Écosse à l'Andalousie et leurs relations avec le Bronze continental et la Méditerranée. Actes du 1er Colloque du Parc Archéologique de Beynac, 10-14 septembre 1990*, Beynac, 11-24.

Brun, P., Gransar, F., Guichard, Y., Pion, P., Pommepuy, C. (1991) : "Bucy-le-Long 'Le Fond du Petit Marais'", in : Fouilles Protohistoriques dans la Vallée de l'Aisne 18, 63-84.

Brun, P., Mordant, C. (1988) : "Le Bronze final IIb-IIIa dans la région Ile-de-France", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986*, 599-618.

Chaume, B. (2004) : "La place de la France orientale dans le réseau des échanges à longues distances du Bronze final au Hallstatt final", *Schriften des Bernischen Historischen Museums*, 5, 79-106.

Kilian-Dirlmeier, I. (1970) : "Bemerkungen zur jüngeren Hallstattzeit im Elsass", *Jahrbuch des Römisch-Germanische Zentramuzeum in Mainz*, 17, 84-93.

Milcent, P.-Y. (2004) : *Le premier âge du fer en France centrale*, Paris.

Parzinger, H. (1989) : *Chronologie der Späthallstatt- und Frühlatène-Zeit. Studien zu Fundgruppen zwischen Mosel und Save*, Acta humaniora – Quellen und Forschungen zur prähistorischen und provinzialrömischen Archäologie 4, Weinheim.

Pommepuy, C., Auxiette, G, Desenne, S. (1998) : "Ruptures et continuités dans les pratiques funéraires de La Tène ancienne et moyenne/finale à Bucy-le-Long (Aisne)", *Revue archéologique de Picardie*, 1-2, 85-98.

Trachsel, M. (2004) : *Untersuchungen zur relativen und absoluten Chronologie der Hallstattzeit*, Bonn.

Verger, S. (2003) : "Qui était la dame de Vix ? Proposition pour une interprétation historique", in : Cébeillac-Gervasoni, M., Lamoine, L., dir. : *Les élites et leurs facettes. Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, ERGA 3 / Collection de l'École Française de Rome 309, Rome, 583-625.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

L'ÉVOLUTION EN DENTS DE SCIE DES FORMES D'EXPRESSION DU POUVOIR DURANT L'ÂGE DU FER EN EUROPE TEMPÉRÉE

Brun, P. (2015) : "L'évolution en dents de scie des formes d'expression du pouvoir durant l'âge du Fer en Europe tempérée", in : Belarte, M.C., Garcia, D., Sanmartí, J., éd. : *Les estructures socials protohistòriques a la Gàllia i a Ibèria Homenatge a Aurora Martín i Enriqueta Pons, Actes de la VII Reunió Internacional d'Arqueologia de Calafell (Calafell, del 7 al 9 de març de 2013)*, Barcelona, 49-59.

Le fait que notre évolution sociale se soit certes globalement complexifiée, mais de façon saccadée, en dents de scie, démontre une fois de plus que raisonner en opposant deux éléments de façon binaire – ce qui semble bien être devenu majoritaire non seulement en sciences humaines, mais aussi dans l'opinion publique – constitue lui-même un regrettable retour en arrière. Ce procédé n'est pas une simplification commode ; il déforme fondamentalement le sens profond de notre histoire. Celle-ci n'a cessé de subir de graves récessions, des effondrements temporaires liés aux changements climatiques et aux innovations humaines non maîtrisées.

The fact that our social evolution has certainly become more complex overall, but in a jerky, boom and bust pattern, demonstrates once again that reasoning by opposing two elements in a binary way – which seems to have become the majority approach not only in the humanities, but also in public opinion – is itself a regrettable step backwards. It's not just a convenient simplification; it fundamentally distorts the deeper meaning of our history. History which has been marked by severe recessions, temporary collapses due to climate change and uncontrolled human innovation.

La plupart des sociétés ont évolué en dents de scie et selon des rythmes différents d'une région à une autre. Cette variabilité apparemment désordonnée a longtemps permis aux courants dominants de la recherche en sciences humaines de nier le fait que la tendance lourde de l'évolution sociale allait dans le sens de formes d'organisation globalement plus complexes. Des courants idéologiques d'abord conservateurs, puis rejoints dans leur antiévolutionnisme social par différents courants de pensée de gauche mus par des motivations d'ailleurs louables : antiracistes, puis anticolonialistes, ont malheureusement pérennisé l'occultation, de ce phénomène

de globalisation, donc de complexification ; d'où la difficulté de comprendre ce phénomène pour s'y adapter au mieux.

Que des sociétés traditionnelles – en particulier celles sans État – puissent être plus complexes que d'autres n'est déjà pas une idée admise par de nombreux anthropologues sociaux. Les raisons en sont au fond analogues, c'est-à-dire d'ordre idéologique. Une définition précise du concept de complexification devrait pourtant permettre d'éviter ce curieux malentendu. La complexification sociale est un processus de différenciation par hiérarchisation, voire stratification, spécialisation des individus et des groupes, mais aussi de croissance de l'hétérogénéité ethnique et de la densité des relations entre personnes et entre groupes. Il s'agit d'une complexification organisationnelle, indépendante, bien sûr, des compétences respectives, cognitives, esthétiques ou morales de ces sociétés. En ce sens, il ne fait aucun doute que des sociétés sont et ont été depuis très longtemps organisées de manière plus complexe les unes que les autres, même si leurs systèmes de croyance ou de parenté supposent des potentialités cognitives équivalentes aux nôtres. Les typologies sociales, qualifiées de néo-évolutionnistes, ont été beaucoup critiquées sur cette base, mais aussi sur d'autres tout aussi erronées. Les accuser d'être unilinéaires et téléologiques, c'est-à-dire orientés invariablement vers l'État, comme on le fait encore beaucoup, c'est aussi révéler involontairement n'avoir pas lu les auteurs en question. Ces typologies sont certes très imparfaites, mais comblent un besoin crucial. Alors, plutôt que de leurs prêter des défauts qu'elles n'ont pas ou d'en ressasser les limites bien connues, il faudrait s'efforcer de proposer mieux. L'exercice est difficile, comme en témoigne la tentative récente, remarquable, mais discutable sur bien des points, d'A. Testart[1]. La tentative de cet anthropologue social s'avère, de plus, largement inutilisable par les archéologues, car fondée sur des critères insaisissables à partir des seuls vestiges de la culture matérielle. La meilleure typologie sociale actuellement disponible reste, pour nous, celle d'A. Johnson et T. Earle[2] fondée sur l'échelle et le niveau d'intégration politique (fig. 1).

M. H. Fried 1960	E. R. Service 1962	A. W. Johnson & T. Earle 1987	Ha B-C	Ha D LT A-B1	LT B2-C	LT D
Société égalitaire	Organisation en bande	Groupe familial prédateur				
		Groupe familial producteur				
	Organisation tribale	Groupe local acéphale villageois				
		Groupe local acéphale clanique				
Société de rang		Collectivité locale à Big Man				
	Organisation en chefferie	**Unité politique régionale type chefferie simple**	X		X	
Société stratifiée		**Unité politique régionale type chefferie complexe**		X		
	Organisation étatique	**Unité politique régionale type état archaïque**				X
Société étatique		Unité politique régionale type état national				

› Fig. 1. Évolution des formes d'organisation sociale pendant l'âge du Fer.

1· Testart 2005.
2· Johnson & Earle 1987.

L'évolution en dents de scie, les oscillations dont il est question ici, se manifestent de plus en plus clairement pendant l'âge du Fer en Europe tempérée humide, grâce aux rapides progrès documentaires permis par l'archéologie préventive. Le scénario d'ensemble en était déjà très perceptible, il y a une vingtaine d'années[3]. Je reprends ici, en l'actualisant, l'examen du processus dans ses modalités multiscalaires en cinq temps :

- l'étape de Gündlingen et le Hallstatt C (800-625),
- le Hallstatt D (625-460),
- le La Tène A-B1 (460-325),
- le La Tène B2-C (325-150),
- le La Tène D (150-25).

Je tente de caractériser les ruptures majeures de l'évolution et de suivre les oscillations de l'échelle d'intégration. Mais, je procède d'abord à la correction d'une erreur importante que j'avais commise dans l'interprétation de ce qui s'est passé entre 800 et 625 a.C.

L'étape de Gündlingen et le Hallstatt C (800-625 a.C.)

Les très abondantes données, dont nous disposons dorénavant, suggèrent qu'il ne s'est pas produit de changement majeur dans la densité de l'occupation humaine lors du passage de l'âge du Bronze à celui du Fer (VIII^e^ s. a.C., hors de la Grèce et de l'Italie, où on le situe au milieu du XII^e^ s. a.C.). Une nette péjoration climatique a pourtant obligé les riverains des grands lacs alpins à quitter le bord immédiat des plans d'eau pour s'établir ailleurs ; mais pas très loin semble-t-il. De nombreux sites de hauteur, fortifiés durant l'étape récente du Bronze final, ont aussi été désertés sans que nous sachions vraiment où leurs habitants se sont installés. L'image qui transparaît s'avère de la sorte encore floue, car composée d'éléments contradictoires. Les uns laissent penser à une continuité fondamentale (absence de rupture majeure dans la culture matérielle, pérennité des modalités de l'occupation agropastorale de base constituée de fermes et de hameaux dispersés, poursuite et même augmentation de la pratique de l'inhumation individuelle sous tumulus pour les élites masculines), les autres à des indices non négligeables de rupture (interruption de la pratique des dépôts non funéraires terrestres à composante métallique, abandon de nombreux établissements agglomérés, fortifiés ou non).

J'avais privilégié à tort l'interprétation d'une continuité en raison de l'impression de transition lente et assez douce suggérée par la documentation longtemps la plus riche de cette période, c'est-à-dire les tombes tumulaires à épée, et du manque de précision de l'évolution typologique de la céramique, notre instrument de datation relative le plus abondant pour les sites d'habitat. Les rapides progrès documentaires réalisés depuis lors donnent plutôt raison aux propositions de H. Härke[4] qui m'avaient laissé dubitatif quant à leur généralisation. Trois points majeurs de ces progrès peuvent être relevés :

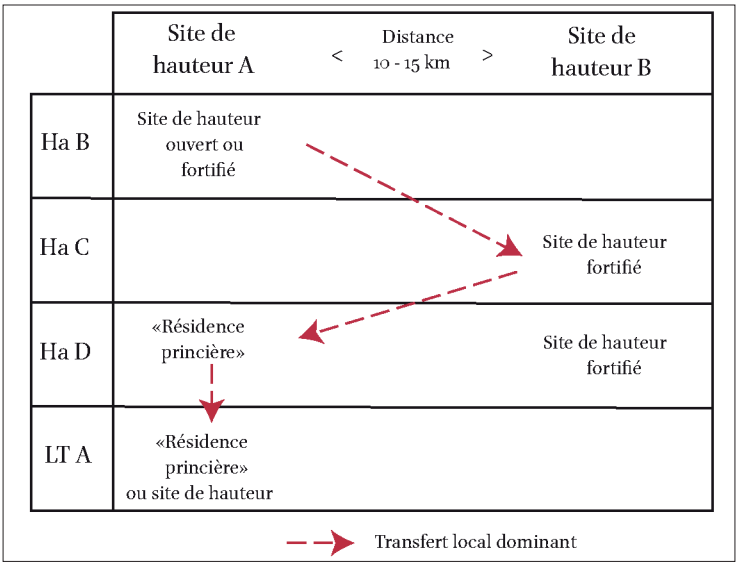
1. Le premier est la claire mise en évidence d'une étape intermédiaire entre le Hallstatt B2/3 stricto sensu, dont la "dendrodate" la plus récente a été obtenue sur le site de bord de lac de

3• Brun 1993 ; Brun 1995a ; Brun 1995b.
4• Härke 1989 ; Härke 1983.

Châtillon/Chindrieux dans les Alpes françaises : 814 a.C.[5], et le Hallstatt C traditionnel selon G. Kossack dont on sait qu'il a débuté vers 730 a.C. N. Roymans [6]et C. Pare[7] ont bien montré que durant cette étape de Gündlingen, une évolution typologique avait conduit graduellement des épées atlantiques du type d'Ewart Park aux épées considérées comme propres au Complexe nord-alpin du type de Mindelheim en bronze identiques aux grandes épées en fer du Hallstatt C.

2. Le deuxième point est la graduelle confirmation du schéma évolutif de l'occupation des sites de hauteur, depuis le Hallstatt B jusqu'au La Tène A, en Allemagne du sud-ouest, proposé par H. Härke[8], montrant qu'au Hallstatt C, la plupart des sites de hauteur (le plus souvent fortifiés) avaient été abandonnés au profit d'un autre site de hauteur distant de 10 à 15 km, avant d'être réoccupés, fortifiés et de devenir pour certains une "résidence princière", tandis que ceux du Hallstatt C restaient occupés (fig. 2). Il convient, toutefois, de mettre un bémol à son schéma lorsqu'il propose une continuité de l'occupation des "résidences princières" au La Tène A. Cela n'a été confirmé que pour les établissements situés sur les marges septentrionales du phénomène princier du Hallstatt D, comme en Hesse ou en Sarre[9].

3. Le troisième point est la croissance du nombre de sites d'habitat des VIII[e] et VII[e] s. a.C. qui permet d'établir région par région la séquence typochronologique fine de la céramique et ainsi de dater les sites d'habitat classés auparavant, faute de mieux, dans un paquet indistinct Hallstatt B2/3-C.



› Fig. 2. Schéma des transferts locaux dominants entre sites de hauteur fortifiés, depuis le Hallstatt B jusqu'au La Tène A, en Allemagne du sud-ouest, selon H. Härke (1983).

5. Billaud & Marquet 1991.
6. Roymans 1991.
7. Pare 1991.
8. Härke 1983.
9. Brun & Chaume 2013.

En somme, la complexité politique que j'avais envisagée ascendante à partir du Hallstatt B2/3 jusqu'au Hallstatt D3 semble plutôt avoir marqué le pas, voire même régressé pendant le Hallstatt C, au moins dans la partie occidentale du Complexe nord-alpin. L'étape de Gündlingen reste encore difficile à caractériser, mais semble pouvoir être considérée comme une étape de transition durant laquelle les traits saillants de la fin de l'âge du Bronze ont décliné face au développement de ceux du Hallstatt C. Les changements semblent avoir surtout résulté de facteurs économiques ; ce que nous avons qualifié de nouvelle donne[10]. Les principaux centres de pouvoir ont en effet changé de localisation, privilégiant des secteurs topographiques plus enclavés, mais plus proches des massifs forestiers (pour le combustible) et des gisements d'une part de fer, et d'autre part de sel, là où il était aussi possible de développer un élevage permettant de produire des salaisons exportables (porcs, bovins) et des textiles de luxe (moutons laineux). Cette nouvelle donne pourrait avoir résulté de la péjoration climatique et de la désorganisation des réseaux d'échanges du bronze auxquelles la réponse aurait été le transfert de l'investissement économique vers de meilleurs atouts, notamment d'autres ressources. Aucune modification de structure n'est, en revanche, perceptible au plan politique. L'organisation du type de la chefferie simple s'est pérennisée, un chef suprême ou un conseil contrôlait probablement les réseaux locaux (lignages) et les réseaux d'échanges externes. La rapide croissance du nombre de riches dépôts funéraires au détriment des dépôts non funéraires ne faisait, somme toute, que reproduire l'alternance, d'abord mise en évidence au Danemark[11], mais qui se révèle assez générale, entre ces deux catégories de dépôts. Cette alternance montre qu'il s'agissait de choix culturels exprimant probablement deux idéologies politiques différentes : l'une privilégiant l'unité et la solidarité du groupe par des pratiques funéraires plus égalitaires, la dépense cérémonielle de richesses prenant la forme de dépôts votifs, l'autre affichant la distinction des élites de manière plus ou moins ostentatoire et individuelle.

Le Hallstatt D (625-460 a.C.)

À partir du Hallstatt D se sont produites des tentatives d'intégrations politiques plus vastes et hiérarchisées dans certaines zones. Se sont alors formées des chefferies complexes, à la faveur d'une productivité agropastorale bénéficiant d'une amélioration des conditions climatiques et d'une intensification des réseaux d'échanges externes. Ces facteurs locaux et globaux conjugués leur ont conféré des moyens d'enrichissement et de développement d'un pouvoir prenant des formes particulièrement ostentatoires lors de l'enterrement des souverains. Ce renforcement de la hiérarchie sociale a été démontré depuis longtemps à partir des données funéraires. Cette complexification politique et économique est largement confirmée par la hiérarchisation et la diversification des établissements. Nous disposons, grâce à la multiplication des opérations de terrain sur des surfaces plus vastes qu'auparavant – rendue possible par l'archéologie préventive, en particulier dans le Bassin parisien – de données qui reflètent de manière beaucoup plus fiable que les tombes le niveau de complexité des sociétés anciennes.

Les sites de niveau supérieur suggèrent des modules d'une cinquantaine de kilomètres de rayon pour les territoires politiquement autonomes entre le Wurtemberg et le Berry. L'apogée de ce phénomène, qualifié traditionnellement de princier, a duré environ trois générations (530-460 a.C.). Durant cette période, la typologie des sites d'habitat s'est diversifiée, avec des établissements familiaux, ouverts, enclos ou fortifiés et de dimensions plus ou moins importantes

10• Brun *et al.* 2009 ; Brun & Ruby 2008.
11• Kristiansen 1978.

et des établissements agglomérés, ouverts, enclos, ou fortifiés et de dimensions diverses, culminant avec les fameuses "résidences princières" dont certaines se sont même approchées d'un schéma urbain. On a mis au jour la présence de trois hameaux ouverts du Hallstatt D sur la même commune à Bussy-Lettrée (Champagne) : "le Petit Vau Bourdin-27-28", "le Mont Lardon-18" et "le Mont Lardon-16"[12], ou à Villers-en-Prayères "Mauchamps" (Picardie)[13]. Les fermes à enclos du type Herrenhof, bien attestés en Bavière, comme à Enkering[14], s'avèrent fréquentes aussi dans le Bassin parisien : à Grisy-sur-Seine (Hallstatt D-La Tène A, Ile-de-France)[15], Bucy-le-Long "le Grand Marais" (Hallstatt D3, Picardie)[16], ou Courcelles/Mer (Hallstatt D-La Tène A, Normandie)[17]. Des fermes à enclos plus léger apparaissent aussi régulièrement en prospections de diagnostic ou en fouilles, comme à Cuiry-lès-Chaudardes "le Fond de la Plaine" (Hallstatt D, Picardie)[18]. Les sites de hauteur fortifiés peuvent être très petits, comme à Basly "la Campagne" (Hallstatt D3, Normandie)[19], de taille moyenne, comme le Britzgyberg (Alsace), ou Messein "le Mont Affrique" (Lorraine)[20], ou beaucoup plus grands, avec un développement sur plusieurs dizaines d'hectares, comme à Hundersingen "la Heuneburg" (Wurtemberg)[21], ou Vix "le mont Lassois" (Bourgogne)[22].

Cette croissance de la complexité politique et économique s'est confirmée, voire accentuée depuis 2000, à partir des données issues de ces deux derniers sites (le cas du site de Bourges est probablement analogue, mais rien ne garantit encore que l'occupation centrale, dont on ne connaît les résultats que de quelques sondages sous la surface de la vieille ville actuelle, ait été d'une taille et d'une densité équivalentes) dans le groupe des cultures sud-occidentales du Complexe culturel nord-alpin[23]. L'essai est pourtant resté inabouti, l'échelle et le niveau d'intégration retrouvant les dimensions antérieures ; celles des chefferies simples, très contraintes par le seuil difficile à franchir de la journée de marche aller et retour, c'est-à-dire des territoires politiquement autonomes d'environ 25 à 30 kilomètres en terrain plat. Au-delà de cette dimension, le coût induit en temps de déplacement et en énergie pour le chef et son escorte rendait la gestion et le contrôle centralisés plus difficile et plus fragile, car nécessitant l'existence de relais du pouvoir suprême dans les zones plus éloignées. Or, la loyauté ou la fidélité de ces chefs subalternes a toujours été un problème majeur pour l'unité de telles formations politiques. Même les États territoriaux plus étendus que les cités-États ont longtemps été en butte à des défections de la part des grands vassaux, ce qui risquait constamment de détruire leur unité.

Le La Tène A-B1 (460-325 a.C.)

La désintégration des formations politiques du type des chefferies complexes s'est accompagnée d'une baisse des manifestations ostentatoires. Même dans les marges occidentales

12. Lagatie & Vanmoerkerke 2005.
13. Brun *et al.* 2009.
14. Schaich & Rieder 1999.
15. Gouge & Mordant 1987.
16. Brun *et al.* 2005.
17. Jahier 2011.
18. Brun *et al.* 2005.
19. Lepaumier & San Juan 2004.
20. Brun & Chaume 1997.
21. Kurz 2008.
22. Chaume & Mordant, éd. 2011.
23. Brun & Chaume 2013.

comme le Berry et la Loire moyenne, et septentrionales comme l'Aisne-Marne, la Sarre, l'Hunsrück-Eifel et la Hesse, les tombes les plus riches, dont plusieurs recelaient de la vaisselle étrusque en bronze, s'avèrent moins impressionnantes que les tombes princières du Hallstatt D. Sauf exceptions comme celles de Reinheim (Sarre), du Glauberg (Hesse) et de Waldalgesheim (Rhénanie-Palatinat), leur monumentalité est nettement inférieure, leur dépôt funéraire moins impressionnant et le site d'habitat correspondant beaucoup moins riche et monumental (dans la plupart des cas, il n'a même pas encore été repéré). Tant les tombes riches que les établissements correspondants montrent une répartition géographique très différente de celle des centres "princiers" antérieurs : plus dispersée avec des distances au plus proche voisin beaucoup plus courtes. Malgré l'entretien de relations privilégiées avec les réseaux d'Italie du nord, il semble bien que la dimension des formations politiques soit redevenue équivalente à celle des chefferies simples où le chef peut intervenir partout dans la demi-journée pour reprendre le contrôle, procéder à des arbitrages, bref rétablir l'ordre.

Les causes de cette désintégration des grandes "principautés hallstattiennes" restent difficiles à expliquer. Comme le plus souvent, c'est probablement une conjugaison de facteurs qui a déclenché cet effondrement. Les réseaux d'échanges animés par des Étrusques pourraient s'être substitués aux partenaires grecs, bouleversant les alliances instituées avec les élites "princières". S'y sont peut-être ajoutés les effets d'un climat moins favorable et de relations sociales devenues conflictuelles, la paysannerie supportant plus difficilement des potentats ressentis comme trop despotiques.

Il semble bien que ces difficultés aient fini par trouver une solution de continuité dans l'organisation de migrations bien organisées, comme le laissent entendre les sources textuelles à partir du début du La Tène B, vers 400 a.C. Ces mouvements migratoires se sont poursuivis pendant un peu plus d'un siècle avec pour objectif des zones plus méridionales. La relative dégradation climatique a pu accentuer cet héliotropisme, mais le plus frappant dans ces mouvements réside dans l'attrait des Celtes nord-alpins pour les sociétés plus développées avec lesquelles ils étaient entrés en contact indirect auparavant. Ils ont manifestement cherché à investir des zones les mettant en contact direct avec les Étrusques en Italie du Nord et avec les Grecs, à travers les Balkans, le long de la mer Noire et jusque derrière les cités grecques d'Asie Mineure en franchissant le détroit des Dardanelles.

Le La Tène B2-C (325-150 a.C.)

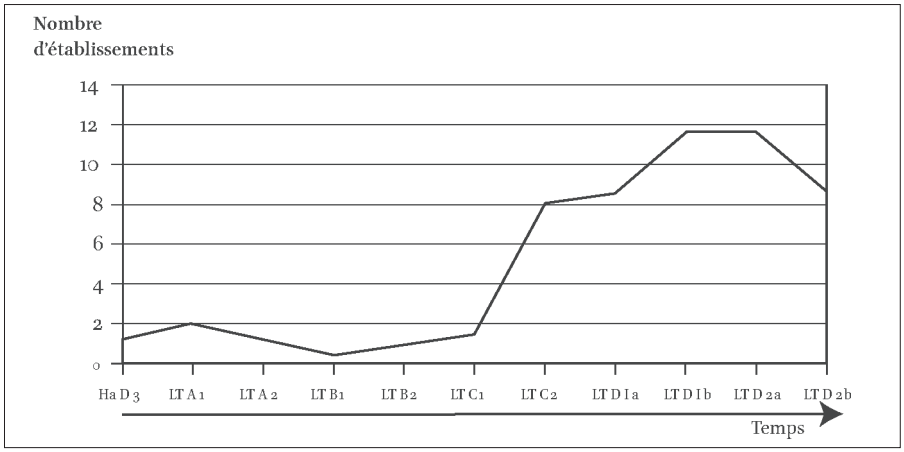
Les réseaux d'échanges transculturels de biens de prestige ont très probablement fini par être disloqués par les turbulences migratoires. Les relations systémiques interculturelles n'ont, toutefois, pas cessé. Elles ont changé de nature. Les relations commerciales et diplomatiques ont rendu, pendant le Hallstatt D, les cités-États étrusques et grecques très attractives pour les Celtes nord-alpins, d'où l'orientation de leurs migrations en Italie du nord, dans la cuvette carpatique, les Balkans, à l'arrière des cités grecques de la mer Noire et de l'Asie Mineure, d'où aussi leur présence massive dans les troupes de mercenaires enrôlées par les différents États méditerranéens[24].

À la fin du IV^e^ s. a.C., les chefferies simples du monde celtique nord-alpin montrent des signes de recomposition parmi lesquels les sanctuaires bâtis jouent un rôle majeur en tant que marqueurs territoriaux. Ils illustrent l'importance accrue, aux yeux des membres de ces entités politiques et de leurs voisins, d'une symbolisation plus durable de leur identité collective. La cohésion sociale

24• Péré-Noguès 2013.

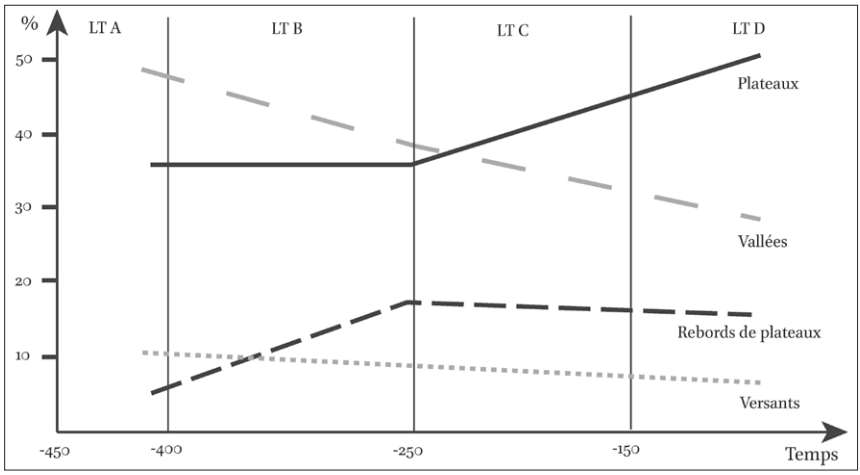
promue et célébrée régulièrement dans et autour de ces sanctuaires semble avoir été cimentée de surcroît dans de fréquents conflits guerriers entre chefferies concurrentes ; des batailles dont les armes et même les cadavres des vaincus étaient fièrement exposés dans ces monuments religieux. La régression du niveau de complexité politique antérieur, qui était caractérisé par une centralisation autoritaire et des territoires autonomes d'une taille inédite, a probablement rebattu les cartes et suscité une stimulante compétition au plan économique.

On note, en effet, dès le La Tène B2, des changements techniques majeurs dans le domaine de la sidérurgie. L'Europe centrale montre comme souvent une certaine avance avec la production d'outils agricoles au premier rang desquels des socs d'araire en fer[25]. La généralisation du fer dans l'outillage ordinaire de la paysannerie implique une forte hausse de la production de matière première. Il s'agit d'un saut qualitatif et quantitatif d'une importance cruciale, bien attesté par la découverte de grandes mines de fer, comme à La Bazoge "Les Petites Rouilles" (entre Normandie et Touraine)[26] et par la rapide multiplication du nombre de sites de forges dans le Bassin parisien[27] (fig. 3). Une forte intensification de la production agropastorale en a logiquement résulté. L'augmentation de l'efficacité technique permise par l'usage du fer pour les labourages a ouvert la possibilité de mettre en culture des terres plus lourdes. On constate, en effet, par les prospections aériennes et les fouilles réalisées sur des tracés d'aménagement linéaire, que l'habitat investit de manière généralisée des zones plus faiblement occupées auparavant, en particulier les rebords de plateaux et l'intérieur même des plateaux[28] (fig. 4). Ce gain de productivité, probablement soutenu par un réchauffement climatique continu, a pu conférer davantage de confiance aux cultivateurs, comme le suggère l'abandon graduel de la méture, c'est-à-dire le procédé consistant à semer deux ou trois espèces différentes dans la même parcelle, afin de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier en quelque sorte. Adopter la mono-spécificité à partir de cette période, comme l'a mis en évidence V. Matterne[29] en analysant la composition des réserves de grain dans



› Fig. 3. Évolution du nombre de sites de forges par décennies dans le Bassin parisien (d'après Bauvais & Fluzin 2006).

25. Nillesse 2009.
26. Langlois 2008.
27. Bauvais & Fluzin 2006.
28. Malrain *et al.* 2002.
29. Matterne 2001.



› Fig. 4. Évolution des localisations topographiques proportionnelles de sites du Second âge du Fer dans le quart nord-ouest de la France (d'après Malrain *et al.* 2002).

le Bassin parisien. Cette confiance se fondait aussi, forcément, sur l'assurance de pouvoir compter, le cas échéant, sur des solidarités élargies et bien organisées ; indice supplémentaire d'une complexification organisationnelle en nette croissance.

On note, enfin, l'apparition d'agglomérations villageoises au III^e^ s. a.C. On attend des publications plus précises, mais il semble bien que des surfaces de plusieurs dizaines d'hectares, cernées de palissades assez légères soient occupées de manière dense. S'y concentrent des indices d'activités artisanales variées, mais l'organisation interne, la composition des groupes sociaux résidents et la chronologie de leur développement restent difficiles à appréhender. Sur ce point aussi, le phénomène semble démarrer plus tôt et prendre des formes plus impressionnantes en Bohème, comme à Lovosice atteignant 40 à 60 Hallstatt entre le La Tène B2 et le La Tène D1[30], ou en Autriche, comme à Roseldorf à partir du La Tène B2[31]. Un tel accroissement de la productivité s'est logiquement accompagné d'autres améliorations techniques comme la meule rotative.

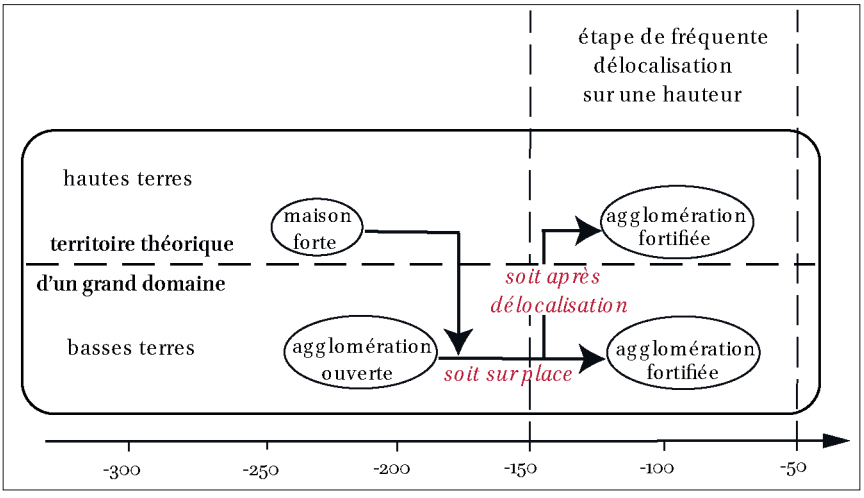
Le La Tène D (150-25 a.C.)

Au milieu du II^e^ s. a.C., une nouvelle tentative de complexification sociale parvient à son épanouissement avec l'émergence de la ville et de l'État. L'organisation spatiale illustre assez clairement l'organisation sociale. Ce sont, en effet, des réseaux nettement hiérarchisés qui apparaissent au fur et à mesure des découvertes archéologiques. Les niveaux d'intégration économique et politique s'avèrent logiquement structurés par la distance, c'est-à-dire la durée et la difficulté de déplacement. À la tête de ces réseaux se situe la ville capitale. Aux niveaux inférieurs se trouvent des villes, puis des villages et enfin des hameaux et des fermes. Deux types de réseaux se conjuguent au sein de chaque formation politiquement autonome :

30• Salač 1990.
31• Holzer 2009.

- celui des établissements à fonction principalement agropastorale, qui se déclinent en plusieurs niveaux hiérarchiques, selon leur surface et le degré d'investissement nécessité par leur construction, et qui reflètent vraisemblablement de fortes inégalités en termes de propriété foncière ;
- celui des établissements à fonctions économiques plus diversifiées, nécessairement contrôlés par la famille propriétaire des terres sur lesquelles ils se trouvaient implantés.

Les agglomérations ouvertes, plus ou moins étendues, qui ont commencé à se développer au IIIe s. a.C. se sont agrandies et multipliées dans la première moitié du siècle suivant. Le caractère à la fois aristocratique et militaire très marqué de ces sociétés suppose, de la part de l'aristocratie locale propriétaire des terres en question, l'exercice d'un patronage sur ces gros villages où se concentrait la production artisanale, ne serait-ce que pour en assurer la sécurité. La tendance lourde qui se fait jour, peu à peu, suggère ainsi la réunion, voire la fusion, des nœuds majeurs de ces deux types de réseaux pour former de gros établissements fortifiés. Cette conjonction s'est opérée, semble-t-il, soit par la fortification d'un vaste espace autour du village initial de basse terre, comme à Manching[32], soit par le transfert de la population du village initial sur une hauteur proche, lui aussi doté alors de fortifications, comme à Levroux[33] (fig. 5). Dans plusieurs cas, l'agglomération fortifiée a été créée sur un lieu où préexistait un sanctuaire à fossé quadrangulaire, comme à Gournay-sur-Aronde (Oise)[34]. Par la suite et pendant un siècle environ, c'est-à-dire pendant la période du La Tène D1 au La Tène D2a, la plupart des agglomérations fortifiées de basse terre ont été graduellement abandonnées au profit de villes neuves fortifiées sur une hauteur, par exemple celle de Villeneuve-Saint-Germain au profit de Pommiers (Aisne)[35].



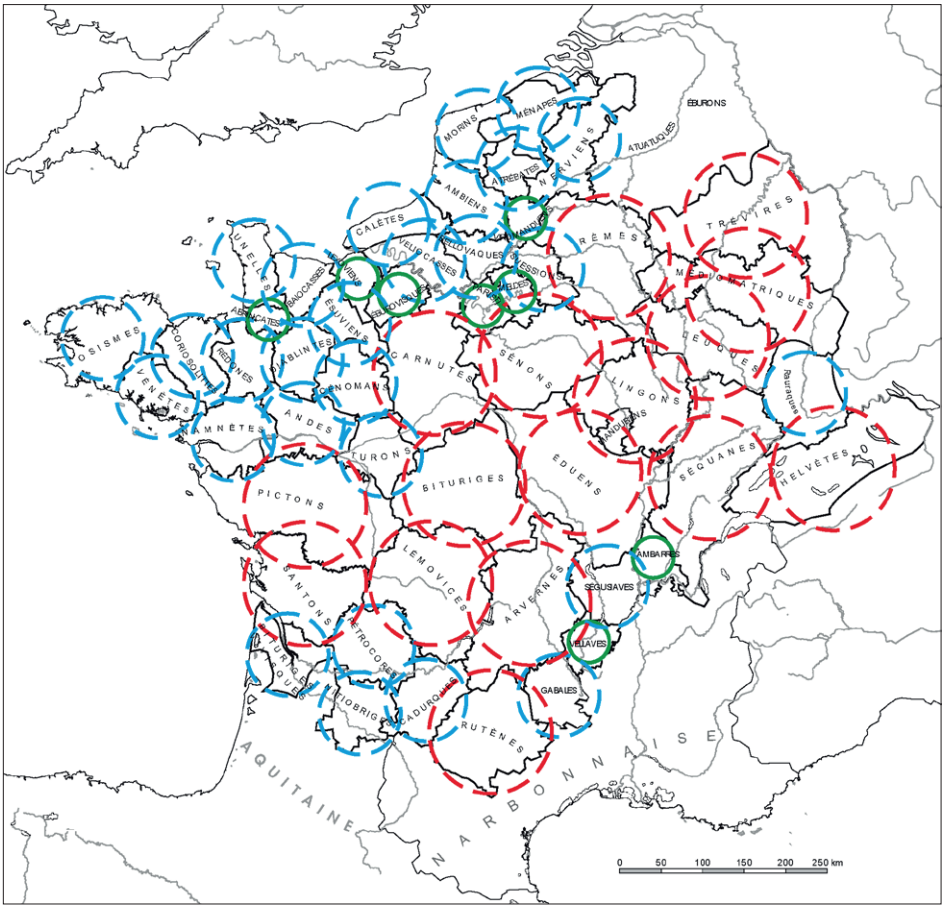
› Fig. 5. Séquence du passage, à l'intérieur d'un grand domaine foncier préexistant, des agglomérations ouvertes en basses terres à des agglomérations fortifiées sur place ou bien accompagné d'emblée ou dans un second temps, au cours du La Tène D1 et D2a, d'un déplacement sur une hauteur.

32. Sievers 2012.
33. Buchsenschutz *et al.* 2000.
34. Metzler 2008.
35. Brun *et al.* 2000.

Ces très grandes agglomérations réunissent tous les critères de l'urbanisation[36]. Ces sociétés urbanisées possèdent aussi les caractéristiques des États archaïques. Les principaux critères archéologiques en sont l'usage d'une monnaie fiduciaire et, contrairement à ce qui a été longtemps affirmé, celui de l'écriture. La conjonction des deux est devenue courante au Ier s. a.C. avec des monnaies en bronze portant le nom du roi ou du magistrat suprême. Cela suppose qu'au moins une fraction de la population avait la capacité de lire ces noms. On a aussi découvert sur plusieurs sites des stylets en différents matériaux et plus rarement comme à Stradonice (Bohème), un cadre de tablette en os. Les Gaulois ne produisaient certes pas d'inscriptions lapidaires, ils écrivaient, en revanche, sur des tablettes en bois enduites de cire. César le rapporte d'ailleurs sans ambiguïté, précisant d'un côté qu'écrire ce qui relevait de la religion était proscrit, mais révélant de l'autre que les 368000 migrants, combattants, femmes, enfants et vieillards (263 000 Helvètes, 36 000 Tulinges, 14 000 Latovices, 23 000 Rauraques, 32 000 Boïens) qu'il a stoppé au tout début de la guerre des Gaules transportaient les tablettes sur lesquelles se trouvait inventorié leur état-civil intégral en alphabet grec[37]. L'écriture était, par conséquent, en usage pour la gestion administrative que la complexité organisationnelle de toute formation politique de niveau étatique rendait nécessaire.

Partant du principe, qui ne fait guère de doute, selon lequel les diocèses médiévaux avaient en majorité conservé les limites des *civitates* gauloises, on peut alors constater les modifications de la taille des territoires intégrés, par rapport aux périodes antérieures. Huit *civitates* s'inscrivaient dans un cercle de 25 à 30 km de rayon (2500 à 3600 km^2), c'est-à-dire ce seuil difficile à franchir pour des formations du type des chefferies simples qui se sont généralisées au milieu du. a.C. C'était logiquement la dimension moyenne des *pagi*. Une deuxième catégorie de 28 *civitates* approchaient ou dépassaient un peu une cinquantaine de kilomètres de rayon (10 000 km^2) et consistaient par conséquent en fédérations de trois ou quatre *pagi* ; c'était la taille moyenne des chefferies complexes, dites traditionnellement "principautés", du milieu du Ier mill. a.C. Une troisième catégorie regroupait 16 *civitates* atteignant ou dépassant un rayon de 75 km (22 500 km^2), fédérant donc de six à une dizaine de *pagi* (fig. 6) ; César précise toutefois que l'État des Helvètes se composait de quatre "cantons", ce qui correspondrait en moyenne à des *pagi* de 37 km de rayon, c'est-à-dire un peu plus grands que le seuil d'une journée de marche aller-retour. Plusieurs indices laissent penser que les contradictions apparentes entre la dimension des diocèses médiévaux et celle des *civitates* antérieures ont résulté de l'intégration de certains *pagi* dans une autre *civitas* que celle d'origine. Il n'y a là rien de surprenant, car l'histoire des États, a fortiori archaïques, est pleine de variations de ce genre ; les sous-ensembles territoriaux suivant souvent une stratégie favorisant leur intérêt propre avant tout. Ainsi pourrait s'expliquer le surprenant rattachement des Mandubiens, dont Alésia était la capitale, aux Éduens, au mépris des logiques à la fois topographiques et spatiales qui présageaient plutôt leur intégration dans la *civitas* des Lingons. La puissance des Éduens a pu leur laisser escompter un profit supérieur en termes d'avantages économiques et d'alliance militaire. Certains *pagi* ont jugé, à l'inverse, que leur intérêt était de reprendre leur indépendance politique dans le courant du Ier s. a.C., comme dans le cas des Meldes se séparant des Suessions[38]. Le choix de la stratégie la plus avantageuse au niveau des *pagi*, comme à celui des *civitates* tenait, bien sûr, à différents facteurs, dont probablement leur histoire culturelle et leur localisation géostratégique, ainsi que le suggère leur cartographie. Les États archaïques les plus grands se juxtaposaient à l'intérieur d'une large bande barrant l'espace gaulois en diagonale du nord-est au centre ouest, tandis que la plupart des États plus réduits en surface s'alignaient le long d'une bande parallèle à la Manche. Cette bipartition évoque fortement

36. Brun & Chaume 2013.
37. Caes. *BGall.* 1,29.
38. Brun 2002.



› Fig. 6. Carte des civitates gauloises du La Tène D avec une schématisation de leur échelle d'intégration politique en trois classes de rayonnement territorial ; en vert : cercle de 25 à 30 km de rayon, en bleu : cercle d'environ 50 km de rayon, en rouge : cercle de 75 km de rayon et plus (fond de carte, S. Fichtl).

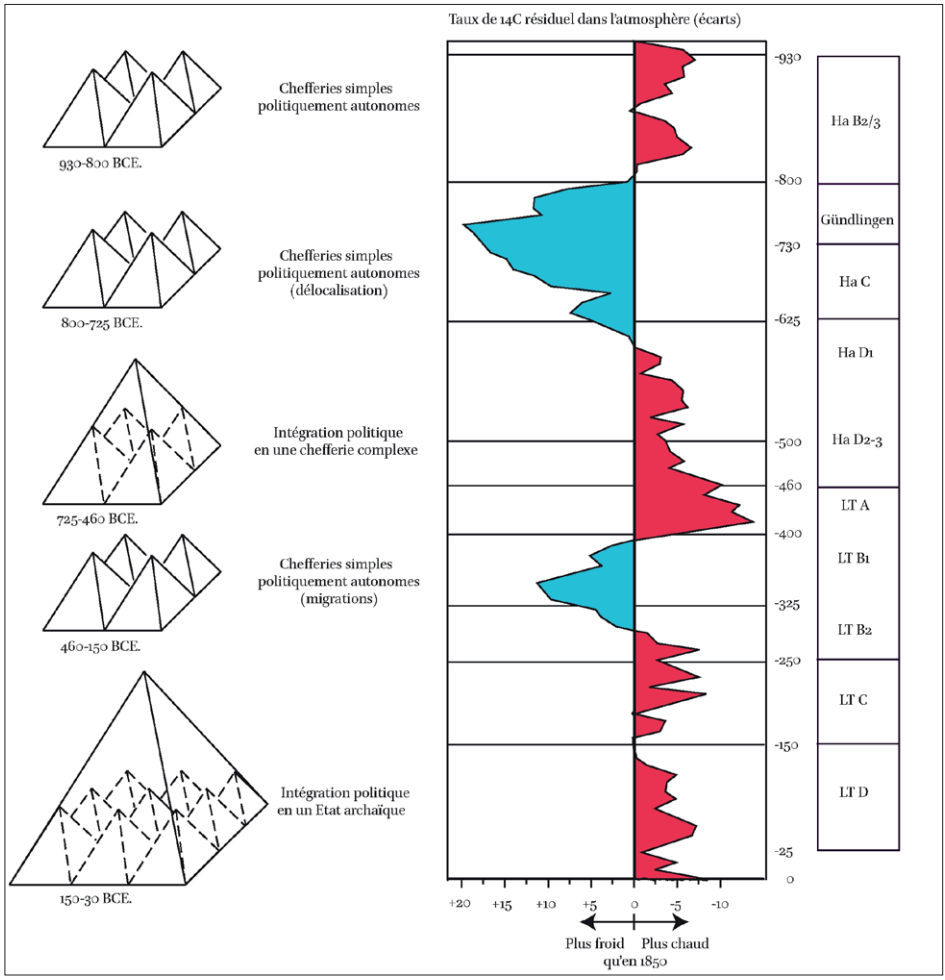
le passé culturel millénaire durant lequel les complexes culturels respectivement nord-alpin et atlantique se sont faits face entretenant un contraste marqué dans le style des objets fabriqués, dans la forme en plan des bâtiments d'habitation, ou dans les pratiques funéraires. Les États plus petits tendent, par ailleurs, à se situer le long des limites entre les ensembles de niveaux politiques et économiques différents : la limite entre le monde romain, la Narbonnaise et la Gaule chevelue d'une part, celle entre les États gaulois les plus intégrés et ceux qui l'étaient moins, où s'alignaient les États de la taille d'une chefferie simple, d'un *pagus* ou d'une cité-État moyenne (Eburovisques, Parisii, Meldes, Viromanduens).

Implications théoriques

L'évolution en dents de scie de l'échelle d'intégration territoriale durant l'âge du Fer en Europe tempérée humide ne fait que se conformer à ce qui s'est produit partout à travers le monde. Ce type d'oscillations de l'échelle d'intégration a été clairement mise en évidence dans diverses

régions : au Mexique central entre 800 a.C et 1700 p.C., dans les Andes entre 1400 a.C. et 1700 p.C., en Mésopotamie entre 4500 et 1500 a.C. ou en Égypte entre 3700 et 300 a.C.[39]. Ces évolutions sont entrecoupées d'étapes de désintégration parfois drastique, suivies d'étapes de croissance qui finissent toujours, globalement, par dépasser le niveau le plus élevé atteint précédemment. Cette évolution, fondamentalement non linéaire, est bien une caractéristique universelle de la globalisation, au moins depuis la néolithisation ; un phénomène qui approche aujourd'hui de son terme.

Divers facteurs se sont, en Europe comme ailleurs, conjugués pour provoquer des effondrements de cette échelle d'intégration, dont très logiquement les oscillations climatiques. Pour éviter toute confusion, il convient de rappeler le sous-titre de l'ouvrage de J. Diamond sur les effondrements sociétaux entraînés par les changements du climat : *Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*[40]. Ce sont, en effet, les organisations sociales qui, par



› Fig. 7. Évolution comparée de l'échelle d'intégration politique – chaque unité politique autonome (traits pleins) ou intégrée (tirets) étant représentée sous une forme pyramidale – et du taux de 14C résiduel dans l'atmosphère bien corrélé avec les oscillations climatiques.

39· Marcus 1998.
40· Diamond 2005.

traditionalisme, impéritie, aveuglement, gestion à court terme se révèlent incapables de modifier leur mode de vie afin de s'adapter au mieux aux aléas. Il en a sans doute été de même pendant l'âge du Fer. Les améliorations climatiques correspondent nettement aux étapes de croissance de l'échelle d'intégration politique (fig. 7).

Un autre facteur a joué un rôle majeur au cours de ces oscillations évolutives : les progrès techniques. Parmi ceux-ci, les plus cruciaux ont, bien sûr, été ceux qui étaient susceptibles d'augmenter la productivité agropastorale. Son niveau doit être suffisant pour entretenir des agglomérations dont nombre d'habitants ne se livre plus à un travail de production alimentaire. Il ne l'était peut-être pas lors de la tentative d'urbanisation avortée du milieu du I^er^ mill. a.C., ce qui expliquerait en partie son caractère éphémère. La croissance spectaculaire de la production sidérurgique, qui a permis de transformer l'outillage agricole et de le rendre accessible à tous les exploitants, a très probablement fourni les moyens du développement urbain et étatique ultérieur. Cela implique de corriger certaines conclusions de la précieuse *Histoire des agricultures du monde. Du Néolithique à la crise contemporaine* de M. Mazoyer et L. Roudart[41]. Outre qu'elles les conduisent à faire durer beaucoup trop longtemps les systèmes de cultures sur abattis-brûlis, les sources archéologiques sur lesquelles ils se fondent leur font passer sous silence la généralisation du soc d'araire et de la faux en fer dès le III^e^ s. a.C. Ils ne perçoivent pas de la sorte qu'entre les systèmes à jachère et culture attelée légère et ceux à jachère et culture attelée lourde, une étape de développement fondamentale a entrainé des changements sociaux de grande ampleur. Ils ont qualifié de "révolution agricole du Moyen Âge" l'adoption de la charrue considérée comme l'attribut le plus significatif de la culture attelée lourde. Il y a tout lieu de penser que l'outillage agricole en fer avait déjà créé les conditions d'une révolution intermédiaire de l'économie agraire au début du dernier quart du I^er^ mill. a.C.

Conclusions

Cinq points saillants peuvent être soulignés en guise de conclusion. Tout d'abord et d'une façon générale, il se confirme que les sociétés protohistoriques ont été plus complexes que prévu aux plans économique, mais aussi politique, et que leur évolution en dents de scie correspond à une norme de l'histoire universelle comme l'avait parfaitement vu l'anthropologue néo-évolutionniste J. Steward avec ses conceptions de *multilinear évolution* et de *cultural ecology*[42]. Ensuite, il se produit bien aux VIII^e^ et VII^e^ s. a.C. une rupture évolutive, marquée par une délocalisation de nombreux établissements de haut niveau, mais malgré une documentation encore trop rare, il semble que le module d'intégration politique n'ait pas changé après le Hallstatt B2/3. Il a en revanche connu une forte croissance, en particulier au sud-ouest de la zone nord-alpine durant le Hallstatt D, à partir de la fin du VII^e^ s. a.C. Le modèle des "résidences princières" se trouve en effet validé dans ses grandes lignes ; certaines "résidences princières" se sont même révélées beaucoup plus grosses que prévu, bien qu'elles ne soient pas parvenues au stade urbain. On note une régression de la complexité sociale à partir du milieu du V^e^ s. a.C., dont les causes demeurent mal élucidées. Une reprise de la complexification politique s'opère à partir du III^e^ s. a.C. sur des bases économiques plus solides qui conduisent à une nouvelle croissance de l'échelle d'intégration selon un processus de fédérations instables de *pagi* permettant l'éclosion de ce que César a nommé des *civitates*, c'est à dire des États archaïques dont ceux du nord-ouest des Gaules ont atteint la dimension territoriale

41. Mazoyer & Roudart 1997.
42. Steward 1955.

des principautés, antérieures de quatre siècles, alors que ceux, situés plus au sud-est et plus près du monde romain ont atteint des dimensions territoriales nettement plus vastes.

BIBLIOGRAPHIE

Bauvais, S., Fluzin, P. (2006) : "Réflexions sur l'organisation technico-sociale des activités de forge à La Tène finale dans l'Aisne (02)", *Revue d'Archéométrie*, 30, 25-43.

Billaud, Y., Marquet, A. (1991) : "Le Site Bronze final de Tougues à Chens-sur-Léman (Haute-Savoie). Stratigraphie, datations absolues et typologie", in : *Archéologie et environnement des milieux aquatiques : lacs, fleuves et tourbières du domaine alpin et de sa périphérie, Actes du 116e Congrès national des Sociétés savantes, Commission de Pré-et Protohistoire, Chambéry*, Paris, 311-347.

Brun, P. (1993) : "La complexification sociale en Europe moyenne pendant l'âge du Fer : essai de modélisation", in : Daubigney, A. dir. : *Fonctionnement social de l'âge du Fer : opérateurs et hypothèses pour la France, Actes de la table-ronde de Lons-le-Saunier, 24-26 Oct. 1990, Lons-le-Saulnier : Cercle Girardot*, 275-290.

Brun, P. (2002) : "Territoires et agglomérations chez les Suessiones", in : Garcia, D., Verdin, F., dir. : *Territoires celtiques, espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistorique d'Europe occidentale, Actes du XXIVe Colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1-4 juin 2000*, Paris, 306-314.

Brun, P. (1995a) : "From chiefdom to state organization in celtic Europe", in : Arnold, B, Gibson, D.B., dir. : *Celtic chiefdom, Celtic state: the evolution of complex social systems in prehistoric Europe*, Cambridge (GB) ; New York (USA), 13-25.

Brun, P. (1995b) : "Oppida and social 'complexification' in France.", in : Hill, J. D., Cumberpatch, C.G. éd. : *Different Iron Ages : Studies on the Iron Age in Temperate Europe,*, Oxford, 121-128.

Brun, P., Buchez, N., Gaudefroy, S., Talon, M., Le Goff, I., Malrain, F., Matterne, V. (2005) : "Bilan de la Protohistoire ancienne en Picardie", in : *La recherche archéologique en Picardie : bilans et perspective*, *Revue archéologique de Picardie*, 3-4, 99-126.

Brun, P., Chartier, M, Pion, P. (2000) : "Le processus d'urbanisation dans la vallée de l'Aisne", in : Guichard, V., Sievers, S., Urban, O.H., dir. : *Les processus d'urbanisation à l'âge du fer. Congrès, Glux-en-Glenne, 1988,* Bibracte IV, 83-96.

Brun, P., Chaume, B. (1997) : *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VIe et Ve siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale*, Paris.

Brun, P., Chaume, B. (2013) : "Une éphémère tentative d'urbanisation en Europe centre-occidentale durant les VIe et Ve siècles av. J.-C. ?", *BSPF*, 110-2, 319-349.

Brun, P., Chaume, B., Dhennequin, L., Quilliec, B. (2009) : "Le passage de l'âge du bronze à l'âge du fer… au fil de l'épée", in : Lambert-Roulière, M.-J., Daubigney, A., Milcent, P.-Y., Talon, M., Vital, J., éd. : *De l'âge du Bronze à l'âge du Fer en France et en Europe occidentale (Xe-VIIe siècle av. J.-C.). La moyenne vallée du Rhône aux âges du Fer, Actes du XXXe colloque international de l'AFEAF, Saint-Romain-en-Gal, 26-28 mai 2006*, Dijon, 477-485.

Brun, P, Ruby, P. (2008) : *L'âge du fer en France : premières villes, premiers États celtiques*, Paris.

Buchsenschutz, O., Colin, A., Firmin, G., Fischer, B., Guillaumet, J.-P., Krausz, S., Levéry, M., Marinval, P., Orellana, L., Pierret, A., Andréo, M.-P., Bailly, C., Chardenoux, M.-B. (2000) : *Le village celtique des Arènes à Levroux : synthèses*, Tours, France.

Chaume, B., Mordant, C., éd. (2011) : *Le complexe aristocratique de Vix : nouvelles recherches sur l'habitat, le système de fortification et l'environnement du mont Lassois*, Dijon.

Diamond, J. (2005) : *Collapse. How Societies Choose to Fail or Succeed*, New York.

Gouge, P., Mordant, C. (1987) : "Une résidence latifundiaire du Hallstatt final à Grisy-sur-Seine, La Ferme d'Isle", *Bulletin du Groupement Archéologique de Seine-et-Marne*, 28-31, 65-73.

Härke, H. (1989) : "Transformation or collapse. Bronze Age to Iron Age settlement in West Central Europe", in : Stig Sørensen, M. L., Thomas, R., éd. : *The Bronze Age - Iron Age Transition in Europe, Aspects of continuity and change in European societies c. 1200 to 500 BC*, BAR International Series 483, Oxford, 184-203.

Härke, H. G. H. (1983) : "Höhensiedlungen im Westhallstattkreis - Ein Diskussionsbeitrag", *Arch. Korrbl.*-13, 461-477.

Holzer, V. (2009) : *Roseldorf: Interdisziplinäre Forschungen zur größten keltischen Zentralsiedlung Österreichs*, Schriftenreihe der Forschung im Verbund 102, Wien.

Jahier, I. (2011) : *L'enceinte des premier et second âge du Fer de La Fosse Touzé (Courseulles-sur-Mer, Calvados). Entre résidence aristocratique et place de collecte monumentale*, Documents d'Archéologie Française 104, Paris.

Johnson, A. W., Earle, T. (1987) : *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

Kristiansen, K. (1978) : "The consumption of wealth in Bronze Age Denmark. A study in the dynamics of economic processes in tribe societies", in : Kristiansen, K., Paludan-Muller, C., éd. : *New directions of economic processes in tribe societies*, Copenhague, 158-191.

Kurz, S. (2008) : "Neue Ausgrabungen im Vorfeld der Heuneburg bei Hundersingen an der oberen Donau", *Germania*, 76-2, 527-548.

Lagatie, C., Vanmoerkerke, J., coord. (2005) : *Europort Vatry (Marne). Les pistes de l'archéologie : quand la plaine n'était pas déserte ...*

Langlois, J.-Y. (2008) : "Le minerai de fer et son extraction de la Protohistoire au XIX^{e} siècle dans l'ouest de la France. Présentation des quatre mines fouillées sur le tracé de l'A28", *Archéopages*, 22, 24-27.

Lepaumier, H., San Juan, G. (2004) : "L'éperon barré de La Campagne à Basly (Calvados). Étude préliminaire : la céramique du Premier âge du Fer", *Bulletin de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer*, 22, 25-27.

Malrain, F., Matterne, V., Méniel, P. (2002) : *Les paysans gaulois (III^{e} siècle - 52 av. J.-C.)*, Paris.

Marcus, J. (1998) : "The Peaks and Valleys of Ancient States: An Extension of the Dynamic Model", in : Feinman, G.M., Marcus, J., éd. : *Archaic States*, Santa Fe, 59-94.

Matterne, V. (2001) : *Agriculture et alimentation végétale durant l'âge du Fer et F époque gallo-romaine en France septentrionale*, Montagnac.

Mazoyer, M., Roudart, L. (1997) : *Histoire des agricultures du monde. Du néolithique à la crise contemporaine*, Paris.

Metzler, J. (2008) : "Du Titelberg à Trèves. De l'oppidum gaulois à la ville romaine", in : Castella, D., Meylan-Krause, M.-F., dir. : *Topographie sacrée et rituels. Le cas d'Aventicum, capitale des Helvètes. Actes du colloque international d'Avenches, 2-4 novembre 2006*, Antiqua 43, 155-165.

Nillesse, O. (2009) : "Activités, métiers, vie quotidienne dans les établissements ruraux de l'Ouest de la France à travers l'instrumentum (Hallstatt D/début du Haut-Empire)", in : Bertrand, I., Maguer, P., Gomez de Soto, J., Duval, A., dir. : *Habitats et paysages ruraux en Gaule et regards sur d'autres régions du monde celtique, Actes du XXXI^{e} colloque de l'AFEAF*, Association des Publications chauvinoises Mémoire XXXV, 254-261.

Pare, C. F. E. (1991) : *Swords, wagon-graves and the beginning of the early iron age in Central Europe*, Kleine Schriften Vorgeschichtlichen Seminars Marburg 37, Marburg.

Péré-Noguès, S. (2013) : "Aux limites de l'interprétation : mercenariat et mobilité au second âge du Fer", in : Colin, A., Verdin, F., dir. : *L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges. Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer, 35^{e} colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2-5 juin 2011, Bordeaux*, Aquitania supplément 30, 429-437.

Roymans, N. (1991) : "Late Urnfield societies in the Northwest European Plain and the expanding networks of Central European Hallstatt groups", in : Roymans N., Theuws F., éd. : *Images of the Past*, Studies in Prae- and Protohistory 7, Amsterdam, 9-89.

Salač, V. (1990) : "Zu Untersuchungen ùber ein latènezeitliches (La TèneC2-D1). Produktions und Distributionszentrum in Lovosice", *Archeologické Rozhledy*, 42, 609-639.

Schaich, M., Rieder, K. H. (1999) : "Eine hallstattzeitliche Siedlung mit 'Herrenhof' im Anlautertal bei Enkering", in : *Arch. Jahr Bayern 1998*, 48-50.

Sievers, S. (2012) : "Manching – ein Oppidum nach Plan?", in : Raeck, W. et Steuernagel, D., éd. : *Das Gebaute und das Gedachte. Siedlungsform, Architektur und Gesellschaft in prähistorischen und antiken Kulturen*, Frankfurter Archäologische Schriften 21, Bonn, 115-123.

Steward, J. H. (1955) : *Theory and culture change: the methodology of multiniear evolutionTheory and Culture change*, university of Illinois Press.

Testart, A. (2005) : *Éléments de classification des sociétés*, Paris.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

L'ARCHÉOLOGIE PRÉVENTIVE : SÉRIES D'INTERVENTIONS ALÉATOIRES OU ORIENTÉES VERS UN PROGRÈS RAPIDE DE LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE ?

Brun, P. (2018) : "L'archéologie préventive : séries d'interventions aléatoires ou orientées vers un progrès rapide de la connaissance scientifique ?", in : Brun, P., Marcigny, C., Vanmoerkerke, J., dir. : *L'archéologie préventive post-Grands Travaux, Actes de la Table Ronde de Chalon-en Champagne sur l'archéologie préventive du 31 mai au 1er juin 2012. IV*, Bulletin de la Société archéologique champenoise 110, 2017, 257-262.

À l'occasion d'un colloque organisé en 2012 sur l'archéologie préventive post-grands travaux, je concluais en regrettant combien l'État manquait à orienter les interventions de terrain vers la mise en œuvre d'un progrès de la connaissance rapide, en précisant les moyens théoriques et méthodologiques dont nous disposons.

In the context of a symposium organized in 2012 on post-major works preventive archaeology, I concluded by lamenting the extent to which the State was failing to direct field interventions towards the implementation of rapid progress in knowledge, while specifying the theoretical and methodological means at our disposal.

Entre 1998 et 2002, le CNRA avait fait des propositions visant à intégrer l'archéologie préventive dans une perspective orientée plus résolument vers la recherche. La loi de 2003 a toutefois soumis cette activité à une logique largement marchande, rendant cette option impossible. Les tendances lourdes de l'aménagement du territoire laissent pourtant envisager des possibilités d'exploiter les découvertes de l'archéologie préventive dans le cadre de programmes d'analyse comparative. De nombreuses villes actuelles, en particulier sur leur périphérie où se sont développées des zones d'aménagement, ont bénéficié d'opérations de diagnostics et de fouilles archéologiques sur des surfaces nettement plus vastes au total que celles de l'archéologie programmée. Mon propos est ici de plaider pour que soient développés les principes généraux d'un comparatisme

permettant de progresser plus vite et plus efficacement dans la connaissance de notre passé. Cela devrait passer par une réflexion sur la représentativité des traces et vestiges archéologiques par rapport à la réalité des constructions et fabrications de l'époque et, en conséquence, par la mise en œuvre de procédures permettant de pondérer l'énorme perte d'informations qui affecte la plupart des vestiges archéologiques. C'est à ce prix que pourra être réalisée la saisie des territoires, dont je montre le caractère tout simplement indispensable pour dépasser la sitologie frileuse et l'hyper spécialisation thématique et technique dans lesquelles l'archéologie semble trop souvent se complaire. C'est, en effet, ainsi que pourront être produits des arguments plus solides sur l'organisation des sociétés à travers les changements politiques et idéologiques qu'elles ont connues.

Recherche archéologique et logique marchande

Il y a deux manières fondamentalement différentes de concevoir l'archéologie préventive : l'une, orientée d'emblée vers la recherche, organisée sur des principes de service public, afin d'assurer sans rupture la totalité de la chaîne opératoire de la recherche archéologique, depuis la prospection jusqu'à la publication scientifique des résultats ; l'autre, opportuniste, qui consiste à sauver dans l'urgence – une activité de pompiers de l'archéologie en quelque sorte –, organisée, de plus, selon une logique marchande et n'ayant donc pas pour priorité la qualité scientifique des résultats. Il se trouve que la loi sur l'archéologie préventive a fini par soumettre cette activité à une logique largement marchande puisque c'est l'aménageur, contraint par la loi de financer la fouille, qui lance un appel d'offre et sélectionne l'opérateur.

Entre 1998 et 2002, le CNRA avait fait des propositions visant à intégrer l'archéologie préventive dans une perspective moins opportuniste. Il avait préconisé de définir quelques larges fenêtres d'observation, c'est-à-dire des zones-échantillons où, d'une part les opérations d'archéologie programmée pourraient être concentrées à l'aide d'une politique incitative, et d'autre part les opérations préventives pourraient être plus systématiquement prescrites[1]. La question se pose assez différemment maintenant que les aménageurs sont maîtres d'ouvrage. Il est, ainsi, devenu impossible de soumettre la prescription des opérations de fouille à une quelconque orientation programmatique, même si des considérations touchant à l'état des connaissances ne sont pas complètement absentes des prescriptions de fouille.

L'ouverture de l'archéologie préventive au secteur privé n'est pas ressentie comme une source potentielle de difficultés par la plupart des archéologues. Il est vrai qu'ils n'en connaissent pas bien les effets à terme dans les pays où la formule a été adoptée plus tôt qu'en France. Par ailleurs, la politique de recherche de l'État français, lui-même, privilégie depuis longtemps les collaborations des laboratoires d'établissements publics avec les entreprises privées et ménage même de substantiels avantages fiscaux à celles qui procèdent à des activités de recherche dans des laboratoires propres. L'agrément accordé à des entreprises privées pour procéder à des fouilles archéologiques suscite pourtant de légitimes interrogations ; en particulier dans une période de réduction du poids de la charge salariale dans la fonction publique, alors même que les Services régionaux de l'archéologie éprouvent déjà des difficultés à effectuer plus qu'un contrôle minimal de la qualité des travaux sur le terrain. Il faut ajouter que les employés de ces entreprises ne sont

1• CNRA 2002.

pas expressément tenus de publier les résultats des opérations proprement dites et des études post-fouilles qu'ils ont effectuées pour rédiger leurs rapports.

Inscrire le préventif dans une logique d'études multiscalaires

Il serait possible d'améliorer la situation actuelle en anticipant les tendances lourdes des travaux d'aménagement, donc des besoins d'interventions archéologiques. Sachant que les grands aménagements linéaires (lignes de chemin de fer et autoroutes) ne seront pas poursuivis et que la plupart des opérations préventives tendront à se concentrer sur les villes pour des raisons tout à fait rationnelles de densification des espaces bâtis, il devient, en effet, envisageable de développer une réflexion visant à maximiser cet important potentiel d'informations. Cela suppose de traiter la difficile question de la représentativité des données archéologiques en s'efforçant d'évaluer qualitativement et quantitativement la perte documentaire causée par différents facteurs naturels et anthropiques afin de se donner les moyens de corriger autant que possible les déformations de la réalité.

Dans le cadre de l'intervention de terrain, les problèmes de représentativité sont les mêmes pour l'archéologie préventive que pour l'archéologie programmée ; même si des difficultés particulières sont souvent causées par la dimension très supérieure des surfaces diagnostiquées et fouillées[2]. Ils se posent, en revanche, de manière assez différente si l'on essaie de soumettre les opérations d'archéologie préventive à une optimisation scientifique. Il semble à première vue que ces opérations ne puissent résulter que de circonstances économiques et politiques très ponctuelles, donc aléatoires et, par conséquent, largement imprévisibles. Quelques tendances lourdes se dégagent pourtant. Les grands projets d'aménagement linéaire (lignes de chemin de fer, autoroutes) sont dorénavant terminés, voire écourtés pour des raisons économiques. La tendance va dans le sens d'une augmentation du nombre d'opérations, parallèlement à une diminution des surfaces fouillées et d'une localisation qui s'est concentrée sur la périphérie des grosses agglomérations où les opérations se succèdent à un rythme assez rapide, agrandissant graduellement l'espace étudié. Il en résulte une intéressante croissance du nombre des "fenêtres d'observation" ouvertes, de taille généralement assez moyenne, mais qui finissent au total par atteindre des surfaces très étendues, car les secteurs fouillés jouxtent souvent des secteurs qui l'ont été précédemment.

Cela pose, bien sûr, des problèmes de représentativité plus compliqués à résoudre et où la prescription joue un rôle particulièrement crucial ; il ne s'agit pas là de sélectionner les secteurs les plus denses en vestiges, mais d'éviter de rater et donc laisser détruire sans enregistrement les vestiges d'occupation aussi modestes soient-ils. L'un des progrès possibles dans cette voie pourrait être l'utilisation de la prospection électromagnétique. Il n'est pourtant pas sûr que cette méthode de prospection performante et rapide, car une batterie de 16 capteurs peut être dorénavant tractée par un 4x4 roulant à 15 km/h, soit en mesure de repérer les vestiges d'une simple ferme, sauf si les tranchées de diagnostic réalisées ultérieurement sont localisées en fonction des "anomalies repérées".

Dans la situation présente, les villes actuelles se retrouvent ainsi au cœur des programmes d'aménagement. Cette concentration des travaux d'aménagements successifs offre la possibilité de pratiquer à terme une archéologie des très grandes surfaces, clé de résultats encore plus

2• Brun *et al.* 2006.

révélateurs de l'évolution sociale et de l'histoire longue de nos régions. L'organisation spatiale est, en effet, le meilleur révélateur de l'organisation sociale et de ses changements. Mieux évaluer la représentativité de ce qui reste comme traces, par rapport à la réalité des constructions et des fabrications du passé, suppose de bien identifier les filtres qui se sont interposés entre ce passé et le présent. Ce sont surtout : la conservation différentielle des matériaux selon le milieu environnant, l'érosion, les atteintes anthropiques directes, l'inégale intensité de la recherche et, longtemps négligés, les choix des constructeurs.

Explicitons-les :

- La conservation est plus ou moins bonne selon l'hygrométrie, l'acidité, le type et la granulométrie des sédiments.
- L'érosion a pour effet de déplacer et d'organiser différemment les sédiments, les vestiges et les traces.
- Les atteintes humaines résultent des labours, défonçages de vignes, pillages, prélèvements de matériaux, travaux pour divers aménagements.
- L'inégale intensité des recherches renforce, voire crée, des différences fictives et aggrave les difficultés pour comparer les sites et les modalités d'occupation du sol entre régions.
- Les choix des constructeurs, enfin, s'avèrent tout aussi décisifs, seuls certains aménagements ayant été conçus pour laisser des traces de façon délibérée, selon : a) les techniques mises en œuvre, b) la taille des établissements, c) la volonté de monumentalité et de durabilité dans le domaine funéraire (tertres volumineux, constructions en pierres), comme dans celui de l'habitat (usage de pierres, longueur, hauteur, profondeur des aménagements : palissade, fossé, porche, rempart).

Ces divers filtres ont opéré de manière combinée, offrant plus ou moins de prise aux destructions humaines avec, en particulier le bouleversement des traces anciennes localisées dans ou sur la couche de terre arable, souvent labourée, donc largement déstructurée[3].

Évaluer plus objectivement la perte d'information

Procéder à une réévaluation de la représentativité des vestiges observables exige l'élaboration d'une méthodologie plus objective mesurant la perte d'informations. On dispose à cet effet d'un certain nombre d'indices disponibles à partir de sites découverts dans des contextes exceptionnellement bien conservés. Citons ici quelques exemples. Pour les vestiges céramiques, entre autres, les palafittes du Hallstatt B2 montrent que des quantités importantes jonchaient le sol sur la plupart des établissements protohistoriques : 1 kg/m^2 à Hauterive-Champréveyres[4], 0,86 kg/m^2 à Cortaillod-Est, ce qui représente en moyenne 42 kg par maison et par génération[5]. Pour les restes fauniques, par exemple, on a enregistré, sur un site du Hallstatt B1 à Bucy-le-Long "Héronnière", 32 restes totalisant 161 g, au sein de 26 m^3 d'une lentille de couche d'occupation tapissant un léger creux[6]. Or, un bœuf possède 370 os et, si le bœuf était la seule viande consommée et représentait 10 % du régime alimentaire – assurant les besoins en protéines de 10 personnes –,

3. Brun 1999.
4. Borrello 1993.
5. Arnold 1990.
6. Châtillon 1995.

il fallait, pour nourrir ce petit groupe, abattre une bête de 200 kg tous les 150 jours, ce qui produisait 900 os/an, ou 22 500 os en 25 ans. On mesure mieux, de la sorte, combien en très grande majorité les établissements que nous fouillons aujourd'hui s'avèrent tronqués. Il faut ajouter que les plans d'habitations de l'âge du Bronze, du Premier et du début du Second âge du Fer demeurent souvent tout simplement indétectables, car seuls demeurent au mieux les structures les plus profondes, celles qui s'enfonçaient à plus d'une cinquantaine de centimètres[7].

L'incidence de ces destructions sur les interprétations est tout à fait cruciale. Deux exemples sont éclairants à ce sujet. Voyons d'abord le problème de la variabilité des modes de stockage alimentaire. Nous savons maintenant que les structures de conservation étaient aériennes ou souterraines, et que ces deux modes n'étaient pas toujours utilisés de manière synchronique. Or, ces choix culturels ou techniques influencent forcément beaucoup la visibilité archéologique et les possibilités de datation de nombreux établissements. Il en va de même lorsque le choix a été fait de réaliser ou non des constructions monumentales. Il s'agissait alors d'afficher pour longtemps, donc légitimer, un pouvoir, ce qui trahit paradoxalement une certaine fragilité politique interne. Cela signifie, symétriquement, qu'une société nettement hiérarchisée, mais peu soucieuse de le manifester avec ostentation, dans le domaine des structures funéraires, en particulier – ce qui est un cas avéré dans certaines zones[8] – pourrait fort bien apparaître de façon trompeuse comme peu différenciée.

La question de la pertinence des modes d'évaluation se pose toujours en archéologie préventive. Un grand progrès a certes été réalisé par rapport aux surfaces étriquées auparavant décapées, mais la faible visibilité de la plupart des établissements rend leur interprétation difficile et conduit à des restitutions le plus souvent trop minimalistes. Un instrument de mesure plus objectif est ainsi devenu nécessaire. Il pourrait s'agir d'une valeur constante apte à quantifier la perte potentielle en vestiges de structures bâties, de mobilier archéologique, etc. Deux propositions de constantes ont été publiées en France. Michel Py, le premier, a pensé utiliser pour cela la quantité de céramique locale[9]. Cette solution ingénieuse présente toutefois un inconvénient non négligeable : d'une période ou d'un établissement à l'autre, la quantité de céramique locale variait à l'évidence selon les catégories sociales, les activités économiques, la taille ou la richesse des habitants. Il m'a alors semblé que la prise en compte du volume de matériaux modifiés ou déplacés par l'homme (sols d'occupation et remblais divers enrichis d'éléments organiques plus ou moins décomposés, de charbons de bois, de débris lithiques, céramiques, métalliques, etc.) pouvait constituer une constante moins aléatoire[10]. Elle permettrait de distinguer plus objectivement des catégories d'états de conservation pour les sites archéologiques.

Pour éviter l'écueil de restitutions minimalistes par trop déformatrices, il convient de :

- ne pas s'enfermer en travaillant à des échelles trop rapprochées, mais envisager la totalité des manifestations sociales – tombes, dépôts, réseaux – à diverses échelles ;
- se donner les outils d'une meilleure évaluation de la déformation causée par les différents filtres reconnus afin de rendre vraiment comparables les établissements.

7. Brun 1999.
8. Brun 2004.
9. Py 1990.
10. Brun 1999.

Saisir les territoires

L'archéologie est mieux outillée que d'autres Sciences humaines et sociales pour comprendre l'histoire humaine dans toute la profondeur de son évolution. Elle est, en effet, la seule en mesure de documenter les modes d'expression identitaires des sociétés sans écriture ou presque[11]. Elle est aussi la seule permettant de suivre l'évolution des entités territoriales sur la longue durée : pour faire, en particulier, la part des changements réguliers de la culture matérielle, et des changements plus profonds et disposant des moyens de hiérarchiser et caractériser la nature de ces changements[12]. Cela suppose de ne pas se laisser leurrer par des différences d'échelle d'observation. La détermination par l'archéologie de la nature du pouvoir repose d'abord sur la hiérarchie fonctionnelle des sites et les configurations spatiales qu'ils dessinent dans l'espace. L'organisation spatiale des établissements, à travers leur taille, leur monumentalité et les fonctions qu'ils regroupent, représente le meilleur révélateur de l'organisation sociale[13]. Saisir le territoire nécessite évidemment l'exploration archéologique de grandes, voire très grandes surfaces ; ce que l'archéologie préventive est plus spécifiquement en mesure de réaliser.

Le territoire est un espace délimité géographiquement par l'autorité en place, qu'elle soit individuelle ou collective, un espace circonscrit que l'on occupe, dont on use en termes de ressources et que l'on défend vis- à-vis d'autrui. Il possède une signification physique, bien sûr – c'est une portion d'espace terrestre –, mais aussi idéelle – c'est l'idée que les gens s'en font et qui ne coïncide pas toujours exactement avec les limites concrètes – et souvent variable selon l'échelle spatiale, temporelle et sociale considérée. La notion de territoire implique une volonté de transmission des racines identitaires par l'éducation : apprentissage de savoir-faire, de règles de savoir-vivre, de mythes fondateurs et de principes éthiques[14]. Les sociétés agropastorales, l'expriment en montrant qu'elles font corps avec le sol qui les nourrit par la construction de monuments (sanctuaires ou tombeaux) destinés à résister au temps et à marquer le territoire en tant que centres symboliques, lieux de mémoires et limites internes et externes[15]. Le territoire constitue un élément de médiation entre le monde des vivants et celui des ancêtres et des forces surnaturelles. Il s'agit du sol nourricier, celui où se dissolvent les dépouilles mortelles des ascendants, d'où l'idée répandue d'un cycle liant la mort des anciens à la prospérité des vivants. Dans sa profondeur résident des divinités souterraines que l'on croit pouvoir amadouer par des offrandes, souvent sacrificielles (anfractuosités, sources, marais, fosses, etc.). L'espace territorial est, ainsi, non pas une simple étendue bornée, héritée, mais une entité fondamentale, dotée d'une épaisseur, d'une profondeur dans laquelle la communauté vivante trouve ses "racines", perçues comme indispensables à sa survie. Paradoxalement, bien qu'il ait été souvent approprié par la force au détriment d'occupants plus anciens, on constate que cet espace devient vite, dans l'imaginaire, le lieu d'origine.

La notion de territoire est souvent utilisée d'une manière confuse qui recouvre des unités spatiales bien distinctes :

11. Barth 1969.
12. Johnson & Earle 1987.
13. Brun 2011.
14. Bourdieu 1979.
15. Renfrew 1973.

- Le terroir qui désigne l'ensemble des terres cultivées et en prairies d'une ferme ou d'un village.
- Le finage qui regroupe le terroir et les espaces sauvages concourant à l'approvisionnement direct de l'établissement (marécages, forêts).
- La communauté d'intermariage qui est l'ensemble démographique nécessaire à la reproduction biologique humaine d'une communauté relativement exogame dans la plupart des sociétés traditionnelles : 200 à 400 personnes pour demeurer viable, compte tenu des risques sanitaires et des conflits intercommunautaires[16].
- Le territoire au plein sens du terme, c'est-à-dire un espace disposant d'une certaine autonomie en matière d'organisation politique ; il s'agit là d'un critère déterminant de la notion de territoire, car il y a du pouvoir, donc du politique, dans toute société.

Au-delà de l'unité politiquement autonome, peuvent se former des ensembles territoriaux plus vastes encore, correspondant à des fédérations ou confédérations plus ou moins durables. Tous ces espaces constituent autant de niveaux organisationnels très importants à discerner pour reconstituer les sociétés passées dans leurs dimensions les plus fondamentales.

La dimension territoriale constitue, en somme, une donnée cruciale pour approcher le champ du politique, entendu au sens large, à la manière des anthropologues comme Georges Balandier pour qui "le pouvoir politique est inhérent à toute société[17]". Des fonctions politiques peuvent en effet être identifiées dans les sociétés les plus simples, même en l'absence de gouvernants spécialisés. Le pouvoir politique coordonne à la fois le fonctionnement des autres champs sociaux (idéologique, économique…) et la défense de la société lorsqu'elle est menacée de l'extérieur. La menace guerrière exige que la communauté conserve la maîtrise de son territoire.

> "La dimension territoriale inclut déjà le lien politique en tant qu'elle est exclusion de l'Autre", a très justement souligné Pierre Clastres[18].

Cette exclusion de l'autre permet à la communauté d'affirmer son identité en se différenciant et cette affirmation peut aller jusqu'au conflit guerrier[19]. La guerre doit cependant rester limitée sous peine de mettre en cause l'existence même de la communauté. Comme on ne peut faire la guerre à tous les autres, il s'avère nécessaire de nouer des alliances et de les entretenir par des fêtes, des échanges de cadeaux et de femmes. L'échange des femmes renforce la fidélité des alliés en les transformant en beaux-frères[20].

Le mode d'occupation de l'espace a, depuis longtemps, été reconnu comme l'un des critères essentiels du phénomène politique. Lewis Morgan[21], Max Weber[22] ou Edward Evans-Pritchard[23] ont insisté sur l'importance particulière du territoire. Même dans une société acéphale comme celle des Tiv du Nigeria, la structure segmentaire de la société, fondée sur le principe de descendance, produit une organisation segmentaire de l'espace[24]. À plus forte raison dans des sociétés plus

16. Hassan 1981.
17. Balandier 1967, 43.
18. Clastres 1980, 192.
19. Keeley 1996.
20. Lévi-Strauss 1958.
21. Morgan 1877.
22. Weber 1922.
23. Evans-Pritchard 1940.
24. Bohannan & Bohannan 1953.

complexes et centralisées, la hiérarchie des établissements trouve une traduction inévitable dans l'aménagement de l'espace. L'archéologie peut appréhender cet aménagement de l'espace pour peu qu'elle ait les moyens d'explorer non plus un seul site, mais une région. Elle parvient à saisir la trame de l'habitat à travers la localisation réciproque des sites, les hiérarchies à travers les différences de taille, de forme et de contenu de ces sites, les surfaces polarisées à travers la distance relative des centres territoriaux, l'évolution sur le long terme de ces configurations spatiales révélatrices de la nature du pouvoir politique. Il convient d'appliquer cette méthodologie dans les régions où des données abondantes ont pu être réunies. De la sorte, les diverses configurations territoriales deviendront alors comparables, offrant des informations nouvelles sur l'histoire des sociétés dépourvues de sources textuelles suffisamment explicites dans ce domaine.

BIBLIOGRAPHIE

Arnold, B. (1990) : *Cortaillod – Est et les villages du lac de Neuchâtel au Bronze final. Structure de l'habitat et proto-urbanisme*. VI, Neuchâtel.

Balandier, G. (1967) : *Anthropologie politique*, Paris.

Barth, F. (1969) : *Ethnic groups and boundaries. The social organization of culture difference*, Londres.

Bohannan, L., Bohannan, P. (1953) : *The Tiv of Central Nigeria*, Londres.

Borrello, M. A. (1993) : *Hauterive-Champréveyres 7. La céramique du Bronze final, zones A et B*.

Bourdieu, P. (1979) : *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris.

Brun, P. (1999) : "L'habitat : prisme déformant de la société protohistorique", in : Braemer, F., Cleuziou, S., Coudart, A., dir. : *Habitat et société, XIXe Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, Antibes, 339-352.

Brun, P. (2004) : "Réflexion sur la polysémie des pratiques funéraires protohistoriques en Europe", in : Baray, L., dir. : *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques, Actes de la table ronde, Glux-en-Glenne, 7-10 juin 2001*, Glux-en-Glenne, 55-64.

Brun, P. (2011) : "Les territoires en Europe pendant les âges du Bronze et du Fer.", in : Kourtessi-Philippakis, G., Treuil, R., dir. : *Archéologie du territoire, de l'Égée au Sahara*, Paris, 213-230.

Brun, P., Marcigny, C., Vanmoerkerke, J. (2006) : "Essai d'évaluation des opérations de grandes surfaces.", in : Brun, P., Marcigny, C., Vanmoerkerke, J., dir. : Une archéologie des réseaux locaux, dossier spécial, Les Nouvelles de l'Archéologie 104-105, Paris, 86-96.

Châtillon, S. (1995) : *Étude comparée des structures et de la céramique d'habitat Bronze final IIIb-Hallstatt ancien de Bucy-le-Long "la Héronnière" et de Limé "les Fussis" (02)*, Mémoire de maîtrise, Paris 1 Panthéon Sorbonne.

Clastres, P. (1980) : *Recherches d anthropologie politique*, Paris.

CNRA (2002) : *La recherche archéologique en France. Bilan 1995-1999 du Conseil national de la recherche archéologique*, Paris.

Evans-Pritchard, E. E. (1940) : *The Nuer*, Oxford.

Hassan, F. A. (1981) : *Demographic Archaeology*, New York.

Johnson, A. W., Earle, T. (1987) : *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

Keeley, L. (1996) : *War before Civilization* (Trad. *Les Guerres préhistoriques*, Paris, Rocher, 2002), Oxford.

Lévi-Strauss, C. (1958) : *Anthropologie structurale*, Paris.

Morgan, L. H. (1877) : *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, Londres.

Py, M. (1990) : *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise*, EFR 131, Roma.

Renfrew, C. (1973) : "Monuments, mobilization and social organization in Neolithic Wessex", in : Renfrew, C., éd. : *The explanation of culture change: models in Prehistory*, Londres, 539-558.

Weber, M. (1922) : *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre* (Trad. *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965), Tübingen.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

FUNERARY PRACTICES

Brun, P. (2023): "Funerary practices", in: Haselgrove C., Rebay-Salisbury K., Wells P. S., ed.: *Oxford Handbook of the European Iron Age*, Oxford, 1237-1259.

Ce texte, écrit pour le *Oxford Handbook of the European Iron Age*, met en évidence la théorie processuelle duale curieusement méconnue en Europe, alors qu'elle éclaire subtilement la signification des pratiques de dépôts funéraires et non funéraires. Elle montre là aussi la fécondité d'une approche non binaire. Elle conçoit l'existence de gradients échelonnés entre deux extrêmes ; ce qui permet de saisir les taux de variation d'une propriété par unités de temps, de longueur ou de toute autre nature d'après une échelle donnée.

This text, written for the Oxford Handbook of the European Iron Age, highlights the dual processual theory that is curiously unknown in Europe, even though it subtly sheds light on the significance of funerary and non-funerary depositional practices. Here too, it demonstrates the fruitfulness of a non-binary approach. It acknowledges the existence of gradients scaled between two extremes; this enables us to grasp the rates of variation of a property per unit of time, length or any other kind according to a given scale.

Introduction

The archaeological study of funerary practices has advanced greatly in recent years. Protocols for on-site recording and observation techniques capturing fine detail in the laboratory have lifted the veil on practices whose variability was often unforeseen. This might be seen to lend support to the idea that the mortuary practices lacked any overriding rationale, or at least were independent of social organization. However, a homogeneous thread can in fact be perceived behind this diversity, comprising a recurrent pattern of symbols and an underlying logic suggesting that a funerary ceremony represented a codified form of expression, an ideological 'discourse' linked to real historical circumstances. Like other rites of passage, this diversity 'spoke' in some way about the society to which those close to the deceased belonged, and of their world view. Funerary practices

are not therefore a faithful and passive reflection of the way societies were organized, but nor are they a purely ideological product disconnected from economic and political contingencies. This is clearly apparent during the Iron Age, a period that spans, for most parts of Europe, the last 8th c. BC, continuing into the early centuries AD beyond the frontiers of the Roman Empire. We shall follow the chronological and spatial development of these practices in pre-Roman Europe, examining the most significant archaeological evidence available.

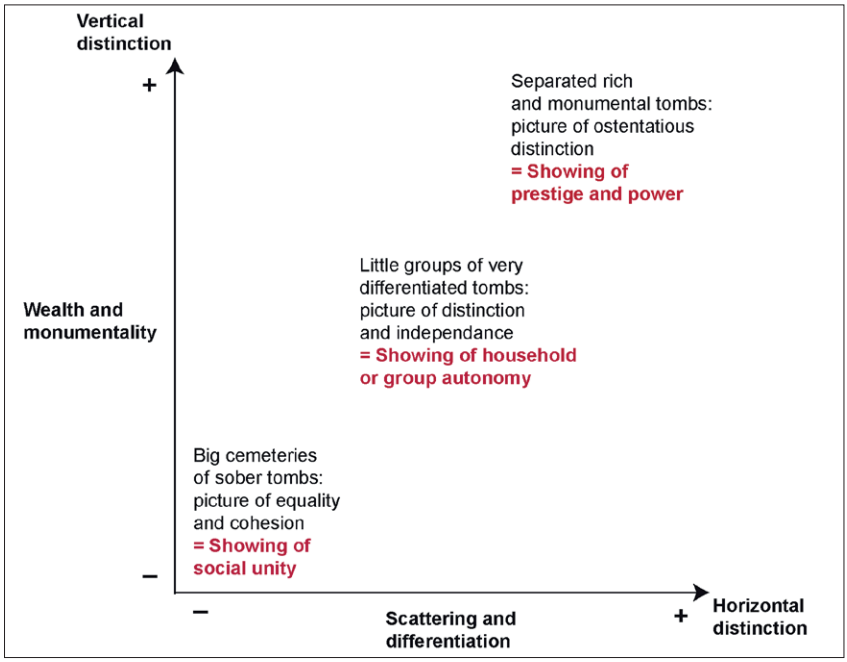
Methodological and theoretical framework

Humans did not always bury their dead. In Iron Age Europe, the majority of communities did not bury all their dead, and some seem to have buried none at all. This means that unburied bodies, though no doubt treated with respect as in all human societies, escape archaeological detection. Among the filters that come between the actual funerary practices of a distant era and our current understanding of them, the decision to bury or not to bury appears increasingly to be one of the most significant. It is combined with other similarly cultural choices, such as the level of restraint inherent in the funerary deposits, the number of graves located in a single place, and the degree of permanence or monumentality of the burials. All these elements obviously have a significant bearing on the chances of discovering graves and understanding their distinctive features. Such social filters come on top of other constraints, which are often easier to quantify; these include natural erosion, later human intervention, or the level of effort invested in field research. Burials thus represent merely the tip of an enormous iceberg which encompasses the totality of all funerary practices. The concept of the grave or tomb, which defines a place where a person was buried, comes from the Greek *tumbos*, meaning burial mound, and from the Latin *tumere*, meaning swelling, in the sense of a mound marking a burial pit, where – however slight the relief – the living can remember the dead. The role of a grave was also to materialize symbolically the relationship between a social group and the land it inhabited, exploited, and from which it drew its sustenance, as well as to perpetuate the memory of the deceased in the consciousness of the survivors.

Among the people who were not formally buried, by far the majority during the Iron Age, some have nevertheless left archaeological traces: these include individuals accidentally or deliberately placed in natural hollows or scoops dug for reasons that had nothing to do with commemorating the dead; we shall later see that a high proportion of these individuals are very likely to have been the victims of human sacrifice. As stated, only a fraction of the population received formal burial during the Iron Age, but in proportions that varied according to the region or period. This fraction is often equated with the political, economic, and religious elites. There is little doubt that this was the case when the grave goods are significantly richer, or some burials more monumental than others, but it is less obvious when the burials of a given community show little differentiation. Indeed, among societies of broadly equivalent political complexity, some were remarkably restrained in their burial practices, while others exhibited very significant differences between graves. This suggests that funerary practices did not always reflect economic and political organization. Rather, they conveyed an ideological message (fig. 1). They showed not what these communities were, but how they wanted to appear, depending on their ethical values and the circumstances of the time[1]. Such a discourse is not explicit, but close observation of differences between graves and cemeteries yields much information on the communities' conception of social relations, especially between rank, gender, and age groups, even when differences in rank were removed for religious

1• Morris 1987.

reasons or to promote cohesion when solidarity was vital. Significant differences between graves, as well as between groups of graves and cemeteries, can thus be perceived from elements such as the number of burials, the relative distribution of men, women, and children, the period of use, the grave goods, the treatment of the body, or the durability of markers on the ground to avoid recutting. Overall, the development of these funerary traits over several centuries and on a Europe-wide scale reveals trends which, when compared with patterns in other spheres of activity (domestic, artisan, cult-related, agro-pastoral, commercial, or diplomatic), provide precious insights.



› Fig. 1. Model of the ideological messages conveyed by funerary practices, in particular through the wealth of funerary deposits, monumentality, location, and relative differentiation of graves (Author).

The use of iron is attested over most of Europe from the 8th c. BC, at the time city-States were emerging in Greece and then Italy[2]. Based on current knowledge, urbanization is detectable mainly through funerary and religious remains. Vast cemeteries developed on the outskirts of towns because of the high density of inhabitants, the permanence of the settlements, and probably also because more people were now being buried than disposed of in ways that left no archaeologically detectable traces; the exposure of bodies on platforms, and the cremation and scattering of remains on the ground or on water in selected locations, all require space to be available nearby, which becomes more limited or more difficult to access in an urban environment. As its name implies, a necropolis sensu stricto tends to accompany a *polis*, i.e. an urban agglomeration. Outside urban settings – which applies to the greater part of the Iron Age – large cemeteries indicate, if not the existence of villages, then at least the presence of long-lived territorial communities, whose shared burial ground becomes a symbolic centre. Conversely, the permanence of a territorial community

2• See Chapter 23, also Chapters 12-14, in: Haselgrove *et al.* 2023.

did not necessarily give rise to the growth of large cemeteries; societies evidently made choices about their funerary practices, and, although these were undoubtedly carried out with respect, they did not result in interment for the majority of the deceased. We shall survey Europe from south to north and in chronological sequence to follow the non-linear and seemingly random development of funerary practices, using key sites which are statistically representative of the period. In this way we shall examine the variability of these practices and how they have been read in terms of their ideological and social significance.

The development of networks

This first section will examine mortuary practices from the 8th to 5th c. BC, with a particular focus on the phenomenon of so-called "princely" burials. In much of Europe, the overall picture is one of broad continuity with late Bronze Age burial traditions, but with increasing investment in funerary rites; some areas, however, seem to lack formal burials altogether in the earlier Iron Age. In various regions, from Iberia to the Ukraine, very ostentatious tombs appear. These contain exotic luxury goods which attest to one of the hallmarks of this period – the intensification of long-distance supra-cultural exchange networks. These networks allowed certain players to establish powerful dynasties which held sway for three or four generations. We will begin with the rich mortuary evidence from the Circum-Alpine zone.

The Circum-Alpine zone

At the beginning of the Iron Age, the new metal was mainly used for weapons, especially the long iron swords often placed as status symbols in the graves of the male social elite. These graves, which are isolated or grouped in small clusters, were often covered by a small round barrow. Within the usable corpus of 179 burials in the Circum-Alpine zone dated to between 800 and 625 BC and containing at least one iron object, iron swords are frequently the only metal artefact present. No standard panoply stands out. The burial rite (inhumation or cremation) varies too. There are, however, some preferred associations: first with iron knives (nearly always found near faunal remains), then with wagons, then with objects of personal adornment or toiletry sets made of iron or bronze, and finally with iron axes, especially in the eastern Alps[3]. Such patterns show that the adoption of iron metallurgy proceeded very slowly in Europe. While a significant threshold in its spread was passed around 730 BC, iron nevertheless remained the prerogative of social elites, who used it for military equipment and for prestige, especially in ceremonial funerals. At the turn of the 8th to 7th c. BC, the emerging city-States of Greece and Italy gave new impetus to exchanges with the north of the European continent, particularly across the eastern Alps. The *situlae* with narrative representations, which were often deposited in graves, are evidence of this network. They illustrate court scenes inspired from the figurative manner typical of the Orientalizing style[4]. The societies that used these *situlae* were organized in territorial groups and possessed fortified centres with ostentatious burials under barrows close by, and had relations with groups further north as far as the Austrian Danube and, more diffusely, beyond. The impressive funerary deposits in some burials

3· Dhennequin 2005.
4· Frey 1962.

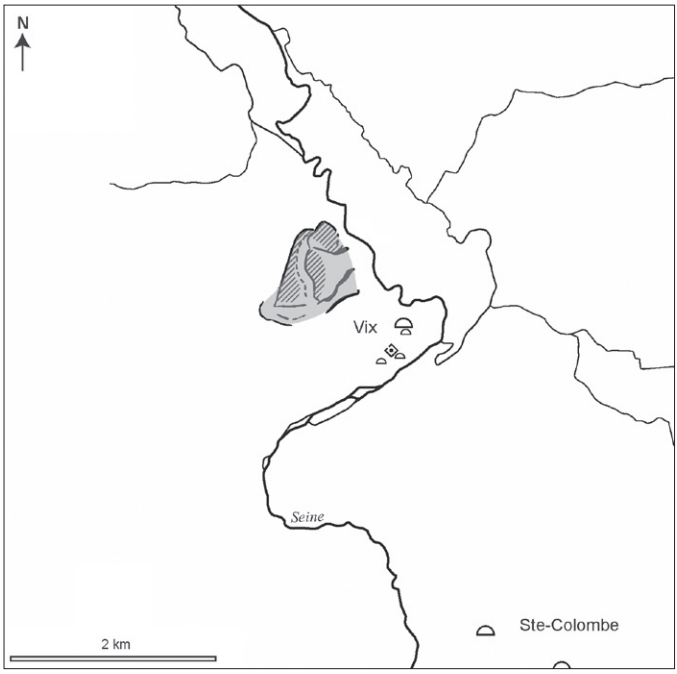
show this without any ambiguity. The burial of Stična in Slovenia[5], and the Strettweg grave with cult wagon[6], the Kröllkogel barrow at Kleinklein with bronze burial mask and hands[7], the grave with an elephant-ivory sword pommel at Hallstatt[8], and wagon burials of richly attired women such as Mitterkirchen[9] – all in Austria – are particularly telling. To a lesser extent, the numerous wagon burials from across this zone, including a high concentration in the Prague region[10], are surely affirmation of a stratified social organization closely following wide-ranging exchange networks along several alternative routes between the Adriatic and the Baltic seas. A variety of goods travelled along this multi-branched axis, of which Baltic amber is the easiest to identify archaeologically. The barrow cemetery of Stična – with six burials in one barrow producing over 20,000 glass beads (a material and technique originating in the Near East) and a large quantity of Baltic amber beads assembled into elaborate pendants[11] – is a perfect example of such a structure resting on networks that were previously disconnected.

At the cemetery of Hallstatt in Austria, excavated repeatedly since 1846, over 2,000 graves have been recovered, several containing very rich assemblages. That is why the burial ground was quickly adopted as representative of the early Iron Age and gave its name to the period. The wealth displayed in this cemetery, located 340 m above an Alpine lake at the end of the high valley of the Salzberg and very close to the Hallstatt salt mines, is probably related to the exploitation of this exportable commodity and to the control that the local community was able to exert over the one of the most frequently used exchange routes in the seventh century BC linking the Adriatic to the Baltic via the eastern Alps. The Hallstatt cemetery was used between c.730 and 430 BC by an average population of some 330 people. The deceased were either inhumed or buried after cremation on a pyre, most often singly, but sometimes accompanied by one to three other individuals. A gradual shift from cremation to inhumation took place. Men and women, in equal numbers, seem to have occupied distinct areas of the cemetery, but both groups exhibit an identical socio-economic profile, with 20% of rich graves, among which 4% represent an even more lavishly furnished subsection. Over its three centuries of use, the cemetery's social structure remained the same, although signs of far-flung connections became fewer after the end of the seventh century BC[12]. It is notable that the graves of women are often among the most prestigious burials in this era. This echoes practices known in Italy at the end of the Villanovan and early Etruscan periods. Two extremely rich female graves of the first half of the 7th c. BC, consequently dubbed "princely graves" by our Italian colleagues, spring to mind: the Regolini-Galassi tomb at Cerveteri with gold jewellery by the dozen, and the Barberini tomb at Preneste with its spectacular Orientalizing objects[13]. However, in contrast to what took place later, artefacts made in the emerging Mediterranean city-states reached central Europe in small numbers only[14]. Exchange was from one to another, at a sporadic rate, and probably took place in an indirect manner.

5. Božič 2009.
6. Egg 1996.
7. Egg & Kramer 2005.
8. Kromer 1959.
9. Pertlwieser 1982.
10. Chytráček *et al.* 2010.
11. Wells 1981.
12. Hodson 1990.
13. Winther 1997.
14. See Chapter 27, in: Haselgrove *et al.* 2023.

Exchange increased in the course of the 6th c. BC, with the most prestigious funerary displays including tablewares made in Greek or Etruscan city-States. This is the case both north-west of the Alps, and in various parts of the European hinterland in contact with Greek colonies on the Black Sea and the Mediterranean coast. Mediterranean objects, many of which were destined from the outset for distant clients for example, the oversized Vix krater[15], Illyrian amber figurines[16], and Graeco-Thracian and Graeco-Scythian gold and silverwork[17] – became the markers of social dominance. They featured especially in the largest and richest burials furnished with grave goods of diverse provenance.

The archaeological complex of Vix-Mont Lassois[18], interpreted as a princely centre of the sixth and early fifth centuries BC, consists of a defended hilltop site and three wagon burials, among them the particularly richly furnished Vix burial (fig. 2). Originally covered by a large barrow, 38 m in diameter, the underground burial chamber contained a huge Greek bronze krater 1.60 m high, decorated with masks of Gorgons and a parade of warriors, two Attic cups, a Greek silver bowl, as well as two Etruscan bronze basins and an *oenochoe*. The woman lay in the body of a wagon whose four wheels had been dismantled and stacked along the walls of the chamber. She died aged 30-35, and was bedecked with jewellery of local manufacture, sometimes adorned with beads of exotic provenance (Baltic amber and Mediterranean coral), as well as a heavy gold torc with terminals in the form of a lion's paw supporting a tiny winged horse and ending in a sphere. The



› Fig. 2. The Vix-Mont Lassois complex, Burgundy, comprising the large fortified hilltop settlement on mont Lassois, the Vix and Sainte-Colombe barrow burials, and the contemporary sanctuary at Vix, all found within a radius of 4 km (Author).

15. Joffroy 1962.
16. Palavestra 1994.
17. Moscalu 1989; Schiltz 1994.
18. Chaume & Mordant, ed. 2011.

other two wagon burials were located in the neighbouring commune of Sainte-Colombe. As well as the remains of a wagon, one of them contained an Etruscan basin with three griffins' heads, and an iron and bronze tripod; the other produced two bracelets and two ear pendants made of gold, and an iron axe.

Another burial has recently been discovered near the River Seine at Lavau (Aube), 70 km north of Vix. Here too, a tumulus was erected over a large burial chamber. The body of the deceased, originally laid out in the body of a wagon, was adorned with a gold torc and bracelets, and accompanied by a dozen metal vessels imported from the Mediterranean, including a large cauldron, two wine jugs, a sieve, and a goblet. This tomb lay close to three more previously known rich graves of the same period, around 450 BC. The group is thus a perfect transitional ensemble, marking the end of the earlier Iron Age and the north Alpine princely phenomenon, as well as its north-western limit. Some twenty princely centres of this type are known in a zone between western Bavaria and eastern Berry in central France[19]. Their distribution, at a distance of some 100 km from one another, suggests the development of centralized princely territories of roughly similar size. Never before had territories of this scale been unified under a single power. Yet these polities were fragile and their rulers unable to stay in power for long, most probably because they were dependent on exchange relations binding them to Mediterranean powers, and they collapsed after the middle of the 5th c. BC. The princely graves played a major part within these societies as territorial and dynastic markers. The best-excavated of these graves, at Hochdorf (Baden-Württemberg), shows that they were not always erected at the capital of these autonomous political units. It is also worth noting that many burials were robbed after only a short interval[20], as with the Grafenbühl and Hohmichele in south-west Germany, and Üetliberg in Switzerland. The pillaging of the Magdalenenberg (also in south-west Germany), less than half a century after the funerary chamber was built, demonstrates that any ideological taboos protecting these burials were not universally observed, even before the full floruit of the princely phenomenon.

South-western and south-eastern Europe

The Circum-Alpine zone was not the only region to exhibit signs of ostentatious burial. In the south of the Iberian Peninsula, in the kingdom of Tartessos, the richest tombs known are those of Almuñecar, La Joya, Niebla, Carmona, and Setefilla. Imported items, as well as prestigious goldwork, have also been recovered from the remains of palaces or temples such as at Cancho Roano. In the Spanish Levante too, burials were organized along hierarchical lines, with "royal" or monarchic tombs, and "princely" or aristocratic burials dominating all the others[21]. The most prestigious tombs were capped by funerary monuments made of cut and sculpted stone. The tombs contained Attic wares, and objects of personal adornment are also found more frequently there than elsewhere in the Iberian Peninsula[22]. This political organization lasted a century and a half at most, and collapsed as Phoenician trade was disrupted and the communities of the Iberian interior became increasingly threatening[23]. The practice of ostentatious burial ceased at the end of the 6th c. BC, but towns such as Carmo, Hasta Regia, or Castulo, which occupied an area up to 50 ha in extent, continued

19. Krausse *et al.* 2016.
20. Kimmig 1983.
21. Almagro-Gorbea 1983.
22. Nicolini 1990.
23. Almagro Gorbea & Ruiz Zapatero 1992.

to rule over small independent territories as long as the late third century BC. Such manifestations of power are related to the privileged links that the indigenous elites forged with Phoenician and Greek colonies. Archaic States emerged in the Levante towards the middle of the 5th c. BC, around the cities of Hemeroskopaion (near Alicante) and Sagonte, which adopted an Ionian alphabet[24].

Turning to the ancient region of Illyria in the Balkans, the five graves of Pilatovíci, Atenica, Novi Pazar, Pécka Banja, and Trebenište (Tomb VII) are richer and more monumental than the others, with prestigious burial accorded equally to individuals of either gender or sex[25]. More ordinary graves, but still containing imported goods, are also known, suggesting at least three, if not four, levels of status. The imported bronze vessels from Novi Pazar and Trebenište seem to have been made by the same southern Italian Greek workshops as those of Hochdorf, Grächwil, and Vix north of the Alps. Amber is also abundant in some Balkan graves, having passed through workshops established in Picenum or southern Italy[26]. These prestige goods crossed the Adriatic and were then transported overland, or continued by sea to the area of the modern port of Dubrovnik. Significantly, these wealthy graves were located on communication networks that were still important in the Middle Ages for caravan traffic between the Adriatic and the Balkan hinterland. The region's mineral wealth, especially the silver ores, hints at what was being exchanged for the fine tableware and precious jewellery. To this we must probably add other goods, still being transported by caravan in the Middle Ages: leather, wool, furs, livestock, wax, honey, resin, timber, rare plants, and slaves. The medieval caravans could consist of several hundred pack animals and an armed escort[27]. Those of the 6th and 5th c. BC were probably not so very different. In Thrace, the majority of princely burials date to the beginning of the 4th c. BC, but are conveniently considered here as part of this tradition. The tombs at Strelca, Brezovo, Rozovec, Dalboki, Daskal Atanasovo, and Kalajanovo run from east to west over a distance of some 200 km between the Gate of Trajan and Yambol. Others are spread along the Danube basin: Vraca (Vratsa), Sofronievo, Peretu, Chirnogi, Gavani, and Agighiol; two more are located in Transylvania[28]: Dobolii de Jos and Sfântu Gheorghe[29]. These probably reflect attempts at legitimating the power of aristocratic families who controlled exchanges with Greek city-States, as some accompanying settlements resemble those we know north of the Alps: Zimnicea in the Danube valley, some 300 km from the Black Sea, for example, has produced – in addition to Thracian, Getan, and Scythian products – fragments of hundreds of Greek amphorae which reached the site from around 430 BC onwards. These wine containers also travelled to Piscu Crasani further north and as far as the slopes of the Carpathians at Cetatenii din Vale[30]. Among the Scythians, ostentatious burials also illustrate attempts at legitimating increased power. Their elites were buried with the traditional bow, trilobite arrows, akinakes or short sword, massive spears, and body armour, as well as with people put to death to accompany them in the grave[31].

In all these zones with rich burials, a distinct hierarchy of at least three levels is apparent within the graves. Furthermore, the very richest burials or groups of burials were not randomly distributed but lay at quite regular intervals from one another. Where the settlement pattern is known sufficiently, the richest sites show a distribution that mirrors the burials. It suggests a very

24· Ruiz & Molinos 1993.
25· Babić 2002.
26· Palavestra 1994; Parović-Pešikan 1964.
27· Palavestra 1994.
28· See Chapter 14, in: Haselgrove *et al.* 2023.
29· Bouzek 1990; Fol & Marazov 1977; Moscalu 1989.
30· Danov 1990.
31· Moscalu 1989.

centralized model whose major sites can be used to define influence over a hypothetical territory – i.e. the degree of integration. The most ostentatious burials included grave goods from Greek and Etruscan city-States, suggesting a causal link between the wealth of the family of the deceased, the importance of its role in long-distance exchange networks, the extent of its political power, and the probably tyrannical nature of that power. The message sent by the burials is thus not just an indication of a high level of organizational complexity, but also of the form of political regime. Elsewhere, funerary practices were more restrained (even if with differences demonstrating some social inequality), which appears to reflect the probably less authoritarian, more respectful character of lineage-based or village based power structures in these regions.

North-western Europe

Even further north, the south–north exchange axis is marked by fewer and less ostentatious burials in the 8th and 7th c. BC, like the large barrow at Voldtofte on the island of Fyn (Denmark), or that of Seddin in Mecklemburg[32]. Greek and Etruscan artefacts are extremely rare, but cordoned buckets and bronze situlae – made in the southern Alpine foothills (or even copied on the middle Rhine) and consequently of lower local social value – were given to the northern political leaders. These ceremonial vessels are known from graves located along the Meuse up to the Rhine delta and the lower Weser in the Bremen area. Others were present in the region of Seddin and along the Oder and Neisse. Further afield, in Scandinavia and the British Isles, finds of such objects are extremely rare[33]. Formal graves are practically absent from the British Isles for much of the Iron Age, apart from in one or two areas such as East Yorkshire (discussed later), as other funerary practices were in existence. The absence of durable traces suggests that it may have been less important for those communities to keep a distinctly reified place commemorating the social elites.

Turmoil and reconfiguration

The start of the second half of the first millennium BC saw significant changes in the funerary record. The overall number and size of cemeteries increased markedly, with particularly striking concentrations in some areas such as Champagne and the middle Rhine-Moselle region[34]. Distinctions in wealth and monumentality were also reduced in many areas. This reflects the collapse of the old despotic dynasties and probably a reduction in politically autonomous territories. These upheavals were magnified in the 4th and 3rd c. BC by the onset of migration by sections of these north Alpine societies, which brought about the demise of the supra-cultural exchange networks. Cremation burial remained the dominant rite in the north German plain, and became increasingly prevalent in the final centuries BC in many other parts of north-west Europe, when we again begin to see a return to more ostentatious funerary practices around the fringes of the expanding Roman Empire. These changes correspond to a reconfiguration of the supra-cultural networks, which now extended much further north. This section follows the same geographical framework as before, again adopting a necessarily selective approach.

32. Wüstemann 1974.
33. Kimmig 1983; Stary 1993; Stary 1995.
34. e.g. Diepeveen-Jansen 2001.

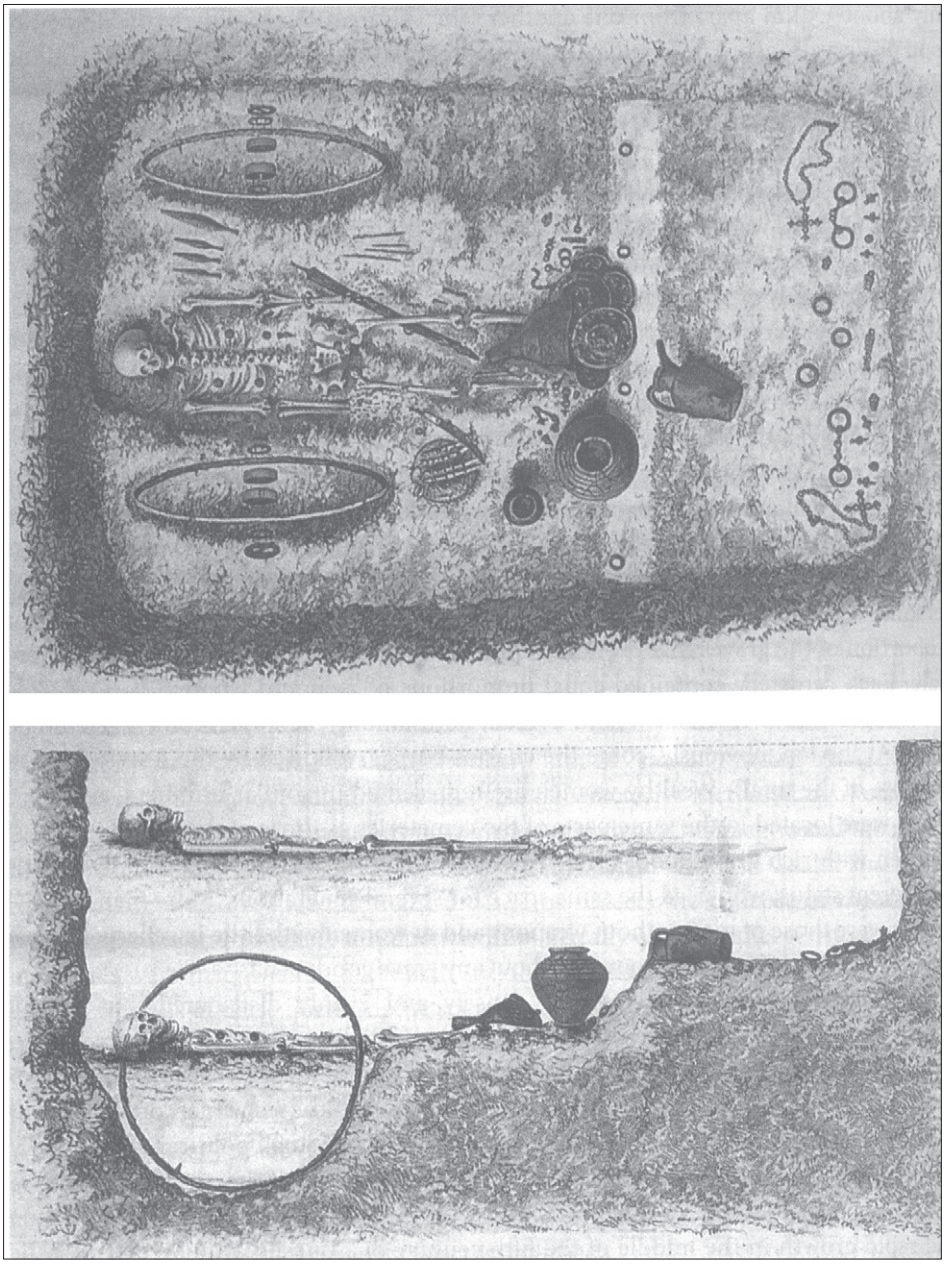
The Circum-Alpine zone

Since the nineteenth century, tens of thousands of inhumation graves have been discovered in the Champagne region, where some 400 cemeteries are known, on average only about 3.5 km apart from one another. The calcareous subsoil has contributed to good preservation, but unfortunately the majority of these were dug in the past without adequate care or recording. Some graves contained vehicles, and at least three have produced an Etruscan oenochoe. The tradition can be traced back to the end of the 6th c. BC. At that time, as illustrated by the large cemetery of Chouilly-Les Jogasses, women were buried in one half of the funerary area, and men in the other, on either side of a four-wheeled wagon burial. Thereafter, when the cemetery grew outwards from this nucleus, the graves were arranged, no longer according to the sex of the occupants, but probably in family groups that included men, women, and children.

All told, remains of vehicles – mostly two-wheeled chariots – have been found in more than 250 graves, most often in male burials, but associated with women in some twenty cases. In seven instances, two individuals were found superimposed in the same grave, and in six of these the woman was uppermost. Only one grave contained two men. On two occasions three individuals were recorded in the same grave. The study of well-recorded graves belonging to the Aisne-Marne culture has made it possible to take social analysis much further[35]. Weapons belonged to men, and torcs signalled women. Among the graves without neck-rings, but containing other items of personal adornment like fibulae or belt hooks, three-quarters were female. A similar proportion of the graves that produced only pottery, or had no grave goods at all, were male. Each cemetery contained equal proportions of men and women. It is possible to distinguish four levels of wealth overall, both among men and women[36]. At the top, obviously, come the chariot burials, followed by the warrior graves (10-20% of the total). Wealthy women are represented in similar numbers, and their graves were located in the same parts of the cemeteries as those of the warriors and of children with rich grave goods. The cemeteries were thus organized in family groups of different status, who used the same space for several generations. More than half the burials were those of men without weapons and of women with little jewellery. The last group consisted of men and women without any grave goods at all.

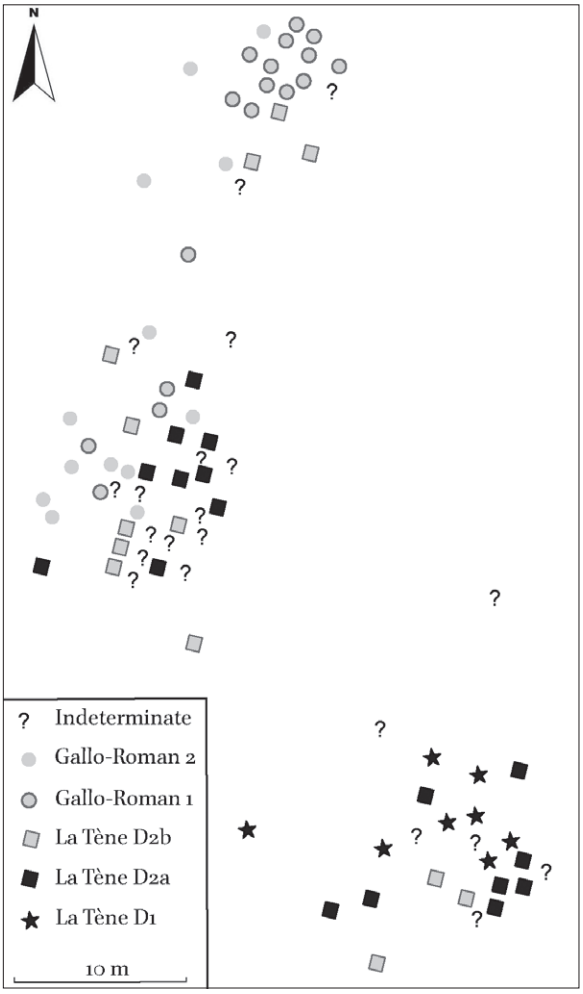
In this region the cemeteries are densely and evenly distributed, but overall differences in wealth are perceptible. Thus, chariot burials are generally present only in cemeteries of more than a hundred graves. Local communities appear to coexist independently. Some exhibit greater opulence than others, but the rich chiefs do not appear to have extended their power over a larger territory. These small political units, clearly hierarchical, characterize the Celtic world during the period of the great migrations, a period when the number of cemeteries decreases regularly after experiencing a strong and rapid growth in the middle of the 5th c. BC. Burials with Greek and Italic vessels, such as Châlons-sur-Marne, Somme-Bionne, Somme-Tourbe (fig. 3), or Pernant count among the richest. Among the most prestigious, male burials remain in the majority, but the proportion of female burials turns out to be higher than expected. At Bucy-le-Long (Aisne), for example, four out of the five cart burials uncovered were those of women. Moreover, it was a woman who was laid to rest in the richest burial of the 4th c. BC, at Waldalgesheim (Rheinland-Pfalz, Germany).

35· Demoule 1999.
36· Demoule 1999.



› Fig. 3. Plan and section of the burial with cart and Mediterranean imports at La Gorge-Meillet in Somme-Tourbe, Marne, France (Drawing E. Gastebois, in: Fourdrignier 1877).

As an example of a late Iron Age cemetery where the cremation rite predominates, we may examine Lamadeleine, Luxembourg[37]. In use during the 1st c. BC, this lay outside the western gate of the monumental Titelberg *oppidum*. The cemetery was organized in three groups of graves, containing seventy-nine cremations and six inhumations (all perinatal deaths). An unknown number of graves had undoubtedly been destroyed prior to excavation[38], but the age and sex profile of the surviving remains consisted of at least fifty-two adults, two young adults, one immature, one adolescent, three older children, eighteen young children or infants (including the six perinatals), and five too fragmentary to identify[39]. As always, the proportion of subadults is much lower than would be expected in a normal population[40]. The cemetery expanded into a new area about every twenty years, with use of the pre-existing clusters diminishing before ceasing altogether[41] (fig. 4).



› Fig. 4. Plan of the sequence of graves at the cemetery of Lamadelaine near the *oppidum* of the Titelberg, Luxembourg (Author, after Metzler-Zens *et al.* 1999).

Lamadelaine is one of the very rare well-analysed and published examples of a cemetery associated with a large fortified town-like settlement belonging to the end of Gaulish independence. Even allowing for lost burials, the number of individuals interred here was clearly low compared to the likely number of inhabitants. The number of datable graves in any single twenty-year span was eight, sixteen, thirteen, thirteen, and finally five. A permanent grave in this burial ground would appear to have been a privilege reserved to a minority. However, more recently, hundreds of new graves have been discovered outside the eastern gate of the Titelberg[42]. This second cemetery was clearly far larger than Lamadelaine and would appear finally to bring this agglomeration closer to an urban model.

37· Metzler-Zens *et al.* 1999.
38· Metzler-Zens *et al.* 1999, 18.
39· Metzler-Zens *et al.* 1999, 249.
40· See Chapter 33, in: Haselgrove *et al.* 2023.
41· For a more recent analysis of the cemetery, see Deweirdt *et al.* 2012, although this does not fundamentally change the picture.
42· Metzler *et al.* 2016, 411.

South-western and south-eastern Europe

In the 4th c. BC in southern Spain, the sculpted funerary monuments of the Iberian sovereigns, like that of Pozo Moro, were replaced by monuments with heroic iconography, such as the heroon of Porcuna[43]. This new mode of expression probably sanctioned the rise to power of a warrior aristocracy in a more fragmented political landscape, as though a compression and concomitant tightening of the level and scale of integration were at play. It seems to be a phenomenon similar to contemporary developments in Celtic areas north of the Alps.

The Celtic migrations, however, set many more people in motion[44]. Some descended on northern Italy, others penetrated Lower Austria, south-western Slovakia, and northern Transdanubia. They settled there and consolidated their hold, as attested by many cemeteries, like those of Sopron-Bécsidomb or Ménfőcsanak[45]. At the beginning of the 3rd c. BC, a series of chieftain's tombs were built, including that at Ciumeşti, famous for its helmet topped by a bird of prey with wings that move, but also containing among the other artefacts greaves of Greek manufacture. Several of these burials yielded Hellenistic bronze vessels. It is unlikely that these luxury goods all represent loot brought back by valiant warriors. The majority were probably acquired through commercial exchanges and/or as diplomatic gifts[46].

An important example of funerary practices not faithfully reflecting social organization is provided by the Dacians. Between 130 and 31 BC, vast quantities of Roman coins reached the Carpathians (over 25,000 Roman denarii and local copies have been discovered in some one hundred coin hoards), but other Roman products are much rarer than in other parts of central Europe. This choice is most likely to stem from Dacian religious prohibitions. These affected most social activities, but only screened certain objects among the goods exchanged with the Mediterranean civilizations. Such ritual particularities call to mind a monotheistic belief system, which could conceivably have been inspired by religions practiced in more complex societies: Buddhism introduced via the steppe regions, Judaism recently adopted in the Crimean kingdom, or Egyptian cults in the Hellenistic cities of southern Thrace. The binding rules of this Dacian state-run religion not only obscured the underlying social organization, but also seem to have encoded funerary practices, ensuring that no individual was associated with grave goods or equipment indicative of his or her status. Further archaeological evidence shows the high level of complexity of such a social organization. The vast settlement of Sarmizegetusa, spread over 3 km and centred on an imposing timber and stone sanctuary of Hellenistic inspiration, is interpreted as the capital of a state that disintegrated at the death of its leader, Burebista[47].

North-western Europe

In Scandinavia, little evidence of social distinction is discernible in burials between the 6th and early 2nd c. BC. Cemeteries consist of cremation graves that resembled one another in their generalized sobriety. The adoption of iron metallurgy, which thereafter rested on local resources,

43. Chapa Brunet 1985.
44. See Chapter 37, in: Haselgrove *et al.* 2023.
45. Szabó 1992.
46. Szabó 1992.
47. Glodariu 1976.

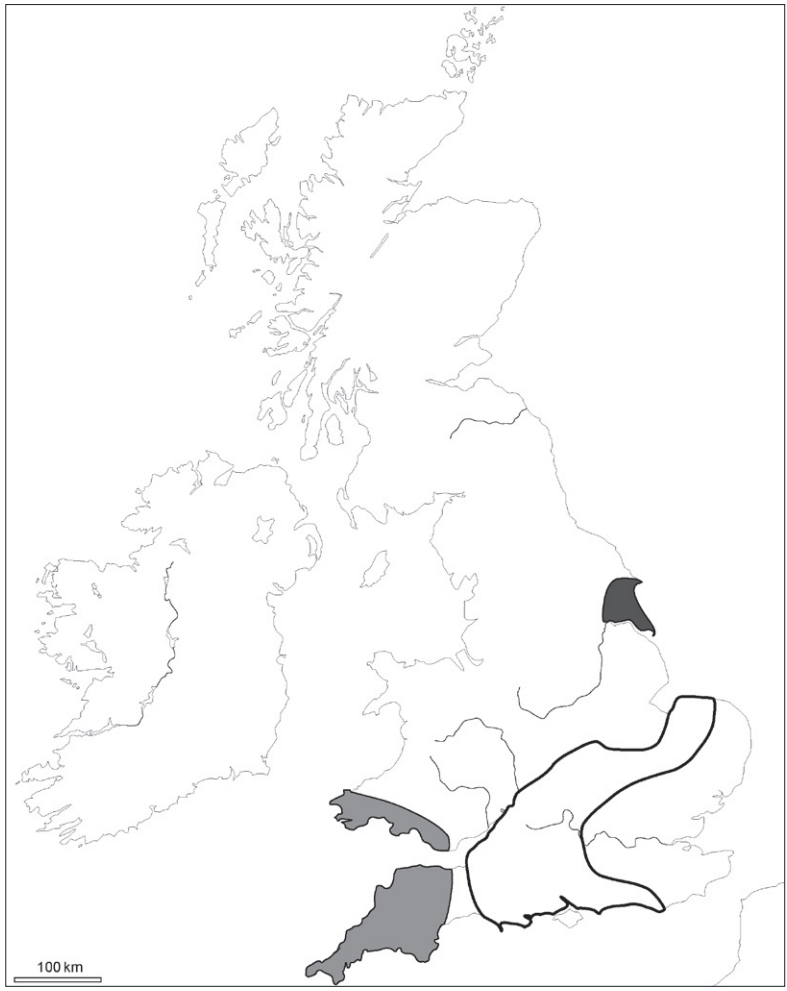
was accompanied by a tendency for communities to turn inwards. Furthermore, regional style differences appear to confirm that community identities were being strengthened[48]. However, some caution is required in the face of this apparent return to more egalitarian social relations; indeed, field boundaries suggest that differential access to land was institutionalized, even if the extent of such power largely escapes us.

Clear social differences become apparent again in the 2nd c. BC. Richer graves in many parts of north-west Europe also signal, through the exotic goods found in them, that long-distance links had been re-established via the social elites. Relations with the Roman world in particular grew rapidly, and "principalities" or "kingdoms" become perceptible[49].

In Britain, the middle Iron Age Arras culture is named after the nineteenth-century discovery of a large cemetery in East Yorkshire[50]. Dating to between 400 and 150 BC, its funerary practices mark it out as distinct, bar a few exceptions, from the rest of Britain (fig. 5). The Arras tradition is characterized by individual [51]inhumation burials surrounded by a quadrangular ditch, sometimes containing a two-wheeled vehicle, as was the case at the same time on the Continent. There are, however, specifically local traits: the dead were laid to rest on their side in a flexed position, the vehicle was dismantled, and the funerary assemblage was indigenous in character. These attributes suggest not immigration, but partial borrowing by local elites of practices from the other side of the Channel to manifest their prestige. It is, however, worth noting that a recent excavation of a chariot burial at Ferry Fryston revealed the presence of a possible outsider within this elite: strontium isotope analysis shows that the man might have grown up much further north, in the Highlands of Scotland or even in Scandinavia[52]. Only a minority of the Arras burials contained goods, and these were mostly fairly modest – a bracelet of bronze, jet, or shale, or a brooch. Just a few individuals buried with chariots exhibited signs of greater opulence: two men with swords, and a woman with an iron mirror and bronze container at Wetwang Slack; a man with a mail coat at Kirkburn; and a woman with another iron mirror and a string of tiny blue glass beads, wrapped around a coral-decorated brooch at Wetwang village. South-east England was marked by a stronger current of influence during the 1st c. BC, as shown by the widespread adoption of cremation burial, coinage, and the potter's wheel. Cremation cemeteries – not unlike those across the Channel, but again displaying distinctive insular characteristics – became more frequent: they were generally small, with only two known that contained over a hundred cremations. They show very uneven degrees of wealth, with a few particularly ostentatious burials containing imported wine amphorae and Roman pottery – for example, the Welwyn-type burials found in the region north of the Thames. As we have seen, this reappearance of individual rich burials is part of a wider phenomenon evident around the fringes of the expanding Roman Empire, which continued into the Roman Iron Age in northern Europe[53].

More than a thousand individuals dated to the Iron Age have been recovered from the bogs of north-west Europe, where the acid and anaerobic environment ensured exceptional preservation, including soft tissue and hair. Many of the individuals appear to have been executed: strangled, or with their throat slit or skull broken, they were thrown into the bogs and pushed

48. Kristiansen 1998.
49. Hedeager 1978; Hedeager 1992.
50. Giles 2012; Stead 1979.
51. Giles 2012.
52. Brown *et al.* 2007, 154.
53. Hedeager 1992.



› Fig. 5. Mortuary practices in Britain. Dark grey: Arras burials; light grey: Atlantic cist burials; black outline: central-southern pit burials (Author, after Cunliffe 1993).

into the mud with the help of poles and sticks[54]. It is of course difficult to establish whether the executions were carried out as punishment for wrong-doing, or represent human sacrifices. Some bodies, like Tollund Man (Denmark) or Lindow Man (England), were recovered still with the rope that was used to strangle them. Lindow Man, found near Manchester and dated to the 1st c. AD, had been fatally struck three times on the head, his throat was slit, and he had been bled, as well as garroted (asphyxiated) until his neck was finally broken[55]. This triple execution is likely to be ritual. The individuals found in this type of context appear for the most to belong to a relatively high level of society. They were well-nourished and do not show physical signs of heavy labour, and in some cases they even had manicured nails[56].

54· See Chapter 41, in: Haselgrove *et al.* 2023.
55· Joy 2009.
56· Aldhouse-Green 2001; Glob 1966.

Similar suggestions have been made for bodies found in disused cereal storage pits. These are not formal graves, but rather attest to sacrificial practices involving both humans and animals[57]. A marked increase in this practice, which was probably destined to ensure good harvests in the gift of supernatural powers, is noticeable from the fifth to the third century BC in Lower Austria, the south of Germany, the Paris basin, and central southern England.

The social significance of funerary practices

The death of someone close deeply affects the survivors, leaving them moved and distressed. In traditional societies, their whole world view is shaken to the core. After the death of one of its members, the community needed to restore its view of the world order. Not only did people have to dispose of the body rapidly for reasons of hygiene, but they also had to make sense of the separation from that inert body and its rapid physical decay. They had lost an individual who had previously contributed in all sorts of ways to the community, which, above all, was suffering the loss of a link in its own social and reproductive chain. Consequently the family and the whole community needed to mourn in a ritualized manner, a practice that involved interaction with supernatural powers.

Archaeological data are only partly representative of actual funerary practices, especially those reflecting their more ostentatious elements. When graves are monumental in character, they reveal unambiguously the will to mark, both in the soil and in memory, the social role of the deceased. But the contents do not necessarily or unambiguously reflect his or her status, as objects could have been previously destroyed ceremonially without leaving any traces. This constitutes a serious challenge for archaeology. Indeed, there is no guarantee that the artefacts deposited in a grave are representative of what was destroyed or expended during the funeral – i.e. everything that constituted the funeral ceremony. The frequent use of the same categories of objects in the most richly furnished mortuary deposits all over Iron Age Europe, however, implies that a largely shared model – symbolizing identity and status differences (accoutrements, toilet instruments), generosity (vessels used in banquets), mobility (horse gear, vehicles), and, for males, armed force (weapons) – was in operation. The main variations observable across the continent relate to the proportion of people who were buried. Not all the dead of a community were interred, and those who were buried may not have been accorded any signs of distinction. In this respect, major differences can be seen between Iron Age societies of similar complexity. The grave should be conceived, not as a faithful reflection of the life and status of an individual, but as the expression of an "ideal" or symbolic status that the community or group bestowed on the dead. Funerary practices fit into a sequence that conforms to other rites of passage: rites of separation are followed by rites of integration into the community of ancestors[58]. For the Iron Age, such practices appear to take different forms articulated between two poles:

- integration into a large community of equals, rendering social differences practically imperceptible;
- assimilation within the mythical genealogy of a dominant or emerging group, be it a family, a lineage, an aristocratic or economic group; in this instance, the markers of group membership are clearly displayed.

57. Cunliffe 1993.
58. Van Gennep 1909.

Rites of passage are fundamentally aimed at the submission of those they are celebrating. It is conceivable that funerary rites fulfilled the function of integrating the dead into a "useful" category, whether useful to the community as a whole, or to an already dominant or emerging social group, for instance a new dynasty[59].

Here too we must neither confine ourselves to social analysis at a local scale, nor undertake a narrowly defined thematic enquiry such as solely archaeological or solely palaeopathological studies. Mortuary practices are full of meanings that are obscure but also intimately connected to other social dimensions. This contradicts the idea of a myriad of meanings that escape our understanding, a myriad that is entirely unpredictable and can only be described, without any hope of higher-level explanation. It is possible to draw out structural meaning related to the more or less ostentatious nature of power and the more or less intensive character of social, political, and economic exchanges.

Feasting was a tradition common to north-Alpine social elites from at least the 14th c. BC onwards[60]. The abundance and/or luxury of the tableware found in their graves signals the importance of the banquet to members of the social elites buried with great ceremony; it symbolizes the funeral feast, of course, but more generally the banquet was a crucial element in their power strategies. These high-ranking individuals offered lavish hospitality, in a range of contexts, in order to pose as models of conviviality, solidarity, sociability, and generosity, and to parade their wealth, power, good fortune, and divine protection – i.e. their legitimacy. Literary and ethnographic sources show how universal such practices were in hierarchical societies and how frequent the occasions for organizing a spectacular feast were: births, rites of passage to adulthood, marriages, military victories, changes of status, collective enterprises, funerals, etc[61]. At funerals, those close to the deceased also demonstrated that they had the capacity and the will to assume the roles of political and religious leaders and guarantee continuity. They thus conveyed a message, transforming the ceremony into a huge communications event aimed at the local population, but conceivably also foreign potentates invited for the occasion. Indeed, expenditure was not limited to attracting the favour of those invited or merely to impressing them at the time: by marking the landscape, the intent was to make a lasting impression on the collective memory. It is likely that the more unstable the position of the dominant group – for instance, in times of political or economic strife – the greater their outlay, especially those whose territories controlled communication networks, or major routes for the exchange of goods, people, and ideas. Such situations promote material and intellectual improvement, but are potentially unsettling for the organization of traditional societies[62]. Material improvement seems almost invariably to lead to changes in social balance, and new ideas inevitably shake up traditional conceptual frameworks.

This approach conforms to the "dual-processual" theory[63], which holds that leaders use different kinds of politico-economic strategies on a continuum from exclusive and highly centralized "networks" to inclusive and more decentralized "corporate" strategies. The "network" mode emphasizes personal prestige, wealth exchange, individual power of accumulation, elite progression, lineage-based models of inheritance and descent, particularizing ideologies, personal networks, and specialized craft workshops. Archaeological evidence of this mode takes the form of individualization, exchange systems for prestige goods, and ostentatious burials. The

59. Kristiansen 1998.
60. See Chapter 39, in: Haselgrove *et al.* 2023.
61. Dietler & Hayden 2001; Poux 2004.
62. Brun *et al.* 2010.
63. Blanton *et al.* 1996.

"corporate" mode stresses basic food production, communal ritual, public construction, power-sharing, cooperative large-scale projects, with the segments of society linked together by rituals of integration and by ideological means. Hierarchy is present but not individualized; economic distinctions are limited or even completely absent from mortuary practices.

The available evidence, the most significant of which we have reviewed in this chapter, shows that distinctive trends were at work during the seven or eight centuries under consideration. From south to north the size, durability, and materiality of funerary assemblages increases. This tendency unfolded in two main phases, separated by a temporary reversal from the 4th to 2nd c. BC; however, this was not so much a general outward diffusion as a dendritic spread along the main river networks. In its first phase, this translates into burials that were monumental, richly, or very richly furnished, and either isolated or in small groups; in the second, cemeteries are larger and the burials more clearly materialized, but with less evident distinctions in terms of wealth and monumentality.

These observations suggest that funerary practices too were sensitive to the intensification of contacts among the different societies occupying the European continent. Such relationships bring in their wake changes in all domains of activity: economic, of course, political because they tend to change the social equilibrium (in other words, traditional power structures), but also ideological because they foster the introduction of new ideas. The latter were sometimes a result of simple borrowings, but more often a product of difficulties created by the opening up of the community to other societies, exacerbating the causes of conflict and requiring the reinforcement of internal solidarities in compensation. Such a scenario could explain why many Iron Age communities in Europe chose to express their internal solidarity symbolically by having a greater number of people buried in communal cemeteries, and by adopting more uniform forms of burial. Where funerary deposits are very restrained, the intention may have been to show that equal value was accorded to all individuals in the face of death, a death risked to safeguard the community. Less extreme cases of restraint in mortuary rite seem instead to reflect a type of political regime where power was exercised in a more consensual manner, or at least less despotically, than in the so-called "princely" societies.

BIBLIOGRAPHY

Aldhouse-Green, M. J. (2001): *Dying for the Gods: Human Sacrifice in Iron Age and Roman Europe*, Stroud.

Almagro Gorbea, M. (1983): "Pozo Moro. El monumento orientalizante, su contexto socio-cultural y sus paralelos en la arquitectura funeraria ibérica", *Madrider Mitteilungen*, 24, 177-293.

Almagro Gorbea, M., Ruiz Zapatero, G. (1992): "Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica. Reflexiones y perspectivas de future", in: Ruiz Zapatero, G., Almagro Gorbea, M., ed.: *Paleoetnología de la Península Ibérica, actas de la Reunión celebrada en la Facultad de Geografía e Historia de la Universidad Complutense, Madrid, 13-15 diciembre de 1989*, Complutum 2-3, Madrid, 469-499.

Babić, S. (2002): "'Princely graves' of the central Balkans: a critical history of research", *European Journal of Archaeology*, 5-1, 70-88.

Blanton, R., Feinman, G., Kowalewsji, S., Peregrine, P. (1996): "A dual-processual theory for the evolution of Mesoamerican civilization", *Current Anthropology*, 37-1, 65-68.

Bouzek, J. (1990): *Studies of Greek pottery in the Black Sea area*, Prague.

Božič, D. (2009): "A Hallstatt grave containing a cuirass, excavated near Stična by the Duchess of Mecklenburg in 1913. The reliability of grave groups from the Mecklenburg Collection", *Arheološki vestnik*, 60, 63-95.

Brown, F., Howard-Davis, C., Brennand, M., Boyle, A., Evans, S., O'Connor, A., Spence, A., Heawood, R, Lupton, A. (2007): *The Archaeology of the A1 (M) Darrington to Dishforth DBFO Road Scheme*, Lancaster Imprints 12, Lancaster.

Brun, P., Aubry, L., Galinand, C., Pennors, F., Quenol, V., Ruby, P. (2010): "Elite and prestige goods during the early and middle Bronze Age in France", in: Meller, H., Bertemes, F., ed: *Der Griff nach den Sternen. Wie Europas Eliten zu Macht und Reichtum Kamen, International Symposium (16-21 02-2005), Halle*, 199-206.

Chapa Brunet, T. (1985): *La Escultura ibérica zoomorfa*, Madrid.

Chytráček, M., Danielisová, A., Trefný, M., Slabina, M. (2010): "Zentralisierungsprozesse und Siedlungsdynamik in Böhmen (8.–4. Jh. v. Chr.)", in: Krausse, D., ed.: *'Fürstensitze' und Zentralorte der frühen Kelten: Abschlusskolloquium des DFG-Schwerpunkprogramms 1171 in Stuttgart, 12.-15. Oktober 2009*, Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg 20.2, Stuttgart, 155-173.

Cunliffe, B. W. (1993): *Fertility, propitiation and the gods in the British Iron Age*, Kroon-Voordracht gehouden voor de Stichting Nederlands Museum voor Anthropologie en Praehistorie te Amsterdam 15, Amsterdam.

Danov, C. (1990): "Characteristics of Greek colonization in Thrace", in: Descoeudres, J.-P., ed.: *Greek Colonists and Native Populations*, Oxford, 151-155.

Demoule, J.-P. (1999): *Chronologie et société dans les nécropoles celtiques de la culture Aisne-Marne du VI^e^ au III^e^ siècle avant notre ère*, Revue archéologique de Picardie N° spécial-1, 406 p.

Deweirdt, E., De Maeyer, P., Méniel, P., Metzler, J., Petit, C., Bourgeois, J. (2012): "L'analyse spatiale des nécropoles revisitée : L'exemple de la nécropole de l'âge du Fer final et du début de l'époque gallo-romaine de Lamadeleine (Grand-Duché du Luxembourg)", *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 42-2, 185-204.

Dhennequin, L. (2005): *L'armement au premier âge du Fer en Europe tempérée*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris 1 Panthéon Sorbonne.

Diepeveen-Jansen, M. (2001): *People, Ideas and Goods: New Perspectives on 'Celtic Barbarians' in Western and Central Europe (500-250 BC)*, Amsterdam Archaeological Studies 7, Amsterdam.

Dietler, M. et Hayden, B. (2001): *Feasts: Archaeological and Ethnographic Perspectives on Food, Politics, and Power*, Washington, DC.

Egg, M. (1996): *Das hallstattzeitliche Fürstengrab von Strettweg bei Judenburg in der Obersteiermark*, RGZM Monographien 37, Mainz.

Egg, M., Kramer, D. (2005): *Krieger – Feste – Totenopfer. Der letzte Hallstattfürst von Kleinklein in der Steiermark*, Mosaiksteine 1, Mainz.

Fol, A., Marazov, I. (1977): *Thrace and the Thracians*, Londres.

Fourdrignier, E. (1877): "Double sépulture gauloise de la Gorge Meillet", *Mémoire de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du Département de la Marne*, 1875-1876, 125-157.

Frey, O. H. (1962): "Der Beginn der Situlenkunst im Ostalpenraum", *Germania*, 40, 56-73.

Giles, M. (2012): *A Forged Glamour: Landscape, Identity and Material Culture in the Iron Age*, Oxford.

Glob, P. V. (1966): *Les hommes des tourbières*, Paris.

Glodariu, I. (1976): *Dacian trade with the Hellenistic and Roman world*, BAR Int. Series 8, Oxford.

Haselgrove, C., Rebay-Salisbury, K, Wells, P. S., ed.: *The Oxford Handbook of the European Iron Age*. [URL] https://academic.oup.com/edited-volume/34750

Hedeager, L. (1978): "A quantitative analysis of Roman imports in Europe north of the Limes (0-400 AD), and the question of the Roman-Germanic exchange", in: Kristiansen, K., Paludan-Müller, C., ed.: *New Directions in Scandinavian Archaeology*, Copenhagen, 191-216.

Hedeager, L. (1992): *Iron Age Societies: From Tribe to State in Northern Europe 500 BC to AD 700*, Oxford.

Hodson, F. R. (1990): *Hallstatt: The Ramsauer Graves: Quantification and Analysis*, RGZM Monographien 16, Mainz.

Joffroy, R. (1962): *Le trèsor de Vix : histoire et portée d'une grande découverte*, Paris.

Joy, J. (2009): *Lindow Man*, London.

Kimmig, W. (1983): "Die griechische Kolonisation im westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des westlichen Mitteleuropa", *JRGZ*, 30, 5-78.

Krausse, D., Fernández-Götz, M., Hansen, L., Kretschmer, I., Schmid-Merkl, C., ed. (2016): *The Heuneburg and the early Iron Age princely seats: first towns north of the Alps*, Budapest.

Kristiansen, K. (1998): *Europe before History*, Cambridge.

Kromer, K. (1959): *Das Gräberfeld von Hallstatt*, Florence.

Metzler, J., Gaeng, C., Méniel, P. (2016): "L'espace public du Titelberg", *Dossiers d'Archéologie*, 17.

Metzler-Zens, N. J., Metzler, J., Méniel, P. (1999): "Lamadelaine, une nécropole de l'oppidum du Titelberg", *Dossiers d'Archéologie*, 6.

Morris, I. (1987): *Burial and Ancient Society. The Rise of the Greek City-state*, Cambridge.

Moscalu, E. (1989): "Das thrako-getische Fürstengrab von Peretu in Rumänien", *Bericht der Römisch Germanischen Kommission*, 70, 129-190.

Nicolini, G. (1990): *Techniques des ors antiques. La bijouterie ibérique du VII^e^ au IV^e^ siècle*, *II*, Paris.

Palavestra, A. (1994): "Prehistoric Trade and a Cultural Model for Princely Tombs in the Central Balkans", in: Kristiansen, K., Jensen, J., ed.: *Europe in the First Millennium BC*, Sheffield Archaeological Monographs 6, Sheffield, 45-56.

Parović-Pešikan, M. (1964): "Les Illyriens au contact des Grecs", *Archaeologia Iugoslavia*, 5, 61-82.

Pertlwieser, M. (1982): "Hallstattzeitliche Grabhügel bei Mitterkirchen, Pol. Bez. Perg, OÖ (Vorbericht)", *Jahrbuch des Oberösterreichischen Musealvereines*, 127a, 9-24.

Poux, M. (2004): *L'âge du vin : rites de boisson, festins et libations en Gaule indépendante*, Protohistoire Européenne 8, Montagnac.

Ruiz, A., Molinos, M. (1993): *Los Iberos. Análisis arqueológico de un proceso histórico*, Barcelone.

Schiltz, V. (1994): *Les Scythes et les nomades des steppes: VIII^e^ siècle avant J.-C.-I^er^ siècle après J.-C.*, Paris.

Stary, P. F. (1993): "Der Mittelgebirgsraum als Transit- und Vermittlungszone hallstatt- und Latène-zeitlicher Kulturelemente aus Mitteleuropa ins west-liche Ostseegebiet", in: *Die ältere Eisenzeit im Mittel-gebirgsraum*, Bericht der Römisch-Germanischen Kommission 74, Mayence, 537-564.

Stary, P. F. (1995): "Italic and etruscan imports in the Baltic Sea area and in the Britsh isles during the pre-roman Iron Age: analogies, differences and bac-kgrounds", in: Swaddling, J., Walker, S., Roberts, P., ed.: *Italy in Europe: economic relations 700 BC - AD 50*, Occasional Paper 97, Londres, 93-106.

Stead, I. M. (1979): *The Arras Culture*, York: Yorkshire.

Szabó, M. (1992): *Les Celtes de l'est, Le second âge du Fer dans la cuvette des Karpates*, Paris.

Van Gennep, A. (1909): *Les rites de passage*, Paris.

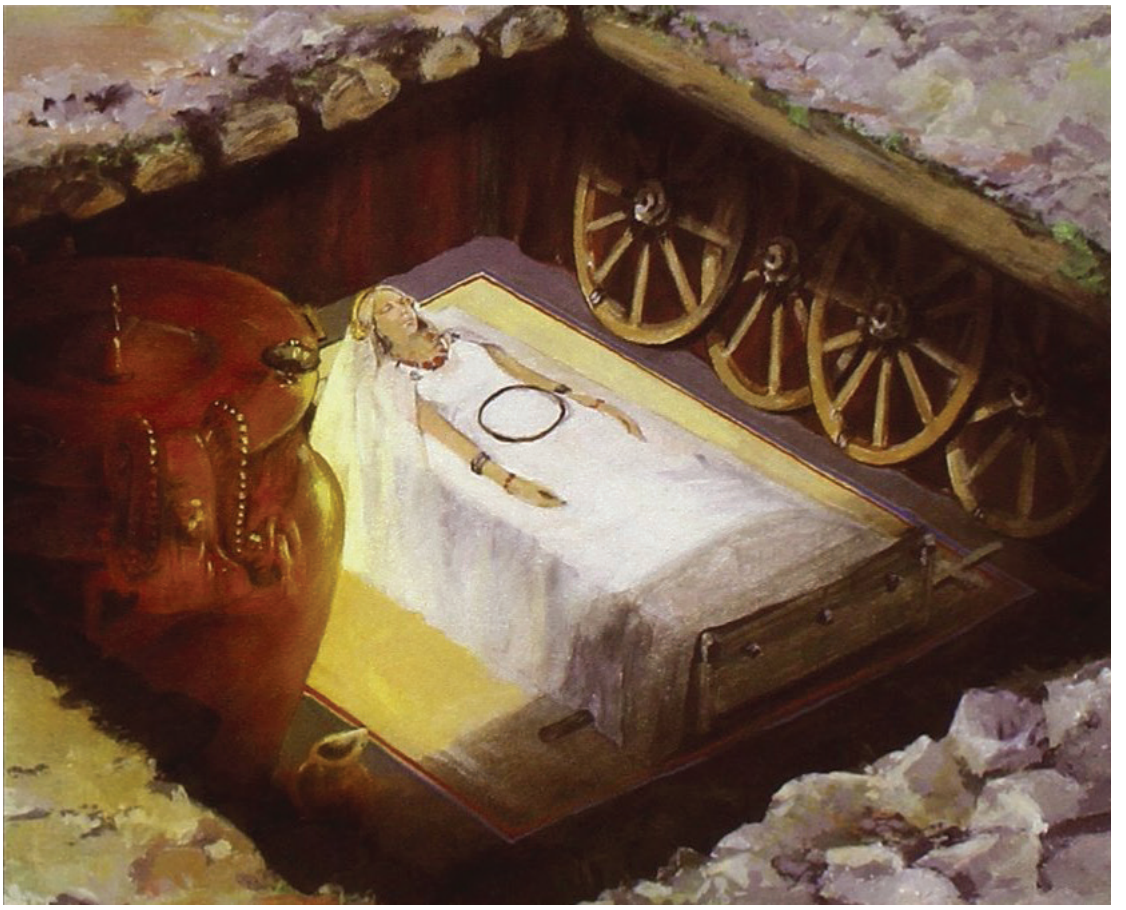
Wells, P. S. (1981): *The Emergence of an Iron Age Economy. The Mecklenburg grave groups from Hallstatt and Stična, Mecklenburg Collection, Part III*, American School of Prehistoric Research Bulletin 33 33, Cambridge/Mass.

Winther, H. C. (1997): "Princely tombs of the Orientalizing period in Etruria and Latium Vetus", *Acta Hyperborea*, 7, 423-446.

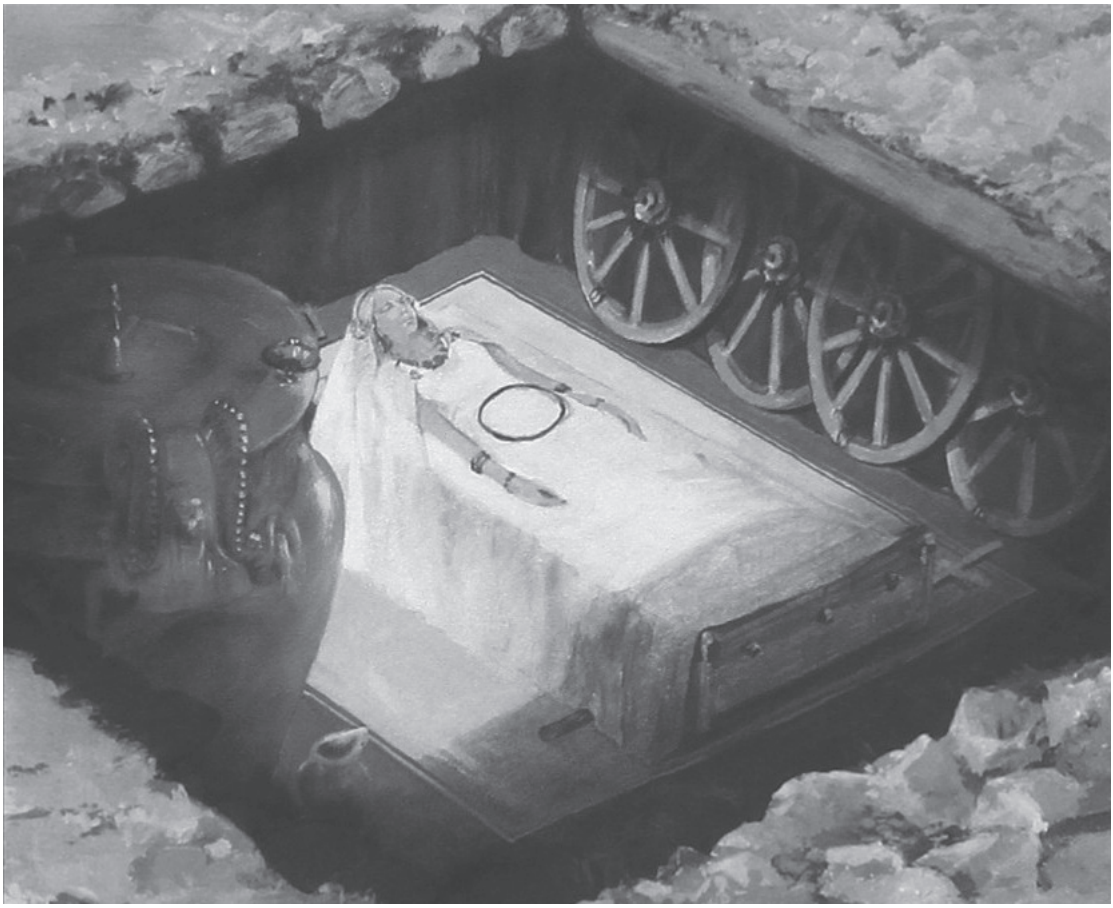
Wüstemann, H. (1974): "Zur Sozialstruktur im Seddiner Kulturgebiet", *Zeitschrift für Archäologie*, 8, 67-107.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA



PISTER LA COMPLEXIFICATION ORGANISATIONNELLE



PISTER LA COMPLEXIFICATION ORGANISATIONNELLE

Couverture de Princes et Princesses de la Celtique. Le Premier Âge du Fer en Europe (850-450 av. J.-C.),
Patrice Brun, Errance & Picard Hors collection, 1987. Peinture de Marc Taraskoff.

LA COMPLEXIFICATION SOCIALE EN EUROPE MOYENNE PENDANT L'ÂGE DU FER : ESSAI DE MODÉLISATION

Brun, P. (1993) : "La complexification sociale en Europe moyenne pendant l'âge du Fer : essai de modélisation", in : Daubigney, A., dir. : *Fonctionnement social de l'âge du Fer : opérateurs et hypothèses pour la France, Actes de la table-ronde de Lons-le-Saunier, 24-26 oct. 1990*, Lons-le-Saulnier, 275-290.

Cet article, qui annonçait des publications de travaux prévus ou à venir mais qui ne l'ont pas été, restait, à tort, dubitatif au sujet d'un système-monde déjà développé jusqu'en Europe nord-occidentale au milieu du II^e^ mill. a.C. Je soulignais cependant que les élites restaient les plus aptes à se procurer non seulement des biens matériels d'origines lointaines, mais surtout la disponibilité de ces biens par l'échange de prestations. Je signalais aussi l'intérêt de la théorie des systèmes chaotiques qui suppose l'existence d'états attracteurs à identifier au-delà même de la structure du système-monde. Cette idée souligne de façon pertinente l'absence inévitable de durables états d'équilibre ; ce qui renvoie aux bifurcations évoquées par Prigogine, donc à l'existence inévitable de cycles d'évolution/dévolution.

This article, which heralded the publication of work that was planned or to come but never did, remained erroneously dubious about a world-system that had already developed as far as north-western Europe by the middle of the 2nd millennium BC. I stressed, however, that the elites remained the most able to procure not only material goods from distant origins, but above all the availability of these goods through the exchange of services. I also pointed out the interest of chaotic systems theory, which presupposes the existence of attractor states to be identified even beyond the structure of the world-system. This idea aptly underlines the inevitable absence of durable equilibrium states, which refers to the bifurcations evoked by Prigogine, and therefore to the inevitable existence of cycles of evolution/devolution.

L'essai de modélisation présenté ici part de l'hypothèse selon laquelle l'âge du Fer européen, comme tout espace-temps, ne constitue ni un bloc intangible, ni même une suite d'états d'équilibre, mais un changement permanent rythmé de bifurcations avec lesquelles s'opèrent

des choix d'organisation sociale qui demeurent imprévisibles. Une telle approche nécessite de travailler dans un cadre spatial à la fois très large, le continent, et très rétréci par endroit, les micro-régions où la documentation est suffisamment étoffée pour révéler les modes d'occupation durant la période étudiée. Après avoir dégagé les principes théoriques de cette étude, je tenterai de caractériser structurellement l'âge du Fer par rapport à l'âge du Bronze. Je dégagerai ensuite les principales tendances de l'évolution et les changements significatifs qui la rythment. J'essaierai, de plus, d'identifier les facteurs de changement et de mesurer leurs effets respectifs sur l'organisation sociale. Je commenterai pour terminer certaines implications théoriques du modèle.

Les fondements théoriques

Les archéologues et les historiens ont longtemps manifesté des réticences devant l'emploi de modèles. Cette hostilité tend à s'estomper. Il convient de s'en réjouir car la recherche ne consiste pas seulement à décrire l'objet d'étude. La description, aussi exhaustive soit-elle, n'a en effet jamais rien révélé de plus qu'elle-même. L'effort d'exhaustivité conduit même, paradoxalement, à faire obstacle à la compréhension recherchée. Il condamne à ne voir que des cas particuliers, bref à se noyer dans la complexité qui est le propre du vivant et l'objet ultime de notre recherche. À l'inverse, le raisonnement, qui procède par hypothèse et déduction, permet de passer de la donnée brute à ce qu'elle implique. Tenter de produire du sens nécessite donc le recours à des outils conceptuels, à des modèles.

La problématique de la stratification sociale a été profondément marquée par les travaux de L. Morgan[1] d'une part, K. Marx[2] et F. Engels[3] de l'autre. Ils ont conçu l'évolution sociale comme une succession de paliers conduisant du communisme primitif à l'État. Le paradigme marxiste et sa dialectique ont constitué une importante avancée conceptuelle. Ses auteurs n'ont cependant traité en profondeur que du capitalisme et, si leur principe de contradiction interne peut s'appliquer à toute forme d'organisation sociale, il s'avère trop large, trop multiforme pour satisfaire pleinement. Enfin, il laisse bien sûr en suspens l'identification du moteur initial de l'histoire.

S'inspirant explicitement de la théorie marxiste, les néo-évolutionnistes ont dominé les débats à partir des années soixante. Ils ont repris l'idée centrale d'un continuum de différenciation sociale depuis l'état de solidarité mécanique cher à Durkheim, jusqu'à un état potentiellement plus organique ; des problèmes de régulation et d'intégration impossibles à résoudre par les mécanismes antérieurs devant être résolus à chaque état successif. Ils ont proposé leur fameuse typologie des formes d'organisation : bande, tribu, chefferie, État. L'évolution sociale de l'Europe, qui va globalement dans le sens d'une complexité croissante, semble se conformer aux typologies élaborées par les anthropologues de cette école de pensée[4]. Le schéma est cependant trop sommaire. L'examen synthétique de la documentation disponible invite à en relativiser le caractère trop mécanique et irréversible. De plus, ces modèles aboutissent, en définitive, à des explications fonctionnalistes.

La théorie des systèmes a été mise à contribution à partir du milieu des années 1960. La tentative s'est, en général, révélée décevante. Elle n'apportait finalement rien de plus que les

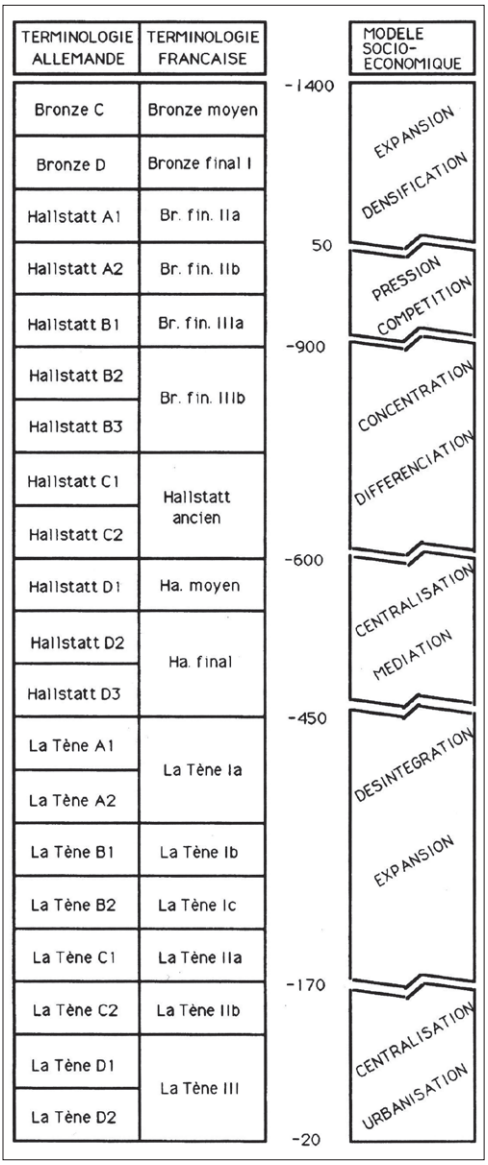
1. Morgan 1971 [1877].
2. Marx 1872.
3. Engels 1878.
4. Fried 1960 ; Sahlins 1972 ; Service 1971 ; Service 1975.

modèles précédents. Cependant, la systémique, dite improprement "de la deuxième génération", suscite de grands espoirs. Elle ouvre la possibilité de concevoir les entités sociales autonomes comme des systèmes auto-organisés ; leur organisation ne leur est pas imposée de l'extérieur - comme les machines par exemple - mais émerge de l'interaction de leurs composants[5]. Les systèmes sociaux peuvent aussi, du fait de leur caractère auto-organisé, avoir une aptitude à traiter le "bruit", la perturbation externe, en tant que facteur d'accroissement d'ordre[6].

Le concept d'économie-monde, initié par I. Wallerstein[7] et repris par F. Braudel[8], constitue une fructueuse application de l'approche systémique. Il exprime la division "internationale" du travail qui anime, chez Wallerstein un monde où une zone-cœur capitaliste exploite une périphérie de plus en plus vaste, chez Braudel une portion d'espace économiquement autonome, organisée en trois cercles fonctionnels hiérarchisés et concentriques : la zone des centres urbains moteurs, la zone intermédiaire où prospèrent les nécessaires sites satellites, enfin la zone périphérique d'exploitation facile. Deux articles ont introduit ce modèle dans le champ de l'archéologie : l'un consacré à la partie occidentale de l'Europe celtique aux VI^e^ et V^e^ s. a.C.[9], l'autre à l'Europe tempérée pendant le Bronze final[10]. Il y a connu un écho considérable, notamment au Congrès archéologique mondial de Southampton, en septembre 1986, dont les contributions du thème "centre et périphérie", qui en sont largement imprégnées, ont été récemment publiées[11]. Il est au cœur de la série d'articles édités sous la direction de M. Rowlands, M. Larsen et K. Kristiansen[12]. Il charpente aussi deux ouvrages de synthèse portant sur la Protohistoire européenne[13]. Il ne montre pas seulement une bonne adéquation avec de nombreuses situations à travers le monde, mais présente aussi l'avantage de contraindre les archéologues à élargir leur échelle d'observation, jusqu'à bousculer les frontières des sous-disciplines traditionnelles, leurs codes, leurs modes de pensée et leur mépris réciproque.

Parmi les systèmes ouverts étudiés, plusieurs se sont révélés impossibles à prévoir ; de là leur qualificatif de chaotique. C'est le cas bien connu de certains phénomènes météorologiques. Ces systèmes chaotiques ont fait preuve de divergences d'évolution à partir des mêmes états initiaux : c'est "l'effet papillon[14]". Malgré cette imprévisibilité fondamentale, il semble bien que ces systèmes connaissent des états préférentiels ou états "attracteurs[15]" ; autrement dit, une structure sous-jacente qui d'ailleurs révèle souvent une apparence fractale, c'est-à-dire une forme semblable quelle que soit l'échelle d'observation[16]. Des modèles mathématiques, dont celui des structures dissipatives[17], sont maintenant capables d'exprimer de tels phénomènes. Il s'agit là des principales strates théoriques sur lesquelles repose la présente modélisation. Chacune a nourri un cheminement conceptuel non linéaire dont la représentation graphique pourrait avoir la forme des structures dissipatives. C'est aussi, on s'en serait douté, la représentation ultime qui sera donnée au

5. Ashby 1962.
6. Atlan 1979.
7. Wallerstein 1974 ; Wallerstein 1975.
8. Braudel 1979.
9. Frankenstein & Rowlands 1978.
10. Rowlands 1980.
11. Champion, éd. 1989.
12. Rowlands *et al.* 1987.
13. Brun 1987 ; Cunliffe 1988.
14. Bergé 1988.
15. Haken 1984.
16. Mandelbrot 1982.
17. Prigogine & Stengers 1979.



› Fig. 1. Localisation des ruptures majeures de l'évolution dans le groupe des cultures occidentales du complexe nord-alpin.

modèle présenté. Dans un premier temps, cette représentation n'aura qu'une valeur métaphorique. Une application mathématique est en cours d'élaboration[18]. La localisation des principaux moments de rupture, de bifurcation de l'évolution repose sur un travail typo-chronologique en cours[19] qui, pour la fin de la période considérée, concorde avec les conclusions obtenues sur des documents du centre de la France par M. Vaginay et V. Guichard[20] (fig. 1).

De l'âge du Bronze à l'âge de Fer

Il convient d'abord, de mettre en évidence ce qui, du point de vue de la complexification sociale, distingue l'âge du Fer de ce qui le précède. Les principales caractéristiques de l'âge du Bronze apparaissent dès le milieu du III^e^ mill. a.C. Le changement social majeur consiste en une individualisation du pouvoir. Ce ne sont plus des segments sociaux, probablement des lignages, qui affichent ostensiblement leur statut dans le funéraire, mais des individus et leurs proches immédiats. De plus, dès le début de l'âge du Bronze, certaines tombes d'enfants sont dotées des symboles d'un statut social élevé[21]. Celui-ci se transmet donc probablement de façon héréditaire. Enfin, la catégorie sociale dominante semble disposer d'un accès préférentiel aux objets en cuivre.

Dès le Bronze A, on constate des cas d'opulence funéraire exceptionnelle : Helmsdorf, Leubingen[22]. Il est intéressant de souligner que ces sites ne se trouvent pas au plus près des gisements de matières premières, mais sur des voies

18. Une publication Brun, Mc Glade & Van der Leeuw était en préparation en 1993 mais l'étude n'a pas été achevée.
19. Une publication Brun, Lambot et Pion était en préparation en 1993 mais l'étude n'a pas été achevée.
20. Vaginay & Guichard 1988.
21. Shennan 1975.
22. Otto 1955.

de communication avec la Scandinavie. Ces tombes témoignent de grands écarts sociaux et de velléités de renforcement et d'élargissement du pouvoir. Mais ces tentatives paraissent avoir été fugaces. D'autres ont eu lieu ensuite, pendant l'âge du Bronze[23], mais ailleurs et de façon tout aussi éphémère. Cette période se caractérise ainsi par une fragilité chronique du pouvoir

La documentation de l'âge du Bronze – en particulier les corrélats sociaux des configurations spatiales – suggère que la hiérarchie sociale est restée, pendant plus d'un millénaire, fondée sur les échanges à longue distance et non sur le contrôle de la terre[24]. Les chefs exerçaient probablement leur contrôle sur l'attribution des parcelles travaillées[25], par l'arbitrage des conflits, mais non sur les produits primaires de la terre et leurs surplus ; tout simplement parce que ceux-ci ne circulaient que sur de faibles distances[26]. Pour la plupart des chefs de communauté, les produits secondaires à valeur d'échange élevée étaient exotiques ; leur contrôle n'en pouvait être que partiel et fragile. Ils restaient ainsi dépourvus de la base économique nécessaire à l'élargissement durable de leur pouvoir territorial[27].

Il semble bien que les communautés de l'âge du Bronze fonctionnaient selon une stratégie expansionniste[28] : forte croissance démographique, mise en culture de terres délaissées jusqu'alors, densification de l'occupation. Pour des raisons encore difficiles à saisir, le complexe nord-alpin s'est étendu plus que d'autres au détriment des complexes voisins. Des migrations de colons sont envisageables. Cette stratégie semble être parvenue à un butoir à l'aube du dernier millénaire a.C.

Pour résumer, malgré les tentatives de complexification, le mode de fonctionnement des sociétés de l'âge du Bronze conservait encore de nombreuses caractéristiques de la fin de la période néolithique. L'âge du Bronze apparaît donc comme une longue période intermédiaire, comme une longue transition, comme un âge fondamentalement ambigu. Une crise économique et sociale, une contradiction interne entre une démographie en forte croissance et des moyens de production en stagnation semble avoir contraint les groupes sociaux à modifier profondément leur mode d'organisation[29]. Toutefois, si la densité du peuplement croît considérablement pendant l'âge du Bronze, les estimations réalisables restent loin d'une situation critique dans le domaine de la subsistance[30]. En dernière analyse, la ressource dont l'acquisition devient problématique semble bien être plutôt le bronze et/ou ses composants, plutôt que la terre et ses produits.

Des chefferies stables aux principautés

Une étude typologique et structurelle de la transition de l'âge du Bronze à l'âge du Fer m'a amené[31] à localiser cette rupture majeure, non pas à la césure traditionnelle Hallstatt B/ Hallstatt C, mais, comme l'avaient déjà proposé E. Vogt et ses élèves[32] à la coupure supposée mineure

23. Kytlicová 1988.
24. Brun & Pion 1992.
25. Fleming 1971.
26. Harding 1984.
27. Brun 1987.
28. Rowlands 1980.
29. Brun 1988a.
30. Brun & Pion 1992.
31. Brun 1984.
32. Ruoff 1974 ; Vogt 1971.

Hallstatt B1/ Hallstatt B2-3, c'est-à-dire environ 150 ans plus tôt. Les changements profonds qui sont apparus avec le Hallstatt B2-3/C peuvent être interprétés comme la solution adoptée par les communautés pour résoudre la crise ; c'est-à-dire une stabilisation et une consolidation des communautés autonomes. Cette nouvelle stratégie peut être déduite de la multiplication des centres fortifiés, du développement d'une métallurgie du fer plus indépendante que celle du bronze[33], de la spécialisation économique de certains sites dans l'exploitation du sel[34] ou dans la production de porcs[35], de l'adoption d'innovations techniques dans le domaine textile comme le métier à tisser à quatre barres de lisse permettant la fabrication de vêtements et de tentures de luxe[36], etc. Autrement dit, les communautés se sont dotées de produits secondaires nouveaux dont la matière première était plus largement répartie. La base économique locale, contrôlable par les chefs, étant dorénavant partout présente, au moins potentiellement, la stratification sociale pouvait se cristalliser. Les données funéraires sont compatibles avec cette explication[37].

Ainsi, une série de facteurs purement internes a entrainé le renforcement de la stratification sociale, la stabilisation territoriale et vraisemblablement la croissance de la spécialisation artisanale à l'intérieur de chaque communauté autonome. En effet, la spécialisation des tâches s'accroît à la fois à l'échelle intercommunautaire et au sein de chaque communauté. À côté du bronzier, prend place le forgeron. Le travail du fer nécessite la disponibilité, la connaissance et le savoir-faire de véritables spécialistes, peut-être déjà à temps plein[38]. Un autre artisan spécialisé transparaît derrière les chars d'apparat : le charpentier-charron qui collabore étroitement avec le forgeron[39]. D'autres spécialistes encore se devinent devant les grands métiers à tisser verticaux[40]. Il faut souligner qu'au début de l'âge du Fer ces artisans dépendent nécessairement de l'aristocratie, principale sinon unique consommatrice de leurs produits.

À la même époque, on commence à trouver au nord des Alpes des produits d'Italie centrale. La plupart des produits de cette région, où le processus d'urbanisation est en cours, transitent alors à travers le "groupe des cultures orientales" du complexe nord-alpin[41]. Dans l'autre sens, l'ambre balte emprunte les mêmes voies[42]. L'opulence spécifique de la nécropole éponyme de Hallstatt, aux VIII^e^ et VII^e^ s. a.C.[43], s'explique non seulement par l'exploitation d'une mine de sel[44], mais aussi par sa localisation au débouché des plus importantes passes est-alpines. C'est en Bavière, en Franconie et en Bohème que se localisent les plus fortes concentrations de tombes ayant livré des pièces de harnachement équestre. Les tombes à char y sont aussi spécialement nombreuses[45].

33. Brun 1987.
34. Kromer 1963 ; Nenquin 1961.
35. Méniel 1984.
36. Schlabow 1976.
37. Bittel *et al.* 1981 ; Vuaillat 1984.
38. Pleiner 1981.
39. Piggott 1983.
40. Masurel 1984.
41. Brun 1988b.
42. Wells 1980.
43. Kossack 1954.
44. Kromer 1963.
45. Kimmig & Rest 1954 ; Piggott 1983.

Le système qui s'installe peu à peu se conforme à ce que F. Braudel[46] et I. Wallerstein[47] ont appelé une "économie-monde méditerranéenne". Celle-ci, centrée sur l'Italie, s'est constituée en intégrant notamment le complexe nord-alpin au cours du Hallstatt B2-3/C ; dès la formation des premières cités grecques et italiques[48]. Comme au nord des Alpes, un phénomène de concentration sur des sites fortifiés s'était produit en Grèce[49] ; différence capitale toutefois : les fortifications méditerranéennes ont évolué rapidement vers des formes et des fonctions urbaines. Simultanément se déclenchait un vaste mouvement de colonisation, rendu nécessaire par une trop forte pression sur les ressources et par l'aggravation des conflits[50]. En Italie aussi, une précoce urbanisation a émergé au sein de la culture villanovienne qui a donné naissance, en Toscane, à la civilisation étrusque[51]. L'Italie du Sud, pour sa part, a évolué sous l'influence du mouvement de colonisation grec. Ce mouvement a touché le sud de la France vers 600 a.C.[52].

Au Hallstatt D (600 à 450 a.C.), le stimulus gréco-étrusque a joué sur l'organisation mise en place pendant les IX^e^, VIII^e^ et VII^e^ s. a.C. pour rendre possible le fameux phénomène princier. Au cours des deux siècles précédents, un axe d'échanges sud-nord avait peu à peu pris le pas sur tout autre. Au VI^e^ s. a.C., la demande des cités méditerranéennes s'est fait sentir de façon croissante en Europe moyenne ; mais dorénavant dans la partie occidentale, en liaison avec la fondation du comptoir grec de Marseille[53]. Les villes grecques et étrusques ont exprimé une telle demande en matières premières qu'elles ont été amenées à élargir leur aire d'approvisionnement jusqu'à englober une grande partie du continent. Dans ce vaste système, on peut supposer que certains chefs locaux bien situés se sont érigés en intermédiaires obligés. Saisissant une position de monopole des échanges, donc des biens de prestige méditerranéens, ils ont pu étendre leur contrôle sur les territoires voisins. Dans le cadre d'une économie de prestige, ils ont fait des autres dominants locaux des sortes de vassaux. Ces princes ont assuré le relais entre les cités méditerranéennes et, d'une part les communautés productrices qu'ils coiffaient, d'autre part les communautés plus septentrionales. Ainsi se sont formées des unités politiques centralisées d'une taille jusqu'alors inédite en Europe[54]. Plusieurs indices accréditent la fonction redistributrice des résidences princières[55].

Pour que le stimulus méditerranéen opère aussi rapidement, il fallait que l'organisation sociale locale soit prête à le recevoir. Il fallait que des territoires stables et bien coordonnés soient en place. Comme pendant l'âge du Bronze cependant, cette dépendance des principautés vis-à-vis de l'extérieur les laissait dans une situation de grande fragilité. De façon significative, c'est l'échelle d'intégration du Hallstatt B2-3/C qui est redevenue la norme lors de l'effondrement des principautés. Ce n'est pourtant pas une interruption de l'approvisionnement en biens de prestige qui a causé la désintégration des principautés. Des produits étrusques ont en effet continué de franchir les Alpes pendant tout le V^e^ s. a.C. Il existe une autre cause externe possible.

46. Braudel 1979.
47. Wallerstein 1980.
48. Brun 1987.
49. Snodgrass 1980.
50. Mossé 1970.
51. Hus 1980.
52. Benoît 1965.
53. Benoît 1965 ; Fischer 1973 ; Wells 1980.
54. Härke 1979.
55. Frankenstein & Rowlands 1978 ; Brun 1988b.

J'ai récemment proposé une explication de la désintégration des principautés du Hallstatt D en termes d'éclatement fonctionnel[56]. Les principautés auraient été dépouillées de leur rôle par la concurrence des relais du Tessin, du Rhin moyen et de la Champagne. En s'interposant, les négociants du Tessin et non plus des Phocéens ou des Étrusques, auraient pu chercher les intermédiaires nécessaires plus loin au nord. Mais les chefs de ces régions n'auraient constitué que des relais secondaires, assurant les contacts avec leurs égaux et avec les zones plus septentrionales, pour regrouper les produits indigènes qui sont supposés être des contreparties possibles aux cadeaux diplomatiques : métaux, sel, viandes, peaux, fourrures ou esclaves. Une explication plus élégante, parce qu'intellectuellement plus économique, peut être proposée : on peut penser que les principautés du VI^e^ s. a.C. ont, plus simplement, subi le contrecoup d'un élargissement du premier cercle de l'économie-monde. Quelques indices suggèrent que le processus d'élargissement de l'échelle d'intégration s'était engagé dans les nouvelles zones de concentration des prestigieuses pièces de banquet - le cas le plus convaincant est celui du territoire centré sur Bourges - mais qu'il n'a pas eu le temps de se cristalliser du fait de la désorganisation des réseaux d'échanges causée par l'invasion en Italie. Dans cette hypothèse, la culture de Golasecca qui occupe le Tessin[57], deviendrait, dans la deuxième moitié du V^e^ s. a.C., une excroissance fonctionnelle de l'Étrurie dont l'expansion atteint la plaine du Pô. Cette proposition exige la présence de villes à la frange de la culture de Golasecca. La condition est dorénavant remplie avec le centre étrusque de Forcello à Bagnolo S. Vito, près de Mantoue[58]. Par conséquent, le transfert du rôle d'intermédiaire vers le Berry, la Champagne et le Rhin moyen, pourrait représenter une variation concomitante du deuxième cercle de l'économie-monde, le deuxième cercle s'éloignant du centre à la mesure de l'élargissement du premier. Il convient de souligner ici que les porteurs de la culture de Golasecca parlaient une langue celtique, comme l'attestent des inscriptions léponto-étrusques, ce qui leur facilitait les contacts avec les Celtes transalpins. Les rapports privilégiés entretenus par les Tessinois avec les occupants du site de Bragny, au confluent de la Saône et du Doubs, pourraient s'inscrire dans cette perspective[59].

Peut-être une cristallisation politique du type des principautés se serait-elle produite dans les nouvelles zones intermédiaires si le temps ne leur avait manqué. Dans ces régions, la densité des sites d'habitat et des nécropoles n'a jamais été aussi forte[60]. La même conclusion ressort d'une étude du modèle d'implantation de l'habitat et des nécropoles en Bohème[61]. Ces données concordent avec les textes qui invoquent des tensions internes : excédent démographique et conflits nombreux pour expliquer l'émigration celtique en Italie. Mais, contrairement à ce qui semble s'être produit au début de l'âge du Fer, cette contradiction n'a pas été résolue par une complexification sociale mais par l'émigration de la fraction considérée comme excédentaire.

56. Brun 1987 ; 1988b.
57. Pauli 1971.
58. De Marinis 1988.
59. Flouest 1993.
60. Demoule 1989.
61. Waldhauser 1981.

L'expansion celtique

Dès le début du IV^e^ s. a.C., des groupes celtes bien encadrés se sont installés nombreux en Italie du nord, sous l'autorité de chefs issus de leur aristocratie[62]. Les premiers, les Sénons, seraient partis de la Champagne. Un autre gros contingent, les Boïens, serait parti ensuite de la Bohème[63]. Le mouvement a ainsi affecté l'ensemble de la Celtique. Le contact direct et durable avec les civilisations latine et étrusque a amené les groupes celtes à adapter en les adoptant, non seulement un nouveau mode d'expression artistique, le fameux art celtique, mais aussi, assez vite apparemment, une organisation territoriale de type urbain[64]. Cette évolution vers une organisation plus complexe s'observe non seulement en Italie, mais aussi dans le sud de la France. Là, de petites cités fortifiées se sont généralisées aux IV^e^ et III^e^ s. a.C.[65] Il ne semble pas cependant que l'expansion celtique y ait été massive ; des infiltrations ont dû provoquer une celtisation progressive, sans affecter le processus continu de complexification sociale qui était sous-tendu par la présence de Marseille. L'expansion celtique s'est aussi effectuée vers l'ouest et vers l'est du continent.

Ces turbulences ne pouvaient toutefois aboutir qu'à la désorganisation des réseaux d'échanges traditionnels. De façon symptomatique, les prestigieux objets méditerranéens sont alors devenus exceptionnels en Europe moyenne. Les tombes riches se sont raréfiées. La densité du peuplement a décru nettement[66]. Il ne faut cependant pas exagérer la régression. Seul a disparu le niveau d'intégration le plus élevé. Les communautés locales ont vraisemblablement retrouvé leur autonomie politique. À cette échelle, leur organisation interne est demeurée stratifiée ; les différences ont persisté, comme l'indiquent les écarts de richesse entre les tombes.

La densité des nécropoles est restée élevée, une tous les quatre kilomètres en moyenne, mais il s'agit de petits cimetières qui contenaient deux ou trois familles d'aristocrates tout au plus. Le dépôt de Duchcov montre le développement d'une production artisanale à grande échelle pour certains biens dont des parures[67]. L'homogénéité stylistique intra-celtique est demeurée très forte et prouve la persistante intensité des échanges d'un bout à l'autre du complexe culturel. Avec l'occupation d'une grande partie de l'Italie septentrionale, les échanges sud-nord, eux aussi, ont eu tendance à prendre une forme intra-celtique.

Il semble que l'expansion ait atteint son maximum au III^e^ s. a.C. La mise en œuvre d'une stratégie expansionniste avait interrompu le processus de complexification. Ce choix avait eu d'importantes conséquences sur la structure de l'économie-monde, mais celle-ci n'avait pas été totalement détruite. En effet, tout s'est passé comme si cette expansion s'était opérée dans le but d'encercler les centres moteurs de l'économie-monde ; comme si l'objectif avait été de contrôler l'ensemble du deuxième cercle, après avoir été de s'approcher des cités du premier cercle ; le but ultime étant de profiter plus encore du système. Ce n'est probablement pas un hasard si l'expansion celtique s'est développée essentiellement dans la zone intermédiaire. Toutefois, désirant gagner trop, trop vite, les groupes qui ont adopté cette stratégie ont fini par faire perdre beaucoup à l'ensemble du complexe celtique.

62. cf. Polb., *Histoires ;* Liv., *Histoire romaine*.
63. Kruta 1987.
64. Peyre 1979.
65. Arcelin 1989 ; Goudineau 1980.
66. Demoule 1989 ; Waldhauser 1981.
67. Kruta *et al.* 1978.

L'émergence des États

L'expansion celtique s'est terminée dans le courant du IIIe s. a.C. C'est alors qu'à côté des caractéristiques anciennes toujours majoritaires – celles qui dominent les étapes du La Tène A et B (environ 450 à 250 a.C.), sont apparues quelques nouveautés : l'adoption de la monnaie, la généralisation du rite de l'incinération et la création de nouveaux sanctuaires. Il ne s'agissait encore que de prémices. La monnaie, qui demeurait rare, ne circulait pas autrement que les autres biens de prestige. La progressive transformation du rite funéraire invite à écarter tout recours à une immigration rapide et massive. Les nouveaux sanctuaires, enfin, pourraient signifier, le besoin d'exprimer plus fortement l'assise territoriale et, corrélativement, l'identité collective des communautés politiquement autonomes.

À partir du La Tène C2, qui a commencé vers 180/170 a.C., la monnaie s'est généralisée. L'incinération a été pratiquée presque sans partage. Mais surtout, le schéma d'implantation de l'habitat s'est modifié. Au total, on peut penser que ce qui s'est produit dès le IIe s. a.C., constitue l'émergence de formations étatiques dans le complexe nord-alpin. Ce changement socio-politique paraît bien s'être opéré sur des bases locales. L'archéologie livre en effet les indices d'une véritable mutation agricole : nouveaux outils, nouvelles délimitations de l'espace agricole et techniques agricoles plus productives. Il s'agit des moyens qui, pour la première fois, ont permis de produire assez pour nourrir une population non agricole relativement importante et regroupée dans de grosses agglomérations. On peut penser qu'il fallait, en Europe tempérée, des techniques de travail de la terre plus complexes que dans les régions irrigables du Moyen-Orient ou dans les zones méditerranéennes de polycultures sèches, pour avoir cette possibilité. Les communautés d'Europe tempérée ont pu, dès lors, remplir cette condition nécessaire à une différenciation sociale aussi développée que celle d'un État : l'urbanisation.

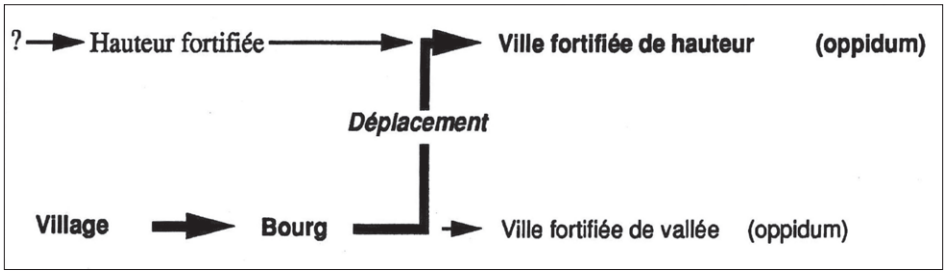
De gros bourgs, sièges d'activités artisanales et commerciales se sont en effet constitués dès le IIe s. a.C. Dans l'état actuel de nos connaissances, les agglomérations ouvertes d'une dizaine d'hectares étaient plus fréquentes que leurs homologues fortifiées, à l'est comme à l'ouest : Mistrin, Strelice, Vienne, Bad Nauheim, Breisach "Hochstetten", Sissach, Bâle "Gasfabrik", Feurs, Levroux "Les Arènes[68]". Plusieurs ont livré des témoins de fabrication de monnaies. Toutes regroupaient des activités artisanales très spécialisées : pour l'or, le bronze, le fer, le verre, l'os ou la poterie. On y a souvent trouvé des amphores romaines en quantité significative. Au total, elles possédaient la plupart des critères propres aux *oppida* plus récents, sauf la fortification.

Au cours, ou à la fin du La Tène D1, quelques-unes de ces agglomérations se sont entourées d'un rempart qui fermait parfois une surface très largement supérieure à celle de la zone bâtie : Manching, Berne "Engehalbinsel", Besançon. Mais, dans la plupart des cas, la population et l'ensemble des activités ont été transférées sur une hauteur voisine, dotée d'une fortification. Trois exemples sont maintenant bien connus : à Breisach : de "Hochstetten" au "Munsterberg", à Bâle : de la "Gasfabrik" à la "Münsterhügel" et à Levroux : des "Arènes" à "La Colline des Tours". Comme l'a bien souligné J. Collis[69], la majorité des *oppida* sont des villes neuves, créées ex nihilo sur des sites vierges de fortification antérieure. Il faut donc supposer un transfert humain et fonctionnel.

Malgré ce transfert topographique, le processus paraît plutôt progressif (fig. 2). De grosses agglomérations se sont formées peu à peu, par regroupement des fonctions artisanales et

68. Buchsenschutz 1984 ; Collis 1984.
69. Collis 1984.

commerciales. Celles qui produisaient leur monnaie étaient, de plus, le lieu d'un pouvoir politique capable d'en garantir la valeur. Certaines étaient fortifiées dès le début du La Tène C2[70]. Leur rempart entourait déjà une surface importante sur une hauteur : 80 ha à Stradonice, 50 ha à Amboise. On connaît cependant mal leur organisation interne, ce qui rend difficile leur interprétation. Plus nombreuses, les agglomérations ouvertes et de basse terre ont évolué selon deux cas de figures : les unes ont été fortifiées sur place, les autres ont été déplacées sur une hauteur proche fortifiée, comme on l'a vu. Ce phénomène s'est surtout produit au cours du La Tène D1 et au début du La Tène D2, c'est-à-dire, vraisemblablement, dans le premier tiers du I^er^ s. a.C. (il n'existe aucun argument archéologique solide pour faire correspondre la transition La Tène D1/D2 avec la fin de la guerre des Gaules, vers 50 a.C.).



› Fig. 2. Schéma de la genèse des villes fortifiées celtiques (*oppida*) ; en gras : évolution la plus fréquente.

Ces fortifications répondaient-elles à un climat d'insécurité ? Il est possible que de fréquents conflits guerriers aient opposé ces peuples qui se structuraient politiquement et s'ouvraient au commerce méditerranéen. Il convient pourtant de remarquer la médiocre valeur militaire de certains remparts, surtout les plus coûteux, ceux dont le périmètre était le plus long. Il s'agissait plutôt d'une manifestation ostentatoire de pouvoir et d'un symbole d'emprise territoriale ; symbole renforcé par une localisation topographique dominante. Le rempart était ainsi le principal monument public. Sa longueur était fonction de la population qu'il était censé protéger, c'est-à-dire, approximativement, de la surface du territoire polarisé extra-muros.

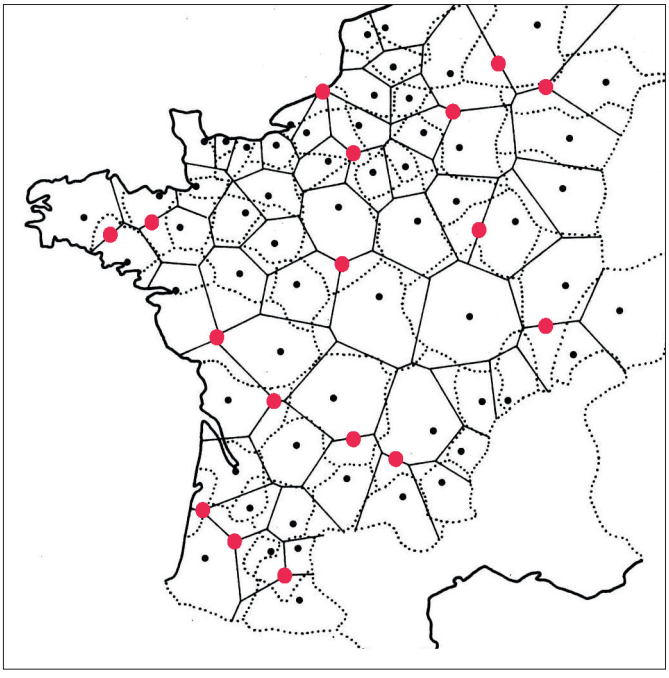
L'organisation interne de ces sites conforte l'idée d'un processus de concentration progressive. La densité des bâtiments était en effet très relative. On observe, dans tous les cas, la présence de quartiers composés d'unités associant la maison et quelques dépendances (grenier, cave, puits) autour d'une cour palissadée. Ces unités évoquent, en modèle réduit, les fermes contemporaines. Ainsi, l'organisation architecturale traditionnelle façonnait encore le cœur des agglomérations. De plus, à l'intérieur de la fortification, s'étendaient des espaces non bâtis qui pouvaient servir à l'élevage et à l'agriculture. Le contraste entre les espaces ruraux et urbains devait en être d'autant plus atténué pour un observateur possédant une référence méditerranéenne en tête.

L'*oppidum* d'Europe tempérée peut cependant être qualifié de ville. Pour plusieurs d'entre les plus grands, on est sûr que des surfaces de 20 à 40 ha étaient bâties, ce qui, même avec un tissu assez lâche, implique une population permanente nombreuse. Des activités variées de service s'y trouvaient réunies et, surtout, on y produisait la monnaie, l'*oppidum* était donc le siège du pouvoir politique et économique. Il s'agit là d'un élément important pour un définition de la ville, car il y

70• Buchsenschutz 1984 ; Legendre & Leroy 1989.

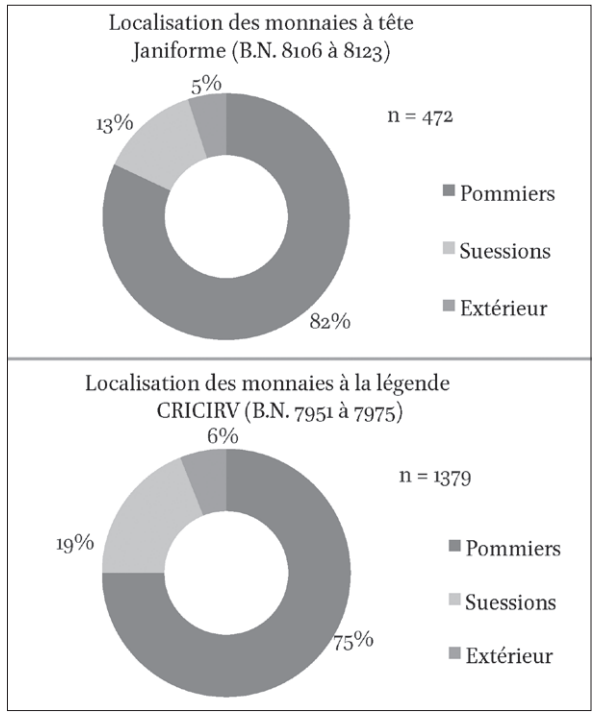
a deux manières différentes d'aborder la question : l'approche monographique ou intra-site qui appréhende la ville comme un ensemble monumental et dans laquelle on raisonne en terme de présence ou absence de tel ou te type de bâtiment (monuments publics en particulier) ; l'approche systémique ou inter-site qui saisit tous les établissements d'une portion d'espace donnée dans leurs caractères généraux et leurs relations réciproques.

La seconde est la plus judicieuse. D'ailleurs, les auteurs de l'Antiquité qui avaient une vision très stéréotypée de la ville, insistent toujours sur l'étroite relation qui existe nécessairement entre celle-ci et le territoire sur lequel elle a autorité. Une ville peut donc être définie comme une agglomération dont la majorité des habitants s'occupe de commerce, d'artisanat ou d'administration et n'appartient pas à la maison du chef (famille, domesticité, suite, ou clientèle) et qui exerce un pouvoir politique sur des zones périphériques nécessaires à sa subsistance. Cette définition possède le mérite de discriminer les "résidences princières" du Hallstatt D ou les châteaux du Moyen Âge, par exemple, et d'être testable archéologiquement. L'*oppidum* tend logiquement à se situer au centre du territoire qu'il contrôle (fig. 3). Ce lien organique transparaît aussi dans la corrélation entre la surface du site central et celle de son territoire[71]. Il se manifeste encore dans la répartition des types monétaires produits au centre (fig. 4 et 5). On peut ajouter que l'analyse du rang par la taille donne un résultat conforme au modèle : la surface des sites fortifiés d'un territoire autonome tend à décliner selon une régression log-normale ; il est intéressant de noter que la courbe dessine des paliers qui pourraient refléter les niveaux de la hiérarchie fonctionnelle et, par conséquent, le degré de stratification du territoire considéré.

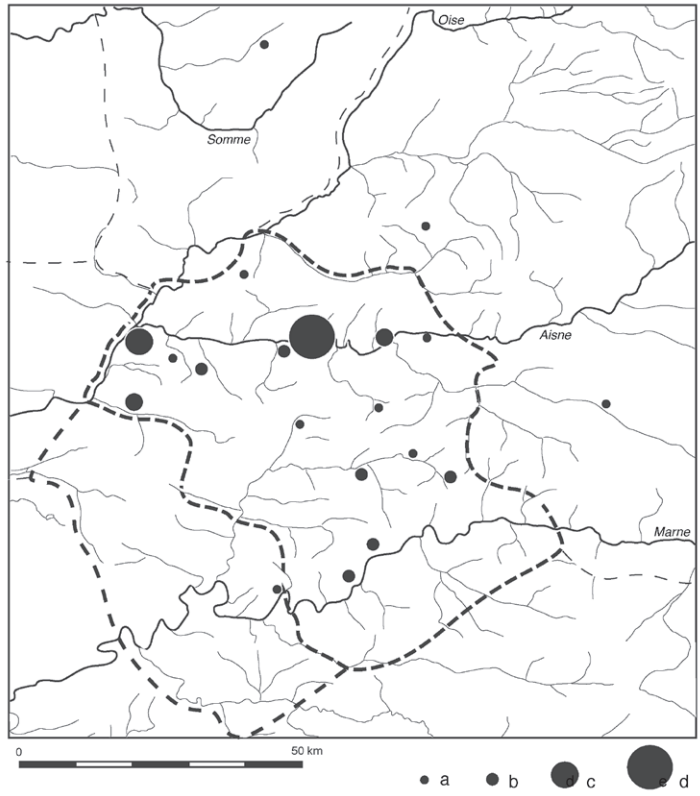


› Fig. 3. Comparaison des territoires théoriques obtenus par la méthode des polygones de Thiessen avec les diocèses médiévaux en Gaule. Les points de forte discordance sont indiqués par des cercles rouges. Ils représentent une information intéressante, car ils demandent une explication. Malgré l'absence de pondération pour le relief, la corrélation est globalement bonne, bien marquée par la taille et la forme générale des entités.

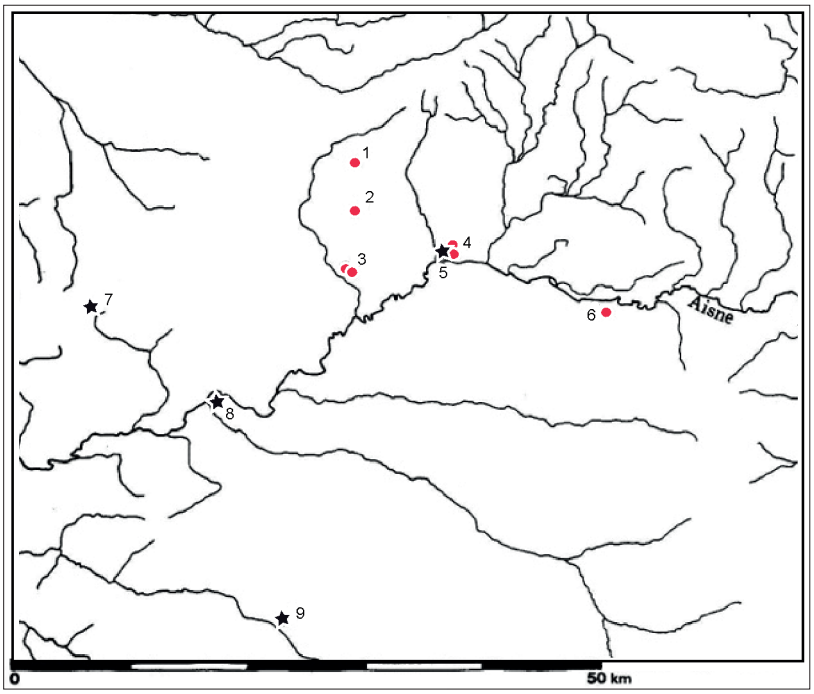
71• Pion 1990.



› Fig. 4. Proportions relatives de deux types monétaires ; sur le site central de Pommiers (*oppidum* capitale des *Suessiones*), sur le reste du territoire des *Suessiones* (limites du diocèse médiéval) et à l'extérieur de ce territoire ; pour les B.N. 8106 à 8123 : n = 472, pour les B.N. 7951 à 7975 : n = 1379.



› Fig. 5. Carte de répartition des sites ayant livré une ou plusieurs monnaies en bronze frappées à tête janiforme du type B.N. 8106 à 8123 ; site cerclé : dépôt ; tiretés : limites des diocèses médiévaux.



› Fig. 6. Concentration des tombes à importations romaines du La Tène D (cercles pleins) autour de l'*oppidum* de Château-Porcien "Le Nandin" (Ardennes). 1 : Hannogne "Le Grand Chemin". 2 : Banogne. 3 : Saint-Germainmont "Le Poteau". 4 : Château-Porcien "La Briqueterie". 6 : Thugny-Trugny. *Oppida* (triangles vides). 5 : Château-Porcien "Le Nandin". 7 : Saint-Thomas. 8 : Condé-sur-Suippe. 9 : Reims.

Paradoxalement, les preuves archéologiques de la hiérarchisation sociale sont peu abondantes pendant les deux siècles qui ont précédé notre ère. La principale raison tient à la pratique de l'incinération. Cette pratique induit toujours une plus grande sobriété du mobilier déposé dans la tombe. Malgré une réelle faiblesse documentaire, les écarts de richesse entre les tombes connues sont marqués ; plus particulièrement en Gaule Belgique, de la Normandie au Rhin moyen. Là, sur la périphérie nord-occidentale du complexe celtique, nous connaissons une trentaine de tombes à pièces de char (celui-ci ayant subi les flammes du bûcher en même temps que le défunt). De plus, parmi ces tombes riches, certaines renfermaient de la vaisselle romaine[72]. C'est le cas des tombes luxueuses qui se concentrent autour de l'*oppidum* de Château-Porcien[73] (fig. 6). Elles rappellent les configurations princières de la fin du premier âge du Fer. L'évidente hiérarchie des sites fortifiés exprime, elle aussi, une forte stratification sociale.

Ainsi, les données archéologiques ne contredisent pas les sources littéraires qui distinguent des catégories sociales nettement constituées : les aristocrates guerriers, parmi lesquels se recrutaient les souverains ou les magistrats suprêmes, les druides – dont on sait que certains au moins étaient des aristocrates – et les autres, la majorité de la population. Les sources écrites suggèrent de plus que l'on héritait du statut social par les hommes, au moins pour l'accès à la royauté et que, dans ces catégories sociales les plus élevées, la filiation était patrilinéaire et la résidence patrilocale, comme

72. Duval 1985.
73. Flouest & Stead 1977.

le suggèrent les exemples de mariages inter-peuples où l'épouse va vivre chez le mari[74]. À l'autre extrémité de l'échelle sociale, nous pouvons admettre l'existence d'une catégorie de dépendants dont le statut semble se rapprocher progressivement de celui d'esclave-marchandise[75]. Nous ignorons son importance numérique, de même que la proportion relative des diverses subdivisions statutaires et fonctionnelles : serviteurs-domestiques, entourage guerrier et paysans dépendants, etc. La différenciation sociale n'était pas seulement verticale. La spécialisation des tâches s'était fortement accentuée, en particulier dans les agglomérations. Beaucoup plus d'individus pratiquaient l'artisanat et le commerce à plein temps. Bien entendu, la majorité écrasante restait cependant la catégorie des paysans, dépendants ou non, qui produisaient les surplus nécessaires à l'approvisionnement des citadins.

L'usage de la monnaie suppose une organisation politique qui dispose de moyens de contrôle de la masse monétaire mise en circulation : contrôle des changes aux frontières et contrôle de l'authenticité du numéraire. Les monnaies de potin qui apparaissent dès le II^e^ s. a.C.[76] mais probablement aussi des bronzes frappés, possédaient une valeur supérieure à celle de leur teneur métallique. Cela induit que leur valeur était une convention garantie par l'autorité émettrice. Par conséquent, on peut les qualifier de fiduciaires. Ce terme ne correspond évidemment pas à la définition étriquée des économistes du XIX^e^ s., à savoir une monnaie de papier dont la valeur est cautionnée par les réserves d'une banque centrale. Il convient de lui garder son sens strict qui s'applique à toute valeur fondée sur la confiance accordée à celui qui l'émet. C'est, bien entendu, sur cette acception que se fonde J. Babelon lorsqu'il écrit :

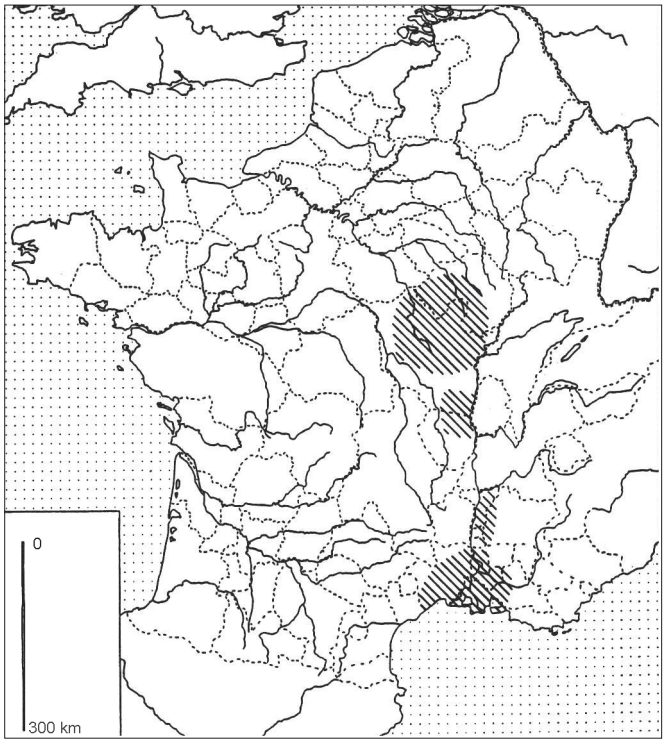
> "Sorti de l'usage courant et spécialisé dans une fonction, il [le métal devenu monnaie] acquiert une valeur fictive, et l'on pourrait dire sans trop d'exagération que toute monnaie est 'fiduciaire'"… car, insiste-t-il plus loin… "toute monnaie est de confiance[77]".

Il ne faut surtout pas édulcorer cette notion centrale pour le phénomène monétaire : la pièce de monnaie est essentiellement la matérialisation d'un symbole ; elle ne vaut que par la confiance que lui accordent collectivement ses utilisateurs, ce qui renvoie directement au pouvoir économique supposé de l'émetteur et/ou à sa légitimité politique. Ainsi, K. Gruel a-t-elle raison d'affirmer, dans son chapitre consacré aux potins, que : "ce sont donc des monnaies fiduciaires[78]". Elle pense cependant que ces monnaies coulées dans un vil métal ne peuvent être utilisées comme telles que dans une économie déjà très monétarisée. Ce sont là deux hypothèses très fortes qui mériteraient une argumentation. En effet, rien dans l'absolu ne s'oppose à l'usage d'objets sans valeur intrinsèque dans une économie monétaire balbutiante et rien, hormis le postulat de J.-B. Colbert de Beaulieu[79], ne permet d'affirmer que l'économie des Celtes était peu monétarisée avant la guerre des Gaules. Ce présupposé a conduit à tasser sur le milieu du I^er^ s. a.C. de nombreux documents qui, en réalité, s'étalent du deuxième quart du II^e^ au troisième quart du I^er^ s. a.C.

Une autre catégorie de documents s'avère d'une très grande importance pour notre propos : des document écrits[80]. Ils sont apparus vers 200 a.C. dans le sud de la France sous la forme de série de mots celtiques transcrits en alphabet grec. Au cours du I^er^ s. a.C., ces documents jalonnent,

74. Lewuillon 1990 ; Caes., *BGall.*, I, 18, 7.
75. Daubigney 1983.
76. Furger-Gunti 1982 ; Haselgrove 1987a.
77. Babelon 1970, 17-23.
78. Gruel 1989, 148.
79. Colbert de Beaulieu 1973.
80. Goudineau 1989 ; Lejeune 1985.

sans surprise le couloir du Rhône, jusqu'à la Bourgogne (fig. 7). Environ 400 documents de plus d'une lettre sont actuellement attestés. La plupart sont des graffites sur poteries. On se souvient des tablettes d'argile des Helvètes recensant les émigrants stoppés par les troupes romaines en Bourgogne[81]. Selon César, l'usage de l'écriture était réservé aux druides, mais pas à des fins religieuses. L'écriture servait à tenir des comptes, des registres publics et privés. Nous pouvons ainsi concevoir une administration tenue par des individus détenteurs d'une légitimité religieuse et qui géraient, notamment, les traités et les contrats. Ces données convergent avec les implications de l'usage d'une monnaie, a fortiori si elle était fiduciaire, pour suggérer l'existence de pouvoirs publics forts, dotés d'une administration et capables de garantir des engagements de nature économique et juridique.



› Fig. 7. Carte de répartition des documents gallo-grecs (d'après Goudineau 1989).

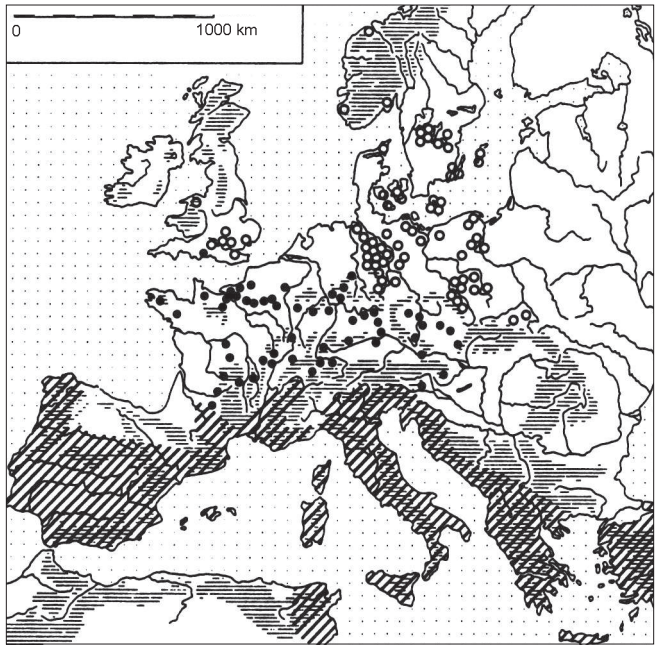
Par conséquent, ce que nous observons dans l'évolution du complexe celtique, c'est non seulement une augmentation du degré de centralisation, de différenciation verticale et horizontale, mais surtout l'apparition d'une institution de gouvernement spécialisée, où tendaient à se concentrer les principaux pouvoirs publics : judiciaires, militaires et religieux et dotée d'une bureaucratie. Ces éléments définissent cette forme d'organisation que l'on appelle l'État. Parallèlement, a émergé une économie monétaire, c'est-à-dire fondée sur une unité de compte qui devait être acceptée en échange de n'importe quel bien. Réserve de valeur, la monnaie permettait aussi et facilitait une

81• Caes., *BGall,* I, 29.

consommation différée. L'organisation politique, mais aussi économique a changé de nature. C'est donc bien un changement qualitatif et pas seulement quantitatif qui s'est produit.

Tandis qu'une série d'innovations rendait l'agriculture apte à supporter une société urbanisée, Rome prenait, par une suite de conquêtes, le contrôle du pourtour du bassin occidental de la Méditerranée. Au cours du La Tène C2, de 180/170 à 130/120 a.C., la totalité du premier cercle de l'économie-monde était ainsi tombée sous l'emprise romaine. La future capitale impériale était d'abord devenue le centre de l'économie-monde méditerranéenne qui se ranimait. Le deuxième cercle correspondait à la zone des États celtiques où sont progressivement apparus les *oppida*. Tous ces sites ont livré des preuves d'échanges commerciaux avec Rome. Les monnaies celtiques, inspirées de prototypes méditerranéens, ont été l'indice le plus précoce de la restructuration de l'économie-monde, cette organisation fonctionnelle concentrique, hiérarchisée selon trois niveaux de complexité politico-économique décroissant du centre vers la périphérie. À la faveur de l'intensification des échanges avec Rome, cependant, l'écart des niveaux de développement entre les deux premiers cercles s'est réduit. Des prémices de phénomène princier sont apparus dans le troisième cercle. Et lorsque le pouvoir romain s'est étendu jusqu'au Rhin, intégrant la totalité de la zone des États celtiques, de véritables principautés se sont constituées en Germanie libre. Ce phénomène s'exprime surtout à travers les tombes du fameux groupe de Lübsow[82]. Il s'est épanoui entre 200 et 600 km du *Limes* en liaison étroite avec le commerce romain[83].

Comme au V^e^ s. a.C., l'élargissement du premier cercle a causé le déplacement du deuxième cercle plus loin du centre (fig. 8). L'analyse quantitative des importations romaines en Germanie



› Fig. 8. L'économie-monde méditerranéenne au I^er^ s. a.C. La zone centrale se trouve presque entièrement sous contrôle romain (hachures) ; la zone intermédiaire est celle des *oppida* celtiques (pastilles noires) ; dans la zone périphérique, les riches tombes à importations romaines se multiplient (cercles vides). Sauf à l'ouest, cette tripartition correspond à celle du premier âge du Fer.

82. Eggers 1951.
83. Hedeager 1978.

libre[84] confirme cette observation : tandis que les produits courants, céramique sigillée ou fibules, dominent le long de la frontière, principalement dans la frange non romanisée de l'ancienne zone des *oppida* celtiques, les biens de prestige, surtout des récipients en bronze, en argent ou en verre se distribuent en majorité dans cette bande de terre qui correspond à l'aire des tombes princières.

Le modèle de l'économie-monde sied aussi aux différences qui s'observent à l'intérieur du complexe celtique. Géographiquement plus éloignée des centres-moteurs, la Gaule Belgique s'en éloigne aussi plus que la Gaule centrale au plan de la complexité sociale. C. Haselgrove[85] a déjà très justement insisté sur ce fait. Dans la même voie, il est intéressant de noter les arguments archéologiques qui s'ajoutent aux indications des sources littéraires. Les territoires théoriques des *civitates*, qui montrent une corrélation satisfaisante avec les diocèses médiévaux, sont plus réduits que ceux des Arvernes, des Séquanes, des Éduens, des Bituriges ou des Carnutes. De plus, l'analyse du rang par la taille des sites fortifiés permet, comme on l'a signalé ci-dessus, de distinguer des paliers. Tandis qu'un seul palier intermédiaire apparaît sur la courbe des *civitates* de Gaule Belgique, au moins deux se discernent sur celle des grands territoires. Cela signifie qu'un groupe de sites satellites relaie l'autorité de la capitale dans les premiers, alors que dans les plus grands, au moins une subdivision supplémentaire renforce la gestion territoriale. Ainsi, à l'intérieur même de chacune des zones concentriques, la complexification sociale s'atténue au fur et à mesure de l'éloignement du centre. Si l'on ajoute à cette perspective le paysage de Thunen que tend à reproduire chaque bourgade avec sa périphérie rurale, on peut voir là un bon exemple de structure fractale.

Les implications théoriques

Pendant cette période, les manifestations de richesse et de pouvoir (tombes monumentales, mobilier funéraire abondant) se révèlent très fréquemment associées à des biens exotiques (métaux, ambre, objets de luxe). Nous pouvons en déduire que richesse et pouvoir étaient liés à un accès préférentiel aux biens de prestige. Mais cette observation ne permet pas de savoir si cet accès était la cause ou seulement la conséquence de la stratification sociale. Une autre donnée, la localisation géographique des manifestations les plus spectaculaires de pouvoir, nous offre un indice en faveur de la première proposition. Elles n'ont pas eu lieu sur les gisements de matières premières critiques, mais sur les voies de communication par où transitaient les biens de prestige. Toutefois, il ne semble pas qu'un phénomène du type centre et périphérie ou économie-monde ait affecté le complexe nord-alpin pendant l'âge du Bronze. Un tel phénomène a cependant pu se produire plus à l'est, articulant le complexe grec (Mycènes), le complexe carpatique (zone des tells du moyen Danube) et le complexe nordique, comme le pense K. Kristiansen[86].

Il s'avère que l'évolution de la Celtique ne se conforme pas à l'explication fonctionnaliste fondée sur la raréfaction des ressources, raréfaction qui causerait des conflits dont la résolution passerait par une délégation de pouvoir à une instance d'arbitrage. Outre qu'une raréfaction des ressources n'engendre pas nécessairement une augmentation de la stratification sociale, l'émergence de l'État, en Celtique, s'est produite à la faveur d'une intensification de l'agriculture et des échanges à longue distance. Ainsi, le processus correspond davantage à la grille de lecture proposée par

84. Hedeager 1978.
85. Haselgrove 1987b.
86. Kristiansen 1987a.

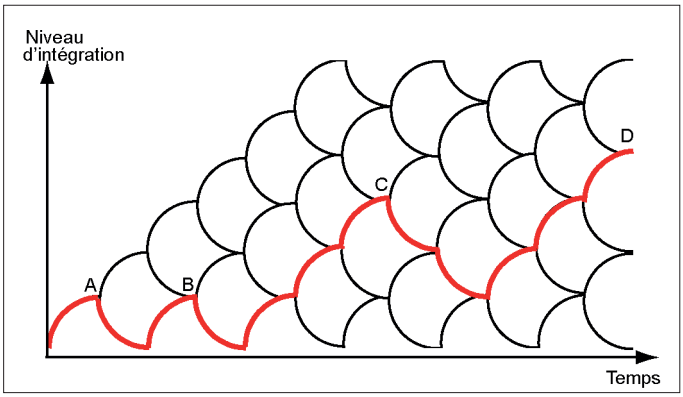
J. Friedman et M. Rowlands[87], dans une perspective marxiste, qui sied aussi à l'évolution vers l'État de la Mésopotamie, du Pérou ou de la Chine. L'intensification agricole permet de supporter une hausse de la production non agricole et entraîne ainsi un processus cumulatif de centralisation/stratification. Logiquement, plus la production augmente, plus les occasions de litiges augmentent aussi, et en conséquence les nécessités d'arbitrage[88].

Une solide base économique locale est donc indispensable à l'émergence d'une organisation plus complexe, capable de durer. En effet, dans le cas des principautés comme dans celui des États celtiques, l'influence de sociétés voisines plus complexes a stimulé le processus de stratification sociale. Cette influence n'a fait, toutefois, que renforcer et accélérer un phénomène rendu possible par des facteurs internes : des progrès techniques qui ont permis l'intensification de la production. Dans les deux cas, on peut penser que les innovations techniques ont répondu à la contradiction bien connue entre la croissance démographique et la capacité de production[89]. Dans le premier cas toutefois, les fondements économiques mis en place aux IX^e^ et VIII^e^ s. a.C. restaient insuffisants pour supporter une échelle d'intégration politique supérieure à une centaine de km^2. Ils ont surtout permis de stabiliser les entités territoriales et la stratification sociale qui étaient fondamentalement mouvantes jusque-là. Au VI^e^ s. a.C., l'augmentation considérable du niveau d'intégration, due au principe de fonctionnement de l'économie-monde, a été tout aussi artificielle que les tentatives sans suite de l'âge du Bronze. Les principautés semblent bien s'être désintégrées en raison d'une modification de la distribution spatiale des fonctions au sein de l'économie-monde (tripartition fonctionnelle concentrique), donc en fonction de causes extérieures à elles-mêmes. De façon significative, la perturbation de réseaux d'échange sud-nord aux IV^e^ et III^e^ s. a.C. a occasionné un retour à l'échelle d'intégration telle qu'elle s'était stabilisée à partir du IX^e^ s. a.C. Pour qu'un niveau supérieur de complexité sociale soit atteint, il a fallu une mutation de l'agriculture. Il a fallu que soient mises en œuvre des techniques aptes à intensifier la production sur les sols lourds et profonds de l'Europe tempérée, afin de dégager assez de surplus pour subvenir aux besoins alimentaires de non-agriculteurs plus nombreux.

L'évolution de la Celtique offre un autre cas de figure intéressant pour une réflexion plus large sur la stratification sociale. La complexification sociale n'est pas la seule voie possible pour remédier aux tensions internes. L'expansion territoriale ou l'émigration en sont d'autres, ainsi que le suggère le processus avorté de la fin du V^e^ s. a.C. Le niveau d'intégration décroît alors montrant que le processus n'est pas irréversible. Nous parvenons ainsi à détecter des conditions nécessaires à l'émergence de l'État, mais nous échouons pour ce qui concerne les conditions suffisantes. Cette difficulté pourrait être due au fait qu'il existe de l'aléatoire dans le choix d'un nouveau type d'organisation sociale. Le processus d'évolution se comporte en effet à la manière des structures dissipatives de Prigogine ainsi que l'a suggéré S. Van der Leeuw[90] (fig. 9).

L'accès différentiel aux ressources est généralement conçu comme une condition nécessaire à la stratification sociale. Dans tous les cas connus, cette inégalité a précédé la formation de l'État, mais elle s'est toujours accrue avec lui. G. Johnson[91] a proposé de voir dans la hiérarchisation sociale le résultat d'une capacité différentielle à traiter de l'information. Ces deux points de vue ne sont pas incompatibles, car l'accès privilégié à des ressources matérielles suppose le traitement des informations concernant leur localisation, leurs conditions de transport et de circulation et surtout

87. Friedman & Rowlands 1977.
88. Vullierme 1989.
89. Boserup 1965.
90. Van der Leeuw 1981.
91. Johnson 1982.



› Fig. 9. Représentation schématique de l'évolution de la complexification sociale dans le complexe nord-alpin selon le modèle des structures dissipatives ; à chaque bifurcation, plusieurs choix sont possibles ; ici seuls les deux extrêmes ont été représentés : complexification accrue avec passage à un niveau d'intégration supérieur ou retour à une organisation plus simple ; comme dans tout système chaotique, la solution choisie est imprévisible.A : Chefferie du Bronze A (Leubingen) ; B : Chefferie du Bronze D (Milavce) ; C : Principauté du Hallstatt D ; D : État du La Tène D.

les partenaires et les codes de l'échange. En dernière analyse, ce que les élites sont plus aptes que d'autres à se procurer, c'est, en effet, moins un bien matériel que la disponibilité de ce bien. Ce qu'ils échangent, c'est une série de prestations qui assurent la fourniture d'un bien en un lieu et à un moment précis[92]. Il s'agit donc d'abord d'une activité de service, donc de traitement des informations. L'importance cruciale du traitement de l'information se dessine avec une acuité toute particulière dans les institutions qui caractérisent l'État, car celui-ci se définit d'abord comme une forme de gouvernement dotée d'une institution spécialisée dans le traitement de l'information : l'administration.

Dès lors, il devrait être possible de lire notre problématique dans les termes de la systémique auto-organisatrice. La condition nécessaire que constitue l'innovation technique dans le domaine de la subsistance et l'intensification de la production qui est son corollaire, reposent sur une chaîne de traitement de l'information : innovation, diffusion, prestations de services, etc. Cette série de prestations permet de surmonter, de façon positive, l'éventuel déséquilibre entre la démographie et la capacité de production. La croissance démographique, qui multiplie les interlocuteurs potentiels, augmente par conséquent la quantité d'informations à traiter. Elle peut donc provoquer une tension d'échelle qui, en l'absence de hiérarchies séquentielles, peut être résolue par la hiérarchisation ou la création de niveaux hiérarchiques supplémentaires[93]. La contradiction peut, toutefois, se résoudre de façon négative, par une baisse démographique plus ou moins maîtrisée : contraception, hausse de l'âge du mariage, émigration, guerre, épidémie, famine. Ces observations et leurs implications nous invitent à intégrer dans nos approches des méthodes adaptées aux systèmes dont l'évolution est réfractaire à la prévision : les systèmes chaotiques. Malgré leur complexité, on a vu que ces systèmes ne sont pas totalement aléatoires. Il existe des

92. Vullierme 1989.
93. Johnson 1982.

états préférentiels, des états attracteurs, bref une structure sous-jacente à découvrir. Il y a tout lieu de penser que la structure du type économie-monde constitue l'un de ces états-attracteurs.

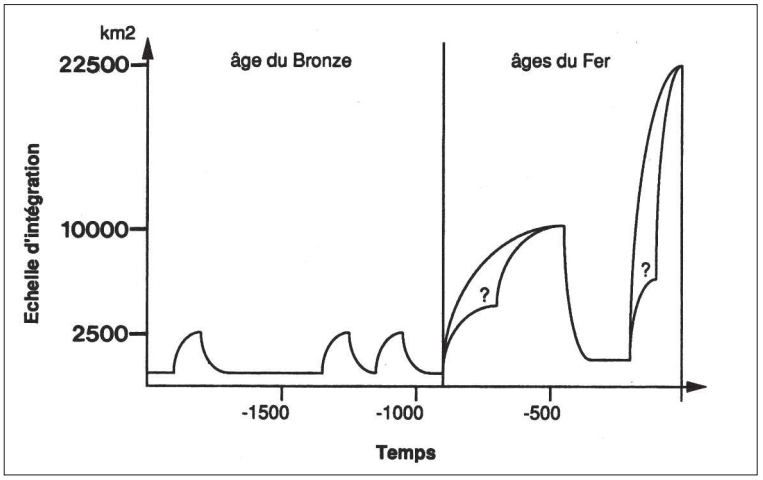
Conclusion

Il a, tout d'abord, semblé nécessaire de justifier l'emploi de modèles, souci impensable dans les disciplines scientifiques parvenues à maturité où chacun sait qu'il n'y a pas de recherche sans modèle. En revanche, l'ancrage typologique de l'exercice a seulement été évoqué et mérite quelques commentaires. La base chronoculturelle a été soigneusement vérifiée. Ceci fait, la mise en correspondance des changements de types d'objets et des modifications structurelles a pu être réalisée. Ce travail a permis de localiser et de hiérarchiser les ruptures d'évolution. Les blocs ainsi obtenus ne signifient pas qu'entre deux ruptures, la vie s'est arrêtée, mais qu'à certains moments, le changement s'accélère et se généralise. Ces moments, repérables à l'aide de sériations, pourraient correspondre aux fameuses bifurcations de Prigogine, c'est-à-dire, à ces moments où le système, arrivé à un blocage, doit se modifier pour survivre. Cette conception aurait l'avantage de donner une signification plus sociologique aux tiroirs trop rigides de nos systèmes typo-chrono-culturels. Ainsi, l'âge du Fer ne constitue évidemment pas un bloc intangible, et, chose moins évidente, il en va de même pour chacune de ses subdivisions chronologiques. Il n'y a pas de période immobile, ni même d'état d'équilibre. Le changement est permanent, comme l'illustre bien la diagonale que dessinent les matrices ordonnées d'association de types d'objets : de nouveaux types ne cessent d'apparaître et c'est la disparition simultanée d'un grand nombre d'entre eux qui révèle les ruptures, autrement dit, les bifurcations accomplies par le système. Dans le présent article, seules les ruptures majeures ont été sélectionnées et représentées. Elles ne sont cependant pas limitatives et l'on peut envisager d'affiner le modèle à l'avenir.

L'organisation spatiale des sites tient une très large place dans l'argumentaire. Deux points méthodologiques méritent ici d'être rappelés. A priori, on ignore l'extension des configurations spatiales recherchées. Aussi, convient-il d'adopter une échelle d'observation très large, afin de les appréhender dans leur globalité. L'échelle du continent paraît constituer une dimension correcte pour commencer. Ensuite, il importe de focaliser sur des espaces plus restreints ; au niveau de la micro-région, en particulier, pour relever les indices concernant la densité du peuplement et la hiérarchie fonctionnelle des sites. Des effets de zoom sont alors nécessaires pour détecter l'échelle d'intégration, c'est-à-dire la taille de l'ensemble des sites intégrés dans un même système autonome. Les zones où la documentation se prête à l'exercice sont peu nombreuses et l'on ne peut que postuler la représentativité de l'échantillon imposé. Ce problème est inhérent à toute documentation archéologique et il faut faire avec. Le second point concerne l'évolution temporelle des configurations spatiales repérées. Elles apparaissent, disparaissent, se modifient, se déplacent... L'archéologie seule permet d'observer leurs transformations sur le très long terme. Cet avantage compense partiellement les lacunes d'une analyse uniquement synchronique.

L'évolution de la complexification sociale révèle une dynamique du type diastole/systole, un cycle d'évolution/dévolution[94] (fig. 10) qui se conforme au modèle des structures dissipatives. Ce phénomène oblige à reconnaître dans l'intensification agricole une condition nécessaire à la consolidation du processus de complexification. Ce constat ne nous renvoie pas pour autant dans l'inextricable nœud des contradictions internes. Les approches nouvelles exprimées en termes de

94• Friedman & Rowlands 1977 ; Demoule 1989.



› Fig. 10. Modèle d'évolution de la complexification sociale dans le complexe nord-alpin selon le modèle des structures dissipatives ; ici, les variables utilisées, le temps et la portion d'espace politiquement autonome, sont réelles. Tandis que pendant l'âge du Bronze un certain seuil paraît indépassable, l'âge du Fer est marqué par deux tentatives réussies d'élargissement de l'échelle d'intégration : celle du premier âge du Fer qui finit par échouer, celle du deuxième âge du Fer qui réussit tellement bien qu'elle se pérennise sous l'Empire romain ; dans un cas comme dans l'autre, la documentation ne permet pas de distinguer si une ou plusieurs bifurcations intermédiaires ont été dépassées pour parvenir à chaque apogée (?).

systèmes chaotiques laissent pressentir un dépassement de ce blocage. Je me suis borné ici à une exploitation métaphorique et simplifiée de ces approches. Elles ont cependant suscité de très encourageantes applications mathématiques en écologie et en géographie[95]. Il convient d'essayer de les mettre en œuvre dans notre discipline qui souffre certes de graves lacunes documentaires, mais dispose d'une profondeur de temps exceptionnellement favorable pour étudier de tels phénomènes.

BIBLIOGRAPHIE

Allen, P. M., Sanglier, M., Engelen, G., Boon, F. (1984) : "Evolutionary spatial models of urban and regional Systems", *Sistemi Urbani*, 1, 3-36.

Arcelin, P. (1989) : "Dans le Midi, vers la ville", in : Goudineau, C., Guilaine, J., éd. : *De Lascaux au Grand Louvre, Archéologie et histoire en France*, Paris, 226-229.

Ashby, W. R. (1962) : "Principles of the self-organizing system", in : von Foerster, H., Zopf, G.W.Z., éd. : *Principles of Self-Organization : Transactions of the University of Illinois Symposium*, Londres, 255-278.

Atlan, H. (1979) : *Entre le cristal et la fumée : essai sur l'organisation du vivant*, Paris.

Babelon, J. (1970) : *La numismatique antique*, Paris.

95• Allen *et al.* 1984.

Benoît, F. (1965) : *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Annales de la Faculté des Lettres 43, Aix-enProvence.

Bergé, P. (1988) : *Le Chaos. Théorie et expériences*, Paris.

Bittel, K., Kimmig, W., Schiek, S. (1981) : *Die Kelten in Baden-Württemberg*, Stuttgart.

Boserup, E. (1965) : *The conditions of agricultural growth. The economics of agrarian change under population pressure*, Londres.

Braudel, F. (1979) : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris.

Brun, P. (1984) : "Modèles diffusionnistes et systèmes chronologiques", in : *Colloque transition Bronze final-Hallstatt ancien, 109^e^ Congrès national des Sociétés savantes*, Dijon, 261-278.

Brun, P. (1987) : *Princes et princesses de la Celtique*, Paris.

Brun, P. (1988a) : "L'entité Rhin-Suisse-France orientale : nature et évolution", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, 599-618.

Brun, P. (1988b) : "Les 'Résidences princière' comme centres territoriaux : éléments de vérification", in : *Les princes celtes et la Méditerranée. Paris : La Documentation Française*, 128-143.

Brun, P. et Pion, P. (1992) : "L'organisation de l'espace dans la vallée de l'Aisne pendant l'âge du Bronze", in : Mordant, C., Richard, A., éd. : *L'habitat et l'occupation du sol à l'âge du Bronze en Europe, Actes du colloque international de Lons-le-Saulnier, CTHS, 1990*, Paris, 117-127.

Buchsenschutz, O. (1984) : *Structures d'habitat et fortifications de l'âge du Fer en France septentrionale*, Mémoires de la Société Préhistorique Française 18, Paris.

Champion, T. C., éd. (1989) : *Centre and Periphery, Comparative Studies in Archaeology*, Londres.

Colbert de Beaulieu, J.-B. (1973) : *Traité de numismatique celtique, 1*, Paris.

Collis, J. (1984) : *Oppida: earliest towns north of the Alps*, Sheffield.

Cunliffe, B. (1988) : *Greeks, Romans and Barbarians, Spheres of Interaction*, Londres.

Daubigney, A. (1983) : "Relations marchandes méditerranéennes et procès des rapports de dépendance (magu- et ambactes) en Gaule protohistorique", in : *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du colloque de Cortone, mai 1981*, Publications de l'École Française de Rome 67, 659-683.

De Marinis, R. C. (1988) : "Nouvelles données sur le commerce entre le monde méditerranéen et l'Italie septentrionale du VII^e^ au V^e^ siècle avant J.-C.", in : *Les princes celtes et la Méditerranée, Rencontres de l'École du Louvre, 25-27 novembre 1987*, Paris, 45-56.

Demoule, J.-P. (1989) : "D'un âge à l'autre : temps, style et société dans la transition Hallstatt/La Tène", in : Ulrix-Closset, M., Otte, M., éd. : *La civilisation de Hallstatt : bilan d'une rencontre, Liège, 1987*, Études et Recherches Archéologiques de l'Université de Liège 36, Liège, 141-172.

Duval, A. (1985) : "Les tombes à char de l'aristocratie gauloise", *Les Dossiers histoire et archéologie*, 98, 36-41.

Eggers, A. J. (1951) : *Die römische import im freien Germanien*, Hambourg.

Engels, F. (1878) : *Origin of the Family, Private Property and the State. L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris.

Fischer, F. (1973) : "KEIMHΛIA Bemerkungen zur kulturgeschichtlichen Interpretation des sogenannten Südimports in der späten Hallstatt- und frühen Latène-Kultur des westlichen Mitteleuropas", *Germania*, 51-2, 436-459.

Fleming, A. (1971) : "Territorial patterns in Bronze Age Wessex", *Proceedings of the Prehistoric Society*, 37-1, 138-166.

Flouest, J.-L. (1993) : "Activités métallurgiques et commerce avec le monde méditerranéen au V^e^ siècle avant J.-C. à Bragny-sur-Saône (Saône-et-Loire)", in : Daubigney, A., dir. : *Fonctionnement social de l'âge du Fer : opérateurs et hypothèses pour la France, Actes de la table-ronde de Lons-le-Saunier, 24-26 Oct. 1990*, Lons-le-Saulnier, 21-31.

Flouest, J.-L., Stead, L. M. (1977) : "Une tombe de La Tène III à Hannogne, Ardennes", *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, XCII, 55-72.

Frankenstein, J., Rowlands, M. J. (1978) : "The internal structure and regional context of Early Iron Age society in southwestern Germany", *Bulletin of the Institute of Archaeology, University of London*-15, 73-112.

Fried, M. (1960) : *On the Evolution and Social Stratification and the State*, Indianapolis.

Friedman, J., Rowlands, M. J. (1977) : "Notes towards an Epigenetic Model of the Evolution of 'Civilization'", in : Friedman, J., Rowlands, M.J., éd. : *The Evolution of Social Systems*, 201-278.

Furger-Gunti, A. (1982) : "Zur Chronologie keltischer Gold- und Potinmünzen", in : *Actes du 9e Congrès International de Numismatique, Berne, 1979*, Louvain-la-Neuve, 587-595.

Goudineau, C. (1980) : "Les antécédents : Y-a-t-il une ville protohistorique ? La Gaule méridionale", in : Duby, G., éd. : *Histoire de la France urbaine, 1*, Paris, 141-193.

Goudineau, C. (1989) : "L'apparition de l'écriture en Gaule", in : Mohen, J.-P., éd. : *Le Temps de la Préhistoire, Vol. 1*, Paris, 236-238.

Gruel, K. (1989) : *La monnaie chez les Gaulois*, Paris.

Haken, H. (1984) : *Synergetics : an introduction*, Stuttgart.

Harding, A. (1984) : "Aspects of social evolution in the Bronze Age", in : Bintliff, J., éd. : *European social evolution, archaeological perspectives*, Bradford, 135-145.

Härke, H. (1979) : *Settlement Types and Settlement Patterns in the West Hallstatt Province*, BAR International Series 57, Oxford.

Haselgrove, C. (1987a) : *Iron Age Coinage in South-East England, The Archaeological Context*, BAR International Series 17–4, Oxford.

Haselgrove, C. (1987b) : "Culture process on the periphery : Belgic Gaul and Rome during the lace Republic and early Empire", in : Rowlands, M.J., Larsen, M., Kristiansen, K., éd. : *Centre and Periphery in the ancient world*, Cambridge, 104-124.

Hedeager, L. (1978) : "A quantitative analysis of Roman imports in Europe north of the Limes (0-400 AD), and the question of the Roman-Germanic exchange", in : Kristiansen, K., Paludan-Müller, C., éd. : *New Directions in Scandinavian Archaeology*, Copenhagen, 191-216.

Hus, A. (1980) : *Les Étrusques*, Paris.

Johnson, G. A. (1982) : "Organizational Structure and Scalar Stress", in : Renfrew, O., Rowlands, M.J., Segraves, B.A., éd. : *Theory and Explanation in Archaeology*, New York-London, 389-422.

Kimmig, W. et Rest, W. (1954) : "Ein Fürstengrab der späten Hallstattzeit von Kappel-am-Rhein", *JRGZ Mainz*, 1, 179-216.

Kossack, G. (1954) : "Pferdegeschirr aus Grabern der alteren Hallstattzeit Bayerns", *JRGZ Mainz*, 1, 111-178.

Kristiansen, K. (1987a) : "Center and periphery in Bronze Age Scandinavia", in : Rowlands, M.J., Larsen, M.T., Kristiansen, K., éd. : *Center and periphery in ancient word systems*, Cambridge, 74-86.

Kromer, K. (1963) : *Hallstatt : die Salzhandelsmetropole des Jahrtausends vor Christus in den Alpen*, Vienne.

Kruta, V. (1987) : "Les Celtes d'Italie", *Dossiers Histoire et Archéologie*, 112, 8-19.

Kruta, V., Szabo, M., Lessing, E. (1978) : *Les Celtes*, Paris.

Kytlicová, O. (1988) : "K sociální struktuře kultury popelnicových poli – Zur sozialen Struktur der Umenfelderkultur", *Památky archeologické*, 79, 342-389.

Legendre, J.-P., Leroy, M. (1989) : "La chronologie du mobilier du Deuxième âge du Fer en Alsace et en Lorraine", in : Mohen, J.-P., dir. : *Le Temps de la Préhistoire 1*, 468-469.

Lejeune, M. (1985) : *Textes gallo-grecs. Recueil des inscriptions gauloises*, Supplément à Gallia 45, Paris.

Lewuillon, S. (1990) : "Affinités, parentés et territoires en Gaule indépendante : fragments d'anthropologie", *Dialogues d'histoire ancienne*, 16-1, 283-358.

Mandelbrot, B. B. (1982) : *The Fractal Geometry of Nature*, San Francisco.

Marx, K. (1872) : *Le Capital*, Paris.

Masurel, H. (1984) : "Les tissus à l'âge du Fer", *Archéologia*, 189, 43-55.

Méniel, P. (1984) : *Contribution à l'histoire de l'élevage en Picardie*, Revue archéologique de Picardie numéro spécial, Amiens.

Morgan, L. H. (1971) : *La Société archaïque* [Traduction française de : *Ancient Society*, 1877], Paris.

Mossé, C. (1970) : *La colonisation dans l'Antiquité*, Paris.

Nenquin, J. (1961) : *Salt: a study in economic prehistory*, Bruges.

Otto, K.-H. (1955) : *Die sozialökonomischen Verhältnisse bei den Stämmen der Leubinger Kultur in Milteldeutschland*, Ethnographisch-Archäologische Forschungen 3–1, Berlin.

Pauli, L. (1971) : *Die Golasecca-Kultur und Mitteleuropa: ein Beitrag zur Geschichte des Handels über die Alpen*, Hamburger Beiträge zur Archäologie 1, Hamburg.

Peyre, C. (1979) : *La Cisalpine Gauloise du III^e^ au I^er^ siècle avant J.-C.*, Paris.

Piggott, S. (1983) : *The Earliest Wheeled Transport from the Atlantic Coast to the Caspian Sea*, London.

Pion, P. (1990) : "De la chefferie à l'Etat ? Territoires et organisation sociale dans la vallée de l'Aisne aux âges des Métaux (2200-20 av. J.-C.)", in : *Archéologie et espaces, Actes des X^e^ rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, CRA-CNRS, 19-21 octobre 1989*, Antibes, 183-260.

Pleiner, R. (1981) : "Die Wege des Eisens nach Europa", in : Häfner, H., dir. : *Frühes Eisen in Europa, Festschrift Walter Ulrich Guyan zu seinem 70e Geburtstag*, Schaffhausen, Meili, 115-128.

Prigogine, I. et Stengers, I. (1979) : *La Nouvelle Alliance. Métamorphose de la science*, Paris.

Renfrew, C. (1986) : "Introduction: peer polity interaction and socio-political change", in : Renfrew, C., Cherry, J.F., éd. : *Peer Polity interaction and socio-political change*, Cambridge, 1-18.

Rowlands, M. J. (1980) : "Kinship, alliance and exchange in the European Bronze Age", in : Barrett, J., Bradley, R., éd. : *Settlement and Society in the British later Bronze Age*, British Archaeological Reports 83, Oxford, 15-55.

Rowlands, M. J., Larsen, K. et Kristiansen, K. (1987) : *Centre and Periphery in the ancient world*, Cambridge.

Ruoff, U. (1974) : *Zur Frage der Kontinuitat zwischen Bronze- und Eisenzeit in der Schweiz*, Bern.

Sahlins, M. (1972) : *Stone age economics*, Chicago & New York.

Schlabow, K. (1976) : *Textilfonde der Eisenzeit in Norddeutschland*, Göttinger Schr. z. Vor- und Frühgesch. 15, Neumünster.

Service, E. R. (1971) : *Primitive social organization : an evolutionary perspective*, New York.

Service, E. R. (1975) : *Origins of the state and civilization : the process of cultural evolution*, New York.

Shennan, S. J. (1975) : "The social organization at Branc", *Antiquity*, 49, 279-288.

Snodgrass, A. M. (1980) : *Archaic Greece*, London.

Vaginay, M., Guichard, V. (1988) : *L'habitat gaulois de Feurs (Loire)*, Documents d'Archéologie Française 14, Paris.

Van der Leeuw, S. E. (1981) : "Information flows, flow structures and the explanation of change in Archaeology", in : Van der Leeuw, S., éd. : *Archaeological Approaches to the Study of Complexity, (Cingula VI)*, Amsterdam, 230-329.

Vogt, E. (1971) : "Zur Einführung", in : Drack, W., dir. : *Ur- und Frühgeschichtliche Archeologie der Schweiz, IV, Die Eisenzeit*, Basel, 1-3.

Vuaillat, D. (1984) : "Tumulus hallstattiens et société du Premier âge du Fer en Franche-Comté", in : Daubigney, A., dir. : *Archéologie et rapports sociaux en Gaule*, Paris, 19-23.

Vullierme, J.-L. (1989) : *Le concept de système politique*, Paris.

Waldhauser, J. (1981) : "Organisation de l'habitat celtique en Bohème du Hallstatt final à La Tène III : enquête sur la région celtique du cours moyen du fleuve Bilina", in : Buchsenschutz, O., dir. : *Les structures d'habitat à l'âge du Fer en Europe tempérée*, Paris, 142-146.

Wallerstein, I. (1974) : *The Modern World-System, I, Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, New York.

Wallerstein, I. (1975) : *Les inégalités entre les États dans le système international : origines et perspectives*, Québec.

Wells, P. (1980) : *Culture Contact and Culture Change. Early Iron Age Central Europe and the Mediterranean World*, Cambridge.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

DÉPÔTS ET FRONTIÈRES AU BRONZE FINAL EN FRANCE

Brun, P., Aubry, F., Giraud, F., Lepage, S. (1997) : "Dépôts et frontières au Bronze final en France", *Boletin del Seminario de Estudios de Arte y Arqueologia*, 63, 97-114.

Je restais alors dans l'incertitude à propos de cette hypothèse sur la corrélation du nombre de dépôts non funéraires et de leur localisation en zones frontalières. Les réflexions plus récentes m'ont orienté vers la probabilité d'une fonction différente des deux types de dépôts non funéraires : aquatiques et terrestres.

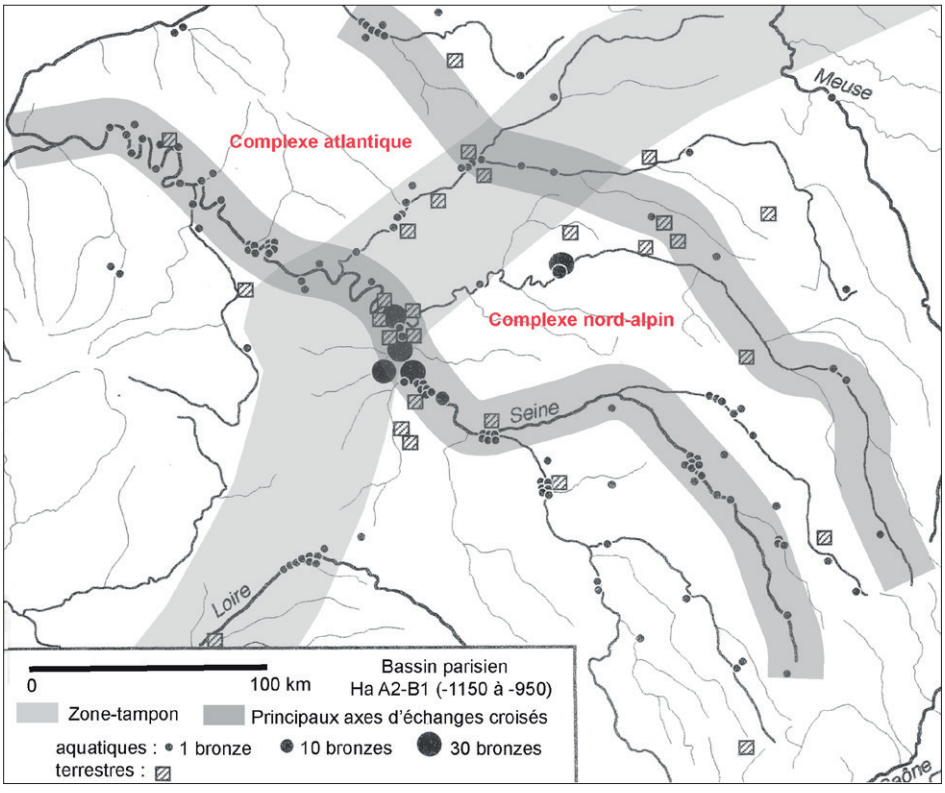
At the time, I was still unsure about this hypothesis concerning the correlation between the number of non-funerary deposits and their location in frontier zones. More recent reflections have directed me towards the probability of a different function of the two types of non-funerary deposits: aquatic and terrestrial.

En France, comme ailleurs en Europe, les dépôts d'objets métalliques montrent une corrélation certaine avec les positions frontalières. Ces dépôts sont de deux types : les accumulations d'objets jetés dans certaines sections de lits fluviaux et les collections d'objets installés dans une fosse. Les positions liminales sont de plusieurs ordres : seuil du monde souterrain, limite de milieux naturels différents, frontières culturelles et/ou politiques. Ils appartiennent tous, presque par nature, à la première catégorie. On peut montrer que nombre d'entre eux se rangent, de plus, dans les deux autres. Pour ce qui concerne les milieux naturels, l'étude est encore en cours, pour les frontières politiques, des résultats sont maintenant acquis. Ils l'ont été à la suite d'une étude statistique et spatiale réalisée sur le Bassin parisien[1] et d'une enquête complémentaire et collective sur tout le reste du territoire français[2]. Après une présentation des principales observations, leur signification sociologique, qui dépasse les seuls aspects frontaliers, sera abordée.

1• Brun 1993.
2• Brun 2003.

Une zone-tampon interculturelle au milieu du Bassin parisien

L'examen des frontières entre complexes culturels montre qu'elles ne sont ni des lignes de front rigides, ni des zones totalement poreuses d'interpénétration mutuelle. Dans certaines situations et notamment au Bronze final, la zone de contact tend même à développer des traits organisationnels spécifiques. Pour la zone étudiée ici, l'ouest du complexe nord-alpin, dans ses deux étapes successives (céramique à décor de cannelures légères, puis céramique carénée à décor incisé au peigne), fait face à la culture de la Manche, dans ses versions successives : Saint-Just-en-Chaussée/Choisy-le-Roi puis Caix/Boutigny II[3]. La répartition des produits atlantiques et nord-alpins du Br D-Ha A1 montre l'opposition de ces deux ensembles culturels : l'un au sud-est, l'autre au nord-ouest, la ligne de partage est une diagonale un peu courbe qui passe en amont de Paris. La répartition pendant le Ha A2-B1 témoigne aussi d'une bipartition sud-est/nord-ouest, mais la ligne de partage se situe en aval de Paris et longe la vallée de l'Oise (fig. 1). En définitive, il semble qu'il existe là, non pas une frontière, mais une zone tampon d'environ 60 km de largeur. Il s'agit d'une zone d'incertitude culturelle où se produisent des phénomènes économiques et



› Fig. 1. La zone-tampon dans le Bassin parisien durant l'Étape 2 (Ha A2-B1) en trame gris clair : pastilles noires = dépôts aquatiques ; carrés hachurés = dépôts non funéraires terrestres ; en trame gris moyen = principaux axes d'échanges interculturels.

3• Brun 1991.

politiques particuliers. Ceux-ci se manifestent à travers les bronzes isolés, les dépôts et les sites de hauteur fortifiés.

En grande majorité, les objets isolés du Bronze final proviennent du lit des rivières, en particulier de certaines sections de ces cours d'eau. Pour la zone étudiée, ce sont, par ordre d'importance : l'Essonne près de son confluent avec la Seine, la Seine juste en amont de Paris, l'Oise autour de Compiègne, la Somme autour d'Amiens et d'Abbeville. Sur un nombre total d'objets qui reste stationnaire entre le Br D-Ha A1 et le Ha A2-B1 et fléchit un peu ensuite, on constate que les armes dépassent constamment 60 %, mais que leur pourcentage atteint 81% lors du Ha A2-B1. Dans l'ordre décroissant, viennent loin derrière les parures, les haches puis les outils. Cela confirme que cette catégorie de découvertes procède de pratiques spécifiques où l'on privilégie les armes et les zones frontalières.

Pendant le Br D-Ha A1, sur les six dépôts présents dans la zone étudiée, quatre se situent dans, ou à proximité immédiate de cette zone-tampon (66 %). Pendant le Ha A2-B1, sur 17 dépôts, il se trouvent dans ce cas (64,7 %). Tandis que deux dépôts sur trois sont étroitement associés à la zone-tampon pendant ces deux étapes, seuls neuf dépôts sur 20 (45%) sont liés spatialement à cette zone pendant le Ha B2/3. Par ailleurs, le décompte de ces objets par catégories fonctionnelles et par périodes donne des résultats très différents de ce que nous avons vu pour les objets isolés. La prédominance des armes n'apparaît plus alors que dans le Ha A2-B1 et avec seulement 38,6 % des objets présents. Ce sont les parures qui dominent dans le Br D-Ha A1. Elles sont abondantes au Ha B2/3, mais les haches le sont plus encore. Du Br D-Ha Al au Ha A2-B1, le nombre d'objets contenus croît à peu près à la même vitesse que le nombre de dépôts (Br D-Ha A1 : 14 objets par dépôt, Ha A2-B 1 : 18 objets par dépôt). Avec le Ha B2/3, le nombre d'objets augmente beaucoup plus que le nombre de dépôts (35 objets par dépôt).

En somme, les dépôts paraissent liés à la zone-tampon pendant le Br D-Ha Al et le Ha A2-B1. Les objets de prestige, armes (lances et épées) et parures, sont plus particulièrement abondants dans ces dépôts, surtout pendant le Ha A2-B1. Le Ha B2/3 est en discordance par rapport à cette tendance. Les dépôts sont distribués de façon plus aléatoire, en tout cas sans connexion avec la zone-tampon. Bien que leur nombre augmente peu, leur contenu croît très fortement et les armes auparavant prédominantes n'occupent plus que la troisième place (24 %), derrière les haches (36,5 %) et les parures (34 %). Cela sous-entend une hausse du dynamisme de la zone-tampon reposant principalement sur le contrôle des biens de prestige, entre 1400 et 930 a.C., puis un déclin de cette zone, au profit d'une répartition des dépôts plus homogène et plus liée à des préoccupations locales après 930 a.C.

Pendant les deux premières étapes, la zone-tampon monopolise les seuls sites fortifiés de toute l'aire étudiée : Sorel-Moussel "le Fort-Harrouard" (Br D-Ha A1 et Ha A2-B1)[4], Vieux-Moulin[5] "Saint-Pierre-en-Chastre" et Catenoy[6] "Camp de César" (Ha A2-BI). Sur ces sites d'habitat, de nombreux bronzes ont été découverts, ainsi que des témoins d'activités métallurgiques. Malgré des écarts quantitatifs importants, dus à des circonstances de fouille assez différentes sur ces sites, il est frappant de constater qu'ils sont proportionnellement très comparables pour les catégories fonctionnelles de bronzes qu'ils recelaient. Les parures dominent largement. Les outils tiennent une place importante. Les armes représentent entre 10 et 18 % des objets. Les haches enfin se montrent curieusement minoritaires, alors même que l'on en produisait sur place. Les proportions de

4· Mohen & Bailloud 1987.
5· Blanchet 1984.
6· Blanchet 1984.

moules semblent indiquer une production largement tournée vers l'armement pour l'exportation : des armes sont certes présentes dans 22 % des locus sur le site du Fort-Harrouard, mais il a été trouvé 39 moules d'épées pour seulement 29 épées. Pour les autres catégories, en revanche, les proportions relatives plaident pour une production à usage local, sauf peut-être pour les parures dont les moules paraissent, comme pour les armes, surabondants par rapport aux produits finis.

Nous observons donc, dans cette zone-tampon, une concentration remarquable d'agglomérations fortifiées étroitement liées à la circulation et à la production de bronzes, parmi lesquels les biens de prestiges prédominaient. De plus, des types nord-alpins et atlantiques coexistaient sur ces sites. À côté d'une métallurgie à dominante atlantique, notamment pour les types produits sur place, se trouvaient des poteries de style nord-alpin. Cela traduit bien l'incertitude culturelle, la mixité stylistique propre à la zone-tampon. Cette mixité était peut-être particulièrement marquée au sein de l'élite sociale dont des représentants résidaient probablement dans les sites de hauteur fortifiés. Le nombre relativement élevé d'armes a été signalé. Il convient de souligner aussi la présence d'autres types d'objets vraisemblablement liés à l'élite : les perles et le bloc d'ambre, le double crochet à viande, les mors en bois de cerf de Sorel-Moussel, l'éventuel fragment de cnémide et le mors en bois de cerf de Vieux-Moulin.

Si nous comparons maintenant la quantité de bronzes par catégories fonctionnelles selon les trois catégories de contextes, nous voyons que deux sites fortifiés ont livré à eux seuls un peu plus de bronzes que tous les dépôts du Bronze final des régions étudiées et plus de deux fois plus que les découvertes isolées. Cela témoigne de leur richesse exceptionnelle, donc de la spécificité de leur fonction. Il s'agit manifestement de centres de production intensive, principalement pour des biens de prestige. Les nombreux outils constituaient l'équipement d'artisans, ce sont surtout des ciselets et des poinçons, qui entouraient une élite bien armée et richement parée. Les outils plus particulièrement liés aux activités de subsistance, haches et faucilles ne sont présents qu'en nombre très faible.

Les trois sites poursuivent leur existence dans le Ha B2/3, mais en perdant leur opulence. Les sites fortifiés se multiplient alors, ils sont d'ores et déjà bien attestés. De façon significative, aucun n'a révélé une richesse en bronzes comparable à celle des sites antérieurs.

Au total, nous constatons une bonne corrélation entre la zone frontalière, large d'environ 60 km, et la forte densité de plusieurs éléments :

- concentration de bronzes sur certaines sections de rivières, avec une nette prédominance des armes,
- concentration de dépôts au contenu plus diversifié, mais où les armes et les parures, bien que moins dominantes, occupent les premières positions,
- concentration de sites fortifiés, gros producteurs de bronzes, surtout des armes et des parures.

Ce phénomène s'accentue du Br D-Ha A1 au Ha A2-B1.

La corrélation disparaît au Ha B2/3. Les concentrations de bronzes en rivières diminuent, sauf près de Paris. Même dans ce cas, toutefois, les proportions relatives changent : de 78 % d'armes pendant le Ha A2-B1, on passe à 44 % d'armes pendant le Ha B2/3. Les dépôts, nettement plus volumineux, possèdent une répartition plus régulière sur l'ensemble de la zone étudiée et leur composition fait une plus large place aux haches et aux outils. Les sites de hauteur fortifiés se multiplient, se répartissent, eux aussi, plus régulièrement et ne livrent pas d'indice d'une forte production bronzière.

Ainsi, la zone frontalière apparaît, pendant le Br D-Ha A1 et le Ha A2-B1, comme une zone de transit particulièrement intense pour des bronzes qui circulent dans les deux sens. Les armes se montrent largement sur-représentées parmi les trouvailles de rivières. Ces dernières résultent donc d'une sélection. Elles ont pu être jetées dans l'eau, peut-être au cours de potlachs entre des chefs engagés dans une surenchère, du fait du volume très important qu'ils pouvaient contrôler, ou, plus simplement, au cours d'échanges sur une frontière, sans destruction massive, mais où il fallait sacrifier un bel objet du stock à une divinité[7]. Dans un cas comme dans l'autre, l'abondance particulière des bronzes en circulation à l'intérieur de la zone-tampon entraînait dans les rivières une quantité elle aussi plus grande qu'ailleurs.

Les chefs bien positionnés, ayant une capacité de don plus grande, pouvaient acquérir davantage de pouvoir, c'est-à-dire, dans la logique du système, un pouvoir sur davantage de débiteurs. Ce sont peut-être de tels chefs de réseaux supra-locaux qui se sont établis sur des sites fortifiés. Disposant de bronzes en abondance – c'est- à-dire d'un puissant pouvoir local et d'un large réseau d'alliances – ils avaient intérêt, économiquement et politiquement, à développer une production propre malgré leur éloignement des sources de matières premières. Les découvertes du Fort-Harrouard sont éloquentes à cet égard, de même que la mise en évidence de variantes locales, "parisiennes", de types atlantiques pour des épées et pour des pointes de lances[8].

L'importance relative des armes parmi les bronzes découverts, dans tous les types de gisements, bien qu'à des degrés divers, met l'accent sur le caractère compétitif de l'échange. Cette vive concurrence n'est pas surprenante car les matières premières étaient très inégalement accessibles du fait de leur irrégulière distribution. L'inégalité spatiale de cette ressource critique créait ainsi de l'inégalité sociale. Il faut ajouter que l'économie du don avec réciprocité équilibrée incitait à la compétition, à la maximalisation du nombre de débiteurs. Nous pouvons ainsi nous inspirer du modèle d'A. Weber[9] afin de trouver l'implantation la plus avantageuse pour les élites en compétition. La meilleure est celle qui minimise les charges d'approvisionnement en matières premières et en énergie, ainsi que les charges d'expédition des produits finis. Elle se situe à l'intérieur d'un triangle formé par la source de matière première, la source d'énergie et le marché, en fonction du coût relatif des transports. Au Bronze final, dans la zone étudiée, l'énergie nécessaire à la production de bronzes était disponible partout car elle requérait relativement peu de combustible et de main-d'œuvre. Les sources de matières premières les plus proches étaient deux fois dédoublées. Matières premières complémentaires mais éloignées, le cuivre et l'étain venaient, pour partie, de gisements diamétralement opposés : le cuivre à l'est et l'étain à l'ouest. Le marché était très dispersé, bien que soumis au contrôle des leaders de réseaux politico-parentaux. Dans ces conditions, le lieu le plus avantageux était le siège d'un leader de réseau contrôlant une grande voie naturelle de communication au centre de gravité des sources de matières premières et des centres de réseaux appartenant au même complexe culturel, c'est-à- dire au même vaste réseau d'échanges préférentiels. Dans la zone étudiée, le centre de gravité se situait sur la basse vallée de la Somme pour le complexe atlantique et sur le confluent Yonne-Seine pour le complexe nord-alpin.

Abstraction faite des appartenances culturelles, le centre de gravité se trouvait dans la région de Paris, là précisément où les deux complexes sont en contact. Ainsi, la compétition croissante entre communautés locales, engendrant une forte demande, a mis les élites frontalières dans une position extrêmement favorables. Elles pouvaient se procurer les deux composants de l'alliage au

7. Bradley 1990 ; Torbrügge 1970.
8. Mohen 1977.
9. Weber 1909.

moindre coût de transport depuis différentes sources de matières premières, d'un côté comme de l'autre. Elles pouvaient aussi approvisionner deux marchés différents. Dans une telle situation, il devenait bien entendu avantageux de développer une production locale. Une forte production permettait de bénéficier d'économies d'échelle, donc de renforcer sa position dans le système d'échange. Le développement de gros centres de production aux activités diversifiées : différents produits, différents matériaux, différentes techniques permettait de surcroît de bénéficier d'économies d'agglomération. Cet effet cumulatif pourrait expliquer l'importance particulière de sites comme Sorel-Moussel "Fort Harrouard" ou Vieux-Moulin "Saint-Pierre-en-Chastre".

Sur les différents indicateurs étudiés, nous avons constaté qu'il s'était produit des changements importants avec le Ha B2/3, en particulier le rapide déclin des deux sites qui viennent d'être évoqués. Ces changements résultent probablement de grosses difficultés d'approvisionnement en bronze. Nous connaissons la baisse de qualité des alliages, la multiplication et la dispersion des gros dépôts de récupération et la présence régulière de produits en fer, dont des objets très élaborés, dans le complexe nord-alpin. Au-delà des difficultés économiques qui expliquent ce début de substitution partielle du fer au bronze, c'est évidemment l'ensemble de l'organisation sociale qui a dû être ébranlé. Tout se passe comme si les communautés avaient cherché à développer leur autonomie pour dépendre moins d'approvisionnements incertains. Nous constatons la multiplication des pôles locaux fortifiés et le morcellement de l'homogénéité stylistique. La zone-tampon s'estompe. Les bronzes atlantiques y redeviennent dominants, atténuant son caractère de mixité.

Analyse de la totalité des dépôts français

Catégorie	Etape 1	Etape 2	Etape 3
1 - indéterminés	0	1	0
2 - métallurgie	0	2	5
3 - outils	52	15	28
4 - haches	234	98	281
5 - couteaux	7	35	41
6 - armes	296	260	231
7 - prestige	11	12	20
8 - parures	156	44	112
Totaux	756	467	718
Total général = 1941 (< 4 objets par an)			

Catégorie	Etape 1	Etape 2	Etape 3
1 - indéterminés	75	79	574
2 - métallurgie	179	219	674
3 - outils	173	189	897
4 - haches	374	213	2145
5 - couteaux	12	41	171
6 - armes	288	651	2034
7 - prestige	57	105	712
8 - parures	1192	532	2766
Totaux	2350	1729	9973
Total général = 14052 (< 26 objets par an)			

Après un gros travail d'inventaire, notre base documentaire (fig. 2) se compose de 1 941 objets isolés (enregistrés comme tels) et de 14 254 objets en dépôts, soit près de 16 000 objets au total. Le nombre de dépôts s'élève à 380. Nous entendons par objets en dépôt, les ensembles de bronzes réunis pour être enfouis dans le sol, et par objets isolés, les bronzes trouvés à l'unité, apparemment hors d'un contexte domestique ou funéraire. La grande majorité de ceux-ci se trouvait en milieu aquatique ou marécageux.

› Fig. 2. Décompte des objets isolés ou non en dépôts non funéraires du Bronze final en France, par étapes et par catégories fonctionnelles.

Avant ce décompte, même les spécialistes de la période ne possédaient qu'une idée très vague des caractéristiques quantitatives des données publiées. Les chiffres obtenus réfutent, par leur importance, l'hypothèse de pertes ou de rejets aléatoires d'objets ayant échappé au recyclage. Ces objets ne représentent toutefois qu'une infime fraction des métaux alors en circulation. Cette fraction équivaut, en moyenne et par an, à 3,5 objets isolés et 24 objets en dépôt pour un espace de 550 000 km^2. Ces chiffres sont, à l'évidence, beaucoup trop faibles par rapport au volume induit par la large distribution spatiale de nombreux types métalliques. Par ailleurs, le seul site du Fort Harrouard à Sorel-Moussel a livré en moyenne 2,5 objets par année d'occupation. Ce site fut probablement le siège d'une intense activité métallurgique et commerciale, comme en témoignent les nombreux moules retrouvés. Il n'en reste pas moins que les bronzes découverts lors des fouilles constituent un effectif sans doute très inférieur au total des produits qui passèrent entre les mains de ses occupants. Cela doit s'expliquer par une récupération assez systématique, à l'époque, des objets hors d'usage et par les facteurs "post-dépositionnels" ordinaires en milieux secs.

Au total, les objets que nous étudions témoignent de pratiques dont les vestiges ont été amputés et déformés par des filtres successifs, soit à l'époque :

- le choix aléatoire ou socialement codifié de ce qui était retiré du circuit normal du bronze,
- le choix aléatoire ou socialement codifié du mode d'installation des objets (milieu, profondeur, couverture, etc.),

soit depuis lors :

- les dissimulations ou les déplacements causés par des agents naturels,
- les conditions de découvertes (types d'engins, motivations des inventeurs, etc.),
- le volume et la localisation des sédiments observés,
- la qualité des individus et des organismes aptes à enregistrer ces découvertes.

On entend parfois dire que les objets isolés, issus le plus souvent des rivières, ne reflètent que l'intensité des dragages et ne revêtent par conséquent qu'un intérêt scientifique fort limité. Or, toutes choses égales par ailleurs, on ne trouve pas les mêmes quantités de bronzes, selon les mêmes proportions chronologiques et fonctionnelles, dans tous les lieux dragués et surveillés. C'est pourquoi nous pouvons penser que nos statistiques et nos cartes de répartition constituent une image partiellement représentative de ces pratiques anciennes.

Analyse quantitative

Ces objets ont été volontairement retirés du cycle courant de vie des bronzes, selon des modalités variables au cours du temps. En suivant un découpage tripartite (Étape 1 = Br D-Ha A1, Étape 2 = Ha A2-B1, Étape 3 = Ha B2/3) et en pondérant en fonction de la durée de chaque étape (Étape 1 = 8 générations ; Étape 2 = 8 générations ; Étape 3 = 6 générations de 25 ans), nous observons que l'on abandonne, dans les rivières presque la moitié moins d'objets lors de l'Étape 2 que lors de la première et de la troisième. Cet affaissement a pour seul responsable le secteur nord-oriental, où la quasi-totalité des catégories fonctionnelles affiche un recul net.

Les pratiques de dépôts terrestres évoluent un peu différemment, puisque le nombre d'objets installés de la sorte chute certes d'un tiers de l'Étape 1 à l'Étape 2, décroissance qu'il convient de relativiser dans la mesure où le dépôt de Villethierry, enfoui lors de la transition des deux étapes

chronologiques, cause à lui seul cette différence, mais se trouve multiplié par cinq lors de l'Étape 3. L'évolution du nombre d'objets en dépôts accompagne une progression analogue du nombre de dépôts, qui reste stable de l'Étape 1 à l'Étape 2 (78 pour la première, 82 pour la deuxième) et triple presque ensuite (220).

Nous avons analysé ces objets selon leur fonction. Huit catégories fonctionnelles ont été retenues. Celle des *indéterminés* renferme les objets dont la fonction demeure inconnue, surtout à cause de leur fragmentation. La catégorie *métallurgie* regroupe les lingots et les déchets de fonte ou de moulage. Les *outils* sont ceux des diverses activités agricoles ou artisanales. Les *haches* et les *couteaux* ont été distingués car nous ignorons s'il s'agit d'outils, d'armes, ou les deux à la fois. Les *armes* ne comprennent ici que les armes offensives, les plus nombreuses (épées, poignards, lances, flèches). La catégorie *prestige* réunit les armes défensives, la vaisselle, les morceaux de tôle de bronze qui appartenaient très vraisemblablement à des pièces de ce genre, les ustensiles de banquet (crochets à viande, broches à rôtir) et les pièces de char et de harnachement. Tous ces objets se révèlent préférentiellement associés aux personnages enterrés avec le mobilier le plus riche et/ou dans les sépulcres les plus monumentaux. Les *parures* enfin comprennent les bijoux universels et diverses pendeloques, ces dernières composant souvent des ensembles composites (plastrons, ceintures articulées, manteaux ou tuniques à appliques métalliques) toutes celles d'un même type et tous les anneaux ont été comptés pour une unité-parure dans chaque dépôt.

Pour les objets isolés, les armes (> 30 %) et les haches (> 20 %) sont dominantes, les parures viennent ensuite (10 à 20 %), les témoins de métallurgie et les indéterminés restent inférieurs à 1 %. Au cours de ces cinq siècles et demi, les grandes masses demeurent inchangées. On note cependant une forte hausse du nombre des armes avec l'Étape 2 (56 %). Mais comme celle-ci va de pair avec une régression de la proportion de haches, il est permis de se demander si ces dernières ne seraient pas principalement des armes, auquel cas, cette variation ne résulterait que d'une sélection au sein de l'armement.

Pour les objets en dépôts, les proportions relatives sont assez différentes. Ici, les parures dominent toujours (> 25 %), les haches et les armes suivent (10 à 22 %), toutes les autres catégories se situent entre 1 et 10 %, la métallurgie étant constamment représentée à plus de 7 %. Mais là encore, il ressort une étonnante stabilité des grandes masses au cours du temps. Le dépôt de Villethierry, qui date de l'extrême fin de l'Étape 1, exagère les résultats avec ses 625 objets de parure. Si l'on écarte ce monstre statistique, les parures restent pourtant dominantes en dépôt durant cette étape, mais avec 34 % du total, au lieu de 52 %.

En résumé, l'armement, les haches qui pourraient bien être surtout des armes, les objets de prestige – tous ustensiles plutôt masculins – et les parures – en majorité féminines – prédominent. Ces catégories expriment le lien étroit de ces découvertes, tant fluviales que terrestres, avec les élites sociales, même si une parure simple ne peut être considérée comme un symbole de rang élevé, car il convient de raisonner en termes statistiques. Cela signifie probablement que le contrôle du bronze par les élites sociales s'exerçait jusque dans les pratiques de destruction, d'abandon, ou de thésaurisation. Les bronzes en rivière, peu susceptibles de récupération, étaient souvent jetés dans leur intégrité. Au contraire, les armes en dépôts terrestres étaient le plus souvent endommagées avant la mise en terre, peut-être pour éviter leur récupération.

Cela suggère que leur présence, comme celle de quelques riches parures, constituait la "signature" de l'acte de dépôt par les membres de l'élite sociale, c'est-à- dire l'expression du monopole du rôle de médiation exercé par les chefs politiques entre leur communauté et les autres communautés ou les forces surnaturelles. Ainsi s'agit-il, non de panoplies tant elles sont

exceptionnelles et évidentes lorsqu'elles existent[10], mais de quelques pièces choisies pour symboliser la position sociale et le pouvoir de cette minorité dominante.

Nous ignorons, bien entendu, quelles étaient les quantités de bronze produites à l'époque et les proportions relatives par catégories fonctionnelles. Nous avons signalé que les effectifs aujourd'hui connus sont certainement très inférieurs à la réalité passée. Mais nous ne savons pas si la composition fonctionnelle moyenne des dépôts est représentative de la production totale. Aucun site de l'âge du Bronze enterré brutalement, comme Pompeï, n'a encore été découvert. À défaut, nous pouvons examiner quelques sites riches en bronzes. À Auvernier[11], Hauterive-Champréveyre[12] et Sorel-Moussel "Fort Harrouard[13]", nous constatons de fortes analogies, bien que les deux premiers établissements soient des sites de bord de lac et le troisième un site de hauteur, c'est-à-dire malgré des conditions "post-dépositionnelles" très différentes. Pour les trois établissements, les parures dépassent la moitié du total des bronzes découverts. Cette domination rappelle nos observations sur les dépôts, mais pour les autres catégories, les résultats s'avèrent assez différents : tandis que dans les dépôts, les armes et les haches figurent en fortes proportions (13 à 23 % selon les étapes chronologiques), dans ces établissements, elles oscillent entre 2 et 13 %. Cette faible représentation des armes et des haches ne saurait toutefois surprendre, car il s'agit d'objets dont l'encombrement ne favorise pas la perte, d'autant que leur porteur leur accordait sans doute une attention toute particulière, au moins lorsqu'il s'agissait d'épées, ces très probables symboles statutaires. Le dépôt moyen, où l'on trouve de tout, dans tous les états, pourraient donc bien refléter les proportions relatives des catégories fonctionnelles fabriquées à l'époque. Dans cette hypothèse, c'est la production bronzière dans sa totalité qui doit être conçue comme placée sous le contrôle étroit des élites sociales.

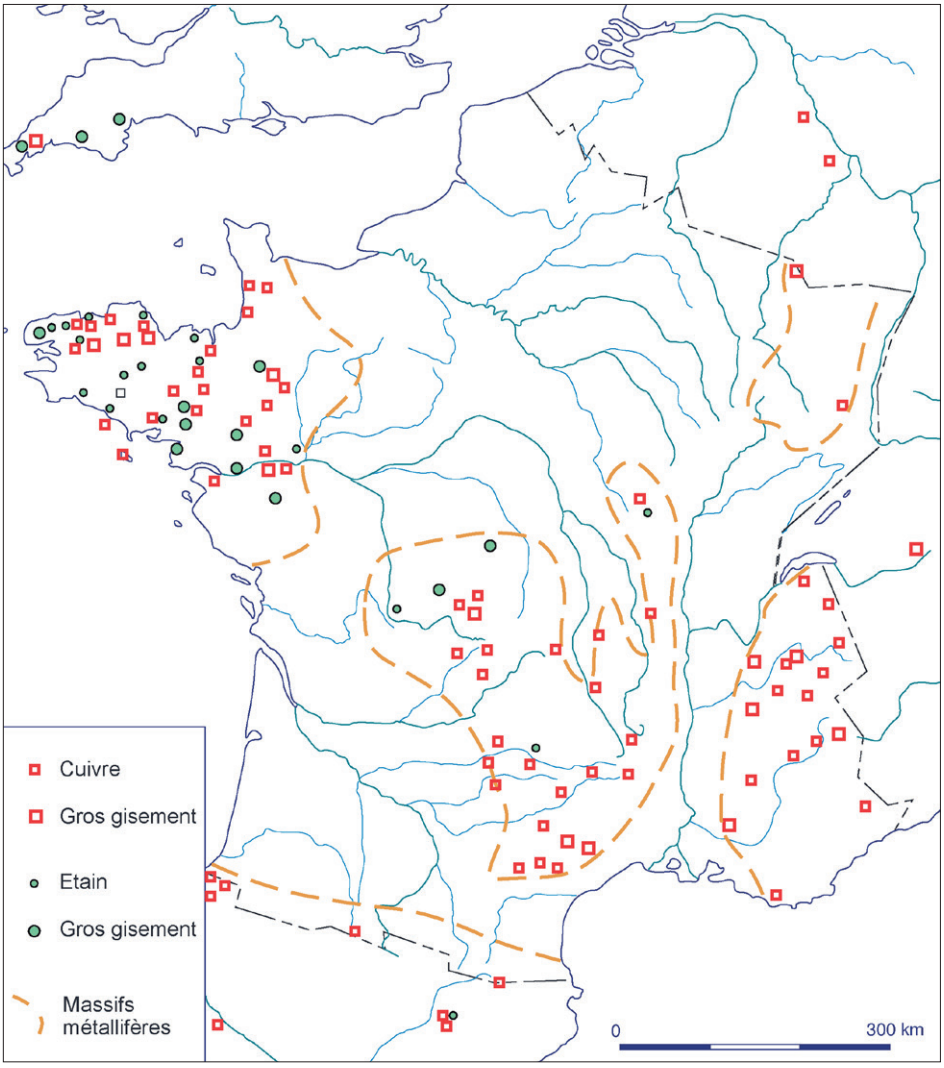
Analyse spatiale

Examinons maintenant la distribution spatiale de ces documents. Tout d'abord, souvenons-nous de la carte du potentiel français en gisements de cuivre et d'étain (fig. 3). En gros, cinq massifs métallifères dessinent une diagonale cuivre-étain nord-ouest/sud-est et un axe nord-sud du cuivre le long de la frontière orientale. Ces massifs bordent deux bassins sédimentaires sans gisement, mais riches du point de vue agricole et sont séparés par des seuils de communication entre ces zones de peuplement plus denses et par le couloir rhodanien.

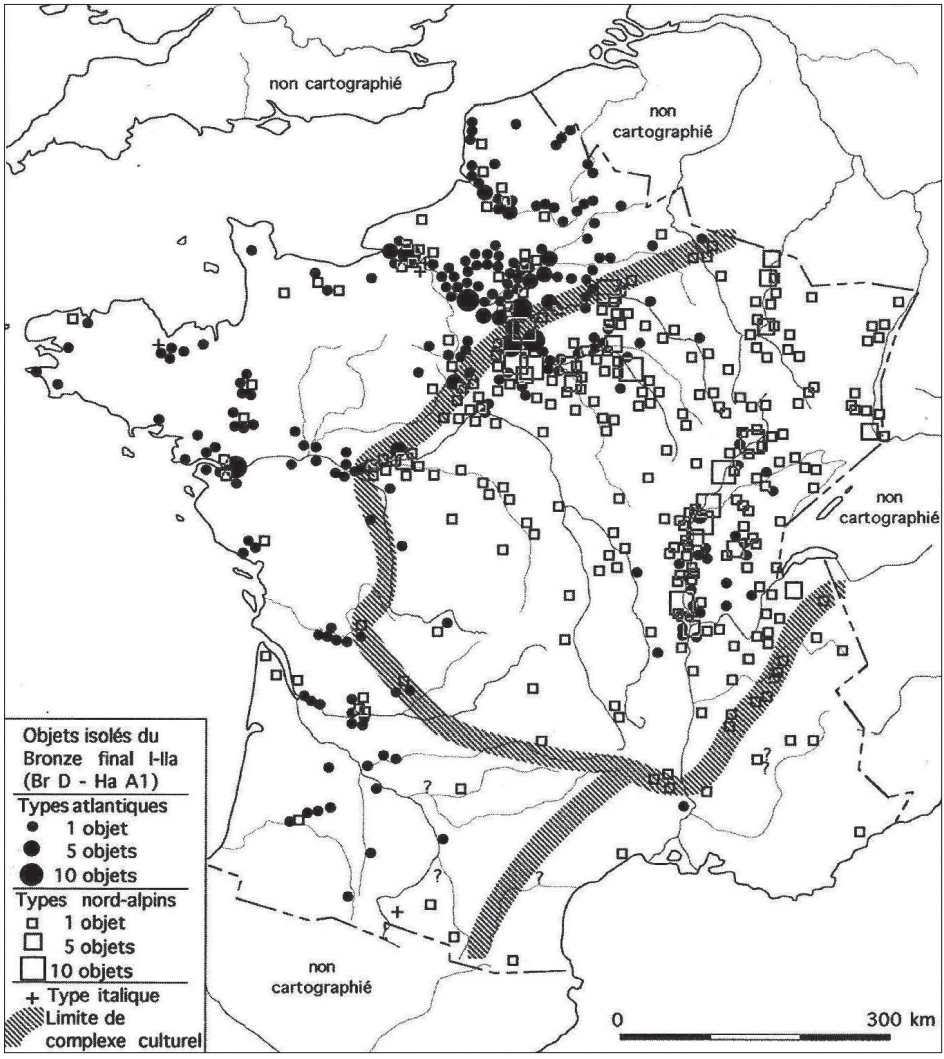
La carte des objets isolés de l'Étape 1 montre une nette dichotomie culturelle est-ouest qui confirme la répartition de la céramique à cannelures légères et une zone d'incertitude le long de la Méditerranée (fig. 4). Les vallées sont nettement privilégiées, notamment près des débouchés maritimes et le long des frontières culturelles. Enfin, il convient de noter un axe majeur transculturel Genève-Amiens, qui se prolonge d'ailleurs jusqu'à Londres. Notons toutefois que la distribution se montre très floue au sud.

La carte des dépôts de l'Étape 1 est en partie différente (fig. 5). Si à l'est, les zones de concentrations en rivières et en dépôts se superposent, en particulier le long de l'axe Genève-Amiens jusqu'à Paris, à l'ouest, nous observons, au contraire, une exclusion entre les zones de concentrations en rivières et les zones de dépôts. La distribution se montre indépendante des frontières culturelles.

10. Thevenot 1991.
11. Rychner 1979.
12. Rychner-Faraggi 1993.
13. Mohen & Bailloud 1987.



› Fig. 3. Distribution des gisements potentiels de cuivre et d'étain.



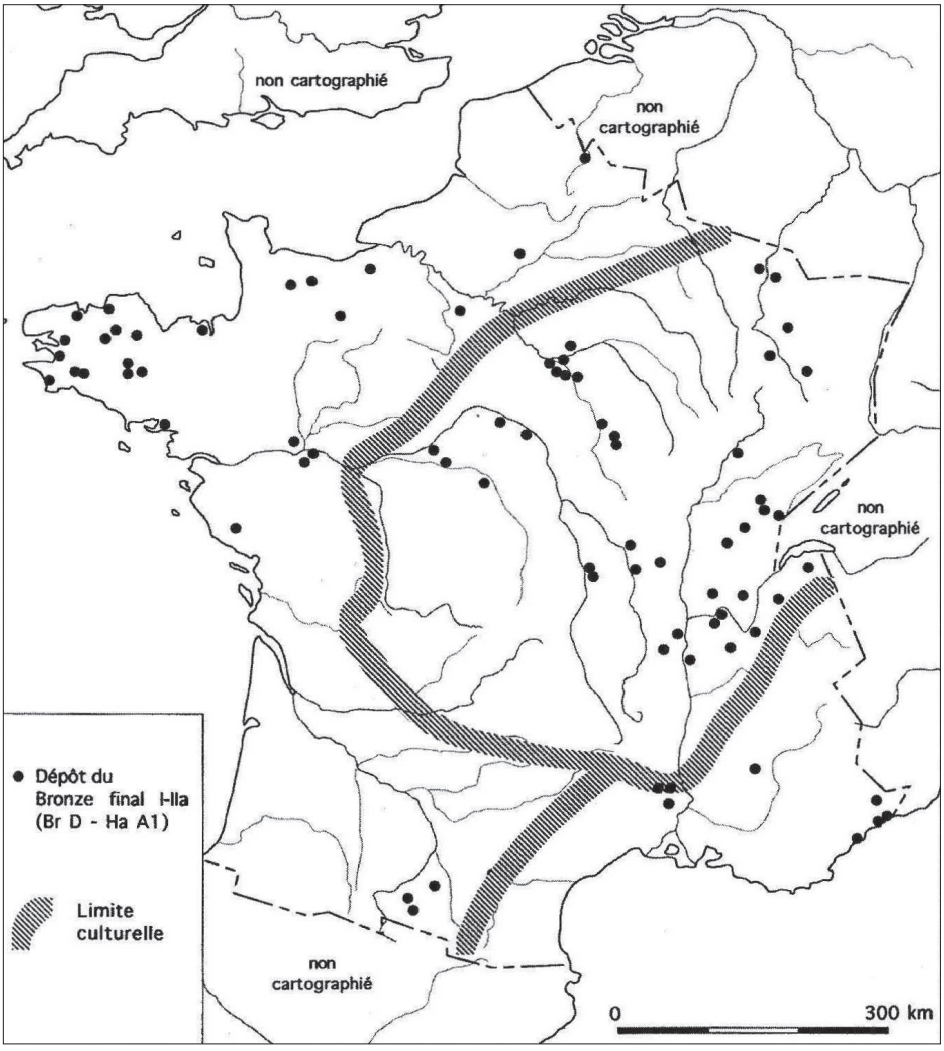
› Fig. 4. Distribution des objets en dépôts aquatiques pendant l'Étape 1.

La carte des objets isolés de l'Étape 2 (fig. 6) est très proche de celle de l'Étape 1. La différence la plus notable réside dans la poussée nord-alpine jusqu'à l'Oise au nord-ouest, et jusqu'au Languedoc occidental vers le sud. La baisse de la densité des trouvailles, au nord-est, est aussi très apparente.

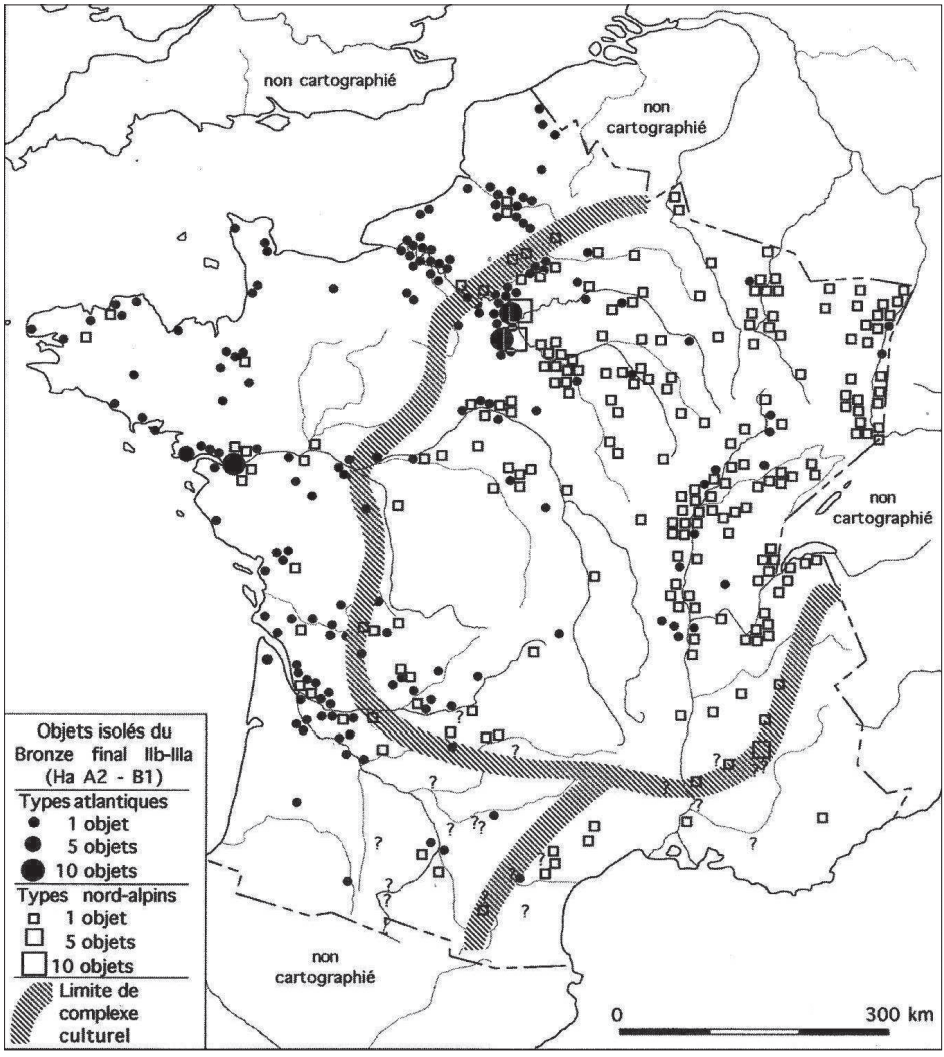
La carte des dépôts montre la prédominance des axes de communication et, cette fois, des marges frontalières, à l'exception du Massif armoricain (fig. 7).

La carte des objets isolés de l'Étape 3 montre un estompage des effets de frontière si nets auparavant (fig. 8), malgré une concentration spécifique dans le Saumurois. Cet estompage est principalement dû à la pénétration en plus grand nombre de produits atlantiques vers l'est.

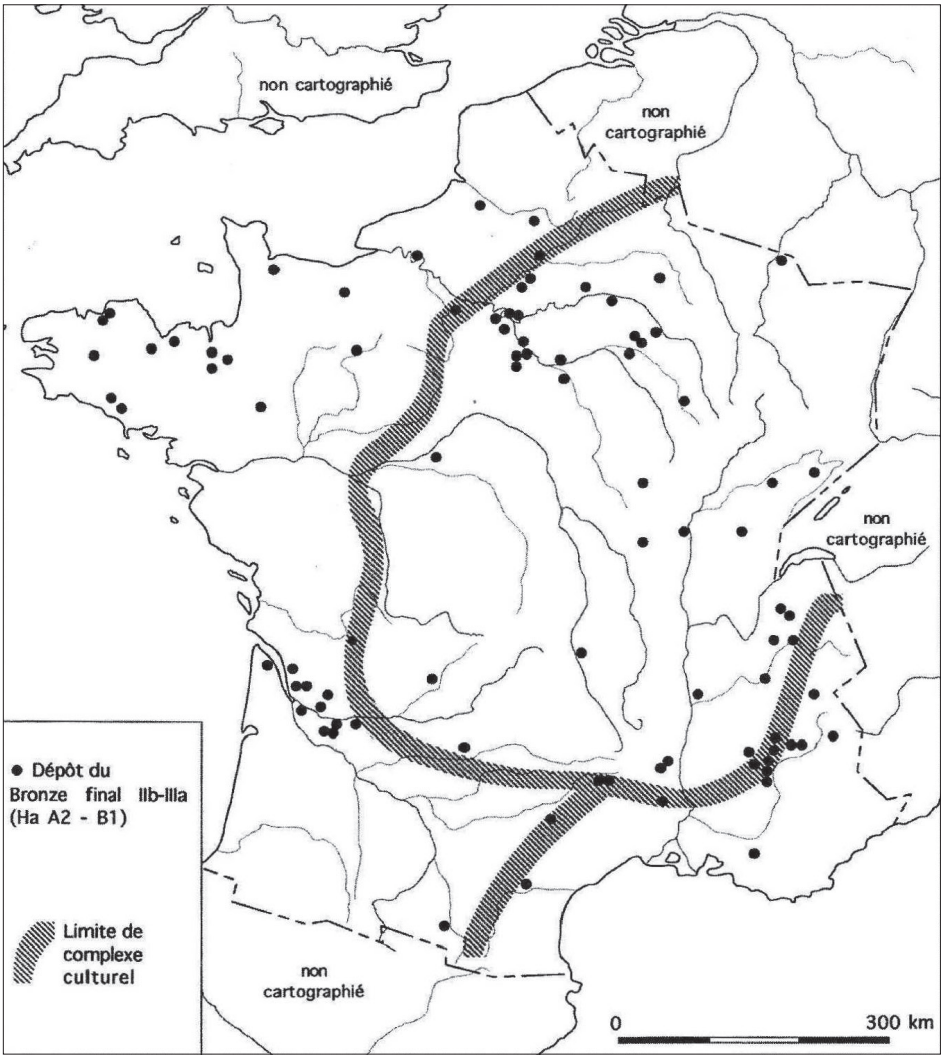
La carte des dépôts illustre aussi cette dispersion, cette relative homogénéisation (fig. 9), même si l'Armorique et la Touraine sont les lieux d'une densification très importante.



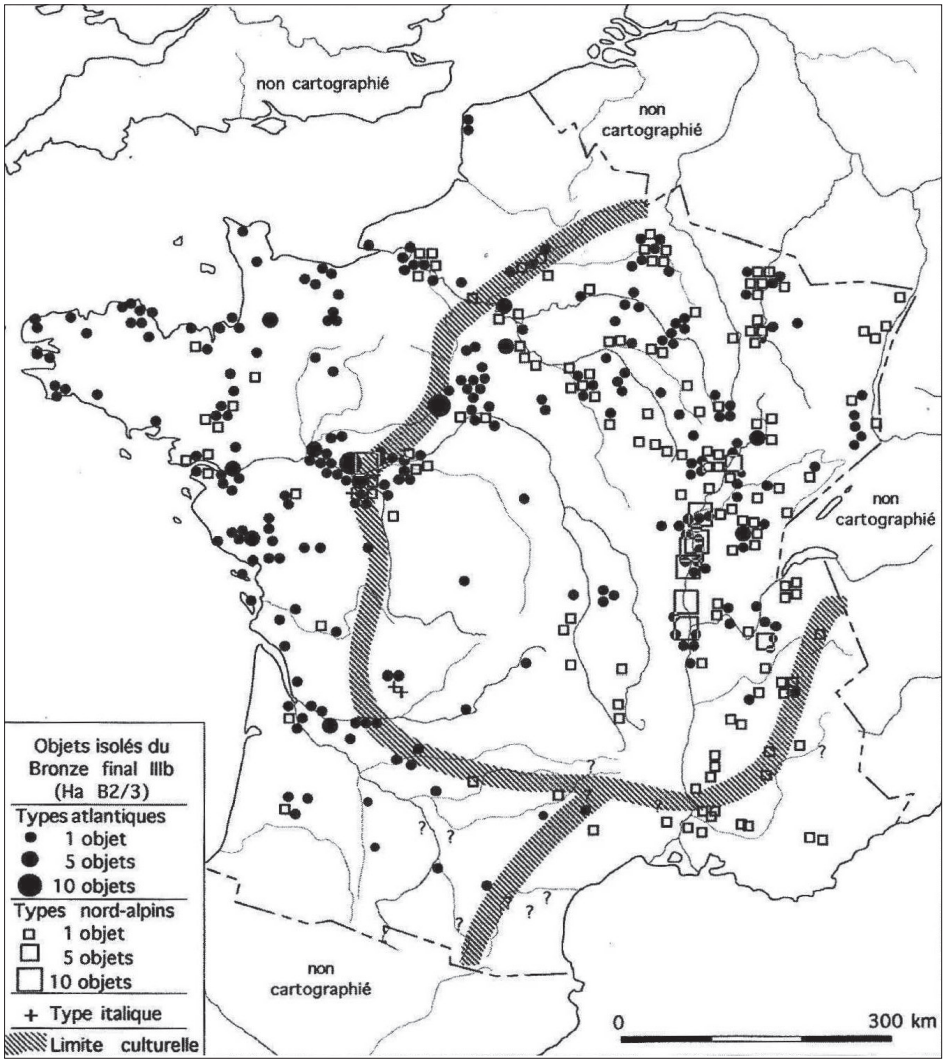
› Fig. 5. Distribution des dépôts terrestres pendant l'Étape 1.



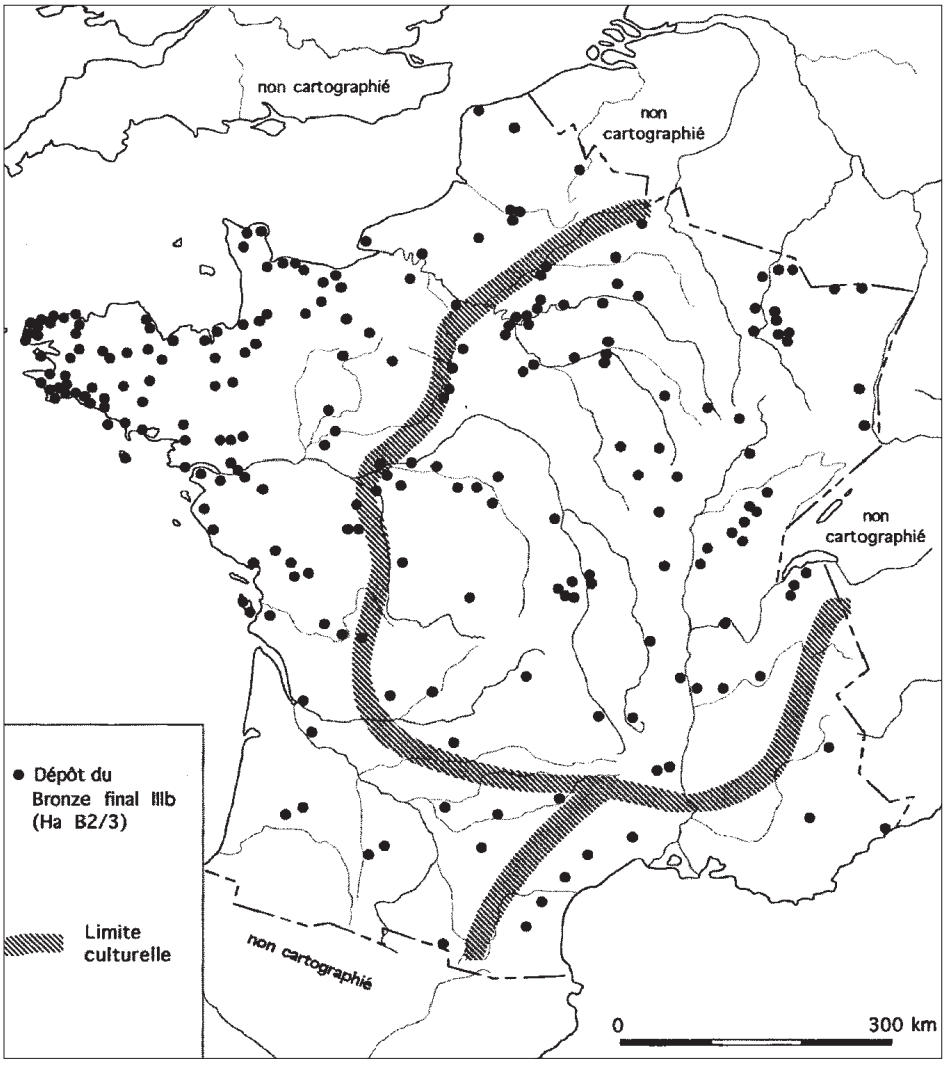
› Fig. 6. Distribution des objets en dépôts aquatiques pendant l'Étape 2.



› Fig. 7. Distribution des dépôts terrestres pendant l'Étape 2.



› Fig. 8. Distribution des objets en dépôts aquatiques pendant l'Étape 3.



› Fig. 9. Distribution des dépôts terrestres pendant l'Étape 3.

Au total, la pratique de l'abandon en rivière montre une relation avec les principaux axes de circulation d'une part, avec les limites de complexes culturels d'autre part. Son importance est probablement fonction de l'intensité des échanges. La pratique du dépôt terrestre se montre moins directement dépendante des flux de bronze, en particulier sur la façade atlantique pendant l'Étape 1 et, à l'intérieur de cette zone, en Armorique pendant toute la durée du Bronze final. Les causes en restent obscures. En première hypothèse, il pourrait s'agir de pratiques propres à des réseaux régionaux, des réseaux d'alliance au sein desquels les échanges étaient plus fréquents qu'avec l'extérieur.

Les dépôts : diverses formes du don ?

Les corrélations frontalières mises en évidence concernent uniquement l'échelon des complexes culturels. Pour les niveaux inférieurs, celui des cultures ou celui des groupes locaux, nos connaissances demeurent trop imprécises pour autoriser ce genre d'observation. Toutefois, même en tenant compte de ces incertitudes scalaires, il semble clair que la proximité d'une frontière n'était pas la seule motivation de ces pratiques. De fortes concentrations de dépôts existent à l'intérieur des entités culturelles répertoriées, des zones en sont presque vides, bien que recelant des gisements de matières premières. D'importantes variation spatio-temporelles affectent la distribution des dépôts malgré une étonnante stabilité des frontières. Les deux grandes catégories de dépôts distinguées ici s'avèrent assez différentes dans leur composition fonctionnelle et leur répartition. D'un autre côté, des permanences ont été mises en évidence qui interdisent de voir dans notre documentation le résultat de pratiques anciennes aléatoires, motivées par des raisons définitivement incompréhensibles, ou bien le fruit de trouvailles et de recherches faites au hasard.

La question de la condamnation, au moins de l'inaccessibilité, de ces dépôts, reste tout aussi difficile à trancher. Les objets jetés dans les rivières étaient vraisemblablement voués à l'abandon, mais ils restaient accessibles à un bon nageur. Symétriquement, les ensembles soigneusement enterrés pouvaient être assez facilement récupérés, mais les objets, en particulier les armes, étaient souvent brisés, rendus inutilisables, avant leur mise en dépôt. Un argument affaiblit cependant la thèse du dépôt-cachette ou réserve : le nombre très élevé de ces dépôts confiés et laissés à la terre partout en Europe. On conçoit difficilement qu'ils aient été oubliés, ou que leurs auteurs aient subi une mort précoce dans autant de cas. À l'inverse, il n'est pas exclu que des abandons ritualisés, ostentatoires, à vocation politico-religieuse aient été seulement provisoires, les entités surnaturelles ou les ancêtres "rendant" un don si la nécessité s'en faisait sentir.

La difficulté d'interprétation de ces pratiques est à la mesure de leur complexité. Ces pratiques mêlent inextricablement :

- de l'économique : des moyens d'action sur la matière, des échanges de richesses matérielles,
- du politique : des moyens d'action sur les hommes, des insignes de statut dominant, des limites territoriales,
- de l'idéologique : des moyens d'action (au moins supposés) sur des forces supra-humaines, des limites entre deux mondes, l'ici et l'au-delà (lieux de passage vers le monde souterrain notamment : grottes, sources, marécages, etc).

Cela brouille sans doute nos cadres de pensée de modernes, mais correspond parfaitement à ce qu'ont souligné des auteurs comme M. Mauss[14] et K. Polanyi[15] : le caractère imbriqué, enchevêtré de toutes les fonctions sociales dans les sociétés traditionnelles. De fait, le bronze était alors une ressource critique, moins pour des raisons purement économiques d'efficacité agricole et artisanale, que pour des raisons sociales. Il était probablement devenu essentiel à la reproduction de l'ordre social. Les échanges de bronze, voire les destructions ostentatoires, constituaient un moyen de redistribution permanent des statuts sociaux lors de dons compétitifs. En donnant beaucoup à un autre membre de l'élite sociale, ou à des divinités, on exprimait, on affichait son contrôle

14• Mauss 1923.
15• Polanyi *et al.* 1957.

économique et politique, mais surtout, le fait que l'on était protégé, favorisé par les puissances surnaturelles. Le pouvoir économique et politique trouvait de la sorte une légitimation religieuse.

Un tel enchevêtrement fonctionnel doit, par conséquent, inviter à considérer toutes les oppositions tranchées sur la signification fonctionnelle de ces pratiques de dépôts comme peu pertinentes. Ces pratiques polysémiques[16] constituent un fait social total[17]. Elles expriment à la fois et d'un coup, toutes sortes d'institutions conceptuellement distinguées par la sociologie. Les bronzes abandonnés ainsi, trahissent très probablement dans leur variabilité spatiale et temporelle des changements sociaux. Ceux-ci entraînent des investissements plus ou moins accentués dans les pratiques rituelles, cérémonielles, religieuses afin de résoudre les difficultés mettant en péril la cohésion sociale. La nature de ces difficultés ne nous est pas directement accessible. Un système social peut être mis en péril par de multiples causes, aussi bien externes, catastrophe naturelle, conflit guerrier, interruption dans l'approvisionnement de certaines ressources, etc., qu'internes, conflit entre groupes ou entre individus, répétition de mauvaises récoltes, épidémie, etc. Nous pouvons pourtant écarter d'emblée les hypothèses événementielles et d'échelon local. Le fait que ces pratiques se soient déroulées à l'intérieur de laps de temps et surtout de portions d'espace assez larges (régions ou sections de rivières de plusieurs dizaines de kilomètres de longueur) suggère, en effet, des causes structurelles affectant de nombreuses communautés locales en même temps. Et comme nous avons constaté que ces pratiques étaient contrôlées de bout en bout par les élites sociales, nous pouvons considérer qu'elles répondaient, pour l'essentiel, au maintien, à la reproduction, voire au renforcement de celles-ci.

Ces pratiques d'abandon codifiées, peuvent ainsi être envisagées, lorsqu'elles se multiplient, comme une réponse d'élites sociales menacées, comparable à ces investissements effrénés dans le monumental (érection de tombeaux, de temples ou de symboles architectoniques géants), attestés ailleurs lors de périodes de crise. D'ailleurs, l'association préférentielle des figurations mythologico-religieuses (oiseau-soleil-bâteau et cheval-chaudron-char) avec les objets et les tombes des élites sociales, plaide pour voir les pouvoirs politiques et religieux incarnés dans la même personne[18]. Dès lors, c'est peut-être moins en termes fonctionnels qu'il faut considérer nos différentes catégories de dépôts, que comme différentes pratiques de don contribuant, au Bronze final, à la légitimation du pouvoir et variant selon les périodes, les lieux et les circonstances sociales.

BIBLIOGRAPHIE

Blanchet, J.-C. (1984) : *Les premiers métallurgistes en Picardie et dans le nord de la France : Chalcolithique, âge du bronze et début du premier âge du fer*, Paris.

Bradley, R. (1990) : *The Passage of Arms: an archaeological analysis of prehistoric hoards*, Cambridge.

Brun, P. (1988a) : "L'entité Rhin-Suisse-France orientale : nature et évolution", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, 599-618.

16• Brun 1988a.

17• Durkheim 1937 ; Mauss 1923.

18• Brun 1996.

Brun, P. (1991) : "Le Bronze atlantique et ses subdivisions culturelles : essai de définition", in : Chevillot, C., Coffyn, A., dir. : *L'âge du Bronze Atlantique : ses faciès, de l'Écosse à l'Andalousie et leurs relations avec le bronze continental et la Méditerranée, Actes du 1er Colloque du Parc Archéologique de Beynac, 10-14 Sept. 1990*, 11-24.

Brun, P. (1993) : "East-west relations in the Paris Basin during the Late Bronze Age", in : Scarre, C., Healy, F., éd. : *Trade and exchange in Prehistoric Europe - International conference of the Prehistoric Society, 10-12 avril 1992*, Oxford, 171-182.

Brun, P. (1996) : "Représentations symboliques, lieux de culte et dépôts votifs dans l'est de la France au Bronze final et au Premier âge du Fer", in : *Archaologische Forschungen zum Kultgeschehen in der jüngeren Bronzezeit und frühen Eisenzeit Alteuropas, Actes du colloque de Regensburg, octobre 1993*, Bonn, 183-201.

Brun, P. (2003) : "La signification variable des dépôts funéraires et des dépôts non funéraires de l'âge du Bronze", in : Bourgeois, J., Bourgeois, I., Cherretté, B., éd. : *Bronze Age and Iron Age Communities in North-Western Europe*, Bruxelles, 61-73.

Durkheim, E. (1937) : *Les règles de la méthode sociologique*, Paris.

Mauss, M. (1923) : "Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques", *L'Année Sociologique*, 1, 30-186.

Mohen, J. P. (1977) : *L'âge du Bronze dans la région de Paris*, Paris.

Mohen, J.-P., Bailloud, G. (1987) : *La vie quotidienne : les fouilles du Fort-Harrouard*, Paris.

Polanyi, K., Arensberg, C., Pearson, H. (1957) : *Trade and Market in the Early Empire, Economies in History and Theory*, New York.

Rychner, V. (1979) : *L'âge du Bronze final à Auvernier (lac de Neuchâtel, Suisse) : typologie et chronologie des anciennes collections conservées en Suisse. I-II*, Cahiers d'Archéologie Romande 15-16, Lausanne.

Rychner-Faraggi, A.-M. (1993) : *Métal et parure au Bronze final, Hauterive-Champréveyre, 9*, Archéologie neuchâteloise 17, Neuchâtel.

Thevenot, J.-P. (1991) : *Le dépôt de Blanot (Côte-d'Or)*, Revue Archéologique du Centre et du Centre-Est Suppl. 11.

Torbrügge, W. (1970) : "Vor- und frühgeschichtliche Flußfunde : Zur Ordnung und Bestimmung einer Denkmälergruppe", in : *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission*, 51-52, 1-146.

Weber, A. (1909) : *Über den Standort der Industries*, Tübingen.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

ENTRE LA MÉTAPHORE ET LE CONCEPT : HEURS ET MALHEURS DU QUALIFICATIF "PRINCIER" EN ARCHÉOLOGIE

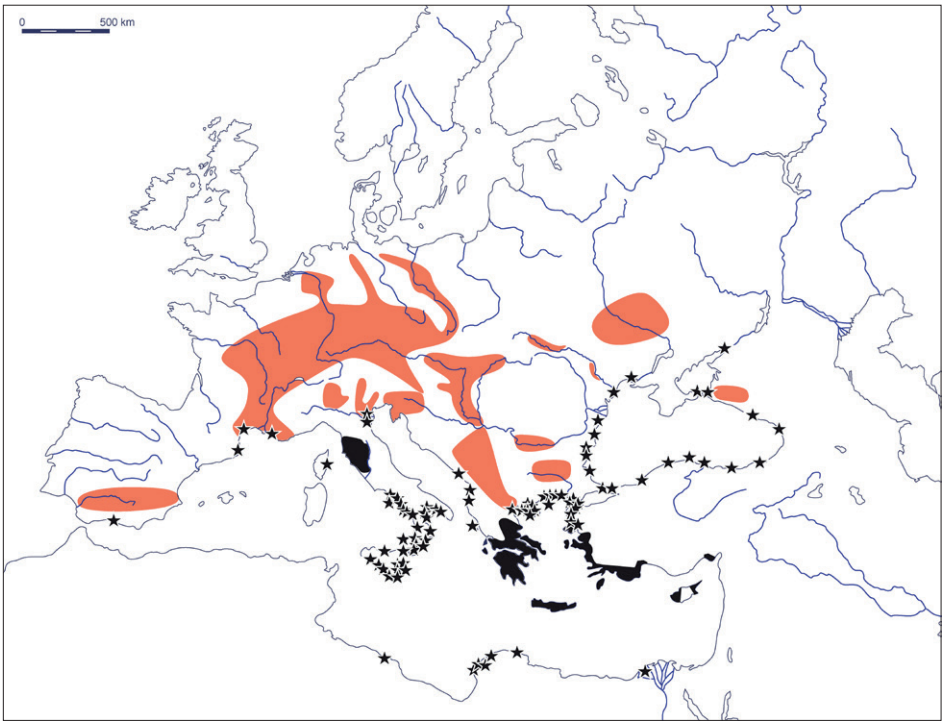
Brun, P. (2006) : "Entre la métaphore et le concept : heurs et malheurs du qualificatif 'princier' en archéologie", in : Darcque, P., Fotiadis, M., Polychronopoulou, O., éd. : *Mythos, La préhistoire égéenne du XIX^e^ au XXI^e^ siècle après J.-C.*, Bulletin de correspondance hellénique, BCH Suppl. 46, 317-336.

Après avoir subi les critiques du courant postmoderniste pour avoir considéré les vastes ***oppida*** de la fin de l'âge du Fer comme de véritables villes, et les résidences princières hallstattiennes comme des capitales centralisées de chefferies complexes, je me suis laissé aller à exagérer le niveau de complexité de ces centres politiques majeurs en notant que les fouilles récentes pouvaient évoquer une véritable urbanisation. C'est pourquoi je me suis efforcé ici d'apporter un net bémol à cette idée en montrant qu'il s'agissait tout au plus de sites, certes en cours d'urbanisation, mais demeurés inachevés.

After having been criticized by the postmodernist movement for considering the vast oppida of the late Iron Age as real cities, and the princely Hallstattian residences as centralized capitals of complex chiefdoms, I let myself exaggerate the level of complexity of these major political centers by noting that recent excavations could evoke real urbanization. This is why I have endeavored here to put a definite damper on this idea, by showing that these were, at most, sites that were certainly in the process of being urbanized, but that remained unfinished.

Les sites archéologiques de diverses périodes, dont les vestiges suggèrent l'existence de potentats, ont souvent été qualifiés de "princiers". Toutefois, les notions de "tombes princières" et de "résidences princières" ont surtout été utilisées par les chercheurs travaillant sur les sites majeurs des VI^e^ et V^e^ s. a.C. dans le complexe culturel nordalpin (fig. 1) et ont été contestées par quelques-uns ces dernières années. Les découvertes d'H. Schliemann sur les sites d'époque mycénienne ont servi de déclencheur pour l'utilisation de ces termes dans ces contextes dépourvus de sources textuelles. Je rappellerai pourtant que ce qualificatif possède une histoire bien plus ancienne et que son utilisation en archéologie oscille entre deux acceptions : l'une simplement métaphorique,

l'autre conceptuellement plus exigeante. Cette dernière a cependant subi de virulentes critiques dans la veine postmoderne. Je vais tenter de montrer que ces critiques reposent sur le postulat de simplicité et d'étrangeté radicale des sociétés protohistoriques. Un changement des pratiques de terrain, ouvrant la possibilité d'examiner les phénomènes en question à l'échelle adéquate, commence à prouver le caractère erroné de cet a priori.

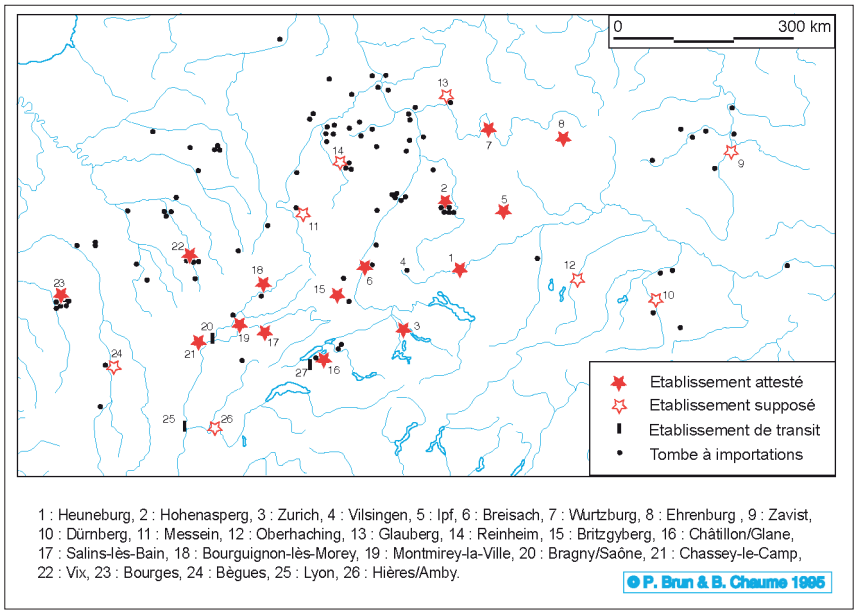


› Fig. 1. Zones des sites dits princiers en Europe (zones rouges). Elles sont situées sur d'importantes voies de communication et en relation avec les cités-États (zones noires) et les colonies (étoiles noires) grecques et étrusques.

D'abord, une simple analogie historique

Les concepts de "tombes princières" et de "résidences princières" ont sans doute été inspirés par les résultats d'H. Schliemann à Mycènes en 1876. Dès l'année suivante, en effet, E. Paulus a qualifié de "princières" les tombes qu'il venait de mettre au jour à Hundersingen, au lieu-dit Giessübel, sur la rive gauche du Danube (fig. 2). Il s'agissait d'une série de tombes riches en orfèvrerie, marquées dans le paysage par des tumulus élevés tout près de la Heuneburg, citadelle préhistorique non encore datée avec précision à l'époque[1]. Mais, avons-nous affaire, ici, à la simple transposition d'un modèle élaboré à partir de données grecques ? En réalité, Schliemann a, lui-même, appliqué aux données mycéniennes une conception issue des principautés allemandes du Moyen Âge et

1• Kimmig 1989.



› Fig. 2. Sites dits princiers, ou agglomérations riches en importations grecques ou étrusques, dans la zone nord-alpine.

compatible avec les sources homériques. Il faut se souvenir que la notion de principauté s'avère spécifiquement prégnante en Allemagne, pays très tardivement unifié ; le fouilleur Paulus rendait d'ailleurs compte au conservateur du patrimoine de l'État indépendant du Wurtemberg.

Chez Schliemann, comme chez Paulus, la notion de "prince" possède un sens plutôt large, celui de *princeps,* signifiant "premier", détenteur d'un statut élevé, grand seigneur. Homère chante ces princes achéens, dont le plus puissant est appelé roi. Pour l'archéologue, c'est d'abord le caractère ostentatoire du tombeau qui suggère un tel statut. Le qualificatif "princier" est ainsi souvent utilisé en archéologie, quel que soit le contexte, pour peu qu'une tombe individuelle renferme un dépôt funéraire nettement plus luxueux, plus somptueux que la moyenne. Cela relève de cette citation de Balzac figurant dans le dictionnaire Robert : "Tout ce luxe, dit princier par des gens qui ne savent plus ce qu'est un vrai prince". Cette conception, guère plus que métaphorique, ne justifie pas de discussion. Un débat intéressant peut, en revanche, avoir lieu pour les tombes dites princières des VI^{e} et V^{e} s. a.C., car elles sont beaucoup plus nombreuses et mieux documentées.

Un essai de formalisation

Ce modèle princier a été formalisé en 1969, dans un article séminal de W. Kimmig, professeur à l'université de Tübingen. Il a été repris par plusieurs auteurs, avec néanmoins des nuances sensibles sur les critères de définition. Je résume d'abord ici la teneur d'un article récent publié sur l'histoire de ces notions[2]. W. Kimmig avait proposé, pour ces sites qu'il avait nommés *Adelssitze*, c'est-à-dire résidence aristocratique ou nobiliaire, afin d'insister sur le caractère dynastique du

2• Brun 1997.

pouvoir, quatre critères : 1) la présence d'une acropole fortifiée, d'un faubourg et de quartiers artisanaux ; 2) la présence d'importations méditerranéennes et d'imitations locales ; 3) la proximité de tombes riches ; 4) la localisation sur un important carrefour de voies, notamment fluviales. Le site de la Heuneburg étant le seul à avoir été fouillé sur une surface suffisante, le premier critère est bien entendu resté non vérifié. W. Kimmig, lui-même, en était bien conscient. Il ne retient d'ailleurs plus que trois critères dans ses écrits plus récents[3] : 1) la position sur une voie naturelle principale ; 2) la présence de tombes princières à proximité immédiate ; 3) la présence d'objets méditerranéens. F. Fischer a souligné qu'il convenait de réserver le qualificatif princier aux individus reposant dans les tombes à importations méditerranéennes[4]. Il introduisait, de la sorte, l'idée d'une hiérarchie à l'intérieur même de l'élite sociale. Dans une perspective analogue, W. Dehn a divisé les sites fortifiés du Hallstatt D (625-475 a.C. environ) en trois catégories : 1) les centres de pouvoir politique ou résidences princières (*Fürstensitze*) ; 2) les résidences de chefs, ou seigneurs locaux (*Herrensitze*) ; 3) les places fortes de refuge temporaire[5]. Ces hiérarchies de structures archéologiques impliquaient une hiérarchie sociale à, au moins, trois niveaux : un niveau ordinaire, un niveau de chefs subalternes et un niveau de chefs suprêmes exerçant leur pouvoir depuis leur citadelle fortifiée.

S. Frankenstein et M. Rowlands ont fait progresser le sujet dans deux domaines : d'une part ils ont repris la notion de cadeau diplomatique développée par F. Fischer à partir du modèle de l'Antiquité grecque et l'ont identifié comme le signe d'une véritable économie du don ou des biens de prestige, ce qui permettait de mieux comprendre la logique et la portée des contacts avec les Méditerranéens ; d'autre part, ils ont mis en œuvre une méthode plus objective pour repérer la hiérarchie interne des tombes de l'élite sociale[6]. H. Härke a, de façon très fructueuse, analysé la dimension territoriale du phénomène princier en mobilisant les moyens de la géographie humaine. Cela permettait d'obtenir des indices sur la taille des principautés, c'est-à-dire sur l'échelle d'intégration atteinte par ces formations sociales. Pensant que les résidences princières se divisaient en trois niveaux, en fonction de leur importance au sein du réseau de sites, il a présenté une application des polygones de Thiessen qui tenait compte de cette pondération[7]. Il manquait un essai de validation de ces territoires, ce que j'ai tenté[8]. L'examen de la répartition de certaines parures, en particulier le décompte des types de fibules les plus représentés, aboutit à un faisceau d'indices convergeant vers l'idée d'une fonction économique centrale des résidences princières, notamment de leur rôle redistributeur au sein de leur territoire théorique respectif. J'en arrivais à proposer comme critère de définition supplémentaire la fonction économique centrale, idée reprise par M. Eggert[9].

Dans la décennie qui a suivi la diffusion de la première vraie théorisation du concept de résidence princière[10], le phénomène socio-historique impliqué a suscité une rafale d'études destinées à en préciser, ou modifier l'interprétation[11]. Toutes mettaient l'accent sur l'importance des contacts avec les sociétés plus développées de la zone méditerranéenne dans le processus

3. Kimmig 1991.
4. Fischer 1973.
5. Dehn 1974.
6. Frankenstein & Rowlands 1978.
7. Härke 1979.
8. Brun 1988b.
9. Eggert 1989.
10. Kimmig 1969.
11. Dehn 1974 ; Fischer 1973 ; Frankenstein & Rowlands 1978 ; Härke 1979 ; Kimmig 1975 ; Pauli 1972 ; Wells 1980.

d'émergence et dans le fonctionnement des centres dits princiers. Puis, les effets du "stimulus" gréco-étrusque ont été assez radicalement remis en question par certains au début des années 1980[12]. Ensuite, tandis que des chercheurs poursuivaient dans cette contestation[13], d'autres reconnaissaient à leur tour le caractère déterminant des contacts méridionaux en procédant à une application systématique du modèle de l'économie-monde[14].

Cet engouement s'explique par une nécessité intellectuelle. Les résidences princières matérialisent un phénomène sociologique et historique qui ne peut être ignoré. Elles suggèrent, en effet, l'émergence et le maintien pendant 25 à 75 ans d'une échelle d'intégration politique jamais atteinte auparavant en Europe tempérée. Réfléchir au changement social exige, par conséquent, de se pencher sur ce phénomène. Les thèses principales concernant ce phénomène peuvent être commodément schématisées à travers trois questions : l'émergence, la fonction et le déclin des "résidences princières"[15].

Pour expliquer l'émergence de ces sites, les contacts avec les sociétés méditerranéennes ont, dès le départ, été privilégiés. P. Wells et D. Nash ont été très explicites en faisant des conditions externes – le commerce massaliète – les causes du rythme et de l'étendue du changement social[16]. Pour J. Bintliff et C. Gosden, au contraire, le contrôle de la production locale, des matières premières et de la force de travail est une condition nécessaire et suffisante ; ils considèrent le flux de biens importés comme mineur et, par conséquent, peu significatif[17]. Dans le même sens, C. Pare insiste sur le fait que la hiérarchisation sociale a précédé l'arrivée des biens grécoétrusques[18] ; pour lui, à la suite de L. Pauli[19], il ne se produit, du Hallstatt D1 (625-530 a.C. environ) au D2-3 (530-475 a.C. environ), qu'une simple concentration du pouvoir. L'idée selon laquelle la complexification sociale a débuté sur place, indépendamment de la Méditerranée, n'est pas nouvelle. W. Kimmig, puis H. Zürn, considéraient que le statut des plus puissants était passé de celui de *primus inter pares* à celui de "seigneur féodal[20]". A. Jockenhövel voyait dans les tombes riches à ciste en pierre du Hallstatt B2-3 (930-800 a.C. environ), liées à des sites fortifiés complexes, des seigneurs locaux, ancêtres (*Ahnherren*) des princes de la fin du Hallstatt D (530-475 a.C. environ)[21]. Tout comme W. Kimmig, S. Frankenstein et M. Rowlands, P. Brun, L. Olivier, P. Nicholson ne disent pas que les contacts externes sont la cause unique des résidences princières, mais pensent qu'ils ont causé l'intensification et l'adaptation du système social préexistant, c'est-à-dire l'émergence d'un niveau d'intégration supplémentaire[22].

Pour la question de la fonction de ces sites, c'est la fonction économique qui a été la plus fréquemment abordée. R. Joffroy, V. Megaw, W. Kimmig, H. Zürn, W. Kimmig et E. Gersbach, F. Fischer, M. Rowlands ont vu très tôt dans ces sites des postes de commerce, des centres de

12. Bintliff 1984a ; Gosden 1985.
13. Dietler 1989 ; Eggert 1989 ; Pare 1991 ; Parzinger 1991.
14. Brun 1997 ; Cunliffe 1988 ; Nicholson 1989.
15. Brun 1997.
16. Nash 1985 ; Wells 1980.
17. Bintliff 1984a ; Gosden 1985.
18. Pare 1991.
19. Pauli 1985.
20. Kimmig 1969 ; Zürn 1974.
21. Jockenhövel 1974.
22. Brun 1987 ; Frankenstein & Rowlands 1978 ; Nicholson 1989 ; Olivier 1988.

distribution primaire, impliqués dans le réseau commercial méditerranéen[23]. Les preuves d'un travail sur place de l'ambre et du corail ne laissaient aucune ambiguïté et la qualité des produits métalliques ou de certains produits céramiques suggère la présence d'artisans très spécialisés. L'étude de S. Champion sur le corail allait dans le même sens, montrant que la distribution de cette matière importée de la Méditerranée se trouvait concentrée autour des résidences princières et supposait la présence d'ateliers sur ces sites sous le patronage du "prince"[24]. La fonction politique se trouve clairement formulée chez W. Kimmig[25] et est admise par tous les auteurs. T. Champion a proposé de considérer l'ensemble de ces principautés contiguës comme des *peer polities* selon C. Renfrew, c'est-à-dire comme des entités politiques en compétition, mais en même temps interdépendantes, cette interaction étant nécessaire à la survie commune et donc à l'explication de leur déclin commun[26]. Je pense aussi que les principautés forment un système, plus exactement un sous-système du système-monde européen[27]. Pauli va assez loin dans son interprétation du fonctionnement politique des principautés qu'il voit comme de véritables États primitifs dont les élites seraient organisées sur un principe matrilinéaire, voire matriarcal[28]. La fonction idéologique, religieuse, a été émise à titre d'hypothèse par W. Kimmig[29]. L. Pauli a, là encore, été beaucoup plus loin, attribuant aux princes des fonctions de chaman qui seraient révélées par des pratiques bisexuelles, plus précisément de travestissement. Il insiste sur le changement religieux potentiellement causé par l'arrivée d'idées nouvelles qui affectent aussi les domaines artistiques et politiques[30]. Plusieurs auteurs ont insisté, à juste raison, sur les cas de pillages opérés peu de temps après l'enterrement (Hohmichele, Grafenbühl et Ütliberg) ; le pillage du Magdalenenberg, moins d'un demi-siècle après la construction de la chambre funéraire, montre d'ailleurs que les interdits idéologiques n'étaient déjà plus respectés par tous avant même le plein épanouissement du phénomène princier. En fait, la plupart des auteurs voient dans les résidences princières de véritables capitales multifonctionnelles. Frankenstein et Rowlands ont, avec le modèle de l'économie des biens de prestige, explicité l'interrelation du pouvoir économique et du statut social[31]. P. Wells a repris l'idée de K. Polanyi concernant l'enchevêtrement des fonctions sociales dans les sociétés ignorant l'économie de marché ; le "prince" y est le principal représentant indigène dans les relations avec les étrangers[32]. Wells a souligné aussi que seul ce qui pouvait renforcer la stratégie traditionnelle de pouvoir parvenait en Europe tempérée. M. Dietler a, pour sa part, insisté sur la relation qui pouvait exister entre le processus de consommation des boissons alcoolisées, importées ou non, et l'économie politique[33].

Pour la question de l'émergence du phénomène princier, il est clair que la complexification sociale avait commencé à s'accentuer indépendamment des contacts avec les civilisations grecques et étrusques. Il paraît pourtant difficile d'écarter toute influence de ces dernières. Les biens méditerranéens montrent une nette tendance à se localiser soit dans les tombes les plus pourvues en mobilier local et les plus élaborées, soit sur les sites d'habitat voisins de ces tombes. Ces lieux de

23. Fischer 1973 ; Joffroy 1960 ; Kimmig 1969 ; Kimmig & Gersbach 1971 ; Megaw 1966 ; Rowlands 1973 ; Zürn 1970.
24. Champion 1982a.
25. Kimmig 1969.
26. Champion 1982b.
27. Brun 1987 ; Brun 1992.
28. Pauli 1972.
29. Kimmig 1969.
30. Pauli 1972.
31. Frankenstein & Rowlands 1978.
32. Polanyi 1957 ; Wells 1980.
33. Dietler 1990.

concentration de biens méridionaux se trouvent, de plus, répartis avec une certaine régularité du Berry à la Bavière occidentale, malgré des recherches opérées sans programme d'ensemble, par des individus qui s'ignoraient souvent d'une région à l'autre. Une distribution spatiale aussi spécifique peut difficilement être considérée comme le fruit du hasard. Des indices concordent enfin avec l'hypothèse selon laquelle ces sites auraient été les plus importants centres de redistribution de produits locaux. Au total, il semble bien qu'un véritable saut de l'échelle d'intégration (taille des territoires politiquement autonomes) se soit alors produit ; un saut non seulement quantitatif, mais aussi qualitatif, car un territoire de 50 km de rayon ne peut être géré comme un territoire de 15 à 20 km de rayon. Un territoire de 50 km de rayon exige au moins un niveau de chefs subalternes répartis à une journée de marche du fait de la distance qui constitue une contrainte majeure pour les transports et les communications[34]. Soulignons encore que d'autres "centres princiers" sont à attendre dans et hors de la zone bien connue (fig. 2). À l'Est, W. Kimmig en avait proposé plusieurs, parmi lesquels le Hellbrunner Berg de Salzbourg, en Autriche, semble très probable en raison de la proximité du complexe du Dürrnberg, déjà bien documenté[35]. L'établissement de Závist, en Bohème, représente un autre candidat sérieux, avec son sanctuaire bâti sur d'impressionnants podiums de pierres. Au nord, au pied de l'établissement fortifié du Glauberg, près de Büdingen, la récente découverte de la monumentale tombe à torque en or et, tout près, de la statue grandeur nature représentant le défunt[36] est venue confirmer une autre hypothèse de Kimmig[37]. Plus en amont, dans le bassin du Main, le site de hauteur fortifié d'Ehrenbürg a fourni une fiole en verre[38]. En Sarre, sur la frontière franco-allemande, la tombe tumulaire de Reinheim et le site fortifié proche signalent probablement un puissant centre politique[39]. À l'Ouest, près de Vichy, où des tombes auraient contenu de la céramique attique, le site de hauteur fortifié de Bègues a livré un fragment d'anse étrusque[40] et appelle de la sorte un passionnant programme de vérification. La zone des principautés supposées devrait, de la sorte, s'étendre à l'avenir à l'intérieur de l'auréole intermédiaire du système économique européen. Une dynamique interne de cette zone a été suggérée d'emblée par Kimmig, mise en application et discutée par Frankenstein et Rowlands, puis par moi-même et tout récemment B. Chaume[41]. Malgré sa faible durée, le phénomène voit, en effet, des "centres princiers", en contact avec les cités-États méditerranéennes, se développer et décliner de façon un peu décalée les uns par rapport aux autres, avant que de nouvelles prémices émergent plus loin vers le nord.

Des critiques de niveau très inégal

Nombre de désaccords tiennent sans doute à des conceptualisations spatiales d'échelles différentes. Outre les problèmes méthodologiques qui rendent délicate l'articulation entre les données archéologiques et les théories anthropologiques, le refus du modèle des "résidences princières" relève souvent de l'intime conviction de ce que les contrastes hiérarchiques et la dimension des systèmes d'échanges, que ce modèle suppose, sont exagérés. Qu'elle soit fondée

34. Brun 1993.
35. Kimmig 1983.
36. Herrmann 1996.
37. Kimmig 1983.
38. Abels 1989.
39. Reinhard 1997.
40. Bouloumié 1982.
41. Brun 1987 ; Chaume 2001 ; Frankenstein & Rowlands 1978 ; Kimmig 1969.

sur des analogies ethnographiques discutables[42] ou sur tout autre a priori, cette perspective privilégie inévitablement les causes internes. Or, le monde nordalpin était ouvert sur l'extérieur, notamment pour permettre le transit de l'étain dont les Grecs avaient grand besoin ; raison pour laquelle l'activité commerciale à longue distance peut être érigée en fonction dominante des "résidences princières". L'incertitude majeure porte sur l'échelle d'intégration politique : les pôles "princiers" sont-ils seulement des centres de communautés locales plus riches que leurs voisines, ou correspondent-ils à des sortes de capitales politiques pour des ensembles fédérant plusieurs communautés[43] ? Des indices archéologiques d'une intégration au moins économique ont été détectés, mais nous ne disposons toujours pas d'élément décisif sur l'existence d'un pouvoir hiérarchisé, rayonnant sur une cinquantaine de kilomètres en moyenne. Remarquons toutefois que la distribution spatiale et la hiérarchie fonctionnelle des sites suggèrent un modèle du type "place centrale", sauf à résulter d'un hasard bien improbable. Ajoutons encore que les sources écrites dont on dispose à propos de phénomènes princiers analogues et contemporains, comme en Ukraine[44], stipulent l'existence d'organisations politiques dotées de plusieurs niveaux intégrés.

Parmi les auteurs qui critiquent la proposition que je défends avec d'autres, rares sont ceux qui ont proposé une explication globale des données disponibles. Pour M. Dietler, ces dernières sont également compatibles avec une exploitation grecque limitée aux zones côtières, à partir desquelles les objets se disperseraient graduellement vers l'intérieur[45]. Dans cette hypothèse, le nombre d'objets, ou plutôt de sites recelant de tels objets (cela, afin d'amoindrir les déformations dues à l'inégale intensité des recherches archéologiques), devrait décroître avec la distance à partir des cités grecques. Or, tandis que ce nombre devrait décroître constamment avec l'éloignement, les courbes montrent, sans exception, au moins un pic à une distance intermédiaire[46]. Cela indique que la diffusion ne s'est pas effectuée de proche en proche, par une longue chaîne de communautés locales, mais, au contraire, qu'elle était contrôlée par des centres redistributeurs. Pour J. Bintliff, plus radical, les importations méditerranéennes n'ont joué aucun rôle significatif sur le monde nord-alpin[47]. En d'autres termes, les changements sociaux observables se seraient opérés de façon indépendante. Les objets grecs ou étrusques ne seraient, pour lui, que des curiosités exotiques, offertes par des chefs établis plus près des cités méditerranéennes. D'une part, nous venons de voir que, dans chaque zone, les diffusions ne correspondent pas à la courbe de régression que suppose cette explication. D'autre part, il convient de rappeler qu'il n'existe aucun cas d'une croissance équivalente du niveau et de l'échelle d'intégration hors de ces zones qui se trouvaient en contact avec des États ; de tels cas devraient, s'ils existaient, se traduire par des configurations similaires de sites parfois très riches ou monumentaux, bien que dépourvus de pièces grecques, étrusques ou phéniciennes.

Hormis ces réflexions de bon niveau, les critiques émises à l'encontre de ce qui n'est qu'un scénario probable sont d'une virulence parfois étonnante. Elles ont aussi pour particularité d'être partielles et de ne pas proposer d'interprétation alternative globale, c'est à-dire de même niveau. A. Sherratt a montré avec humour les insuffisances de ces postures hypercritiques, dans les milieux anglophones[48]. Les critiques n'ont été ni moins vives, ni moins partielles en France. S. Verger ne remet pourtant pas en question l'émergence, à la fin du VI^{e} s. a.C., de formations

42. Eggert 1997.
43. Brun & Chaume, éd. 1997.
44. Rolle 1980.
45. Dietler 1990.
46. Brun 1995a, fig. 3.
47. Bintliff 1984.
48. Sherratt 1995.

sociales plus hiérarchisées qu'auparavant et en relation avec des États méditerranéens[49]. Il ne s'écarte de mes propres propositions que sur l'évolution ultérieure de ces formations, au cours du Ve s. a.C. J'envisageais un effondrement des unités politiques dominées par les personnages enterrés fastueusement à proximité de leur citadelle-capitale, à la fin du Hallstatt D3 (vers 475 a.C.), provoqué par l'interposition d'autres intermédiaires, au sein du système transeuropéen d'échanges à longue distance. Des intermédiaires situés en Italie du Nord seraient parvenus à contourner les princes hallstattiens les plus proches, en établissant des liens privilégiés avec des subalternes, à la périphérie de chaque "principauté" et, surtout, avec d'autres leaders sur les confins occidentaux et septentrionaux de la zone des "principautés". Pour S. Verger, deux réseaux distincts se trouvent en compétition, dès le début du Ve s. a.C. : le premier, le plus ancien, relie les colonies grecques d'Italie du Sud aux puissantes principautés hallstattiennes ; le second, qui va l'emporter après le premier quart du Ve s. a.C., des aristocraties d'Italie du Nord et du centre-est de la Gaule. Ce dernier serait matérialisé par des pratiques funéraires communes, en particulier l'incinération en urne métallique, et la configuration urbaine des sites dominants : Bragny-sur-Saône et surtout Bourges. La différence est que, pour lui, la complexité politique ne diminuerait pas ; les changements de rites funéraires, mais aussi l'abandon des citadelles, ne traduiraient que des changements de conception du pouvoir, du territoire et des relations diplomatiques.

Chez P.-Y. Milcent aussi, l'approche se veut la plus factuelle possible. Il insiste d'ailleurs sur la complexité quasi irréductible des phénomènes en question. Sur cette posture de principe, il élabore une critique presque systématique des scénarios d'une certaine ampleur spatiale et temporelle élaborés au cours des trente dernières années ; ceuxlà seraient dénués de pertinence parce que trop généraux et, par conséquent, simplificateurs[50]. Or, inévitablement, l'auteur sort lui-même de sa réserve et avance un ensemble de propositions qu'il cherche à maintenir compatibles entre elles, c'est-à-dire un scénario qui constitue une esquisse déjà fort épurée par rapport au foisonnement du réel, ce qui est communément appelé un modèle. L'interprétation emprunte beaucoup à S. Verger. Le site de Bourges est conçu comme une grande ville, sorte de clone de cité étrusque ou "golaseccienne" (de la culture de Golasecca, dans le bassin du Tessin), isolée loin en territoire barbare, tandis que les surfaces fouillées demeuraient alors étriquées et dispersées sur une assez vaste surface. Considérant les débats que suscite l'usage du qualificatif urbain pour les grands *oppida* de La Tène D (130-30 a.C. environ), on reste un peu stupéfait de trouver cette interprétation sous la plume d'un tenant zélé de la prudence, de la mesure, du strict respect des faits.

À côté de ce traditionalisme revendiqué, s'exprime, dans les travaux récents de L. Olivier, un point de vue proche de celui des postprocessualistes. Cet auteur déploie un appareil critique encore plus nourri à l'encontre de l'idée selon laquelle les sociétés en question sont hiérarchisées et forment un système avec les États méditerranéens[51]. Tout y passe, du vocabulaire aux soubassements idéologiques qu'il induirait, en passant par l'incapacité irrémédiable, selon lui, de l'archéologie à tenir quelque discours historique que ce soit. Il conclut, malgré tout, lui aussi, sur des propositions étonnamment conformes aux interprétations qu'il fustige : les "résidences princières" sont bien des "centres de pouvoir" et l'augmentation du commerce avec des sociétés plus complexes entraîne bien le développement de rapports de domination entre tribus, ou à l'intérieur même des communautés. L'écart qu'il recherche consiste, somme toute, à atténuer les composants :

49. Verger 1995 ; Verger 1997.
50. Milcent 1999.
51. Olivier 2000a.

- les sociétés hallstattiennes sont fondamentalement "primitives", c'est-à-dire "contre l'État", même si, convient-il, leur hiérarchisation apparente paraît bien aller de pair avec une mise en cause du modèle égalitaire ancestral, à la fin du VI[e] s. a.C. ;
- les centres de pouvoir ne sont pas forcément aussi importants, ni ne contrôlent des territoires aussi vastes que ce que suggèrent les données archéologiques connues ;
- les importations méditerranéennes étaient irrégulières et peu abondantes.

Le parti pris se montre résolument primitiviste, bien que non contradictoire, en fait, avec ce qu'il prétend démolir. Enfin, les critiques idéologiques s'avèrent dépourvues de pertinence, puisqu'elles s'adressent à des cibles qu'il a lui-même fabriquées à la va-vite. Dans un papier, paru en réalité en 2002, le procédé devient proprement caricatural[52].

Une fois les fausses oppositions dégonflées, il reste que ces contributions soulèvent une vraie difficulté : nous ignorons, en effet, le degré de représentativité des données observables aujourd'hui, par rapport à la réalité de ce lointain passé. Cette difficulté affecte tout particulièrement les vestiges de pratiques funéraires, que ces trois auteurs exploitent en priorité. Nous connaissons, en effet, par le raisonnement logique et les lieux communs de l'histoire ancienne et de l'ethnologie, le caractère trompeur de ces données :

- l'absence de tombes riches ou monumentales ne signifie pas forcément l'absence de hiérarchie sociale ;
- une société très différenciée peut avoir traité ses dominants morts avec faste, tout en ne laissant aucune trace au sol, donc détectable aujourd'hui ;
- une société très différenciée peut avoir traité ses dominants morts dans la plus grande sobriété, pour des raisons idéologiques, notamment religieuses ;

52. Olivier 2000b. Le propos de l'article consiste à dénoncer une supposée "contamination", par l'idéologie nazie, de l'archéologie française du Premier âge du Fer. Cette "infection" aurait pour symptôme l'usage de notions comme celle de "résidence princière" : "L'histoire de la recherche montre que cette notion de *"princes"* (en allemand : *Fürsten)* dans les sociétés européennes anciennes est un concept remodelé par l'archéologie raciale du *III[e] Reich..."* (p. 118). Un peu plus loin : "Ce travail d'examen critique des sources de l'archéologie de l'âge du Fer, qui met ici au jour la nature des liens entretenus entre la recherche allemande des années 1940 et la géopolitique européenne du *III[e] Reich,* me paraît aujourd'hui utile (...) : il peut contribuer (...) à nous aider à mieux comprendre la filiation – et par là la portée – des concepts actuels, comme celui de *"résidences princières"* hallstattiennes, qui nous intéressera plus particulièrement ici" (p. 118). Et en conclusion : "C'est ce déficit de conscience individuelle, que fabrique particulièrement le nazisme, qui a permis la contamination en profondeur de la discipline. Car ce sont les faits archéologiques eux-mêmes qui sont infectés depuis l'origine, comme le montre à l'évidence l'exemple des tombes et des résidences "princières" hallstattiennes. Cet aveuglement des chercheurs vis-à-vis de la fabrication idéologique des matériaux archéologiques (c'est-à-dire de ce que nous appelons communément les "découvertes" archéologiques) explique la contamination de la discipline par-delà l'effondrement du nazisme : c'est bien parce que les archéologues ont cru – ou ont voulu croire – que les données archéologiques produites sous le national-socialisme pouvaient l'avoir été indépendamment des orientations idéologiques du régime nazi que ces productions archéologiques ont pu naturellement constituer la base documentaire de la recherche européenne d'après-guerre..." (p. 138-139). Outrancier et infondé, ce point de vue ne mérite qu'une note de bas de page, par souci d'être complet sur le sujet ; d'autant que son auteur, inconscient de ses contradictions, ou cherchant à faire croire qu'il ne pensait pas vraiment ce qu'il a écrit, est l'un des organisateurs de l'exposition, présentée du 4 avril au 29 septembre 2003 au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, intitulée *Tombes à char. Princesses celtes en Lorraine.*

- une tombe luxueuse peut honorer quelqu'un d'autre qu'un potentat, comme un héros par exemple[53].

Il est, par conséquent, difficile de saisir le niveau de complexité sociale, à partir de vestiges aussi sujets à des choix idéels ; a fortiori d'approcher la nature du pouvoir, comme le fait, sans aucun indice, S. Verger. Il ne dit évidemment pas comment décider, à partir des tombes, que la conception du pouvoir aristocratique des uns serait religieuse et politique, tandis que celle des autres serait, au contraire, militaire et commerciale. Il n'explique pas non plus comment, dans les sociétés protohistoriques, des animateurs de réseaux à longue distance pourraient s'affranchir d'une assise politique territoriale.

L. Baray est plus pertinent lorsqu'il fait l'hypothèse d'un changement, lors de l'abandon de la plupart des "résidences princières", non pas en termes de hiérarchie, mais en termes de régime politique : un régime plus démocratique se substituant selon lui, vers 475 a.C., au régime plus despotique des "princes"[54]. Les indices archéologiques susceptibles d'étayer cette stimulante proposition restent à découvrir. On peut, par ailleurs, se demander si une société plus démocratique est moins complexe, ou même moins hiérarchisée qu'une société à pouvoir despotique ; autrement dit, si les deux notions se situent bien au même niveau d'analyse. Avec le caractère fondamentalement ambigu des pratiques funéraires, on se trouve, quoi qu'il en soit, dans une aporie, sur laquelle je reviendrai en fin d'article.

B. Chaume s'est bien gardé de prendre le contre-pied des acquis antérieurs, stratégie facile et faussement innovante, car insuffisamment fondée sur une documentation devenue très abondante. Il a bien vu que la faiblesse des propositions antérieures résidait dans leurs imprécisions à propos de l'échelle des phénomènes en jeu. Il a ainsi entrepris de dépasser les conceptions antérieures en visant une chronologie plus fine de cette séquence pourtant courte, tout en inscrivant sa réflexion dans la longue durée. Du point de vue de l'espace aussi, il a examiné la distribution des vestiges archéologiques concernés à plusieurs échelles : au niveau local, au niveau régional et à celui, interrégional, de la totalité du monde hallstattien d'une part, et de l'ensemble des partenaires économiques incluant les cités grecques et étrusques de l'autre. Outre une mise à plat exhaustive des connaissances sur le complexe de Vix, il produit de la sorte des propositions à la fois innovantes (une telle approche demeure rarissime, au-delà des pétitions de principe) et compatibles avec toutes les données disponibles[55].

Une complexité sociale sous-estimée

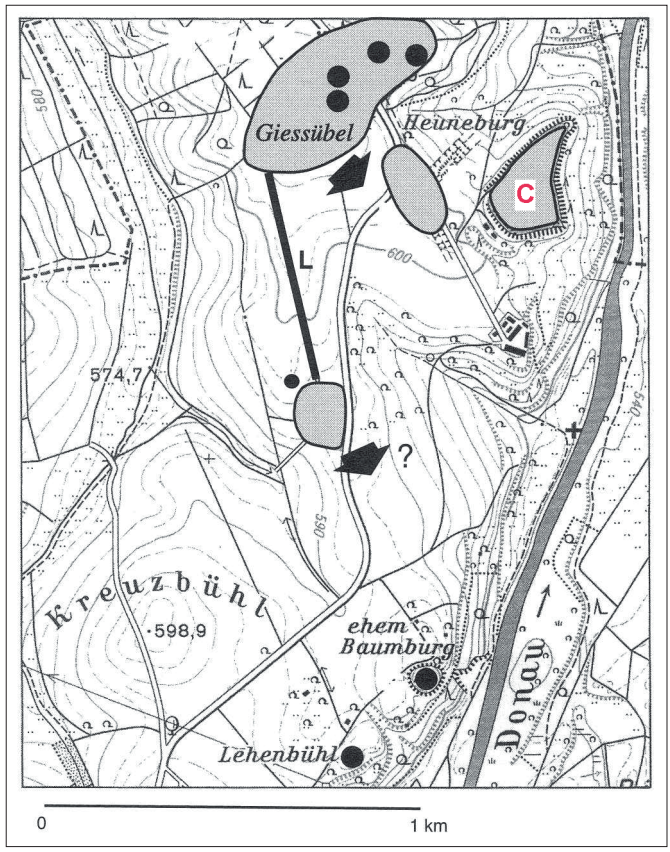
L'interprétation, en termes de "principautés" polarisées par des lieux centraux, a subi des critiques, en particulier parce qu'il est censé plaquer un schéma artificiel et exogène[56]. Or, l'usage d'un modèle globalisant n'implique en aucun cas de gommer les différences individuelles et micro-sociales. En effet, un modèle n'est évidemment pas une expression de la réalité. C'est une esquisse, réduisant la réalité à quelques lignes de force jugées déterminantes à une échelle donnée, afin de faciliter la mémorisation et la réflexion. Opposer – ce qui revient à ramener au même niveau – la redoutable complexité de l'humain et les modèles (globalisants par définition) est une erreur. Seul

53. Morris 1987.
54. Baray 2004.
55. Chaume 2001.
56. Gras 2000.

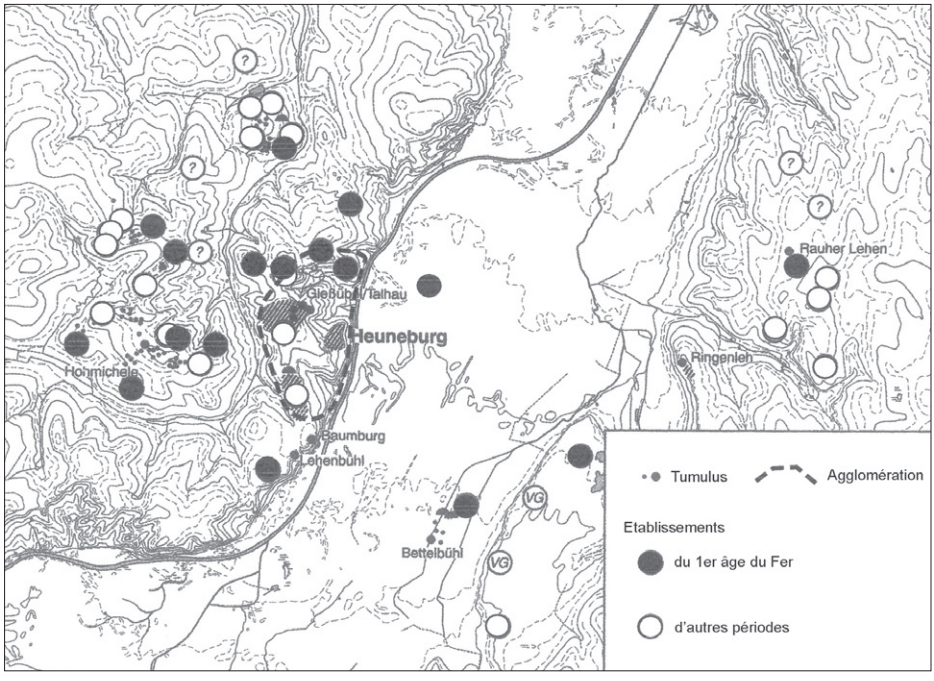
peut être légitimement critiqué l'usage que tel ou tel chercheur fait d'un modèle ; en particulier, s'il finit lui aussi par confondre l'esquisse et la réalité. Or, tous les auteurs ou utilisateurs des modèles cités ici ont été explicitement conscients de ce risque. Plutôt que d'asséner cette critique en porte-à-faux sur les modèles, il convient de reconnaître la fonction heuristique de ces outils. Les erreurs à ne pas commettre dans l'usage des modèles ont été suffisamment répertoriées dans des manuels d'économie, de géographie, de sociologie ou d'histoire, ainsi que dans plusieurs ouvrages d'archéologie, pour qu'il soit besoin d'y revenir. La fréquente évocation d'une opposition binaire, parfaitement artificielle, entre la préférence donnée aux dissemblances par les uns et celle donnée aux ressemblances par les autres, n'est pas mieux fondée ; dissemblances et ressemblances ne sont pas de nature ; elles sont de degré et de niveau, et dépendent par conséquent de l'échelle d'observation choisie.

À propos de l'économie-monde de F. Braudel, c'est-à-dire du système-monde d'I. Wallerstein, je voudrais insister sur le fait que son application à l'âge du Fer ne résulte pas d'une simple transposition suggérée par d'approximatives analogies. Elle procède d'une confrontation avec les données. J'avais, moi-même, commencé l'étude de la question des tombes princières avec l'objectif d'invalider non seulement le modèle canonique de W. Kimmig, qui me semblait résulter d'un placage du modèle féodal sur la société hallstattienne, mais aussi le modèle des places centrales brillamment adapté par H. Härke, mais que je trouvais trop beau pour être vrai. Les données ont pourtant bel et bien résisté, à moi comme aux autres, et, jusqu'à présent, aucune interprétation générale alternative du phénomène n'a été proposée. Comme je le montre ci-dessus, les critiques formulées envers le modèle en vigueur soit portent sur une caricature du modèle en question (son apparence "moderniste" en particulier), soit émanent d'une utilisation de données trop partielles. Je voudrais aussi souligner combien rares sont les archéologues dont les connaissances englobent l'ensemble du continent, et que ce sont ceux-là mêmes qui éprouvent le besoin d'un outil théorique du type du système-monde. Ce dernier demeure, à vrai dire, le seul qui permette de rendre compte des interrelations entre des sociétés de niveaux de développement différents sur de très vastes espaces et dont le gradient de complexité s'accentue dès le Néolithique. Une des priorités aujourd'hui est de faire comprendre à nos collègues que les modèles sont indispensables. Il faut certes enrichir, perfectionner, voire corriger les propositions de K. Polanyi, M. Mauss, L. Gernet, F. Braudel et autres, mais il faut d'abord bien les connaître et éviter de penser ou laisser penser qu'il est possible de s'en passer, mais aussi que l'effort de critique vaut l'effort de proposition.

Il se trouve que l'intuition de Paulus et la proposition de Kimmig, jugées exagérées par la plupart des critiques, étaient en dessous de la réalité. Les données récentes suggèrent que les centres "princiers" possédaient, au moins pour deux d'entre eux, des caractéristiques urbaines ; phénomène que l'on pensait ne voir émerger, en Europe tempérée humide, que quatre siècles plus tard. La surprise est venue du site de la Heuneburg à Hundersingen. Nous savions que des installations existaient hors les murs, au pied de la colline, depuis la reprise des fouilles sur les tertres du Giessübel : ceux-ci avaient été érigés sur les ruines de grands bâtiments ; d'où l'hypothèse d'un faubourg, chez Kimmig. Mais nous avons appris que l'occupation de cette période du Hallstatt D2-3 (530-475 a.C. environ) s'étendait en réalité sur plus de 20 ha, à l'est de la forteresse. De plus, une levée de terre, vestige d'une délimitation défensive attribuée par hypothèse au Moyen Âge, en raison de ses grandes dimensions, s'est révélée remonter à la même date, à la suite des sondages réalisés sur l'environnement du site, lui-même cerné par les tombeaux des dirigeants (fig. 3). Ces investigations, effectuées à une échelle enfin adéquate pour répondre aux questions sociologiques et historiques que l'archéologie se pose aujourd'hui, ont montré, de



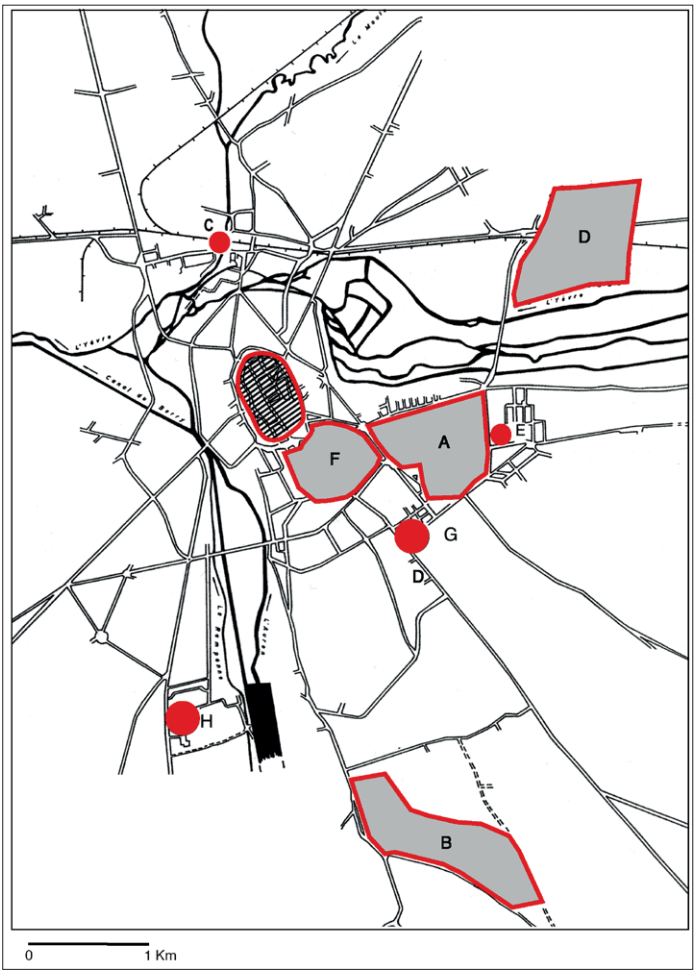
› Fig. 3. Le site de la Heuneburg, à Hundersingen (Allemagne) : la citadelle (C), les zones basses où des traces d'occupation ont été découvertes, notamment au lieu-dit Giessübel-Talhau, sous quatre des tertres riches (pastilles noires) érigés à la périphérie de l'établissement et la ligne fortifiée en avant de l'agglomération (L) ; les grosses flèches signifient la forte présomption d'une occupation plus large (d'après Kurz 1998).



› Fig. 4. Le territoire polarisé par le centre "princier" de la Heuneburg, à Hundersingen (Allemagne). Le nombre de petits établissements de la même période s'y montre particulièrement élevé (d'après Kurz 1998).

surcroît, la densité particulièrement forte des installations agricoles dans un rayon de 5 km autour de l'agglomération[57] (fig. 4).

Ces nouvelles données confèrent un sens plus crédible aux suppositions formulées à propos du site de Bourges, pour l'occupation datée de la fin du VI^e à la fin du V^e s. a.C. Quelques fouilles ponctuelles conduites dans la ville historique avaient prouvé une occupation étendue dès la période en question. Là aussi, des tombes luxueuses et monumentales avaient été installées en périphérie. Contrairement à la Heuneburg, nous avons affaire à Bourges à un environnement actuel très urbanisé, si bien que nous ne pouvons vérifier le caractère continu ou non de l'occupation. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que des établissements contemporains, dont des ateliers de



› Fig. 5. Le site de Bourges (France) ; plusieurs sondages réalisés dans la ville historique (hachures) suggèrent une occupation de la fin du VI^e à la fin du V^e s. a.C., mais d'autres occupations de la même période ont été découvertes en périphérie (zones grises), ainsi que de riches tombeaux (pastilles rouges). D'après le Service archéologique municipal, cartographie C.N.A.U. 1995, C. Guilloteau del.

57• Kurz 1998.

production de biens métalliques, étaient présents de manière relativement dense dans un rayon de 5 km[58] (fig. 5).

Ce centre puissant possédait, au total, des caractéristiques probablement analogues à celles du célèbre site allemand et qui laissent penser à de véritables villes selon la définition préconisée par certains géographes[59]. Nous pouvons les suivre avec profit, comme nous l'avions fait à propos des *oppida*[60], pour penser qu'une ville est une *agglomération permanente de populations et d'activités destinées à favoriser le développement local et régional des relations sociales.* Au niveau local, un tel site valorise la proximité en matière de contrôle politique, d'efficacité économique, de contact culturel, de reproduction sociale, etc., en permettant des économies dites justement "d'agglomération". Au niveau régional et au-delà, une ville valorise une situation dans un réseau, c'est-à-dire une position relative dans une hiérarchie complexe de fonctions productives, sociales, territoriales et jusque dans l'espace des représentations mentales. Cette conception se distingue des définitions de la ville fondées sur les seules spécificités internes et surtout architecturales d'un établissement, pour privilégier la fonction de l'agglomération dans un espace plus large. Plus pertinente, elle se montre aussi plus aisée à utiliser en archéologie, si des investigations ont pu être développées à la bonne échelle, comme c'est le cas lors des opérations d'archéologie préventive.

En somme, Bourges était probablement une ville, comme certains auteurs l'avaient supposé, mais pas une ville isolée, car une ville s'inscrit nécessairement dans un réseau d'établissement équivalents. Ces deux sites éloignés, l'un dans le Wurtemberg, l'autre dans le Berry, révèlent très vraisemblablement l'existence d'un système urbanisé, loin de la Méditerranée, dès la fin du VI^e^ s. a.C. Cela signifie que l'hypothèse des principautés centralisées, jugée d'un "actualocentrisme" moderniste excessif, était insuffisante. Les formations sociales en question étaient d'une plus grande complexité organisationnelle encore : nettement centralisées et hiérarchisées. Elles n'en furent pas moins éphémères, les unes plus que les autres, mais n'excédant guère un siècle pour la plus durable : Bourges. Avec ces résultats, notre connaissance de l'urbanisation est bouleversée, puisque l'on n'accordait jusqu'à présent le titre de ville qu'à des *oppida*, dont les plus anciens n'apparaissaient que quatre siècles plus tard. Mais ce sont, plus généralement, la problématique et l'histoire de l'urbanisation en Europe qui s'en trouvent transformées. Avec ces vastes agglomérations, nous avons affaire à des établissements assez comparables aux principaux *oppida* du dernier siècle a.C. Ces groupements de plusieurs milliers de personnes, en un même lieu, pendant quelques dizaines d'années, impliquent une organisation territoriale et sociale déjà très complexe. Mais leur disparition pendant les trois siècles qui ont suivi suggère la fragilité des formations sociales nord-alpines. Il s'agit, par conséquent, d'un nouvel exemple de la non-linéarité de l'histoire de la complexification sociale.

Ce bel exemple montre qu'il convient de se méfier, non pas des idées, mais de leur usage pauvre et, en particulier, binaire. Si l'on s'en tient aux "critères intrinsèques", selon les termes de J.-C. Gardin[61], du concept de "prince", celui-ci reste une simple analogie illustrative, une métaphore dépourvue de vertu explicative, à laquelle s'oppose le contre-exemple mis en exergue par I. Morris : la tombe du héros, tout aussi riche, mais répondant à une situation circonstancielle. Il en va tout autrement si l'on intègre, comme le préconise P. Ruby, des critères extrinsèques, c'est-à-dire les relations spatiales, temporelles et fonctionnelles de la tombe ou de l'établissement en question[62].

58. Augier *et al.* 2001.
59. Pumain *et al.* 1989.
60. Brun *et al.* 2000.
61. Gardin 1979.
62. Ruby 1999.

C'était le postulat non formulé de Paulus. C'est ce que Kimmig avait tenté de vérifier. C'est ce que j'appelle une fois de plus à inscrire dans toute stratégie de recherche archéologique. Là réside également le moyen d'échapper à l'aporie soulignée plus haut. La signification sociale d'une tombe ne peut être comprise indépendamment de la connaissance d'un large échantillon, non seulement de tombes contemporaines, dans la même région, mais aussi d'établissements suffisamment divers pour révéler leur hiérarchie. Cela exige des investigations sur de vastes surfaces et incluses dans des programmes pluriannuels de recherche archéologique intensive d'échelle micro-régionale. C'est la mise en œuvre de moyens de cet ordre, en archéologie préventive, qui ont fourni les surprenantes données nouvelles sur l'émergence, quatre siècles plus tôt que prévu, du phénomène urbain en Europe non méditerranéenne. Cela appelle un changement d'échelle des pratiques archéologiques. Les sociétés développées, grandes destructrices de vestiges archéologiques, mais soucieuses de leur mémoire, doivent s'en donner les moyens.

BIBLIOGRAPHIE

Abels, B.-U. (1989) : "Überblick über die Besiedlung der Ehrenbürg in vorgeschichtlicher Zeit", *Bericht der Bayerischen Bodendenkmalpflege*, 30-31, 103-122.

Augier, L., Froquet, H., Milcent, P.-Y. (2001) : "Des ateliers semi-enterrés de La Tène A ancienne au Nord-Est de Bourges, à Port Sec (Cher)", *Bulletin de l'Association française pour l'étude de l'Âge du Fer*, 19, 11-12.

Baray, L. (2004) : "Du dépôt fastueux au dépôt modeste : l'idéologie funéraire aristocratique et la dynamique sociale aux VI^e^ et V^e^ s. av. J.-C. en Europe occidentale", in : Baray, L., dir. : *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques. Actes de la table ronde organisée par l'UMR 5594 du CNRS, université de Bourgogne et BIBRACTE, Centre archéologique européen, Glux-en-Glenne, 7-9 juin 2001*, 65-77.

Bintliff, J. (1984a) : "Iron Age Europe, in the Context of Social Evolution from the Bronze Age through to Historic Times", in : Bintliff, J., éd. : *European Social Evolution, Archaeological Perspectives*, Bradford, 157-225.

Bintliff, J. (1984b) : "Iron Age Europe in the context of social evolution from the Bronze Age through to historic times", in : *European social evolution, archaeological perspectives*, Bradford, 157-225.

Bouloumié, B. (1982) : "Les documents étrusques et grecs du Second âge du Fer en Auvergne et leur signification", in : Collis, J., Duval, A., Périchon, R., dir. : *Le deuxième Âge du Fer en Auvergne et en Forez et ses relations avec les régions voisines*, Sheffield, 214-222.

Brun, P. (1987) : *Princes et princesses de la Celtique : le premier âge du Fer en Europe, 850-450 av. J.-C.*, Paris.

Brun, P. (1988b) : "Les 'résidences princières' comme centres territoriaux : éléments de vérification", in : Mohen, J.-P., Duval, A., éd. : *Les princes celtes et la Méditerranée. Rencontres de l'École du Louvre, 25-27 novembre 1987*, Paris, 128-143.

Brun, P. (1992) : "La place du Jura franco-suisse dans l'économie-monde méditerranéenne au Premier âge du Fer : essai de modélisation.", in : Kaenel, G. et Curdy, P., éd. : *L'âge du Fer dans le Jura. Actes du 15e Colloque de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer, Pontarlier, France et Yverdon-les-Bains, Suisse, 9-12 mai 1991*, Lausanne, 189-205.

Brun, P. (1993) : "La ruine des 'Résidences princières' et le développement des cultures de l'Aisne Marne et de l'Hunsrück-Eifel", in : Boura, F., Metzler, J., Miron, A., dir. : *Archaeologia Mosellana, Actes du 11^e^ colloque de l'Association française pour l'étude de l'Âge du Fer, Sarreguemines, 1987*, Archaeologia Mosellana 2, 9-22.

Brun, P. (1995a) : "Contacts entre colons et indigènes au milieu du I^er^ millénaire av. J.-C. en Europe", *Journal of European Archaeology*, 3-2, 113-123.

Brun, P. (1997) : "Les 'résidences princières' : analyse du concept", in : Brun, P., Chaume, B., éd. : *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VI^e^ et V^e^ siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale, Actes du colloque international de Châtillon-sur-Seine, du 27 au 29 octobre 1993*, Paris, 321-330.

Brun, P., Chartier, M., Pion, P. (2000) : "Le processus d'urbanisation dans la vallée de l'Aisne", in : Guichard, V., Sievers, S., Urban, O.H., dir. : *Les processus d'urbanisation à l'âge du Fer*, 83-96.

Brun, P., Chaume, éd. (1997) : *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VIe-Ve siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale, Actes du colloque international de Châtillon-sur-Seine, 27-29 octobre 1993*, Paris.

Brun, P., Chaume, B. (1997) : "Introduction : une approche multiscalaire", in : *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VIe-Ve siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale, Actes du colloque international de Châtillon-sur-Seine, du 27 au 29 octobre 1993*, 9-11.

Champion, S. (1982a) : "Exchange and Ranking : the Case of Coral", in : Renfrew, A.C., Shennan, S.T., éd. : *Ranking, Resource and Exchange*, 67-72.

Champion, T. (1982b) : "Fortification, Ranking and Subsistence", in : Renfrew, A.C., Shennan, S.T., éd. : *Ranking, Resource and Exchange*, 61-66.

Chaume, B. (2001) : *Vix et son territoire à l'âge du fer : fouilles du mont Lassois et environnement du site princier*, Protohistoire européenne 6, Montagnac.

Cunliffe, B. (1988) : *Greeks, Romans and Barbarians, Spheres of Interaction*, Londres.

Dehn, W. (1974) : "Einige Bemerkungen zum eisenzeitlichen Befestigungswesen in Mitteleuropa", in : *Chropovský, B. dir. : Problemen der jüngeren Hallstattzeit in Mitteleuropa, actes du symposium, Bratislava*, Bratislava, 125-136.

Dietler, M. (1989) : "Greeks, Etruscans and Thirsty Barbarians: Early Iron Age Interaction in the Rhône Basin of France", in : Champion, T.C., éd. : *Centre and Periphery : Comparative Studies in Archaeology*, London, 127-141.

Dietler, M. (1990) : "Driven by Drink : The Raie of Drinking in the Political Economy and the Case of Early Iron Age France", *Journal of Anthropological Archaeology*, 9, 352-406.

Eggert, M. K. H. (1989) : "Die 'Fürstensitze' der Späthallstatt-zeit. Bemerkungen zu einem archäologischen Konstrukt", *Hammaburg*, 9, 53-66.

Eggert, M. K. H. (1997) : "Le concept de Fürstensitz et autres problèmes d'interprétation : annotations sur le 'phénomène princier' du Hallstatt final", in : Brun, P., Chaume, B., éd. : *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VIe et Ve siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale. Actes du colloque international de Châtillon-sur-Seine, du 27 au 29 octobre 1993*, Paris, 287-294.

Fischer, F. (1973) : "KEIMHΛIA Bemerkungen zur kulturgeschichtlichen Interpretation des sogenannten Südimports in der späten Hallstatt- und frühen Latène-Kultur des westlichen Mitteleuropas", *Germania*, 51-2, 436-459.

Frankenstein, J., Rowlands, M. J. (1978) : "The internal structure and regional context of Early Iron Age society in southwestern Germany", *Bulletin of the Institute of Archaeology, University of London*-15, 73-112.

Gardin, J.-C. (1979) : *Une archéologie théorique*, Paris.

Gosden, C. (1985) : "Gifts and Kin in Early Iron Age Europe", *Man*, 20-3, 475-493.

Gras, M. (2000) : "Donner du sens à l'objet. Archéologie, technologie culturelle et anthropologie", *Annales HSS*, 3-mai-juin, 601-614.

Härke, H. (1979) : *Settlement Types and Settlement Patterns in the West Hallstatt Province*, BAR International Series 57, Oxford.

Herrmann, F.-R. (1996) : *Die Keltenfürsten vom Glauberg : ein frühkeltischer Fürstengrabhügel am Hang des Glauberges bei Glauburg-Glauberg, Wetteraukreis*, Archäologische Denkmäler in Hessen 128-129, Wiesbaden.

Jockenhövel, A. (1974) : "Zu befestigten Siedlungen der Urnenfelderzeit aus Süddeutschland", *Fundberichte Hessen*, 14, 19-62.

Joffroy, R. (1960) : *L'oppidum de Vix et la civilisation hallstattienne finale dans l'Est de la France*, Dijon.

Kimmig, W. (1969) : "Zum Problem späthallstattzeitlicher Adelssitze, in: Siedlung, burg und Stadt. Studien zu ihren Anfängen (Festschr. P. Grimm)", in : Otto, K.H., Herrmann, J., dir. : *Siedlung, Burg und Stadt: Studien zu ihren Anfängen, Festschrift für Paul Grimm*, Deutsche Akademie der Wissenschaften, Berlin, Schriften der Sektion Vor- und Frühgeschichte 25, 95-113.

Kimmig, W. (1975) : "Die Heuneburg an der oberen Donau", in : *Ausgrabungen in Deutschland: gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft 1950–1975, vol.1*, RGZM Monographien 1, Mainz, 192-211.

Kimmig, W. (1983) : "Die griechische Kolonisation im westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des westlichen Mitteleuropa", *JRGZ*, 30, 5-78.

Kimmig, W. (1989) : "Forschungsgeschichte", in : *Gersbach, E. dir. : Ausgrabungsmethodik und Stratigraphie der Heuneburg, Heuneburgstudien VI, Romisch-Germanische Forschunge*, Romisch-Germanische Forschungen 45, Mainz, 89-112.

Kimmig, W. (1991) : "La forteresse de la Heuneburg et les tombes princières du haut Danube", in : *Moscati, S. dir. : Les Celtes. Catalogue de l 'exposition du Palazzo Grassi*, Milan, 114-115.

Kimmig, W., Gersbach, E. (1971) : "Die Grabungen auf der Heuneburg 1966-1969", *Germania*, 49, 21-9.

Kurz, S. (1998) : "Neue Ausgrabungen im Vorfeld der Heuneburg bei Hundersingen an der oberen Donau", *Germania*, 76-2, 527-548.

Megaw, J. V. S. (1966) : "The Vix burial", *Antiquity*-40, 38-44.

Milcent, P.-Y. (1999) : *Recherches sur le Premier âge du Fer en France centrale*, Thèse de doctorat, Université Paris I Panthéon-Sorbonne.

Morris, I. (1987) : *Burial and Ancient Society. The Rise of the Greek City-state*, Cambridge.

Nash, D. (1985) : "Celtic Territorial Expansion and the Mediterranean World", in : Champion, T.C., Megaw, J.V.S., éd. : *Settlement and Society*, 45-68.

Nicholson, P. T. (1989) : *Iron Age Pottery Production in the Hunsrück-Eifel-Kultur of Germany: A World-System Perspective*, BAR International Series 501, Oxford.

Olivier, L. (1988) : "Le tumulus à tombe à char de Marainville-sur-Madon (Vosges). Premiers résultats", in : *Les Princes celtes et la Méditerranée : rencontres de l'École du Louvre, mai 1988*, Paris, 271-301.

Olivier, L. (2000a) : "Les dynamiques funéraires dans le domaine hallstattien occidental (IX^e^-IV^e^ s. av. J.-C.) et l'impact des contacts méditerranéens sur l'évolution des formes sociales du Premier âge du Fer", in : Janin, T., dir. : *Mailhac et le Premier âge du Fer en Europe occidentale, Actes du colloque international de Carcassonne, septembre 1997*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7, 157-174.

Olivier, L. (2000b) : "Le 'Mont Lassois' de Vix (Côte-d'Or) dans la Westforschung nationale-socialiste : archéologie et géopolitique nazie dans le Nord-Est de la France", *Antiquités Nationales*, 32, 117-142.

Pare, C. F. E. (1991) : "Fürstensitze, Celts and the Mediterranean World: Developments in the West Hallstatt Culture in the 6th and 5th Centuries BC", *Proceedings of the Prehistoric Society*, 57-2, 183-202.

Parzinger, H. (1991) : "Zur regionalen Gliederung der Hallstattkultur aufgrund der Siedlungverhältnisse", in : Fehn, K., Bender, H., Brandt, K., Denecke, D., Irsigler, F., Janssen, W., Krings, W., Müller-Wille, M., Nitz, H.J., Oberbeck, G., Schich, W., éd. : *Siedlungsforschung: Archäologie-Geschichte-Geographie*, Archäologie-Geschichte-Geographie 9, Bonn, 25-53.

Pauli, L. (1972) : *Untersuchungen Zur Späthallstattkultur In Nordwürttemberg : Analyse Eines Kleinraumes Im Grenzbereich Zweier Kulturen*, Hamburg.

Pauli, L. (1985) : "Early Celtic Society : Two Centuries of Wealth and Turmoil in Central Europe", in : Champion, T.C., Megaw, J.V.S., éd. : *Settlement and Society*, 23-43.

Polanyi, K. (1957) : "The economy as instituted process", in : Polyani, K., Arensberg, C., Perason, H., éd. : *Trade and Market in the Early Empire, Economies in History and Theory*, New York, 243-270.

Pumain, D., Sanders, L., Saint-Julien, T. (1989) : *Villes et auto-organisation*, Paris.

Reinhard, W. (1997) : "Les sépultures aristocratiques de la Sarre au Hallstatt final et à La Tène ancienne", in : Brun, P., Chaume, B., éd. : *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VI^e^-V^e^ siècles av. J-C en Europe centre-occidentale, Actes du colloque international de Châtillon-sur-Seine, octobre 1993.*, 107-123.

Rolle, R. (1980) : *Die Welt der Skythen*, Lucerne-Frankfurt.

Rowlands, M. (1973) : "Modes of exchange and the incentives for trade, with reference to later European prehistory", in : Renfrew, C., éd. : *The explanation of culture change: models in prehistory*, Pittsburgh, 589-600.

Ruby, P. (1999) : "Présentation", in : Ruby, P., dir. : *Les princes de la Protohistoire et l'émergence de l'État*, Collection du Centre Jean Bérard 17, Napoli-Roma, 7-18.

Sherratt, A. (1995) : "Fata morgana: Illusion and Reality in 'Greek-Barbarian Relations'", *CambrAJ*, 5-1, 139-156.

Verger, S. (1995) : "De Vix à Weiskirchen. La transformation des rites funéraires aristocratiques en Gaule du nord et de l'est au V^e^ s. av. J.-C.", *MEFRA*, 107-1, 335-458.

Verger, S. (1997) : "L'incinération en urne métallique: un indicateur des contacts aristocratiques transalpins", in : Brun, P., Chaume, B., éd. : *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VI^e^- et V^e^ siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale, Actes du colloque international de Châtillon-sur-Seine, 27-29 octobre 1993*, Paris, 223-238.

Wells, P. (1980) : *Culture Contact and Culture Change. Early Iron Age Central Europe and the Mediterranean World*, Cambridge.

Zürn, H. (1970) : *Hallstattforschungen in Nordwürttemberg. Die Grabhügel von Asperg (Kr. Ludwigs burg), Hirschlanden (Kr. Leonberg) und Mühlacker (Kr. Vaihingen)*, Stuttgart.

Zürn, H. (1974) : "Zur Chronologie der südwestdeutschen Spathallstattzeit und die Datierung der Für stengraber", in : Chroposky, B., dir. : *Symposium zu Problemen der jüngeren Hallstattzeit in Mitteleuropa, Nitra, 25-29 September 1970*, 487-500.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LES LIENS ENTRE LA COMPLEXITÉ DES SOCIÉTÉS TRADITIONNELLES ET LE NIVEAU DE SPÉCIALISATION ARTISANALE : BILAN ET PERSPECTIVES

Brun, P., Averbouh, A., Karlin, C., Méry, S, Miroschedji, P. D. (2005) : "Les liens entre la complexité des sociétés traditionnelles et le niveau de spécialisation artisanale : bilan et perspectives", *Techniques et Culture*, 46-47, 325-347.

En conclusion des actes d'une série de séminaires comparant diverses organisations sociales, je vérifiais que la spécialisation et la hiérarchisation étaient systémiquement liés. Je soulignais aussi que seules les activités artisanales les plus spécialisées pouvaient être considérées comme de fiables reflets du niveau de complexité d'une société donnée ; une caractéristique souvent omise à tort en archéologie.

In concluding the proceedings of a series of seminars comparing various social organizations, I verified that specialization and hierarchization were systemically linked. I also pointed out that only the most specialized craft activities could be considered reliable reflections of a given society's level of complexity – a characteristic often wrongly omitted in archaeology.

La synthèse proposée ici se fonde sur les attendus théoriques et méthodologiques développés en introduction à ces Actes. On retiendra que l'examen systématique des données réunies à l'occasion de notre table ronde, où la question posée était de savoir si l'on pouvait mesurer la complexité sociale à l'aune du niveau de spécialisation artisanale, a permis de reconnaître une certaine corrélation globale derrière la variabilité des situations. On a pu ainsi dégager quelques perspectives de travaux complémentaires sur la spécialisation.

Une corrélation problématique…

En matière de typologie des formes de spécialisation, il nous a fallu construire notre propre formalisation. Au fil des discussions, cinq paramètres ont été dégagés en raison de leur pertinence logique et de leur lisibilité archéologique : la taille de l'unité de production, la périodicité de l'activité, le niveau de dépendance vivrière, le volume de production et le niveau de technicité. Pour chacun de ces paramètres, une gradation en trois niveaux a été retenue.

1 – *La taille de l'unité de production (U)* : nous distinguons les activités d'une personne généralement seule ou bien aidée (voire imitée par ses enfants) dans le cadre de la maisonnée (U1), de celles exercées dans le cadre d'un *atelier* (U2) fixe ou mobile par une personne entourée d'apprentis qui lui sont attachés ou de collaborateurs, et de celles qui se tiennent dans le cadre d'une *manufacture* (U3), c'est-à-dire une fabrique comportant une dizaine de travailleurs au moins.

2 – *La périodicité de l'activité (P)* : nous différencions les activités *occasionnelles* (P1), même si elles sont fréquentes, qui relèvent d'opportunités d'approvisionnement (surtout en matières premières) ou de besoins imprévus, des activités *saisonnières* (P2), qui s'inscrivent par conséquent dans une régularité cyclique, et des activités *permanentes* (P3), exercées presque quotidiennement tout au long de l'année.

3 – *Le niveau de dépendance vivrière (D)* : nous le considérons comme *faible* (D1) lorsque l'artisan produit aussi la majorité de ses ressources alimentaires, *moyen* (D2) lorsqu'il se procure la majorité de son alimentation en rémunération de son travail ou de ses produits artisanaux, *fort* (D3) lorsqu'il dépend entièrement de l'extérieur (artisan itinérant ou installé à temps plein, de cour, etc.)

4 – *Le volume de production (V)* : nous le jugeons *faible* (V1) lorsqu'il reste de l'ordre de quelques unités par an ou répond à la demande domestique, *moyen* (V2) lorsqu'il commence à excéder les besoins de la maisonnée ou du groupe producteur (hameau, village), *élevé* (V3) lorsque la production dépasse largement de tels besoins.

5 – *Le niveau de technicité (T)* : nous avons élaboré ce barème avec des chercheurs spécialisés dans l'étude des divers matériaux rencontrés :

- Lithique : le niveau *bas* (T1) caractérise une production non prédéterminée, limitée à l'extraction d'éclats ; le niveau ***moyen*** (T2) désigne une prédétermination du volume exploité, qu'il s'agisse du façonnage d'un bloc ou de la mise en forme en vue d'une production d'éclats (levallois), de lames et de lamelles ; le niveau ***élevé*** (T3) est réservé à des techniques plus sophistiquées de débitage faisant intervenir des préparations spécifiques, telle la chauffe préalable, ou des instruments composés telles les béquilles à pression.
- Osseux : le niveau *bas* (T1) concerne certains débitages par fracturation et par segmentation ainsi que la plupart des façonnages directs ; le niveau peut être considéré comme ***moyen*** (T2) lorsqu'il renvoie à des débitages ou des procédés exigeant un apprentissage et une expérience relativement poussés tels les débitages par extraction et certains procédés de façonnage (décorticage, évidage…) ; le niveau peut être considéré comme ***élevé*** (T3) pour la réalisation de certaines sculptures, notamment en bas-reliefs, ou lorsqu'il existe des indices de l'utilisation d'un tour.
- Céramique : le niveau ***bas*** (T1) renvoie à la poterie modelée, façonnée au colombin ou estampée, cuite mêlée au combustible, en fosse ou en meule ; le niveau ***moyen*** (T2) se caractérise par une mise en forme sur support rotatif et/ou des techniques de moulage complexes et par une cuisson en four ; le niveau ***élevé*** (T3) par le tournage complet du vase et l'apparition des faïences, grès ou porcelaines.

- Métal base cuivre : le niveau ***bas*** (T1) caractérise le travail du cuivre seul, natif ou issu d'une réduction ; le niveau ***moyen*** (T2) caractérise l'alliage volontaire avec l'usage de la fonderie et la réalisation de petites déformations plastiques, pour des pièces de moins de 1,5 kg ; le niveau ***élevé*** (T3) s'applique aux mêmes techniques, mais produisant des pièces de plus de 1,5 kg, seuil correspondant à un saut qualitatif difficile à franchir.
- Fer : nous classons au niveau ***bas*** (T1) la technique du simple forgeage, au niveau ***moyen*** (T2) la maîtrise de la soudure, au niveau ***élevé*** (T3) celle de l'aciération, c'est-à-dire l'enrichissement en carbone, souvent complété par une trempe.

Les études présentées au cours de la table ronde ont offert 29 cas différents d'activités artisanales à comparer. Ce nombre double presque celui des articles réunis dans ce volume, puisque certaines contributions écrites abordent plusieurs types d'activités pour un même contexte social (sociétés palatiales égéennes ou des *Terramare*, par exemple).

Dans cet essai, des exemples absents de ce volume mais discutés lors des séminaires ont été également retenus, certains d'entre eux sont résumés dans le cahier des Thèmes transversaux de

	P1	D1	U1	V1	T2	T1	P2	P3	D2	V2	D3	T3	U2	V3	U3
1 - Aurignacien	X	X	X	X	X										
2 - Précéram.lithique	X	X	X	X	X										
3 - Guyaneamulettes	X	X	X	X	X										
4 - Moni	X	X	X	X		X									
5 - Tchoutches		X	X	X		X	X								
6 - Dani Ouest		X	X	X		X	X								
7 - Baruya		X	X	X	X		X								
8 - Natoufien. os		X	X	X		X	X								
9 - Pêche Bronze final		X	X	X		X	X								
10 - Terramare os		?	X	?		X	?								
11 - Moyen-Or. Néo.textile		X	X	X		X	X								
12 - Mafa poterie			X	X	X			X	X						
13 - Terramare céramique			X			X		X	X	X					
14 - Palestine Bz.anc.I.cér.			X		X			X	X	X					
15 - Pêche Fer final			X		X			X	?	X					
16 - Mafa fer			X		X			X	X	X					
17 - Gamo			X		X			X		X	X				
18 - Konso			X		X			X		X	X				
19 - Mayalettrés			X	X				X			X	X			
20 - Terramare métal				X	X			X			X		X		
21 - Épées Bronze final				X	X			X			X		X		
22 - Égée faïence				X				X	X			X	X		
23 - Égée céramique					X			X	X	?			X		
24 - Égée vases pierre								X	X	X		X	X		
25 - Bibracte bronze								X		X	X	X	X		
26 - Assur. Bz.textile								X		X	X	X	X		
27 - Grecs bronze								X		X	X	X	X		
28 - Palestine Bz.anc.II-III.cér								X			X	X	X	X	
29 - Moyen-Or. Bz.textile								X			X	X		X	X

Matrice d'association des 29 exemplaires d'activités artisanales selon leur niveaux de spécialisation.
U = Taille de l'unité de production : 1 = maisonnée, 2 = atelier, 3 = manufacture ;
P = Périodicité de l'activité : 1 = occasionnelle, 2 = saisonnière, 3 = permanente ;
T = Niveau de technicité : 1 = bas, 2 = moyen, 3 = élevé ;
V = Volume de production : 1 = petit, 2 = moyen, 3 = gros ;
D = Niveau de dépendance vivrière : 1 = faible, 2 = moyen, 3 = élevé (Brun et al. 2006)

› Tabl. 1. Associations entre les paramètres de spécialisation artisanale (colonnes) et les types d'activités socio-économiques (lignes). On constate une absence de groupes exclusifs, mais une évolution dans le sens d'une complexité croissante.

l'UMR 7041 (2004/2005). Ces cas ont été évoqués par M. Pernot[1] (production bronzière durant l'âge du Fer et dans le monde gallo-romain), par J.-P. Guillaumet (spécialisation des espaces artisanaux en Europe celtique, à Bibracte, France et Sajopetri, Hongrie) et par S. Beyries (productions en matières animales des Tchoutches de Sibérie orientale et des Konso et Gamo d'Éthiopie).

Nous avons pu ainsi examiner comment les paramètres descriptifs du niveau de spécialisation artisanale s'associaient pour ces 29 cas, en ordonnant un tableau à deux entrées (tabl. 1) sur lequel les paramètres (rangés en colonnes) sont cochés en face des types d'activités étudiés (en lignes). Par hypothèse, l'activité de taille du silex dans la société aurignacienne a été positionnée en haut du tableau. On obtient ainsi deux résultats principaux. Le premier est l'absence de ruptures : un continuum parcourt l'ensemble des cas, pourtant très différents, examinés ici. Le second est qu'il s'agit d'un continuum orienté, ce qu'illustre l'alignement en diagonale des cases cochées du tableau. Les valeurs basses de nos cinq paramètres se rangent dans les colonnes de gauche, précédant globalement les valeurs moyennes, vers le milieu, puis les valeurs élevées à la droite du tableau.

L'impression de continuum vient de ce que les critères *exclusifs*, c'est-à-dire jamais associés entre eux, sont rares. Les plus petites unités de production (U1) peuvent pratiquer des activités permanentes (P3) et dans quelques cas, avec un niveau élevé de dépendance vivrière (D3). Le paramètre "niveau de technicité" se révèle lui-même très relatif. Il est d'emblée, ici, de niveau moyen (T2), et associé aux valeurs les plus basses de nos cinq paramètres. Il est vrai qu'il s'agit, dans les trois cas concernés (Aurignacien, lithique du précéramique proche-oriental et amulettes guyanaises), d'industrie lithique, c'est-à-dire du travail d'un matériau utilisé depuis l'origine de l'humanité. C'est sans doute lié au fait que les performances des "présapiens" sont incluses dans notre classement en trois niveaux de technicité, ce qui abaisse les seuils au regard des autres activités artisanales prises en compte ici. Le seuil moyen, notamment, se caractérise par une prédétermination de l'opération technique, et qu'ont franchi dès l'origine toutes les sociétés d'hommes modernes (*Sapiens sapiens*). Plus encore que U1, le critère T2 se voit associé à la plupart des autres critères, y compris, pour trois d'entre eux, dans les valeurs les plus élevées. Un autre critère s'avère indistinct : celui des petits volumes de productions. En effet, ces dernières existent, tant dans les systèmes artisanaux les plus simples que dans les plus sophistiqués reposant sur un savoir-faire exceptionnel et socialement survalorisé, comme celles des Mayas lettrés, des fabricants d'épées du Bronze atlantique et des faïenciers mycéniens.

Deux critères de niveau moyen se révèlent, eux aussi, assez répandus. Le critère de dépendance moyenne (D2) témoigne ainsi de l'existence, à la fois très durable et présente dans le monde entier, de fabrications, parfois fort élaborées, pratiquées par des gens qui doivent, par ailleurs, travailler à leur propre subsistance alimentaire : c'est le cas au moins d'une partie des bronziers et potiers des *Terramare* (sans préjuger du sexe des artisans), des potières et forgerons Mafa et de la plupart des artisans mycéniens. Un volume moyen de production (V2) s'associe d'une manière assez analogue au critère précédent, en fonction, là aussi, des besoins de la société concernée (biens de consommation, soit courante, soit plus restreinte). Deux critères de niveau élevé connaissent la même distribution sur le tableau 1 : la périodicité la plus élevée, c'est-à-dire une activité permanente (P3) et une forte dépendance (D3), bien que dans une moindre mesure pour ce dernier.

Nous constatons, à ce stade, un flou réel dans la corrélation observée, assez peu de critères se révélant réciproquement exclusifs. Autrement dit, si nous raisonnons en termes de présence/absence, nous sommes conduits à conclure qu'il n'existe *aucune* corrélation claire entre le niveau de spécialisation des tâches et le niveau de complexité sociale. C'est d'ailleurs à ce type même de

1 • Pernot 2003.

conclusion qu'ont abouti nombre d'analyses antérieures, sans doute confinées au sein de champs de recherche trop restreints.

… MAIS UNE CORRÉLATION GLOBALE

Cette apparente absence de corrélation n'empêche pourtant pas que les critères s'associent d'une manière orientée et tendent à le faire selon le niveau occupé dans la gradation proposée ici. Ainsi, la périodicité la plus élevée, c'est-à-dire une activité permanente (P3), n'est pas corrélée, bien sûr, avec le critère de faible dépendance (D1), puisque ces deux critères sont exclusifs, presque par définition. Ce critère (P3) s'avère, dans la même logique, très faiblement corrélé avec une basse technicité (T1). Une forte dépendance (D3) se révèle associée à des critères assez variés, mais n'est toutefois jamais corrélée ni avec une périodicité de l'activité occasionnelle (P1) ou saisonnière (P2), ni avec une technicité basse (T1). Cet ordonnancement global de notre corpus, des valeurs basses vers les valeurs les plus élevées, apparaît à l'aide d'un simple traitement en termes de présence/absence des critères (tab. 1). Nous avons donc cherché à préciser la structure interne de la matrice d'association en exprimant les fréquences d'association des critères en question. Dans cette optique, les critères ont été croisés dans l'ordre obtenu sur la matrice (tabl. 2). À l'intersection de chaque couple de critères, nous avons inscrit le nombre de fois où ces derniers se trouvaient associés au sein d'un même système technique. Cette analyse quantitative permet de hiérarchiser les associations en cerclant les chiffres élevés au prorata du nombre des cas étudiés où ils apparaissent. Un critère assez répandu, n'affichant qu'un nombre faible d'associations, a été

	P1	D1	U1	V1	T2	T1	P2	P3	D2	V2	D3	T3	U2	V3	U3
P1															
D1	4														
U1	4	11													
V1	4	11	13												
T2	3	4	11	7											
T1	1	7	7	7											
P2		7	7	7	1	6									
P3			8	5	9										
D2			5	2	5			7							
V2			6		6			9	5						
D3			3	3	4			10		3					
T3			1	2				8	2	2	5				
U2				3	3			9	3	3	5	5			
V3								2			2	2	1		
U3								1			1	1		1	

Activité occasionnelle ou saisonnière (P1)
Dépendance faible D1)
Unité de maisonnée (U1)
Volume petit (V1)
Technicité basse ou moyenne (T1, T2)

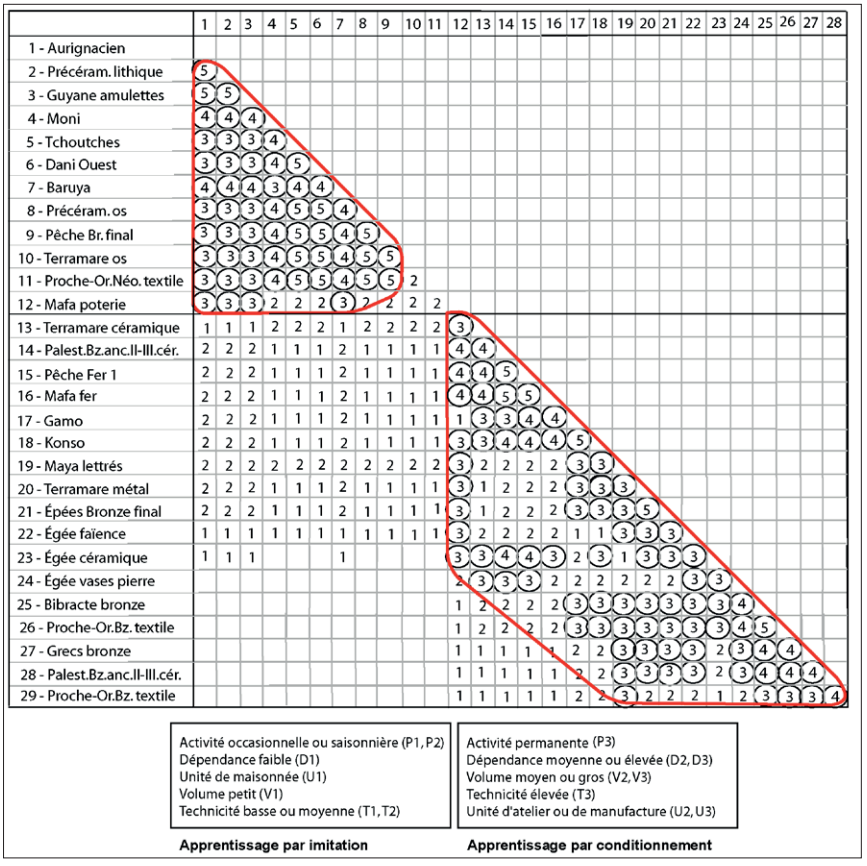
Activité permanente (P3)
Dépendance moyenne ou élevée (D2, D3)
Volume moyen ou gros (V2, V3)
Technicité élevée (T3)
Unité d'atelier ou de manufacture (U2, U3)

› Tabl. 2. Fréquences d'associations des différents paramètres mettant en évidence l'existence de deux groupes de types de spécialisations artisanales malgré leur chevauchement partiel.

considéré comme peu significatif. En revanche, l'association peu répandue dans notre corpus (un ou deux cas seulement) d'un fort volume de production (V3) avec une unité de production du type manufacture (U3), a été considéré comme significatif en raison du rôle vraisemblablement important que ces productions ont joué au sein du système économique des sociétés considérées (par exemple, la production textile des III[e] et II[e] mill. a.C. au Proche-Orient). Il apparaît alors une nette bipartition du corpus, malgré les trois critères : celui de dépendance moyenne (D2), celui de volume produit moyen (V2) et celui de périodicité permanente (P3), associés aussi bien à des critères de l'un et l'autre de nos deux grands groupes :

- Le premier groupe de systèmes techniques ou artisanaux se caractérise par les critères suivants : activité occasionnelle (P1) ou saisonnière (P2), faible dépendance vivrière (D1), unité de production du type de la maisonnée (U1), petit volume de production (P1) et technicité basse (T1) ou moyenne (T2).
- Le second se caractérise par les critères suivants : dépendance élevée (D3), technicité élevée (T3), unité de production du type atelier (U2) ou du type manufacture (U3), gros volume de production (V3).

La proximité des différents modes de fabrication a été évaluée en procédant à l'identique (tabl. 3). Dans chacune des cases occupées, ce nouveau tableau exprime le nombre de critères communs à deux systèmes techniques. Là encore, deux groupes dominent :



› Tabl. 3. Nombre de critères communs à chaque type d'activité socio-économique montrant la même bipartition que celle des types de spécialisations artisanales.

- Le premier se compose des productions : lithiques des sociétés de l'Aurignacien, du Néolithique précéramique et de la zone guyanaise précolombienne ; osseuses du Natoufien ; céramiques de l'âge du Bronze terramaricole et Mafa du Sahel ; textiles du Néolithique moyen-oriental ; mais aussi sel en Papouasie, matières animales des Tchoutches et pêche à l'âge du Bronze méditerranéen.
- Le second rassemble tous les autres cas étudiés.

Les sociétés dont nous avons étudié certains systèmes de production artisanale ont été classées selon la typologie de Johnson et Earle[2] (tabl. 4), commode à utiliser :

1. Groupe familial prédateur : sociétés aurignaciennes et natoufiennes.

2. Groupe familial producteur : sociétés tchoutches et néolithiques précéramiques du Proche-Orient.

3. Groupe local acéphale villageois : sociétés des Guyanes précolombiennes, mais dont certaines unités ont pu se classer dans les trois catégories suivantes.

4. Groupe local acéphale clanique : sociétés néolithiques moyen-orientales, Mafa d'Afrique sahélienne, du Bronze ancien I de Palestine.

5. Collectivité locale à *Big Man* : sociétés Moni et Dani de l'Ouest et Baruya de Papouasie Nouvelle-Guinée.

6. Unité politique régionale du type chefferie simple : sociétés du Bronze final ouest-européen, du Bronze des *Terramare*, du Premier âge du Fer méditerranéen, Gamo d'Afrique orientale.

7. Unité politique régionale du type chefferie complexe : sociétés Konso d'Afrique orientale et du Bronze ancien II et III de Palestine.

8. Unité politique régionale du type État archaïque : sociétés Maya, minoennes et mycéniennes, de la fin de l'indépendance gauloise, des États-cités grecques, des États mésopotamiens.

9. Unité politique régionale du type État national : catégorie non représentée ici.

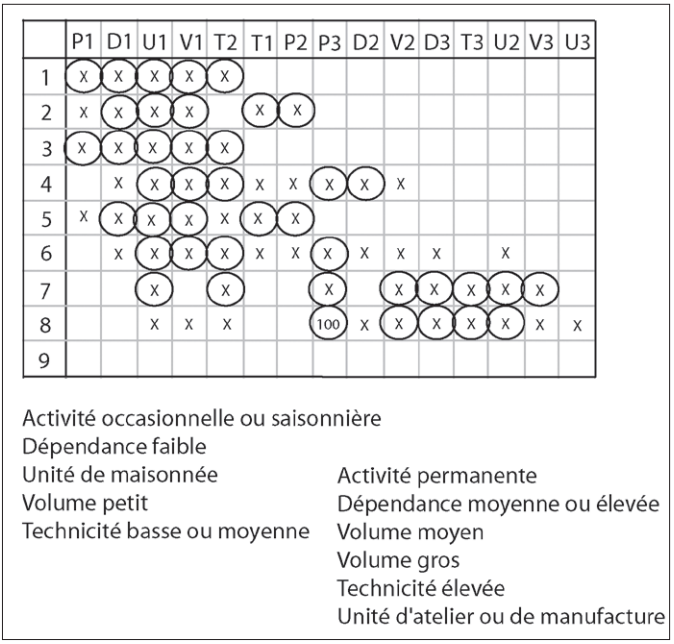
	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1 - Aurignacien	X								
2 - Précéram.lithique		X							
3 - Guyane amulettes			X						
4 - Moni					X				
5 - Tchoutches		X							
6 - Dani Ouest					X				
7 - Baruya					X				
8 - Natoufien. os	X								
9 - Pêche Br.final						X			
10 - Terramare os						X			
11 - Proche-Or.Néo.textile				X					
12 - Mafa poterie				X					
13 - Terramare céramique						X			
14 - Palest. Bz.anc.I. cér.				X					
15 - Pêche Fer 1						X			
16 - Mafa fer				X					
17 - Gamo						X			
18 - Konso							X		
19 - Mayalettrés								X	
20 - Terramare métal						X			
21 - Épées Bronze final						X			
22 - Égée faïence								X	
23 - Égée céramique								X	
24 - Égée vases pierre								X	
25 - Bibracte bronze								X	
26 - Assur. Bz.textile								X	
27 - Grecs bronze								X	
28 - Palest. Bz.anc.II-III. cér.							X		
29 - Proche-Or.Bz.textile								X	

1 : Groupe familial prédateur
2 : Groupe familial producteur
3 : Groupe local acéphale villageois
4 : Groupe local acéphale clanique
5 : Collectivité locale à Big Man
6 : Unité politique régionale type chefferie simple
7 : Unité politique régionale type chefferie complexe
8 : Unité politique régionale type état archaïque
9 : Unité politique régionale type état national.

› Tabl. 4. Classement des types d'activités socio-économiques selon la typologie de Johnson & Earle (1989) révélant leur orientation globale dans le sens d'une complexité organisationnelle croissante.

2• Johnson & Earle 1987.

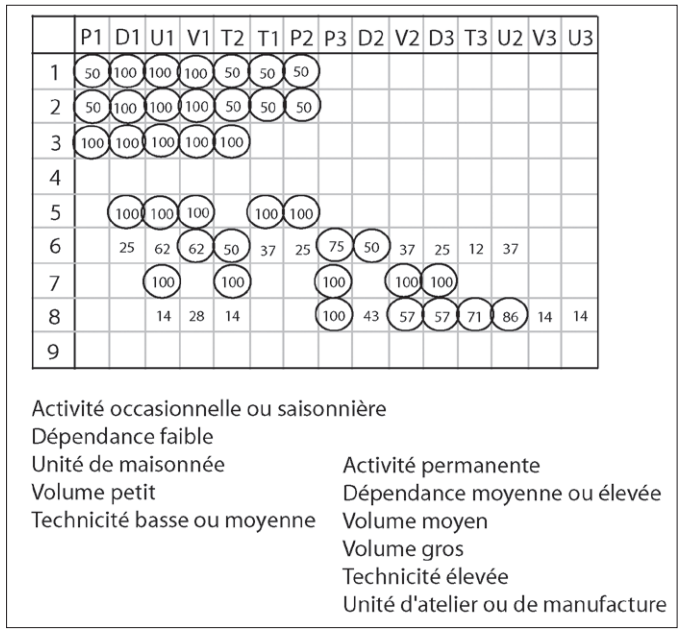
Cette classification révèle globalement la même orientation, dans le sens d'une complexité organisationnelle croissante, que celle du niveau de spécialisation des tâches de fabrication (tabl. 5 et 6). Notre groupe de systèmes à faible spécialisation artisanale correspond à des sociétés des types 1 à 6, tandis que le second, dont le niveau de spécialisation artisanal est plus élevé, regroupe des sociétés des types 6 à 9, c'est-à-dire des unités politiques régionales.



› Tabl. 5. Associations exprimées en présences et absences des paramètres de spécialisation artisanale (colonnes) et des types de sociétés de Johnson & Earle (1989), montrant à la fois la persistance d'artisanats peu spécialisés dans toutes les sociétés et l'exclusivité des artisanats les plus spécialisés dans les sociétés les plus complexes.

Nous constatons que les sociétés du type 6, c'est-à-dire des unités politiques régionales du type chefferie simple, peuvent appartenir à l'un ou l'autre groupe de spécialisation, en fonction du système technique pris en compte. Les chefferies simples du Bronze récent ou final pratiquent une pêche peu spécialisée sur les côtes méditerranéennes, mais possèdent des bronziers probablement très spécialisés, au moins pour leurs produits hauts de gamme, comme les épées, et cela aussi bien dans les *Terramare* que dans le vaste complexe culturel atlantique. Une dichotomie analogue apparaît entre les productions céramiques et les productions métalliques, chez les terramaricoles comme chez les Mafa où se côtoient des potiers peu spécialisés (des femmes dans de nombreuses sociétés connues par l'ethnographie) et des métallurgistes très spécialisés pour certains (surtout des hommes).

Les sociétés du type 7 (des unités politiques régionales du type chefferie complexe) attestées dans notre corpus, comme les Konso d'Afrique orientale et les premières sociétés urbaines de Palestine, illustrent la persistance d'activités artisanales peu spécialisées dans des formes d'organisation complexes. Chez les Konso, les unités de production étudiées peuvent se cantonner au niveau de la maisonnée et le degré de technicité se borner à un niveau moyen, même s'il



› Tabl. 6. Associations exprimées en fréquences précisant et vérifiant le même double phénomène que le tableau 5.

s'agit d'artisans permanents, dépendant du point de vue vivrier et auteurs de forts volumes de production.

La même remarque s'impose pour les sociétés du type 8, ou États archaïques. On y trouve les plus petites unités de production, ainsi que les plus faibles volumes de production. On y découvre aussi bien des artisanats de haute technicité, avec les Mayas lettrés, que des activités de technicité moyenne comme la production céramique courante des sociétés mycéniennes. C'est toutefois en leur sein qu'apparaît conjointement un volume de production réellement élevé et une unité de production du type manufacture, avec la production textile du III^{e} mill. mésopotamien.

La corrélation que nous recherchions existe bien, mais s'exprime de manière plus complexe que prévu. Le principal effet de brouillage vient de ce que les critères se cumulent dans le sens d'une croissance du niveau de difficulté technique et d'intensité du travail, sans pour autant que disparaissent les cas les plus simples. Notre propre société n'abrite-t-elle pas des activités de production individuelles, occasionnelles, de faible difficulté technique, d'un nombre limité de produits et qui n'assurent pas des revenus suffisants pour en vivre en toute indépendance ? Comme ces activités de fabrication de niveau élémentaire se situent aux marges de notre législation du travail, nous sommes enclins à les écarter inconsciemment de notre réflexion. Cela à tort, car même dans les systèmes développés, cette économie informelle joue un rôle non négligeable. Le constat de ce processus cumulatif est ainsi faussement trivial. Il se révèle même tout à fait crucial ici, car la persistance des éléments les plus simples de la vie sociale, au fur et à mesure de l'apparition d'éléments plus soutenus en quantité et/ou en qualité, constitue l'une des caractéristiques majeures du phénomène de complexification sociale. Celui-ci se définit en effet par une croissance non seulement de la différenciation verticale (hiérarchisation, stratification) et horizontale (spécialisation des tâches, hétérogénéité ethnique), mais aussi de la densité des relations interpersonnelles et intergroupes. Étant partie prenante de la complexité organisationnelle, la forme de spécialisation

des tâches se trouve nécessairement corrélée à la forme d'organisation d'une société donnée ; à condition, toutefois, de ne pas isoler un type d'activité du contexte artisanal global de la société en question. Il faut, en conséquence, prendre en compte, non seulement les tâches les plus spécialisées, mais le degré de connexion des activités de divers niveaux pratiqués dans cette société pratique.

Précisions...

Nous avons, jusqu'à présent, traité les données réunies ici d'un point de vue général, et il est utile à ce stade d'entrer dans le détail de chacun des cas retenus. Soulignons d'abord que parmi les participants à la table ronde, certains de ceux qui travaillent sur les sociétés de notre premier groupe ont été embarrassés par la question posée. Une étude de la spécialisation peut en effet sembler saugrenue à propos de certaines sociétés, mais ce serait oublier que penser une question aussi fondamentale exige d'en explorer les prémisses. Encore ne sommes-nous partis que des premières sociétés d'*Homo sapiens sapiens*, ce qui, somme toute, est une option contestable car insuffisante (il conviendrait en effet de prendre aussi en compte les travaux réalisés à ce sujet sur les animaux). Pourtant, même dans les limites qui ont été les nôtres, l'exercice s'avérait, il est vrai, assez nouveau en France et nous remercions ceux qui ont accepté de s'y soumettre.

François Bon exprime ainsi une réelle perplexité, aggravée par sa documentation encore si faible qu'elle ne permet tout simplement pas de connaître la dimension spatiale et démographique des établissements aurignaciens. La production lithique suggère, conformément aux attentes, l'existence de groupes assez équivalents techniquement, se déplaçant sur de vastes zones et au sein desquels les différences entre familles demeurent très peu marquées. Les indices disponibles plaident ainsi pour une spécialisation minimale, en tout cas peu visible, entre les maisonnées. De façon symétrique, celles-ci abritent les deux sexes, dont les activités de production sont, en toute probabilité, mutuellement exclusives. Hors du champ artisanal, il n'est pas indifférent d'avoir récemment détecté, au sein de ces sociétés d'apparence uniforme, l'existence de spécialistes – l'art pariétal en témoigne. Cette observation confirme, une fois de plus, que la spécialisation des tâches tend à se développer d'abord dans des secteurs d'activité autres que la fabrication de biens matériels[3]. Ce champ de recherche fera l'objet d'un prochain programme d'investigation comparative, dans le cadre des Thèmes transversaux de l'UMR 7041.

L'industrie lithique natoufienne ne diffère pas fondamentalement de la précédente du point de vue des critères de spécialisation artisanale. L'adoption, pourtant radicalement nouvelle, d'une certaine sédentarité, d'une cueillette et d'une chasse plus sélectives, a créé le besoin d'outils spécifiques, mais n'a pas immédiatement modifié, semble-t-il, l'organisation des activités de taille des roches à grain fin, comme le montre Laurence Astruc. Il est plus surprenant de constater la forte analogie des caractéristiques de la production d'amulettes en roche verte dans les sociétés arauquinoïdes de Guyane. Ces éléments de collier – en forme de grenouille le plus souvent – procédaient d'un enchaînement technique : taille ou sciage, polissage et abrasion, pour lequel on oscille entre un niveau de technicité faible (T1) et un niveau moyen (T2), comme pour l'industrie sur lames et lamelles des deux cas que nous venons d'aborder. Ces pendentifs en pierre polie ont été utilisés, souligne Stéphen Rostain, comme des biens de prestige dans les échanges intercommunautaires et/ou comme des monnaies primitives, tant ils étaient valorisés socialement. On leur prêtait même des pouvoirs magico-curatifs. L'organisation de la production paraît toutefois

3. Godelier 1984.

très dispersée dans les communautés qui s'y adonnaient. Certaines les exportaient dans un vaste système de complémentarités "intertribales", apparemment très concertées. Notons, cependant, que nous manquons de précisions sur les aléas qui n'ont pas manqué de se produire dans l'histoire politique et économique de la zone, au cours de la longue période de production de ces petits pendentifs (III^{e} s. a.C./XVIII^{e} s. p.C.).

Avec l'industrie natoufienne sur matières dures animales, nous restons dans un registre plus ou moins analogue. Gaëlle Ledosseur décrit dans ces Actes un type d'activité qui se distingue des précédents par la périodicité plutôt saisonnière du travail ; travail qui peut en partie s'expliquer par le lien toujours important entre sources de matières premières et cycle saisonnier des espèces exploitées. Elle dresse le constat d'une baisse de la spécialisation, alors même que la complexité organisationnelle des sociétés en question croît. Cela soulève de manière pertinente une interrogation sur le reste du contexte social, afin de s'assurer d'un éventuel transfert d'une spécialisation, somme toute mineure, vers d'autres formes d'artisanat. Noëlle Provenzano fait le même constat pour le travail des matières dures animales des groupes du Bronze moyen et récent (XVII^{e} au XIII^{e} s. a.C.) des *Terramare*, témoin d'un niveau de technicité relativement bas. Un niveau de technicité modeste est, de nos jours encore, en vigueur chez les Tchoutches de Sibérie orientale observés par Sylvie Beyries dans le cadre d'une mission conduite avec Claudine Karlin. Ces chasseurs et éleveurs de rennes vivent forcément en petits groupes de résidence et, par conséquent, restent peu hiérarchisés. Ils n'en pratiquent pas moins une nette division sexuelle du travail. Ainsi, en ce qui concerne le travail des matières animales, il existe deux domaines exclusifs : l'abattage pour les hommes et le véritable travail du cuir pour les femmes. Toutes les autres activités, même si elles sont réalisées préférentiellement par un sexe ou l'autre, peuvent être partagées. Des traits liés, là aussi, à l'écologie des espèces exploitées, permettent de classer dans ce groupe de faible spécialisation les activités halieutiques du Bronze final de France méditerranéenne, examinées par Myriam Sternberg.

La production du sel en Papouasie Nouvelle-Guinée se situe, quant à elle, un peu à la marge de notre sujet. Comme pour la pêche, il s'agit d'une activité dont la destination première est alimentaire. À la différence de celle-ci, elle a été retenue en raison de l'équipement de fabrication sophistiqué qu'elle suppose (filets et surtout bateaux), l'acquisition de sel nous intéressant d'abord en raison de sa fonction, souvent survalorisée dans les stratégies sociales. Olivier Weller a renforcé cet intérêt en présentant trois modes de production différents du sel, chacun propre à une population papoue particulière, dotée cependant d'une organisation sociétale presque identique. Des sources salées se trouvent localisées chez les Moni, pour lesquels le sel demeure une denrée aussi ordinaire que facile d'accès. Chaque maisonnée en possède le savoir-faire. Dépourvus de sources salées, leurs voisins Dani de l'Ouest sont contraints de s'approvisionner chez eux, et les Moni ne s'y opposent pas. Ces expéditions saisonnières sont conduites par des groupes de guerriers qui exercent, de la sorte, un monopole sur ces pains de sel qu'ils fabriquent sur place et utilisent, à leur retour, comme une monnaie primitive dans leurs stratégies de promotion sociale. Denrée rare également chez les Baruya, le sel y fait l'objet d'une tout autre technique de production : l'extraction de sel végétal, qui exige un investissement technique plus poussé et n'est réalisée que par quelques rares individus. Ces derniers peuvent d'ailleurs mettre à profit leur spécialité artisanale pour accumuler ces biens de grande valeur et devenir ainsi de Grands Hommes dans leur société. Ces subtiles variations ne modifient pourtant pas le classement de ces trois modes de fabrication dans le même grand groupe très modérément spécialisé. Nous touchons ici un crucial problème d'échelle, sur lequel nous reviendrons.

La production textile, comme la poterie, est une activité dont la dualité (difficulté technique souvent modérée et degré de commodité très élevé) explique la dispersion dans toutes les

maisonnées des sociétés exclusivement rurales. Ce fut le cas dans toutes les premières sociétés agropastorales. Le travail textile néolithique au Moyen-Orient, analysé par Catherine Breniquet, en constitue un bon exemple. Les premières productions céramiques s'inscrivent en général dans des contextes identiques, mais les paramètres changent dans des sociétés à l'histoire plus longue et potentiellement affectée par des contacts parfois difficiles à évaluer avec des sociétés beaucoup plus complexes. C'est le cas des Mafa des monts Mandara, une région où sont parvenus les effets, même indirects, des soubresauts des États traditionnels d'Afrique de l'Ouest, des trafics d'esclaves et de la colonisation européenne. Les potières Mafa, présentées par Olivier Langlois, relèvent d'un type d'activité artisanale hybride, à la charnière de nos deux grands groupes. Bien que travaillant au sein de la maisonnée pour de faibles volumes de production avec une technicité moyenne, elles ne sont plus indépendantes du point de vue alimentaire, puisqu'elles fabriquent de la vaisselle en terre cuite à plein temps.

Dans des sociétés au contexte géographique moins contrasté, mais où l'éventail des techniques artisanales s'est élargi, comme les communautés des *Terramare*, ou celles de Palestine au début du III^e^ mill. a.C., qui, toutes, pratiquent la métallurgie du bronze, la production céramique se classe déjà dans le groupe de niveau de spécialisation plus élevé. Cela ressort, alors même que l'unité de production demeure manifestement intégrée à la maisonnée et que le niveau technique reste modeste. Le four à chambre séparée semble, en effet, absent dans les *Terramare*, tout comme le tour de potier dans les deux cas. S'appuyant sur l'exemple de la production céramique en Palestine, Guillaume Charloux en souligne le caractère changeant, heurté, marqué parfois de nettes régressions techniques et économiques. Il précise une dynamique de différenciation régionale des styles, qui témoigne probablement d'une moindre capacité d'exporter de la part des grands ateliers, phénomène concomitant d'un effondrement urbain.

Un basculement dans une catégorie plus spécialisée paraît, en revanche, s'être produit dans le cas de la pêche, au Second âge du Fer en France méditerranéenne, selon les indices très ténus mis en évidence par Myriam Sternberg. C'est aussi dans cette catégorie que s'inscrivent les forgerons Mafa, plus nettement, cependant, que leurs compagnes potières. Les artisans Gamo et Konso possèdent également des caractères partagés entre les deux groupes. Avec eux, toutefois, le volume de production se révèle plus soutenu.

Le cas des artisans lettrés maya, exceptionnel, pouvait être considéré comme marginal et, par conséquent, négligeable pour notre propos. Nous l'avons jugé au contraire remarquable, l'exemple d'une société devenue politiquement très complexe en l'absence de techniques sophistiquées connues ailleurs dans le domaine de la métallurgie et des transports étant en soi signifiant. Dans cette société de type étatique où l'archéologie détecte peu d'indices de spécialisation artisanale, les artisans lettrés eux-mêmes sont un paradoxe sociologique puisque, tout en étant membres de l'élite sociale, ils produisent des ouvrages hiéroglyphiques de très haute technicité, fruits d'une longue formation. Le fait que des membres de l'élite pratiquent des techniques qui leur sont propres, au même titre que des artisans spécialisés, doit même attirer notre attention sur le rôle social, toujours revendiqué, à tort ou à raison, par les privilégiés. En dehors de la production alimentaire, l'exemple des premiers États américains prouve qu'aucune technique spécifique n'est indispensable à l'émergence de formations sociales complexes. Notons, à cet égard, que si l'âge du Bronze correspond à l'émergence de la ville et de l'État en Mésopotamie, il n'accompagne que la stabilisation de petites chefferies dans toute l'Europe et en Asie du Sud-Est.

L'inverse n'est pas vrai : un certain niveau de complexité sociale est nécessaire à l'adoption de techniques difficiles à mettre en œuvre. Les admirables céramiques et les vêtements de luxe des Maya impliquent l'existence de spécialistes de haut niveau, ne serait-ce que des artisans de cour. Charlotte Arnauld montre que le lettré maya revêt les fonctions d'un scribe dont le savoir et les

capacités sont utiles non seulement à la gestion administrative de l'État, mais aussi à la légitimation idéologique et plus particulièrement religieuse de l'élite sociale. Ces lettrés sont des artisans très spécialisés, dans ce sens qu'ils fabriquent des objets de haut niveau technique. Pourtant, leur activité s'apparente également aux tâches de service dans lesquelles les élites se spécialisent, et souvent même, qu'ils monopolisent : services d'encadrement religieux, militaire, administratif, diplomatique, voire commercial. Dans les États archaïques, ces spécialistes exercent au sein de réseaux familiaux, ce qui les classe, selon nos critères, dans les unités de production du type maisonnée (U1). Comme ces ouvrages glyphiques, finement peints, ne pouvaient être produits en quantité, le volume bas (V1) situe aussi cette activité dans la continuité des systèmes techniques peu spécialisés. Ce nouveau paradoxe joue, pour des raisons équivalentes, à propos des fabrications d'objets en bronze destinés aux élites, dans le cas des *Terramare* et, plus encore, dans celui des épées du Bronze final atlantique discuté par Bénédicte Quilliec. Bien que curieusement délaissé depuis quelques décennies, l'exemple des *Terramare* s'avère précieux, car des spécialistes y sont perceptibles dans une société bien moins égalitaire qu'on ne le supposait jusque-là. Celui des productions d'épées en bronze dans la zone atlantique conduit aussi à récuser certaines idées reçues, en réévaluant le niveau de spécialisation de cet artisanat dans les sociétés extrême-occidentales d'Europe, du XIV^e^ au IX^e^ s. a.C. C'est probablement aussi parce qu'il s'agit de produits de luxe que les objets de faïence de l'âge du Bronze égéen, décrits par Hara Procopiou, paraissent avoir été fabriqués en petite quantité. Dans ces trois derniers cas, l'activité semble bien avoir été accomplie par des artisans à temps plein et, surtout, dans des ateliers particuliers, distincts de la maisonnée.

Avec la céramique égéenne, le niveau de technicité reste moyen. Cela n'est pourtant vrai que de la céramique courante. Des vases plus exceptionnels ont probablement été réalisés à partir d'un savoir-faire moins répandu. Des fours à chambre séparée indiquent l'existence d'ateliers, au moins pour la cuisson. Pour les vases en pierre, les techniques mises en œuvre sont forcément de niveau élevé, ce qui ne surprend pas pour des organisations sociales étatiques, même si le caractère centralisateur du palais minoen ou mycénien a dû être revu à la baisse. Hara Procopiou souligne en effet l'existence de spécialistes à divers degrés et, surtout, d'ateliers polyvalents et souvent dispersés, en totale contradiction avec le modèle classique de la société palatiale. Les caractéristiques de la production artisanale se révèlent fondamentalement analogues pour la fabrication de bronzes assez courants (comme des fibules sur l'*oppidum* de Bibracte), ou de bronzes exceptionnels (comme le cratère de Vix fabriqué dans une colonie grecque d'Italie du Sud, quatre siècles plus tôt). Dans ces deux cas, présentés oralement par Michel Pernot, le contexte social est celui d'États archaïques. Le même classement s'impose pour l'activité textile relatée dans les échanges épistolaires entre un marchand assyrien tenant comptoir en Anatolie et son épouse demeurée à Assur, à 1000 km de là. C'est un tableau étonnamment moderne des rapports sociaux, notamment familiaux, au sein d'une famille aisée, que brosse Cécile Michel. La femme dirige une vaste maisonnée en véritable chef d'une petite entreprise privée. La production textile apparaît là comme un complément de travail exclusivement féminin, dans une activité principale de commerce à longue distance, au sein d'un réseau animé par une sorte d'"ethno-corporation" assyrienne disséminée dans une grande partie du Proche-Orient. Nous devinons ici un haut niveau de technicité commerciale, disposant d'une monnaie primitive. Nous discernons aussi, pour l'activité textile, un niveau de technicité situé entre atelier permanent et manufacture, et des productions situées entre des volumes moyens et élevés. Il y a moins de doutes quand on aborde le cas présenté par Catherine Breniquet, l'un des plus sollicités lorsque l'on se confronte à l'histoire de la spécialisation des tâches : la production textile mésopotamienne du III^e^ mill. a.C. Elle démontre que les indices des premiers ateliers spécialisés sont apparus à la fin du millénaire précédent et que de véritables manufactures fonctionnèrent ensuite. Ces dernières n'étaient peut-être pas concentrées géographiquement, mais dispersées dans un grand nombre de maisonnées, à l'instar des manufactures qui firent de Troyes au XIX^e^ s., la capitale française de la bonneterie.

...ET PERSPECTIVES

Les typologies utilisées ici sont des esquisses destinées à un premier test. Volontairement simples pour être d'emploi aisé, elles ont rapidement permis de souligner les facteurs d'ambiguïté qui tendent à brouiller les rapports entretenus entre modalités de la production artisanale et type d'organisation des sociétés. Ainsi, des activités artisanales très simples sont présentes dans les sociétés les plus complexes. D'autres, nettement plus spécialisées, existent dans des sociétés peu hiérarchisées. La petite trentaine de cas étudiés, pourtant aussi divers que possible, montre bien que les chevauchements fréquents induisent une réponse pour le moins floue à la question de l'existence d'une corrélation entre complexité technique et complexité sociétale. Aucune règle d'ensemble n'est, a priori, perceptible.

L'une des forces de l'analyse comparative réside dans la possibilité qu'elle offre d'étalonner les résultats d'une étude, et c'est pourquoi nous l'avons développée ici. Elle permet, en particulier, de raisonner sur les fréquences d'association des éléments étudiés et, ainsi, de distinguer entre les exceptions et les récurrences statistiquement normales. En d'autres termes, elle permet de faire la différence entre les phénomènes marginaux et les tendances lourdes. Les tableaux de fréquence (tabl. 3 et 6) donnent ainsi à notre corpus un relief plus saisissant. Le passage, graduel sur le tableau d'associations (tabl. 2), des activités les plus faiblement spécialisées (la taille du silex chez les Aurignaciens) aux activités qui le sont beaucoup plus fortement, peut être nuancé. Deux groupes de critères et d'activités artisanales se font jour. Cette bipartition ne correspond pas, toutefois, à l'opposition canonique entre activités spécialisées et non spécialisées, comme le démontre justement la progressive gradation de nos critères, des plus simples aux plus complexes. En réalité, tout comme l'égalité sociale totale, l'absence totale de spécialisation n'existe pas. On est toujours, déjà, dans l'inégalité sociale. On est toujours, déjà, dans la spécialisation des tâches ; à des degrés divers, bien sûr, mais cela change radicalement la perspective. Il n'y a pas d'avant et d'après un événement qu'il s'agirait d'identifier. Il y a des moments de basculement d'une catégorie dans une autre. Le corpus traité laisse percevoir plusieurs sous-groupes au sein du second groupe. Sous réserve de vérification à partir d'un corpus plus fourni, nous suggérons un possible sous-groupe caractérisé par une activité permanente pratiquée dans de petites unités pour une production limitée, un deuxième sous-groupe où l'activité permanente se déroule au sein d'un véritable atelier et un troisième avec lequel apparaissent des manufactures produisant de forts volumes de biens.

Les moments de basculement qui viennent d'être d'évoqués correspondent à des changements sociaux et historiques de différente nature, illustrés par quelques-unes de nos études de cas. Si nous parvenons à les identifier, nous éprouvons des difficultés à les mesurer. L'adoption d'une nouveauté technique fut souvent due à des "emprunts" auprès de sociétés étrangères plus développées. Les Mafa du Cameroun sont entourés de sociétés plus complexes et en contact, depuis très longtemps, avec des formations étatiques dotées de systèmes techniques performants. On ne sait d'ailleurs pas si la société mafa, décrite au XIX^{e} s. comme peu hiérarchisée, ne le fut pas davantage auparavant. Ce point est certes capital, mais nous disposons de moyens insuffisants pour le déterminer. De nombreux exemples de ces oscillations de la complexité organisationnelle des sociétés au cours du temps existent, comme celui des sociétés palestiniennes, à la fin du III^{e} mill. a.C., autre exemple significatif de notre corpus. Nous connaissons aussi la capacité de résilience de certaines techniques. Une fois installées, elles peuvent perdurer, relativement indifférentes aux déclins économiques et politiques. Malheureusement, l'ethnologie ne dispose jamais du recul historique nécessaire et ignore en grande partie le passé réel des sociétés étudiées. Seule l'archéologie des sociétés en question serait en mesure d'y remédier, mais demeure trop peu pratiquée. À cet égard, l'archéologie elle-même souffre de ses propres limites : elle ne possède

pas encore la précision chronologique qui lui permettrait de suivre les oscillations courtes qui nous intéressent ici, surtout pour les périodes hautes.

Ce problème d'imprécision chronologique est susceptible d'affecter le degré de précision des critères descriptifs choisis pour l'étude de la spécialisation des tâches. Ils restent en effet assez grossiers. Ils ne discriminent presque pas les sociétés papoues, par exemple, dont nous avons pourtant vu qu'elles mettent en œuvre des pratiques nettement distinctes vis-à-vis du sel. La typologie sociale utilisée se montre elle aussi dépourvue de finesse. Nous avons énoncé plus haut les subdivisions qui pourraient être faites au sein de la catégorie des unités territoriales régionales du type des chefferies simples. Notons cependant que cela n'invalide en rien notre classement, ni nos conclusions. Les distinctions plus fines qui pourraient être introduites ultérieurement ne seront pertinentes qu'à leur niveau propre, une procédure systématique ne permettant de comparer que ce qui est comparable. L'usage de descripteurs plus fins ne modifierait pas fondamentalement la hiérarchie relative des ressemblances et des différences entre les types d'activités artisanales et entre les types de sociétés.

Conclusion provisoire

Contrairement à l'usage concluant à une réalité concrète moins simple que la théorie, nous avons pris ce constat… comme point de départ. Les études détaillées sur les techniques anciennes ou traditionnelles révèlent en général une complexité sous-estimée jusque-là. Celle-ci se manifeste sur deux plans : celui de la réalisation pratique des productions artisanales et celui des relations des productions artisanales entre elles. S'employer à démêler cet écheveau exige l'examen de cas diversifiés techniquement, culturellement et chronologiquement. Tout examen comparatif requiert l'usage des mêmes critères descriptifs mais aussi de typologies qui ordonnent ces critères. Il s'agissait, pour nous, ici, de comparer des systèmes techniques, c'est-à-dire des types d'activités artisanales, et des contextes sociaux c'est-à-dire des types d'organisations sociétales. Une méthodologie spécifique a été mise en place en sachant que toutes les typologies sont imparfaites mais que les critiquer sans proposition alternative reste infructueux.

La notion de complexification sociale est souvent mal comprise. Elle fait référence à un processus par lequel s'accroît le nombre d'éléments différents et interdépendants composant une société. Ce processus s'opère par une spécialisation et une hiérarchisation des fonctions somme toute comparables à l'évolution des organismes vivants. Les sociétés passeraient aussi d'un état indifférencié où les fonctions, peu distinctes les unes des autres, sont assurées par des institutions polyvalentes, à des formes où se distingueraient de plus en plus les fonctions et les organes institutionnels.

C'est en effet ce que nous avons observé en procédant à la synthèse des travaux réunis ici. Les processus de spécialisation et de hiérarchisation sont bien liés de manière systémique. Ce lien s'avère toutefois plus subtil qu'il n'y paraît. La spécialisation des tâches existe d'emblée, dans les sociétés les plus simples, tout comme la hiérarchisation : il s'agit des deux termes fondamentaux de l'inégalité entre les deux moitiés de toute société. L'une, masculine, a le monopole de la violence et des tâches socialement les plus valorisées souvent les plus dangereuses, l'autre, féminine, a d'autres fonctions, plus directement vitales encore, mais généralement tenues pour inférieures, bien que souvent plus difficiles. Cette spécialisation des tâches s'effectue dans la sphère centrale des activités de subsistance. Les indices de spécialisation les plus visibles, au sein de la population masculine dominante, ou de la population féminine dominée, semblent bien concerner des tâches de service magico-religieux, matérialisées par des représentations "artistiques", et non des tâches de fabrication

artisanale. Des fabricants plus nettement spécialisés ne se dégagent du reste de la population que très graduellement. Ces individus consacrent un temps plus régulier et plus long à la production d'objets. Ils participent moins à l'acquisition directe de ressources alimentaires. Ils opèrent de plus en plus hors du cadre familial étroit et de l'habitation proprement dite. Ils acquièrent une expérience, un tour de main, un savoir-faire, bref un niveau de technicité inaccessible sans cela et qui leur permet de réaliser soit des œuvres à valeur sociale ajoutée, soit des objets en série.

On constate ensuite, corollaire de notre première remarque, le caractère dissymétrique de la relation étudiée entre le niveau de spécialisation artisanale et le niveau de complexité sociale. Aucune technique artisanale n'est indispensable à l'émergence de la complexité sociétale. Les exemples américains le démontrent nettement. En revanche, un certain niveau de complexité sociale détermine la mise en pratique d'activités artisanales spécialisées. De fait, plus une société est complexe, plus elle permet à certains d'acquérir et de développer les connaissances et les équipements nécessaires à la fabrication spécialisée de certains biens matériels. Rappelons qu'une société complexe est une unité sociale composée d'individus nombreux, différents fonctionnellement, culturellement, historiquement, qui entretiennent des relations d'échanges abondantes et fréquentes. Nous ne touchons que partiellement, dans le présent dossier, cette dimension relationnelle, dont il faut pourtant souligner qu'elle est essentielle, lorsque nous évaluons le niveau de dépendance vivrière. La dépendance se situe à la racine même de la spécialisation artisanale. Le spécialiste dépend du contexte social, non seulement et de plus en plus pour son alimentation, mais aussi pour son approvisionnement en matières premières et en combustible, pour se procurer les équipements dont il a besoin (certaines pièces de son outillage et certains éléments des biens qu'il fabrique lorsqu'il s'agit d'objets composites) auprès d'autres spécialistes, mais aussi pour l'écoulement de sa production. Notons sur ce dernier point que dans les sociétés traditionnelles la demande préexiste à l'offre : une commande déclenche la fabrication, l'artisan n'ayant généralement pas un stock d'avance en magasin.

Ce constat du rôle crucial joué par la complexité du système social débouche sur une troisième observation importante : certaines activités artisanales et certains niveaux de technicité s'avèrent plus dépendants du contexte social que d'autres. Logiquement, plus un type d'activité artisanal est socialement dépendant, moins il a de chances de survivre à une baisse de la complexité sociale. Cela suggère, en conséquence, d'ajouter à l'avenir un critère supplémentaire à notre classification : le niveau de dépendance contextuel. Le besoin ne s'en est pas vraiment fait sentir à l'examen de notre corpus, mais celui-ci mériterait certainement d'être étoffé, surtout avec des activités encore plus fortement spécialisées, issues de contextes hellénistiques, romains ou médiévaux, où ce critère distinctif revêt probablement une importance primordiale.

Nous avons relevé enfin une réalité évidente dans les sociétés modernes, mais que l'on oublie souvent en étudiant les sociétés plus simples : si certains types d'activité de fabrication ont disparu peu à peu au cours du temps (la taille du silex notamment), de nombreuses activités peu spécialisées continuent d'être pratiquées dans tous les types de sociétés. Cela signifie que seules les activités artisanales les plus spécialisées représentent des révélateurs fiables du niveau de complexité d'une société donnée ; une évidence trop souvent perdue de vue à cause de "l'hyperspécialisation" de la plupart des recherches actuelles. Compte tenu de ces précisions, nous pouvons conclure qu'un niveau de spécialisation artisanal constitue un bon indice du niveau de complexité des sociétés.

BIBLIOGRAPHIE

Godelier, M. (1984) : *L'idéel et le matériel*, Paris.

Johnson, A. W., Earle, T. (1987) : *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

Pernot, M. (2003) : "La production des bronziers spécialisés est-elle spécifique ou concurrentielle ?", *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, 172.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LE POSTMODERNISME EN ARCHÉOLOGIE : VINGT-CINQ ANS D'UNE APORIE PARALYSANTE

Brun, P. (2017) : "Le Postmodernisme en archéologie : 25 ans d'une aporie paralysante", in : Manolakakis, L., Schlanger, N., Coudart, A., dir. : *Archéologie européenne, identités et migrations, Hommages à Jean-Paul Demoule*, Leiden, 99-112.

Il me faut reconnaitre que l'espoir, exprimé dans ce texte, de voir vite se dissoudre le postmodernisme, était illusoire. Cette nébuleuse idéologique fondée sur le déni de réel continue à influencer l'opinion publique en justifiant les ressentiments victimaires légitimant la violence, voire le terrorisme. Se trouvent ainsi galvanisés l'envie, la ***cancel culture***, c'est-à-dire le lynchage médiatique, l'usage de la post-vérité et les vérités alternatives. En dehors même des sciences humaines, les utilisateurs et les nombreuses personnes ainsi manipulées ne perçoivent d'ailleurs pas la gigantesque ironie de ce paradoxe. Ces ressentiments téléguidés et leurs outrances font ainsi des extrémistes de tous bords les idiots utiles de leurs pires ennemis, tout n'étant qu'une question de point de vue.

I must admit that the hope expressed in this text that postmodernism would soon dissolve was illusory. This ideological nebula based on the denial of reality continues to influence public opinion by justifying victim resentments that legitimize violence and even terrorism. This galvanizes envy, cancel culture (i.e. media lynching), the use of post-truths and alternative truths. Even outside the humanities, users and the many people manipulated in this way fail to perceive the gigantic irony of this paradox. These remote-controlled resentments and their excesses make extremists of all stripes the useful idiots of their worst enemies — even as it's all a question of point of view.

Introduction

En archéologie, le courant postmoderniste a été qualifié de *postprocessual*. Il s'agissait pour les tenants de la postmodernité archéologique de clore l'épisode de domination de la *New Archaeology*, à savoir la pensée "moderniste" avec ses approches méthodologiques et théoriques

scientifiquement plus rigoureuses que celles qui les avaient précédées. Au cours des années 1970, la *New Archaeology* visait à reconstituer les processus de transformation des sociétés dans les différentes régions du monde, afin de saisir le pourquoi de ces changements. Considérée comme "scientiste" et évolutionniste, cette archéologie moderne (dite "processuelle" au cours des années 1980) se devait d'être corrigée (en réalité combattue) par les tenants de la postmodernité pour des raisons essentiellement idéologiques. Nos collègues britanniques et américains se sont engagés dans cette voie, jugée plus novatrice et plus "correcte politiquement".

Encore agacés par les vives critiques adressées à l'archéologie traditionnelle par la *New Archaeology*, la plupart des archéologues français n'ont pas mesuré l'importance fondamentale des enjeux en question. Pour eux, cette dernière n'avait été qu'une tentative aux excès vite battus en brèche. Le postmodernisme se situait, à leurs yeux, dans la simple continuité de l'archéologie traditionnelle dont ils partageaient, en majorité, la détestation des approches modélisantes[1]. Ce courant de pensée, devenu dominant à l'échelle internationale au début des années 1990, a pourtant considérablement freiné le progrès de nos connaissances au niveau interprétatif. Cette parenthèse d'un quart de siècle – qui aura, par conséquent, lourdement pesé sur une bonne partie de la carrière des chercheurs qui approchent aujourd'hui de la retraite – est en train de se fermer. Tous n'ont pas sombré dans ces idées devenues conventionnelles, mais les résistants ont été contraints d'en tenir compte pour ne pas en subir des conséquences négatives dans l'évolution de leur carrière, en France comme en Grande-Bretagne.

L'ambiance intellectuelle des sciences humaines dans les années 1970

Les jeunes archéologues contestataires héritaient, dans les années 1970, de l'influence de travaux divers, issus pour beaucoup des sciences dures, qui avaient irrigué les sciences humaines et sociales[2]. L'approche écologique avait, dès les années 1950, révélé qu'il était crucial de changer l'échelle d'appréhension des phénomènes sociaux, comme le montrent les travaux de Julian Steward[3] et de Leslie White[4]. Les éthologues avaient, parallèlement, découvert de leur côté que les animaux communiquent d'une manière qui déborde la relation sexuelle et concerne des comportements de soumission, d'intimidation, d'accueil, de rejet, d'élection, d'amitié, ainsi que de régulation démographique, d'aménagement et de protection du territoire. La notion de société (humaine) s'en est trouvée éclairée. La société aménage et défend son territoire. Elle est structurée hiérarchiquement. Cette hiérarchie résulte de compétitions et de conflits qui se résolvent par des rapports provisoires de soumission/domination entre individus. Toutes les sociétés sont et ont été hiérarchisées, d'abord selon des critères d'âge et de sexe, puis de groupes plus arbitraires. Elles se montrent, simplement, plus ou moins hiérarchisées. Mais la société implique aussi des solidarités à l'égard des dangers extérieurs et suscite des activités de coopération bien organisées. Plus les relations sociales sont complexes, plus riches sont les communications sous la forme de signes, de symboles et de rites. La complexité dont il est question ici se situe, bien entendu, au niveau de l'organisation des sociétés. Elle fait référence à des degrés de différenciation sociale verticale – hiérarchisation, stratification – et horizontale – spécialisation des tâches, hétérogénéité ethnique –, mais aussi de densification des relations entre personnes et entre groupes. Cette complexité

1. Courbin 1982 ; Pesez 1997.
2. Binford & Binford 1968 ; Clarke 1968 ; Clarke 1972.
3. Steward 1955.
4. White 1949.

dépend ainsi de l'interaction de plusieurs facteurs : la taille du territoire occupé, le nombre des habitants et leur répartition dans l'espace, leurs relations de tous ordres et leur histoire individuelle et collective. En ce sens, il ne fait aucun doute que des sociétés sont et ont été plus complexes que d'autres, indépendamment de leurs compétences cognitives, esthétiques ou morales qui, elles, sont universelles. "On se rend compte, écrivait Edgar Morin en 1973, que ni la communication, ni le symbole, ni le rite ne sont des exclusivités humaines, mais qu'ils ont des racines remontant loin dans l'évolution des espèces. De même qu'il est bien évident que l'espèce humaine n'a pas inventé les comportements de cour et de soumission, la structuration hiérarchique du groupe, la notion de territoire, il est non moins évident désormais, que la société n'est pas une invention humaine[5]". L'approche évolutionniste et "processualiste" avait retrouvé une position dominante, revendiquée logiquement par la *New Archaeology* ; une place fondamentale qu'elle n'a plus quittée dans les sciences naturelles... mais pas dans les sciences humaines et sociales.

La nébuleuse postmoderniste

Un nouveau courant théorique, appelé postmodernisme, n'a pas tardé à émerger en sciences humaines, précédant de quelques années sa version archéologique, qualifiée de "postprocessualiste", en opposition systématique à la *New Archaeology*[6]. Il s'agissait, comme à la fin du XIX[e] et au début du XX[e] s., de s'opposer à l'essai de dégager des lois générales du changement social mais, de surcroît, à la croyance en des théories vraiment objectives et indépendantes du contexte social. Il convenait au passage de nier tout déterminisme écologique. Il était reproché à ces théories de n'exprimer qu'une posture idéologique, devenue politiquement incorrecte car propre à l'homme blanc occidental, héritier du colonialisme.

Plus qu'un courant structuré, le postmodernisme est une nébuleuse d'idées devenues à la mode au tournant des années 1970-80. Deux principes récurrents se discernent toutefois. Le premier est un doute métaphysique fondamental à propos de l'existence du monde hors de nos sensations : dans la veine de la phénoménologie, la réalité ne serait qu'un produit de notre imagination, de nos représentations, une simple question de point de vue. Le second est un essai de poursuite de la critique marxiste de la société occidentale à partir de nouvelles structures d'oppression : la race, le sexe ou genre, voire l'orientation sexuelle ou religieuse ; l'écriture de l'histoire procéderait des stratégies de pouvoir des groupes dominants ; il n'existerait aucune vérité unique sur le passé et chaque histoire serait "vraie" selon la perspective dans laquelle elle est rédigée[7]. On discerne plusieurs caractéristiques générales parmi les travaux de ce courant :

- L'investissement dans les études sur le ***gender*** ; en particulier, dans un premier temps, le genre féminin : une orientation féministe assez exclusive estimant qu'il serait indispensable d'être femme pour comprendre la condition de la femme dans le passé[8].
- Le rejet des grandes théories universalisantes (le marxisme et le structuralisme) et de toute théorie politiquement incorrecte (la dépendance des colonisés, l'existence d'organisations politiques centralisées et hiérarchisées dans les sociétés sans État, par exemple.
- L'accent mis sur les dimensions symboliques et religieuses de la culture. Le privilège

5. Morin 1973, 36.
6. Hodder 1982 ; Hodder 1986.
7. Baudrillard 1976.
8. Conkey & Spector 1984.

accordé aux études locales, microsociales et à la prééminence de l'acteur individuel[9].

- Le postulat de la pluralité des sens et du relativisme[10].

Une logique binaire s'imposait en somme qui conduisait à minimiser, voire à nier, les autres dimensions possibles des faits sociaux. Dès que l'on croyait tenir le contre-exemple d'une proposition processualiste, on jetait "le bébé avec l'eau du bain" en décrétant le modèle en question invalide, caduque, erroné ; a fortiori s'il pouvait être considéré comme évolutionniste, déterministe ou hiérarchique, autant de notions devenues politiquement incorrectes.

Ces conceptions, revivifiées au tournant des années 1960-70 par les "French theorists" : les philosophes Michel Foucault[11], Jacques Derrida[12], Jean Baudrillard[13], Jean-François Lyotard[14], auxquels on peut ajouter l'historien Paul Veyne[15] ont stimulé ce puissant retour de balancier. L'histoire sociale a été de nouveau perçue par la majorité des chercheurs comme aléatoire, discontinue et fragmentée en une multitude de trajectoires microsociales. Même parmi les historiens modernistes d'inspiration souvent marxiste des années 1960 et 1970, beaucoup sont alors revenus à une histoire conçue comme un ensemble de cas particuliers, irréductibles à la comparaison[16]. Le rejet de l'approche scientifique en sciences humaines s'est ainsi réaffirmé sous des dehors voulus novateurs par souci idéologique, ainsi que d'autopromotion institutionnelle.

Les archéologues les plus en pointe du courant postmoderniste ont souvent été des spécialistes de la période néolithique. Ils ont contesté les explications matérialistes de la "révolution néolithique" et proposé une approche plus spiritualiste. Jacques Cauvin[17] est allé très loin dans cette voie en prétendant déceler vers 9500 a.C. le déclenchement d'une "révolution des symboles" dans un contexte économique de chasse et de cueillette encore inchangé. Les représentations de femmes et de taureaux seraient devenues soudain plus abondantes. Pour lui, la néolithisation était devenue possible, du point de vue technique, bien avant son émergence effective. Il pensait que ni l'idée, ni l'envie n'en étaient simplement encore venues aux humains. La domestication n'aurait ainsi été entreprise qu'en réponse à leur désir de domination sur la nature et à l'attrait de l'image démiurgique qu'elle leur renvoyait d'eux-mêmes. La question de savoir pourquoi cette révolution idéologique s'est produite d'abord dans cette région d'Asie à ce moment précis n'était pas jugée pertinente ; ce qui renvoyait de manière implicite au hasard ou à une volonté divine.

Les archéologues traditionnels avaient tellement eu tendance à interpréter les changements sociaux comme résultant de croyances ou de motivations idéologiques, dès lors que des raisons pratiques ne leur sautaient pas aux yeux, que cette approche idéaliste avait été considérée avec une légitime suspicion par la génération de la *New Archaeology*. Le postmodernisme a pourtant restauré cette approche et l'a érigé en pilier de la posture théorique adoptée pour contrer avec succès la *New Archaeology*[18]. Le postmodernisme a triomphé pendant 25 ans, bien que la plupart des spécialistes aient persisté à juger peu probable que les changements environnementaux

9. Hodder 1986 ; Shanks & Tilley 1992.
10. Shanks & Tilley 1992.
11. Foucault 1969.
12. Derrida 1972.
13. Baudrillard 1976.
14. Lyotard 1979.
15. Veyne 1971.
16. Noiriel 1989.
17. Cauvin 1994.
18. Hodder 1982.

inaugurant l'Holocène n'aient eu aucune incidence sur la mutation sociale majeure constituée par l'adoption d'une économie agropastorale. Ian Hodder l'avait lui-même admis assez rapidement : les processus symbolico-culturels et économiques se sont nourris l'un l'autre pour que naisse et se diffuse une économie de production[19].

En 1968, la révolte de la jeunesse n'avait pas remis en question les seules mœurs et valeurs de la famille traditionnelle, mais aussi l'échec des tentatives révolutionnaires de changer l'Homme et la société de manière radicale ; un échec particulièrement patent après l'écrasement, la même année, du Printemps de Prague par les chars soviétiques. Les grandes synthèses ont ensuite été rejetées, considérées comme des récits totalisants, des utopies et des modèles de la cité idéale aux forts relents totalitaires. Les sciences humaines, dont certaines revendiquaient une réelle scientificité, en ont été déchirées. La connaissance scientifique – qui privilégie l'idéalisation mathématique et géométrique du monde sensible – a en effet été suspectée de diminuer d'autant la part de la vie spirituelle et de la subjectivité. C'est pourquoi la génération montante a choisi, en majorité, de restaurer, croyait-elle, l'humain dans sa qualité, son intensité, son droit à l'imagination et sa singularité. Elle a, de fait, valorisé une culture narcissique de l'instant et du micro-local et un refus de la rigueur et des affirmations de sens.

Un écho des écoles historicistes et méthodiques

Les analogies du postmodernisme avec les courants idiographiques qui avaient tenu le haut du pavé entre 1890 et 1930[20] ne se bornent pas à ce relativisme sans frein. Une fraction importante du milieu de la recherche a alors professé la même démission théorique que celle des écoles méthodiques[21]. Elle croyait s'inscrire dans une stricte objectivité scientifique en faisant assaut de descriptions détaillées sans limites et de scepticisme vis-à-vis de corpus documentaires toujours jugés insuffisants. On revendiquait de la sorte un attentisme hypercritique qui constituait un allié bien commode pour le postmodernisme ; réplique évidente de la première levée de bouclier contre l'approche évolutionnaire. Ce courant charriait des principes anciens comme le rejet de l'idée de lois universelles du fonctionnement social et des options plus récentes, comme la contestation de l'idéologie impérialiste. Il privilégiait la recherche des différences, des irrégularités, de ce qui échappe à l'uniformité, à la routine, à la précision ; bref, à ce qui est perçu comme les manifestations de l'ennui désespérant d'un inéluctable destin. Option à la fois séduisante et peu contestable, en apparence. Personne, en effet, n'aime s'ennuyer ni ne peut mettre en doute qu'il n'y a pas deux personnes, deux événements, deux développements historiques identiques. La diversité, la variabilité, l'aléatoire sont toujours là d'emblée, omniprésents, irréfutables. Ils préexistent et prolifèrent... au point d'ailleurs qu'il convient de s'interroger sur l'utilité de le démontrer. Ce n'est, à l'évidence, pas selon cette opposition binaire : norme ou adaptation, matérialisme ou idéalisme, système ou structure, société ou individu, général ou particulier, sujet ou objet, que la question se pose.

La recherche de régularités n'implique en aucune manière de croire que l'histoire est irréversible et mécanique. Une recherche de cette nature est à l'inverse mue le plus souvent par l'espoir d'agir sur son cours afin d'améliorer la condition humaine. D'autre part, refuser la recherche de permanences revient tout simplement à priver les sciences humaines du statut de science à part

19. Hodder 1992.
20. Bourdé & Martin 1983.
21. Langlois & Seignobos 1898.

entière. La croyance dans une histoire minimaliste, c'est-à-dire envisagée comme une simple série d'intrigues spécifiques et aléatoires, vide bien entendu l'étude du passé de toute utilité et la ravale au rang d'une distrayante curiosité. Faire le pari contraire ouvre en revanche la possibilité pour les humains de conduire leur existence de manière plus intelligente ; ce à quoi, d'ailleurs, nous sommes dorénavant condamnés à brève échéance par de lourdes menaces socio-environnementales.

La divergence de vue tient à une confusion d'échelle. À court terme et au niveau local, les différences, les particularités, l'imprévisibilité composent l'essentiel de ce que nous percevons. Seule une partie du réel nous est accessible et semble résulter alors de subjectivités croisées, d'événements aléatoires ou bien d'une volonté surnaturelle. C'est le champ de l'ethnologie, dépourvu d'une profondeur temporelle suffisante, mais aussi de l'histoire par les textes, celle des seules sociétés étatiques ; de fait, le recul sur l'Europe ne dépasse guère 2500 ans, car les sources textuelles antérieures restent trop rares et trop peu explicites. L'archéologie pré- et protohistorique permet heureusement de prolonger la perspective. Elle travaille le plus souvent sur les vestiges les plus récurrents : établissements durables ou régulièrement revisités, lieux empreints d'une dimension mémorable (tombes, dépôts non funéraires, constructions monumentales). Des séquences historiques plus longues sont ainsi accessibles et donnent la possibilité de saisir les systèmes sociaux dans leur globalité, par la mise en évidence des réseaux d'établissements interconnectés à travers leurs échanges de biens, de personnes et d'informations dans leurs reconfigurations successives.

Le succès du postmodernisme tient bien sûr à ce qu'il s'est trouvé en phase avec les caractéristiques de la société de consommation et de communication alors en plein développement, avide de nouveautés incessantes, fictives le plus souvent, et de messages simplistes fondés sur des oppositions binaires : égalitaire ou hiérarchisé, bon ou mauvais, nature ou culture, etc. Les idées sont ainsi devenues plus confuses, télescopant des éléments conceptuels d'échelles temporelles et spatiales, ou de niveaux différents. L'évolutionnisme était compris, de manière caricaturale, comme un essai de justification d'une loi du plus apte ; le déterminisme, comme une acceptation de la perte du libre-arbitre humain ; la reconnaissance de très précoces hiérarchies sociales, comme une légitimation des inégalités contemporaines. L'exploitation coloniale, les régimes totalitaires, le capitalisme débridé se sont, certes, appuyés à des degrés divers sur ces outils intellectuels, mais serait-il raisonnable de se passer de tournevis parce qu'il est possible d'en faire usage pour poignarder quelqu'un ? Les instruments, matériels ou conceptuels, sont toujours utilisés par certains de façon maladroite ou détournée.

Les excès contreproductifs du postmodernisme

S'attaquer, de cette manière devenue conventionnelle, à une caricature d'évolutionnisme conforte, de fait, les créationnistes et confine au déni de réalité. Faire du déterminisme une obscénité, c'est en définitive postuler l'impossibilité de remonter tout enchaînement causal pour ce qui touche à l'humain en société, alors que seules ont été mises en échec les recherches de déterminants initiaux et uniques (climatique, démographique, technique, économique, etc.). Réduire, par principe, l'importance des indices d'inégalité, de hiérarchie ou de centralisation ruine, sans coup férir, toute tentative de reconstitution scientifique du passé. Ces options idéologiques, adoptées par désenchantement de la désastreuse expérience soviétique, renouaient avec la phénoménologie qui mettait au premier plan notre perception et notre subjectivité dans la connaissance du monde, jusqu'à mettre en doute son existence même hors de nos sens.

Privilégier à l'excès la fragilité de la vérité, dans la lignée de Michel Foucault[22], a très vite engendré des confusions nihilistes entre la réalité et l'idée que s'en font temporairement les humains, d'où la conviction que toutes les conceptions se valent, puisqu'un contexte historique spécifique les a déterminées. C'est ouvrir la porte à une justification des idéologies racistes, des traditions discriminatoires, des pratiques de mutilation sexuelle ou des politiques de "nettoyage ethnique". Cette conception relativiste, dont on n'a pas tiré toutes les conséquences logiques, fut élaborée contre l'universalisme et son cortège de valeurs (progrès techniques, scientifiques et sociaux, organisation plus démocratique de la vie politique, droits humains, émancipation individuelle), présentées comme autant de particularités instrumentalisées par l'"Occident" pour perpétuer sa domination sur le monde.

Ironie de l'histoire, cette posture autocritique, mise en œuvre par des progressistes désenchantés, fait aujourd'hui le jeu à la fois des idéologies totalitaires et des courants ultralibéraux pour lesquels les structures étatiques brident le dynamisme économique. Il s'agit d'une forme d'auto-flagellation contreproductive, décrétée politiquement correcte et qui confond progrès technique et progrès moral, résultat scientifique et spéculation idéologique, tendance probabiliste et acte de foi. Ses tenants oublient qu'ils doivent leur survie aux progrès médicaux rendus possibles par un certain niveau de développement social et en particulier économique. Ils font mine d'ignorer que les humains n'ont jamais eu autant de chances de construire, voire transcender, leurs conditions sociales et d'échapper aux étouffantes contraintes de la famille, du clan, de la tribu et des obligations clientélistes, enfin qu'ils n'ont jamais eu la possibilité d'accéder aussi nombreux à un capital culturel aussi riche.

Tout progrès engendre, bien entendu, des effets négatifs : erreurs médicales et maladies nosocomiales, risques de rapide déclassement social, affaiblissement des solidarités communautaires, individualisme anxiogène, informations proliférantes et de qualité très inégale. L'innovation technique est toujours à double tranchant.

La plupart des "progressistes" en ont d'ailleurs été conscients, mais ils n'ont pas toujours compris que le "progrès" technique n'entraîne pas forcément le "progrès" social (la démocratie, les syndicats de salariés, l'école gratuite et obligatoire), ni le progrès moral. Il s'agit, maintenant, d'une évidence, comme l'ont démontré d'abord les conflits entretenus par les nationalismes européens aboutissant aux deux guerres mondiales, ensuite les monstruosités politiques (massacres et génocides programmés) et militaires (usage d'armes de destruction massive) ou encore les épouvantables expériences totalitaires (camps de concentration ou de rééducation, industrie indifférente à l'environnement et à la santé des populations, impérialisme), enfin l'irresponsable course au profit dans un marché dérégulé (échanges de produits financiers au contenu opaque, indépendance fictive des organes d'évaluation, entretien de paradis fiscaux, gains mirobolants des spéculateurs). Et puis, les pulsions violentes, voire criminelles, tout autant prêtes à s'épancher que par le passé, peuvent, à l'évidence, avoir des conséquences décuplées par les moyens techniques et bureaucratiques dont le développement a été fulgurant durant les deux derniers siècles.

Dans l'ambiance à dominante postmoderne du dernier quart de siècle, on a même pu présenter, de l'intérieur même de l'École des hautes études en sciences sociales qu'il a créée, le projet "d'histoire totale" de Fernand Braudel sous l'angle d'une perspective totalitaire, d'un grand récit, d'une réécriture de l'histoire visant à l'autopromotion[23], condamnable donc au même titre que les grandes théories idéologiques comme le marxisme. On a pu applaudir à l'éclatement

22· Foucault 1969.
23· Noiriel 2002.

de la discipline en une multitude de courants et le considérer comme un fructueux regain de liberté et de créativité. L'injustice est criante car le projet des "Annales", tel qu'il a été résumé par Braudel, visait fondamentalement l'ouverture scalaire et disciplinaire des recherches sur le passé. La condamnation des pistes ouvertes par cette "école" dans une perspective globalisante s'est, en réalité, fondée sur le postulat philosophique, devenu dominant dans les années 1980, de l'impossibilité de toute approche synthétique pertinente, hormis la subjectivité des personnes étudiées telle qu'elle pouvait être comprise dans le présent. C'était en particulier Braudel, là encore, qu'il s'agissait de faire apparaître comme celui qui avait gauchi le projet de Febvre. Dans un numéro des *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* de 1989, l'un des articles les plus significatifs, du tournant critique mis en œuvre, s'intitulait "Pour une approche subjectiviste du social[24]". Deux chevaux de bataille braudéliens, la longue durée et l'interdisciplinarité, étaient étrillés :

- "Comment concilier la problématique de la longue durée avec celle du ***Zusammenhang***[25]" ?
- Ce concept insistait sur le fossé infranchissable séparant, selon Febvre, les époques et sur le lien indissociable entre les différents éléments qui composent le tout[26], alors que la longue durée isolait un élément de ce tout et en faisait l'histoire par-delà les différences d'époques.
- Pour ce qui concerne l'interdisciplinarité : "il faut [...] voir l'interdisciplinarité plus comme 'un mythe nécessaire', un 'nom glorieux de l'incertitude disciplinaire' que comme un acquis des sciences sociales aujourd'hui[27]".

On mesure, 25 ans plus tard, alors que la transdisciplinarité est activement promue avec profit, en archéologie tout particulièrement, l'infécondité d'une telle conception critique de l'histoire.

Les conséquences du postmodernisme en archéologie

En France – et ce n'est pas une contradiction mineure – les méthodes de l'analyse spatiale, issues de la *New Geography* et adoptées par la *New Archaeology*, ont été d'emblée placées sous un éclairage défavorable, sinon négatif, par ceux-là mêmes qui étaient les plus proches de la démarche des *New Archaeologists*[28]. Ils ont d'ailleurs été tellement circonspects à leur égard qu'ils ont dédouané la grosse majorité des archéologues de l'impasse qu'ils faisaient sur ces outils théoriques et méthodologiques. Certains sont allés, grâce à ce renfort inespéré, jusqu'à brocarder ce qu'ils ne s'étaient même pas donné la peine de comprendre[29]. Quelques autres ont – après un premier essai infructueux, parce que maladroit et grossier – abandonné, découragés, ce type d'approche. Leurs échecs étaient visiblement dus, le plus souvent, à de simples télescopages scalaires, chronologiques et/ou spatiaux.

Cette nébuleuse a ainsi touché, de biais en quelque sorte, la majorité du milieu archéologique français. Plusieurs causes, qui d'ailleurs s'enchevêtrent, en sont repérables :

24. Noiriel 1989.
25. Zusammenhang : contexte
26. Noiriel 1989, 1444.
27. Noiriel 1989, 1445.
28. Djindjian 1991 ; Gardin 1979.
29. Courbin 1982 ; Pesez 1997.

- Une paradoxale autocensure positiviste repoussant, dans le droit fil de "l'école méthodique" de Langlois et Seignobos[30], les questions du pourquoi au profit de celles du comment, à propos des techniques de production et des pratiques architecturales et de dépôts.
- Une focalisation trop exclusive sur l'analyse interne des sites.
- Une surévaluation des sources textuelles, jugée – à tort pour les périodes antiques et médiévales – porteuses d'informations plus significatives que les sources matérielles.

Cette tendance à opposer de façon binaire des courants de pensée considérés de manière excessive comme de nouveaux paradigmes a été terriblement nuisible, car l'espace constitue une dimension fondamentale de la vie humaine et n'a pas encore été exploité par l'archéologie dans la totalité de ses potentialités. L'espace a toujours été une contrainte sévère. Il impose, en effet, de fortes dépenses de temps et d'énergie, mais crée aussi de grandes difficultés de communication. Des seuils s'avèrent ainsi difficiles, voire impossibles, à outrepasser de manière durable. Plus fondamentalement encore, c'est la perception de l'espace – avec celle du temps – qui donne un sens à la vie de chaque être humain. Tout individu naît et vit dans des lieux, au sein d'une famille, d'un groupe et pendant une période donnée ; un ensemble de caractéristiques qui constitue rien moins que son identité. C'est aussi d'abord l'étendue de l'espace qu'elle contrôle qui permet à toute personne humaine de mesurer ses capacités, son pouvoir propre, aussi restreint soit-il. Il s'agit bien d'une dimension essentielle.

N'en déplaise aux postmodernistes, foncièrement relativistes, l'espace et le temps sont des dimensions objectives car beaucoup plus vieilles que l'humanité, comme l'attestent la physique, l'astrophysique, la paléontologie et la géologie ; à moins que cette connaissance scientifique ne soit elle-même une vue de l'esprit : hypothèse parfaitement gratuite, relevant d'une mise en abîme insoluble, par définition. Bien sûr, ces deux dimensions essentielles que sont l'espace et le temps ne sont pas seulement objectives. Elles comportent aussi une part de subjectivité. Ce dernier point a, d'ailleurs, été argumenté avec pertinence par Janet Jacobs[31] et des figures majeures du postmodernisme, comme Michel Foucault[32] ou Edward Soja[33]. C'est la synthèse de toutes ces conditions – et non leur opposition binaire – qui permet de mieux comprendre un point fondamental de l'histoire humaine : le fait de surmonter les contraintes de l'espace crée les conditions complexes de proximité et d'hétérogénéité qui constituent des forces majeures de développement, d'innovation et de changement dans les sociétés. Cela saute aux yeux dans les villes où différents types de population vivent ensemble et de manière relativement indépendante. C'est une réalité dès que se manifestent les premiers effets de centralité : camps de base, lieux de rassemblement réguliers, sanctuaires collectifs, sièges de pouvoirs territoriaux, etc. L'espace doit ainsi être conçu comme à la fois configurant pour les humains et configuré par eux[34]. C'est le sens profond de la notion de coévolution des sociétés humaines et de leur environnement.

Outre la critique systématique des modèles gravitaires en analyse spatiale, le postmodernisme a encouragé le rejet des perspectives globales au profit des approches exclusivement locales. Il a fallu l'apparition d'outils informatiques d'analyse de l'espace utilisable sur des ordinateurs personnels, et leur large diffusion au tournant du XXI[e] s., pour que les archéologues commencent

30. Langlois & Seignobos 1898.
31. Jacobs 1969.
32. Foucault 1984.
33. Soja 1989.
34. Brun 2006.

à se réapproprier le traitement de l'espace à diverses échelles. La production de cartes à des échelles inédites a mis en évidence l'existence indubitable de réseaux d'échanges couvrant de très vastes espaces et révélé les conséquences systémiques de ces contacts sur les sociétés touchées. Les progrès réalisés au même moment dans l'identification de l'origine géographique des matériaux puis, plus récemment, des humains ont tout simplement anéanti les postulats réducteurs de sociétés du passé exemptes de toute influence extérieure. Il faut bien en revenir à une histoire globale telle que le préconisait Braudel. Tenter de masquer 25 ans d'aporie en remplaçant le qualificatif de globale par celui de connectée[35] ne trompe que les incultes. L'archéologie ne cesse d'accumuler les indices de l'extension d'aires d'approvisionnement de toutes natures dès l'émergence de villes avec la formation de divers types d'économies-mondes. Elle met aussi en évidence des dynamiques systémiques plus ou moins rapides, mais de grande ampleur, dès qu'apparaissent des foyers d'innovations fondamentales comme des techniques vivrières plus productives, des moyens de transport plus performants ou des dispositifs de mémorisation externe et de transmission des informations plus puissants, c'est-à-dire, au moins dès le Néolithique.

Le postmodernisme a produit un effet induit de sa censure à propos des propositions interprétatives sur les processus de changements sociaux : l'enfermement de très nombreux archéologues dans une perspective uniquement descriptive et classificatoire sur des micro-spécialités comme les techniques lithiques, céramiques, métalliques, de construction en bois, en pierre, les pratiques funéraires, etc., elles-mêmes déclinées sans fin en sous-spécialités. La conséquence la plus significative en est une absence de résultats sur les implications de ces classifications en termes sociologiques et historiques. On se borne ainsi, le plus souvent, à invoquer la nécessité de traiter un corpus plus abondant, mieux réparti, mieux conservé, etc., pour pouvoir généraliser et en tirer les implications sociales. On est là pleinement dans la veine de "l'école méthodique" : il convenait d'attendre que la documentation soit suffisante ; elle "parlerait" alors d'elle-même. Vaguement conscient d'une insuffisance, on éprouve, tout de même, le besoin de présenter un acquis ; en général celui d'avoir mis en évidence que les techniques étudiées étaient plus complexes que prévues, comme si cela n'allait pas de soi.

Le succès rencontré dans l'ensemble des sciences humaines par une posture conceptuelle aussi nihiliste reste assez surprenant, car il s'agit d'une conception fermée, limitant la problématique de l'histoire à l'idée que s'en font, au jour le jour, les humains. Il s'agit aussi d'une relativisation des résultats de la recherche qui aboutit à en restreindre radicalement la fiabilité, donc l'utilité et l'intérêt. Or, notre connaissance ne cesse de se préciser sur la séquence et la nature des faits qui se sont déroulés dans le passé, à travers le monde entier. Ces enchaînements, indépendants des préférences idéologiques du présent, réduisent de manière graduelle et inéluctable le champ des explications possibles. Mieux, les interprétations qui peuvent être proposées se trouvent soumises au feu roulant des nouvelles sources textuelles, audiovisuelles et surtout archéologiques. Le postmodernisme a plombé les sciences humaines, donc l'archéologie, bien qu'elle soit transdisciplinaire par nature. Cette aporie a été, apparemment, en partie compensée en archéologie par l'énorme et rapide croissance de la documentation, rendue possible grâce au développement de l'archéologie préventive. Aussi spectaculaires que soient les données factuelles obtenues en changeant l'échelle d'observation sur le terrain, on ne pouvait pourtant les faire "parler" qu'en y injectant des hypothèses interprétatives. C'est précisément ce que le postmodernisme n'a pas su faire, s'efforçant, au contraire, de "déconstruire" les hypothèses de leurs prédécesseurs et de leurs contemporains qui osaient encore en émettre.

35• Subrahmanyam 2004.

Je ne vois guère que deux thèmes féconds, imputables à ce courant de pensée. C'est d'abord celui de la signification des pratiques funéraires en tant que message idéologique d'une société sur elle-même et ne reflétant pas toujours la hiérarchie sociale effective. C'est ensuite celui du "genre", en tant que manifestation plus ou moins accentuée des fonctions sociales exercées par les deux sexes, avec les manipulations archéologiquement repérables, révélatrices de profonds changements sociaux, car touchant à la structure même des relations de parenté. Il n'est, pourtant, pas sûr que ces deux thématiques n'auraient pas émergé sans le postmodernisme. Laissons-lui-en, quoi qu'il en soit, la paternité, tant il les a nourries sans réserve. Ces thématiques ont enrichi notre compréhension de changements fondamentaux en fournissant des interprétations d'une probabilité supérieure aux précédentes.

Et les données qui se multiplient permettront, comme les autres interprétations de notre passé, d'être confirmées ou non. Elles sont, en effet, falsifiables au sens de Karl Popper, c'est-à-dire qu'elles peuvent être scientifiquement validées ou invalidées, indépendamment des débats idéologiques et des préférences morales dominantes dans le présent. L'archéologie est une science au plein sens du terme.

Il convient de rendre hommage à Jean-Paul Demoule d'avoir suivi ce principe et contribué à donner au plus haut point les moyens d'un indispensable changement d'échelle spatial et temporel à la recherche archéologique sur le terrain, comme conceptuellement[36]. Le "patronage" du programme des fouilles protohistoriques dans la vallée de l'Aisne et la création de l'Inrap en sont les deux incontestables phares. Fouiller sur des superficies à la mesure des établissements étudiés dans un contexte d'échelle micro-régionale permettait enfin de répondre à des questions aussi fondamentales que la nature des établissements, leur aire d'approvisionnement, la composition de ce "finage", leur organisation sociale ou leur hiérarchie fonctionnelle, la taille des territoires politiquement autonomes, l'évolution à long terme des modalités d'occupation du sol, etc. La représentativité statistique des données en était démultipliée. Ces entreprises se situaient, de la sorte, dans le droit fil de l'archéologie processuelle.

L'impasse conceptuelle postmoderniste a ainsi été évitée en partie, mais son influence a entretenu les chercheurs dans une autocensure, inconsciente pour la plupart, prudente pour les autres, au niveau de leurs activités d'interprétation sociale des observations. L'absence de propositions réellement novatrices et constructive, hormis les exceptions évoquées plus haut, confirme les effets largement toxiques de cette aporie. Un universitaire britannique, excellent juge dans ce domaine, m'a dit il y a trois ans : "ah ! mais le postprocessualisme, c'est fini, maintenant". Espérons que, pour une fois, les Français ne mettent pas dix ans à s'en apercevoir.

BIBLIOGRAPHIE

Baudrillard, J. (1976) : *L'échange symbolique et la mort*, Paris.

Binford, S. R, Binford, L. R. (1968) : *New perspectives in Archaeology, Symposium of the Social Organization of Prehistoric Communities*, Chicago.

Bourdé, G, Martin, H. (1983) : *Les écoles historiques*, Paris.

36• Demoule 2004 ; Demoule 2007.

Brun, P. (2006) : "Schémas d'occupation de l'espace aux âges du Bronze et du Fer", in : Brun, P., Marcigny, C., Vanmoerkerke, J., dir. : *Une archéologie des réseaux locaux*, Les Nouvelles de l'Archéologie, Dossier spécial 104-105, 80-85.

Cauvin, J. (1994) : *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris.

Clarke, D. L. (1968) : *Analytical Archaeology*, Londres.

Clarke, D. L. (1972) : "A Provisional Model of an Iron Age society and its settlement System", in : Clarke, D.L., éd. : *Models in Archaeology*, Londres, Duckworth, 801-869.

Conkey, M., Spector, J. (1984) : "Archaeology and the Study of Gender", in : Schiffer, M., éd. : *Advances in Archaeological Method and Theory*, New York Académie Press 7, 1-38.

Courbin, P. (1982) : *Qu'est-ce que l'archéologie ? Essai sur la nature de la recherche archéologique*, Paris.

Demoule, J.-P. (2004) : *La France archéologique : vingt ans d'aménagements et de découvertes*, Paris.

Demoule, J.-P., dir. (2007) : *L'archéologie préventive dans le monde : apports de l'archéologie préventive à la connaissance du passé*, Paris.

Derrida, J. (1972) : *Marges de la philosophie*, Paris.

Djindjian, F. (1991) : *Méthodes pour l'archéologie*, Paris.

Foucault, M. (1969) : *L'Archéologie du savoir*, Paris.

Foucault, M. (1984) : "Des espaces autres. Hétérotopies", in : *Architecture, Mouvement, Continuité, 5*, 46-49.

Gardin, J.-C. (1979) : *Une archéologie théorique*, Paris.

Hodder, I. (1982) : *Symbols in action*, Cambridge.

Hodder, I. (1986) : *Reading the past. Current approaches to interprétation in archaeology*, Cambridge.

Hodder, I. (1992) : *Theory and practice in archaeology*, Londres, New York.

Jacobs, J. (1969) : *The Economy of Cities*, New York.

Langlois, C.-V., Seignobos, C. (1898) : *Introduction aux études historiques*, Paris.

Lyotard, J.-F. (1979) : *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris.

Morin, E. (1973) : *Le paradigme perdu : la nature humaine.*, Paris.

Noiriel, G. (1989) : "Pour une approche subjectiviste du social", *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 44e année-6, 1435-1459.

Noiriel, G. (2002) : "Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les "Écrits sur l'histoire" de Fernand Braudel", *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 25, 57-81.

Pesez, J.-M. (1997) : *L'archéologie, mutations, missions, méthodes*, Paris.

Shanks, M., Tilley, C. (1992) : *Re-Constructing Archaeology. Theory and Practice*, Londres, New York.

Soja, E. (1989) : *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres.

Steward, J. H. (1955) : *Theory and culture change : the methodology of multiniear evolutionTheory and Culture change*, university of Illinois Press.

Subrahmanyam, S. (2004) : *Explorations in Connected History: From the Tagus to the Ganges*, Delhi.

Veyne, P. (1971) : *Comment on écrit l'histoire*, Paris.

White, L. (1949) : *The Science of Culture: A Study of Man and Civilization*, New York.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

OPPIDA AND SOCIAL "COMPLEXIFICATION" IN FRANCE

Brun, P. (1995b): "Oppida and social 'complexification' in France", in: Hill, J. D., Cumberpatch, C.G., ed.: *Different Iron Ages: Studies on the Iron Age in Temperate Europe*, Oxford, 121-128.

J'ouvrais là sur une perspective saillante de toute réflexion sur l'évolution sociale en faisant référence à l'idée selon laquelle la complexification organisationnelle était forcément un effet de la résistance à l'entropie. Celle-ci implique, en effet, une hausse de la densité sociale qui exige, par conséquent, le recours à d'autres formes d'énergies, notamment en procédant à des entreprises de colonisation et à l'adoption de stratégies impérialistes, mais aussi en facilitant inconsciemment le développement de phénomènes plus spontanés comme ceux du type des systèmes-mondes.

I was opening here on a salient perspective of any reflection on social evolution by referring to the idea that organizational complexification was necessarily an effect of resistance to entropy. Entropy, indeed, implies an increase in social density, which in turn requires resorting to other forms of energy, notably through colonization and imperialist strategies, but also by unconsciously facilitating the development of more spontaneous phenomena such as world-systems.

Introduction

Oppida were fortified sites covering a large surface area, often over 20 ha, and enclosing a permanent and relatively densely occupied settlement where various specialist, craft and commercial activities took place. These characteristics have led *oppida* to be called proto-urban sites or embryonic towns. They appeared in the 2nd c. BC and were active for varying lengths of time; many were functioning in the third quarter of the 1st c. BC. The phenomenon represents only one of several important modifications at this time, affecting all aspects of society. Fundamental changes of a similar kind have been observed in other areas of the world, especially with the

emergence of very differentiated and hierarchically ordered types of organisation, such as complex chiefdoms or archaic states[1]. One can suggest that an analogous process was taking place at the end of the Iron Age in nonMediterranean Europe.

This article sets out to analyse these transformations, firstly by identifying local and external conditions, and then by examining various social processes. In conclusion, a consideration of the general question of social 'complexification' follows the case study.

The conditions of "complexification"

"Complexification" is understood here as the process by which the number of different and interdependent elements constituting the social system increases; it occurs through specialization and the establishment of a hierarchy of functions. This is a developmental model borrowed from biology, according to which societies, like living organisms, would have passed from an undifferentiated state in which functions, scarcely distinct from one another, are undertaken by polyvalent institutions, to forms with increasingly distinct functions and institutional organs.

"Complexification" is thus central to the major question facing ail research in the human sciences: social division.

Local conditions

One must go back as far as about 400 BC to grasp the conditions behind the "complexification" of nonMediterranean Gaul (fig. 1). The4th and 3rd c. BC were marked by considerable instability. Early texts and archaeological data indicate movements of population, from the heart of the

	REINECKE	VIOLLIER	HAFFNER Hunsrück-Eifel occ.	DEMOULE Aisne-Marne	VAGINAY GUICHARD Forez	FURGER-GUNTI Basel	Proposition* *Suessiones Remi*
-625	Hallstatt D1						
	Hallstatt D2	Hallstatt II	HEK IA1-2	AM IA1-2			
-450	Hallstatt D3		HEK IB	AM IB			
	La Tène A1	La Tène Ia	HEK IIA1	AM IIA			
	La Tène A2		HEK IIA2	AM IIB1-3			
-400				AM IIC			
	La Tène B1	La Tène Ib	HEK IIA3	AM IIIA			
				AM IIIB			
	La Tène B2	La Tène Ic	HEK IIB	AM IIIC			
-250/-235				AM IVA			
	La Tène C1	La Tène II	Horizon 1				
-170/-160	La Tène C2		Horizon 2		Feurs 1 Feurs 2	Gasfabrik Munster 1	SR I
-130/-120			Horizon 3				SR IIA
	La Tène D1	La Tène III	Horizon 4		Feurs 3		SR IIB
-70	La Tène D2		Horizon 5		Feurs 4	Munster 2	SRIIIA
-25						Munster 3 inf.	SR IIIB
			Gallo-rom.		Auguste	Munster 3 sup.	Auguste

› Fig. 1. Chronological table showing the precision now attained in some areas (*proposition for the periodisation of the cemeteries in the Aisne basin).

1• Service 1962.

north Alpine cultural complex into northern Italy, but also towards the east and west[2]. Migration was caused by population creating too strong a pressure on resources, provoking as a result serious internal conflict. Study of settlement and cemetery distribution suggests in fact important population growth during the 5th c. BC and a decline in the 4th c. BC[3].

Emigration in organised groups is one of two solutions traditionally employed to reduce tensions when these endanger a community's very survival. One procedure is segmentation or fission. The other solution is to reinforce political power by setting up a hierarchy. It is difficult to understand why one solution was chosen rather than the other. Titus Livius[4] tells how an Etruscan brought 'Celts' to his city to deal by force with a family conflict Pliny the Eider[5] underlines the attraction of Italy and especially its wine for the 'Celts'. These accounts should not be taken too literally, as they resemble myths. We can note however that emigration generally appears to represent an opportunity for individual and collective valorisation, with good perspectives for adventure, glory and enrichment. It thus seems likely that fission was the easiest solution, partly because the emigrants were keen to leave, and partly because the inhabitants of coveted lands were incapable of offering resistance, due to their own dissensions.

Despite the departure of part of the population, the distribution of cemeteries and the richest graves shows the persistence of two levels of socio-political integration. The cemeteries are 3 to 7 km apart, whilst the richest graves are 10 to 15 km apart[6]. We can thus envisage territories averaging 122 km^2, each including about six local communities. Sociological analysis of cemeteries shows, in addition, the existence of well differentiated social strata, the membership of which was transmitted along hereditary lines[7].

Supra-local power was apparently based on control over external resources: copper, tin, amber, coral, weapons, ornaments, tools and vessels in bronze and iron, goldwork, and chariots. Elites nevertheless seem to have taken additional control over certain internal resources. These were rare but locally available raw materials (for example metals in the Hunsrück-Eifel), but also prestige goods which could be produced almost anywhere if the political will existed: salted meat with intensive stock-raising and a regular supply of salt, or luxury textiles with specific stock-raising and the development of very specialised skills. Worth noting here is the appearance, in the Aisne-Marne region, of batteries of several dozen large storage pits on certain sites. These are perhaps signs of increased control over food supply by political leaders. The general picture is thus of a specialised and hierarchical political organisation, with a limited scale of integration, since a return journey from the centre to any part of the territory could easily be made in one day. The economic subsystem seems to have been quite substantially controlled by the leaders.

By choosing emigration to reduce population surplus, the communities to the north of the Alps were able to continue and even accelerate their high population growth. Then, as always happens, when expansion stopped the birth-rate would not immediately have adjusted to the new situation. Communities thus faced the same problem as before expansion, pressure on resources and internal conflict. Since fission was no longer a possible solution, breakdown of social relations could only be avoided by the establishment of a hierarchy.

2. Brun 1987.
3. Demoule 1989.
4. Roman History V, 33.
5. Natural History XII, 5.
6. Pion *et al.* 1990.
7. Demoule 1989.

As we have just seen, population growth was a crucial factor in the social phenomena that took place during the first half of La Tène. Population pressure clearly leads to pressure on critical resources. We can add that it also produces a rise in social density[8], in other words more frequent communication between individuals and different groups forming the whole society. This results in a weakening of the capacity for processing information[9]. These two factors are responsible for an increase in social conflict. Threatened with disintegration, society has to find a means of easing pressure on critical resources and reorganising internal communication.

External conditions

I have set out my ideas elsewhere on the existence of a world-system centred on the Greek and Etruscan cities around 500 BC[10]. More recently, I have tried to show how this dynamic process lasted, despite the population movements of the 4th and 3rd c. BC[11]. These movements can in fact be considered as extreme forms of attraction of the more active centres, even if they disrupted exchange for a while.

During the 2nd c. BC, Rome took control over the rim of the west Mediterranean basin. The whole of the first circle of the world economy, as it has been shown to have existed in late Hallstatt times[12], thus fell under Roman influence. The future imperial capital initially became the centre of the Mediterranean world economy, restored after "Celtic" turbulence. The second circle corresponds to the zone of "Celtic" states within which *oppida* gradually appeared. All these sites have produced evidence for trade with Rome. Celtic coinage, inspired by Mediterranean prototypes, was the earliest sign of the restructuring of the world economy. This functioned in concentric manner with a three-level hierarchy, the political complexity of which decreased from centre to periphery. The difference in levels of development between the centre and the second circle, however, was reduced in favour of the intensification of exchange with Rome. Premises of a princely phenomena started to emerge in the third circle. And when Roman power was extended as far as the Rhine to include the whole "Celtic" states zone, true princedoms formed in *Germania libera*. This phenomenon, expressed through rich burials, flourished between 200 and 600 km from the *Limes* in direct relationship with Roman trade[13]. As in the 5th c. BC, enlargement of the central zone caused the displacement of the second circle further away from the centre.

The world-economy model also fits the differences observed within the "Celtic" complex. Spread out on the periphery of the Mediterranean civilisations conquered by Rome, the "Celtic" complex, just before Caesar's conquest, was itself organised in three concentric rings. In the south lay the most extensive centralised "Celtic" states. The territories of the Arverni, Bituriges and Aedui measure from 80 to 100 km in radius. This ring of major States was quite broad. Behind it were the great territories of the Lingones, Carnutes and Senones. It was this part of Gaul that was covered, from the Atlantic to Lake Geneva, by states which produced currencies exchangeable both with one another and with Roman dinars. Caesar used these states as a support for launching bis campaigns on more distant Gaul, a region he intended to exploit[14].

8· Durkheim 1930; Lapierre 1977.
9· Johnson 1982.
10· Brun 1987.
11· Brun 1994.
12· Brun 1987.
13· Hedeager 1978.
14· Goudineau 1990.

Further from the Mediterranean, from Armorica to Champagne, lay smaller states, 30 to 50 km in radius. Although smaller, each had a capital where coinage was produced and they imported a fair amount of Roman products. Here, not far from the northern limit of *oppida*, from the Seine estuary to the Rhine, elite burials contained Roman vessels which served as status symbols, sometimes associated with parts of chariots taken from the funeral pyres[15]. Further beyond, from Britannia to northernmost Belgic Gaul, lie less developed States which are only reached by very limited quantities of Roman products. This concentric zonation, already noted by other authors[16] was deformed by the main cross-routes where the traffic's intensity provoked a greater social reaction; in particular the Rhone-Saône axis and its three branches: Seine, Meuse-Aisne-Somme and Moselle-Rhine. Thus, within each of the concentric zones, social 'complexification' falls off in stepwise fashion with distance from the centre.

The model therefore appears very similar, even in scale, to that of the world economy of the 6th and 5th c. BC. The main difference involves the level of social complexity reached by the second circle. The "Celtic" states which had relations with the Roman world had already crossed the threshold of urbanisation and state formation. It is true that the Roman republic represents a type of state which was economically and administratively more complex than earlier Etruscan and Greek city-states. However, the gap between centre and semi-periphery had been reduced.

Long-distance relations with the Mediterranean States clearly stimulated the Gauls. It remains difficult however to measure the degree of stimulation. Influence could, in fact, have been very direct through the intermediary of Cisalpine Gaul. The available evidence from northern Italy is inconclusive, but urbanisation and state formation could possibly have occurred earlier near the Etruscan and Latin States[17]. Adopted with various adaptations in the Cisalpine laboratory, these changes could have been rapidly transferred into Transalpine Gaul. Yet at the same time, a social mutation of this importance could not have had such a fast effect on societies insufficiently engaged on the path of "complexification". Consequently, internal and external factors logically combined in this zone which had been located for five centuries on the periphery of state societies.

The process of "complexification"

"Complexification" of human societies involves the emergence, outside the social system where all functions are interconnected, of more and more specialised though still interdependent subsystems. Apart from the subsystem which we qualify as socio-kinship *stricto-sensu,* I can distinguish three others: the economic, the political, and the ideological subsystems. I will now examine how each evolves during this period of change.

The economic subsystem

To respond to pressure on resources, more must be produced. This means increasing the surface area cultivated and/or innovating with new farming practices and tools[18].

15· Metzler *et al.* 1991.
16· Cunliffe 1988; Haselgrove 1987; Nash 1981.
17· Kruta 1987; Peyre 1979.
18· Boserup 1965.

Palaeobotanical data is still too scarce to date precisely the adoption of new crops or new production cycles in nonMediterranean France. We know that at the end of the Late Iron Age several species of wheat, the staple plant food, were cultivated and we can suppose that there were two annual harvests[19]. We do not know however whether these changes took place in the 3rd or 2nd c. BC or earlier. Neither do we know whether or not the practice of two annual harvests was widespread.

Faunal data is rather more abundant, but we can do no more than note the considerable variation between sites in the proportions of stock raised throughout the Iron Age. This probably indicates a certain degree of specialization, but we cannot yet distinguish between chronological, geographical, or functional factors[20].

The settlement data is more explicit. The vast majority of structures known as *fermes indigènes* and the ditch systems with which they are often associated belong to the 2nd and 1st c. BC[21]. These are field boundaries which reflect increased control over the landscape. The aim was to deal with herd movement more effectively, to protect crops from animals, to improve crop separation, and perhaps even to create clearer property boundaries. In short, production was rationalised to increase yield. This result was obtained in return for a substantial investment of labour, since the ditches and palisades had to be constantly maintained. During the same period, new and more effective tools appeared thanks to widespread use of iron: ploughshares, spades, hoes, picks, sickles, scythes, shears. The same concern to improve production is evident in the rapid adoption of the rotary quern[22].

In sum, it was the way in which people modified their surroundings that best reflects the scope of changes affecting agricultural practices. The scars of this genuine agricultural transformation are still visible in the present day landscape. We can note that these multiple ditch systems not only imply rationalisation to intensify production, but also reveal a concern for greater material display of rights, or even property of land, which is a logical concern in a situation of population pressure.

The political subsystem

Social density, which should not be confused with population density, depends on a combination of several additional factors:

- the spatial distribution of population, settlement, and exchange nodes,
- the size and shape of the territory,
- the means of transport and information transmission.

These characteristics[23] combine to affect the degree of intensity of communications within society[24]. To avoid the destructive effects of densification, a society bas to organise communication by establishing a hierarchical means of processing information and by improving transport and information transmission.

19. Reynolds 1979.
20. Méniel 1984.
21. Buchsenschutz 1984.
22. Audouze & Buchsenschutz 1989.
23. Lapierre 1977.
24. Durkheim 1930; Durkheim 1937.

In intensively explored regions, settlement patterns indicate a rise in the number of sites, with increasing functional and hierarchical differentiation between them[25]. The end of the 2nd c. BC is in fact marked by the emergence of large 5 to 10 hectares villages with varied craft and commercial activities, which can be termed small towns (*bourgs*)[26]. Thus, rural population density was not only increasing, but rose to such an extent as to form agglomerated sites containing higher numbers of people than ever before in non-Mediterranean Europe. This phenomena required agricultural production capable of feeding the non-agricultural section of the population. We have seen that signs of considerably intensified production began to appear a little earlier. The supply of food to the inhabitants of the small towns also suggests a sufficiently developed transport infrastructure. Latin texts underline the quality of Gallic vehicles, which implies the existence of suitable roads.

These small towns were occupied for varying lengths of lime, and then were either fortified, as was often the case with riverside sites, or more commonly transferred onto nearby higher land and fortified. These two processes gave birth to *oppida*. It seems unnecessary to see the transfer to higher ground as the consequence of an archaeologically invisible catastrophe. We can consider the phenomenon more simply as a means of reinforcing social cohesion and political control during a period of change and, therefore, high instability. The ramparts enclosing *oppida* were often of poor defensive value. They were extremely long, running up and down slopes, and their facing did not resist war machines for long. Above all, the size and undeniable aesthetic quality of these ramparts, especially their monumental gates, displayed prestige and power. The substantial earthwork showed a capacity for mobilising and organising a large labour force, and, at the same time, its collective construction reinforced a sense of belonging to the social and political unit. The ramparts probably also served to delimit an area within which the political authority guaranteed the security and regularity of exchange.

In comparison with Mediterranean towns of the same period, *oppida* were not densely occupied. At Manching, outside the central zone where interpretation of the plan is hindered by superimposed traces of occupation, there are ten houses per hectare. If one nuclear family lived in each house, we can estimate the total population at around 5000, since 100 hectares of the 200 hectares enclosed by the rampart were actually inhabited. An estimation based on the meat consumed gave similar figures: 3400 to 5100 people[27]. This relatively low density was nevertheless much higher and more permanent than ail the concentrations which may have formed in earlier limes. There resulted a substantial and rapid increase in the number of interactions between individuals and between groups, with the inevitable consequence of increasing the quantity and variety of information received by everyone. As Johnson[28] has clearly shown, this creates anxiety and organisational problems due to a limited capacity for dealing with information.

Society had thus become much more opaque, as nobody could immediately perceive the configuration of the whole[29]. The most commonly adopted solution for this type of problem is to organise hierarchically the organs of information processing. The internal communication of a society, however, worsens when the number of hierarchical levels become too great, since the quality and quantity of information decrease with each transmission between levels. These two constraints are extremely constrictive limits for the political management of a society. To ease these constraints, innovations in communications and information processing have to be made. There is

25. Pion *et al.* 1990.
26. Audouze & Buchsenschutz 1989; Collis 1984.
27. Boessneck *et al.* 1971.
28. Johnson 1982.
29. Van der Leeuw 1981.

no doubt that, in ail emerging states, writing was the necessary innovation. It added the finishing touch to strengthening the means of government.

A period of high population growth and difficult fission, the end of the Late Iron Age was very logically marked by the reappearance of a third level of integration whose centres, the oppida-capitals, were on average 65 km apart and controlled secondary centres 10 to 30 km apart[30]. Even greater political entities existed in central Gaul. These seem to have had four levels of integration with a scale of over 20 000 km^2. Caesar called these political entities civitates. According to the conqueror these were centralised and politically autonomous units. With few exceptions, the capital was the largest fortified enclosure in the territory. Some of these oppida were certainly producing coinage[31], which was mainly used for trading within each autonomous political unit. This economic instrument implies a political organisation able to control all the coinage in circulation, exchange of currency at frontiers and the authenticity of coins.

The use of coinage is the principal argument for seeing the Gallic civitates that Caesar encountered during bis conquest as genuine states. The quite considerable strengthening of government can also be seen in the "Celtic" inscriptions transcribed into the Greek alphabet, increasing numbers of which have been found over the last few years along the Rhone valley, right into Burgundy. Bronze styluses and frames for wooden tablets probably covered originally with wax have been discovered as far away as on an oppidum in Bohemia[32]. One remembers Caesar's evocation of tablets containing lists of names of Helvetic emigrants (*BG*, I, 29). According to Caesar, only Druids would have used writing to keep accounts and public and private registers. We can thus suppose the existence of a genuine administration run by the holders of religious legitimacy. In particular, they would have managed treaties and contracts[33].

A specialised government machinery had clearly emerged at this time. Caesar's writing about the Gallic war tums out in fact to be quite explicit about the "Celts", form of political power. This was institutionalised and incarnated in the person of a sovereign or a magistrate elected amongst the aristocracy, and exercised by networks of clients: the great aristocratic families. Internal conflicts due to competition for supreme power brightened the life of these governing families. Nevertheless, an embryo of administration was set up under Druid authority to ensure the stability of the institutions.

The ideological subsystem

Durkheim[34] termed social density, dynamic density and stressed a moral dimension represented by the degree of cohesion between social segments. We are all aware today that ideological cohesion is the best social cement. Numerous authors have stressed the integrative function of ceremonial activities and the fact that their intensification is often used to overcome a crisis in the social system.

Current evidence dates the first shrines clearly separated from cemeteries to the end of Hallstatt c.500-450 BC[35]. From the first half of the Third Century BC onwards, shrines seem to have become more common. They consisted of sacred areas, delimited by ditch and palisade, where animal and

30. Buchsenschutz 1984; Collis 1984; Pion *et al.* 1990.
31. Gruel 1989.
32. Waldhauser 1981.
33. Goudineau 1989; Lejeune 1985.
34. Durkheim 1930; Durkheim 1937.
35. Rybova & Soudsky 1962.

human sacrifice was performed. These shrines contained trophies and tended to be located near the centre of territories and close to frontiers[36]. We can thus discern their role as territorial markers, revealing a period of reinforcement of power. In relation to all members of the community and foreigners one had to express a will and capacity to defend one's territory.

The threat of war indeed requires the community to control its land, which implies exclusion of strangers and foreigners. As well as physical protection, the exclusion of others allows the community to affirm its identity by underlining its differences, and this affirmation can go as far as a war of aggression. The twin function of territory - differentiation in relation to the exterior and reinforcement of collective identity within - is particularly important during periods of changing scales of integration. Incorporation of different communities into the same political unit in fact requires ideological integration of these differences, since force alone cannot maintain the amalgam. The whole system of values is modified and the new social norm bas to be interiorised by the members of the new entity for there to be consensus. Traditionally this is undertaken during communal religious ceremonies.

The founding of temples implies a priesthood, which was a further step towards specialization. Perhaps for the first time in the study zone, political and religious power were separated. Up until then the two powers had probably been held by the same person or group. The first service that elites offered to their community – or so it is believed – seems often to have been of magico-religious nature. It involved ritual control over fertility and communication with the ancestors and gods[37]. The separation remains quite relative, however, as the priests carried out important administrative functions. For this reason, the phenomenon should not be seen as a reduction of power, but rather as a development of the personnel used by the ruling body for governing. In a society where the scale of integration and type of political organisation was changing. the priests diffused a message legitimising power and the necessary modifications in the system of values.

In sum, the archaeological evidence suggests the following chain reaction: first, parts of the ideological domain were modified in order to adapt the value system, then the economy underwent intensified production, and finally there was a political trend towards strengthening the means of government As soon as it was affected by change, each subsystem worked retroactively on its counterparts and this produced a cumulative chain of effects.

The question of "complexification"

Since Polanyi[38] showed how functions are intermingled in the simplest social systems, the whole of social life being dominated by kinship relations, the question of social "complexification" can now be formulated in Godelier's[39] terms: under which conditions do kinship relations cease to play the dominant role in unifying social life?

36. Brunaux & Rapin 1988.
37. Godelier 1973.
38. Polanyi 1957.
39. Godelier 1973.

A slow and discontinuous process

Ethnographic studies have shown the omnipresence of the supernatural in tribal systems and its monopolisation – as a condition of imaginary production – by the elites in chiefdoms and archaic States[40]. The same idea is expressed by Godelier[41], for whom the first forms of state developed more through general cooperation than through minority violence. He deduces from this that the exercise of power should appear as a service rendered by the leaders, and underlines that it is usually of magico-religious nature. The leaders also believe in the usefulness and even the indispensability of the service. As a result, it becomes social reality, even though it is an illusion in absolute terms, and creates for the dominated:

> "une dette qu'ils doivent honorer par le don de leurs richesses, de leur travail, de leurs services, voire de leur vie"[...]"La voie est alors ouverte pour que le pouvoir dû à la fonction devienne un pouvoir d'exploitation, et pour que le travail en plus mis au service de tous devienne du surtravail[42]".
>
> *"a debt which they must honour by the gift of their wealth, their work, their service, and even their life"..."The way is thus open for power from function to become power for exploitation, and for extra work for the benefit of ail to become overwork".*

In Europe the process seems to have been quite gradual. From the beginning of the Bronze Age, we find privileged individuals apparently holding politico-religious power and controlling exotic resources. There was a tendency for this form of concentrated, specialised power to become hierarchical. Political and religious functions thus became increasingly separate. Now at the beginning of the first millennium BC, bronze, the most important prestige good, was being used for agriculture and crafts. As a result, elites controlling bronze began inevitably to control the means of food production as well. This means that local communities governed by kinship relations started to lose control over the subsistence economy. The phenomenon becomes more pronounced at the beginning of the Iron Age, with not only the widely adopted new metallurgy but also the large-scale exploitation of salt, luxury textile manufacture, and specialised breeding of certain animals. The distribution of resources thus became less unequal, since more local communities were able to produce prestige goods. In early La Tène batteries of dozens of large silos occur on certain sites, suggesting a form of control over food surpluses by supralocal elites.

In other words, over about two thousand years, we see a type of society in which the political. ideological and religious domains were so embedded in the socio-kinship domain that they were more or less imperceptible evolving into a type of society where organisation became more diverse, its functions less interwoven. They could now be more clearly identified. They remained interdependent but became relatively autonomous of the socio-kinship subsystem. Its only function now was the maintenance and reproduction of society, principally by regulating kinship relations. This process takes place in societies which can be classed as chiefdoms. As such, even before the adoption of a state form of organisation, kinship relations had ceased to unite all functions of social life. This should not make us think in binary fashion e.g.:

stateless societies: state societies
simple societies: complex societies
cold societies: hot societies

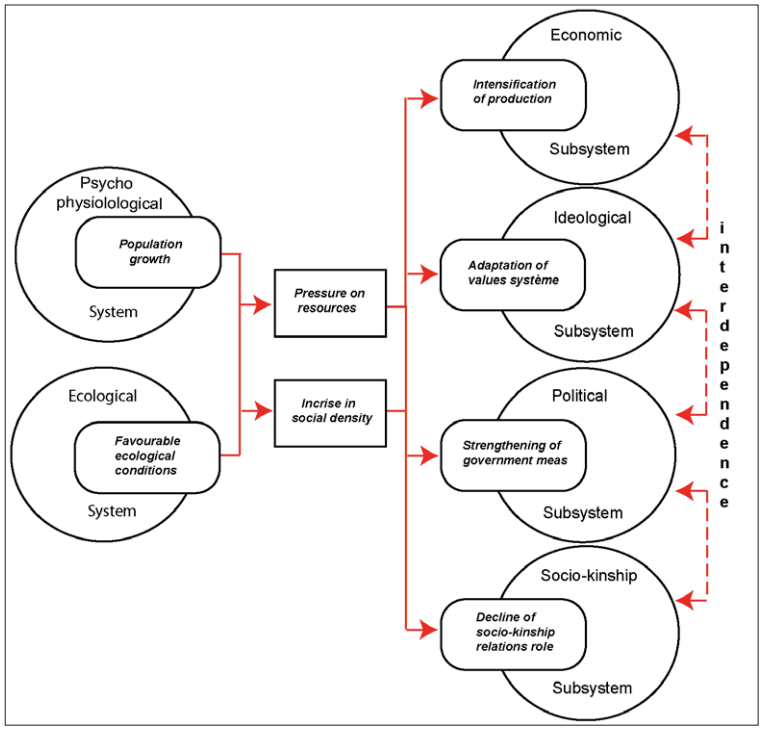
40. Friedman & Rowlands 1977.
41. Godelier 1984.
42. Godelier 1984, 25 & 29.

Rather we should see a more gradual development, patterned by numerous moments of change, towards increased integration but sometimes towards disintegration too.

"Complexification" as resistance to entropy

It has been useful to conceptualise the proposed scenario along systemic lines. This has also enabled us to approach the questionof the apparent determinism of "complexification" and its underlying principles. The social system as I see it is composed of six subsystems (fig. 2). The psycho-physiological is the motor of population growth. This is limited by the ecological subsystem, which has a given carrying capacity. Demographic regulation generally takes place when the environment is threatened by over-exploitation.

Now if ecological conditions become more favourable, the traditional form of regulation loses its ritual character, and this leads quite quickly to pressure on resources and an increase in social density. In this situation, society can bring traditional methods of regulation into play; this solution must have been adopted in most cases. Society can also innovate in order to intensify production. Such an action on the economic subsystem causes a new rise in social density, and this ultimately requires an adaptation of the system of values – in other words the ideological subsystem – as well as an inevitable strengthening of the means of government – in other words a change in the political subsystem. The socio-kinship subsystem, which is dominant up to then, is now affected; the role of kinship relations is reduced. Depending on the situation, the order of succession of these four factors could vary. But this is quite unimportant, since they are interdependent. Change in one changes the others and all retroact with each other.



› Fig. 2. General process of "complexification": the economic, the ideological, the political and the socio-kinship subsystems are not affected always in the same order, but, as soon one changes, each works on the others and retroactively, on the psycho-physiological and ecological subsystems, and so on.

One condition of change recurs in the sequences recorded: a rise in social density. This variable produces both conflict and the correlative necessity of ideological, political and economic integration. Thus, it seems as though social 'complexification' was determined by social density and was consequently destined to become more pronounced. We note in fact that societies 'chose' socio-economic innovation in at least six independent cases: Middle East, Indus, North China, South China, Mesoamerica, and Andean America These original Neolithic centres have ail generated locally or in the neighbouring areas strong states and their form of organisation was diffused and has been adopted almost everywhere at the present time. The same is true of the state form of organisation. This signifies that history can be random, circumstantial and unpredictable in the short-term and on the micro-social level, but seems determined by a tendency towards "complexification" in the long-term and on the macro-social level.

This tendency could be explained by the fact that "complexification" is necessary for the maintenance of stability in societies with high social density[43]. Cohesion and order are maintained here at the cost of energy derived from a difference in potential resulting from the establishment of social hierarchy and from intensive exploitation of the environment. Analogous to the working of thermodynamic machines, this principle is characteristic, according to Lévi-Strauss[44], of societies which he terms 'hot' for this reason. As social conflicts tend to result in general levelling-out, he adds, such societies look for other kinds of disparity, which they then re-establish through colonialism or imperialism. This is precisely the sort of mechanism described by Wallerstein[45] and Braudel[46] for modem limes, and which I am proposing to apply to the European Iron Age.

We can consider that heavy pressure on resources and arise in social density, reduced for a while by resorting to emigration, led societies to reinforce the function of the economic, ideological and political interdependent subsystems to bring about integration and thus maintain social bonds. The process was stimulated by contacts fostered with the Mediterranean States. The latter probably also provided ideological and political models. In the economic field, however, total innovation was necessary, since Mediterranean agriculture could not be adapted to more northern zones.

Finally, it can be suggested that social complexity is necessary to maintain stability when social density increases. The aim would be to create a social differential, like thermodynamic machines which work by shifts in temperature. Admittedly the second principle of thermodynamics States that entropy, disorder and equality inevitably prevail. But this does not invalidate our point of view on growing complexity, since the social subsystem makes the effort to complexify at the cost of increasingly rapid environmental exhaustion. In general terms, the process does tend towards entropy and so is not in contradiction with the second principle of thermodynamics.

43. Forsé 1989.
44. Charbonnier 1961.
45. Wallerstein 1980.
46. Braudel 1979.

BIBLIOGRAPHY

Audouze, F., Buchsenschutz, O. (1989): *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique: du début du IIe millénaire à la fin du Ier siècle avant J.-C.*, Paris.

Boessneck, J., Driesch, A. van den, Meyer-Lemppenau, U., Wechsler-von Ohlen, E. (1971): *Die Tierknochenfunde aus dem Oppidum von Manching*, Wiesbaden.

Boserup, E. (1965): *The conditions of agricultural growth. The economics of agrarian change under population pressure*, London.

Braudel, F. (1979): *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*, Paris.

Brun, P. (1987): *Princes et princesses de la Celtique : le premier âge du Fer en Europe, 850-450 av. J.-C.*, Paris.

Brun, P. (1994): "From the Hatlstatt to La Tène Period in the Perspective of the Mediterranean World Economy", in: Kristiansen, K., Jensen, J., ed.: *Europe in the First Millennium BC*, Sheffield Archaeological Monographs 6, Sheffield, 57-65.

Brunaux, J.-L., Rapin, A. (1988): *Gournay II, boucliers et lances, dépôts et trophées*, Paris.

Buchsenschutz, O. (1984): *Structures d'habitat et fortifications de l'âge du Fer en France septentrionale*, Mémoires de la Société Préhistorique Française 18, Paris.

Charbonnier, G. (1961): *Entretiens avec Claude Lévi-Strauss*, Paris.

Collis, J. (1984): *Oppida: earliest towns north of the Alps*, Sheffield.

Cunliffe, B. (1988): *Greeks, Romans and Barbarians, Spheres of Interaction*, London.

Demoule, J.-P. (1989): "D'un âge à l'autre: temps, style et société dans la transition Hallstatt/La Tène", in: Ulrix-Closset, M., Otte, M., ed.: *La civilisation de Hallstatt: bilan d'une rencontre, Liège, 1987*, Études et Recherches Archéologiques de l'Université de Liège 36, Liège, 141-172.

Durkheim, É. (1930): *De la division du travail social*, Paris.

Durkheim, E. (1937): *Les règles de la méthode sociologique*, Paris.

Forsé, M. (1989): *L'ordre improbable, Entropie et processus sociaux*, Paris.

Friedman, J., Rowlands, M. J. (1977): "Notes towards an Epigenetic Model of the Evolution of 'Civilization'", in: Friedman, J., Rowlands, M.J., ed.: *The Evolution of Social Systems*, 201-278.

Godelier, M. (1973): *Horizon, trajets marxistes en anthropologie II*, Paris.

Godelier, M. (1984): *L'idéel et le matériel*, Paris.

Goudineau, C. (1989): "L'apparition de l'écriture en Gaule", in: Mohen, J.-P., ed., *Le Temps de la Préhistoire, 1*, Paris, 236-238.

Goudineau, C. (1990): *César et la Gaule*, Paris.

Gruel, K. (1989): *La monnaie chez les Gaulois*, Paris.

Haselgrove, C. (1987b): "Culture process on the periphery: Belgic Gaul and Rome during the lace Republic and early Empire", in: Rowlands, M.J., Larsen, M., Kristiansen, K., ed.: *Centre and Periphery in the ancient world*, Cambridge, 104-124.

Hedeager, L. (1978): "A quantitative analysis of Roman imports in Europe north of the Limes (0-400 AD), and the question of the Roman-Germanic exchange", in: Kristiansen, K., Paludan-Müller, C., ed.: *New Directions in Scandinavian Archaeology*, Copenhagen, 191-216.

Johnson, G. A. (1982): "Organizational Structure and Scalar Stress", in: Renfrew, O., Rowlands, M.J., Segraves, B.A., ed.: *Theory and Explanation in Archaeology*, New York-London, 389-422.

Kruta, V. (1987): "Les Celtes d'Italie", *Dossiers Histoire et Archéologie*, 112, 8-19.

Lapierre, J.-W. (1977): *Vivre sans État ? Essai sur le pouvoir politique et l'innovation social.*, Paris.

Lejeune, M. (1985): *Textes gallo-grecs. Recueil des inscriptions gauloises, 1*, Paris.

Méniel, P. (1984): *Contribution à l'histoire de l'élevage en Picardie*, Revue archéologique de Picardie numéro spécial, Amiens.

Metzler, J., Waringo, R., Bis, R., Metzler-Zens, N. J. (1991): *Clémency et les tombes de l'aristocratie en Gaule Belgique*, Luxembourg.

Nash, D. (1981): "Coinage and state development in central Gaul", in: *Cunliffe, B.W. ed.: Coinage and Society in Britain and Gaul: some current problems*, London, 10-17.

Peyre, C. (1979): *La Cisalpine Gauloise du III^e au I^er siècle avant J.-C.*, Paris.

Pion, P., Auxiette, G., Brun, P., Demoule, J.-P., Pommepuy, C., Robert, B. (1990): "De la chefferie à l'État ? Territoires et organisation sociale dans la vallée de l'Aisne aux Âges des Métaux (2200-20 Av. J.-C.)", in: *Actes des X^e Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire, Archéologie et Espaces, Antibes, Octobre 1989, APDCA*, 183-260.

Polanyi, K. (1957): "The economy as instituted process", in: Polyani, K., Arensberg, C., Perason, H., ed.: *Trade and Market in the Early Empire, Economies in History and Theory*, New York, 243-270.

Reynolds, P. J. (1979): *Iron Age Farm. The Butser Experiment*, London.

Rybova, A., Soudsky, B. (1962): *Libenice*, Praha.

Service, E. R. (1962): *Primitive social organization: an evolutionary perspective*, New York.

Van der Leeuw, S. E. (1981): "Information flows, flow structures and the explanation of change in Archaeology", in: Van der Leeuw, S. ed.: *Archaeological Approaches to the Study of Complexity (Cingula VI)*, Amsterdam, 230-329.

Waldhauser, J. (1981): "Organisation de l'habitat celtique en Bohème du Hallstatt final à La Tène III: enquête sur la région celtique du cours moyen du fleuve Bilina", in: Buchsenschutz, O., dir.: *Les structures d'habitat à l'âge du Fer en Europe tempérée*, Paris, 142-146.

Wallerstein, I. (1980): *Le système du monde du XV^e siècle à nos jours, t. I: Capitalisme et économie-monde, 1450-1640 ; t. II: Le mercantilisme et la consolidation de l'économie-monde européenne, 1600-1750*, Paris.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

ÉLUCIDER L'ÉVOLUTION DES INÉGALITÉS SOCIALES ET L'ORIGINE DE L'ÉTAT

ÉLUCIDER L'ÉVOLUTION DES INÉGALITÉS SOCIALES ET L'ORIGINE DE L'ÉTAT

Reconstitution de la Heuneburg incluant le plateau fortifié, la ville basse et l'agglomération extérieure (Landesamt für Denkmalpflege im Regierungspräsidium Stuttgart, Faber Courtial)

FROM CHIEFDOM TO STATE ORGANIZATION IN CELTIC EUROPE[1]

Brun, P. (1995a): "From chiefdom to State organization in celtic Europe", in: Arnold, B., Gibson, D.B., dir.: *Celtic chiefdom, Celtic State: the evolution of complex social systems in prehistoric Europe*, Cambridge - New York, 13-25.

Je cherchais là à comprendre le passage existentiel d'une forme d'organisation à une autre, mais je butais sur ce qui m'apparaissait comme une contradiction. Je postulais, en effet, que l'intensification agricole déterminait le processus de complexité sociale ; ce qui minorait de fait le rôle forcément décisif des échanges à longues distances à cause du caractère répétitif et souvent durable des phases de récessions. Je n'avais pas encore compris que cette contradiction se résolvait en articulant les changements évolutifs sous la forme de cycles adaptatifs.

I was trying here to understand the existential transition from one form of organization to another, but I came up against what seemed to me to be a contradiction. Indeed, I postulated that agricultural intensification determined the process of social complexity, which therefore downplayed the necessarily decisive role of long-distance exchanges due to the repetitive and often long-lasting nature of recessionary phases. I had not yet understood that this contradiction could be resolved by articulating evolutionary changes in the form of adaptive cycles.

Introduction

State-level organization emerged in the Celtic world during the second and first centuries BC as the end result of an evolutionary process of increasing social complexity. This process, whereby the State replaced already distinctly stratified social formations resembling chiefdoms, seems to conform to typologies elaborated by neo-evolutionist anthropologists[2]. This model is however too sketchy. Historical records of the Iron Age suggest that the mechanical and irreversible character

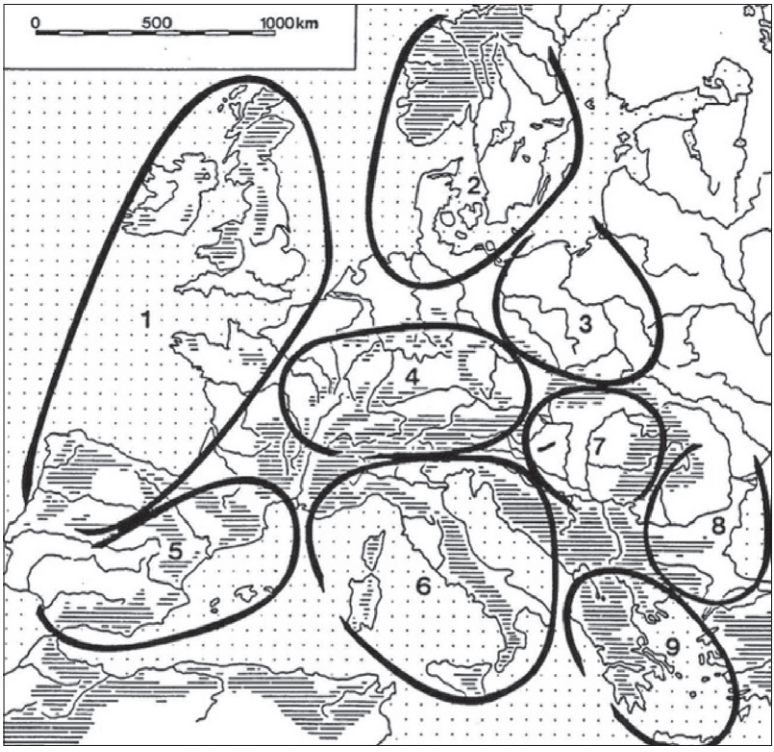
1· Translation: Sinéad Ni Ghabhláin.

2· Fried 1960; Service 1971; Service 1975.

of this model should not be overemphasized. Chiefdoms are revealed as quite diverse and, above all, fragile. They form in one place, only to disintegrate a little later and then reappear elsewhere. My aim is to propose a formal model concluding that the emergence of Celtic States represents a significant qualitative change. Evolutionary theory suggests that external factors can have effects on the social dynamic only if internal factors (technical innovations and intensification of production) are locally present. We may succeed in detecting the necessary conditions, but not the extent of those conditions; the choices between the various possible solutions go beyond organizational difficulties and remain impenetrable. We can suppose that researchers engaged in an information processing capacity and in the study of chaotic systems are confronted with the same kind of phenomena, and will soon allow us to surmount this difficulty.

The identity of the Celts

The historical sources identify as Celts the bearers of the archaeological culture called La Tène. The human groups called Celts, who invaded the north of Italy in the 4th c. BC, carried the same equipment as those who lived in the North-Alpine zone (fig. 1). The same observation can be made of the groups who came to cohabit with the Ligurians and who occupied the coasts of Languedoc in the south of France in the 2nd c. BC. The term "Celt" designates with certainty the La Tène cultural complex from 400 BC on. At first the terms Celt and Gaul are used interchangeably in the texts, then later, the term Gaul tends to designate a sub-group of the Celtic entity. The bearers of the La Tène culture are clearly Celts. This culture covers the same geographical area as the



› Fig. 1. European cultural complexes. 1. Atlantic Complex, 2. Nordic Complex, 3. Lusatian Complex, 4. North-Alpine Complex, 5. Iberian Complex, 6. Italian Complex, 7. Carpathian Complex, 8. South-oriental Complex, 9. Grecian Complex.

Hallstatt culture which preceded it. In addition, nothing in the assemblage of the La Tène culture indicates an immigrant population. It has been generally accepted for a number of years that the bearers of the Hallstatt culture were the antecedents of those of the La Tène culture. These two terms are, unfortunately, ambiguous. Therefore, it is necessary to reserve their use to qualify simple chronological periods. The cultural homogeneity of the North-Alpine zone, the seat of the culture identifiable as Celtic, goes back, in fact, to the first half of the second millennium. Following Clarke, I have called this assemblage the "North-Alpine Complex[3]". The following traditional stages are involved: the Tumulus culture of the Middle Bronze Age, the Urnfield culture, the Hallstatt and the La Tène cultures. The geographical extent of this entity expands and contracts over time but retains the same initial area of influence.

Chiefdoms, or socially stratified formations

The Bronze Age – age of ambiguity

The principal characteristics of the Bronze Age appear during the middle of the third millennium BC. The Beaker phenomenon is the vector, or one of the expressions, of quite important changes. These include the generalized use of copper across the Continent and the practice of constructing a circular tumulus for an individual burial, sometimes accompanied by a rich assemblage in copper, gold, and amber. Social change is manifested, above all, by the individualization of political power. No longer is it segments of society, such as lineages, that are demonstrating their status through funerary monuments, but rather individuals and their immediate relations. From the beginning of the Bronze Age, certain children's tombs are furnished with symbols of high social status. Status is therefore probably transmitted through heredity. The dominant social stratum also seems to have preferential access to copper objects. The available historical sources, the spatial distribution of social groups, and their anthropological correlates suggest that they were, for the most part, integrated at an intermediary scale between the local (the site and its immediate catchment area) and the regional levels. Each autonomous political community consisted of around a hundred people on average, distributed in five to eight small settlements. Hereditary transmission of leadership roles is the principal argument for classifying these forms of social organization as chiefdoms. The other argument – socio-economic centralization, which implies the redistributive role of the chief[4] – remains difficult to use outside of Wessex as the scale of integration is generally barely above the local level.

This is important because, in effect, it signifies the first stage in the emergence of political organization operating beyond the descent system. If kinship organization offers lineage societies the opportunity of agglomeration, for example in the case of war, this aggregation would dissolve once its goal had been attained. This principle based on kinship must be contrasted with the more durable principle of integration based on territory, or co-residence[5]. The Wessex communities seem to have succeeded in organizing polities 1000 km^2 in extent on this territorial principle[6]. Evidence of similar polities is very rare in Europe during the same period. The large territories which characterized the Wessex chiefdoms[7] were not any more durable than chiefdoms documented in

3· Brun 1988b; Brun 1988a.
4· Renfrew 1973.
5· Sherratt 1984.
6· Renfrew 1973.
7· Renfrew 1973.

other contexts. This level of integration remained markedly intermittent during the Bronze Age. The available data, then, do not conform to the classical model of centralized territories. The data do support the centralization of power but only at a restricted scale and in three forms[8]:

I. A cluster of dispersed farms gravitate around a monument, a sort of tomb-sanctuary, which symbolizes the unity of the territorial community. This community is ruled by a chief who occupies one of the farms.

2. A cluster of farmsteads polarized by a village, near which is found the territorial sanctuary. These clusters should be composed of more numerous agricultural units than the preceding case (paradoxically the disparity of wealth is less evident).

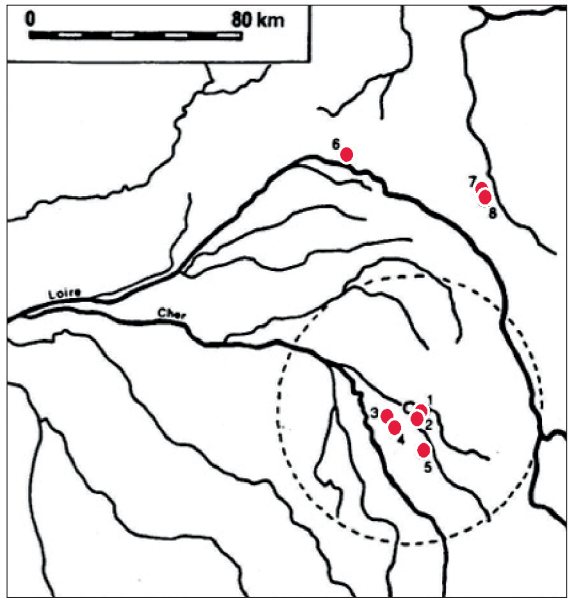
3. Identical in organization to #2, but the central role of the village is held by a fortification. It appears that this type of settlement owes its existence to the control it exerted over long-distance exchange, especially over exchange in metal. This was a phenomenon of marginal zones where exchange between cultural complexes could take place outside the constraints of community laws. Each politically autonomous territory measured from 7 to 15 km in diameter during the whole period, except during periods of temporary expansion. Variation in territorial extent could be conditioned by other factors, of course – geomorphological, pedological, and topographic. All things considered, social stratification did not succeed in stabilizing Bronze Age polities. The polities existed but remained unstable. Thus, the mode of organization of Bronze Age societies retained many of the characteristics of the late Neolithic period.

Stabilization of political territories

During the Hallstatt B2/3-C periods (900-600 BC), the settlement pattern changes markedly. There is a great increase in the number of fortified sites. Small cemeteries of tumuli appear, often close to the fortifications. Typologies of ceramic and metal objects indicate the fragmentation of previous cultural units. Bronze hoards become more numerous – they are larger and their composition is more varied. Iron working becomes widespread. Rare earlier, iron objects increase rapidly in number during the ninth and eighth centuries BC. The phenomena noted above seem to imply social reorganization on a centripetal principle. A small fortification, the seat of the local aristocracy, polarizes each politically autonomous territory. The neighboring group of tumuli corresponds to a cemetery for the local aristocratic dynasty. During the same period, products from central Italy are beginning to be found north of the Alps. Most of the products of this region, a region undergoing urbanization, had traveled through the eastern group of cultures of the North-Alpine Complex. Baltic amber took the same routes in the other direction. The opulence of the eponymous cemetery of Hallstatt during the eighth and seventh centuries BC is explained not only by the exploitation of the salt deposits at the site, but also by its location near the most important east Alpine passes. It is in Bavaria, Franconia, and Bohemia that a dense concentration of tombs which produced horse trappings has been found[9]. Chariot burials are especially numerous there during this period[10]. Hallstatt is not unique in its intensive exploitation of salt. The majority of rock salt beds began production during this period. The marshes of the Seille in Lorraine are a good example. Excavation has revealed that certain artificial islands composed of the residues of salt domes belonging to this period were up to 15 m deep. The volume has been estimated at 3 million cubic meters. This implies specialized mining communities. The same characterization also applies

8· Brun & Pion 1992.
9· Kossack 1954.
10· Kimmig & Rest 1954; Piggott 1983.

to certain copper mines in upper Austria. There are also indications of economic specialization in animal herding. In Switzerland, lakeside stations practiced animal herding dominated by cattle rearing, while others specialized in sheep rearing. At Choisy-au-Bac in the Paris basin, the proportion of pigs in the faunal assemblage reached 60 percent with females predominating – an indication of particularly intensive specialized breeding[11]. Economic specialization increased not only at the inter-community level, but also within each community. The forge took its place beside the bronze workshop. Iron working requires the availability, knowledge, and expertise of full-time specialists. The presence of another kind of specialized craftsman – the carpenter-wheelwright – is evident in the ceremonial chariots. These craftsmen must have collaborated closely with the ironsmiths. It is during the same period that sophisticated looms first appeared. These allowed the execution of twilled weaving, a more sophisticated weaving technique which employs chevron and lozenge motifs of varied colors and of great delicacy; in short, they made possible the production of luxury cloths and tapestries. The existence of other craft specialists is implied by these great vertical looms. It should be emphasized that these craftsmen depended on the aristocracy, as the principal, if not only, consumers of their products. We must wait until the 6th c. BC to see iron play a significant role in tool kits; up until then, it was used primarily for the production of weapons. During Hallstatt D times (600-450 BC), contact with the Graeco-Etruscan world was instrumental in bringing about important changes in the social organization of west central Europe. During the two preceding centuries a north-south axis of exchange gradually superseded all other axes. This involved, principally, the eastern part of the North-Alpine Complex. During the 6th c. BC, the demands of the Mediterranean cities were increasingly felt in central Europe – but henceforth, in the western part, in association with the foundation of the Greek settlement of Massalia. The chiefs that were located directly on the principal communication routes obtained more Mediterranean diplomatic gifts. In the framework of a prestige economy, they gained in power, reinforcing their control of exchange with the Mediterranean civilizations, monopolizing redistribution, and finally subjugating neighboring chiefs. In this manner, centralized political units of a scale previously unknown in Europe were formed. These princedoms disintegrated in the 5th c. BC, whereas the intermediary role seems to have been transferred to the Tessin community on the one hand, and



› Fig. 2. Distribution of sites containing Greek-Etruscan imports of the second half of the 5th c. BC in central France. Empty circle: habitation sites of Bourges (fortified?). Red circles: tombs. 1. Bourges "les Fonds Gaydons"; 2. Bourges "la Route de Dun"; 3. Morthomiers; 4. Le Subdray; 5. Prunay; 6. Mardié; 7. and 8. Sainte-Geneviève-des-Bois "la Ronce". Large circle: circle of 100 km in diameter corresponding to the average size of principalities belonging to the preceding period.

11• Méniel 1984.

to the communities situated at the north-western periphery of the area held by the princedoms on the other – the Hunsrück-Eifel, Aisne-Marne, and Berry regions. This competition destabilized the "princes", whose power remained very fragile because it depended totally on their contacts with the exterior. The zones in which diplomatic gifts were henceforth concentrated offer a contrasting image. They manifest structural analogies with the princedoms; with the exception of the region of Bourges (fig. 2), these cultural groups do not seem to be as centralized. Perhaps a political crystallization of the princedom type would have been produced if they had had more time to develop, as will be discussed later in this chapter. In the Hunsrück-Eifel, Aisne-Marne, and Berry regions, the density of habitation sites and cemeteries reached an unprecedented level during this period[12]. The same conclusion is reached by a study of the settlement pattern in Bohemia[13].

Celtic expansion

From the beginning of the 4th c., numerous Celtic groups, organized under the authority of aristocratic chiefs, were established in northern Italy. The first, the Senones, probably came from Champagne. Another large contingent, the Boii, arrived later from Bohemia. This movement affected the whole of the Celtic world. Direct sustained contact with Latin and Etruscan civilization led Celtic groups to adapt by adopting not only a new mode of artistic expression, the famous Celtic art style of the La Tène period, but also, apparently quite rapidly, an urban-type territorial organization[14]. This evolution toward increasing organizational complexity is observed not only in Italy but also in the south of France. Small fortified cities became common in the fourth and third centuries BC. It does not appear, however, that the Celtic expansion in southern France was massive. Infiltrations here must have produced progressive Celticization without affecting the continued process of increasing social complexity, supported by the presence of Marseilles. Celtic expansion also took place toward the west and the east.

However, these disturbances led to the disintegration of the traditional exchange networks. In effect, prestigious Mediterranean objects only rarely reached central Europe[15]. Rich tombs became rare, and population density fell noticeably. This regression should not be exaggerated, however. Only the highest level of social integration disappeared. Local-level communities probably rediscovered their political autonomy but their internal organization remained stratified. Differences in social rank persisted, as is indicated by the variation in wealth found in tombs. The social range represented by this variation was simply more limited.

The density of cemeteries remained high, one every 4 km on average, but these were small, containing the remains of two or three aristocratic families at the most. The Duchcov votive deposit (Czechoslovakia) shows the development of craft production on a large scale for certain goods, such as ornaments[16]. Intra-Celtic stylistic homogeneity remained very strong, demonstrating the continuing intensity of exchanges throughout the cultural complex. With the occupation of northern Italy, the south-north exchanges also had a tendency to take an intra-Celtic form. It appears that Celtic expansion attained its maximum extent in the 3rd c. BC. While it is certain that these movements of Celtic people took place, it is unlikely that they were as massive elsewhere as

12. Demoule 1989.
13. Waldhauser 1981.
14. Peyre 1979.
15. This term refers to the region between the Mediterranean and northern Europe.
16. Kruta *et al.* 1978.

they were in northern Italy. Regions such as Armorica and England, for example, retained a strong individuality and it is difficult to discern the influence of immigration and acculturation there.

Celtic States

Territorial reconstruction

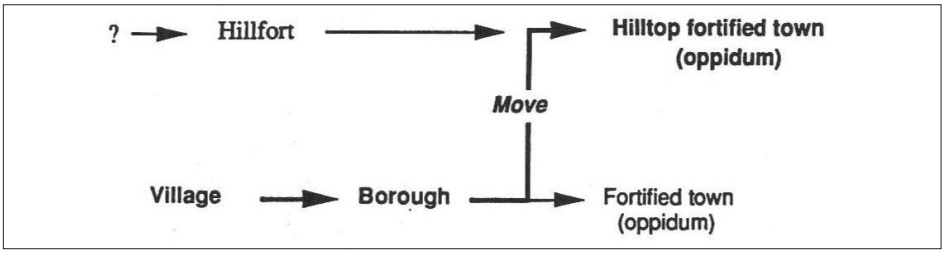
Celtic expansion ended in the second half of the 3rd c. BC during the La Tène C1 phase. This is when some additional new elements appeared alongside older characteristics. The three most visible new elements are the adoption of coinage, the reappearance of the rite of cremation, and the creation of new sanctuaries. All three were still only in an incipient phase. Coinage, which remained rare and retained its intrinsic metallic value, did not circulate in a manner any different from the other prestige goods. The gradual nature of the transformation of the funerary rite suggests that the new elements should be explained in some manner other than by recourse to rapid and large-scale population movements. The new communal sanctuaries could signify the need of these sodalities to define their territorial boundaries more clearly and, by association, to strengthen community identity.

This transformation is associated with the La Tène C2 period, which began around 180/170 BC. Money came into general use as currency for the first time - its value a convention guaranteed by the issuing authority. Cremation was practiced almost without exception. The settlement pattern changed. Large boroughs that were centers of craftwork and marketing activity were established. Some of these boroughs erected enclosing ramparts – e.g. those at the site of Amboise[17] in France. This recently excavated town seems to invalidate the supposed earlier development of the oppidum in the eastern Celtic area, with the sites of Stradonice and Pohanska cited as especially early examples. These hillforts, however, remained very few. In the present State of knowledge, unenclosed settlement agglomerations of tens of hectares were more numerous in the east as well as in the west – e.g. Mistrin, Střelice, Vienne, Bad Nauheim, Breisach-Hochstetten, Sissach, Basel-Gasfabrik, Feurs, Levroux-les-Arènes[18]. Several of these boroughs have produced evidence of coin production. All have yielded evidence of very specialized craft production in gold, bronze, iron, glass, bone, or pottery. Significant quantities of Roman amphorae are often found in them. On the whole, these sites possess most of the features that have been found in more recent *oppida* sites, with the exception of fortifications.

In the course of La Tène D1, some of these larger settlements were surrounded by ramparts. Occasionally these fortifications enclosed an area which exceeded the boundaries of the residential part of the site – i.e. Manching, Berne-Engehalbinsel, and Besançon. In most cases, however, the populations were moved to a nearby fortified prominence. Three examples are now well known – at Breisach, where settlement shifted from Hochstetten to the Münsterberg; at Basel, where the inhabitants moved from the Gasfabrik to the Münsterhügel, and at Levroux, where the Arènes was abandoned in favor of the Colline des Tours. Otherwise, as J. Collis[19] has stressed, the majority of *oppida* are new towns, founded *in extenso* on sites devoid of pre-existing fortification. We must, then, assume a transfer of people and functions.

17. Buchsenschutz 1984.
18. Collis 1984.
19. Collis 1984.

This process appears to have been gradual in spite of the fact that it seems to represent only a shift in topographical preference for settlement location (fig. 3). Large agglomerations were formed little by little by centralizing craft production and commercial functions. Those sites which produced their own money were also centers of a political power capable of ensuring its value. Some settlements had been fortified by the beginning of La Tène C2. Their ramparts already enclosed large areas on prominences – 80 ha at Stradonice and 50 ha at Amboise. Their internal organization is not well understood, which makes their interpretation difficult. A more numerous class of settlement was the unenclosed lowland borough. These evolved in two ways; either the original town was eventually fortified, or the settlement was moved to a nearby fortified prominence. This phenomenon was particularly prevalent during La Tène D1 and at the beginning of La Tène D2, that is, during the first third of the 1st c. BC[20].

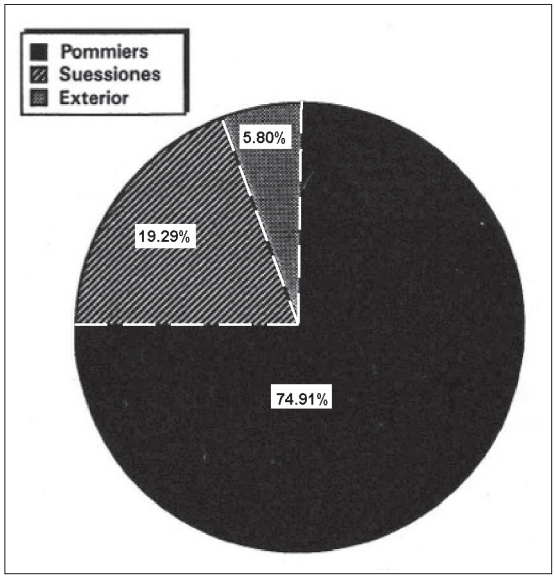


› Fig. 3. The development of fortified Celtic towns (*oppida*). Bold arrows show most frequent direction of evolution.

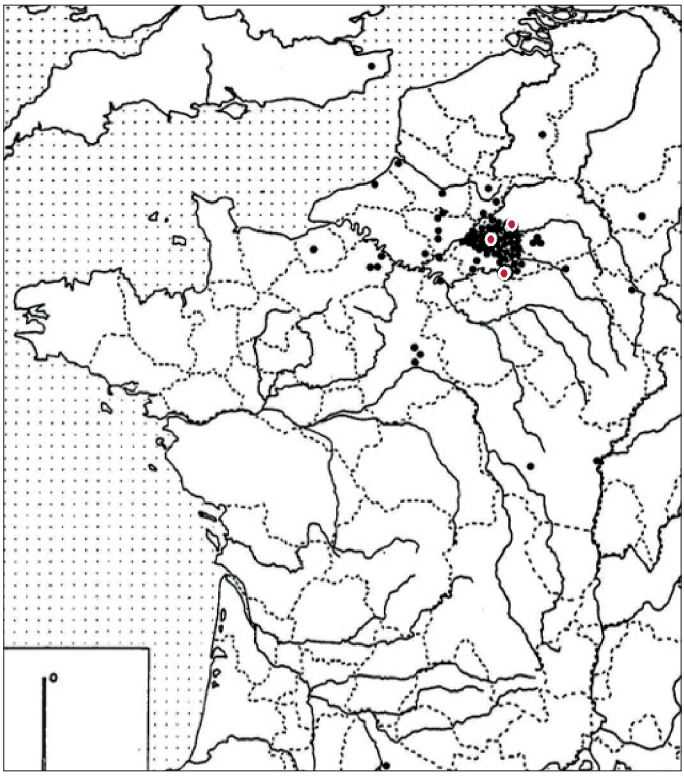
Were these fortifications a response to an insecure climate? It is possible that military conflicts took place between groups undergoing political restructuring, and opening up to Mediterranean trade. The negligible military value of certain ramparts should be noted, however, particularly the most extensive examples which were also the most costly. It is more likely that these were an ostentatious manifestation of power and a symbol of territorial control, a symbol reinforced by a dominating topographical location. The rampart was thus the principal public monument. Its length was a function of the power of the State, proportionate to the surface area of the polarized territory *extra muros*. The internal organization of these sites challenges the idea of a gradual process of centralization. The density of structures was actually very low. All *oppida* are characterized by household units composed of individual houses plus ancillary structures (granary, cellar, pit) centered around a palisaded courtyard. This household cluster evokes, in reduced form, contemporary farms. Thus, the traditional architectural organization was still the structural basis of the later settlements. To this were added open spaces, situated inside the fortification. These could serve as pasturage or for agriculture, which would decrease even more the contrast between rural and urban space. The *oppida* of temperate Europe can, however, qualify as towns. We are certain that several of the largest had inhabited areas of 20 to 40 ha, which even with a low settlement density implies a large permanent population. Various service activities were concentrated there and coinage was being produced. The *oppidum* was, thus, the seat of political and economic power. It tended to be situated in the center of the territory it controlled. This structural link between the urban and rural populace is manifested by the correlation between the surface area of the

20• There is no solid archaeological argument for making the La Tène D1/D2 transition correspond with the end of the Gallic wars, around 50 BC.

central site and that of its territory. This relationship is explicitly indicated by Caesar. It is testable archaeologically by the distribution of coin types produced by the center (fig. 4 and 5).



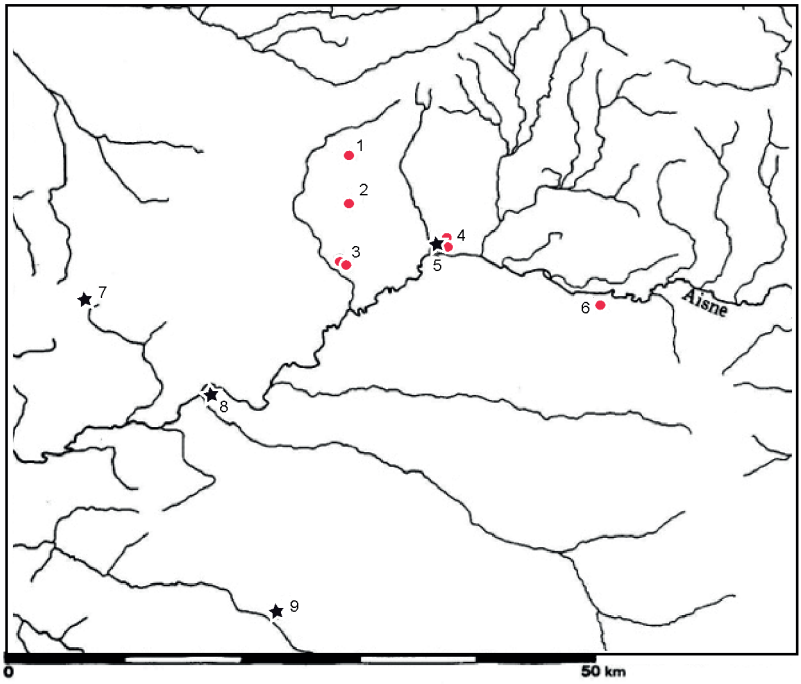
› Fig. 4. Relative proportion of coins bearing CRICIRV found in the central site of Pommiers (principal *oppidum* of the *Suessiones*) and the remainder of the *Suessiones* territory (boundaries of the medieval diocese) to those found outside this territory.



› Fig. 5. Distribution of coins bearing inscription CRICIRV on a map of politically autonomous Celtic territories to the extent that they can be reconstructed from the boundaries of medieval dioceses. Dotted circles: coin hoards.

Reinforcement of social stratification

During the last two centuries BC, in spite of a limited amount of recoverable data, an uneven distribution of wealth is apparent among the known tombs within several culture areas – particularly in Belgian Gaul from Normandy to the middle Rhine. There, on the north-western periphery of the Celtic world, we know of thirty or so tombs containing parts of wagons, which were exposed, like the deceased, to the flames of the funeral pyre. Some Roman vessels have been recovered from these rich tombs as well. Concentrations of luxurious tombs around *oppida* are conspicuous (fig. 6). They resemble the configurations of "princely" tombs and settlements from the end of the early Iron Age. The evident hierarchy of fortified sites also expresses marked social stratification. The archaeological evidence does not contradict the literary sources. These distinguish three social categories: aristocratic warriors, from whose ranks were recruited the sovereigns or supreme magistrates; the druids, some of whom we know were aristocrats; and all the others – the majority of the population. The written sources also suggest that, at least for royalty, social status was inherited through the male line. For the highest social categories, filiation was patrilineal and residence patrilocal, as is suggested by examples of inter-tribal marriages where the spouse goes to live with the husband[21]. At the other extreme of the social scale we can assume the existence of a slave category, in spite of the silence of the ancient sources on this subject[22]. We are uninformed as to their numeric importance and their function. In addition, we do not know if the servile class consisted only of domestic slaves, or if it constituted the base of the workforce as it did



› Fig. 6. Concentration of tombs with imports of La Tène D (red circles) around the *oppidum* of Château-Porcien "Le Nandin". 1. Hannogne "le Grand Chemin"; 2. Banogne; 3. Saint-Germainmont "le Poteau"; 4. Château Porcien "la Briqueterie"; 5. Château-Porcien "Le Nandin"; 6. Thugny-Trugny *oppida* (black stars); 7. Saint-Thomas; 8. Condé-sur-Suippe; 9. Reims.

21· Caes. *BGall*., I. 18,7; Lewuillon 1990.

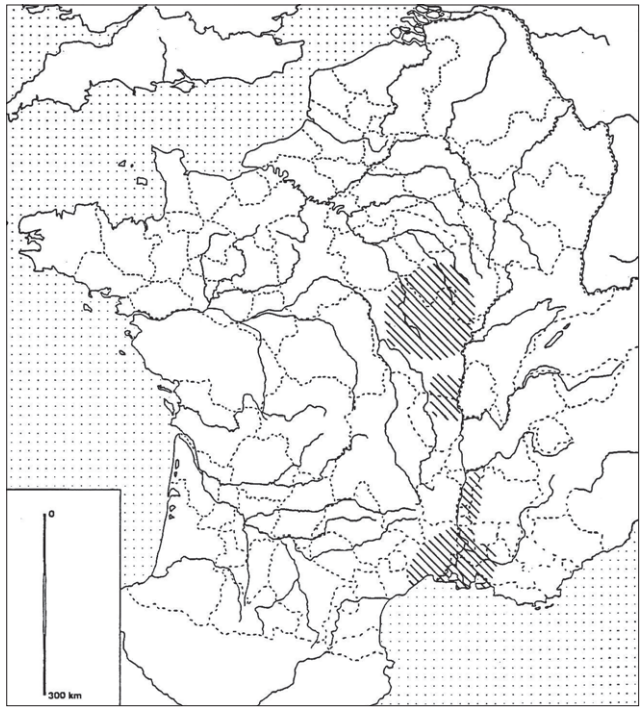
22· Caes., *BGall*., VI.19,4.

with the Romans. Social differentiation was not only vertical. Economic specialization was strongly accentuated, particularly in the towns. Many more individuals practiced craft production and trade full time. But of course, the vast majority remained peasants who produced the necessary surplus to supply the town-dwellers.

The Celtic territories of the 1st c. BC: chiefdoms or States?

At this stage in the description of an evolutionary process, we must ask if the politically autonomous entities which appeared in the final two centuries BC were still at the level of some type of chiefdom, or whether they constituted the first States of temperate Europe. This question brings us back to a more general theoretical problem: does the emergence of the State represent only quantitative change, or a real mutation, a qualitative change taking place during the formation of chiefdoms, as proposed by Carneiro[23]? Our case study suggests that, at least in the Celtic world, State formation represented real qualitative change by comparison with the chiefdom level entities which preceded this transformation.

The use of coinage as currency implies a political organization which controls the monetary pool in circulation, controls exchange at the borders, and controls the authenticity of legal tender. Without doubt, this constitutes the most decisive argument in favor of calling these political entities States. Another category of evidence proves to be of great importance in this regard – the written records[24]. Around 200 BC a series of Celtic language inscriptions transcribed in the Greek alphabet appear in the south of France. During the 1st c. these records, not surprisingly, follow the Rhône corridor up as far as Bourgogne (fig. 7). So far around 400 inscriptions of more than one letter



› Fig. 7. Distribution of Gallo-Greek inscriptions in Gaul.

23· Carneiro 1970.
24· Goudineau 1989.

are attested to. Most are graffiti on pottery. They remind one of the Helvetian ceramic tablets enumerating the emigrants stopped by Roman troops in Burgundy[25]. According to Caesar, writing was not used for religious purposes although it was reserved for druids; it was used primarily to draw up accounts as well as public and private records. We can thus conceive of a higher administrative entity that managed treaties and contracts and was made up of individuals with religious legitimacy. Such a recording system in conjunction with the use of monetary currency suggests the existence of an influential social group endowed with administrative powers and capable of guaranteeing economic and legal transactions. Consequently, what we observe in the evolution of the Celtic world is not only an increase in the degree of centralization, of vertical and horizontal differentiation, but, above all, the appearance of a specialized governmental institution, a bureaucracy, in which the principal public powers – judicial, military, and religious – tended to concentrate. A parallel development is the establishment of a monetary economy, an economy based on a unit of value which had to be accepted in exchange for any commodity; a value system that allowed and facilitated differential consumption. Thus, a qualitative change was achieved. Political and economic organization became changed in character; Celtic society acquired the fundamental criteria of what we call the State.

The principles of evolution

Internal factors

The archaeological record of the Bronze Age, in particular the social correlates of settlement patterns, suggests that for over a millennium the social hierarchy remained founded on long-distance trade and not on the control of land. Chiefs probably exercised control over the apportionment of land through their role as arbitrators of conflicts such as intra-community border disputes. They did not, however, control the primary products of the land and its surplus, quite simply because these only travelled short distances. For most local chiefs, secondary products with a higher exchange value were exotic – their control of these could only be weak and partial. Thus, they remained deprived of the economic base necessary for the permanent expansion of their territorial power[26]. It is apparent that Bronze Age communities displayed expansionist tendencies[27] involving a significant demographic increase, the cultivation of previously uncultivated lands, and an increasing density of occupation. For reasons difficult to understand, the North-Alpine Complex spread more than others at the expense of neighboring complexes. Migration of settlers is one possibility. This expansion seems to have come to a halt at the dawn of the last millennium BC. There are several lines of evidence that suggest this. These can be interpreted as the result of a social and economic crisis – of an internal contradiction between a fast-growing population and stagnating modes of production – a situation which generated increasing conflicts.

The profound changes which appeared with the Hallstatt B3/C periods can be interpreted as the solution adopted to resolve the crisis, whereby autonomous communities would be stabilized and consolidated. The new strategy can be deduced from the increase in fortified centers, the development of an iron metallurgy that was less dependent on trade than tin-bronze metallurgy, the economic specialization of certain sites in the exploitation of salt or pig farming, and the adoption of innovative techniques in textile production such as the weaving loom with four warp

25· Caes. *BGall.*, I.29.
26· Harding 1984.
27· Rowlands 1980.

bars, permitting the fabrication of luxury clothing and tapestries. In other words, communities were endowed with new secondary products produced from raw materials which were more widely distributed. Social stratification could be crystallized, given that the local economic base, which was controllable by the chiefs, was henceforth potentially present everywhere.

Once the necessary local base was in place, contact with the Mediterranean stimulated a considerable enlargement of both the scale and the level of integration, leading to the emergence of the principalities of the West Hallstatt Zone. However, as during the Bronze Age, this dependence on exterior influences left entities of a certain size in a very fragile position. It was not, however, an interruption in the provision of prestige goods which caused the disintegration of these principalities, since Etruscan goods continued to pass beyond the Alps during the whole of the 5th c. BC. There is another possible external cause for the collapse of the late Hallstatt polities which will be proposed in the following section. The ostentatious manifestation of power was eventually transmitted to the north-western periphery of the former principalities of the West Hallstatt Zone. It does not appear that a comparable degree of stratification had the time to develop there. Internal tensions, described by the ancient texts and compatible with the archaeological record, were caused by overpopulation and social conflict. These tensions were not resolved by an increase in social complexity, but rather by the emigration of excess population. This horizontal movement of people resulted in a decentralization of the stratification process during the fourth and third centuries BC. On a scale of social integration, the early La Tène polities barely surpassed the local level – a situation equivalent to that which existed during Hallstatt B3/C, between 900 and 600 BC.

During the 2nd c. BC, local factors made possible the emergence of State formations. Archaeology has produced evidence of significant change in agricultural practices. This phenomenon has not yet been the object of the research it deserves, but it is certain that many tools and agricultural techniques appeared during this period. Agriculture during the 2nd c. BC involved methods which, for the first time, permitted production on a scale sufficient to support a relatively large non-agricultural population concentrated in large settlement agglomerations. It seems that in temperate Europe more complex methods of agriculture were necessary in order to produce this surplus than those that have come to light in either the irrigated regions of the Middle East, or in Mediterranean areas of dry polyculture. After the 2nd c. BC, temperate European communities were able to maintain the conditions that were necessary to support a level of social differentiation as developed as that of the State. These internal developments, combined with external influence, enabled a breakthrough to a higher level of social complexity.

The dynamic of the Mediterranean world-economy

During the Bronze Age, displays of wealth and power (monumental tombs, rich grave goods) are frequently associated with exotic prestige goods of metal and amber. From this we can deduce that wealth and power were tied to preferential access to prestige goods. But this observation does not inform us as to whether this access was the cause, or only the consequence of social stratification. Another fact – the geographical localization of the most spectacular displays of power – tips the scale in favor of the first proposition. These displays did not occur close to the primary source of the critical material, but instead along the communication routes through which the prestige goods passed.

The Mediterranean world-economy integrated the North-Alpine complex during Hallstatt B2-3/C. The Greek and Etruscan towns experienced an increasing demand for raw materials which led them to enlarge their supply areas until they embraced a large part of the continent. In this vast exchange system, certain well-positioned local chiefs played the role of privileged intermediaries.

They were able to monopolize trade and exchange, and controlled the supply of Mediterranean prestige goods, ultimately extending their influence into neighboring territories. They reduced local rulers to vassal status. These "princes" played the part of necessary intermediaries between the Mediterranean cities and the supply communities which they controlled on the one hand, and the more northern communities on the other: The economic system in which the Celtic "princes" played the role of intermediaries corresponds to that which F. Braudel[28] brought to light for the fifteenth and sixteenth centuries AD, which he called a "Mediterranean world economy". I. Wallerstein[29] developed a model of the same type that covers a much longer time period.

I have recently developed an explanation of the sociopolitical disintegration of Hallstatt D in terms of a functional breakdown. The late Hallstatt principalities would have been stripped of their preeminent role by competition from emerging exchange routes[30], the middle Rhine, and the Champagne areas. In intruding into the preexisting exchange system, the negotiators from the Tessin could have looked for intermediaries further to the north. But the chiefs of these regions were no more than links in the chain of a down-the-line trade network, assuring contacts with their social equals and with the more northerly zones in order to assemble indigenous products in the form of metal, salt, meat, skins, furs and slaves. A more elegant explanation can be proposed: it can be argued that the scale of social integration was extended into new zones where ritual feasting apparatus was also present, but that it did not have time to crystallize because the invasion of Italy disrupted the exchange routes. According to this hypothesis, the Golasecca culture which occupied the Tessin[31] is seen as a functional outgrowth of Etruria in the second half of the 5th c. BC. It would have corresponded to an expansion of the first sphere of the concentric system of the world economy. This hypothesis requires the existence of towns in the Po plain at the fringe of the Golasecca culture. A representative site is the Etruscan center of Forcello at Bagnolo S. Vito, near Mantua[32]. Consequently, the transfer of the role of intermediary in the exchange network to Berry, Champagne, and the middle Rhine could represent a variation of the second sphere of the world-economy.

The adoption of an expansionist strategy by the northern Celts interrupted this process. It is not known why this solution to internal tensions was favored over reinforcing the existing level of integration. Clearly, this choice had important consequences for the structure of the world-economy. Nevertheless, the latter was not totally destroyed. The evidence suggests that the object of this Celtic expansion was to encircle the power centers of the world economy – to control the whole of the second sphere, after having attempted to advance upon the cities of the first sphere in order to profit more directly from the system. This probably would not have been a problem if the Celtic expansion had taken place primarily in the intermediary zone. However, by attempting to gain too much too quickly, the groups which adopted this strategy ended by damaging the integrity of the Celtic world as a whole. In the course of La Tène C2, from 180/170 to 130/120 BC, the whole of the first sphere of the world-economy fell under Roman control. The future imperial capital at first was the center of a system which was being revived. The second sphere corresponds to the Celtic States zone where *oppida* began to appear gradually. All excavated *oppid*a have produced evidence of intensive commercial interaction with Rome. Celtic coinage, inspired by Mediterranean prototypes, is one of the earliest indications of the restructuring of the world-

28. Braudel 1979.
29. Wallerstein 1975.
30. Pauli 1971.
31. Pauli 1971.
32. de Marinis 1988.

economy. The concentric functional organization consisted of three levels of politico-economic complexity, decreasing from the center to the periphery.

Because of the intensification of exchange with Rome, however, the difference between the levels of development of the first two spheres was reduced. The beginnings of the princely phenomenon appeared in the third sphere. When Roman power extended as far as the Rhine, integrating the whole of the Celtic States zone, true principalities formed in free Germany. This phenomenon is evidenced, above all, in the famous group of Lübsow tombs[33]. Roman influences spread from 200 to 600 km beyond the *Limes* in close association with Roman trade. As in the 5th c. BC, the growth of the first sphere caused the displacement of the second sphere further from the center.

Theoretical implications

It is of interest to conclude by submitting our case study to further theoretical analysis. First, it appears that the evolution of the Celtic world does not conform to frequently proposed explanations which assume that there was a growing relative scarcity of resources[34]. According to this theory, scarcity causes conflicts, the resolution of which leads to a delegation of power by a populace to an arbitrator. Besides, a scarcity of resources does not necessarily give rise to an increase in social stratification. The emergence of the State in the Celtic world was the result of an intensification both of agriculture and of long-distance exchange. This explanation corresponds most closely to the neo-Marxist explanatory framework proposed by J. Friedman and M. Rowlands[35], which is as appropriate to the evolution of the State in Mesopotamia as it is to similar developments in Peru or China. The intensification of agriculture allows for the support of a rise in non-agricultural production and this entails a cumulative process of centralization/stratification. Clearly, the more production intensifies, the more frequent are the occasions for dispute and, consequently, the greater the necessity for arbitration[36].

A solid local economic base is indispensable to the emergence of a more complex, enduring organization. In the case of principalities such as those of the Celtic States, the influences emanating from more complex neighboring societies stimulated the process of social stratification. However, this influence only reinforced and accelerated a phenomenon made possible by internal factors and by technical progress which allowed the intensification of production.

It can be argued that innovations in technology came about in response to the well-known contradiction between population growth and the carrying-capacity of the environment[37]. The economic foundations put in place in the ninth and eighth centuries BC were, however, incapable of supporting a political scale of integration greater than tens of square kilometers. They did permit the stabilization of territorial units and social hierarchies, which had been fundamentally unstable up to that point. During the 6th c. BC the considerable increase in the level of integration, due to the functioning of the world-economy, was just as artificial as the unsuccessful attempts of the Bronze Age. The principalities seem to have disintegrated because of a modification in the spatial distribution of economic functions at the heart of the world-economy (concentric, functional tripartition). This occured as a result of external causes. Significantly, the disruption of the south-north

33. Eggers 1951.
34. Boserup 1965.
35. Friedman & Rowlands 1977.
36. Vullierme 1989.
37. Boserup 1965.

trade networks in the fourth-third centuries BC brought about a return to the scale of integration which had existed from the ninth century BC onwards. In order for a superior level of social complexity to develop, a change in agricultural production was necessary. Techniques capable of intensifying production on the heavy and deep soils of temperate Europe were required in order to deliver a surplus sufficient to supply the needs of a greater number of non-agriculturalists.

The evolution of Celtic polities presents another interesting phenomenon relevant to a more general discussion of social stratification. An increase in social complexity is not the only means of remedying internal tensions. Territorial expansion or emigration are others, as is suggested by the aborted processes at the end of the 5th c. BC. At that time the level of integration decreased, showing that the process is not irreversible. Thus, we can determine the necessary conditions for the emergence of the State, but we are unable to determine their extent. This difficulty may be due to the fact that there is a certain degree of probabilistic chance involved in the choice of a new type of social organization. The process of evolution acts in the manner of Prigognine dissipative structures, as suggested by van der Leeuw[38]. Differential access to resources is generally considered a necessary condition for social stratification. In all known cases, this inequality has preceded the formation of the State, but it has always increased with its consequent development. G. Johnson[39] has proposed that social hierarchies are the result of a differential capacity for processing information. These two points of view are not incompatible. Privileged access to material resources presupposes the processing of information concerning the location of resources, the conditions of their transport and distribution and, above all, the partners and the codes of exchange. It is not so much that the elites are more capable of procuring the material goods, but that they have the means of disposing of these goods. What the elites exchange are agreements which ensure the supply of goods at a precise location and time[40]. The processing of information is first and foremost a service activity. The crucial importance of information processing is sharply delineated in particular in the institutions which characterize the State. In effect, the State is defined as a form of government endowed with a specialized institution for the processing of information: an administration. Thus, it should be possible to see our *problématique* in terms of self-organizing systems theory. Technical innovation, the necessary condition in the subsistence domain, and its corollary, intensification of production, depend upon a series of steps involving the processing of information – innovation, diffusion, exchange of services, etc. This series of prestations makes it possible to overcome in a positive way the imbalance between population and the capacity for production. Population growth, which multiplies the number of potential parties, consequently increases the quantity of information to be processed. It can thus provoke scalar stress which, in the absence of sequential hierarchies, can be resolved either by hierarchization or by the creation of additional hierarchical levels[41]. The contradiction can be resolved in a negative fashion by a reduction of population, which can be controlled to a greater or lesser degree by contraception, a rise in marriage age, emigration, war, disease, or famine. These observations and their implications suggest that we should integrate into our approaches methods adopted from the study of chaotic systems, systems in which evolution defies expectations. In spite of their complexity, these systems are not random. They possess structure. Physicists, meteorologists, and biologists have noted the preferential or "attractor" States which a system undergoes in the course of its evolution. In addition, these attractor States frequently possess a similar structure on various scales of observation – a

38. Van der Leeuw 1981.
39. Johnson 1982.
40. Vullierme 1989.
41. Johnson 1982.

fractal structure[42]. Clearly, this type of approach could be applied to human social systems – the ultimate complex systems. An examination of the evolution of social stratification in the Celtic world reveals a systole/diastole type of dynamic, a cycle of evolution and devolution. This phenomenon requires us to recognize the significance of agricultural intensification in the process of increasing social complexity and to equivocate the role of long-distance exchange, even in a system of the world-economy type. This statement, for all that, does not leave us in an inextricable knot of internal contradictions.

BIBLIOGRAPHY

Boserup, E. (1965): *The conditions of agricultural growth. The economics of agrarian change under population pressure*, London.

Braudel, F. (1979): *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris.

Brun, P. (1988a): "L'entité Rhin-Suisse-France orientale: nature et évolution", in: Brun, P., Mordant, C., dir.: *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, 599-618.

Brun, P. (1988b): "Les 'résidences princières' comme centres territoriaux: éléments de vérification", in: Mohen, J.-P., Duval, A., ed.: *Les princes celtes et la Méditerranée. Rencontres de l'École du Louvre, 25-27 novembre 1987*, Paris, 128-143.

Brun, P. and Pion, P. (1992): "L'organisation de l'espace dans la vallée de l'Aisne pendant l'âge du Bronze", in: Mordant, C., Richard, A., ed.: *L'habitat et l'occupation du sol à l'âge du Bronze en Europe, Actes du colloque international de Lons-le-Saulnier, CTHS, 1990*, Paris, 117-127.

Buchsenschutz, O. (1984): *Structures d'habitat et fortifications de l'Âge du Fer en France septentrional*, Mémoires de la Société Préhistorique Française 18, Paris.

Carneiro, R. L. (1970): "A theory of the origin of the State", *Science*, 169, 733-738.

Collis, J. (1984): *Oppida: earliest towns north of the Alps*, Sheffield.

Demoule, J.-P. (1989): "D'un âge à l'autre: temps, style et société dans la transition Hallstatt/La Tène", in: Ulrix-Closset, M., Otte, M., ed.: *La civilisation de Hallstatt: bilan d'une rencontre, Liège, 1987*, Études et Recherches Archéologiques de l'Université de Liège 36, Liège, 141-172.

Eggers, A. J. (1951): *Die römische import im freien Germanien*, Hambourg.

Fried, M. (1960): *On the Evolution and Social Stratification and the State*, Indianapolis.

Friedman, J. and Rowlands, M. J. (1977): "Notes towards an Epigenetic Model of the Evolution of 'Civilization'", in: Friedman, J., Rowlands, M.J., ed.: *The Evolution of Social Systems*, 201-278.

Goudineau, C. (1989): "L'apparition de l'écriture en Gaule", in: *J.-P. Mohen (ed.) Le Temps de la Préhistoire, Vol. 1*, Paris, 236-238.

Harding, A. (1984): "Aspects of social evolution in the Bronze Age", in: Bintliff, J., ed.: *European social evolution, archaeological perspectives*, Bradford, 135-145.

Johnson, G. A. (1982): "Organizational Structure and Scalar Stress", in: Renfrew, O., Rowlands, M.J., Segraves, B.A., ed.: *Theory and Explanation in Archaeology*, New York-London, 389-422.

Kimmig, W. and Rest, W. (1954): "Ein Fürstengrab der späten Hallstattzeit von Kappel-am-Rhein", *JRGZ Mainz*, 1, 179-216.

Kossack, G. (1954): "Pferdegeschirr aus Grabern der alteren Hallstattzeit Bayerns", *JRGZ Mainz*, 1, 111-178.

42· Fractal structure refers to seemingly random structures which have been found to have underlying symmetry and to obey certain mathematical laws.

Kruta, V., Szabo, M. and Lessing, E. (1978): *Les Celtes*, Paris.

Lewuillon, S. (1990): "Affinités, parentés et territoires en Gaule indépendante: fragments d'anthropologie", *Dialogues d'histoire ancienne*, 16-1, 283-358.

Marinis, R. C. de (1988): "Nouvelles données sur le commerce entre le monde méditerranéen et l'Italie septentrionale du VII[e] au V[e] siècle avant J.-C.", in: Mohen, J. P., Duval, A., ed.: *Les princes celtes et la Méditerranée. Rencontres de l'École du Louvre, 25-27 novembre 1987*, Paris, 45-56.

Méniel, P. (1984): *Contribution à l'histoire de l'élevage en Picardie*, Revue archéologique de Picardie numéro spécial, Amiens.

Pauli, L. (1971): *Die Golasecca-Kultur und Mitteleuropa: ein Beitrag zur Geschichte des Handels über die Alpen*, Hamburger Beiträge zur Archäologie 1, Hamburg.

Peyre, C. (1979): *La Cisalpine Gauloise du III[e] au I[er] siècle avant J.-C.*, Paris.

Piggott, S. (1983): *The Earliest Wheeled Transport from the Atlantic Coast to the Caspian Sea*, London.

Renfrew, C. (1973): "Monuments, mobilization and social organization in Neolithic Wessex", in: Renfrew, C.,ed.: *The explanation of culture change: models in Prehistory*, Londres, 539-558.

Rowlands, M. J. (1980): "Kinship, alliance and exchange in the European Bronze Age", in: Barrett, J., Bradley, R., ed.: *Settlement and Society in the British later Bronze Age*, British Archaeological Reports 83, Oxford, 15-55.

Service, E. R. (1971): *Primitive social organization: an evolutionary perspective*, New York.

Service, E. R. (1975): *Origins of the State and civilization: the process of cultural evolution*, New York.

Sherratt, A. (1984): "Social evolution: Europe in the late Neolithic and Copper Ages", in: Bintliff, J., ed.: *European Social Evolution: Archaeological Perspectives*, Bradford, 123-134.

Van der Leeuw, S. E. (1981): "Information flows, flow structures and the explanation of change in Archaeology", in: Van der Leeuw, S., ed.: *Archaeological Approaches to the Study of Complexity, (Cingula VI)*, Amsterdam, 230-329.

Vullierme, J.-L. (1989): *Le concept de système politique*, Paris.

Waldhauser, J. (1981): "Organisation de l'habitat celtique en Bohème du Hallstatt final à La Tène III: enquête sur la région celtique du cours moyen du fleuve Bilina", in: Buchsenschutz, O., dir.: *Les structures d'habitat à l'âge du Fer en Europe tempérée*, Paris, 142-146.

Wallerstein, I. (1975): *Les inégalités entre les États dans le système international: origines et perspectives*, Québec.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LA GENÈSE DE L'ÉTAT : LES APPORTS DE L'ARCHÉOLOGIE

Brun, P. (1999) : "La genèse de l'État : Les apports de l'archéologie", in : Ruby, P., dir. : *Les princes de la Protohistoire et l'émergence de l'État*, Naples-Rome, 31-42.

Je souligne ici que c'est la demande économique, c'est-à-dire l'ouverture d'un nouveau et vaste bassin de consommation qui a rendu possible la complexification endogène des systèmes sociaux. C'est notamment le cas des chefferies complexes dont l'instabilité conduisait de fait soit à l'adoption de la forme étatique, soit à une implacable désintégration ; ce qui dépendait beaucoup d'innovations agro-pastorales. Et celles-ci entrainaient manifestement une modification idéologique et politique globale.

I emphasize here that it is economic demand, i.e. the opening up of a new and vast market base, that has made the endogenous complexification of social systems possible. This is particularly true of complex chiefdoms, whose instability in fact led either to the adoption of the state form, or to their inevitable disintegration, which depended heavily on agro-pastoral innovations. And these innovations obviously led to a global ideological and political shift.

L'État représente la forme d'organisation politique la plus élevée sur l'échelle de la complexité sociale. Cette forme de gouvernement, qui a fini par supplanter toutes les autres, engendra souvent misère et asservissement pour le plus grand nombre.

Elle continue, par conséquent, de susciter de légitimes interrogations, en particulier sur sa genèse. Cette question buta longtemps, cependant, sur de graves lacunes documentaires : d'une part les sources historiques, littéraires par définition, apparurent en même temps que l'État, puisque l'écriture et cette forme d'organisation sont consubstantielles ; d'autre part l'enregistrement des sources ethnographiques fut généralement pris de vitesse par l'acculturation dans les sociétés où le processus de complexification était le plus avancé et, de ce fait, le plus apte à évoluer rapidement vers le modèle étatique. Aussi, c'est probablement de l'archéologie que viendront maintenant les informations les plus décisives pour comprendre la genèse de l'État.

Je ferai d'abord un rapide tour d'horizon des méthodes que possède l'archéologue pour élaborer une "archéologie" de l'État, en évoquant les récents travaux qui permettent d'articuler correctement les données de l'archéologie avec les catégories de l'anthropologie sociale. Je passerai ensuite un peu de temps sur la définition du terme de "prince" en protohistoire, puis je procéderai à une synthèse des principaux éléments dont nous disposons sur les phénomènes princiers européens afin de voir s'ils se conforment au modèle de l'économie-monde, et quel a été leur avenir ; en particulier s'ils ont, ou non, débouché sur l'État et pourquoi. J'essaierai, pour terminer, de dégager quelques perspectives théoriques : pour préciser que l'emploi du modèle de l'économie-monde ne constitue en aucune façon un diffusionnisme revisité, pour rappeler l'importance des contraintes économiques dans le processus examiné et pour stipuler que ce dernier point ne contredit pas la nécessité d'un pouvoir idéologique. Cela renvoie à l'enchevêtrement subtil du politique, de l'idéologique et de l'économique, façon de poser la question de la cause de la complexification sociale, à un niveau plus fécond que celui de l'opposition surannée entre idéalisme frileux et matérialisme étroit.

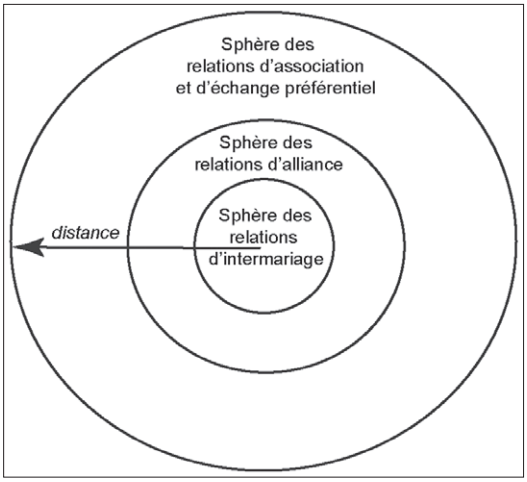
Des méthodes pour une Préhistoire de l'État

Le profane reste encore dubitatif sur les capacités de l'archéologie à saisir une abstraction comme le pouvoir politique. Il est vrai que cette discipline n'a pas encore su montrer tout ce dont elle est capable, comme le prouve cette phrase significative d'un manuel de sociologie politique : "Les fouilles nous renseignent sur la vie quotidienne des sociétés préhistoriques, mais nous donnent des renseignements trop fragmentaires sur leur structure et leur vie politiques pour qu'on puisse en faire état[1]". L'archéologie, même préhistorique, peut heureusement dire beaucoup plus que le mode de vie à l'intérieur d'un campement ou d'un village. Elle peut souvent saisir le degré et l'échelle d'intégration politique. Elle peut aussi appréhender les bases économiques de ce pouvoir et révéler au total la nature de ce pouvoir. Les configurations spatiales de sites constituent les principales sources de l'archéologie pour appréhender l'organisation des sociétés disparues. Le mode d'occupation de l'espace a d'ailleurs été reconnu depuis longtemps comme l'un des critères essentiels du phénomène politique. Lewis H. Morgan[2], Max Weber[3] ou Edward E. Evans Pritchard[4] insistèrent sur l'importance particulière du territoire. Même dans une société acéphale comme celle des Tiv du Nigéria, la structure segmentaire de la société, fondée sur le principe de descendance, produisait une organisation segmentaire de l'espace[5]. À plus forte raison dans des sociétés plus complexes et centralisées, la hiérarchie des établissements trouve une traduction inévitable dans l'aménagement de l'espace. Cette importance de l'espace vient de ce qu'il n'est pas illimité ; les ressources naturelles y sont rares et inégalement réparties. Les communautés doivent ainsi se disperser. Mais, pour assurer sa reproduction biologique, une communauté a besoin de biens, de géniteurs et d'informations qui, partiellement mais nécessairement, viennent d'autres communautés. Il en résulte des flux d'échanges conditionnés par les caractéristiques de l'environnement, le niveau technique et l'organisation sociale. Ces flux créent des sphères de relation plus ou moins vastes (fig. 1) : celle des relations de parenté qui correspond à un pool génétique autonome, ou nexus[6],

1. Duverger 1988, 379-380.
2. Morgan 1877.
3. Weber 1922.
4. Evans-Pritchard 1940.
5. Bohannan & Bohannan 1953.
6. Godelier 1984.

celle des relations d'alliance et celle des relations d'échange indirect. L'archéologie parvient à saisir ces sphères emboîtées à travers la variabilité stylistique de différentes catégories fonctionnelles d'objets. Mais elle peut appréhender d'autres informations pour peu qu'elle ait les moyens d'explorer non plus un seul site, mais une région :

- la trame de l'habitat à travers la localisation réciproque des sites ;
- les hiérarchies à travers les différences de taille, de forme et de contenu de ces sites ;
- les surfaces polarisées à travers la distance relative des centres territoriaux ;
- l'évolution sur le long terme de ces configurations spatiales révélatrices de la nature du pouvoir politique.



› Fig. 1. Schéma des trois sphères de relations sociales dans les sociétés traditionnelles.

Les archéologues américains ont été les premiers à réaliser des programmes aptes à saisir les relations inter-sites[7]. Ces recherches de configurations spatiales de sites consistent à dresser la carte la plus complète possible de l'occupation d'un espace régional, période par période. Des programmes analogues n'ont commencé d'être mis en œuvre en Europe qu'à une date beaucoup plus récente. Comme ils ne sont pas encore achevés, nous ne disposons que de publications préliminaires ou partielles. Nous verrons toutefois que des tendances s'en dégagent d'ores et déjà pour peu que nous les placions dans une perspective comparative.

Les documents funéraires offrent aussi des informations importantes sur l'organisation sociale. La structure des tombes révèle la quantité de travail dépensée pour un ou plusieurs individus. Le mobilier contenu induit, par sa qualité, sa quantité et les fonctions représentées (armes, parures, outils, vaisselle, char etc.), la position sociale du défunt. Ainsi peut-on mettre en évidence des réseaux d'échange, des catégories sociales, des indices de transmission héréditaire de statut social, voire quelques aspects du système de parenté. Les résultats sont d'autant plus riches que plusieurs cimetières contemporains peuvent être comparés. Ces informations tirées de l'archéologie

7• Willey 1953.

montrent une bonne corrélation avec les typologies de l'anthropologie sociale comme l'ont montré A. Johnson et T. Earle[8] avec une typologie qui concilie adroitement celles de M. Fried[9] et de E. Service[10] (fig. 2). Au nombre de neuf, leurs catégories sont principalement fondées sur la taille de la société et la forme de gouvernement que celle-ci nécessite ; au-dessus des groupes locaux se trouvent les unités politiques régionales qui se composent de la chefferie simple, de la chefferie complexe, de l'État archaïque et de l'État national. L'État diffère de la chefferie par sa dimension supérieure et sa complexité qui exigent une administration. Les critères de Johnson et Earle possèdent l'avantage voulu de donner prise aux méthodes de l'archéologie. La surface et la démographie des entités politiquement autonomes peuvent être approchées grâce à l'analyse spatiale. Les chevauchements dimensionnels qui existent entre catégories proches sont corrigés par la prise en compte du critère politique. Entre chefferies et États, il s'agit de l'existence d'une administration, détectable grâce aux diverses marques émises par le pouvoir politique pour signifier l'authenticité et la valeur des objets qui les portent : inventaires, lettres d'accréditation ou de change, sceaux, estampilles, monnaies, etc.

La discrimination des chefferies présente davantage de difficultés. Tandis que certaines ne comptent que quelques milliers de personnes, au même titre que des sociétés à "Big Man", d'autres en totalisent plusieurs dizaines de milliers ; autant que de petits États. De plus, un petit chef ne semble guère différent d'un "Big Man" ; son pouvoir est seulement, un peu plus large et un peu

<table>
<tr><th>Morton H. Fried
1962</th><th>Allen W. Johnson
& Timothy T. Earle 1987</th><th>Elman R. Service
1962</th></tr>
<tr><td rowspan="4">Société
égalitaire</td><td>Groupe familial
prédateur</td><td rowspan="2">Organisation
en bande</td></tr>
<tr><td>Groupe familial
producteur</td></tr>
<tr><td>Groupe local acéphale
clanique</td><td rowspan="3">Organisation
tribale</td></tr>
<tr><td>Groupe local acéphale
villageois</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Société
de rang</td><td>Collectivité locale
à Big Man</td></tr>
<tr><td>Unité politique régionale
type chefferie simple</td><td rowspan="2">Organisation
en chefferie</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Société
stratifiée</td><td>Unité politique régionale
type chefferie complexe</td></tr>
<tr><td>Unité politique régionale
type Etat archaïque</td><td rowspan="2">Organisation
étatique</td></tr>
<tr><td>Société
étatique</td><td>Unité politique régionale
type Etat national</td></tr>
</table>

› Fig. 2. Tableau de correspondance des typologies sociales de M. Fried (1960), E. Service (1962) et A. Johnson et T. Earle (1987).

8· Johnson & Earle 1987.
9· Fried 1960.
10· Service 1971.

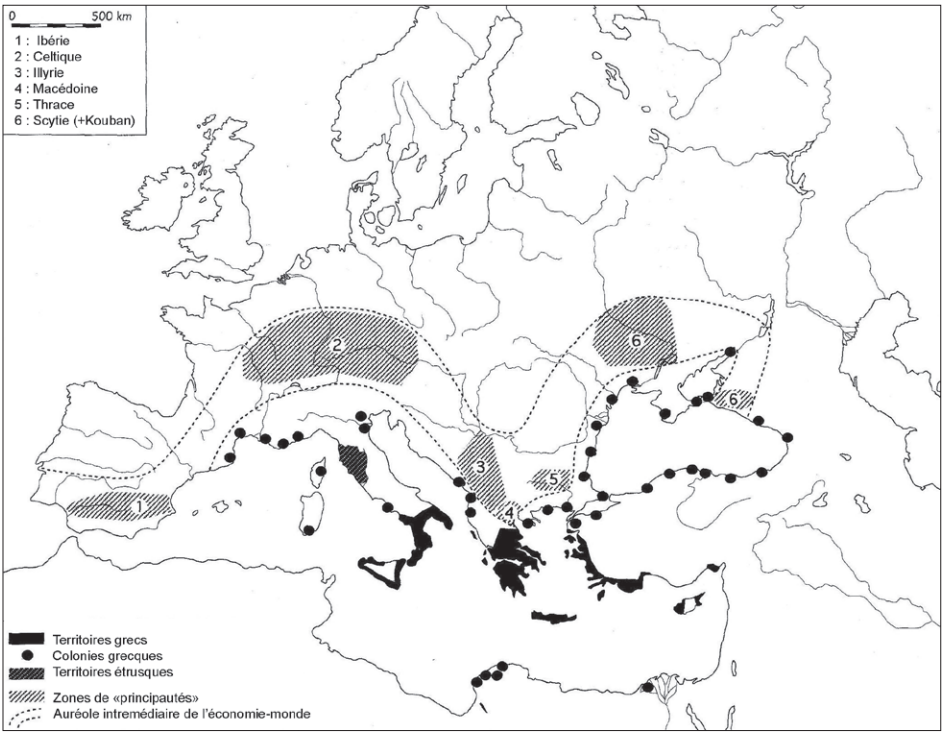
plus stable car héréditaire. Les riches tombes d'enfants peuvent en représenter une traduction archéologique, mais elles demeurent rares. Cette difficulté ne concerne cependant que les chefferies les plus simples. Selon T. Earle, tandis que la chefferie simple regroupe quelques milliers de personnes et possède deux niveaux de hiérarchie politique, la chefferie complexe totalise plusieurs dizaines de milliers de personnes et comporte trois niveaux hiérarchiques. L'archéologue repère les niveaux d'intégration par l'étude combinée de la distribution spatiale et des différences de richesse et/ou de monumentalité des tombes ou des sites d'habitat.

Les phénomènes princiers et l'émergence de l'État

Notre table-ronde étant plus particulièrement consacrée aux princes de la protohistoire, il convient de bien définir cette notion. Pour les archéologues, le qualificatif de princier sert surtout à désigner des tombes exceptionnelles de richesse et de monumentalité. Ces particularités témoignent d'une capacité à accumuler des biens rares et exotiques et à mobiliser des savoirs-faires artisanaux et des travaux collectifs. Durant la protohistoire, seuls les détenteurs d'un pouvoir politique possédaient une telle capacité, d'où ce terme intuitif de princier : Le problème est évidemment de savoir à partir de quel degré de richesse utiliser le terme. En Europe, des tombes spectaculaires existent dès le V^e^ mill. a.C. : celles de Varna avec leur débauche d'orfèvrerie ou celles de la façade atlantique avec leur structure mégalithique surmontée d'un tertre gigantesque. Nous en connaissons plusieurs aussi au début du II^e^ mill. a.C., en Saxe-Thuringe, en Armorique ou dans le Wessex.

Les tombes très riches antérieures au VIII^e^ s. a.C. restent toutefois réduites en nombre et semblent n'exister que sporadiquement par rapport à celles qui sont le plus souvent qualifiées de princières. Celles-ci, spécialement nombreuses de la fin du VII^e^ au IV^e^ s. a.C., se trouvent réparties de l'est à l'ouest du continent, le long d'une ceinture discontinue à quelque distance de la Mer Noire et de la Méditerranée (fig. 3). Nombre d'entre elles renferment des pièces de vaisselle fabriquées dans des régions organisées sous une forme étatique ; au point que ces objets importés sont devenus un critère d'identification des tombes princières parmi le corpus des tombes riches de cette période. Il se produit là, de fait, un glissement de sens entre un prince vu comme un haut personnage dont l'accès privilégié à des biens rares s'étale avec ostentation et un prince vu, de surcroît, comme un partenaire commercial de cités-États phéniciennes, grecques ou étrusques. Dans un sens, le terme ne possède pas de signification politique précise, il a une valeur plutôt métaphorique ; dans l'autre, il induit l'impact d'une civilisation complexe sur sa périphérie par l'intermédiaire de ses élites. Dans ce dernier cas, l'expression de phénomène princier suppose l'existence de sociétés hiérarchisées où la légitimation du pouvoir passe par la démonstration de liens privilégiés avec des sociétés plus complexes ; il s'agit d'un modèle du type centre/périphérie, voire, plus précisément, du type système-monde ou économie-monde. Il me semble préférable d'utiliser le qualificatif de princier uniquement dans ce dernier sens, le plus précis. Les vestiges de tels phénomènes princiers deviennent plus nombreux en Europe à partir du VIII^e^ s. a.C. ; d'abord en Grèce, en Italie et dans le sud ibérique, puis, à partir de la fin du VI^e^ s. a.C., dans six zones : l'Ibérie proprement dite, la Celtique, l'Illyrie, la Macédoine, la Thrace et la Scythie (à laquelle on adjoint le Kouban qui possède des caractéristiques identiques du point de vue culturel et dans ses manifestations sociales). N'étant pas compétent pour la Grèce et l'Italie, je n'appuierai mon analyse que sur ces six cas.

La zone celtique nord-alpine est, de loin, la mieux documentée. Les indices d'ores et déjà disponibles dans les autres zones vont toutefois dans le même sens (fig. 4). Dans toutes,

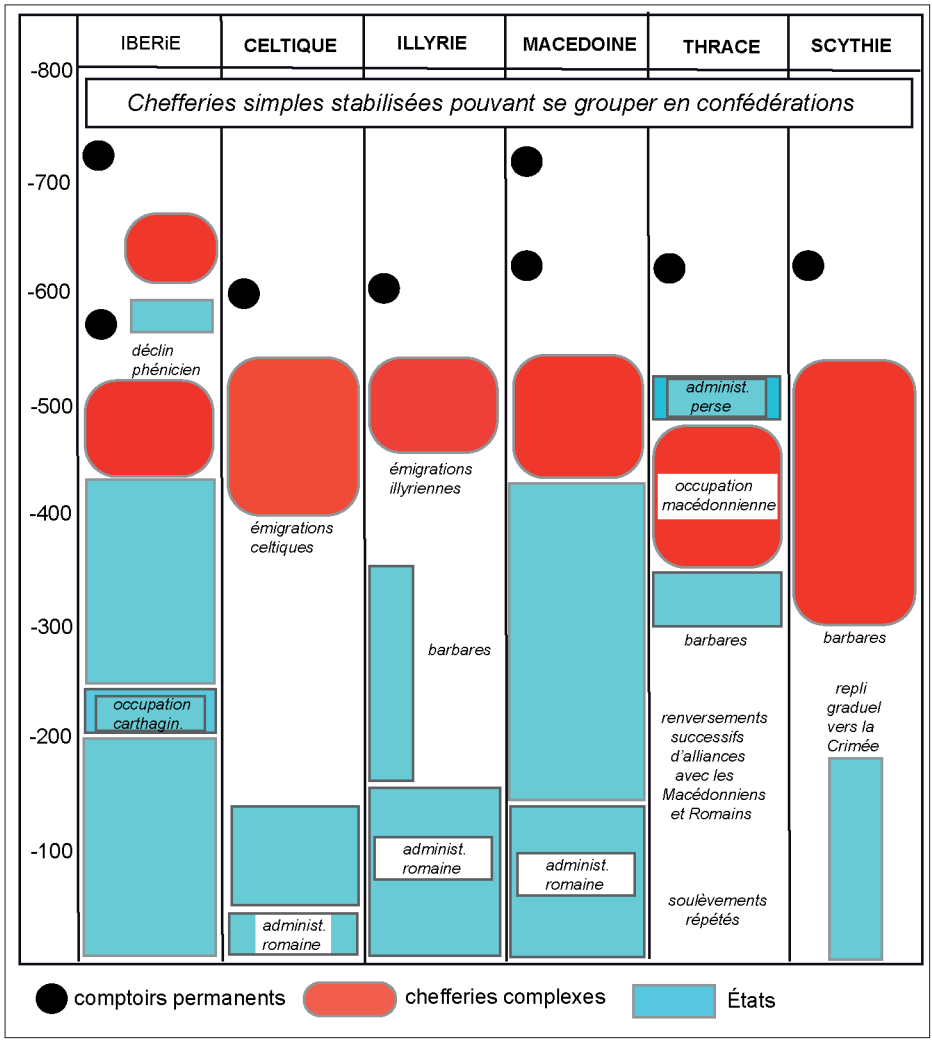


› Fig. 3. Localisation des six phénomènes princiers étudiés.

l'émergence des phénomènes princiers s'est produite au sein de sociétés possédant le même type d'organisation. Au VIII^e s. a.C., elles étaient organisées en chefferies simples qui avaient commencé à se stabiliser grâce à une plus grande autonomie économique et pouvaient se grouper en confédérations. Un dynamisme particulier de la production bronzière est attesté en Ibérie[11], en Illyrie[12], en Macédoine[13] et en Thrace[14]. Dans les six cas, une multiplication des sites fortifiés se produit aux IX^e-VIII^e s. a.C., époque durant laquelle sont fondées aussi des nécropoles dynastiques en Celtique, en Illyrie (Glasinac) et en Macédoine (Vergina). Les sources écrites mentionnent la formation de confédérations de tribus en Illyrie au VIII^e s. a.C. En Celtique, nous trouvons une organisation à deux niveaux hiérarchiques. Le deuxième niveau d'intégration se concrétise à la fois dans les sites fortifiés et dans les petites nécropoles tumulaires. Des concentrations de tombes à épées, distantes d'une centaine de kilomètres, suggèrent un niveau supérieur ; il n'est cependant pas sûr qu'il s'agisse d'un pouvoir politique nettement centralisé. Les produits vivriers ne circulent toujours pas au-delà de l'échelon local. Les biens de prestige sont monopolisés par le deuxième niveau d'intégration. Un troisième niveau s'avère possible, se réservant en particulier la vaisselle métallique et le char, mais nous ne savons pas s'il subordonne réellement les autres ou s'il correspond uniquement à un symbole d'unité idéologique. À la fin du II^e mill. a.C., les produits en bronze étaient devenus abondants, fonctionnellement et stylistiquement très variés. Il n'est pas

11. Almagro Gorbea 1988.
12. Ceka 1983.
13. Hammond 1972.
14. Hoddinott 1981.

indifférent de souligner que les outils métalliques, qui avaient alors pris une place importante dans tous les secteurs de la production, ne pouvaient être fabriqués sans le concours des élites ; ce qui pourrait induire un début de contrôle partiel sur l'économie de subsistance de la part d'une instance supra-locale. Au début de l'âge du Fer, la forme de pouvoir politique ne change pas très sensiblement. Il gagne cependant en stabilité en s'appuyant sur une base économique plus solide, car plus locale. Des armes et des parures en fer, du sel en grosses quantités, des salaisons et des textiles de luxe font maintenant partie des biens de prestige en circulation. Cela signifie que les ressources sont moins inégalement réparties. Il devient ainsi capital pour les potentats ambitieux de disposer d'un bon réseau de partenaires extérieurs et d'un pouvoir sur certains moyens de production de leur propre communauté. Une partie des ressources internes passe de ce fait sous le contrôle du deuxième niveau d'intégration. Ajoutons que des produits finis villanoviens puis étrusques parviennent dans la zone nord-alpine. Dans les six cas, des indices d'un net renforcement de la stratification sociale sont apparus deux à trois générations après la fondation d'établissements, grecs pour la plupart, sur les côtes méditerranéennes ou de la mer Noire les plus proches. Ce processus s'est même produit deux fois de suite dans la péninsule Ibérique. Celle-ci a d'abord



› Fig. 4. Tableau de l'évolution sociale dans les six zones étudiées.

accueilli des établissements phéniciens, dont le plus important fut Cadix, dès la seconde moitié du VIIIe s. a.C. et a connu le début d'une phase orientalisante vers 700 a.C. De profonds changements ont alors affecté de larges pans de la vie sociale : adoption du tour de potier, d'une architecture élaborée, domestique et publique et d'une organisation quasi-urbaine[15]. Puis, tandis que l'influence phénicienne s'interrompait, les Grecs ont commencé à s'intéresser à la péninsule ibérique. Déjà présente à Huelva et à Ampurias dans la première moitié du VIe s. a.C., la céramique grecque est attestée tout le long de la côte méditerranéenne de l'Espagne en 500 a.C. Au cours des deux siècles suivants, cette céramique pénétra davantage vers l'intérieur des terres et se densifia sur la frange côtière avec deux zones de concentration spécifiques : Ampurias et la région d'Alicante et de Murcie[16]. Cette dernière se substitua au pôle tartessien ; outre sa forte densité en sites ayant reçu de la céramique grecque, la deuxième vague de colonisation grecque autour de 600 a.C. L'exception thrace s'explique par la présence d'une administration perse ; il a toutefois suffi que celle-ci abandonne la région vers 470 a.C. pour que le phénomène se déclenche.

Les zones à principautés apparaissent le plus souvent à une centaine de kilomètres des comptoirs permanents, sur d'importantes voies de communication terrestres et/ou fluviales. La distance est supérieure dans deux cas où des comptoirs intermédiaires ont existé : en Ibérie où, de surcroît, la zone des principautés jouxtait la mer ; en Celtique transalpine avec les relais du Tessin et probablement de la vallée du Rhône : Arles, Lyon. Les bien luxueux fabriqués dans les cités-États méditerranéennes parvenaient entre les mains des élites indigènes en échange de biens rares ou coûteux. L'archéologie documente les biens de prestige. Les sources littéraires évoquent systématiquement les contreparties ; il s'agissait surtout de matières premières métalliques et d'esclaves.

Pour l'Ibérie, la fonction de fournisseur de métaux est soulignée par tous les auteurs antiques, dont Hérodote pour qui le royaume de Tartessos, lui-même riche en argent, draine aussi des métaux venus du lointain arrière-pays. La moitié occidentale de la péninsule Ibérique est très riche en métaux, dont l'étain aux gisements si parcimonieusement distribués en Europe, et par conséquent très recherché pour la production de bronze.

En Illyrie, au-delà d'une centaine de kilomètres des cités grecques, quelques tombes exceptionnelles furent construites pendant une courte durée : la fin du VIe et le début du Ve s. a.C. Onze des quatorze sites répertoriés s'égrènent sur 400 km, depuis le lac d'Ochrida au sud, jusqu'au Danube, un peu en aval de Belgrade, au nord[17].

La politique des souverains thraces s'appuya sur une alliance avec Athènes, aussi bien dans le domaine commercial pour la fourniture de métaux et d'esclaves, que dans le domaine militaire pour combattre dans la guerre du Péloponnèse ou contre les Macédoniens. Il convient de rappeler que la chaîne des Balkans bulgares est riche en cuivre et en or. De plus, une importante communauté d'esclaves thraces est attestée à Athènes par des sources littéraires.

Le phénomène princier scythe, qui s'est développé sur une vaste zone, entre 250 et 600 km d'une colonie grecque ressemble fort à la documentation nord-alpine. Là aussi, la documentation suggère l'existence d'entités politiques fortement centralisées et contiguës. Seuls quelques sites sont connus dans la steppe herbeuse. Ensuite, principalement au IVe s. a.C., les mêmes concentrations de pièces importées persistèrent, mais, d'une part de nouveaux sites apparurent sur leur périphérie

15. Almagro Gorbea & Ruiz Zapatero 1992.
16. Rouillard 1991.
17. Palavestra 1994.

occidentale et septentrionale, d'autre part un énorme pôle princier se développa dans la steppe herbeuse, sur le Dniepr à 200 km d'Olbia, au détriment du secteur occupé auparavant par des Scythes royaux[18]. Dans la seconde moitié du Ve s. a.C., fut en effet édifiée la première installation fortifiée dans la zone steppique : Kamenka, qui devint la capitale[19]. Les Scythes procuraient des esclaves et des biens précieux aux Grecs selon les sources écrites. Hérodote précise que "l'or, l'étain, l'ambre – les choses les plus belles et les plus rares - viennent des extrémités du monde". Cette zone, qui se montre encore plus dépourvue de matières premières locales que la Celtique occidentale, a par conséquent connu un phénomène princier sur la base exclusive de sa fonction médiatrice.

Les objets méditerranéens, dont beaucoup étaient, comme le cratère surdimensionné de Vix[20], les figurines d'ambre d'Illyrie[21], l'orfèvrerie et l'argenterie gréco-thrace[22] et gréco-scythe[23], destinés dès le départ à ces lointains clients, devenaient les marqueurs d'un statut social dominant. Ils figuraient en particulier dans les tombeaux les plus volumineux et les plus riches en mobilier de diverses origines.

Au royaume de Tartessos, les plus riches tombes connues sont celles d'Almuñecar, La Joya, Niebla, Carmona et Setefilla ; des pièces d'importation et orfèvrerie ostentatoires ont aussi été découvertes dans les restes de palais comme à Cancho Roano. Pour le *Levante* espagnol, M. Almagro Gorbea[24] propose une hiérarchisation de sépultures avec des tombes royales ou monarchiques, et des tombes princières ou aristocratiques dominant toutes les autres au sein desquelles toutefois l'éventail de richesse s'avère encore très ouvert. Les tombes les plus ostentatoires étaient surmontées d'un monument funéraire en pierres appareillées et sculptées. Elles contenaient de la vaisselle en céramique attique. Plus nombreuses là aussi que dans le reste de la péninsule Ibérique, les parures personnelles sont pourtant relativement rares[25], probablement à cause du rite de l'incinération qui retient toujours une partie, sinon la totalité, des objets portés par le défunt.

Cinq des tombes illyriennes : Pilatovići, Atenica, Novi Pazar, Pećka Banja et Trebenište, s'avèrent plus riches et monumentales que les autres. Le prestigieux défunt appartenait indifféremment à l'un ou l'autre sexe. Des tombes plus ordinaires, mais renfermant aussi quelques pièces d'importation, sont aussi attestées. Cela suggère l'existence d'au moins trois, peut-être quatre niveaux hiérarchiques. Des vaisselles importées en bronze de Novi Pazar et de Trebenište semblent avoir été fabriquées par les mêmes artisans d'une cité grecque d'Italie du Sud, que des exemplaires de Hochdorf, Grächwil et Vix au nord des Alpes. L'ambre lui-même, très abondant dans certaines tombes illyriennes, a transité par des ateliers du Picenum ou d'Italie du Sud[26]. Ces biens de prestige transitaient probablement par Apollonia ou Epidamnos, puis voyageaient soit uniquement par des voies terrestres, soit après une approche par mer jusque vers le port actuel de Dubrovnik. De façon significative, les tombes princières étaient situées sur des voies de communications encore importantes au Moyen Âge pour le trafic caravanier, entre la côte adriatique et l'hinterland

18. Wąsowicz 1975.
19. Rolle 1980.
20. Joffroy 1962.
21. Palavestra 1994.
22. Moscalu 1989.
23. Schiltz 1994.
24. Almagro Gorbea 1983.
25. Nicolini 1990.
26. Palavestra 1994 ; Parovic-Pesikan 1964.

balkanique. La richesse métallique de cette zone, et surtout les gisements d'argent de la région des tombes princières, laissent deviner la principale contrepartie des vaisselles fines et des précieuses parures. Il convient probablement d'y ajouter d'autres biens transportés aussi par les caravanes médiévales : cuir, laine, fourrure, bétail, cire, miel, résine, poutres, plantes rares et esclaves. Ces caravanes, connues par les textes, pouvaient se composer de plusieurs centaines d'animaux de bât et d'une nombreuse escorte armée[27].

En Thrace, la majorité des tombes princières datent du début du IVe s. a.C. : celles de Strelcia, Brezovo, Rozovec, Dalboki, Daskal Atanasovo et Kalajanovo s'alignent d'est en ouest sur 200 km entre la Porte de Trajan et Yambol ; sur la Maritsa, plus au sud, celle de Mezek se trouvait dans une tholos avec dromos surmontée d'un tertre de 90 m de diamètre pour 14 m de haut ; d'autres s'égrenaient le long du bassin du Danube : Vratsa, Sofronievo, Peretu, Chirnogi, Gavani, Agighiol ; deux autres enfin se situent en Transylvanie : Dobolii de Jos et Sfîntu Gheorghe[28]. Elles témoignent de tentatives de légitimation du pouvoir de la part de familles aristocratiques jouissant d'un contrôle sur les échanges avec les cités grecques.

Il est clair que les objets luxueux fabriqués dans les cités-États possédaient une grande valeur pour les princes barbares. Ceux-ci les utilisaient comme symboles de statut ; ces objets, qui démontraient leur contrôle sur les échanges à longue distance, symbolisaient logiquement un pouvoir politique fondé sur ce contrôle. Une autre constante doit être soulignée : il existe dans les six zones une hiérarchie très accusée à l'intérieur des tombes riches, ce qui suppose l'existence d'au moins trois niveaux d'intégration ; d'autant que les tombes les plus riches ne se trouvent pas distribuées dans l'espace de façon aléatoire : des distances assez régulières séparent ces tombes ou groupes de tombes. Là où l'habitat est suffisamment connu, les sites les plus riches montrent une répartition conforme à celle des tombes correspondantes. Cela suggère un modèle du type place centrale qui permet de définir le territoire théorique, c'est-à-dire l'échelle d'intégration. Tout cela indique qu'à la suite des contacts avec les cités-États, le niveau d'intégration a gagné au moins un échelon supplémentaire, et l'échelle d'intégration s'est élargie. Les sources littéraires en témoignent aussi, dans certains cas, bien que de façon plus ambiguë, en raison du vocabulaire politique trop approximatif qu'elles utilisent. Remarquons enfin qu'il n'existe, en Europe protohistorique, aucun cas d'une croissance analogue de la hiérarchie sociale et de la surface des territoires centralisés dans les zones ayant peu ou pas de contact avec des États ; de tels cas devraient, s'ils existaient, se traduire par des configurations similaires de sites parfois très riches, mais dépourvus de pièces grecques, étrusques ou phéniciennes, sauf à imaginer l'éventualité très improbable d'organisations politiques puissantes mais n'ayant laissé aucune trace au sol.

Les principautés se transforment directement en États en Ibérie (deux fois de suite) et en Macédoine. Dans la région tartessienne, l'existence d'un système de mesures et d'une écriture est bien attestée. Cette évolution vers l'État fut cependant aussi rapide qu'éphémère puisqu'un déclin s'est produit vers le milieu du VIe s. a.C., alors que s'interrompait le trafic phénicien, probablement en raison de la pression babylonienne sur les cités marchandes du Proche-Orient. Parallèlement, une pression nordique exercée par des éléments celtiques aurait commencé de s'exercer dans les zones montagneuses, minières et pastorales[29]. Dans le *Levante* espagnol, sont apparus, probablement au Ve s. a.C., l'écriture ibérique et un système de poids et mesures de type grec, voire une quasi-monnaie à base de lamelles d'argent, qui suggèrent la naissance d'États archaïques.

27. Palavestra 1994.
28. Moscalu 1989.
29. Almagro Gorbea & Ruiz Zapatero 1992.

Au IVe s. a.C., le niveau 3 disparaît en Celtique. Le niveau 2 semble cependant subsister. L'échelle d'intégration de ce niveau demeure la même depuis le Bronze final : 78 à 177 km^2. Le potentiel économique change peu. Le domaine vivrier semble passer partiellement sous la coupe des élites du niveau 2 ; des batteries de gros silos sont en effet fréquentes, dans la zone Aisne-Marne. La forme du pouvoir politique revient cependant au degré inférieur, la chefferie simple. La fin de l'âge du Fer est marquée par la réapparition d'un troisième niveau d'intégration dont les centres respectent des intervalles de 65 km en moyenne et qui subordonnent des centres secondaires distants respectivement de 10 à 30 km. En Gaule centrale, existent des entités politiques plus vastes encore. Celles-ci semblent bien posséder quatre niveaux d'intégration avec une échelle dépassant les 20 000 km^2. Une véritable mutation agricole s'était produite au IIe s. a.C. Parallèlement, s'opéra un développement rapide de l'artisanat. Le contrôle des ressources internes par le niveau d'intégration le plus élevé est indiqué par le fait que l'économie devint vite monétaire. Le pouvoir politique était institutionnalisé en la personne d'un souverain ou d'un magistrat élu et il était exercé par des réseaux de clientèle : les grandes familles aristocratiques. Les indices de la mise en place d'une administration se révèlent clairement décelables. Bien évidemment, les sociétés situées à ce degré d'organisation politique peuvent être considérées comme des États à part entière.

En Macédoine, l'horizon des tombes princières semble contemporain des débuts du monnayage indigène. Le véritable monnayage fiduciaire n'est toutefois entré en circulation qu'à la fin du Ve s. a.C. époque durant laquelle fut lancée une véritable politique d'équipement urbain et routier. L'État naissant était encore fragile, miné par les conflits dynastiques et constamment menacé par l'agressivité des voisins qui envahirent même un temps le pays en 429 et en 394 a.C. Le prince argéade était un chef à la fois politique, militaire et religieux. À la fin du VIe s. a.C., son territoire se limitait à la surface d'une principauté hallstattienne. Il doubla à la fin du siècle suivant, puis s'agrandit vers l'ouest jusqu'au Strymon[30]. Une organisation étatique était alors devenue une nécessité pour stabiliser une telle entité géographique.

En Thrace, les principautés furent occupées par l'État macédonien. En 359 a.C., l'assassinat de Cotys Ier permit, en effet, à Philippe de Macédoine de soumettre un à un les royaumes thraces. Au moins trois villes furent alors créées dans la plaine thrace où s'alignaient précisément la plupart des tombeaux princiers : Philippopolis, actuelle Plovdiv Béroë près de Stara Zagora et Kabyle près de Yambol. La Thrace demeura une province turbulente de l'empire macédonien. À la fin du siècle, une certaine indépendance fut accordée à Seuthès III, prince odryse qui fonda une ville : Seuthopolis près de Kazanlik. Les plus anciennes monnaies découvertes dans cette cité sont des tétradrachmes en argent de Philippe II, mais les trois quarts portent le nom de Seuthès[31]. L'État avait émergé. Il fut éphémère. En 281 a.C., le verrou macédonien ayant cédé sous la pression celtique, la Thrace fut envahie. En Celtique et en Illyrie, les principautés se sont désintégrées en raison de l'émigration vers le sud d'une partie de leur population. L'archéologie confirme les sources littéraires qui décrivent les migrations celtiques des IVe et IIIe s. a.C., en Italie, en Europe centrale avec une incursion en Grèce, et dans l'extrême-occident européen. Dans les Balkans, la complexification sociale continuait de s'accentuer alors que les relations entre les Illyriens et leurs voisins grecs ou macédoniens alternaient entre la guerre et le commerce. Au milieu du Ve s. a.C., Epidamnos et Apollonia acquirent leur autonomie et frappèrent des monnaies d'argent. Mais, dès le siècle suivant, les Illyriens accentuèrent leur pression sur les cités grecques. Leur roi Monounios occupa Epidamnos et frappa ses propres monnaies[32]. Une partie de l'Illyrie devint ainsi un État,

30. Ginouvès 1993.
31. Hoddinott 1981.
32. Pollo & Puto 1974.

le reste étant affecté par l'émigration. Des sources écrites décrivent l'organisation des sociétés périphériques de la Grèce. Elles soulignent le grand nombre d'esclaves dont disposaient les Illyriens ; il s'agissait de sortes d'hilotes chez les Ardiéens et certains potentats possédaient plus de mille esclaves chez les Dardaniens, par exemple. Elles utilisent une terminologie plus équivoque à propos du régime politique, évoquant par exemple deux États voisins de la Macédoine : le royaume des Illyriens et le Koïnon des Molosses en Épire[33]. Il convient de ne pas prendre ces termes au pied de la lettre, puisque le titre de roi apparut dès le VII^e s. a.C. au sujet du dirigeant de certaines confédérations de tribus ; la communauté des Molosses était d'ailleurs aussi une confédération de tribus, l'une ayant à sa tête un roi faisant office de souverain pour l'ensemble, les autres étant représentées chacune par un conseil. Cette difficulté conceptuelle éprouvée par les auteurs grecs était accentuée par l'instabilité de ces pouvoirs politiques. Ainsi, dès le début du III^e s. a.C., le royaume illyrien, parvenu au stade étatique sous Monounios et son successeur Glaucias, se désintégra-t-il.

En Scythie, les principautés se sont désintégrées en étant occupées par des voisins à l'organisation plus simple. La pression des Sarmates semble y avoir partiellement causé l'abandon des forteresses et le déclin des importations de produits de luxe au III^e s. a.C. Des communautés de Baltes, de Germains et de Celtes mêlés, dites Zarubinets, arriveraient aussi alors sur le Dniepr moyen. La formation des Slaves orientaux pourrait avoir été influencée par les rapports entre les Chernoles et les Zarubinets. Notons que le berceau des Slaves, dont le nom a servi à créer le mot esclave au Moyen âge, est traditionnellement situé dans le bassin du Pripet qui débouche sur le Dniepr à la limite nord de la zone des principautés scytho-chernoles. À partir du II^e s. a.C., Olbia déclina et les Scythes se rassemblèrent en Crimée édifiant une cité sur le modèle grec : Néapolis scythica[34].

Par-delà les différences, tous les cas étudiés se conforment à une logique puissante : la demande des cités-États permet une complexification sociale dans les régions intermédiaires, sur la base des échanges à longue distance. Cette complexification affecte tous les secteurs de la société : le politique bien sûr, l'idéologique, mais aussi peut-être le socio-parental avec un affaiblissement des liens lignagers, enfin l'économique pour produire ou obtenir les biens demandés par les méditerranéens. Ces modifications conduisent au renforcement de la hiérarchisation. Mais, si la société ne peut changer, ou ne veut pas de ce changement, la solution réside traditionnellement dans la segmentation, c'est-à-dire la désintégration. C'est bien ce qui semble s'être passé en Illyrie et en Celtique. Soulignons pourtant que l'émigration s'est opérée vers les centres du système-monde[35]. Ce principe d'attraction des centres a joué aussi sur la périphérie plus lointaine, occasionnant d'ailleurs la désintégration temporaire de certaines chefferies complexes et même de certains États naissants. Cependant, comme le centre était un réseau de cités-États, le système a survécu, prenant seulement le temps de digérer les effets de sa propre attraction.

Perspectives théoriques

Nous avons vu que l'archéologie, peut apporter beaucoup pour éclairer la question de la division sociale. Ce potentiel reste méconnu car les importants moyens de sa réalisation ont commencé d'être mis en œuvre il y a seulement une vingtaine d'années en Europe, si bien qu'une

33. Ginouvès 1993.
34. Wąsowicz 1975.
35. Brun 1987.

démonstration concrète fait encore défaut. Dès maintenant, cependant, nous disposons de nombreuses pièces d'un puzzle qui, considéré dans sa globalité, offre une image cohérente. Les ressemblances relevées entre les six cas étudiés représentent l'élément le plus surprenant. En effet, les différences environnementales et culturelles, ajoutées à l'inventivité, la fantaisie théoriquement illimitées de l'esprit humain ne laissaient a priori qu'une probabilité très faible de trouver d'un bout à l'autre du continent des réponses aussi semblables. Seule un principe contraignant me paraît apte à en rendre compte.

L'archéologie montre que des contacts entretenus avec les cités-États méditerranéennes, permettent à certains potentats indigènes d'accroître leur pouvoir politique en s'érigeant en intermédiaires obligés pour la fourniture des biens demandés, et d'acquérir un pouvoir politique inégalé jusque-là. Précision utile : ce modèle du type économie-monde se distingue radicalement du *deus ex machina* diffusionniste. Il ne s'agit ici ni de la diffusion de modèles sociaux et politiques, ni même de la diffusion d'objets de luxe méditerranéens qui n'ont pas en tant que tels d'effet spécifique sur ceux qui les reçoivent. C'est la demande, autrement dit l'ouverture d'un nouveau et vaste bassin de consommation, qui provoque la modification endogène des systèmes sociaux, dans le sens de la complexification. Des chefferies complexes apparaissent à cette occasion. De nombreux indices trahissent leur instabilité : querelles dynastiques, conflits guerriers et richesse économique fondée sur les échanges "internationaux", donc sur des flux mobiles et irréguliers. Cette instabilité inhérente explique la tendance de ces formations sociales à se transformer, soit en adoptant une forme étatique pour gagner en stabilité sans perdre en puissance, soit en se fractionnant, perdant ainsi en complexité.

Ces changements affectent toutes les composantes du système social. Parmi celles-ci, le facteur économique me semble constituer une condition *sine qua non* de la complexification. Je n'oublie pas que l'économie préhistorique, laissant davantage de traces concrètes que les manifestations politiques ou idéologiques, peut conduire à une surestimation de son rôle. Il reste cependant un argument logique. Le pouvoir politique nécessite un contrôle des ressources locales – au moins certaines d'entre elles – afin de subvenir à l'entretien et au fonctionnement de l'appareil de gouvernement. En particulier, les conditions nécessaires à l'approvisionnement des grosses agglomérations ou villes, qui se développent toujours quand émerge l'État, n'étaient pas réunies dans les zones non méditerranéennes au V^e^ s. a.C. C'est en effet en Celtique, en Illyrie intérieure et en Scythie steppo-forestière que les principautés n'ont pas débouché immédiatement sur des États. Les centres urbains d'États archaïques se sont au contraire développés en Ibérie, en Macédoine et en Thrace, mais aussi assez rapidement en Illyrie méridionale et côtière et en Crimée scythe. Tandis que l'intensification de la production agricole impliquait un changement seulement quantitatif dans le domaine climatique et pédologique méditerranéen, elle nécessitait un bouleversement qualitatif sur les terres lourdes de l'Europe tempérée. C'est vraisemblablement pourquoi il a fallu attendre le II^e^ s. a.C. pour que d'importantes agglomérations apparaissent en Celtique, à la suite d'importantes innovations techniques dans l'agriculture.

Nous touchons là au point central du débat sur les causes de la complexification sociale. Il a, au fond, très peu évolué depuis un siècle. Pour les uns, les dominants n'exercent pas un contrôle économique strict du système social, mais plutôt un contrôle idéologique à travers les constructions cérémonielles et les objets sacrés venus de l'étranger. Pour les autres, le gradient de pouvoir doit s'appuyer sur le contrôle du travail à travers la subsistance, même s'il est sanctionné idéologiquement par des cérémonies. Il semble, comme l'ont suggéré quelques chercheurs dans

les vingt dernières années[36], que le pouvoir idéologique soit nécessaire au contrôle du travail et de la production dans des sociétés où l'on croit les rites nécessaires à la production.

De fait, les données protohistoriques nord-alpines suggèrent un lien étroit entre le politique et le religieux. Il est fort probable que la même personne assumait le pouvoir dans ces deux domaines, jusqu'à ce qu'une classe sacerdotale se constitue[37]. Pourtant, la fonction religieuse ne s'éloigna guère de la fonction politique puisque les druides étaient des aristocrates et composaient la haute administration. Cela confirme que le pouvoir politique trouve une bonne partie de sa légitimité dans la religion, c'est-à-dire dans son rapport privilégié avec le surnaturel.

BIBLIOGRAPHIE

Almagro Gorbea, M. (1983) : "Pozo Moro. El monumento orientalizante, su contexto socio-cultural y sus paralelos en la arquitectura funeraria ibérica", *Madrider Mitteilungen*, 24, 177-293.

Almagro Gorbea, M. (1988) : "Société et commerce méditerranéen dans la péninsule ibérique aux VII^e^-V^e^ siècles", in : *Les princes celtes et la Méditerranée*, Paris, 71-80.

Almagro Gorbea, M. et Ruiz Zapatero, G. (1992) : "Paleoetnologia de la Peninsula Ibérica. Reflexiones y perspectivas de future", in : Ruiz Zapatero, G., Almagro Gorbea, M., éd. : *Paleoetnología de la Península Ibérica, actas de la Reunión celebrada en la Facultad de Geografía e Historia de la Universidad Complutense, Madrid, 13-15 diciembre de 1989*, Complutum 2-3, Madrid, 460-499.

Bohannan, L. et Bohannan, P. (1953) : *The Tiv of Central Nigeria*, London.

Brun, P. (1987) : *Princes et princesses de la Celtique*, Paris.

Brun, P. (1996) : "Représentations symboliques, lieux de culte et dépôts votifs dans l'est de la France au Bronze final et au premier âge du Fer", in : *Archäologische Forschungen zum Kultgeschehen in der jungeren Bronzezeit und fruhen Eisenzeit Alteuropas, Actes du colloque de Regensburg, oct. 1993*, Bonn, 183-201.

Ceka, N. (1983) : "Processi di Trasformazioni nellTlliria del sud durante il periodo arcaico", in : *Modes de contacts et processus de transformations dans les sociétés anciennes, Actes du colloque de Crotone, 1981*, CollEfR 67, Pise-Rome, 203-218.

Duverger, M. (1988) : *Sociologie de la Politique*, Paris.

Evans-Pritchard, E. E. (1940) : *The Nuer*, Oxford.

Fried, M. (1960) : *On the Evolution and Social Stratification and the State*, Indianapolis.

Friedman, J. et Rowlands, M. J. (1977) : "Notes towards an Epigenetic Model of the Evolution of 'Civilization'", in : Friedman, J., Rowlands, M.J., ed. : *The Evolution of Social Systems*, 201-278.

Ginouvès, R. (1993) : *La Macédoine, de Philippe II à la conquête romaine*, Paris.

Godelier, M. (1973) : *Horizon, trajets marxistes en anthropologie II*, Paris.

Godelier, M. (1984) : *L'idéel et le matériel*, Paris.

Hammond, N. G. L. (1972) : *A History of Macedonia. I*, Oxford.

Hoddinott, R. F. (1981) : *The Thracians*, London.

Joffroy, R. (1962) : *Le trèsor de Vix, histoire et portée d'une grande découverte*, Paris.

Johnson, A. W. et Earle, T. (1987) : *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

36. Friedman & Rowlands 1977 ; Godelier 1973.
37. Brun 1996.

Morgan, L. H. (1877) : *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, London.

Moscalu, E. (1989) : "Das thrako-getische Fürstengrab von Peretu in Rumänien", *Bericht der Römisch Germanischen Kommission*, 70, 129-190.

Nicolini, G. (1990) : *Techniques des ors antiques. La bijouterie ibérique du VII^e^ au IV^e^ siècle. II*, Paris.

Palavestra, A. (1994) : "Prehistoric Trade and a Cultural Model for Princely Tombs in the Central Balkans", in : Kristiansen, K., Jensen, J., éd. : *Europe in the First Millennium BC*, Sheffield Archaeological Monographs 6, Sheffield, 45-56.

Parovic-Pesikan, M. (1964) : "Les Illyriens au contact des Grecs", *Archaeologia Iugoslavica*, V, 61-82.

Pollo, S. et Puto, A. (1974) : *Histoire de l'Albanie des origines à nos jours. Roanne, 1974*, Roanne.

Rolle, R. (1980) : *Die Welt der Skythen*, Lucerne-Frankfurt.

Rouillard, P. (1991) : *Les Grecs et la péninsule ibérique du VIII^e^ au IV^e^ siècle avant J.-C.*, Paris.

Schiltz, V. (1994) : *Les Scythes et les nomades des steppes : VIII^e^ siècle avant J.-C.-I^er^ siècle après J.-C.*, Paris.

Service, E. R. (1971) [1962] : *Primitive social organization : an evolutionary perspective*, New York.

Wąsowicz, A. (1975) : *Olbia pontique et son territoire : l'aménagement de l'espace*, Paris.

Weber, M. (1922) : *Wirtschaft und Gesellschaft* (trad. franc.: *Économies et société*, Paris, 1965), Tubingen.

Willey, G. R. (1953) : *Prehistoric Settlement Patterns in the Viru Valley, Peru*, Washington.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

ELITE AND PRESTIGE GOODS DURING THE EARLY AND MIDDLE BRONZE AGE IN FRANCE

Brun, P., Aubry, L., Galinand, C., Pennors, F., Quenol, V. and Ruby, P. (2010): "Elite and prestige goods during the early and middle Bronze Age in France", in: Meller, H., Bertemes, F., ed.: *Der Griff nach den Sternen. Wie Europas Eliten zu Macht und Reichtum Kamen, International Symposium (16-21 02-2005), Halle*, 199-206.

Cet article publié dans les actes du colloque de Halle, consacré à la découverte du dépôt de Nebra, était focalisé sur le début de l'âge du Bronze (A et B) en France à travers ce que suggèrent les dépôts non funéraires qui contenaient des objets de prestige. Je reprenais à ce sujet les interprétations issues du constat d'une alternance spatio-temporelle des dépôts funéraires et non funéraires mise en évidence au Danemark en prônant la recherche d'une signification fonctionnelle de ces derniers d'après l'organisation des objets contenus.

This article, published in the proceedings of the Halle colloquium, dedicated to the discovery of the Nebra deposit, focused on the Early Bronze Age (A and B) in France, based on what suggested the non-funerary deposits containing prestige objects. On this subject, I took up the interpretations arising from the observation of a spatio-temporal alternation of funerary and non-funerary deposits discovered in Denmark, advocating the search for a functional significance of the latter based on the organization of the objects contained.

Introduction

The Armorican barrow at Melrand, in the Morbihan, Brittany, today still has the impressive volume of almost 5000 m^3, somewhat larger than the otherwise more famous barrow at Leubingen, estimated to be 4178 m^3. It contained burial deposits comparable in richness to those of its German counterpart, with ten daggers, two axes, two bronze arrow- heads and a silver vase. However, it is not the largest Bronze Age 2 barrow in Armorica – the largest being Plouvorn K at 6000 m^3

and Plonéour-Lanvern at 8600 m^3 – and its contents are not the richest either[1]. The prestigious character of such sepulchres leaves no doubt; this localized observation is supported by studies of sepulchral ensembles on a regional or even narrower scale. These studies show that Bronze Age burial deposits were reserved for a tiny minority of the population, in variable proportions, depending on region and period, even in Armorica where opulent and monumental graves are exceptionally numerous: at about twenty[2]. They point to certain types of objects being limited to an even smaller percentage of the richest ensembles. Consequently, these objects were considered as a display of the prestige enjoyed by the deceased during their lifetime. In general, these are certain types of weapons and fineries, and in lesser quantity, earthen- ware and equestrian equipment. We find few of these prestige goods in the remains of buildings. The large majority of them are found in deposits, either burial or otherwise.

These deposits are found, however, only in certain regions and in certain periods, and with no apparent regularity. Why? Were there empty or less-productive zones, low in raw materials? Were these inhabited by societies that were more egalitarian or later became so? To these questions, one has often answered "yes", until one looks much more deeply at the social significance of these deposits, whether burial or not. We have gradually come to understand that different societies, with the same technical, economic and political development, "chose" to bury some people with prestige goods and others not. Moreover, while some societies deposited prestige goods directly into graves, others put them into kinds of hiding-places, or threw them into rivers, lakes or ponds. Cultural choices were probably added to economic constraints, giving rise to the variety of situations we have seen. How and why? These are the two questions we will try to answer here.

Methodological and theoretical framework

We know about extinct societies from what they produced. Among the most spectacular things are rare goods and monumental edifices. As a compliment to more discreet yet indispensable data, in order to approach the majority of the population these can provide crucial information for understanding the organization of society as a whole.

Through their rarity or technical quality, some goods seem, in effect, to be invested with a particular value. They are buried with individuals who were probably seen as holders of prestigious attributes by other members of their society, as suggested by numerous ethnographical examples: attributes such as "knowledge, competence, bravura, prodigality or supernatural powers. These attributes are associated according to infinitely contrasting modalities, to social, economic and political status, to the inherited or earned position occupied by each person. Here, prestige is enough to found a hierarchy; elsewhere, it reinforces those that already existed"[3].

So-called prestige goods probably made their first appearance in primitive human societies, but they clearly become more abundant and spectacular in Europe towards the middle of the fifth millennium BC. During this period, along the Black Sea coast[4] and the Atlantic coast[5], human communities started depositing exceptionally rich and rare goods for a very small number of

1. Briard 1984.
2. Brun 1998b.
3. Lenclud & Mauzé 1991.
4. Lichardus *et al.* 1985.
5. Boujot & Cassen 1992 ; Pétrequin *et al.* 1997.

deceased individuals. Almost immediately, these prestige goods were deposited in different ways according to period and region, either in graves or not. These deposits also varied in their composition, both quantitatively and qualitatively: they could be single (just one object) or multiple (from two to several hundred). Multiple deposits were either unicategorical (one single category, like axes alone, for example) or multicategorical (axes and jewellery, for example). This variety of composition is found as much in burial deposits as in non- burial deposits. Even unicategorical series can be seen in graves. However, they never surpass ten objects, remain quite rare and discontinue after the Bronze A.

From the Neolithic on, these series are composed of so-called prestige goods (ceremonial axes with semi-precious stones or flint daggers, for example) as well as goods less invested with prestigious symbolism (long flint blades, for example). So the question surrounding the precise definition of prestige goods is thus: must these goods be dis- covered in context, that is to say associated with a privileged individual, or does it suffice for such a context to be established in the same zone and during the same period so that all the objects in question, even if found apart, are covered by this definition? The first option would undoubtedly be the most satisfying; a prestige good could probably lose its social value in diverse ways before being abandoned. The uncertainties of archaeology lead us, though, to retain, under this term, all objects that would have been, in principle, considered as such. The aim is, in effect, to use goods thus supposed to position the social elites in both space and time. The great majority of these objects having only been discovered because they were withdrawn from the recycling process in order to be deposited, it seems reasonable to suppose that these deposits, whether they be burial or not, were made on the initiative and under the control of their owners. Thus, even if a certain number of non-burial deposits were stocks of metal later recuperated for re-smelting, partly re-enclosing declassified, devalued, worthless prestige goods (for example, after damage has made them unusable in their initial function), it is possible to think that these objects signal the presence of social elites in a sufficiently precise place and it is time to shine some light on the question.

The most highly-furnished graves can also contain objects for which common sense finds it hard to envisage a prestige function, like tools with no finishing or like flint blades, revealing veritable technical prowess, but paradoxically devoid of any practical use, unless they are fragmented. These problematic goods, more often than not discovered in series, in types of hiding-places, should, according to the above- mentioned criteria, be included in prestige goods. Their raw look and frequent multiplicity suggest rather that these were more easily exchangeable instruments than prestige goods per se: as a type of currency-bar. Objects of this type could, in effect, have played the role of quasi-monetary tools, as understood by M. Mauss[6], possibly also being – which is not always the case for "quasi-monies" – reserves of wealth, standards of measurement and a means of exchange, their value being guaranteed by convention in a particular region when they were whole. More prosaically, such objects could also be a mass of raw materials, easily transportable and recyclable in another region once re- smelted or broken down. This hypothesis leads one to interpret these objects as symbols of wealth, when they feature in the graves of the powerful, and as pure and simple wealth as an offering to supernatural forces, when they are amassed in votive or propitiatory deposits and "signed" by the addition of several personal objects of the principal donator, particularly weapons and finery, i. e. prestige goods in the strict sense of the term.

Finally, we must look at two types of objects which are open to debate. The case of metallurgist's tools deposited among burial furnishings in two very rich graves of the Únětice culture is a good example of the complexity involved in defining prestige goods. These tools suggest that political

6• Mauss 1923.

leaders may have had a privileged link with the workings of metallurgy in the Early Bronze Age. Thus, it is not impossible that a monopoly of expertise was practised by the social elite under the guise of magical-religious powers. This supposition remains nonetheless fragile due to the low number of available examples. Moreover, the tools in question could well have symbolized not the directly productive activity of the deceased but the control he exerted over artisans, or even over the entire circulation of metals. The case of metallic vessels is easier to resolve. These gold, silver, or more simply, bronze objects are manifestly more preferential in the richest and/or the most monumental graves. It is logical to consider them as prestige goods used by the social elite during ceremonial or ostentatious banquets.

The study of prestige goods is particularly important for the early European Bronze Age, since this period is considered by many as one of reinforcement of the social hierarchy. This establishing of hierarchy is explained by various factors or combinations of factors, one of the most important of which is the necessity, especially for an economy founded on bronze metallurgy, to maintain alliances and extended exchanges. It was, in effect, vital to have a more guaranteed access to the two elements contained in bronze, copper and tin, deposits of which were located unevenly around the land and very rarely in proximity to each another. The Bronze Age only distinguishes itself from the previous age by this metal produced by voluntary alloying, the minority element of which must be at approximately 10 % of the total to give a product of correct quality. One can thus suppose that the management of these relational requirements was used by community leaders to increase their power. We note, in effect, that in many traditional societies, those who ran such networks were the social elite. These leaders were naturally best placed to establish links with foreign counterparts through receptions or accompanied diplomatic or matrimonial excursions, for which prestige goods would undoubtedly have played a primary role.

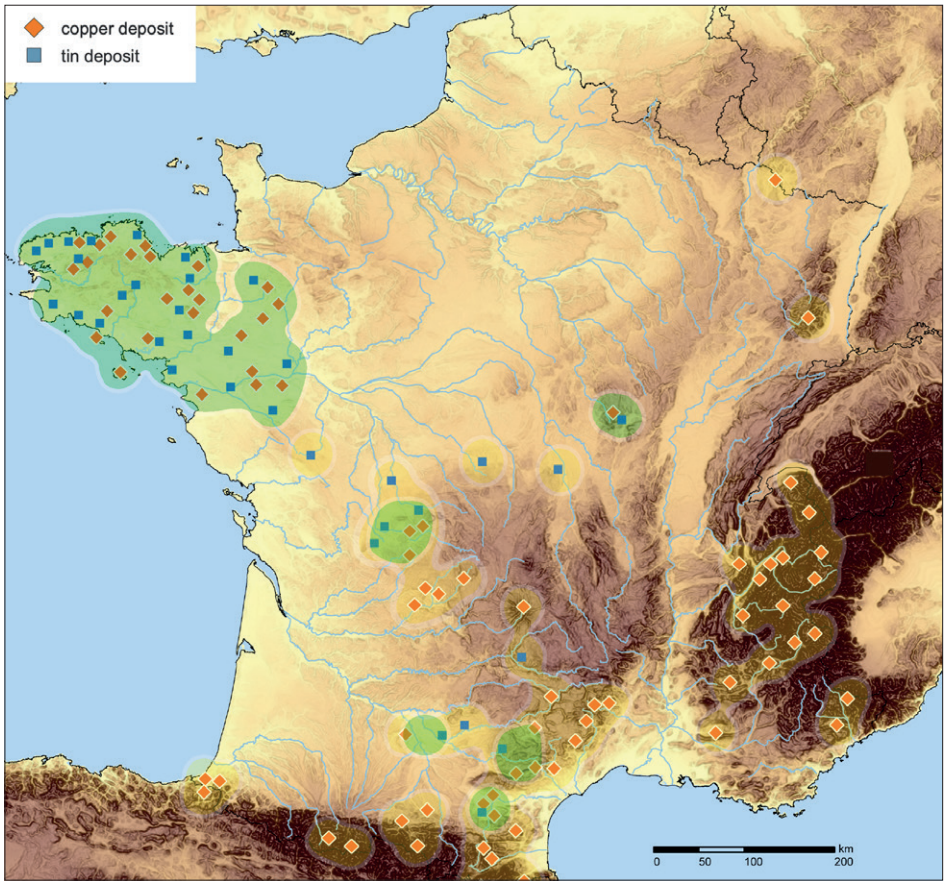
To better grasp the social significance of the depositing of prestige goods, which for us in the modern day seems to be an incomprehensible waste of resources, we have decided to work on an unprecedented scale: that of the whole of France. Due to limited preparation time, we have restricted ourselves here to the study of the Early and Middle Bronze Age (Bronze A, B and C). For the examined period, the prestige goods responding to the established criteria are:

- those composed of rare materials, since access to them was difficult (gold, silver, amber); these are primarily fineries;
- those which required expertise and a considerable investment of time, both to master and to manufacture:
- weapons (halberds, daggers, swords), often decorated and requiring the use of complex riveting techniques to ensure efficient fixing to the handle;
- kitchenware, which demanded both sheet-metal and riveting techniques or
- fineries, which needed expert mastery of firing techniques: porcelain or glass.

Among the contextual data useful for our purpose, we give particular attention to the type of archaeological structure (burial deposits, non-burial deposits, detritic remains), to associated goods and to geographic location. It is in treating such data, especially when in large amount, that the SIG makes a very valuable contribution. It allows us, in particular, to evaluate the respective importance of natural restrictions (locality of raw material deposits and the hierarchical organization of communication networks) and the spatio-cultural data (grouping of sites and the limits of cultural entities, which express localization and the extent of supra-local exchange networks).

Socio-economic context

During the Bronze Age, many prestige goods were manufactured with metals. It is important to note the potentially rich metallic deposits in France (fig. 1). To simplify: five metalliferous massifs form a diagonal line of copper, tin and gold deposits from north-west to south-east (from the Armorican Massif to south-west of the Massif Central), a north-south line dotted with copper deposits, especially along the eastern border (from the south of the schistose Rhenish Massif to the southern Alps) and a south-west line where there are also copper and gold deposits (the Pyrenees). Silver is also present in Armorica, Languedoc and southern Alsace. Of course, these deposits were only potentially exploitable during the periods dealt with here. Since our knowledge of the earliest effectively exploited deposits is minimal, and even in places where traces exist these have often been effaced by later exploitations, it is only possible to base our thinking on potential deposits, with all the usual reservations. These massifs border two sedimentary basins and the Mediterranean coastline. Metal deposits aside, these zones are also rich from an agricultural point of view, well drained by watercourses that also facilitate long-distance transport and, consequently, potentially more populated and more receptive to new phenomena. They are connected by sills (those of Burgundy and le Poitou) and by the Rhône corridor.



› Fig. 1. Potentially rich metallic deposits of copper and tin in France, with one-day round trip accessibility to a deposit (25 km radius; green zones) and to both deposits of copper and tin (green zones).

Despite this exceptional potential on a continental scale, the metallurgy of copper was not developed in western Europe until nearly one thousand years later than in south-west Europe. In what is now present-day France, it was first practised in the Languedoc at the end of the fourth millennium BC. By 2600-2500 BC, only the north-west half of the country remained outside of the production zone of copper objects. It was with the extraordinary expansion of the exchange networks, associated with bell-shaped beakers, that copper metallurgy became general practice, notably with daggers and flat axes. The latter were probably used, in part, as ingots. They are not, in general, associated with other types of objects, and are thus difficult to date precisely. It was prob- ably not down to chance, however, that the regions with the largest wealth of flat axes to the north of the "copper frontier[7]" in the middle of the third millennium BC show strict correlation with the main expansion zones of bell-shaped beakers with maritime or "international" decorations: the Limousin and the Atlantic coastline, from the Charente up to the Armorican coast.

The beginning of the Bronze Age, in the sense of traditional western European typochronologies, in other words Bronze A1 in the German system, corresponds to the terminal stage of the earthenware bell-shaped beaker phenomenon. This involved, according to yet to be clarified mechanisms, an extension and an intensification of exchanges of rare goods in networks run by social elites, marking their distinction by the use of "international" standards. These characteristics are often found in burial practices: individual graves in barrows, goblets designed to the stylistic canons present throughout the west of the continent, copper daggers and fineries in gold or in amber. They prefigure those of the ancient Bronze Age.

Spatial and contextual distribution

Copper flat axes were, most likely, still made in Bronze A1 during the two last centuries of the third millennium BC, but for the metal productions of this first stage of the Bronze Age, in the traditional sense of the term, data remains too imprecise to prove the analysis. We should therefore note that the objects attributable to Bronze A1 are in the main part in cop- per, at best oxides, and not true tin-alloyed bronze.

The latter only became widespread during Bronze A2, although not yet exclusively. For this stage, it is still difficult to distinguish two subdivisions, even in Armorica, where two series of barrows (a first series with graves in flint arrow heads, and a second, more sober series with graves in pottery) undoubtedly partially cross over. The distribution of prestige goods in France during these four centuries shows the existence of two dense groups (fig. 2):

- the Armorican region where we observe that all functional categories of prestige goods in this period are present (we note, however, a rarity of vitrified objects);
- most were found in individual and monumental graves;
- people never settled more than three days round-trip on foot, often a one-day round trip, from a deposit of copper tin, gold or silver.
- the Languedoc region where we note that prestige goods in bronze, i.e. weapons, are rare, where- as glass, porcelain or frit beads are more frequent;
- these elements of finery were found in graves, some- times collective or multiple, under dolmens or in caves;

7• Guilaine 2004.

- people settled close to deposits of copper and gold, but not of tin.

The proximity of raw material deposits is also seen in several cases in the Alps, but it is only a question of a more relative proximity, probably because of limitations due to the higher altitudes than in the ancient massifs. For the rest, the goods in question are dotted along the main valleys:

- the Seine, with two groupings – one on the lower valley, the other just downstream from Paris – and the Rhône, downstream from its confluence with the Durance;
- to a lesser extent the Loire, the Rhine, the Saône, with groupings around the confluences with the Doubs, the Charente, the Dordogne and the Ain.

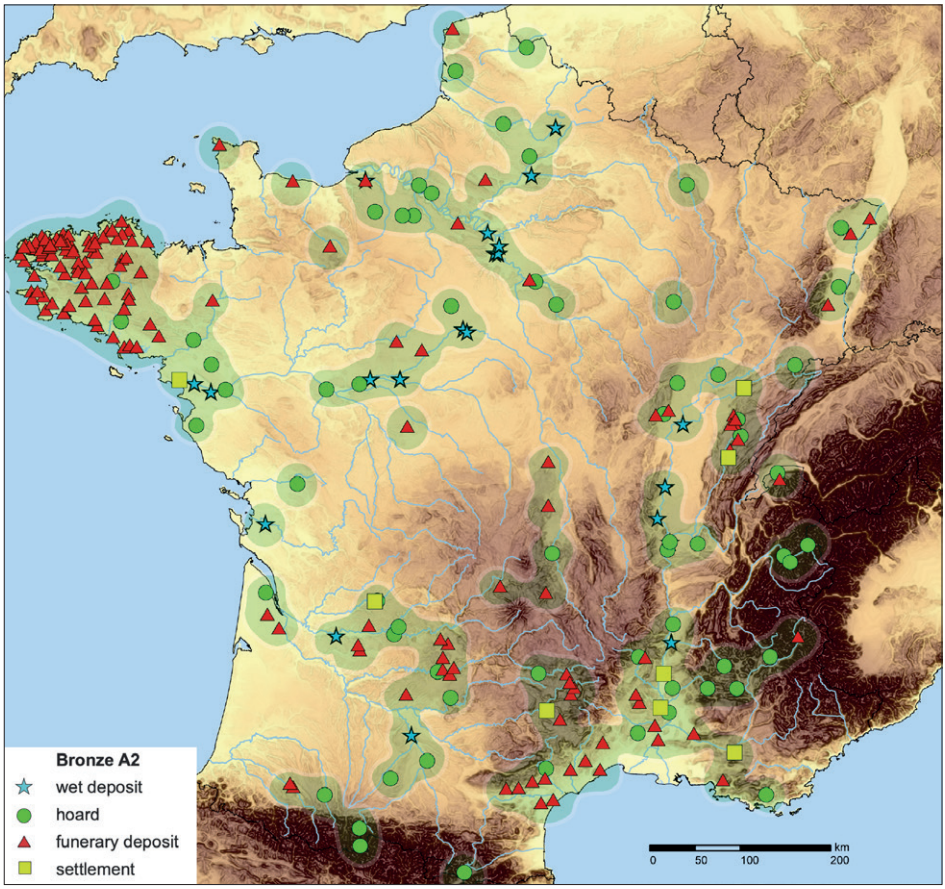
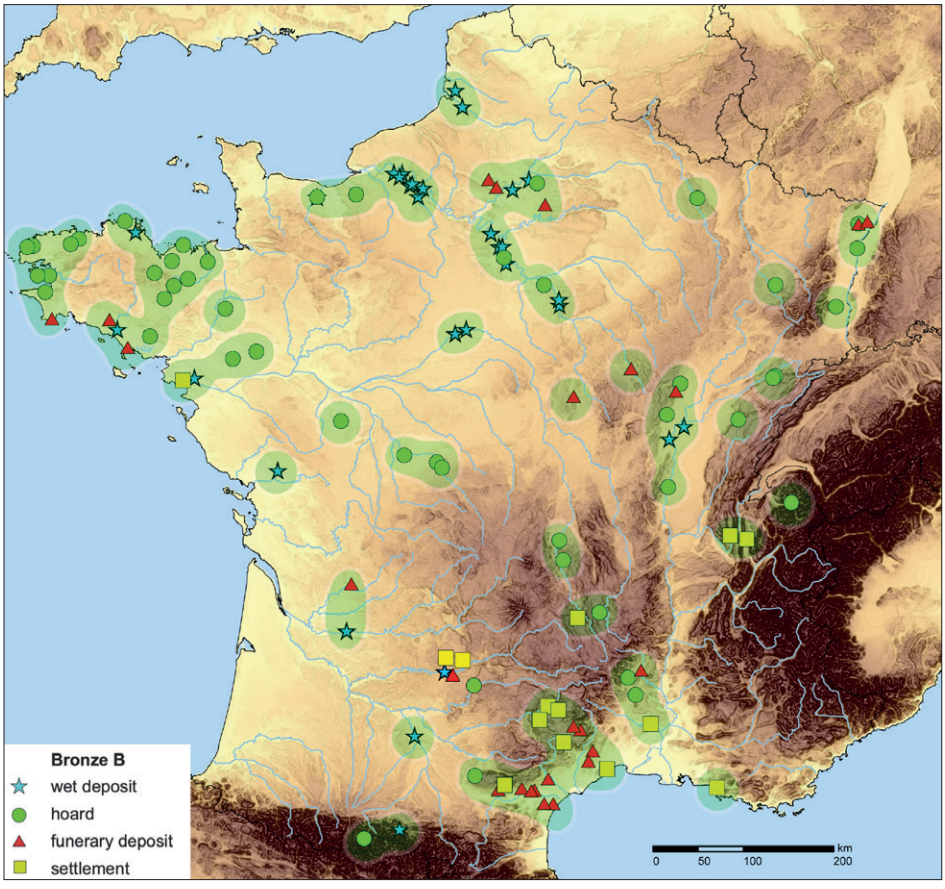


Fig. 2. Distribution of Bronze A2 prestige goods in France, with one-day round trip accessibility to the find (25 km radius; green zones).

In these river areas, the majority of prestige goods found are in the shape of isolated objects. These are probably deliberate deposits of a single object and not misplaced objects. This all points to a correlation between proximity – perhaps even control – of the raw material deposits and ceremonial burial practices, except at high altitude. It suggests, moreover, that control of the main traffic axes was tied to practices involving the non-burial deposition of socially-valued

goods. It should therefore be noted that all potential raw material deposits did not give rise to this phenomenon, particularly in Lorraine, but also to the west of the Massif Central and in the Pyrenees, maybe because these deposits were not exploited at the time, or because of social choices.

The same can be said of the main traffic axes. The Garonne, like the whole of the south-west, has given up very few prestige goods. This is also the case in the upper basins of the Loire and the Seine – Oise, Aisne, Marne, Aube, Seine, Yonne – whereas Armorican products have been found in the Haut-Rhin and in Switzerland, having thus journeyed through these valleys. For Champagne-Ardenne, Lorraine and Burgundy, we observe that the cultural limit, which also runs along a watershed line – the Atlantic basin on one side, the Mediterranean and the North Sea on the other – corresponds to an absence of prestige goods. Some absences, though, are harder to explain, particularly in south-west France, where copper metallurgy was already well developed during the transition from the Chalcolithic (Copper Age) to the Early Bronze Age. Consequently, we can sup- pose the existence of more social or even ideological factors, which harks back to the polysemy of burial practices and the practice of depositing in general[8].

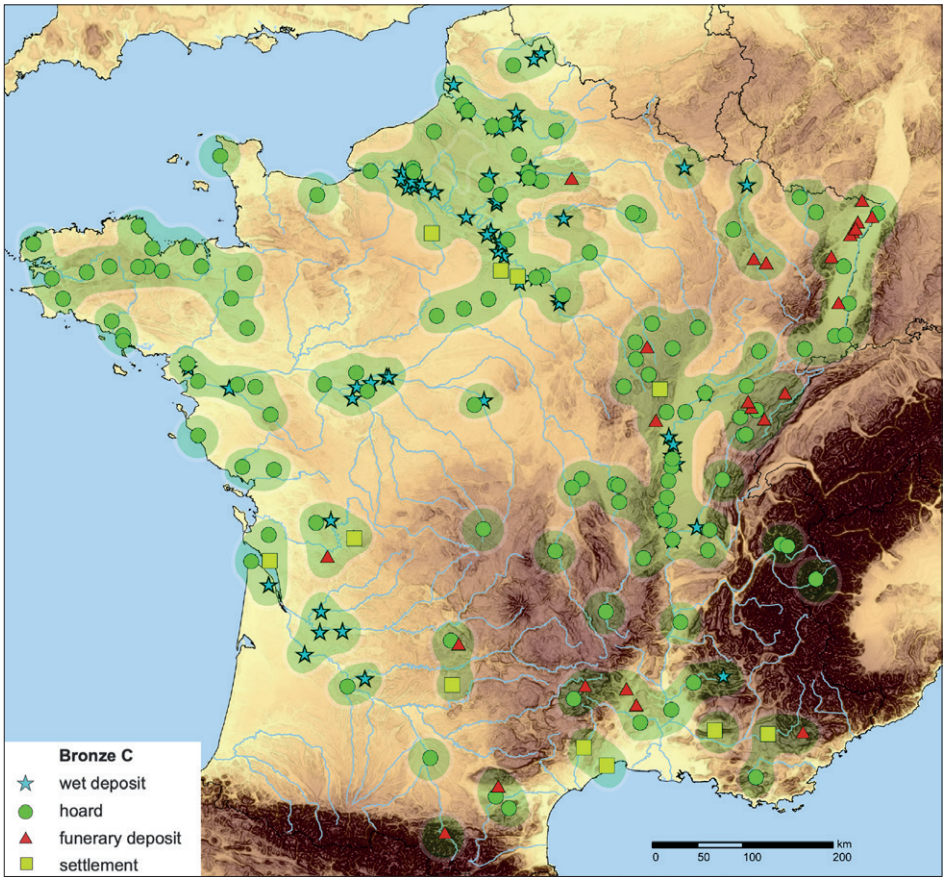


› Fig. 3. Distribution of Bronze B prestige goods in France, with one-day round trip accessibility to the find (25 km radius; green zones).

8· Brun 2003 ; Brun 2004.

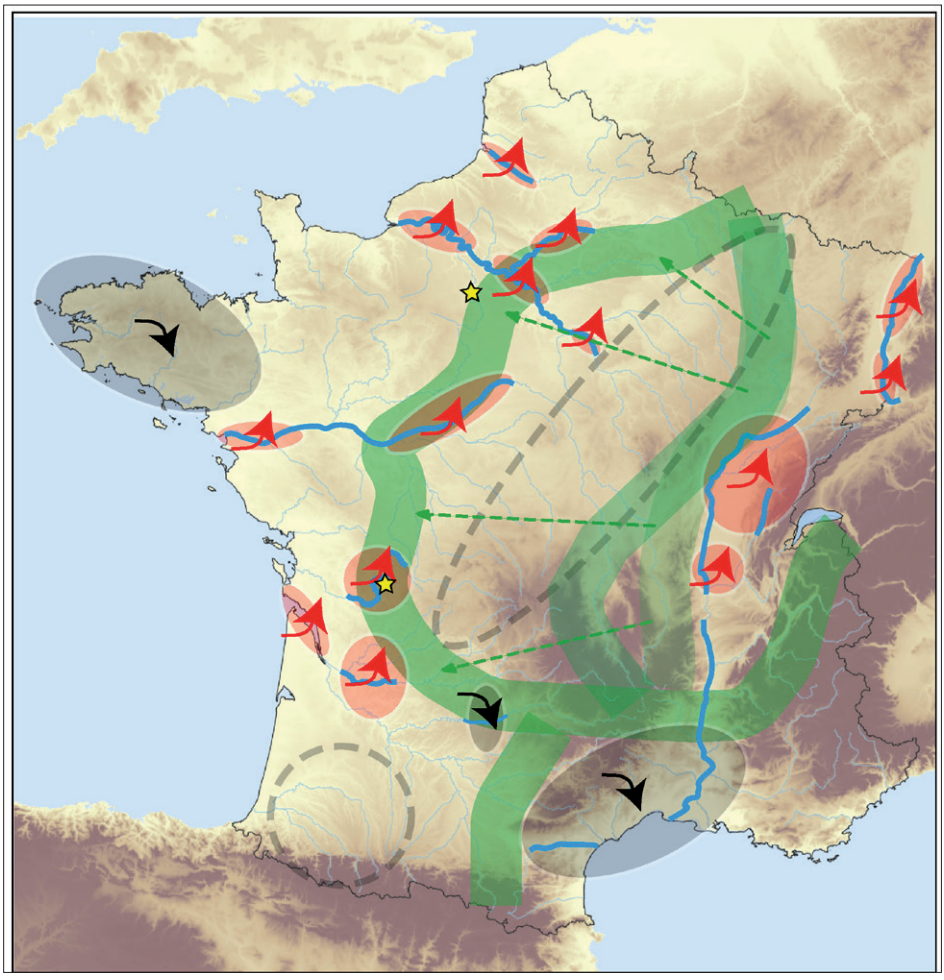
In Bronze B, we note the continuation of the grouping of prestige goods in Armorica (fig. 3): from this time on, weapons exclusively. A clear change occurs, however. While these goods were, until then, mostly deposited in graves in barrows, from that time on, they also appear in non-burial deposits: the so-called Tréboul group of J. Briard[9]. Grouping in Languedoc, though, seems to have disappeared in Bronze B. Chronological precision, however, leaves quite a lot to be desired for. Also, we should not exclude the possibility of certain ensembles classified as Bronze A2 belonging in reality to Bronze B1. Whatever the case, the trend here also seems to be leaning towards a decline in ostentatious ceremonial burial practices. More modest groupings continue in the lower Seine, the mid Seine (though here, with a movement to the east, in other words upstream from Paris), in the Orléanais, around the confluence of the Saône and the Doubs and in Quercy. Others appear in the lower Yonne, in the mid-basin of the Oise, in the Creuse and, moreover, in the French Bas-Rhin (particularly with the barrow graves of the forest of Haguenau).

In Bronze C, Armorica remains the main seat of a grouping, but this diminished, however, in terms of the quantity of prestige goods (fig. 4). Languedoc confirms the pre-perceived decline.



› Fig. 4. Distribution of Bronze C prestige goods in France, with one-day round trip accessibility to the find (25 km radius; green zones).

9• Briard 1965.



› Fig. 5. Synthesis: from Bronze A2 to Bronze C. Decline and transfer from burial to non-burial deposits in raw materials areas (light grey zones), growth along major rivers in non-burial deposits (red zones), absence in higher parts of sedimentary basins (dashed zones), expansion of north Alpine influence through one of these empty areas during the Middle Bronze Age. Changes in hierarchy and size of exchange networks: the most favourable positioning to control the largest possible amount of metal is the convergence of different supplies. Major rivers are more active corridors, across cultural "frontier" (green buffer zones where we note the presence of major sites like Fort Harrouard in the Paris Basin and Agris near the Charente represented by yellow stars) and on confluences or estuaries. There, more active transfers of goods, people and ideas enrich but also destabilize local communities. This causes more social stress than elsewhere, social upheavals justifying ostentatious ceremonial burial practices by ruling elites or founding dynasties, as well as social upheavals causing intensification of religious practices, once again exploited by elites for their own benefit.

Several groupings, on the contrary, are rein- forced: in the lower Seine, in the mid Seine, in the lower Yonne, in the mid Oise basin, in the Bas-Rhin, around the confluence of the Saône and the Doubs (which stretched from that time on almost continually to Lyons). New groupings also appear: in the Jura (burial and non-burial deposits), in Lorraine (a small group of barrow graves), along the Somme confluence (a concentration, perhaps in two parts), in the Nord-Pas-de-Calais (especially gold finery; above all those of the "ornament horizon", deposited in watery environments), in the Saumurois and upstream from the Bordeaux estuary. To these are added two exceptional sites (fig. 5): Fort Harrouard[10] and Agris[11]. The evolutionary dynamic shows a decline or stagnation in the regions which were initially the most ostentatious, characterized both by their relative proximity to potential copper deposits and by their perpetuation of cultural traditions developed during the recent or late Neolithic (3400-2200 BC approx.). Progressing regions, often very strong, are situated more in the north of the country.

To the west, they are mostly in the low and medium altitude valleys of the major rivers. Prestige goods are found, in very large majority, in the shape of non-burial deposits, more particularly in watery environments, marshes and especially rivers. In this dynamic, the Paris Basin takes on a primary role. To the east, they are in topographical corridors formed by the courses of large rivers, especially the Rhine and the Saône. The deposits in question are both burial and non-burial contexts, set further back from the water than in the first case, at the bottom of rivers in the second.

Conclusion

What happened seems to point to profound changes, over the seven centuries concerned here, to the hierarchy of exchange networks, linked to a gradual change in their size. Alpine coppers are probably the object of growing exchanges with the Atlantic peoples, but more probably, western tin productions were exported towards the peoples of the northern Alps, most likely in the form of bronze ingots and more particularly axes. A relative decline in southern France seems to echo that in the Iberian Peninsula. In a system with complex cultural differences, the chiefs of Armorica no longer had such comfortable contacts with external partners; whereas before it was a question of other communities in the Atlantic zone, these were then communities within the continent much further away. In these relations, certain corridors were more active than others, particularly those which put different networks in contact with each other, and more precisely during the crossing of cultural and identity barriers and in areas where the goods in transit were concentrated. With the exchange networks growing longer and more complex, any initial advantage diminished. The most favourable positioning, in order to have more regular arrivals and to control the biggest possible amount of metal, tended to be situated where the sources of different supplies converged. There, the effects of more active transfers of goods, people and ideas than elsewhere enriched but was also prone to destabilize local communities. They were thus susceptible to creating more important and more sustainable social pressure than elsewhere. Consequently, this was likely to provoke social upheavals, justifying ostentatious ceremonial burial practices on the part of the ruling elite or founding dynasties, and social shake-ups causing an intensification of religious practices, once again fully exploited by the elite for their own benefit.

10• Mohen & Bailloud 1987.
11• Gomez de Soto 1995.

Departing from analogous observations, R. Bradley[12] and K. Kristiansen[13] suggested an interpretation of these two major depositing practices as two opposing policies. Bradley opposes these deposits, burial or non-burial contexts, as a function of their ceremonial nature or not: ceremonial deposits would constitute a necessary display of power in a period of crisis of legitimacy; a light symbolizing of the social divides would characterize the calm periods. Kristiansen goes further. He integrates all deposits into an overall social policy of the manipulation of wealth. He opposes ceremonial burial deposits to non-burial deposits: ceremonial burial deposits would correspond to the installation of new social elites (new dominant lineages, new dynasties); non-burial deposits would simply serve to keep the elite in place and, more widely, to maintain all social relations outside periods of serious conflict. One of us has since pleaded[14] for a more polysemic understanding of these deposits. If we admit, like Bradley and Kristiansen, that these deposits, in their temporal and spatial variability, point to social changes, then, more precisely, these changes may have diverse causes: natural or human, internal or external. Numerous ethnographical and historical comparisons show, in effect, that these changes may have led to investments, themselves variable, in ritual practices. The practices of coded depositing that we see in non-burial deposits may therefore correspond to different practices of offering, which varied according to period, place, donating social group or the problem that needed solving and the circumstances thus created. The present article, based on deposits that include prestige goods, is heading in this direction, since these deposits are manifestly correlated in time and in space with those containing any type of metal object. A close study of the composition of the deposits should enable us to progress further along this path.

BIBLIOGRAPHY

Boujot, C. and Cassen, S. (1992): Le développement des premières architectures funéraires monumentales en France occidentale, Revue Archéologique de l'Ouest Suppl. 5, 195-211.

Bradley, R. (1990): *The Passage of Arms: an archaeological analysis of prehistoric hoards*, Cambridge.

Briard, J. (1965): *Les dépôts bretons et l'âge du Bronze atlantique*, Rennes.

Briard, J. (1984): *Les tumulus d'Armorique*, Paris.

Brun, P. (1998): "Le complexe culturel atlantique: entre le cristal et la fumée", in: Oliveira Jorge, S., ed.: *Existe uma idade do Bronze atlantico*, Lisbonne, 40-51.

Brun, P. (2003): "La signification variable des dépôts funéraires et des dépôts non funéraires de l'âge du Bronze", in: Bourgeois, J., Bourgeois, I., Cherretté, B., ed.: *Bronze Age and Iron Age Communities in North-Western Europe*, Bruxelles, 61-73.

Brun, P. (2004): "Réflexion sur la polysémie des pratiques funéraires protohistoriques en Europe", in: Baray, L., dir.: *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques, Actes de la table ronde, Glux-en-Glenne, 7-10 juin 2001*, Glux-en-Glenne, 55-64.

Gomez de Soto, J. (1995): *Le bronze moyen en Occident: la culture des Duffaits et la civilisation des tumulus*, Paris.

Guilaine, J. (2004): "Les Campaniformes et la Méditerranée", *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 101-2, 239-252.

Kristiansen, K. (1998): *Europe before History*, Cambridge.

12· Bradley 1990.

13· Kristiansen 1998.

14· Brun 2003.

Lenclud, M. and Mauzé, M. (1991): "Prestige", in: Bonte, P., Izard, M., dir.: *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, 600.

Lichardus, J., Lichardus-Itten, M., Bailloud, G. and Cauvin, J. (1985): *La Protohistoire de l'Europe. Le néolithique et le chalcolithique entre la Méditerranée et la mer Baltique*, Paris.

Mauss, M. (1923): "Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques", *L'Année sociologique*, 1, 30-186.

Mohen, J.-P. and Bailloud, G. (1987): *La vie quotidienne: les fouilles du Fort-Harrouard*, Paris.

Pétrequin, P., Cassen, S., Croutsch, C. and Weller, O. (1997): "Haches alpines et haches carnacéennes dans l'Europe du V^{e} millénaire", *Notae Praehistoricae*, 17, 135-150.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

LA CULTURE DES CHAMPS D'URNES : PROBLÈMES DE DÉFINITION

Brun, P. (2013) : "La culture des Champs d'Urnes : problèmes de définition", in : Leclercq, W., Warmenbol, E., éd. : *Échanges de bons procédés. La céramique du Bronze final dans le nord-ouest de l'Europe*, Bruxelles, 13-21.

Il m'avait semblé intéressant, 30 ans après avoir soutenu ma thèse de doctorat sur la question des Champs d'Urnes dans le Bassin parisien, de faire le point des connaissances à ce sujet. Je regrettais à cette occasion l'absence de rigueur scientifique de la plupart des publications de la documentation trouvée lors des fouilles récentes ; une insuffisance qui, malheureusement, persiste.

Thirty years after defending my doctoral thesis on the subject of "Urn Fields" in the Paris Basin, I thought it would be interesting to take stock of the current state of knowledge on this subject. On that occasion, I regretted the absence of scientific rigor in most publications of the documentation found during recent excavations; a shortcoming which, unfortunately, persists.

Le concept de "culture des Champs d'Urnes" charrie de nombreuses ambiguïtés, d'une façon générale[1], mais peut-être plus particulièrement encore sur les marges nord-occidentales de la zone qu'elle est censée recouvrir. Le propos est ici d'en préciser la définition. À cette fin, il convient de chercher d'abord dans l'histoire de cette notion la source des imprécisions et des confusions en question. Il faut ensuite intégrer les riches données nouvelles, publiées ces dernières années. Il importe, ce faisant, de discuter les interprétations proposées pour rendre compte de la dynamique évolutive de cet ensemble culturel dans la zone intéressée par ce colloque. Il ne sera pas superflu, pour finir, de rappeler quelques recommandations méthodologiques fondamentales.

1 · Sørensen & Rebay-Salisbury 2008.

Brève histoire de la notion

L'histoire des idées ressemble à une étonnante succession d'embardées, de brusques zigzags entre des conceptions diamétralement opposées. Cette alternance est parfois présentée comme une succession de nouveaux paradigmes, alors qu'il s'agit plutôt de tiraillements entre deux conceptions du type "querelle des anciens et des modernes". Dans notre discipline, se succéderaient ainsi une archéologie traditionnelle héritière de l'historicisme méthodologique allemand, la *new archaeology* renouant avec l'évolutionnisme et adepte de la quantification, puis l'archéologie postmoderniste ou *postprocessualist* opposant à la précédente, de manière réactionnaire, la prééminence des symboles en y ajoutant le relativisme. C'est une présentation simplificatrice qui véhicule nombre d'équivoques, voire d'illusions. En sciences humaines, au moins, le progrès ne résulte pas d'idées radicalement nouvelles, mais, d'une part de la croissance documentaire, d'autre part de l'élargissement temporel et spatial des domaines étudiés à la faveur des progrès des moyens d'observation, enfin de la mise à l'écart des présupposés idéologiques. Cela permet de vérifier ou d'invalider les hypothèses antérieures et conduit le plus souvent à déplacer le curseur entre les opinions radicales, plutôt qu'à passer brutalement de l'un à l'autre, comme on le laisse trop souvent croire. C'est le cas pour la question des Champs d'Urnes comme pour les autres.

Les faits doivent s'imposer à toute idée préconçue, bien qu'il ne soit jamais facile de s'en défaire. Je l'ai vécu très concrètement lors de mon travail de doctorat[2]. Parti dans l'idée de valider en le précisant le modèle migrationniste traditionnel, actualisé par W. Kimmig dans un article de 1964[3], j'ai fini par tirer de mon étude des conclusions bien différentes. Cette conception migrationniste avait été développée par Kraft en 1927[4] et P. Bosch Gimpera et G. Kraft en 1928[5], dans un hommage à G. Kossinna. Cela m'inspirait certes une légitime suspicion. L'idée avait, pourtant, été reprise ensuite par V. G. von Merhart[6], moins sulfureux idéologiquement, et plus exigeant méthodologiquement ; ce qui m'avait rassuré.

L'interprétation était restée flottante jusque-là. C'est seulement alors que les étapes Hallstatt A et Hallstatt B ont été clairement dévolues à une "civilisation des Champs d'Urnes". Le schéma a été affiné par l'identification d'une "phase préliminaire" correspondant au Bronze D du système élaboré par P. Reinecke[7] et appelée "phase des nouveautés" par von Merhart[8] et "période des civilisations étrangères" par F. Holste[9]. Kimmig, fort de l'inspection systématique des musées et collections qu'il avait eu pour mission de réaliser sous l'uniforme en France occupée, a produit peu après une série d'articles bien documentés, dans le but d'étayer cette conception[10]. Bien que d'abord impressionné par des fondations d'apparence aussi solide, je m'étais peu à peu rendu compte, au cours de mon enquête, que son interprétation de trois vagues migratoires de grande ampleur, issues d'Europe centrale s'avérait peu compatible avec la documentation disponible en France. Ce constat a été entériné par les archéologues réunis lors du colloque de Nemours en 1986, dont W. Kimmig lui-même.

2. Brun 1984.
3. Kimmig 1964.
4. Kraft 1927.
5. Bosch-Gimpera & Kraft 1928.
6. Merhart (von) 1930.
7. Reinecke 1965.
8. Merhart (von) 1930.
9. Holste 1953.
10. Kimmig 1951 ; Kimmig 1952 ; Kimmig 1954.

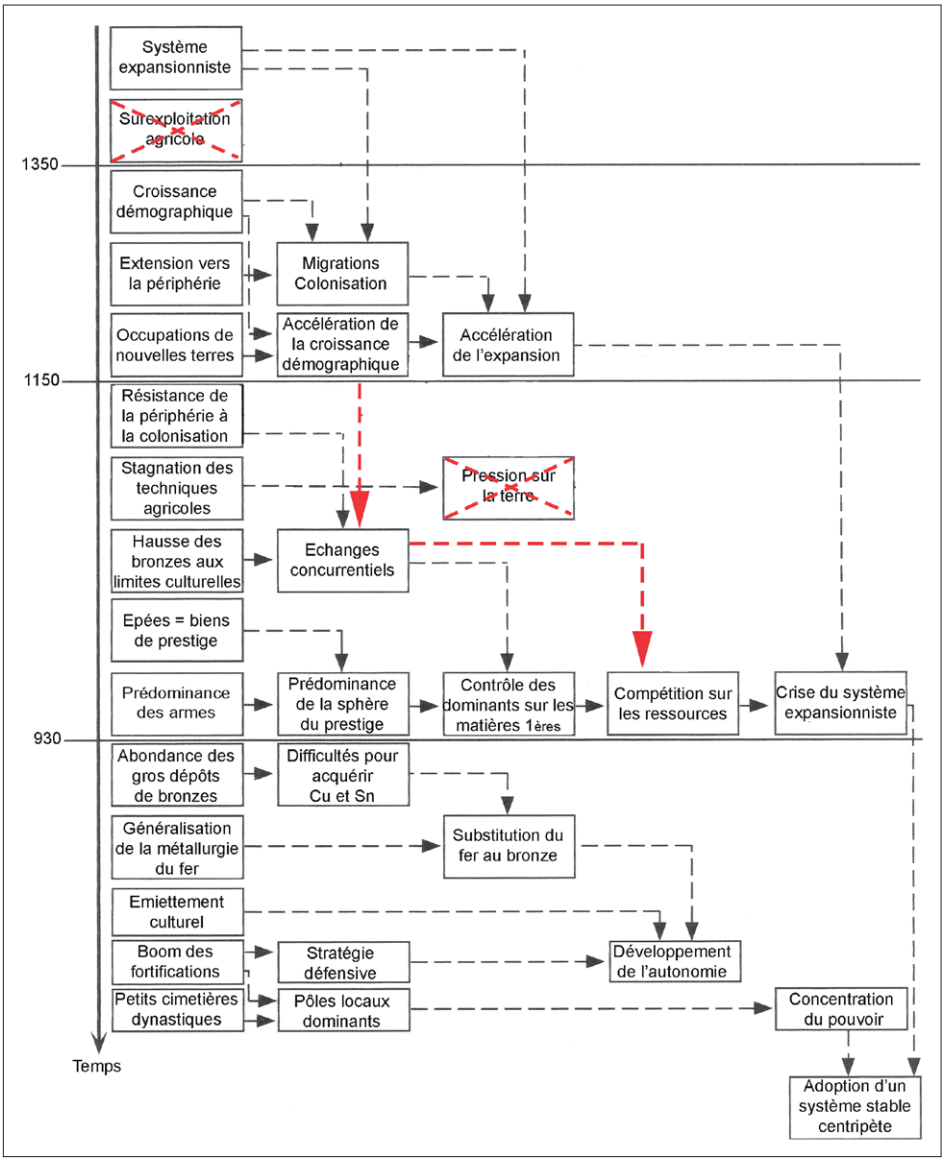
Les traditions se sont avérées plus résistantes dans le monde archéologique germanophone, où le Bronze final reste appelé "Urnenfelderzeit" (période des Champs d'Urnes). L'expression orale "UK" pour Urnenfelderkultur reste encore d'usage courant, même si les connotations migrationnistes sont désormais mises sous le boisseau. Il en résulte une grande ambigüité, exploitée par les postmodernistes pour jeter le bébé des aires culturelles et de leur hiérarchie de ressemblances avec l'eau du bain idéologique, héritière de cet entre-deux-guerres allemand travaillé par la montée du nazisme. On confond, de la sorte, la zone à l'indéniable unité d'ensemble occupée par la culture matérielle dite des Champs d'Urnes, avec celle beaucoup plus large dans laquelle était alors pratiquée l'incinération en urne dans des cimetières plus ou moins vastes. On sait, pourtant, depuis quelques années, que ce type de pratiques funéraires s'était répandu plus tôt dans l'arc atlantique que dans l'espace nord-alpin. On sait, depuis plus longtemps encore, que d'autres ensembles culturels (nordique, lusacien, villanovien, etc.) ont adopté à la même époque des pratiques funéraires analogues. Cette confusion a, notamment, touché les Pays-Bas qui, tout en étant touchés au Bronze final par cette pratique funéraire, n'ont pas adopté la culture matérielle d'obédience nord-alpine, mais ont pourtant été affublés de l'étiquette "Champs d'Urnes" par A. D. Verlinde[11], ce qui engendre des erreurs et, notamment, des cartes trompeuses, comme, par exemple, celle (n° 22a) de l'Atlas archéologique récemment publié sous la direction de M. Buchvaldek, par A. Lippert et L. Kosnar[12]. Ce genre d'équivoque ne peut que nuire aux interprétations en véhiculant des faux problèmes.

Propositions alternatives

Mes résultats sur la question des Champs d'Urnes[13] ont été compris comme un démolissage radical du modèle traditionnel ; un jugement binaire là encore et, par conséquent trop simpliste, puisque, si je concluais qu'il convenait d'exclure l'idée de déplacements massifs de populations, je n'écartais pas pour autant la migration vers l'ouest de groupes restreints. J'envisageais, en effet, que des déplacements avaient pu favoriser des changements sociaux internes conduisant les communautés indigènes à adopter des pratiques et des modes d'expression nouveaux, qui procédaient davantage de l'emprunt consenti que de l'imposition autoritaire. Ma conception s'opposait principalement à celle de Kimmig sur la cause majeure de l'expansion culturelle nord-alpine vers l'ouest ; fondamentalement migratoire pour lui, elle était d'ordre surtout socio-économique pour moi. J'avais tenté, pour le colloque de Nemours en 1986, de bâtir un scénario hypothétique rendant compte de l'ensemble des données dont nous disposions alors et de mettre à plat les observations factuelles et l'enchaînement des déductions possibles[14] (fig. 1). Je défendais l'idée d'une dynamique expansionniste, d'ordre partiellement migratoire, mais surtout compétitif aux plans démographique, économique et politique. Les indices de croissance démographique, d'occupation de nouvelles terres, d'échanges concurrentiels, d'importance de l'armement n'ont cessé d'être confirmés par les découvertes ultérieures. Réexaminée un peu plus tard, l'idée d'une surexploitation agricole et d'une pression sur les terres disponibles a, en revanche, été invalidée[15]. L'essai d'estimation des densités d'occupation donnait, en effet, des chiffres trop faibles pour laisser penser que les gens de cette époque avaient pu connaître une "faim de terre". L'impression d'une

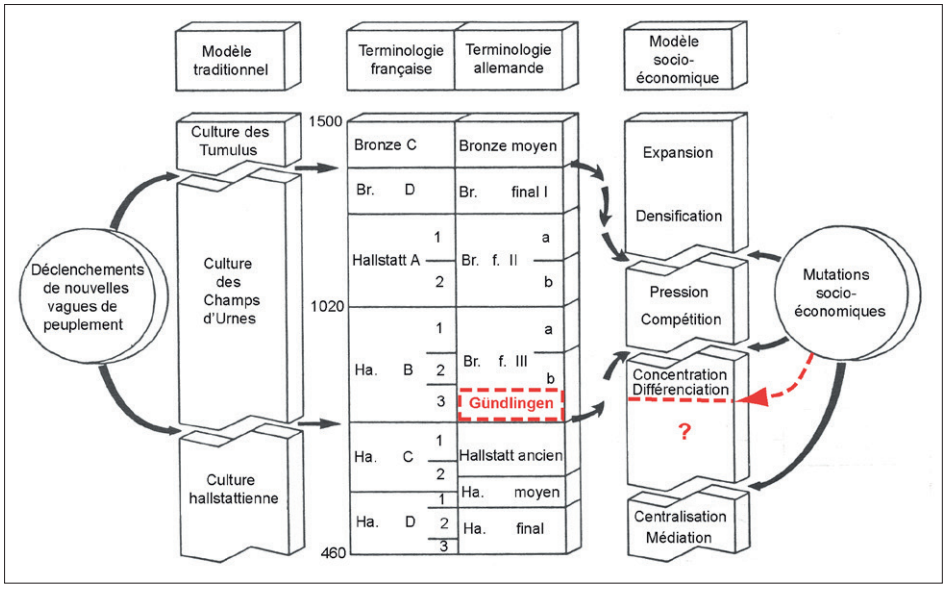
11. Verlinde 1987.
12. Buchvaldek *et al.* 2007.
13. Brun 1984 ; Brun 1986.
14. Brun 1988a.
15. Brun & Pion 1992.

expansion butant finalement, non pas sur des limites agricoles, mais sur des limites probablement sociologiques et culturelles persiste toutefois ; le Hallstatt B2/3 rompant sur de nombreux points avec la dynamique antérieure, initiée dans le courant du Bronze B, dès le XVI[e] s. a.C. L'extension culturelle nord-alpine, forte dans sa composante Rhin-Suisse-France orientale, a ensuite ralenti et perdu de son homogénéité. La limite culturelle qui séparait le complexe nord-alpin de son homologue atlantique est devenue plus floue vers le milieu du X[e] s. a.C. L'interpénétration stylistique s'est élargie nettement dans le domaine des productions céramiques, tandis qu'elle demeurait stable dans celui des produits métalliques. Le schéma proposant un déplacement des ruptures majeures de l'évolution, substituant un modèle socio- économique au modèle migrationniste traditionnel a, ainsi, globalement résisté aux effets de l'énorme croissance documentaire ; à deux



› Fig. 1. Schéma de l'enchaînement des arguments conduisant au scénario proposé en 1986, avec en rouge, les corrections qui s'imposent dorénavant (d'après Brun 1988a, fig. 11).

exceptions près, toutefois (fig. 2). La reconnaissance ultérieure d'une étape intermédiaire, dite de Gündlingen, entre les âges du Bronze et du Fer, durant les deux premiers tiers du VIII[e] s. a.C., par N. Roymans[16] et C. Pare[17], a rendu moins confuses les conditions de ce changement de période. La culture matérielle de cette étape prolonge sans rupture marquée celle de la fin de l'âge du Bronze (Hallstatt B2/3) : des objets en fer sont déjà présents ponctuellement, comme auparavant, mais les pratiques de dépôts funéraires (multiplication des tombes tumulaires à épée) et non funéraires (en diminution spectaculaire dans la plupart des régions nord-alpines et atlantiques), annoncent le Premier âge du Fer (Hallstatt C). Notre connaissance de l'habitat des VIII[e] et VII[e] s. a.C. demeure insuffisante pour savoir s'il se produit une rupture dans ce domaine, marquée par une apparente réduction du nombre de sites agglomérés et fortifiés. L'étape de Gündlingen apparaît plutôt, de la sorte, comme une transition douce d'un âge à l'autre, que comme la première étape du Premier âge du Fer.



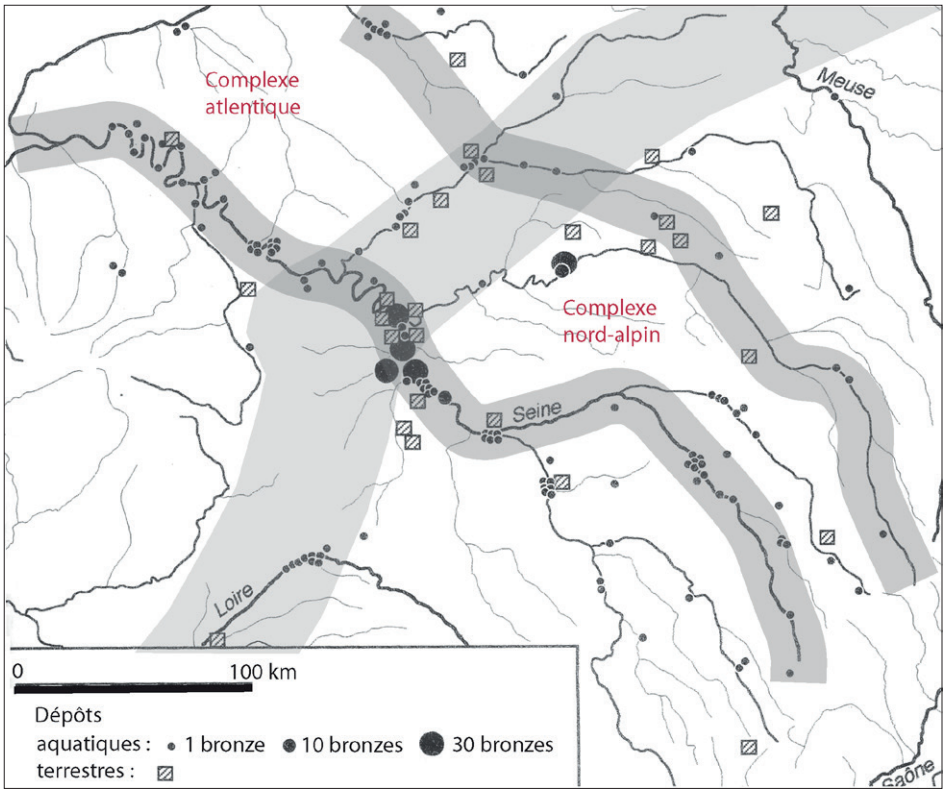
› Fig. 2. Schéma du déplacement des ruptures majeures de l'évolution culturelle et de la substitution d'un modèle socio-économique au modèle migrationniste traditionnel, avec, en rouge, le corrections qui se sont imposées depuis lors (d'après Brun 1988a, fig. 10).

Une rupture s'est indéniablement opérée au cours du Hallstatt C. Bien que difficile à caractériser précisément, aujourd'hui encore, le changement majeur semble avoir été un déplacement des lieux de pouvoir vers des positions plus enclavées, plus élevées, plus forestières, c'est-à-dire sur des lignes de crêtes plutôt qu'au milieu de larges vallées alluviales[18]. Au contraire de la continuité envisagée dans le schéma initial, depuis le Hallstatt B2/3 jusqu'au Hallstatt D2-3, une rupture évolutive s'est produite alors. Elle a été, assez tôt, bien perçue par H. Härke[19], mais j'étais resté sceptique, croyant que son travail souffrait, sur ce point, des imprécisions typo-chronologiques de

16. Roymans 1991.
17. Pare 1991.
18. Brun & Ruby 2008.
19. Härke 1989.

la céramique d'habitat. Les nombreuses opérations de terrain réalisées depuis lors ont confirmé sa proposition, invalidant la mienne à ce propos. Cela permet de souligner, au passage, le fait que l'archéologie, bien qu'elle ne puisse être que très partiellement expérimentale, dispose des moyens de mettre en œuvre de véritables procédures scientifiques, permettant de valider ou non des hypothèses, dès lors que celles-ci sont clairement définies et réfutables au sens de K. Popper[20] ou J.-C. Gardin[21]. Avant la rupture du Hallstatt B2/3, la limite culturelle entre les domaines atlantiques et nord-alpins était particulièrement marquée, voire exacerbée, selon Claude Mordant. Cette conviction, fondée sur la richesse des données funéraires du secteur Yonne-Seine, l'a conduit à utiliser, pour en rendre compte, la métaphore de "l'effet de lisière"[22]. Il ne définissait pas réellement cette notion. Celle-ci évoque, en sciences naturelles, une bordure plutôt étroite entre deux milieux dont l'un est généralement forestier et peuplé d'espèces plus nombreuses et variées. On trouve, en effet, le long de ces bordures, non seulement les espèces végétales et animales propres aux lisières, mais aussi une grande partie de celles des deux milieux contigus. Les données archéologiques suggèrent, tout au contraire, à mes yeux, l'existence d'une zone marginale, large de quelques dizaines de kilomètres. La notion de "zone-tampon", qui désigne un espace intermédiaire plus large où règne une certaine mixité culturelle, me paraît plus pertinente[23] (fig. 3). De telles zones conjuguent apparemment des traits culturels correspondant aux traditions locales et des traits de la culture en expansion. Cette mixité culturelle, probablement renforcée par un certain degré de mixité ethnique confère à ces communautés, en particulier à leurs élites, un atout important pour exercer un rôle d'intermédiaires privilégiés dans les échanges de biens (matières premières et produits finis), de personnes et d'idées. Les localisations les plus favorables étaient celles qui rendaient possibles le contrôle des nœuds de voies de passage. Il s'agissait de sortes de corridors, ou "portails"[24] qui facilitaient la traversée de ces zones de marges. Au cours de la période en question, il est acquis depuis longtemps que les différentes catégories fonctionnelles d'objets possédaient des aires de diffusion de tailles très variées[25]. Tandis que des types d'armes ou de vaisselles en bronze montrent des répartitions rayonnant sur des centaines de kilomètres, des types de parures ou de vaisselles en céramique témoignent de distributions généralement beaucoup plus restreintes. La poterie se révèle même, dans la très grande majorité des cas étudiés à cette fin, originaire du lieu même où elle a été retrouvée. Cela suppose que les zones d'homogénéité stylistique – à considérer évidemment en termes de fréquence d'association de types – résultaient d'un affichage délibéré de l'appartenance de leurs utilisateurs à un ensemble culturel donné. Les objets qui sortaient de leur zone d'homogénéité stylistique suggèrent, par leur répartition spatiale, une autre signification : celle des réseaux d'échanges et de relation à longue distance. Certains de ces objets peuvent être interprétés comme des cadeaux diplomatiques. Mais, lorsqu'ils sont nombreux et largement dispersés, ils correspondent plus vraisemblablement à des marqueurs d'appartenance à une catégorie sociale élevée ; celle des dirigeants qui contrôlaient les réseaux d'échanges par lesquels circulaient les biens, les personnes et les connaissances les plus utiles et désirables. Ces gens-là entretenaient des alliances matrimoniales, se rendaient visite, s'imitaient mutuellement, exhibaient leur rôle d'intermédiaire, leur accès privilégié à ces ressources valorisées dans leur tenue vestimentaire, leur expression gestuelle, linguistique, artistique et probablement même dans leur éthique. Ils jouaient sans doute très logiquement sur les deux registres en même

20. Popper 1963.
21. Gardin 1979.
22. Mordant 1989.
23. Brun 1993 ; Brun *et al.* 2005.
24. Quilliec 2007.
25. Rowlands 1976.



› Fig. 3. Carte de la zone-tampon dans le Bassin parisien, avec la localisation de deux corridors ou portails (la vallée de la Seine et l'axe Marne-Somme via le confluent Aisne-Oise) par où les trafics interculturels étaient particulièrement intenses, suscitant un dynamisme économique, politique et idéologique plus actif qu'ailleurs.

temps, insistant plus ou moins selon les circonstances sur les symboles identitaires locaux et sur les symboles statutaires plus "internationaux"[26].

À la lumière de ces principes méthodologiques plus rigoureux et d'une documentation archéologique en forte croissance, il convient de concevoir l'entité nommée traditionnellement "Culture des Champs d'Urnes" comme :

Un complexe culturel composé de plusieurs sous-ensembles spatio-temporels emboîtés qui peuvent être appelés, à l'instigation de David Clarke[27], des groupes de cultures, des cultures (ex. Rhin-Suisse-France orientale), elles-mêmes formées de groupes culturels.

Une zone de relative homogénéité culturelle, ni uniforme, ni étanche, ni figée, mais faisant preuve d'une indéniable résilience, au moins du Bronze B, vers 1600 a.C., au La Tène D, vers 25 a.C. (selon une vulgate fautive répandue en France, beaucoup diraient ici : à La Tène D, voire à La Tène finale ; en bon français, il convient pourtant de dire au La Tène D, comme on dit au Hallstatt D ou final). Il convient, pour mieux rendre compte de cette résilience, d'appeler complexe culturel

26• Brun 1996.
27• Clarke 1968.

nord-alpin cet ensemble qui prend successivement les caractéristiques auxquelles la tradition a affecté les noms de culture des Tumulus du Bronze moyen, culture des Champs d'Urnes, culture de Hallstatt et culture de La Tène.

Un ensemble de communautés échangeant plus entre elles qu'avec d'autres et intégrant des zones et leurs habitants situés sur leurs marges, en particulier à l'ouest dès le Bronze B.

Zoom sur le nord-ouest du Complexe culturel nord-alpin

Une influence nord-alpine se manifeste loin vers le centre-ouest de la France actuelle à partir du Bronze B. Elle contribue à la formation d'une culture mixte, où la composante atlantique demeure importante. C'est la culture des Duffaits, mise en évidence par José Gomez de Soto[28]. Il s'agit d'un ensemble situé sur le nord-ouest du Massif central, de l'Allier au Seuil du Poitou et de la Corrèze au Berry, où les produits métalliques propres à chacune de ces deux obédiences culturelles se trouvent plus qu'ailleurs associés dans les mêmes structures archéologiques et les mêmes dépôts[29]. Cette interpénétration pourrait résulter de deux facteurs : d'une part, la présence sur les plateaux du Limousin de gisements d'étain cruciaux pour des communautés nord-alpines plutôt dépendantes de l'extérieur pour cette indispensable matière première, d'autre part le caractère relativement défavorable des sols de cette zone qui avait peut-être déjà pour conséquence une faible densité d'occupation, donc une plus faible résistance des traditions culturelles. Le processus d'acculturation s'est ensuite accentué au cours du Bronze D-Hallstatt A1, caractérisé à l'ouest du Rhin par la céramique décorée de cannelures douces.

Le changement spectaculaire de style céramique, lors de l'entrée dans le Hallstatt A2, avec l'apparition du style "Rhin-Suisse-France orientale", s'est opéré dans une zone qui se superpose exactement à celle du style précédent ; preuve qu'il s'agit d'une modification culturelle intrinsèque. Cette zone s'est, toutefois, étendue vers le sud méditerranéen et vers le nord-ouest du Bassin parisien. Raisonnant en termes de présence ou absence, plusieurs collègues ont longtemps préféré croire que cette entité culturelle s'était étendue jusqu'à la Manche. Dès qu'une panse carénée ou un départ de col décorés au peigne étaient présents, l'affaire était entendue. Ce fut le cas pour le site de Quiévrecourt "l'Hôpital", par exemple, en Seine-Maritime, non loin des côtes[30]. Le reste de la céramique trouvée sur ce site s'avérait pourtant assez différent des assemblages "Rhin-Suisse-France orientale". La prise en compte de la fréquence d'association des types m'avait pourtant permis auparavant[31] de montrer l'existence d'une mixité culturelle sur le site nettement plus oriental de Sorel-Moussel "Fort Harrouard". Le site localisé à Malleville-sur- le-Bec, à l'est de la Seine-Maritime, c'est-à-dire entre les deux établissements précédents, a plus récemment fourni une abondante céramique[32] confirmant le fait qu'à l'ouest de Sorel-Moussel, les gens utilisaient, durant le Hallstatt A2-B1, une vaisselle en terre cuite très majoritairement différente de celle de la culture Rhin-Suisse-France orientale. La confusion, engendrée par un examen trop strictement qualitatif des vestiges, a été renforcée par un amalgame encore trop fréquent consistant à coller l'étiquette Rhin-Suisse-France orientale à des objets et des sites du Hallstatt A2-B1 et du Hallstatt B2/3 sans distinction. Or, durant l'étape la plus récente du Bronze final, il est clair que certaines des

28. Gomez de Soto 1995.
29. Galinand 2008.
30. Beurion & Billard 2005.
31. Brun 1991.
32. Communication orale T. Nicolas.

caractéristiques stylistiques de type Rhin-Suisse-France orientale (carènes, cols, incisions au peigne) ont été adoptées dans le domaine atlantique, jusqu'en Angleterre, mais en étant réinterprétées afin d'exprimer une identité locale ou régionale.

La documentation céramique a connu une croissance rapide de la Normandie aux Flandres, mais les publications se font attendre ou demeurent trop partielles. Rien, en tout cas, dans ce qui en a été montré au cours des différentes réunions, tables rondes ou colloques organisés ces dernières années, ne permet d'envisager, pour la céramique, des aires de distribution très différentes de celles des types métalliques, même si, de manière minoritaire, des objets en bronze ont, à l'évidence, voyagé beaucoup plus loin et notamment dans des complexes culturels différents. Les propositions reprises, résumées et corrigées ci-dessus s'avèrent compatibles avec la documentation récente.

Les perspectives qu'il convient de se fixer, pour progresser plus vite, sont de nature méthodologique. La typologie des objets métalliques est déjà bien avancée, mais pourrait encore être affinée sur certaines catégories et, surtout, mériterait d'être traitée de manière plus approfondie quantitativement et spatialement. La question demeure plus ouverte pour la céramique, car la documentation se montre toujours très déséquilibrée entre l'Est et l'Ouest. Mais, de plus, les typologies utilisées se révèlent généralement invérifiables en pratique. On constate, en effet, l'absence de planches regroupant tous les individus vases réunis sous la même étiquette et de tableaux ordonnés permettant de vérifier la fréquence d'association des types proposés. La notion de fréquence est ici fondamentale, puisqu'elle seule est à même de mettre en évidence à la fois l'apparition de nouveaux types et la persistance de types plus anciens. Elle seule, par conséquent, permet d'objectiver des groupes de critères, aussi bien chronologiques que spatiaux ou fonctionnels, et ainsi de hiérarchiser les groupes en question. Il s'agit de la seule procédure scientifique dont nous disposions pour déterminer l'importance relative des ruptures d'évolution, pour en découvrir les causes, pour mettre en évidence l'intensité relative des liens culturels à diverses échelles, enfin pour retracer les branches des réseaux d'échanges de toutes sortes et leurs modifications au cours du temps. Avec les moyens de l'archéologie préventive, une masse impressionnante de vestiges céramiques a été exhumée dans les vingt dernières années. Il serait, pour le moins navrant que cet atout soit le prétexte à une publication sélective, donc invérifiable, et à un traitement sous la forme d'analyses multifactorielles tout aussi impossibles à réfuter ou valider. Il faut le dire très nettement : les travaux qui évitent la présentation claire et complète de leur base documentaire et des traitements typologiques et statistiques mis en œuvre n'ont scientifiquement aucune valeur ; ils donnent, de surcroît, de l'archéologie une image désastreuse aux yeux des praticiens des sciences de la matière et de la vie.

BIBLIOGRAPHIE

Beurion, C. et Billard, C. (2005) : "L'occupation de l'âge du Bronze final du site de Quiévrecourt " l'Hôpital " (Seine-Maritime)", in : Bourgeois, J., Talon, M., dir. : *L'âge du Bronze du Nord de la France dans son contexte européen*, Paris, 269-286.

Bosch-Gimpera, P. et Kraft, G. (1928) : "Zur Keltenfrage", *Mannus*, 6 (Festgabe Kossinna), 258-270.

Brun, P. (1984) : *Le problème des Champs d'Urnes dans le Bassin parisien*, Thèse de Doctorat, Paris 1 Panthéon Sorbonne.

Brun, P. (1986) : *La Civilisation des Champs d'Urnes : étude critique dans le Bassin parisien*, Documents d'Archéologie Française 4, Paris.

Brun, P. (1988a) : "L'entité Rhin-Suisse-France orientale : nature et évolution", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, 599-618.

Brun, P. (1991) : "Le Bronze atlantique et ses subdivisions culturelles : essai de définition", in : Chevillot, C., Coffyn, A., dir. : *L'âge du Bronze Atlantique : ses faciès, de l'Écosse à l'Andalousie et leurs relations avec le Bronze continental et la Méditerranée. Actes du 1er Colloque du Parc Archéologique de Beynac, 10-14 septembre 1990*, Beynac, 11-24.

Brun, P. (1993) : "East-west relations in the Paris Basin during the Late Bronze Age", in : Scarre, C., Healy, F., éd. :*Trade and exchange in Prehistoric Europe - International conference of the Prehistoric Society, 10-12 avril 1992*, Oxford, 171-182.

Brun, P. (1996) : "Représentations symboliques, lieux de culte et dépôts votifs dans l'est de la France au Bronze final et au premier âge du Fer", in : *Archäologische Forschungen zum Kultgeschehen in der jungeren Bronzezeit und fruhen Eisenzeit Alteuropas, Actes du colloque de Regensburg, oct. 1993*, Bonn, 183-201.

Brun, P., Buchez, N., Gaudefroy, S. et Talon, M. (2005) : "Protohistoire ancienne en Picardie", in : *La recherche archéologique en Picardie : Bilans et Perspectives*, Revue archéologique de Picardie 3-4, 99-120.

Brun, P. et Pion, P. (1992) : "L'organisation de l'espace dans la vallée de l'Aisne pendant l'âge du Bronze", in : Mordant, C., Richard, A., éd. : *L'habitat et l'occupation du sol à l'âge du Bronze en Europe, Actes du colloque international de Lons-le-Saulnier, CTHS, 1990*, Paris, 117-127.

Brun, P. et Ruby, P. (2008) : *L'âge du Fer en France : premières villes, premiers États celtiques*, Paris.

Buchvaldek, M., Lippert, A. et Kosnar, L., dir. (2007) : *Atlas archéologique de l'Europe préhistorique. 1 : Cartes des pays et commentaires ; 2 : Cartes synoptiques des cultures*, Prague.

Clarke, D. L. (1968) : *Analytical Archaeology*, Londres.

Galinand, C. (2008) : *Usage social et symbolique du métal en France au Bronze ancien et moyen*, Thèse de doctorat, Paris 1 Panthéon Sorbonne.

Gardin, J.-C. (1979) : *Une archéologie théorique*, Paris.

Gomez de Soto, J. (1995) : *Le Bronze moyen en Occident : la culture des Duffaits et la civilisation des tumulus*, Paris.

Härke, H. (1989) : "Transformation or collapse. Bronze Age to Iron Age settlement in West Central Europe", in : Stig Sørensen, M. L., Thomas, R., éd. : *The Bronze Age- Iron Age Transition in Europe, Aspects of continuity and change in European societies c. 1200 to 500 B.C.*, BAR Int. Series 483, Oxford, 184-203.

Holste, F. (1953) : "Die Bronzezeit in Süd- und Westdeutschland", in : *Handbuch der Urgeschichte Deutschlands, 1.*

Kimmig, W. (1951) : "Où en est l'étude de la Civilisation des Champs d'Urnes en France, principalement dans l'Est ?", *Revue archéologique de l'Est*, II-2, 65-81.

Kimmig, W. (1952) : "Où en est l'étude de la Civilisation des Champs d'Urnes en France, principalement dans l'Est ?", *Revue archéologique de l'Est*, III, 7-19.

Kimmig, W. (1954) : "Où en est l'étude de la Civilisation des Champs d'Urnes en France, principalement dans l'Est ?", *Revue archéologique de l'Est*, V, 7-28 et 209-229.

Kimmig, W. (1964) : "Seevoölkerbewegung und Urnenfelderkultur. Ein archäologisch-historischer Versuch", in : *Studien aus Alteuropa, Teil I. I*, Beihefte der Bonner Jahrbücher 10, 220-283.

Kraft, G. (1927) : "Beiträge zur Kenntnis der Urnenfelderkultur in Süddeutschland (Hallstatt A)", *Bonner Jahrbücher*, 131, 154-212.

Merhart (von), G. (1930) : "Urnengrab mit Peschierafibel aus Nordtirol", *Schumacher-Festschrift*, 161-221.

Mordant, C. (1989) : "Transgression culturelle et mouvements de populations aux XIVe-XIIIe siècles avant notre ère dans le Bassin parisien, compétition culturelle et phénomène de lisière", in : *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale, Actes du 113e Congrès national des Sociétés savantes (CTHS), Strasbourg-Haguenau, 1988*, Paris, 284-303.

Pare, C. F. E. (1991) : *Swords, wagon-graves and the beginning of the early iron age in Central Europe*, Kleine Schriften Vorgeschichtlichen Seminars Marburg 37, Marburg.

Popper, K. R. (1963) : *Conjectures and Refutations. The growth of scientific knowledge* (traduction française *Conjectures et réfutations*, 1989, Paris, Payot), London.

Quilliec, B. (2007) : *L'épée atlantique : échanges et prestige au Bronze final*, Mémoires de la Société Préhistorique Française 42, Paris.

Reinecke, P. (1965) : *Mainzer Aufsätze zur Chronologie der Bronze- und Eisenzeit*, Bonn.

Rowlands, M. J. (1976) : *The Production and Distribution of Metalwork in the Middle Bronze Age in Southern Britain*, BAR British Series 31, Oxford.

Roymans, N. (1991) : "Late Urnfield societies in the Northwest European Plain and the expanding networks of Central European Hallstatt groups", in : Roymans, N., Theuws, F., éd. : *Images of the Past*, Studies in Prae- and Protohistory 7, Amsterdam, 9-89.

Stig Sørensen, M. L. S. et Rebay-Salisbury, K. C. (2008) : "The impact of 19th century ideas on the construction of 'Urnfield' as chronological and cultural concept: tales from Northern and Central Europe", in : Lehoërff, A., dir. : *Construire le temps. Histoire et méthodes des chronologies et calendriers des derniers millénaires avant notre ère en Europe occidentale. Actes du XXXe colloque international de Halma-Ipel, UMR 8164 (CNRS, Lille 3, MCC), 7-9 décembre 2006, Lille*, Glux-en-Glenne, 57-67.

Verlinde, A. D. (1987) : *Die Gräber und Grabfunde der späten Bronzezeit und frühen Eisenzeit in Overijssel*, Leiden.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

L'ÉVOLUTION DES INÉGALITÉS AU COURS DU DEUXIÈME ÂGE DU FER EN FRANCE

Brun, P. (2018) : "L'évolution des inégalités au cours du IIe âge du Fer en France", in : Hiriart, E., Genechesi, J., Cicolani, V., Martin, S., Nieto-Pelletier, S., Olmer, F., dir. : *Monnaies et archéologie en Europe celtique. Mélanges en l'honneur de Katherine Gruel*, Bibracte 29, Glux-en-Glenne, 353-356.

Quelques tendances lourdes de l'évolution sur le temps long des inégalités sociales ont été ici rassemblées : des changements climatiques, des connexions avec des sociétés plus développées, des mutations religieuses, une croissance en dents de scie, la constante instabilité des régimes politiques et, plus particulièrement, l'atteinte aux libertés.

A few strong trends in the long-term evolution of social inequalities have been brought together here: climate changes, connections with more developed societies, religious mutations, boom and bust growth, the constant instability of political regimes and, more particularly, the infringement of freedoms.

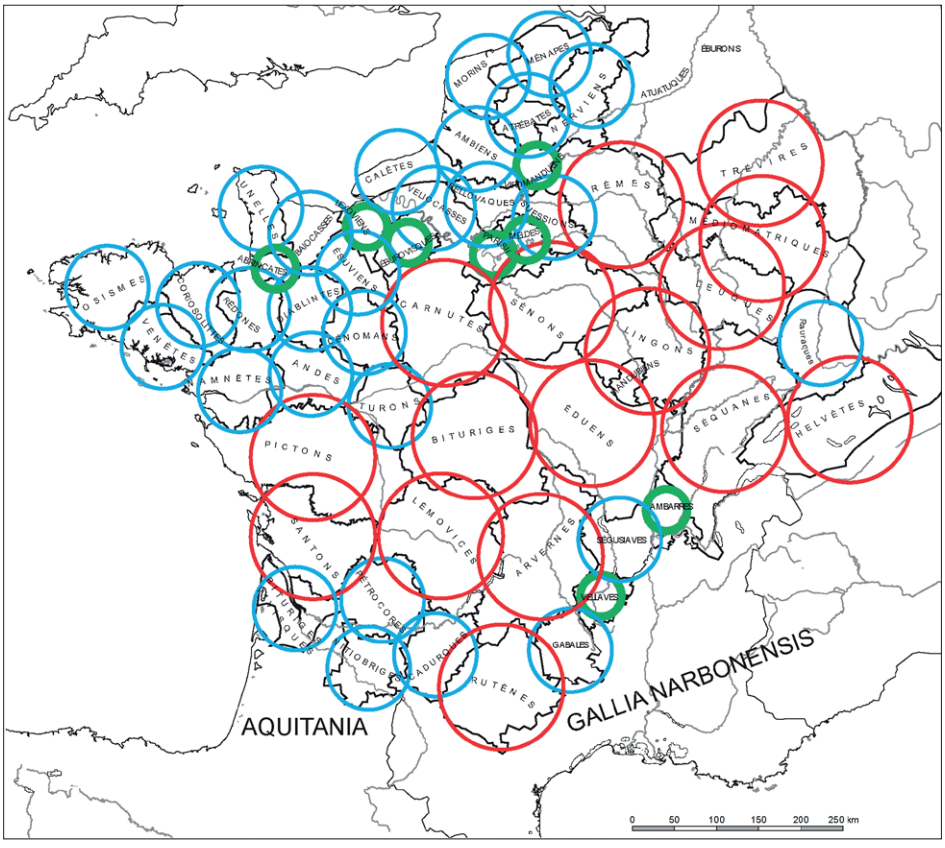
L'évolution en dents de scie de l'échelle d'intégration territoriale durant la protohistoire européenne[1] se conforme à ce qui s'est produit partout à travers le monde[2]. Ces évolutions sont entrecoupées d'étapes de désintégration parfois drastique, suivies d'étapes de croissance, notamment des inégalités. Cette évolution, fondamentalement non linéaire, est bien une caractéristique universelle de la globalisation, au moins depuis la néolithisation ; un phénomène qui approche aujourd'hui de son terme. Les inégalités se sont fortement accentuées au cours de l'âge du Fer, bien que de façon non linéaire. Je tente ici d'en préciser les causes principales.

1. Brun 2015.
2. Marcus 1998.

La séquence désormais acquise en France

Le modèle des "résidences princières" se trouve aujourd'hui validé dans ses grandes lignes ; certaines capitales princières se sont même révélées beaucoup plus grosses que prévues, bien qu'elles ne soient pas parvenues au stade urbain. On note une régression de la complexité sociale à partir du milieu du Ve s. a.C., dont les causes demeurent mal élucidées. Parmi ces causes, l'assise militaire du pouvoir et le caractère exceptionnellement ostentatoire des pratiques funéraires des dynasties régnantes, crispées sur leur pouvoir jusqu'à installer une femme de leur famille sur le trône, suggèrent un fonctionnement despotique susceptible d'avoir provoqué une flambée de révoltes[3].

Une reprise de la complexification politique ne s'est opérée qu'à partir du IIIe s. a.C. sur des bases économiques plus solides. Celles-ci ont conduit à une nouvelle croissance de l'échelle d'intégration selon un processus de fédérations instables de *pagi* permettant l'éclosion de ce que César a nommé des *civitates*. Ces États archaïques ont atteint la dimension territoriale des principautés antérieures de quatre siècles dans le nord-ouest des Gaules. Ceux situés plus au sud-



› Fig. 1. *Civitates* gauloises du La Tène D avec une schématisation de leur échelle d'intégration politique en trois classes de rayonnement territorial ; en vert : cercle de 25 à 30 km de rayon, en bleu : cercle d'environ 50 km de rayon, en rouge : cercle de 75 km de rayon et plus (fond de carte S. Fichtl).

3· Brun & Chaume 2013.

est et plus près du monde romain ont atteint des dimensions territoriales nettement plus vastes (fig. 1). Plus complexes dans leur organisation politique, ces États étaient aussi des espaces de très fortes inégalités sociales. César a cité de puissants aristocrates gaulois disposant d'une clientèle de milliers de personnes, et même d'une armée à leur solde. Les données funéraires dont nous disposons actuellement ne témoignent pourtant pas de telles inégalités sociales ; elles se montrent même beaucoup moins ostentatoires que celles du "phénomène princier". La variété et l'évidente hiérarchie des établissements ne laissent, en revanche, aucun doute sur le haut degré d'inégalité de ces sociétés. Ce paradoxe ne résulte pas seulement du fait que les pratiques funéraires ne reflètent pas fidèlement la hiérarchie sociale ; si la monumentalité et la richesse des dépôts funéraires révèlent sans ambiguïté une société hiérarchisée, des tombes uniformément sobres ne signalent pas forcément une société égalitaire. Elles reflètent aussi la différence fondamentale entre l'inégalité politique et l'inégalité économique.

Une combinaison de facteurs

Divers facteurs se sont, en Europe comme ailleurs, conjugués pour provoquer des oscillations de cette échelle d'intégration, dont très logiquement, des facteurs climatiques. Mais ce sont, en général, les organisations sociales qui, par tradition, impéritie, aveuglement, gestion à court terme se révèlent incapables de modifier leur mode de vie et s'adapter au mieux aux aléas. Il en a sans doute été de même pendant l'âge du Fer. Les améliorations climatiques correspondent nettement aux étapes de croissance de l'échelle d'intégration politique[4].

Un autre facteur a joué un rôle majeur au cours de ces oscillations évolutives : le progrès technique. Parmi ceux-ci, les plus cruciaux ont, bien sûr, été ceux qui étaient susceptibles d'augmenter la productivité agropastorale, dont le niveau doit être suffisant pour entretenir des agglomérations où nombre d'habitants ne se livrent plus à un travail de production alimentaire. La croissance spectaculaire de la production sidérurgique, qui a permis de transformer l'outillage agricole et de le rendre accessible à tous les exploitants, a très probablement fourni les moyens du développement urbain et étatique ultérieur. Cela implique de corriger certaines conclusions de la remarquable *Histoire des agricultures du monde. Du Néolithique à la crise contemporaine* de M. Mazoyer et L. Roudart[5]. Outre qu'elles les conduisent à faire durer beaucoup trop longtemps les systèmes de cultures sur abattis-brûlis, les sources archéologiques sur lesquelles ils se fondent leur font passer sous silence la généralisation du soc d'araire et de la faux en fer dès le III^e^ s. a.C. Ils ne perçoivent pas de la sorte qu'entre les systèmes à jachère et culture attelée légère et ceux à jachère et culture attelée lourde, une étape de développement fondamentale, a entraîné des changements sociaux de grande ampleur. Ils ont qualifié de "révolution agricole du Moyen Âge" l'adoption de la charrue considérée comme l'attribut le plus significatif de la culture attelée lourde. Il y a tout lieu de penser que l'outillage agricole en fer avait déjà créé les conditions d'une révolution intermédiaire de l'économie agraire dès le III^e^ s. a.C.

4• Brun 2015.

5• Mazoyer & Roudart 1997.

Le facteur du type de régime politique

Un autre facteur crucial a été sous-estimé : la variation des régimes politiques. Il s'agit, d'ailleurs, d'une des insuffisances des typologies sociales, jusqu'à celles de Johnson et Earle[6] et de Testart[7]. Des fondements pertinents en ont pourtant été posés par les penseurs grecs et romains dès l'antiquité. Ainsi, la théorie de l'anacyclose de Polybe proposait un cycle en six phases des régimes politiques. Se succédaient, selon lui : la monarchie, la tyrannie, l'aristocratie, l'oligarchie, la démocratie et l'ochlocratie avec laquelle il ne resterait plus qu'à attendre l'homme providentiel conduisant de nouveau à la monarchie[8]. Derrière l'aspect cyclique, trop mécanique, de la proposition, réside une structure très pertinente qui distingue trois types de gouvernements : le gouvernement d'un seul, de plusieurs (ou d'une minorité), de tous (ou d'une majorité). Il s'agit de trois types qui peuvent revêtir chacun deux formes : l'une juste, soucieuse de l'intérêt général et orientée par la raison – respectivement la monarchie, l'aristocratie et la démocratie –, l'autre déviante, soumise aux intérêts particuliers et aux passions – respectivement la tyrannie, l'oligarchie et l'ochlocratie (fig. 2). Il me semble que l'évolution des systèmes politiques en Europe ne se conforme pas seulement à la typologie de Johnson et Earle en termes de complexité organisationnelle, mais aussi à cette typologie des régimes politiques. Au niveau des chefferies simples, le chef est un petit monarque, un roitelet qui, déjà, peut exercer le pouvoir de manière plus ou moins juste. Au niveau des chefferies complexes, le roi peut être davantage enclin à gouverner de manière despotique, voire tyrannique. Et ce risque est encore plus élevé dans les États archaïques. Les sources textuelles mettent très clairement de telles oscillations en évidence. Jules César a raconté que les rois héréditaires gaulois tendaient de plus en plus à faire place à des magistrats élus parmi les aristocrates au sein de chaque État archaïque, dans une ambiance politique extrêmement tendue ; jusqu'au déclenchement de révolutions semblables à celles qui renversèrent ou expulsèrent les Codrides à Athènes ou les Tarquins à Rome. Ces monarchies tyranniques, donc déviantes, se transformèrent, en "aristocraties" comme disaient les Grecs[9].

Typologie des régimes politiques selon les penseurs grecs antiques	**Forme juste** : orientée vers l'intérêt général et la raison	**Forme déviante** : soumise aux intérêts particuliers et aux passions
Gouvernement d'un seul	**Monarchie**	**Tyrannie**
Gouvernement de plusieurs (ou d'une minorité)	**Aristocratie**	**Oligarchie**
Gouvernement de tous (ou d'une majorité)	**Démocratie**	**Ochlocratie**

› Fig. 2. Critères descriptifs des types de régimes politiques selon Polybe.

6. Johnson & Earle 1987.
7. Testart 2005.
8. Polyb., Histoires, VI.
9. Fustel de Coulanges 1901.

Les Arvernes renoncèrent à leur famille royale vers 121 a.C., probablement peu après les Éduens qui, en Gaule, redoutaient majoritairement le plus la royauté, et qui avaient pris contre la tyrannie les plus minutieuses dispositions. Polybe aurait pu trouver dans celles-ci d'aussi bonnes choses que dans les lois romaines. Les Éduens obéissaient, en temps de paix, à un magistrat, annuel et électif, que les Celtes appelaient le "vergobret" qui ressemblait beaucoup au "dictateur" ou au "consul" des temps romains primitifs ; car il avait en lui, sauf le titre et la durée, toute l'autorité royale. C'était un juge souverain, ayant droit de vie et de mort. Sa puissance risquait ainsi de devenir d'autant plus dangereuse qu'on n'hésitait pas à appeler à ce poste souverain des jeunes gens, hardis et ambitieux. Mais des précautions nombreuses étaient prises contre lui. Sa magistrature ne durait qu'un an. Il ne pouvait franchir les frontières de la cité. Il ne paraissait pas à la tête des armées, si ce n'est après être sorti de charge. S'il leur donnait des ordres, c'était de loin. Et son autorité était déléguée lors des campagnes à un ou plusieurs commandants militaires, préfets des fantassins ou des cavaliers. Les Éduens partageaient, clairement, avec toutes les cités gréco-romaines, la peur du coup d'État et le soupçon de la tyrannie[10].

On est longtemps parti du principe que les inégalités de droit et de ressources tendaient à croître corrélativement dans les sociétés humaines, jusqu'à l'adoption de la démocratie avec laquelle le lien se distendait. C'était une erreur. Il convient, désormais, d'envisager qu'à tous les niveaux de complexité organisationnelle, les sociétés ont pu osciller entre des formes de régimes politiques orientées vers l'intérêt général d'un côté, vers les intérêts particuliers des puissants de l'autre. Des indices toujours plus nombreux suggèrent que les sociétés humaines ont toujours été conscientes des risques d'abus, d'atteinte aux libertés, occasionnés par des gouvernants toujours potentiellement tentés par le despotisme ou la tyrannie. L'évolution sociale et, en particulier politique, perceptible par l'archéologie durant l'âge du Fer en France montre que parmi les facteurs combinés permettant d'expliquer les changements constatés, la forme de régime politique a probablement joué un rôle majeur.

BIBLIOGRAPHIE

Brun, P. (2015) : "L'évolution en dents de scie des formes d'expression du pouvoir durant l'âge du Fer en Europe tempérée", in : Belarte, M.C., Garcia, D., Sanmartí, J., éd. : *Les estructures socials protohistòriques a la Gàllia i a Ibèria Homenatge a Aurora Martín i Enriqueta Pons, Actes de la VII Reunió Internacional d'Arqueologia de Calafell (Calafell, del 7 al 9 de març de 2013)*, Barcelona, 49-59.

Brun, P. et Chaume, B. (2013) : "Une éphémère tentative d'urbanisation en Europe centre-occidentale durant les VI^e^ et V^e^ siècles av. J.-C. ?", *BSPF*, 110-2, 319-349.

Fustel de Coulanges, N. (1901) : *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. Tome 1 : la Gaule romaine*, Paris.

Johnson, A. W. et Earle, T. (1987) : *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

Jullian, C. (1908) : *Histoire de la Gaule. II. La Gaule indépendante*, Paris.

Marcus, J. (1998) : "The Peaks and Valleys of Ancient States : An Extension of the Dynamic Model", in : Feinman G.M., Marcus J., éd. : *Archaic States*, Santa Fe, 59-94.

Mazoyer, M. et Roudart, L. (1997) : *Histoire des agricultures du monde. Du néolithique à la crise contemporaine*, Paris.

Testart, A. (2005) : *Éléments de classification des sociétés*, Paris.

10• Jullian 1908.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

QUE SAVONS-NOUS DE L'ORGANISATION DES SOCIÉTÉS ANCIENNES ?

Brun, P. (2018) : "Que savons-nous de l'organisation des sociétés anciennes ?", in : Dohrmann, N., dir. : *Archéologie dans l'Aube. Des premiers paysans au prince de Lavau*, Troyes, 52-57.

Rédigé pour figurer dans le catalogue d'une exposition vouée à la découverte d'une tombe monumentale au mobilier prestigieux, cet article précise la façon dont l'archéologie progresse dans la connaissance de l'organisation sociale des entités politiques de la période en question. Outre ses méthodes spécifiques, elle se sert des indispensables corpus documentaires de l'histoire ancienne et de l'anthropologie sociale.

Written for the catalog of an exhibition devoted to the discovery of a monumental tomb with prestigious furnishings, this article explains how archaeology advances our knowledge of the social organization of the period in question's political entities. In addition to its own specific methods, it draws on the indispensable documentary corpora of ancient history and social anthropology.

L'archéologie nous permet de découvrir non seulement les objets que fabriquaient les membres de ces sociétés sans écriture, mais aussi les habitations qu'ils construisaient et les aménagements agropastoraux, routiers, portuaires, défensifs qu'ils élaboraient. À l'aide d'analyses physico-chimiques et biologiques, elle nous dévoile aussi l'origine géographique des matériaux minéraux et organiques utilisés. Nous disposons donc de leur traçabilité ; jusqu'à celle des gens dont le squelette est bien conservé. Mais, nous n'avons aucune information directe sur les rapports sociaux qu'ils entretenaient : leurs relations d'échange, de pouvoir et d'appartenance. Nous ne parvenons à décrypter ces renseignements cruciaux que de façon indirecte, en rapprochant les données archéologiques des connaissances fournies sur des sociétés comparables grâce aux écrits d'auteurs anciens, de voyageurs et d'ethnologues. C'est ainsi de manière probabiliste que nous progressons peu à peu dans la compréhension de l'organisation de ces sociétés.

Pour comparer des sociétés à travers le temps et l'espace, il est indispensable d'en établir la typologie ; ce qui a été effectué avec de grandes difficultés depuis 150 ans. Le niveau de complexité de ces organisations sociales et de gravité des difficultés qu'elles ont affrontées

pour survivre suggère de précieuses clés d'interprétation. Ces indices permettent de découvrir certaines de leurs options pratiques et culturelles, et de comprendre comment et pourquoi elles ont subi un déclin, ou au contraire opéré de profonds changements dans leur organisation pour surmonter leurs difficultés. La tombe « princière » de Lavau en constitue un exemple tout à fait emblématique [1].

La difficile élaboration des typologies sociales

Devant la diversité des sociétés humaines répertoriées dans les sources textuelles anciennes ou rencontrées par les voyageurs à travers le monde, des auteurs, dont Engels[2], ont entrepris d'en faire l'inventaire et de les classer, dès la fin du XIX[e] s. (fig. 1). L'anthropologue américain Lewis Morgan a proposé l'un des tout premiers classements destinés à comparer la totalité des systèmes d'organisations sociales connus à l'époque[3]. Sa classification s'avère grossière et empreinte de sévères jugements de valeur puisqu'il distingue les trois stades suivants : sauvagerie, barbarie, civilisation. Leurs dénominations moralisatrices mises à part, ces trois types correspondent assez bien aux sociétés des trois grandes périodes différenciées par les archéologues : préhistoriques, protohistoriques et historiques. Mais, pour des raisons surtout idéologiques, l'idée même de typologie sociale a été vite dépréciée et longtemps marginalisée.

<table>
<tr><th>L. H. Morgan
1877</th><th>M. H. Fried
1960</th><th>E. R. Service
1962</th><th>J.-W. Lapierre
1977</th><th>A. W. Johnson & T. Earle
1987</th><th>A. Testart
2005</th></tr>
<tr><td rowspan="2">Sauvagerie</td><td rowspan="3">Société égalitaire</td><td rowspan="2">Organisation en bande</td><td>Régulation sans médiateur</td><td>Groupe familial prédateur</td><td rowspan="2">Sociétés sans richesses</td></tr>
<tr><td>Médiateur non spécialisé</td><td>Groupe familial producteur</td></tr>
<tr><td rowspan="5">Barbarie</td><td rowspan="3">Organisation tribale</td><td>Autorité spécialisée</td><td>Groupe local acéphale villageois</td><td>Sociétés à richesses ostentatoires</td></tr>
<tr><td>Autorité politique fractionnée (polycéphale)</td><td>Groupe local acéphale clanique</td><td>Sociétés semi-étatiques à organisation lignagère</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Société de rang</td><td>Autorité spécialisée et concentrée</td><td>Collectivité locale à Big Man</td><td>Sociétés semi-étatiques à démocratie primitive</td></tr>
<tr><td rowspan="3">Organisation en chefferie</td><td>Autorité spécialisée et hiérarchisée</td><td>Unité politique régionale type chefferie simple</td><td>Sociétés semi-étatiques à suites militaires</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Société stratifié</td><td>Autorité spécialisée avec force publique</td><td>Unité politique régionale type chefferie complexe</td><td>Sociétés despotiques et royales</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Organisation étatique</td><td>avec administration et réseaux de clientèle</td><td>Unité politique régionale type état archaïque</td><td>Sociétés étatiques royales</td></tr>
<tr><td>Civilisation</td><td>Société étatique</td><td>avec administration hiérarchisée</td><td>Unité politique régionale type état national</td><td>Sociétés étatiques de classes</td></tr>
</table>

› Fig. 1. Tableau comparatif des différentes typologies sociales élaborées entre 1877 et 2005. Les types situés sur les mêmes lignes horizontales renferment les mêmes sociétés concrètes prises en compte.

Il a fallu attendre le début des années 1960 pour que des anthropologues sociaux américains complètent l'inventaire des données disponibles au siècle précédent. Ils ont analysé les résultats plus nombreux et surtout plus précis accumulés par les ethnologues dans toutes les régions du monde, afin d'en produire une nouvelle synthèse et un nouveau classement. Deux d'entre eux,

1. Brun & Chaume 2013.
2. Engels 1878.
3. Morgan 1877.

Morton Fried[4] et Elman Service[5] ont alors repris l'idée centrale d'une suite de différenciations sociales causées par des problèmes de régulation et d'intégration impossibles à résoudre par les mécanismes antérieurs et qui devaient, par conséquent, être résolus à chaque état successif. Ils ont proposé leur fameuse typologie des formes d'organisation : sociétés égalitaires, tribales, de rang et étatiques chez le premier, organisations en bandes, tribus, chefferies, et États chez le second. L'évolution sociale de l'Europe, qui est allée dans le sens d'une complexité globalement croissante, semble bien s'y être conformée. Ces schémas en quatre niveaux étaient sans doute bien sommaires pour rendre compte de toutes les sociétés connues. De plus, l'examen de la documentation disponible exigeait d'en nuancer le caractère apparemment mécanique et irréversible ; ce que ces auteurs affirmaient d'ailleurs explicitement.

Des progrès ont été accomplis par la suite avec des propositions plus détaillées ; d'abord par un sociologue français, Jean-William Lapierre[6]. Il a, en effet, présenté une intéressante typologie sociale fondée sur le degré d'organisation politique, évalué d'après le nombre de niveaux hiérarchiques. "La diversité de ces sociétés sans écriture […] est considérable. Le foisonnement des différences, la singularité originale de chaque société sont les apparences qui sautent aux yeux dès qu'on interroge la documentation ethnographique", prenait-il d'abord la peine de souligner[7]. Derrière ces différences se discernent cependant des ressemblances structurelles qui permettent de distinguer une gradation des formes d'organisation politique. Dans ce but, la méthode de cet auteur a consisté "à prendre un échantillon raisonné de sociétés situées dans toutes les parties du monde, en choisissant parmi celles dont le système politique a été le mieux décrit par les ethnographes – puis à les ordonner du plus au moins de différenciation des rôles et de complication dans l'organisation –, puis à chercher si cette variable est, en fait, corrélative à d'autres variables qui, suivant certaines hypothèses théoriques, peuvent être tenues pour explicatives[8]". Il s'applique à préciser, exemples à l'appui, qu'une telle procédure "n'équivaut pas du tout à supposer un schéma d'évolution linéaire dont chaque degré représenterait une étape nécessaire[9]", ni "n'implique aucun jugement de valeur sur le bonheur ou le malheur des hommes qui vivent dans ces sociétés", "aucune estimation de 'la supériorité' ou de 'l'infériorité' des mœurs qu'ils y pratiquent[10]". Il a distingué neuf types de sociétés par types de régulation des relations entre individus et entre groupes, et par types de pouvoir, du plus diffus au plus institutionnalisé. Il a ensuite rangé cent onze sociétés répertoriées par l'ethnographie ou par l'histoire dans ce système de classification et observé la corrélation entre le degré d'organisation politique et le nombre d'habitants par unité politique maximale. La corrélation est très nette.

Une autre très utile typologie sociale a été proposée dix ans plus tard par deux Américains, l'anthropologue Allen Johnson et l'archéologue Timothy Earle[11], qui se basent sur le niveau d'intégration politique et proposent également neuf niveaux d'évolution culturelle :

1. Le groupe familial prédateur : considéré comme l'unité primaire de production et de consommation, bien que des regroupements s'opèrent autour des concentrations saisonnières ou permanentes de ressources.

4. Fried 1960.
5. Service 1962.
6. Lapierre 1977.
7. Lapierre 1977, 69-70.
8. Lapierre 1977, 71.
9. Lapierre 1977, 72.
10. Lapierre 1977, 74.
11. Johnson & Earle 1987.

2. Le groupe familial producteur : il pratique l'agriculture et l'élevage, et dispose d'un habitat plus sédentaire.

3. Le groupe local acéphale villageois : dans certaines circonstances, des groupes familiaux se rencontrent et forment des agrégats plus durables (fêtes, socialisation intense).

4. Le groupe local acéphale clanique : l'habitat est dispersé, l'unité moins résidentielle que lignagère.

5. La collectivité locale à big man : des groupes locaux se développent en une collectivité gérée par une personnalité dont la principale fonction est d'entretenir les alliances en maintenant un flux de bénéfices pour tous.

6. L'unité politique régionale du type de la chefferie simple : c'est l'union de groupes locaux d'une région donnée en une institution politique dominée par un chef aristocratique descendant des dieux et investi de pouvoirs spéciaux ; son pouvoir est plus stable grâce au développement d'une élite.

7. L'unité politique régionale du type de la chefferie complexe : c'est l'union plus étendue nécessitant un niveau d'intégration politique intermédiaire entre le chef suprême et les communautés locales.

8. L'unité politique régionale du type de l'État archaïque : sa population est plus diverse et sa stratification plus rigide que la chefferie ; il dispose d'une bureaucratie (détectable grâce aux diverses marques émises par le pouvoir politique pour signifier l'authenticité et garantir la valeur des objets qui les portent : inventaires, lettres d'accréditation ou de change, sceaux, estampilles et monnaies), d'une justice et d'une police.

9. L'unité politique régionale du type de l'État national : n'apparaît en Europe qu'au second Moyen Âge.

Ces auteurs soulignent bien qu'il ne s'agit pas de paliers distincts, mais plutôt de stations le long d'un continuum. Cette typologie mieux adaptée aux données de l'archéologie s'articule finalement assez bien avec les plus anciennes. Leurs différences réciproques se situent dans les caractéristiques et la localisation des seuils considérés comme majeurs[12].

Plus récemment, l'ethnologue français Alain Testart a entrepris de classer les nombreuses sociétés étudiées de par le monde selon deux ensembles de critères[13]. L'un, économique, propose la répartition des sociétés en trois catégories : sans richesse ; avec richesse et une forme de propriété ne permettant ni rente foncière ni profit capitaliste ; avec richesse et une forme de propriété permettant la rente ou le profit. L'autre, politique, distingue trois grands types de sociétés : sans État ; avec organisation semi-étatique ; avec organisation étatique. Le tableau très détaillé qu'il a proposé résulte du croisement de ces deux groupes de critères élaborés indépendamment l'un de l'autre. Il en ressort, sans surprise, qu'aucune société semi-étatique ou étatique n'entre dans la catégorie sans richesse et qu'aucune société à organisation politique minimale ni même semi-étatique ne possède une économie avec richesse et propriété fundiaire. Ainsi, malgré la mise à l'écart de critères qu'il a curieusement persisté à juger non pertinents comme la superficie et la démographie de l'espace politiquement autonome, s'impose de fait une tendance évolutive mise en évidence par ses prédécesseurs : une importance toujours accrue de la richesse et de la propriété pour des sociétés à l'organisation de plus en plus rationalisée. Il a, cependant, innové

12· Johnson & Earle 1987.
13· Testart 2005.

de manière très intéressante en attirant l'attention sur l'importance longtemps sous-estimée de certaines pratiques sociales au premier rang desquelles, d'une part les paiements institutionnalisés pour contracter un mariage (prix de la fiancée ou dot) et d'autre part l'esclavage. La coutume de la compensation matrimoniale ou prix de la fiancée consiste pour le futur mari à fournir des biens au beau-père. Ces transmissions de biens représentent, dans de nombreuses sociétés traditionnelles, la grande majorité des transferts. Entre autres conséquences, cette pratique ouvrait la possibilité, pour ceux qui ne pouvaient réunir l'argent du mariage, de tomber dans la dépendance des riches et des puissants. Certains ont même été réduits en esclavage ; une situation beaucoup plus répandue que prévu et qui n'avait pas pour seules causes la violence, la guerre, les razzias et les rapts. Il s'agissait, dans nombre de sociétés supposées "égalitaires" ou "simples" d'un esclavage pour dettes.

La typologie sociale : un outil nécessaire, mais insuffisant

Dans ces différentes typologies, un facteur crucial a été sous-estimé : la variation des régimes politiques. Des fondements pertinents en ont pour- tant été posés par les penseurs grecs et romains dès l'Antiquité. Ainsi, la théorie de l'anacyclose de Polybe[14] (fig. 2) proposait un cycle en six phases des régimes politiques alors connus. Se succédaient, selon cet historien grec : la monarchie, la tyrannie, l'aristocratie, l'oligarchie, la démocratie et l'ochlocratie avec laquelle il ne resterait plus qu'à attendre l'homme providentiel conduisant de nouveau à la monarchie. Derrière l'aspect cyclique – trop mécanique – de la proposition, réside une structure très pertinente qui distingue trois types de gouvernements : le gouvernement d'un seul, de plusieurs (ou d'une minorité), et de tous (ou d'une majorité). Il s'agit de trois types qui peuvent revêtir chacun deux formes : l'une juste, soucieuse de l'intérêt général et orientée par la raison – respectivement la monarchie, l'aristocratie et la démocratie –, l'autre déviante, soumise aux intérêts particuliers et aux passions – respectivement la tyrannie, l'oligarchie et l'ochlocratie (fig. 2). Il semble que l'évolution des systèmes politiques en Europe ne se conforme pas seulement à la typologie de Johnson et Earle en termes de complexité organisationnelle, mais aussi à cette typologie des régimes politiques. À propos des chefferies simples, le chef est un petit monarque, un roitelet qui, déjà, peut exercer un pouvoir coercitif de manière plus ou moins juste. En ce qui concerne les chefferies complexes, le roi peut être encore davantage enclin à gouverner de manière despotique, voire tyrannique. Et ce risque est encore plus élevé dans les États archaïques. Les sources textuelles antiques mettent très clairement en évidence de telles oscillations vers la tyrannie : sous les Codrides à Athènes, ou les Tarquins à Rome.

POLYBE : Régimes politiques	Forme juste : orientée vers l'intérêt général et la raison	Forme déviante : soumise aux intérêts particuliers et aux passions
Gouvernement d'un seul	*Monarchie*	*Tyrannie*
Gouvernement de plusieurs (ou d'une minorité)	*Aristocratie*	*Oligarchie*
Gouvernement de tous (ou d'une majorité)	*Démocratie*	*Ochlocratie*

› Fig. 2. Typologie des régimes politiques selon Polybe, historien grec du II^e^ s. a.C.

14• Polyb., VI,9.

Selon la typologie commode de Johnson et Earle, les sociétés politiquement autonomes du début de la période néolithique, installées dans la région, correspondaient probablement au Groupe local acéphale villageois ou clanique. Certaines d'entre elles ont pu prendre la forme de Collectivités locales à Big Man dès le Ve mill., voire d'Unités politiques régionales du type chefferie simple. Ce cas de figure a dû, certes, rester minoritaire et n'apparaître que de façon temporaire en raison de la faible emprise que le chef était en mesure d'exercer sur la population, en particulier le pouvoir coercitif qui caractérise cette forme d'organisation semble bien être resté instable. Certains personnages, enterrés de manière ostentatoire dans des sépulcres monumentaux, le suggèrent avec force, mais ces manifestations spectaculaires ne duraient alors jamais longtemps. La question se pose ainsi de savoir si des chefferies éphémères s'effondraient en raison d'une instabilité intrinsèque, ou bien si des Big Men ambitieux et leurs proches tentaient d'imposer un régime politique plus autoritaire et même despotique qui finissait par être renversé par une paysannerie très consciente des risques encourus pour leurs droits et leur liberté.

Il a fallu attendre le milieu de IIe mill. a.C. pour que l'Unité politique régionale du type chefferie simple devienne la forme d'organisation la plus répandue en Europe. Le pouvoir des chefs s'est, en effet, trouvé conforté par le fait que le bronze utilisé dès lors par tout paysan – tandis que les haches en pierre et les lamelles de faucille en silex disparaissaient – circulait par des réseaux d'échanges à longue distance contrôlés par les élites sociales. Cette dépendance économique accrue des paysans a sans doute rendu les chefferies beaucoup plus stables donc durables. Il n'en reste pas moins que le pouvoir suprême pouvait être exercé de manière plus ou moins autocratique. On constate, à travers les pratiques funéraires, des oscillations très marquées à cet égard. À certains moments, dans certaines zones, on enterrait certains personnages avec un faste impressionnant, tandis qu'un peu plus tard les écarts de richesse et de monumentalité étaient à peine marqués, occultés par l'usage d'une sobriété généralisée. Or, on sait que de nettes différences de statut social persistaient, comme en témoigne la présence de marqueurs statutaires indubitables (casques, cuirasses, vaisselles de banquet en bronze, parures en or, etc.) dans d'autres contextes : des dépôts non funéraires, des sortes de trésors, terrestres ou aquatiques. Il y a tout lieu de penser que ces oscillations traduisaient des conceptions idéologiques balançant entre des formes de régimes politiques plutôt despotiques ou plutôt "démocratiques", en tout cas plus attachés à l'unité, la solidarité, les liens culturels et identitaires soudant la communauté territoriale par-delà d'indubitables inégalités de rang et de richesse.

La tombe de Lavau peut, dès lors, être considérée comme la mise en scène impressionnante, voire écrasante, de la puissance d'une dynastie à tendance nettement despotique. Elle s'inscrit pleinement dans le cadre de l'émergence des éphémères "principautés" celtiques du Premier âge du Fer qui est l'un des phénomènes sociaux les plus spectaculaires de la protohistoire. Sur une vaste zone couvrant le plateau suisse, le quart sud-ouest de l'Allemagne et le quart nord-est de la France, de puissantes entités politiques ont été très près d'adopter une forme d'organisation urbaine entre 580 et 450 a.C., mais se sont subitement désintégrées avant d'y parvenir. Les tombes monumentales et très riches de cette période, ainsi qu'une quinzaine de sites de hauteur fortifiés y montrent la présence d'objets luxueux de fabrication grecque et étrusque. On a su assez tôt de la sorte que ces sociétés avaient reçu en à peine plus d'un siècle bien plus d'importations issues des régions méditerranéennes qu'antérieurement – ce qui n'est pas très surprenant –, mais aussi que durant les deux siècles suivants – ce qui l'est bien davantage. Ces entités politiques se classent dans la catégorie des Unités politiques régionales du type chefferies complexes. La chambre funéraire de Lavau, avec son char, son luxueux service de banquet importé, son torque et ses deux bracelets en or massif, ses perles en ambre balte, ses agrafes de vêtement en fer et corail de la Méditerranée illustre typiquement elle aussi une volonté d'afficher, lors des obsèques, le rôle éminent du défunt et de ses héritiers dans un réseau transeuropéen, gage de puissance, d'opulence et de prospérité.

L'exceptionnelle monumentalité de l'ensemble constitué par un tertre imposant, installé tout près de deux monuments funéraires érigés huit à neuf siècles plus tôt, en les intégrant, de plus, à l'intérieur d'un enclos gigantesque d'un périmètre de 450 m et formé d'un fossé très large et très profond et d'une imposante banquette extérieure visait à l'évidence à démontrer aux invités sa légitimité ancestrale et sa capacité de mobiliser une main-d'œuvre abondante et corvéable. Cette tombe impressionnante se situe, de surcroît, dans un espace de moins de 10 km de rayon qui comptait déjà, avant sa découverte, cinq tombes prestigieuses de la même période, bien que d'un niveau inférieur. Le siège politique d'une puissante dynastie a probablement resplendi là pendant quelques dizaines d'années avant de s'effondrer assez brutalement au milieu du V^e^ s. a.C., comme ses homologues "princiers". Il s'agit d'un effondrement systémique causé vraisemblablement par une combinaison de facteurs climatiques, économiques et politiques. Parmi ces derniers, l'aspect dispendieux et presque insolent de ces manifestations de pouvoir laisse suspecter le caractère despotique de ces dynasties ; un type de régime qui aurait pu provoquer des révoltes en chaîne de populations ne supportant plus le sort qui leur était imposé.

On est longtemps parti du principe que les inégalités de droit et de ressources tendaient à croître ensemble dans les sociétés humaines, jusqu'à l'adoption de la démocratie avec laquelle le lien se distendrait. C'était une erreur. Il convient d'envisager qu'à tous les niveaux de complexité organisationnelle, les sociétés ont pu osciller entre des formes de régimes politiques orientées vers l'intérêt général d'un côté, vers les intérêts particuliers des puissants de l'autre. Des indices toujours plus nombreux suggèrent que les sociétés humaines ont souvent été conscientes des risques d'abus, d'atteinte aux libertés, présentés par des gouvernants potentiellement tentés par le despotisme ou la tyrannie. L'évolution sociale montre que parmi les facteurs combinés permettant d'expliquer les changements constatés, la forme de régime politique a probablement joué un rôle majeur tout au long de l'histoire humaine.

BIBLIOGRAPHIE

Brun, P. et Chaume, B. (2013) : "Une éphémère tentative d'urbanisation en Europe centre-occidentale durant les VI^e^ et V^e^ siècles av. J.-C. ?", *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 110-2, 319-349.

Engels, F. (1878) : *Origin of the Family, Private Property and the State. L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris.

Fried, M. (1960) : *On the Evolution and Social Stratification and the State*, Indianapolis.

Johnson, A. W. et Earle, T. (1987) : *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

Lapierre, J.-W. (1977) : *Vivre sans État ? Essai sur le pouvoir politique et l'innovation sociale*, Paris.

Morgan, L. H. (1877) : *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, London.

Polybe : *De la République (trad. Villemain),* Paris.

Service, E. R. (1962) : *Primitive social organization : an evolutionary perspective*, New York.

Testart, A. (2005) : *Éléments de classification des sociétés*, Paris.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

INEQUALITY DURING THE IRON AGE IN FRANCE. TRACING THE ARCHAEOLOGICAL RECORD

Brun, P. (2021): "Inequality during the Iron Age in France. Tracing the Archeological Record", in: Cerasuolo, O., ed.: *The Archaeology of Inequality. Tracing the Archeological Record*, New York, 91-111.

On a longtemps supposé que les inégalités de droit et de ressources tendirent à croître de pair jusqu'à l'adoption d'une organisation démocratique, alors que les régimes politiques alternèrent sans cesse tous les niveaux de complexité sociale possibles ; une configuration qui transforme profondément la donne et nous contraint à envisager notre histoire ancienne et plus récente selon une perspective multiscalaire et multidisciplinaire.

It has long been assumed that inequalities of rights and resources tended to grow in tandem until the adoption of a democratic organization, but in fact political regimes constantly alternated all possible levels of social complexity. This configuration profoundly transforms our understanding and forces us to consider our ancient and more recent history from a multiscalar and multidisciplinary perspective.

Introduction

The Iron Age (730-125 BC) in France is of particular interest for examining the issue of inequality because societies evolved over these seven centuries through a nonlinear process of nonlinear complexity, from simple chiefdoms to archaic States. These were politically autonomous entities, which marked quite strong social distinctions through the wealth of funerary deposits and more or less monumental tombs. As we know, burial practices are not true reflections of social organization; we must also include the evidence for settlement hierarchy. Spectacular results have been achieved over the last thirty years due to extensive fieldwork, at last enabling the proper study of large settlements of this period, from simple farms to urban areas.

The archaeological data complement the information provided by Greek and Latin textual sources that describe various organization strategies: social elites, ordinary free people and slaves, age – and gender-based categories in different groups, accumulation of economic surplus, and exclusion. A brief description of the history of ideas on the evolution of inequality helps us to understand the current State of the debate, the mainstream ideas of which have fluctuated between evolutionist and anti-evolutionist approaches since the eighteenth century. Challenging new perspectives on this issue clearly favor an evolutionary perspective. Archaeology has provided an impressive amount of data studied with more efficient methods of analysis, which suggest processes of unequal growth that are better documented than before. The theoretical implications are drawn to finish highlighting a blind spot of research on stateless societies: the question of forms of political regimes.

Brief history of ideas on the evolution on inequality

In the mid-eighteenth century primarily, reflections on the causes of increased social inequalities multiplied. We find in most of these works a similar evolutionary pattern emphasizing a fundamental tension between the limited environmental resources and the universal conquering nature of the human psyche[1]. This constant insecurity would have stimulated the capacities of technical innovations that enabled the increase in production and, therefore, the increase in population. It would have resulted in more numerous and more serious conflicts, which would have required coordinated ways of policing, thus, greater political complexity. From the start, there are two opposing interpretations to explain the process of increasing complexity: one offers a consensual process, the community accepting the authority of one or a few for a better management for the benefit of all[2], the other a contentious process imposed to consolidate the gains made by a few[3]. This conception, free from metaphysical beliefs, was strengthened by Charles Darwin's theory, which gave an overall powerful materialist logic to the evolution of living things and, indirectly, of human societies[4]. Major works synthesizing the history of mankind, suggesting the first social typologies and obviously necessary for any comparative work, were completed. Two of the most notable of these were Morgan's three stages of increasing complexity: (1) savagery, (2) barbarism, and (3) civilization[5]; and Engels's five types of societies: (1) hunter-gatherers with egalitarian economies, (2) pastoralists with kind leaders, (3) farmers and metallurgists with surplus labor and social classes, (4) specialized warriors and craftsmen in tribal confederations, and (5) States[6].

Between 1890 and 1930, evolutionary approaches generated a strong outcry from the believers whose intimate religious convictions and conservative political movements were shaken, and who were very concerned about the social criticisms formulated by K. Marx and F. Engels, who worked from an explicitly evolutionary approach[7]. In the academic world too, the mainstream line of thought required adhering to description and classification, and banishing any speculation. Among social anthropologists, evolutionism was rejected on all sides in the Western world. Some

1. Ferguson 1767; Helvétius 1759; Rousseau 1755.
2. Helvétius 1759.
3. Rousseau 1755.
4. Darwin 1859.
5. Morgan 1877.
6. Engels 1884.
7. Engels 1884; Marx 1872.

felt that it established a hierarchy among peoples and, therefore, supported racist attitudes[8]. Those who collaborated with the colonial administrations reckoned it offered nothing[9].

An evolutionist current reaffirmed itself in the United States under the leadership of Leslie White, and then Julian Stewart. The main advances of this neo-evolutionism are the inclusion of the environmental dimension and the demonstration of perfectly compatible multilinear approaches[10], in contrast to the rigid caricature of unilinear and mechanical perspectives denounced by opponents. The archaeologist V. Gordon Childe continued an evolutionary approach by borrowing elements of Marxism without falling into Stalinist dogma[11]. He highlighted the revolutionary importance of the adoption of a production economy by humanity, and then of urban organization, by treating western Asia and Europe integrally. Evolutionism found itself at the same time, validated by the discovery of the genetic structure of the living (DNA). The result was that random mutations and natural selection do not operate at the individual level, but on that of genes[12]. The evolutionary sequence of neo-evolutionists, however, has not fundamentally changed compared to those generated by their predecessors[13]. It was mainly enriched by details of the evolutionary sequence's continuation by insisting on a growing complexity of task specialization and on processes of the diffusion and expansion of social innovations. Clarifications were also proposed for the factors of change. On the growth of resources, great importance was always given to technical innovation, but also to the effects of climate change. On the internal conflicts that might lead to the disintegration of societies, diverging economic interests between the dominant and the dominated, according to Engels, remained a force, but was now combined with other factors. According to R. Carneiro, the name *environmental area* emphasized the critical importance of war and the submission of conquered populations[14]. Various means for legitimizing social hierarchy have been proposed based on concrete examples from archeology or anthropology: a privileged relationship with the supernatural, control of resources, trade and/or work, the formation of alliances, information processing, risk management, inter-societal domination. The systemic perspective has become commonplace, accompanied by a positive feedback effect. It is, as it turns out, often caused by the possibilities offered by a more hierarchical and better-coordinated organization, which is able to overcome resource limitations (conquest of new lands, major development work, etc.). In general, the conceptual evolution is then characterized by the growth of the temporal, spatial, and demographic dimensions of social groups, which should be taken into account in order to be more relevant and not to remain focused on highly localized communities anymore[15]. Additionally, some authors have stressed the benefit of ethology and asserted the idea of a nature/culture co-evolution[16]. The intellectual debate, however, escalated sharply in this regard with the 1975 publication of *Sociobiology, The Vew Synthesis*, by Edward O. Wilson. In it, this entomologist borrowed promising theories from several researchers: William D. Hamilton's kin theory[17], Robert Trivers's theory of reciprocal altruism[18], and John Maynard Smith and George R. Price's game

8. Boas 1896.
9. Radcliffe-Brown 1972.
10. Steward 1955; White 1949.
11. Childe 1942.
12. Huxley 1942.
13. Fried 1960; Service 1971.
14. Carneiro 1970.
15. Binford & Binford 1968; Clarke 1968; Dunnel 1971; Dunnel 1978.
16. Morin 1973; Moscovici 1972.
17. Hamilton 1964.
18. Trivers 1971.

theory in dynamic populations[19]. Wilson devoted his last chapter to human societies, hence the scandal. Reading the text carefully, without excessive prejudices, we found that he unambiguously affirmed that selective and environmental pressures had led to an "additional mental growth and a social organization that had made hominids cross the threshold leading to a more interesting autocatalytic phase of evolution", and that mental and social change came to depend more on an internal reorganization and fewer direct responses to environmental characteristics. Social change, in short, acquired its own engine.

In 1982, Ian Hodder's *Symbols in Action*[20] launched a new movement in archaeology called postprocessualism. Designed in opposition to the new archaeology, this movement was the archaeological version of postmodernism, which stood against the desire to draw general laws of social change, against the belief in truly objective theories, independent of the context, and against the importance of ecological factors. This conceptual nebula is characterized by two basic principles. The first is a philosophical skepticism and even a fundamental metaphysical doubt about the existence of the world outside our sensations – it would only be the product of our imagination, our representations – relying on the assumption of an absence of universal reality; current knowledge is considered a matter of perspective. Then, there is a further critique of Western society by means other than Marxism and structuralism, by isolating new structures of oppression: race, gender, culture, affirming that there is no unique truth in the past, only stories developed to gain more power in the present. These principles rejected big universalizing theories, and all those considered politically incorrect (e.g., the barbarians' dependence on Mediterranean civilizations, or a pre-state centralized and hierarchical political organization), and declared the preference for religious and symbolic dimensions of culture, local education, microsocial dimensions, prominence of the individual actor, plurality of meanings, and relativism. Until around 2000, this mainstream movement dominated the human sciences, resulting in sterilized research by enclosing the majority of researchers in the deconstruction perspective; however, to deconstruct to the extreme leads to the dissolution of the studied object, and therefore to a total loss of significance and widespread confusion. In *Theory and Practice in Archaeology*[21], Hodder tried to advocate a more nuanced approach, avoiding binary oppositions, but the damage was done. Postmodernism was the mainstream movement the conventional majority of the archaeological community followed.

New perspectives on the evolution or inequality

Around 2000, evolutionary approaches again became dominant after making very significant progress, supported by the achievements of cognitive science and ethology. For our purposes, they led to the answer to a crucial question that had previously been unexplored: How do humans manage to cooperate, within large political entities, with thousands of unrelated individuals? Two mechanisms led to a better understanding of the cooperative evolution trend among an animal species: kin selection[22] and reciprocal altruism[23]. The first is the fact that natural selection acts on genes and not on individuals, and a behavior that might contribute to the transmission of genes has been selected, even if it might affect the survival of the individual, especially when

19. Maynard-Smith & Price 1973.
20. Hodder 1982.
21. Hodder 1992.
22. Hamilton 1964.
23. Axelrod 1981.

it comes to saving an offspring or siblings. But we also found evidence for cooperative behavior between unrelated individuals among humans and many primates. Robert Axelrod has shown that cooperation can be established between unrelated individuals if they repeatedly interact. Individuals can cooperate conditionally, that is to say, until their partners become uncooperative[24]. They may not, however, establish trusting relationships with a large number of members, because they have a limited memory and a limited time.

Samuel Bowles and Herbert Gintis proposed a solution to this problem with the theory of strong altruism. Cooperation with many unrelated individuals implies a willingness not only to cooperate conditionally, but also to punish uncooperative behavior, even if it involves costs for the individual and lack of future gain. The higher the proportion of strong reciprocal altruism there is in a group, the more caution is required toward opportunistic individuals. If the species evolved in a context of competition between groups for the same ecological niche, groups with a higher proportion of strong reciprocal altruism could flourish more and impose themselves in the population through a group's selection process. The arguments are mainly derived from game theory[25]. However, strong reciprocal altruism does not explain why the formation of larger human societies, with village or urban agglomerations, was necessarily accompanied by greater social differentiation and political centralization. Weak or strong, altruism is sensitive to group size, as noted by Benoit Dubreuil[26] in response to Robin Dunbar's observation according to which the average group size in primates is proportional to the relative size of the neocortex, that is to say, the ability to store information on "who's who" and "who did what to whom[27]". He took up the idea that language is a form of "remote grooming", an economical way to stay abreast of "who did what to whom[28]". The size of the human neocortex, compared to that of other primates, leads one to suppose that we should form groups of about 150 members. It is likely that human groups reach an optimal size, pushed up by the benefits associated with increased social pressure, but tend to peak due to difficulty for humans to monitor the actions of their peers in too big groups. Group size would be subject to a cap because of rising costs associated with social sanction; the emergence of villages and towns would be made possible by the creation of institutions that allowed a tight control of costs related to the punishment of deviant behaviors.

Christopher Boehm examined the behavior of chimpanzees and bonobos to better understand ancient human societies and, specifically, their apparent resistance to the emergence of very heightened inequalities[29]. He derived from these comparisons the idea that archaic humans had also lived in small exogamous groups of individuals capable of selfishness, aggression, and nepotism. Their social behavior was governed by rules and standards such as the priority given to some, for the access to food, by their implicitly subordinate companions. These rules potentially benefited all members of these groups, as they imposed a social order and prevented chaos. Alpha males of archaic human groups were suitably equipped to ensure that subordinate members adhere to the rules. But at this level of reasoning there arose, he said, a fundamental question: How had these dominant males been led to resist the temptation to intimidate the subordinate members of the group or to monopolize, in excess, the resources for themselves?

24. Axelrod 1981.
25. Bowles & Gintis 2003.
26. Dubreuil 2006.
27. Dunbar 1998.
28. Dunbar 1996.
29. Boehm 1993; Boehm 1999.

He assumed that mechanisms had existed for subordinate group members to put pressure on the controlling behavior of Alpha males. He thought that, as in primate groups, subordinate members of archaic human groups might form coalitions and unite against Alpha men to limit their power and access the resources. He concluded that hunter-gatherers were engaged mainly in altruistic behavior for sharing meat, rejecting tyrannical individuals, and repressing free riders, cheats, and disloyal members. They defended equality and fairness carefully through promoting and implementing sanctions. Social deviants, bullies, and fraudsters were reprimanded, excluded, stigmatized, and often murdered. To explain this peculiarity, he stressed that the most important differences between chimps and humans were the hunter-gatherers' language skills. Language allowed humans to limit selfishness and reward altruism by acting on the reputation of members of their groups through gossip. These people were not good or bad by nature; like us today, they were both. Although humans are naturally willing to give free rein to their selfish interests by cheating and parasitizing, they are also naturally disposed to dominate these drives when they expect they might produce side effects, such as corporal punishment and damage to their reputation. From many examples, the anthropologist has shown, moreover, that the amount of generosity and selfishness in hunter-gatherer societies is correlated with the abundance of food and other resources. Satiety promotes altruism. In times of moderate scarcity, nepotism worsens. And in the case of famine, it becomes every man for himself. It is the specific skills of language, reasoning, and planning that would have allowed early humans to establish contracts and social norms, identify deviants, and agree on ways to punish them.

This idea seems compatible with the major theories of social anthropology and historical data on the global evolution of societies toward greater inequality. Village societies of hundreds of individuals all came to create complex kinship structures (often hierarchical), with sanctioned divisions of labor: in a lineage or clan special duties are assigned to punish relatives, often to meet a higher standard of preserving honor (honor killing). Societies of hundreds of thousands of individuals have experienced a universal differentiation between a political center and a periphery accompanied by the appearance of chains of command where the cost of punishment was controlled by a hierarchy. A process of bureaucratization, militarization, and monopolization of political power accompanied the appearance of the primary State everywhere (Mesopotamia, Egypt, China, India, Peru, and Mexico). Cognitive constraints do not account for all the reasons these institutions appear, but explain the correlation between demography and social organization[30].

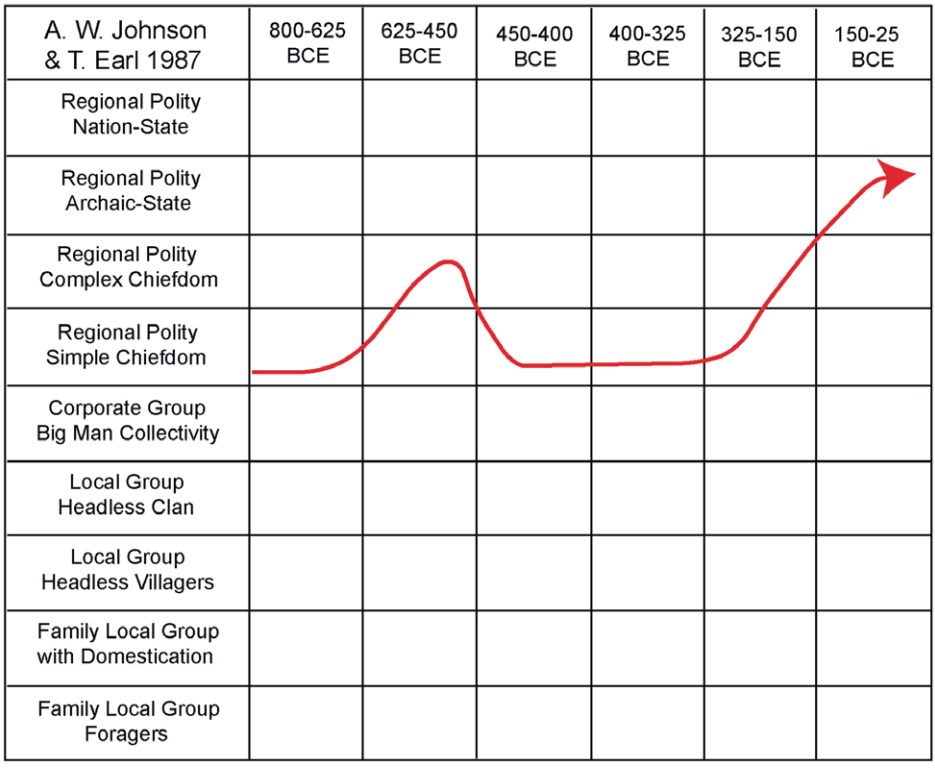
Along with the integration of knowledge about our cognitive system, the need was felt again imperiously to expand the vision beyond the local, regional, and national areas to embrace the scale of a globalized world. In line with the work of Immanuel Wallerstein[31] and Fernand Braudel[32], with their respective concepts of world system and world economies, global history has turned the page from the hostile postmodernist interlude to broader comparative approaches, to grand narratives necessarily considered accomplices of capitalism and imperialism. Christopher Bayly, in *The Birth of the Modern World 1780-1914*, rightly notes that "postmodern work generally ignores the 'metanarrative' specific that underlies them, which is both political and moralistic by its origins in its implications. Thus, many of these works seem starting from the idea that a change towards a better world could emerge if the historical engines generators of domination phenomena such as the unifying State, patriarchy; or even the rationalism of Western Enlightenment were not as powerful[33]". This comprehensive history examines transfers between different cultural zones in a

30. Boyd *et al.* 2003.
31. Wallerstein 1974.
32. Braudel 1979.
33. Bayly 2004.

systemic and comparative manner. He freed the constrictions that had been placed on the long-term macrohistorical prospects over vast areas articulating societies of unequal developmental levels, such as Southwest Asia and Europe.

In Europe, the growth in inequality is made visible by traversing the sequence of social organization types proposed by Allen W. Johnson and Timothy Earle[34] (fig. 1). As elsewhere in the world, this trajectory has followed linear growth neither in time nor in space. Besides the importance of these fluctuations, it should be noted that Neolithic, urban, and State appearances were systematically secondary processes in Europe, proceeding as inhabitants, goods, and ideas extended from the Near and Middle East. For Europe, strictly speaking, it is necessary to distinguish three distinct areas where political complexity and growing inequality have developed in a very staggered manner by answering different combinations of factors. The adoption of a State organization is generally considered the transition to a higher level of social inequality.

The emergence of Minoan States around 2000 BC and Mycenaean toward 1600 BC, continued by primarily borrowing an Oriental organizational model facilitated by the same type of Mediterranean bioclimatic environment, the same palatial organization policy, and participation in the same system of economic relations around the eastern Mediterranean basin; a system in which the general collapse of the 12th c. BC led to the disintegration of the Aegean States.



› Fig. 1. Sawtooth evolution of organizational complexity during the Iron Age in France, according to the typology of Johnson & Earle (1987).

34· Johnson & Earle 1987.

The Greek and Etruscan city-States, formed in the 8th c. BC, quickly spread their political organization in the form of settlements and trading posts along the Mediterranean and Black Sea coasts. Their trading partners in the European hinterland accentuate their own level of organizational complexity, but do not to take the form of State organization outside the Mediterranean climate zones. This suggests that, in humid temperate regions, agro-pastoral farming techniques were not able to produce sufficient amounts regularly enough to supply urban areas that State organizations require.

The emergence of more extensive States in humid temperate zones and steppes, took place in the 2nd c. BC promoting their integration into the economic system run by Rome and an intensification of agricultural production made possible by the widespread use of iron tools.

The emergence of States in Denmark and around the Baltic, that is, in the northern areas of the humid temperate European hinterland, farther from the Mediterranean, took place in the eighth century through an increase of maritime contacts with the southern most States that had previously been integrated into the Roman Empire during the first four centuries of the Common Era (Viking colonies).

Europe adopted technical and organizational innovations, including the State, developed in the Middle East. This secondary process cannot, however, be explained using a simple diffusion model. Specific difficulties had to be resolved for States to appear across the whole of Europe. Various combinations of factors, adapted to local social and environmental conditions, had to be implemented. They give us precious keys to understand the general issue of growing inequality. It is considered that the Iron Age began in Western Europe, thus in France, around 800 BC. Social change has occurred here in five distinct stages.

800-730 BC (Gündlingen Level) and 730-625 BC (Hallstatt C)

Compared to the end of the Bronze Age, around 800 BC, changes appear to have mainly resulted from economic factors, what we have called a "new deal[35]". The main centers of power have indeed changed location, favoring the most topographically remote areas, but closer to dense forests (for fuel), and deposits of iron and rock salt, and where it was also possible to develop a breeding program to produce exportable cured meats (pigs, cattle) and luxury textiles (woolly sheep). This new situation may have resulted from climatic degradation and disorganization of the bronze exchange networks to which the answer would have been the transfer of economic investment to the best assets, including other resources. However, no structural change is noticeable politically, the picture is blurry because it is composed of contradictory elements. Some elements suggest a fundamental continuity (no major break in material culture, sustainability of the basic agropastoral occupation with scattered farms and hamlets, continuation and even an increase in the practice of individual burial mounds for male elites). Other elements point to significant evidence of rupture (a break in the practice of terrestrial hoards, abandonment of many fortified and unfortified agglomerated settlements). Simple chiefdoms probably continued, a dominant chief or a council controlling local networks (lineages) and external exchange networks. The rapidly growing number of rich funerary deposits compared to non-funerary deposits reproduced the change, first demonstrated in Denmark[36], but that proves quite general between these two

35· Brun *et al.* 2009; Brun & Ruby 2008.
36· Kristiansen 1978.

deposition categories. This alternation suggests that there were cultural choices expressing two different political ideologies: one favoring unity and solidarity of the group by more egalitarian burial practices and the ceremonial expenditure of wealth in form of votive deposits, and the other showing the distinction of elites in a more or less ostentatious and individualized manner.

628-460 BC (Hallstatt D)

During Hallstatt D, more extensive attempts at political and hierarchical integration occurred in some areas. Complex chiefdoms were formed, as a result of agropastoral productivity, which benefited from improved weather conditions and intensified connections via external exchange networks. These local and global factors combined to provide the means of enriching and developing power, taking particularly conspicuous forms during the sovereign's funeral. This strengthening of social hierarchy has long been demonstrated in burial data. This political and economic complexity is largely confirmed by the prioritization and diversification of institutions. Through an increase of field operations on larger surfaces than before-made possible by preventive archeology; especially in the Paris Basin – we have data that reflect much more reliably the level of complexity of ancient societies than grave data alone.

The top-level sites suggest fifty-kilometer radius modules for politically autonomous territories between western Bavaria and Berry. The climax of this phenomenon, traditionally called "princely", lasted about three generations (53-460 BC). During this period, settlement typologies diversified, with family farms being open, enclosed, or fortified and larger or smaller in size. Agglomerated settlements were open or fortified and of various dimensions, culminating with the famous "princely residences", some of which, such as Hundersingen "Heuneburg", Vix "Mont Lassois", and perhaps Bourges, have even approached an urban pattern. This growth in political and economic complexity has been confirmed in recent years in the group of southwestern cultures of the North Alpine cultural complex[37]. This test of urban and State organization has nevertheless remained unfinished, the scale and the level of integration regaining the previous dimensions; those simple chiefdoms were very constrained by a difficult threshold of a day's walking distance back and forth, that is, in politically autonomous territories of about 25 to 30 kilometers on flat land. Beyond this dimension, the cost incurred in travel time and energy for the chief and his escort made centralized management and control more difficult and fragile, requiring the ability to relay supreme power in more remote areas. However, the loyalty or fidelity of these subordinate leaders has always been a major problem for the unity of such political entities. Even territorial States larger than city-States have long been threatened by defections of great vassals, which constantly called their unity into question.

460-325 BC (La Tène A-B1)

Disintegration of politically complex chiefdoms was accompanied by a decrease in ostentations display. Even in the western margins such as Berry, Middle Loire, Aisne-Marne, Saarland, Hunsrück-Eifel and Hesse, the richest tombs, many containing Etruscan bronze vessels, are less impressive than the Ha D princely grave. Their monumentality is inferior, their funerary deposits are less impressive,

37• Brun & Chaume 2013.

and corresponding settlements are less rich and monumental. Rich tombs at corresponding institutions show a very different geographical distribution of previous "princely" centers: more dispersed with much shorter distances to the nearest neighbor. Despite maintaining privileged relationships with networks of northern Italy, it seems that the size of political entities remained equivalent to simple chiefdoms where a leader could intervene anywhere in half a day to regain control, conduct arbitration, and restore order.

The reasons for the disintegration of great Hallstatt D "principalities" remain difficult to explain. As with most things, it is probably a combination of factors that triggered collapse. Active exchange networks with the Etruscans might have become substitutes for Greek partners, upsetting established alliances with "princely" elites. In addition to this are the effects of a less favorable climate and increasingly controversial social relations, with the peasantry supporting too-despotic potentates with greater difficulty.

It seems that the solution to these difficulties of continuity was finally found in the organization of orderly migration, as suggested by textual sources from the beginning of La Tène B, around 400 BC. These migratory movements continued for a little more than a century, aiming for more southern areas. Climatic degradation might have accentuated this heliotropism, but the most striking of these movements lies in the attraction of North Alpine Celts for the more developed societies with which they previously entered into indirect contact. They clearly sought to invest in zones that put them in direct contact with Etruscans in northern Italy and Greece, through the Balkans, along the Black Sea, and to the Greek cities of Asia Minor, by crossing the Dardanelles Strait.

325-150 BC (La Tène B2-C)

Networks of cross-cultural exchange of prestige goods were most likely interrupted by migratory turbulence. Intercultural systemic relationships have, however, continued. They have changed in nature. Trade and diplomatic relations, during Ha D, with Etruscan and Greek city-States were made very attractive to the North Alpine Celts, for example, due to the orientation of their migration in northern Italy, in the Carpathian basin, in the Balkans between the Black Sea and Asia Minor's Greek cities, and to their massive presence in mercenary armies recruited by the various Mediterranean countries[38].

At the end of 4th c. BC, simple chiefdoms of the North Alpine Celtic world show signs of reconstruction, including constructed shrines, with a major role as territorial markers. They illustrate increased importance for members of these political entities and their neighbors, a more sustainable symbol of their collective identity. Social cohesion, promoted and celebrated regularly in and around these sanctuaries, seems to have been additionally cemented by frequent military conflicts between competing chiefdoms, battles with weapons; and even vanquished corpses proudly displayed in these religious monuments. Deterioration of the previous level of political complexity, which had been characterized by authoritarian centralization and autonomous territories of unprecedented size, probably created a stimulus for economic competition.

We note that from the end of 4th c. BC (LT B2) major technological changes occurred in the iron and steel field. One of the most important was the production of iron agricultural tools,

38• Péré-Noguès 2013.

especially plowshares[39]. Widespread use of iron in the ordinary tools of the peasantry implies a sharp rise in raw material production. This is a crucial qualitative and quantitative leap, well attested by the discovery of large iron mines, as in La Bazoge "Petites Rouilles" (between Normandy and Touraine)[40] and in the rapid increase in the number of forge sites in the Paris Basin[41]. This, logically, resulted in a strong intensification of farming production. An increase in technical efficiency, enabled by the use of iron for plowing, facilitated the opportunity for more agricultural productivity. There is, indeed, by the evidence of aerial surveys and the excavations preceding the construction of highways and railway tracks, the habit to investigate general areas previously unoccupied, especially uplands[42]. This gain in productivity, probably supported by continuous global warming, could give growers more confidence, as suggested by the gradual abandonment of the practice of planting two or three different species in the same plot. The adoption of monospecificity in this period was discovered by V. Matterne[43] while analyzing the composition of grain reserves in the Paris Basin. This is also based on the assurance of having a broad and well-organized solidarity; further indicative of organizational complexity in net growth.

We note, finally, the appearance of villages in the 3rd c. BC. We expect more specific publications, but it seems that on the surface of several dozen hectares, fairly small and densely occupied enclosures were identified. Various indications of craft production are concentrated, but internal organization, the composition of resident groups, and the chronology of their development are difficult to grasp. An increase in productivity, however, occurred. It was also logically accompanied by other technological improvements such as the rotating grinding wheel.

150-25 BC (La Tène D)

In the middle of the 2nd c. BC, a new attempt at social complexity reached its fulfillment with city and State emergence. Spatial organization quite clearly illustrates social organization. These are, in fact, significantly hierarchical networks that appear as archaeological finds. Economic and political integration levels are logically structured by distance, that is to say, the length and difficulty of moving. At the head of these networks is the capital city. At lower levels, there are towns and villages, and finally hamlets and farms. Two types of networks are combined within each politically autonomous formation:

- Settlements with a primarily agropastoral function, which come in several hierarchical levels, depending on their area and the investment level required for their construction, which likely reflect strong inequalities in land ownership.
- Settlements with more diversified economic functions, controlled by the family that owns land on which they were located.

Open agglomerations, which began to grow in the 3rd c. BC, grew and multiplied in the first half of the next century. The very pronounced aristocratic and military characteristics of these societies suggest that local aristocracy owned the land in question, exercised patronage on these

39. Nillesse 2009.
40. Langlois 2008.
41. Bauvais & Fluzin 2006.
42. Malrain *et al.* 2002.
43. Matterne 2001.

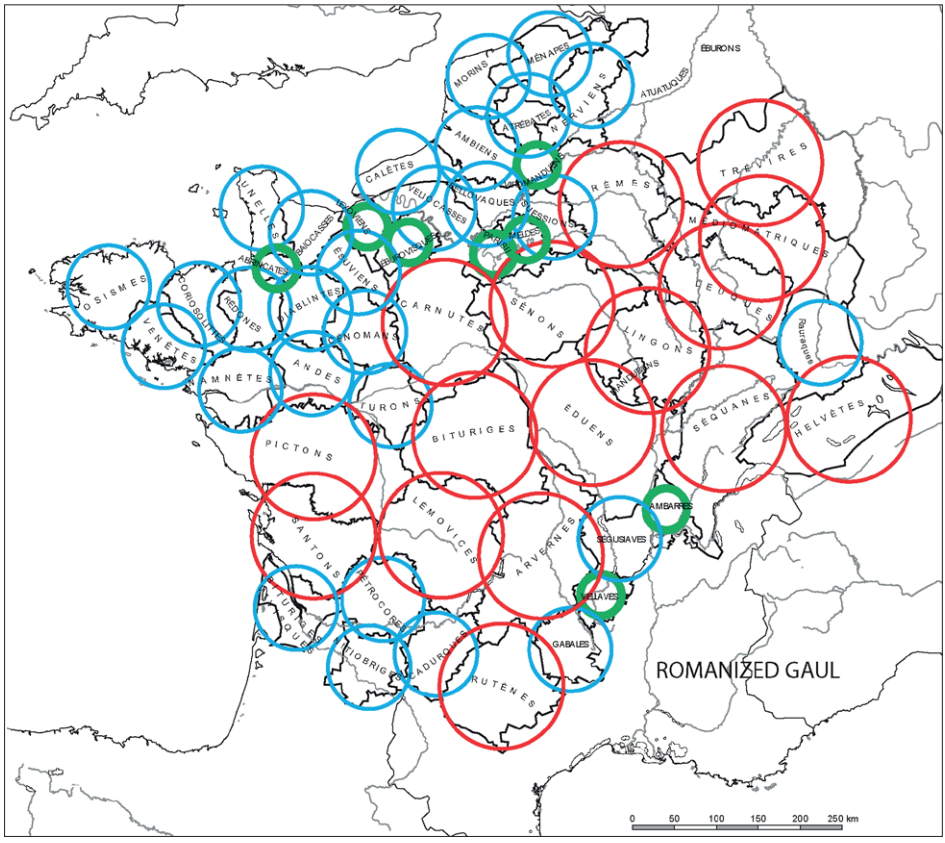
large villages or concentrated on handicraft production, to ensure minimum safety. The trend emerges gradually, and suggests a meeting or merger of major branches of these two types of networks to form large fortified settlements. This merger took place, it seems, by the fortification of a wide area around the original lowland village, or by transferring the population of the original town from a nearby point, also with fortifications, such as Levroux[44]. In many cases, this fortified urban area was created on a site where there was also a quadrangular ditch sanctuary, such as Gournay-sur-Aronde[45]. Thereafter, for about a century, during the period from LT D1 to LT D2a, most low-lying fortified settlements were gradually abandoned in favor of new fortified towns on hills, for example, Villeneuve-Saint-Germain in favor of Pommiers[46].

These very large towns fulfill all the criteria of urbanization[47]. Their urbanized societies also have characteristics of archaic States. The main archaeological criteria are the use of a currency and writing. A combination of the two became common in the 1st c. BC with bronze coins bearing the name of a king or chief magistrate. This implies that at least a fraction of the population had the ability to read these names. Several styles have also been discovered in different materials. Gauls certainly did not have lapidary inscriptions, however, they wrote on wooden tablets coated with wax. Caesar also refers to these, unambiguously stating that, on the one hand, writing was outlawed within the religion, but, on the other, that 368,000 migrants, soldiers, women, children, and old people (263,000 *Helvetii*, 36,000 *Tulingi*, 14,000 *Latovices*, 23,000 *Rauraci*, 32,000 *Boii*) he stopped at the beginning of the Gallic Wars carried tablets on which were displayed their full civil status in the Greek alphabet[48]. Writing was therefore used for administrative management necessitated by the organizational complexity of any State-level political entity.

Assuming that there is little doubt that medieval dioceses had recorded the areas of the Gallic *civitates*, then we should be able to see changes in the size of integrated territories compared to previous periods. Eight *civitates* were part of a circle with a 25 to 30 km radius (2500-3600 km^2), that is to say, a difficult threshold for managing simple chiefdoms, which became widespread in the mid-2nd mill. BC. It was logically the average size of *pagi*, these subsets of *civitates*. A second category of around 28 *civitates* had about a fifty kilometers radius (10,000 km^2) and consisted therefore of federations of three or four *pagi*, this was the average size of complex chiefdoms during the 6th and 5th c. BC, traditionally called "principalities". A third category consisted of 16 *civitates* within 75 km (22 500 km^2), thus uniting 6 to 12 *pagi* (fig. 2). Caesar said, however, that the *Helvetii* State consisted of four "cantons", which would correspond to an average *pagus* with a 37 km radius, that is to say, a little larger than a day of walking round trip. Several signs suggest that apparent discrepancies between the sizes of certain medieval dioceses and those of previous *civitates* resulted from the integration of some *pagi* into different *civitates*. There is nothing surprising here, as States are historically full of variations of this kind; territorial subsets often follow a strategy to promote their own interests first. And this might explain the surprising attachment of the *Mandubii*, with Alesia as their capital, to *Aedui* State, in defiance of logic related to topographic and spatial factors, rather than their likely integration into the *civitas* of Lingons; the power of *Aedui* could have led them to expect a higher profit in terms of economic benefits and military alliance. Some *pagi* felt, conversely, that their interest was to resume their political independence in the course of the 1st c. BC, as in the case of the *Meldi* separating from the

44. Buchsenschutz *et al.* 2000.
45. Brunaux *et al.* 1985.
46. Brun *et al.* 2000.
47. Brun & Chaume 2013.
48. Caes. *BGall*, I, 29.

Suessiones[49]. The best strategy for *pagi*, as for *civitates*, was based on various factors, likely including their cultural history and geostrategic location, as suggested by their mapping. The larger archaic States were juxtaposed within a wide band barring Gallic space diagonally from northeast to west-central, while most smaller States lined up along a strip parallel to the Channel. This bipartition strongly echoes the previous cultural millennium during which the respective Atlantic and North Alpine cultural complexes faced each other while maintaining a marked contrast in artifact styles, in residential building forms, or in burial practices. Smaller States also tend to be found along the boundaries between different sets of political and economic levels: firstly, the boundary between the Roman world, *Narbonensis*, and central Gaul, then that between the most integrated Gallic States and those who were less so, where aligning States are the size of single chiefdoms, a *pagus* or an average city-State (Eburovisques, *Parisii*, *Meldi*, Viromanduens).



› Fig. 2. Map of the Gallic *civitates* (archaic States) LI D (150-25 BC) with e mapping of policy integration across three territorial radiation classes; green: Circle of 25 to 30 km radius; blue line means: circle of about 50 hm radius; red lines: a circle of 75 km radius and over (S. Fichtl base map).

49• Brun 2002.

Theoritical implications

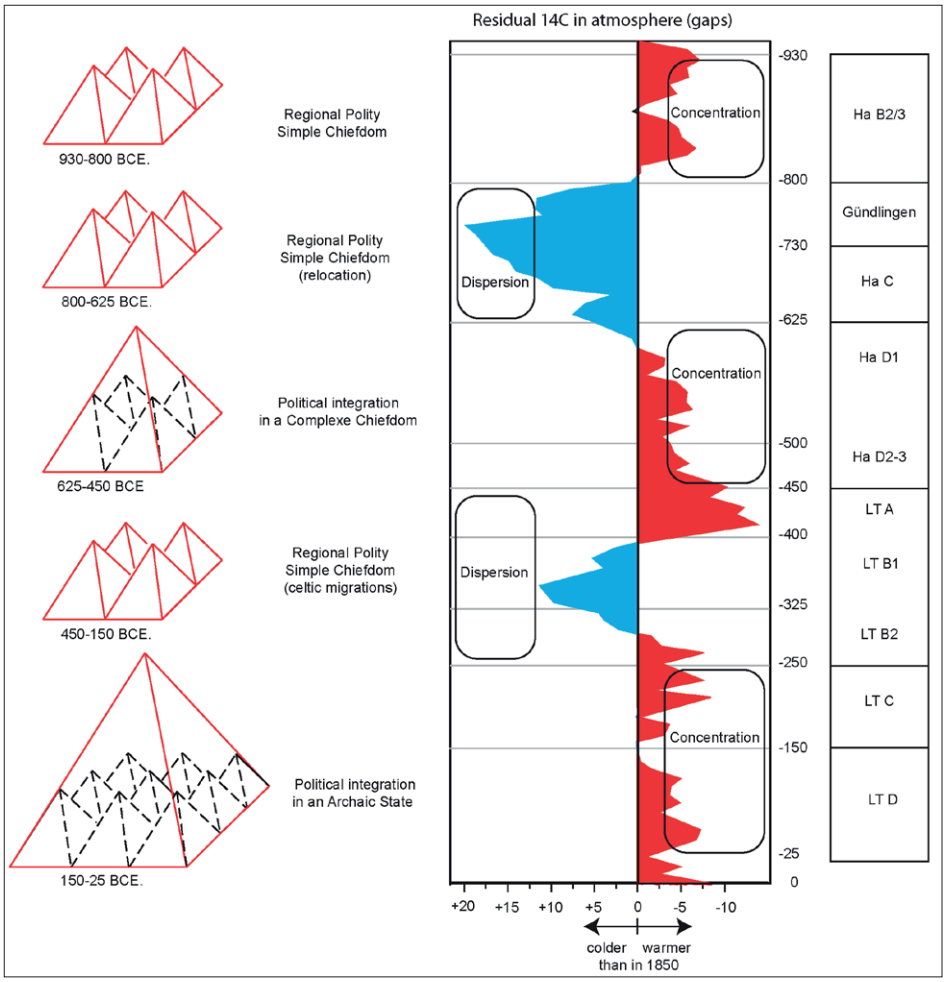
The changing scale of territorial integration during the Iron Age in humid temperate Europe accords with what happened all over the world. This fluctuating type of integration scale has been clearly demonstrated in various regions in central Mexico between 800 BC and AD1700, in the Andes between 1400 BC and 1700 AD, in Mesopotamia between 4500 and 1500 BC, or in Egypt between 3700 and 300 BC[50]. These developments are interspersed with sometimes drastic phases of disintegration, followed by stages of growth that always end, overall, by exceeding the highest level previously achieved. This fundamentally nonlinear change is a universal feature of globalization, at least since the Neolithic; a condition that is nearing completion today.

In Europe and elsewhere, various factors have combined to cause the collapse of this level of integration, which logically include climate changes. To avoid confusion, the subtitle of Jared Diamond's book about societal collapse driven by climate change should be: *How Societies Choose to Leif or Succeed*[51]. These are, indeed, social organizations that are traditionally incompetent, blind, and focused on short-term management and are incapable of changing their lifestyle to adapt better to hazards. It was probably the same during the Iron Age. Climate improvements clearly correspond to the stages of growth of the scale of political integration (fig. 3).

Another factor played a major role in these changes: technological progress. Among them, the most crucial were, of course, those which were likely to increase agropastoral productivity; the level must be sufficient to maintain communities where many residents do not produce their own food. Perhaps it was not a failed urbanization attempt in the middle of the 1st mill. BC, which would explain, in part, its ephemeral nature. Dramatic growth in steel production, which transformed agricultural tools and made them available to all users, most likely provided the means for subsequent urban and State development. This implies some correct conclusions from the valuable *History of World Agriculture. Neolithic to the Contemporary Crisis*[52]. It focuses, however, for far too long on slash-and-burn farming systems, and ignores the widespread use of the iron plow, coulter, and scythe from the 3rd c. BC. The authors do not distinguish between uncultivated systems and light animal traction, and those in fallow and plow culture, where there was a fundamental stage of development that led to social changes of great magnitude. They called the "agricultural revolution of the Middle Ages" the adoption of the moldboard plow, which is considered the most significant attribute of plow culture. There are many reasons to believe that iron agricultural tools had already created conditions for revolution through agrarian economy by the beginning of the last quarter of the 1st mill. BC.

Another factor has been underestimated or even ignored: the change of political regimes. It is, moreover, one of the shortcomings of social typologies, such as that of Johnson and Earle[53]. Relevant foundations have been laid by Greek and Roman thinkers from Antiquity. Thus, the theory of Anacyclosis by Polybius[54] proposed a six-phase cycle of political regimes: monarchy, tyranny, aristocracy, oligarchy, democracy, and ochlocracy within which there would be a wait for the right man who would renew the monarchy. Behind the cyclical, very mechanical aspect of the proposal lies a relevant structure that distinguishes three types of government: government of

50. Marcus 1998.
51. Diamond 2005.
52. Mazoyer & Roudart 1997.
53. Johnson & Earle 1987.
54. Polyb., VI,9.



› Fig. 3. Comparative evolution of the level of political integration – each autonomous political unit (solid lines) or integrated (dashed) are represented in a pyramid shape – and residual I4C in the atmosphere well correlated with climatic oscillations.

one, government of several (or minority), and government of all (or a majority). Three types might have two forms each: one just concerned with the public interest guided by reason – respectively, monarchy, aristocracy, and democracy – the other deviant, subject to the special interests and passions –respectively, tyranny, oligarchy, and ochlocracy (fig. 4). It seems that the evolution of political systems in Europe, from the 8th c. BC does not conform only to Johnson and Earle's typology in terms of organizational complexity, but also to the typology of political regimes. In terms of simple chiefdoms, the head is a small monarch, a wren, which can already only exercise power. At the level of complex chiefdoms, a king may be more inclined to rule in a despotic, even tyrannical, manner. And this risk is even higher in archaic States. Over the course of these eight centuries, the textual sources clearly demonstrate such changes. Julius Caesar stated that the Gallic hereditary kings tended more and more to make room for judges elected among aristocrats in each archaic State, but in an extremely tense political atmosphere, until the outbreak of revolutions similar to those that overthrew and expelled the Tarquin in Rome or Codrides in Athens. These tyrannical deviant monarchies were transformed into the "aristocracy".

Political regimes	Right form: mind the general interest oriented reason	Deviant form: subject to the special interests and passions
Government of one	monarchy	tyranny
Government of many (or minority)	aristocracy	oligarchy
Government of all (or a majority)	democracy	ochlocracy

› Fig. 4. Political regimes and forms of exercise of power, according to Polybius: right or deviant.

The *Arverni* renounced their royal family in 121 BC. It is likely that the *Aedui* State was suspicious of monarchy even earlier; it seems that, for the Gauls, royalty was most unfavorable, and that they took the most exacting provisions against tyranny. The *Aedui* had accurate and skillful laws, which Polybius might have found to be as good as those in Roman law. In peacetime, the *Aedui* people obeyed a single magistrate, elected annually, that the Celts called vergobret. He was very like a dictator or consul of primitive times, for he had, except in title and duration, all the royal authority. He was a sovereign judge, who held the power of life and death. His power was likely to become even more dangerous, in that one would not have hesitated to attract to this sovereign position young, bold, and ambitious persons. But many precautions were taken against institutionalizing the vergobret. his magistracy lasted only one year; he could not cross borders of State; he could not appear at the head of armies, unless he was out of office: if he gave them orders, it was as a minister of war who would not fight, and his authority was as a commissioner, during campaigns, to one or more military commanders of infantry or cavalry. The *Aedui* shared with all Greco-Roman towns fear of a *coup d'État* and suspicion of tyranny[55].

Some salient points can be made in conclusion. First, and in general, it is confirmed that protohistorical societies were more complex, economically and politically, than expected and that their jagged evolution corresponds to a standard of universal history, as had plainly been seen by Stewart with his multilinear evolution and cultural ecology approaches[56]. Then, during the 8th and 7th centuries BC, a progressive rupture occurred, marked by a relocation of many high-level settlements, but despite the still too rare documentation, it seems that the political integration module did not change after 800 BC. It experienced a strong growth in the 6th and early 5th c. BC, especially in the southwestern part of the north-alpine zone. The model of princely residences" is indeed validated broadly; some princely capitals have even proven much large than expected, although they did not reach the urban stage. There is a decline in social complexity from the middle of the 5th century BC, the causes of which remain poorly understood. Of these cases, the military seat of power and the exceptionally ostentatious funeral practices of ruling dynasties, related to their power to install a woman of their family on the throne, suggest that despotic management might have caused a spike in revolts. A reprisal of the political complexity appeared from the 3rd c. BC on a more solid economic base. It led to a further growth of the integration scale among unstable federations of *pagi*, allowing the spread of what Caesar has called *civitates*, meaning, archaic States, including Northwestern Gaul, that reached the territorial dimension of principalities from the previous four centuries, while those located farther southeast and nearer to the Roman world reached significantly larger territorial dimensions. More complex in their political organization, these States were also places with great social inequalities. Caesar cited powerful Gallic aristocrats with a clientele of thousands of people, and even a hired army. Currently available

55· Jullian 1908.
56· Steward 1955.

funerary data, however, does not demonstrate strong social inequalities; they are significantly less ostentatious than during the "princely phenomenon" in the middle of the 1st mill. BC. However, the major agropastoral areas uncovered recently by preventive archaeology operations leave no doubt about the degree of inequality of these societies. This paradox is due to the fact that the funerary practices fail to accurately reflect not only the social hierarchy – if the monumentality and the rich funerary deposits unambiguously reveal a hierarchical society, uniformly simple graves do not necessarily indicate an egalitarian society – but also the fundamental difference between political inequality and economic inequality. It has long been assumed that the inequalities of law and resources tended to grow correspondingly in human societies until the adoption of democracy, with which the link weakens. This was a mistake. It should now be considered that at all levels of organizational complexity, societies might vary between forms of political regimes oriented toward the general interest, on one side, to the special interests of the powerful, on the other. There is a growing number of indications that human societies have always been aware of the risks of abuse and the violation of freedoms by rulers, who have always been potentially tempted by despotism and tyranny. Social evolution, as made perceptible by archeology, during the Iron Age in France shows that among the factors that combined to explain the observed changes, political regimes probably played a major role.

BIBLIOGRAPHY

Axelrod, R. (1981): "The Evolution of Cooperation", *Science*, 211, 1390-l396.

Bauvais, S. and Fluzin, P. (2006): "Réflexions sur l'organisation technico-sociale des activités de forge à La Tène finale dans l'Aisne (02)", *ArcheoSciences*, 30, 25-43.

Bayly, C. A. (2004): *The Birth of the Modern World 1780-1914*, Oxford.

Binford, S. R. and Binford, L. R. (1968): *New perspectives in Archaeology, Symposium of the Social Organization of Prehistoric Communities*, Chicago.

Boas, F. (1896): "The Limitations of the Comparative Method in Anthropology", *Science*, 4, 901-908.

Boehm, C. (1993): "Egalitarian Behavior and Reverse Dominance Hierarchy", *Current Anthropology*, 34-3, 227-253.

Boehm, C. (1999): *Hierarchy in the Forest: the Evolution of Egalitarian Behavior*, Cambridge.

Bowles, S. and Gintis, H. (2003): "The Origins of Human Cooperation", in: Hammerstein, P., ed.: *Genetic and Cultural Evolution of Cooperation*, Cambridge, 429-443.

Boyd, R., Gintis, H., Bowles, S. and Richerson, P. J. (2003): "The evolution of altruistic punishment", *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 100-6, 3531-3535.

Braudel, F. (1979): *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris.

Brun, P. (2002): "Territoires et agglomérations chez les Suessiones", in: Garcia, D., Verdin, F., dir.: *Territoires celtiques, espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale, Actes du XXIV^e^ Colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1-4 juin 2000*, Paris, 306-314.

Brun, P., Buchez, N., Gaudefroy, S. and Talon, M. (2005): "Protohistoire ancienne en Picardie", in: *La recherche archéologique en Picardie: Bilans et Perspectives*, *Revue archéologique de Picardie*, 3-4, 99-120.

Brun, P., Chartier, M. and Pion, P. (2000): "Le processus d'urbanisation dans la vallée de l'Aisne", in: Guichard, V., Sievers, S., Urban, O.H., dir.: *Les processus d'urbanisation à l'âge du Fer. IV*, 83-96.

Brun, P., Chaume, B., Dhennequin, L. and Quilliec, B. (2009): "Le passage de l'âge du Bronze à l'âge du Fer… au fil de l'épée", in: Lambert-Roulière, M.-J., Daubigney, A., Milcent, P.-Y., Talon, M., Vital, J., ed.: *De l'âge du Bronze à l'âge du Fer en France et en Europe occidentale (X^e^-VII^e^ siècle av. J.-C.). La moyenne vallée du Rhône aux âges du Fer, Actes du XXX^e^ colloque international de l'AFEAF, Saint-Romain-en-Gal, 26-28 mai 2006*, Dijon, 477-485.

Brun, P. and Chaume, B., ed. (1997): *Vix et les éphémères principautés celtiques: les VI^e et V^e siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale*, Paris.

Brun, P. and Ruby, P. (2008): *L'âge du Fer en France: premières villes, premiers États celtiques*, Paris.

Brunaux, J.-L., Méniel, P. and Poplin, F. (1985): "Gournay: Les fouilles sur le sanctuaire et l'oppidum (1975-1984)", *Revue archéologique de Picardie*, 4-1, 1-268.

Buchsenschutz, O., Colin, A., Firmin, G., Fischer, B., Guillaumet, J.-P., Krausz, S., Levéry, M., Marinval, P., Orellana, L., Pierret, A., Andréo, M.-P., Bailly, C. and Chardenoux, M.-B. (2000): *Le village celtique des Arènes à Levroux: synthèses*, Tours.

Carneiro, R. L. (1970): "A theory of the origin of the State", *Science*, 169, 733-738.

Chaume, B. and Mordant, C., ed. (2011): *Le complexe aristocratique de Vix: nouvelles recherches sur l'habitat, le système de fortification et l'environnement du mont Lassois*, Dijon.

Childe, V. G. (1942): *What Happened in History*, Harmondsworth.

Clarke, D. L. (1968): *Analytical Archaeology*, London.

Darwin, C. R. (1859): *On the Origin of the Species, by Means of Natural Selection or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*, London.

Diamond, J. (2005): *Colapse. How Societies Choose to Fail or Succeed*, New York.

Dubreuil, B. (2006): "L'origine de l'État er la nature de la coopération", *Eurostudia*, 2-2.

Dunbar, R. L. M. (1996): *Grooming, Gossip, and the evolation of Language*, Cambridge.

Dunbar, R. L. M. (1998): "The Social Brain Hypothesis", *Evolationary Anthropology*, 7, 178-190.

Dunnel, R. C. (1971): *Systematics in Prehistory*, New York.

Dunnel, R. C. (1978): "Style and Function: A Fundamental Dichotomy", *American Antiquity*, 43-2, 192-202.

Engels, F. (1884): *Origin of the Family, Private Property and the State*, Hottingen Zürich.

Ferguson, A. (1767): *Essay on the History of Civil Society*, Cambridge.

Fried, M. (1960): *On the Evolution and Social Stratification and the State*, Indianapolis.

Hamilton, W. D. (1964): "The Genetic Evolution of Social Behaviour", *Journal of Theorical Biology*, 7, 1-52.

Hansen, M. H. (2008): *Polis. Une introduction à la cité grecque*, Paris.

Härke, H. (1989): "Transformation or collapse. Bronze Age to Iron Age settlement in West Central Europe", in: Stig Sørensen, M. L., Thomas, R., ed.: *The Bronze Age - Iron Age Transition in Europe, Aspects of continuity and change in European societies c. 1200 to 500 BC*, BAR Int. Series 483, Oxford, 184-203.

Härke, H. G. H. (1983): "Höhensiedlungen im Westhallstattkreis - Ein Diskussionsbeitrag", *Arch. Korrbl.*-13, 461-477.

Helvétius, C.-A. (1759): *De l'Esprit*, La Haye.

Hodder, I. (1982): *Symbols in action*, Cambridge.

Hodder, I. (1992): *Theory and practice in archaeology*, London - New York.

Huxley, J. (1942): *Evolution: The Modern Synthesis*, London.

Johnson, A. W. and Earle, T. (1987): *The Evolution of Human Societies*, Stanford.

Jullian, C. (1908): *Histoire de la Gaule. II. La Gaule indépendante*, Paris.

Kristiansen, K. (1978): "The consumption of wealth in Bronze Age Denmark. A study in the dynamics of economic processes in tribe societies", in: Kristiansen, K., Paludan-Muller, C., ed.: *New directions of economic processes in tribe societies*, Copenhague, 158-191.

Langlois, J.-Y. (2008): "Le minerai de fer et son extraction de la Protohistoire au XIX^e siècle dans l'ouest de la France. Présentation des quatre mines fouillées sur le tracé de l'A28", *Archéopages*, 22, 24-27.

Malrain, F., Matterne, V. and Méniel, P. (2002): *Les paysans gaulois (III^e siècle - 52 av. J.-C.)*, Paris.

Marcus, J. (1998): "The Peaks and Valleys of Ancient States: An Extension of the Dynamic Model", in: Feinman, G.M., Marcus, J., ed.: *Archaic States*, Santa Fe, 59-94.

Marx, K. (1872): *Le Capital*, Paris.

Matterne, V. (2001): *Agriculture et alimentation végétale durant l'âge du Fer et l'époque gallo-romaine en France septentrionale*, Montagnac.

Maynard-Smith, J. and Price, G. R. (1973): "The Logic of Animal conflict", *Nature*, 246-5427, 15-18.

Mazoyer, M. and Roudart, L. (1997): *Histoire des agricultures du monde. Du néolithique à la crise contemporaine*, Paris.

Metzler, J. (2008): "Du Titelberg à Trèves. De l'oppidum gaulois à la ville romaine", in: Castella, D., Meylan-Krause, M.-F., dir.: *Topographie sacrée et rituels. Le cas d'Aventicum, capitale des Helvètes. Actes du colloque international d'Avenches, 2-4 novembre 2006*, Antiqua 43, 155-165.

Morgan, L. H. (1877): *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, London.

Morin, E. (1973): *Le paradigme perdu: la nature humaine*, Paris.

Moscovici, S. (1972): *La Société contre-nature*, Paris.

Nillesse, O. (2009): "Activités, métiers, vie quotidienne dans les établissements ruraux de l'Ouest de la France à travers l'instrumentum (Hallstatt D/début du Haut-Empire)", in: Bertrand, I., Maguer, P., Gomez de Soto, J., Duval, A., dir.: *Habitats et paysages ruraux en Gaule et regards sur d'autres régions du monde celtique, Actes du XXXIe colloque de l'AFEAF*, Association des Publications chauvinoises, Mémoire XXXV, 254-261.

Pare, C. F. E. (1991): *Swords, wagon-graves and the beginning of the early iron age in Central Europe*, Kleine Schriften Vorgeschichtlichen Seminars Marburg 37, Marburg.

Péré-Noguès, S. (2013): "Aux limites de l'interprétation: mercenariat et mobilité au Second âge du Fer", in: Colin, A., Verdin, F., dir.: *L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges. Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer, XXXVe colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2-5 juin 2011, Bordeaux*, Aquitania Suppl. 30, 429-437.

Polybius (à paraître): *De la République (trad. Villemain)*, Paris.

Radcliffe-Brown, A. R. (1972): *The Andaman Islanders; A Study in Social Anthropology*, Cambridge.

Rousseau, J.-J. (1755): *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Genève.

Roymans, N. (1991): "Late Urnfield Societies in the Northwest European Plain and the expanding networks of Central European Hallstatt Groups", in: Roymans, N., Theuws, F., ed.: *Images of the past. Studies on ancient Societies in Northwestern Europe*, Amsterdam, 9-89.

Salač, V. (1990): "Zu Untersuchungen ùber ein latènezeitliches (LT C2-D1). Produktions und Distributionszentrum in Lovosice", *Archeologické Rozhledy*, 42, 609-639.

Steward, J. H. (1955): *Theory and culture change: the methodology of multiniear evolutionTheory and Culture change*, university of Illinois Press.

Testart, A. (2005): *Éléments de classification des sociétés*, Paris.

Thomas, A. H. (2009): *Historical dictionary of Denmark*, Toronto.

Treuil, R., Darcque, P., Poursat, J.-C. and Touchais, G., ed. (1989): *Les civilisations égéennes du Néolithique et de l'âge de Bronze*, Paris.

Trivers, R. (1971): "The Evolution of Reciprocal Altruism", *The Quarterly Review of Biology*, 46-1, 35-37.

Wallerstein, I. (1974): *The Modern World-System, 2, Mercantilism and the Consolidation of the European World-Economy, 1600–1750*, New York.

White, L. (1949): *The Science of Culture: A Study of Man and Civilization*, New York.

Wilson, E. O. (1975): *Sociobiology. The New Synthesis*, Cambridge.

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

BIBLIOGRAPHIE DE PATRICE BRUN

Arcelin, P. et Brun, P. (2002) : "Archéologie des âges du Bronze et du Fer", in : *La recherche archéologique en France : bilan 1995-1999 du Conseil national de la recherche archéologique*, Les Nouvelles de l'Archéologie 88, 34-42.

Averbouh, A., Brun, P., Karlin, C., Mery, S. et Miroschedji, P. de, éd. (2006) : *Spécialisation des tâches et société*, Techniques et culture 46-47, Paris.

Baray, L., Brun, P. et Testart, A., éd. (2007) : *Pratiques funéraires et sociétés, Nouvelles approches en archéologie et en anthropologie sociale, Actes du colloque international de Sens, juin 2003*, Dijon.

Blanchet, J.-C., Brun, P. et Talon, M. (1989) : "Le Bronze moyen en Picardie et dans le Nord-Pas-de-Calais", in : *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale, Actes du 113e Congrès national des Sociétés Savantes (CTHS), Strasbourg-Haguenau, 1988*, Paris, 491-500.

Brun, P. (1981) : "L'habitat à l'âge du Bronze dans la moitié nord de la France : contribution à l'élaboration d'une problématique", *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise*, 2, 9-62.

Brun, P. et Gaucher, G. (1983) : "L'étude des habitats de l'Age du Bronze dans la moitié nord de la France", in : *Enclos funéraires et structures d'habitat en Europe du nord-ouest, Table ronde du C.N.R.S., septembre 1981*, Rennes, 77-92.

Brun, P. et Pommepuy, C. (1983) : "Un habitat de la fin du premier âge du Fer à Bucy-le-Long (Aisne) : premiers résultats", 14-23.

Brun, P. (1984a) : *Le problème des Champs d'Urnes dans le Bassin parisien*, Thèse de Doctorat, Paris 1 Panthéon Sorbonne.

Brun, P. (1984b) : "Modèles diffusionnistes et systèmes chronologiques", in : *Colloque transition Bronze final-Hallstatt ancien, 109e Congrès national des Sociétés savantes*, Dijon, 261-278.

Brun, P. et Mordant, C. (1986) : *1000 ans avant J.C. en Europe "barbare"*, Nemours.

Brun, P. (1986) : *La Civilisation des Champs d'Urnes : étude critique dans le Bassin parisien*, Documents d'Archéologie Française 4, Paris.

Brun, P. (1987) : *Princes et princesses de la Celtique*, Paris.

Brun, P. et Pommepuy, C. (1987) : "La nécropole protohistorique du méandre de Bucy-le-Long/Missy-sur-Aisne dans son contexte chronologique et historico-culturel", in : *Les relations entre le continent et les îles britanniques à l'âge du Bronze, Actes du 22e Congrès préhistorique de France, Lille, 2-7 septembre 1984*, Paris, 57-75.

Brun, P. (1988a) : "L'entité Rhin-Suisse-France orientale : nature et évolution", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France Orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986, Nemours*, 599-618.

Brun, P. (1988b) : "Pontavert, le Marteau (Aisne)", in : Koenig, M.-P., Piningre J.-F., Plouin, S., dir. : *Il y a 3500 ans... les tumulus de Haguenau et le Bronze moyen en Europe*, Haguenau, 52-53.

Brun, P. et Mordant, C. (1988) : "Le Bronze final IIb-IIIa dans la région Ile-de-France", in : Brun, P., Mordant, C., dir. : *Le Groupe Rhin-Suisse-France orientale et la notion de Civilisation des Champs d'Urnes, Actes du Colloque international de Nemours, mars 1986*, 599-618.

Brun, P. et Mordant, C., éd. (1988) : *Le Groupe Rhin-Suisse-France orientale et la notion de civilisation des Champs d'Urnes, Actes du colloque international de Nemours, mars 1986*, Nemours.

Brun, P. et Buchsenschutz, O. (1988) : "'Urnenfelderkultur' in Ostfrankreich, Charakteristische, Merkmale und quantitative Kennzeichen", in : Bukowski, Z., dir. : *Forchungen zur Problematik der Lausitzer Kultur*, Wroclaw, 247-264.

Brun, P. (1989a) : "La tombe de Saint-Romain-en-Jalionas", in : Goudineau, C., Guilaine, J., dir. : *De Lascaux au Grand Louvre : Archéologie et Histoire de la France*, Paris, 404-405.

Brun, P. (1989b) : "Le Premier Age du Fer dans le Nord du Bassin parisien", in : Mohen, J.-P., dir. : *Le Temps de la Préhistoire, 1*, Paris, 440-441.

Brun, P. (1989c) : "Les principautés celtiques", *La Recherche*, 214, octobre 1989, 1184-1192.

Brun, P. (1989d) : "L'organisation des territoires villageois", *Le Courrier du CNRS*, 73-Archéologie en France métropolitaine, septembre 1989, 16-17.

Brun, P. (1989e) : "Tumulus et tombes de chefs", in : Goudineau, C., Guilaine, J., dir. : *De Lascaux au Grand Louvre : Archéologie et Histoire de la France*, Paris, 402-403.

Brun, P. (1989f) : "Typologie et chronologie de l'âge du Bronze", in : *Archéologie de la France, 30 ans de découvertes*, Paris, 228.

Brun, P. (1989g) : "Vallée de l'Aisne : 5000 ans d'histoire sociale", *Le Courrier du CNRS*, 73-Archéologie en France métropolitaine, septembre 1989, 18-19.

Brun, P. et Olivier, L. (1989) : "La montée des aristocraties", in : *Archéologie de la France, 30 ans de découvertes*, Paris, 228.

Brun, P. (1990a) : "Échanges à longue distance de denrées alimentaires au Premier âge du Fer", in : *Du lard ou du cochon..., approches archéologiques et ethnologiques de l'histoire de l'alimentation, Actes des séminaires publics d'archéologie, 1988-1989*, Besançon, 47-48.

Brun, P. (1990b) : "Les Celtes à l'âge du Fer", in : Gallais, A., dir. : *Peuples et Archéologie. Sixième cours d'initiation à la préhistoire et à l'archéologie de la Suisse ; résumé des cours, Genève 1990*, Bâle, 156-169.

Brun, P. (1990c) : "Vix, tombes princières", in : *Archéologie de Bourgogne, T.1 : La Côte-d'Or*, Paris, 86-87.

Brun, P. (1991a) : "Le Bronze atlantique et ses subdivisions culturelles : essai de définition", in : Chevillot, C., Coffyn, A., dir. : *L'âge du Bronze Atlantique : ses faciès, de l'Écosse à l'Andalousie et leurs relations avec le Bronze continental et la Méditerranée. Actes du 1er Colloque du Parc Archéologique de Beynac, 10-14 septembre 1990*, Beynac, 11-24.

Brun, P. (1991b) : "Systèmes économiques et organisations sociales au Premier âge du Fer", in : Duval, A., dir. : *Les Alpes à l'âge du Fer, Actes du Xe Colloque sur l'âge du Fer, Yennes-Chambéry, mai 1986*, Revue Archéologique de Narbonnaise Supplément n° 22, 313-332.

Brun, P. et Debord, J. (1991) : "Monnaies trouvées en fouilles sur l'oppidum de Pommiers (Aisne)", *Revue Numismatique*, VIe série-T. XXXIII, 43-59.

Brun, P. (1992) : "L'influence grecque sur la société celtique non-méditerranéenne", in : *Marseille grecque et la Gaule*, Études Massaliètes 3, 389-399.

Brun, P. et Pion, P. (1992) : "L'organisation de l'espace dans la vallée de l'Aisne pendant l'âge du Bronze", in : Mordant, C., Richard, A., éd. : *L'habitat et l'occupation du sol à l'âge du Bronze en Europe, Actes du colloque international de Lons-le-Saulnier, CTHS, 1990*, Paris, 117-127.

Brun, P. (1993a) : "Celtes et Germains", in : *Encyclopédie Axis*, Paris, 340-345.

Brun, P. (1993b) : "Châtillon-sur-Seine (21), La tombe princière de Vix", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 156-157.

Brun, P. (1993c) : "Chouilly (51)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 45.

Brun, P. (1993d) : "Condé-sur-Suippe (02)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 25.

Brun, P. (1993e) : "East-west relations in the Paris Basin during the Late Bronze Age", in : Scarre, C., Healy, F., ed. : *Trade and exchange in Prehistoric Europe - International conference of the Prehistoric Society, 10-12 avril 1992*, Oxford, 171-182.

Brun, P. (1993f) : "Genèse d'une frontière d'empire : la frontière nord de l'Empire romain", in : Brun, P., Van der Leeuw, S., Whittaker, C.R., dir. : *Les frontières de l'Empire romain dans une perspective comparative, 20-23 mai 1992*, Nemours, 21-31.

Brun, P. (1993g) : "Gurgy (89)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 166.

Brun, P. (1993h) : "Haguenau (67)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 53.

Brun, P. (1993i) : "La complexification sociale en Europe moyenne pendant l'âge du Fer : essai de modélisation.", in : Daubigney, A., dir. : *Fonctionnement social de l'âge du Fer : opérateurs et hypothèses pour la France, Actes de la table-ronde de Lons-le-Saunier, 24-26 Oct. 1990*, Lons-le-Saulnier, 275-290.

Brun, P. (1993j) : "La Côte-Saint-André (38)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 185.

Brun, P. (1993k) : "La Mailleraye-sur-Seine (76)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 98.

Brun, P. (1993l) : "La ruine des 'Résidences princières' et le développement des cultures de l'Aisne Marne et de l'Hunsrück-Eifel", in : Boura, F., Metzler, J., Miron, A., dir. : *Archaeologia Mosellana, Actes du 11e colloque de l'Association française pour l'étude de l'Âge du Fer, Sarreguemines, 1987*, Archaeologia Mosellana 2, 9-22.

Brun, P. (1993m) : "L'âge du Fer", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 226-227.

Brun, P. (1993n) : "Nécropoles gauloises de Champagne", in : *Willerval, B., éd. : Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 75.

Brun, P. (1993o) : "Pernant (02)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 31.

Brun, P. (1993p) : "Pommiers (02)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 31.

Brun, P. (1993q) : "Tombes à char", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 156.

Brun, P. (1993r) : "Villeneuve-Saint-Germain (02)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 39.

Brun, P. (1993s) : "Yutz, Basse-Yutz (57)", in : Willerval, B., éd. : *Les plus beaux sites archéologiques de la France*, 75.

Brun, P. (1994a) : "From the Hallstatt to La Tène Period in the Perspective of the Mediterranean World Economy", in : Kristiansen, K. and Jensen, J., ed. : *Europe in the First Millennium BC*, Sheffield Archaeological Monographs 6, Sheffield, 57-65.

Brun, P. (1994b) : "L'Europa temperata e il tempo dell'espansione", in : Guilaine, J., Settis, S., dir. : *Storia d'Europa, vol.II*, Torino, 521-553.

Brun, P. (1995a) : "Contacts entre colons et indigènes au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. en Europe", *Journal of European Archaeology Archive*, 3-2, 113-123.

Brun, P. (1995b) : "Oppida and social 'complexification' in France.", in : Hill, J. D., Cumberpatch, C.G., ed. : *Different Iron Ages : Studies on the Iron Age in Temperate Europe*, Oxford, 121-128.

Brun, P. (1995c) : "From chiefdom to state organization in celtic Europe", in : Arnold, B., Gibson, D.B., dir. : *Celtic chiefdom, Celtic state : the evolution of complex social systems in prehistoric Europe*, Cambridge (GB) ; New York (USA), 13-25.

Brun, P. (1995d) : "Le temps des principautés", *Nos ancêtres les Celtes*, Historia n° spécial-janvier-février, 26-35.

Brun, P. (1996) : "Représentations symboliques, lieux de culte et dépôts votifs dans l'est de la France au Bronze final et au premier âge du Fer", in : *Archäologische Forschungen zum Kultgeschehen in der jungeren Bronzezeit und fruhen Eisenzeit Alteuropas, Actes du colloque de Regensburg, oct. 1993*, Bonn, 183-201.

Brun, P. (1997) : "Les 'Résidences princières' : analyse du concept", in : Brun, P., Chaume, B., dir. : *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VI^{e}-V^{e} siècles av. J.-C. en Europe centre-occidentale, Actes du colloque international de Châtillon-sur-Seine, octobre 1993*, Paris, 312-327.

Brun, P., Aubry, F., Giraud, F. et Lepage, S. (1997) : "Dépôts et frontières au Bronze final en France", *Boletin del Seminario de Estudios de Arte y Arqueologia*, 63, 97-114.

Brun, P. et Chaume, B., éd. (1997) : *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VIe et Ve siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale*, Paris.

Brun, P. et Chaume, B. (1997) : "Introduction : une approche multiscalaire", in : Brun, P., Chaume, B., dir. : *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VIe-Ve siècles av. J.-C. en Europe centre-occidentale, Actes du colloque international de Châtillon-sur-Seine, octobre 1993*, Paris, 9-11.

Brun, P. (1998a) : *Fragments d'une protohistoire de la division sociale en Europe*, Habilitation à diriger des thèses (HDR), Paris 1 Panthéon Sorbonne.

Brun, P. (1998b) : "Le complexe culturel atlantique : entre le cristal et la fumée", in : Oliveira Jorge, S., ed. : *Existe uma idade do Bronze atlantico*, Lisbonne, 40-51.

Brun, P. (1999a) : "L'habitat : prisme déformant de la société protohistorique", in : Braemer, F., Cleuziou, S.,Coudart, A.,, dir. : *Habitat et société, Actes des XIXe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, 22-23-24 octobre 1998.*, Antibes, 339-352.

Brun, P. (1999b) : "L'habitat : prisme déformant de la société protohistorique", in : Braemer, F., Cleuziou, S., Coudart, A., dir. : *Habitat et société, Actes des XIXe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, 22-23-24 octobre 1998*, Antibes, 339-352.

Brun, P. (1999c) : "La genèse de l'État : les apports de l'archéologie", in : Ruby, P., dir. : *Les princes de la Protohistoire et l'émergence de l'État*, Naples-Rome, 31-42.

Brun, P. (2000a) : "D'étonnants sacrifices de richesses métalliques. Les abondantes découvertes de l'âge du Bronze dans la Seine", in : Bonnamour, L., dir. : *Archéologie des fleuves et des rivières*, Paris, 150-154.

Brun, P. (2000b) : "Henri Hubert aujourd'hui", in : Brun, P., Olivier, L., dir. : *Dossier sur Henri Hubert*, Les Nouvelles de l'archéologie, 79, 20-32.

Brun, P. (2000c) : "Henri Hubert historien-archéologue", in : Brun, P., Olivier, L., dir. : *Dossier sur Henri Hubert*, Les Nouvelles de l'archéologie, 79, 6-9.

Brun, P. (2000d) : "La place du Midi français dans le réseau hiérarchisé européen au Premier âge du Fer", in : Janin, T., éd. : *Mailhac et le Premier âge du Fer en Europe occidentale, Actes du colloque international de Carcassonne, sept. 1997*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7, 329-336.

Brun, P. (2000e) : "Le sacrifice", in : Brun, P., Olivier, L., dir. : *Dossier sur Henri Hubert*, Les Nouvelles de l'archéologie, 79, 15-17.

Brun, P. (2000f) : "Les Celtes", in : Brun, P., Olivier, L., dir. : *Dossier sur Henri Hubert*, Les Nouvelles de l'archéologie, 79, 17-20.

Brun, P., Chartier, M. et Pion, P. (2000) : "Le processus d'urbanisation dans la vallée de l'Aisne", in : Guichard, V., Sievers, S., Urban, O.H., dir. : *Les processus d'urbanisation à l'âge du Fer. IV*, 83-96.

Brun, P. et Olivier, L. (2000) : *Henri Hubert*, Les Nouvelles de l'archéologie 79.

Brun, P. et Miroschedji (de), P. (2001) : "Avant-propos au thème 2", *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, I-1998/1999, 49-52.

Brun, P. (2001a) : "Échelles d'intégration politique et contrôle des moyens de production en Europe au cours du Ier millénaire av. J.-C.", in : Berrocal-Rangel, L., Gardes, P., dir. : *Entre Celtas e Iberos : Las poblaciones protohistoricas de las Galias e Hispania*, 29-43.

Brun, P. (2001b) : "Le concept à géométrie variable de « centre/périphérie »", *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, I-1998/1999, 57-61.

Brun, P. (2001c) : "Les Celtes : résumé des sources et réflexion sur la question identitaire", *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, I-1998/1999, 169-172.

Brun, P. (2001d) : "Les relations « sociétés mobiles/sociétés sédentaires » lors de la néolithisation de l'Europe", *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, I-1998/1999, 57-61.

Brun, P. dir. (2001e) : *Le cheval, symbole de pouvoirs dans l'Europe préhistorique*, Nemours.

Brun, P. (2002a) : "El torques en Europa", in : Barril Vicente, M., Rodero Riaza, A., dir. : *Torques, belleza y poder*, Madrid, 47-58.

Brun, P. (2002b) : "L'école des Annales, la « New Archaeology » et la recherche française sur l'âge du Fer", in : Maranski, D., Guichard, V., dir. : *Les âges du Fer en Nivernais, Bourbonnais et Berry oriental : regards européens sur les âges du fer en France, Actes du XVII^e colloque de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer, AFEAF (Nevers, 20-23 mai 1993)*, Collection Bibracte 6, Glux-en-Glenne, 365-372.

Brun, P. (2002c) : "Territoires et agglomérations chez les Suessiones", in : Garcia, D., Verdin, F., dir. : *Territoires celtiques, espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale, Actes du XXIV^e Colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1-4 juin 2000*, Paris, 306-314.

Brun, P. et Miroschedji (de), P. (2002) : "Avant-propos au thème 2", *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, II-2000/2001, 45-50.

Brun, P. et Miroschedji (de), P. (2003) : "Avant-propos au thème 2", *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, III-2001/2002, 19-20.

Brun, P. (2003a) : "Cartographie de la recherche archéologique en France", *Les Nouvelles de l'archéologie*, 94, 40-43.

Brun, P. (2003b) : "La signification variable des dépôts funéraires et des dépôts non funéraires de l'âge du Bronze", in : Bourgeois, J., Bourgeois, I., Cherretté B., ed. : *Bronze Age and Iron Age Communities in North-Western Europe*, Bruxelles, 61-73.

Brun, P. et Demoule, J.-P. (2003) : "Émergence de l'État en Europe. Nos ancêtres les Européens", *CNRS THEMA*, 1-2e trimestre 2003, 48.

Brun, P. (2004a) : "Cartographie de la recherche archéologique en France", *Les Nouvelles de l'archéologie*, 95, 55.

Brun, P. (2004b) : "Processes of Stratification and State Formation in Europe", in : *Cultural Diversity and the Archaeology of the 21st Century*, The Society of Archaeological Studies 50th Aniversary Symposium, Okayama (Japon), 110-129.

Brun, P. (2004c) : "Réflexion sur la polysémie des pratiques funéraires protohistoriques en Europe", in : Baray, L., dir. : *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques : actes de la table ronde des 7 et 9 juin 2001, Glux-en-Glenne*, Bibracte 9, Glux-en-Glenne, 55-64.

Brun, P. (2004d) : "Vino, banquete y poder en la Europa centro-occidental (siglos VI-V a.C.)", in : Sanz Minguez, C., Romero Carnicero, F., Velasco Vazquez, J., dir. : *El vino y el banquete como expresion de poder y vinculo social en la protohistoria europea, Penafiel (Valladolid*, Fundacion Universidad de Verano de Castilla y Leon, 15-22.

Brun, P. (2005a) : "Élargir le cadre", in : *Europort Vatry : les pistes de l'archéologie*, Langres, 149-155.

Brun, P. (2005b) : "La Normandie : une province-clé du monde atlantique", in : Marcigny, C., Colonna, C., Ghesquière, E., Verron, G., dir. : *La Normandie à l'aube de l'histoire. Les découvertes archéologiques de l'âge du Bronze 2300-800 av. J.-C.*, Paris, 140-142.

Brun, P. (2005c) : "Le point de vue du 'Huron'", *Ktèma*, 30, 197-200.

Brun, P. (2005d) : "Un ciel forgé pour saisir les étoiles. Une exposition et un symposium majeurs après la surprenante découverte de Nebra (Allemagne)", *Les Nouvelles de l'archéologie*, 100, 45-49.

Brun, P., Averbouh, A., Karlin, C., Méry, S. et Miroschedji (de), P. (2005) : "Les liens entre la complexité des sociétés traditionnelles et le niveau de spécialisation artisanale : bilan et perspectives", *Techniques et Culture*, 46-47, 325-347.

Brun, P., Buchez, N., Gaudefroy, S. et Talon, M. (2005) : "Protohistoire ancienne en Picardie", in : *La recherche archéologique en Picardie : Bilans et Perspectives*, Revue archéologique de Picardie 3-4, 99-120.

Brun, P., Cathelinais, C., Chatillon, S., Guichard, Y., Leguen, P. et Neré, E. (2005) : "L'âge du Bronze dans la vallée de l'Aisne", in : Bourgeois, J., Talon, M., éd. : *L'âge du Bronze du nord de la France dans son contexte européen*, Paris, 189-208.

Brun, P. et Chaume, B. (2005) : "Hiérarchie fonctionnelle, sociale et territoriale des établissements du VIII^e au V^e s. av. J.-C. dans le nord-est de la France. Problématique et méthodologie d'un programme de recherche en cours", *Archäologische Korrespondenzblatt*, 35, 205-212.

Brun, P., Guichard, Y. et Le Goff, I. (2005) : "tombes à incinération de l'âge du Bronze et du 1er âge du Fer dans le bassin de l'Aisne : observations préliminaires", in : Mordant, C., Depierre, G., dir. : *Les pratiques funéraires à l'âge du Bronze en France*, Paris, 477-492.

Brun, P. et Karlin, C. (2005) : "Le programme « Archéologie du Bassin parisien » : premiers résultats", in : Berger, J.-F., Bertoncello, F., Braemer, F., Davtian, G., Gazenbeck, M., dir. : *Temps et espaces de l'homme en société. Analyses et modèles spatiaux en archéologie, XXVe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Antibes, 225-236.

Brun, P. (2006a) : "Des réseaux locaux. Les outils d'analyse et les problèmes d'échelles spatiales et temporelles", in : Brun, P., Marcigny, C., Vanmoerkerke, J., dir. : *Une archéologie des réseaux locaux, dossier spécial*, Les Nouvelles de l'Archéologie 104-105, Paris, 7-12.

Brun, P. (2006b) : "Entre la métaphore et le concept : heurs et malheurs du qualificatif 'princier' en archéologie", in : Darcque, P., Fotiadis, M., Polychronopoulou, O., éd. : *Mythos, La préhistoire égéenne du XIXe au XXIe siècle après J.-C., Bulletin de correspondance hellénique, BCH supplément 46*, 317-336.

Brun, P. (2006c) : "Le cheval, symbole de pouvoirs en Europe préhistorique", *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, VI-2004/2005, 84-88.

Brun, P. (2006d) : "L'origine des Celtes. Communautés linguistiques et réseaux sociaux.", in : Vitali, D., dir. : *Celtes et Gaulois, l'archéologie face à l'Histoire 2, La Préhistoire des Celtes, Actes de la table ronde de Bologne-Monterenzio (28-29 mai 2005)*, Glux-en-Glenne, 29-44.

Brun, P. (2006e) : "Schémas d'occupation de l'espace aux âges du Bronze et du Fer", in : Brun, P., Marcigny, C., Vanmoerkerke, J., dir. : *Une archéologie des réseaux locaux*, Les Nouvelles de l'Archéologie, Dossier spécial 104-105 104-105, 80-85.

Brun, P., Marcigny, C. et Vanmoerkerke, J. (2006f) : "Essai d'évaluation des opérations de grandes surfaces.", in : Brun, P., Marcigny, C., Vanmoerkerke, J., dir. : *Une archéologie des réseaux locaux, dossier spécial*, Les Nouvelles de l'Archéologie 104-105, Paris, 86-96.

Brun, P., Marcigny, C. et Vanmoerkerke, J. (2006g) : *Une archéologie des réseaux locaux : quelles surfaces étudier pour quelle représentativité ?*, Les Nouvelles de l'Archéologie 104-105, Paris.

Brun, P., Averbouh, A., Karlin, C., Méry, S. et Miroschedji (de), P. (2006) : "Table ronde « Spécialisation des tâches et sociétés »", *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, VI-2004/2005, 143-146.

Brun, P., Buchez, N., Le Guen, P. et Talon, M. (2006) : "La transition de l'âge du Bronze à l'âge du Fer en Picardie", *Bulletin de l'Association pour la Promotion de l'âge du Bronze*, 3-avril 2006, 47-48.

Brun, P., Ghesquière, E. et Marcigny, C. (2006) : "Un dépôt du Bronze final IIIb : les casques de Bernières d'Ailly", *Bulletin de l'Association pour la Promotion de l'âge du Bronze*, 3-avril 2006, 54.

Brun, P. (2007a) : "Les Celtes à la lumière de l'archéologie", *Archéopages*, 16-21.

Brun, P. (2007b) : "Les pratiques funéraires de l'âge du Bronze : quel reflet sociologique ?", in : Baray, L., Brun, P., Testart, A., dir. : *Pratiques funéraires et sociétés, Nouvelles approches en archéologie et en anthropologie sociale, Actes du colloque international de Sens, juin 2003*, Dijon, 115-132.

Brun, P. (2007c) : "Un nouveau regard sur les Celtes", in : Demoule, J.-P., dir. : *L'archéologie préventive dans le monde. Apports de l'archéologie préventive à la connaissance du passé*, Paris, 57-66.

Brun, P. (2007d) : "Une période de transition majeure en Europe : la fin du IVe et le IIIe s. av. J.-C. (LT B2-C2)", in : Mennessier-Jouannet, C., Adam, A.-M., Milcent, P.-Y., éd. : *La Gaule dans son contexte européen aux IVe et IIIe s. av. n. è.*, Lattes, 377-384.

Brun, P. et Godelier, M. (2007) : "Pouvoir et sociétés sans écrit : quelles sources ?", *Archéopages*, 54-59.

Brun, P. (2008a) : "Chronologie relative et rythmes du changement : une question de fréquence d'association", in : Lehoërff, A., dir. : *Construire le temps. Histoire et méthodes des chronologies et calendriers des derniers millénaires avant notre ère en Europe occidentale, actes du colloque international de HALMA-IPEL, Lille, 7-9 déc. 2006*, Collection Bibracte 16, Glux-en-Glenne, 221-230.

Brun, P. (2008b) : "Eau et pouvoir en Europe protohistorique", in : Guimier-Sorbets, A.-M., dir. : *L'eau. Enjeux, usages et représentations*, Colloques de la Maison René-Ginouvès 4, Paris, 21-27.

Brun, P. et Ruby, P. (2008) : *L'âge du Fer en France : premières villes, premiers États celtiques*, Paris.

Brun, P. (2009a) : "Comparer les productions céramiques protohistoriques : théorie et méthode", in : Chaume, B. dir. : *La céramique hallstattienne, approches typologique et chronoculturelle*, Dijon, 11-17.

Brun, P. (2009b) : "Vino, banquete y poder en la Europa centro-occidental (siglos VI-V a.C.).", in : Sanz Minguez, C., Romero Carnicero, F., dir. : *El vino y el banquete en la Europa prerromana*, Vaccea Monografias 2, Valladolid, 67-80.

Brun, P. (2010) : "Introduction. Le territoire : une notion polysémique.", in : *Territoires et économies. ArchéoDoct 2, Ecole doctorale de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris : Publications de la Sorbonne*, 7-11.

Brun, P., Aubry, L., Galinand, C., Pennors, F., Quenol, V. et Ruby, P. (2010) : "Elite and prestige goods during the early and middle Bronze Age in France", in : Meller, H., Bertemes, F. ed : *Der Griff nach den Sternen. Wie Europas Eliten zu Macht und Reichtum Kamen, International Symposium (16-21 02-2005), Halle*, 199-206.

Brun, P. (2011a) : "De la ferme dominante à l'État : les formes de centralités durant les âges du Bronze et du Fer dans le Bassin parisien", in : Brun, P., dir. : *La centralité dans le Bassin parisien : du local à l'interrégional, Actes de la table ronde de Nanterre, 10 juin 2010, Archéologie du Bassin parisien : Réseaux de sites et réseaux d'acteurs*, Nanterre, 11-18.

Brun, P. (2011b) : "La centralité dans le Bassin parisien : du local à l'interrégional", in : Brun, P., Soulier, P., dir. : *Archéologie du Bassin parisien, réseaux de sites et réseau d'acteurs, Actes de la table ronde de Nanterre, 10 juin 2010*, Nanterre.

Brun, P. (2011c) : "Les territoires en Europe pendant les âges du Bronze et du Fer.", in : Kourtessi-Philippakis, G., Treuil, R., dir. : *Archéologie du territoire, de l'Égée au Sahara*, Paris, 213-230.

Brun, P. (2012) : "De l'organisation spatiale à l'organisation sociale : contexte théorique et méthodologique", in : Brun, P., dir. : *Table-ronde du thème transversal évolution des structures et dynamiques sociales*, Cahier des thèmes transversaux ArScAn X, Nanterre.

Brun, P. et Marcigny, C. (2012) : "Une connaissance de l'âge du Bronze transfigurée par l'archéologie préventive", in : Depaepe, P., dir. : *INRAP 10 ans. Nouveaux champs de la recherche archéologique*, Paris, 133-139.

Brun, P. et Michelet, D. (2012) : "Organisation politique et archéologie", in : de Beaune, A.-S., Francfort, H.-P., dir. : *L'archéologie à découvert*, Paris, 193-201.

Brun, P. (2013) : "La culture des Champs d'Urnes : problèmes de définition", in : Leclercq, W., Warmenbol, E., éd. : *Échanges de bons procédés. La céramique du Bronze final dans le nord-ouest de l'Europe*, Bruxelles, 13-21.

Brun, P. (2015a) : "L'évolution en dents de scie des formes d'expression du pouvoir durant l'âge du Fer en Europe tempérée", in : Belarte, M.C., Garcia, D., Sanmartí, J., ed. : *Les estructures socials protohistòriques a la Gàllia i a Ibèria Homenatge a Aurora Martín i Enriqueta Pons, Actes de la VII Reunió Internacional d'Arqueologia de Calafell (Calafell, del 7 al 9 de març de 2013)*, Barcelona, 49-59.

Brun, P. (2015b) : "Réflexion sur les degrés de spécialisation artisanale dans les sociétés de l'âge du Bronze", in : Boulud-Gazo, S., Nicolas, T., dir. : *Artisanats et productions à l'âge du Bronze, Actes de la journée de la Société Préhistorique Française, Nantes, 8/10/2011*, 11-22.

Brun, P. (2016a) : "Chaudron", in : Dumézil, B., dir. : *Les barbares*, Paris, 385-387.

Brun, P. (2016b) : "Étain (route de)", in : Dumézil, B., dir. : *Les barbares*, Paris, 543-545.

Brun, P. (2016c) : "Torques", in : Dumézil, B., dir. : *Les barbares*, Paris, 1317-1318.

Brun, P. (2016d) : "Vaisselles métalliques", in : Dumézil, B., dir. : *Les barbares*, Paris, 1353-1354.

Brun, P. (2017a) : "II- L'étude des réseaux à partir des données archéologiques", in : Dan, A., Queyrel, F., dir. : *Chronique 2017 – Réseaux, connectivité, graphes. 1. ? Les espaces, les rets et les rites. I*, Dialogues d'histoire ancienne 43, 302-309.

Brun, P. (2017b) : "La formation de l'entité celtique : migration ou acculturation ?", in : Garcia, D., Le Bras, H., dir. : *Archéologie des migrations*, Paris, 139-152.

Brun, P. (2017c) : "La Manche : frontière et trait d'union à l'âge du Bronze ?", in : Lehoërff, A., Talon, M., ed. : *Movement, Exchange and Identity in Europe in the 2nd and 1st Millenia BC, beyond frontiers*, Oxford and Philadelphia, 267-275.

Brun, P. (2017d) : "Le Postmodernisme en archéologie : 25 ans d'une aporie paralysante", in : Manolakakis, L., Schlanger, N., Coudart, A., dir. : *Archéologie européenne, identités et migrations, Hommages à Jean-Paul Demoule*, Leiden, 99-112.

Brun, P. (2018a) : "L'évolution des inégalités au cours du IIe âge du Fer en France", in : Hiriart, E., Genechesi, J., Cicolani, V., Martin, S., Nieto-Pelletier, S., Olmer, F., dir. : *Monnaies et archéologie en Europe celtique. Mélanges en l'honneur de Katherine Gruel*, Bibracte 29, Glux-en-Glenne, 353-356.

Brun, P. (2018b) : "Que savons-nous de l'organisation des sociétés anciennes ?", in : Dohrmann, N., dir. : *Archéologie dans l'Aube. Des premiers paysans au prince de Lavau*, Troyes, 52-57.

Brun, P., Buchez, N., Le Guen, P. et Talon, M. (2018) : "La transition de l'âge du Bronze à l'âge du Fer en Picardie", in : Boulud-Gazo, S., Mélin, M., dir. : *Contributions à l'archéologie de l'âge du Bronze dans les espaces atlantiques et Manche-Mer du Nord. volume 1 : Actes de la table ronde de Rouen (17-18 novembre 2005)*, Bulletin de l'Association pour la promotion des recherches sur l'âge du Bronze supplément n° 3, Le Poiré-sur-Vie, 13-21.

Brun, P. et Chaume, B. (2018) : "Les principautés celtiques du premier âge du Fer", in : Guilaine, J, Garcia, D., dir. : *La protohistoire de la France*, Paris, 374-388.

Brun, P., Marcigny, C. et Vanmoerkerke, J. (2018) : *L'archéologie préventive post-Grands Travaux. IV*, Actes de la table-ronde de Chalon-en Champagne sur l'archéologie préventive du 31 mai au 1er juin 2012 T.110, Paris.

Brun, P. (2019) : "Les dépôts non funéraires en France (2200-800 avant notre ère) : un bel exemple de polysémie sociale", in : Zurbach, J., dir. : *Les archéologues face à l'économie*, Paris, 24-26.

Brun, P. (2020a) : "Dossier 6.A L'émergence de la ville et de l'État en Europe", in : Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V., Verdier, N., dir. : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours, 164-165.

Brun, P. (2020b) : "Dossier 7.D « L'archer d'Amesbury » : ADN et isotopes", in : Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V., Verdier, N., dir. : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours, 200-201.

Brun, P. (2020c) : "Dossier 7.F : Des formes de spécialisations artisanales aux formes d'apprentissages", in : Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V., Verdier, N., dir. : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours, 204-206.

Brun, P. (2020d) : "Dossier 9.D : L'essai avorté d'urbanisation entre Bohème et Berry de 580 à 450 avant notre ère", in : Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V., Verdier, N., dir. : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours, 278-280.

Brun, P. (2020e) : "Dossier 10.A Babylone, ville-monde de l'Antiquité", in : Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V., Verdier, N., dir. : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours, 312-313.

Brun, P. (2020f) : "Transmission, trace, mémoire et apprentissage", in : Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V., Verdier, N., dir. : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours, 179-191.

Brun, P. (2021) : "Inequality during the Iron Age in France. Tracing the Archeological Record", in : Cerasuolo, O., ed. : *The Archaeology of Inequality. Tracing the Archeological Record*, New York, 91-111.

Brun, P., Chaume, B. et Sacchetti, F. éd. (2021) : "Les approches conceptuelles du phénomène princier en celtique nord-alpine au cours des 25 dernières années", in : Brun, P., Chaume, B., Sacchetti, F., éd. : *Vix et le phénomène princier, Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine, 2016*, Ausonius DAN@ 5, Pessac, 9-17, [URL] https://una-editions.fr/approches-conceptuelles-du-phenomene-princier-en-celtique-nord-alpine/.

Brun, P. et Chaume, B. (2021a) : "Signification sociale et implications des importations grecques et étrusques pour les Sociétés 'princières' nord-alpines du premier âge du Fer", in : Brun, P., Chaume, B., Sacchetti, F., éd. : *Vix et le phénomène princier, Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine, 2016*, Ausonius DAN@ 5, Pessac, 337-351, [URL] https://una-editions.fr/signification-des-importations-grecques-et-etrusques-pour-les-societes-princieres/.

Brun, P. et Chaume, B. (2021b) : "Une tendance inachevée vers l'urbanisation en celtique nord-alpine (575-450 a.C.)", in : *Brun, P., Chaume, B., Sacchetti, F., éd. : Vix et le phénomène princier, Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine, 2016*, Ausonius DAN@ 5, Pessac, 367-387, [URL] https://una-editions.fr/une-tendance-inachevee-vers-urbanisation-en-celtique-nord-alpine/.

Brun, P. (2023) : "Funerary practices", in : Haselgrove, C., Rebay-Salisbury, K., Wells, P. S., ed. : *Oxford Handbook of the European Iron Age*, Oxford, 1237-1259.

Brun, P. (2025) : Le Bronze ancien : un changement d'ère à repenser, in : Blanchet, S., Nicolas, T. et Quilliec, B., dir., *Les sociétés du Bronze ancien atlantique du XXIVe au XVIIe. a.C., Actes du colloque international de l'APRAB, Rennes, Ille-et-Vilaine (16-18 novembre 2018)*, Mémoires 65, Bordeaux, 653-660.

Demarez, L. et Brun, P. (1984) : "Un site de production de bracelets en schiste à Basècle (Hainaut)", *Études et Documents du Cercle Royal d'Histoire et d'Archéologie d'Ath et de la Région*, 39-45.

Denécé, E. et Brun, P., éd. (2019) : *Renseignement et espionnage pendant l'Antiquité et le Moyen-Âge*, Paris.

Le Guen, P. (2005) (avec les contributions de G. Auxiette, P. Brun, J. Dubouloz, F. Gransar, C. Pommepuy) : "Apport récent sur la transition Âge du Bronze - Âge du Fer dans la vallée de l'Aisne, Osly-Courtil 'La Terre Saint-Mard' (Aisne). Processus de différenciation de l'habitat au cours du Bronze Final", *Revue Archéologique de Picardie*-n° spécial 22, 141-161.

Ozouf-Marignier, M.-V. et Brun, P. (2020a) : "Conclusion", in : Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V., Verdier, N., dir. : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours, 419-426.

Ozouf-Marignier, M.-V. et Brun, P. (2020b) : "Encadré 2.A : Acteur", in : Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V., Verdier, N., dir. : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours, 74-81.

Pion, P., Auxiette, G., Brun, P., Demoule, J.-P., Pommepuy, C. et Robert, B. (1990) : "De la chefferie à l'État ? Territoires et organisation sociale dans la vallée de l'Aisne aux Ages des Métaux (2200-20 av. J.C.)", in : *Actes des X^e Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire « Archéologie et Espaces », Antibes, Octobre 1989, APDCA*, 183-260.

Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V. et Verdier, N. (2020) : "Introduction", in : Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V., Verdier, N., dir. : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours, 25-35.

Sanders, L., Bretagnolle, A., Brun, P., Ozouf-Marignier, M.-V. et Verdier, N., éd. (2020) : *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*, Tours.

Tomczyk, C., Brun, P. et Petit, C. (2020) : "Maîtrise des techniques minières durant le Néolithique et l'âge du Bronze. Un facteur d'exploitation des mines de cuivre ?", in : Peake, R., Bauvais, S., Hamon, C., Mordant, C., dir. : *La spécialisation des productions et les spécialistes*, Séances de la Société préhistorique française 16, 225-244.

Tomczyk, C., Brun, P. et Petit, C. (2023) : "Production de cuivre en Europe à l'âge du Bronze : première estimation à large échelle", in : Meunier, E., Fabre, J.-M., Hiriart, E., Mauné, S., Tămaş, C.G., éd. : *Mines et métallurgies anciennes. Mélanges en l'honneur de Béatrice Cauuet*„ Pessac, Ausonius Éditions, collection DAN@ 9, 71-82, [URL] https://una-editions.fr/production-de-cuivre-en-europe-a-age-du-bronze

Retrouvez la version en ligne gratuite
et ses contenus additionnels

CC BY SA

Comprendre l'évolution sociale sur le temps long. Recueil d'articles de Patrice Brun

est un livre numérique en libre accès contenant des actualisations, des contenus additionnels et une bibliographie Zotero.

Ausonius Éditions, Collection B@sic 5

ISSN B@sic : 2827-1912 ; Pessac (Université Bordeaux Montaigne)

Livre numérique gratuit en ligne et au téléchargement

Exemplaire de présentation non commercialisable

Lancée il y a une quarantaine d'années, l'enquête archéologique menée par Patrice Brun se caractérise par une hausse plus élevée que prévue de l'échelle spatiale et temporelle du champ documentaire envisagé au départ : l'Europe occidentale durant les 2 000 ans précédant notre ère. C'est l'évolution de l'espace continental tout entier, débordant même sur le Proche-Orient, qui s'est révélé pertinente, dès l'émergence de l'agro-pastoralisme 5000 ans plus tôt. Il fallait en effet pendre en compte les conséquences des deux innovations majeures qui métamorphosèrent l'histoire de notre espèce, l'agro-pastoralisme, puis l'État, pour en comprendre le développement heurté. Ce recul s'avère en effet crucial, nombre de nos actuelles difficultés sociales trouvant leurs causes effectives, non pas au cours des six derniers siècles, mais beaucoup plus tôt. Trop méconnu, donc minoré, leur processus d'évolution, donc les moyens d'y remédier restent ainsi traités de façon bien trop superficielle. L'augmentation inédite des densités et des inégalités sociales rendit possible l'organisation d'empires et d'échanges systémiques de plus en plus vastes il y a près de 5 000 ans déjà. Là résident à l'évidence nombre des clés indispensables à la compréhension des facteurs en jeu dans les rapports intra- et internationaux qui nous empêchent de résoudre les graves mésententes qui nous menacent à très court terme.

Initiated some forty years ago, the archaeological investigation led by Patrice Brun is characterised by a higher than expected increase in the spatial and temporal scale of the documentary field envisaged at the outset: Western Europe during the 2,000 years preceding our era. It was the evolution of the entire continental space, even extending into the Near East, that proved relevant, from the emergence of agro-pastoralism 5,000 years earlier. It was necessary to take into account the consequences of the two major innovations that transformed the history of our species, agro-pastoralism and the State, in order to understand their turbulent development. This is a crucial step backwards, as many of our current social problems have their roots not in the last six centuries, but much earlier. As a result, the process by which these problems developed, and the means of remedying them, remain far too superficial. The unprecedented increase in population densities and social inequalities made it possible to organise empires and increasingly vast systemic exchanges almost 5,000 years ago. These are clearly many of the keys to understanding the factors at play in intra- and international relations that are preventing us from resolving the serious misunderstandings that threaten us in the very short term.

Cet ouvrage a obtenu le soutien financier de l'IRN Nemesis, Trajectoires UMR 8215 et ARSCAN UMR 7041 de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

ausonius éditions

ISSN 2827-1912
EAN imprimé 9782356134592

GRATUIT À LA LECTURE
ET AU TÉLÉCHARGEMENT
https://una-editions.fr

Exemplaire papier de présentation, ce livre est numérique et en libre accès.